

U d' / of Ottawa



39003004234729





LES FRANÇAIS
AU CŒUR
DE L'AMÉRIQUE

JOHN FINLEY

Directeur de l'Enseignement et Président de l'Université
de l'Etat de New-York.

LES FRANÇAIS
AU CŒUR
DE L'AMÉRIQUE

Traduction française de Madame Émile BOUTROUX

PRÉFACE de M. GABRIEL HANOTAUX
de l'Académie française

Avec une Carte hors texte.



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

103, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1916

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.



F
351
F514
1916

PRÉFACE

Malgré la plus active propagande, malgré la présence, au sein de la République des États-Unis, d'un très nombreux parti ou, si l'on veut, d'une très nombreuse colonie de « Germano-Américains », les sympathies de la grande république se sont portées avec éclat vers la cause des Alliés. Le président Wilson a baptisé la guerre allemande : « guerre de terreur et de crimes ». Cinq cents intellectuels américains ont déclaré leurs sentiments dans un manifeste adressé aux puissances de l'Entente ; les chefs des universités, les maîtres de la pensée et de la politique, les Root, les Roosevelt, les Eliot, les Butler, n'ont pas hésité à prendre position contre ces Empires germaniques qui ont violé la neutralité belge, ordonné les massacres d'Andennes et de Louvain, incendié Senlis, bombardé Reims, naufragé le *Lusitania* et le *Sussex* qui, par eux-mêmes ou par leurs complices, ont ravagé la Pologne, anéanti la Serbie, exécuté l'Arménie et répandu la terreur partout où leurs armées ont pu pénétrer. La fidélité des sentiments américains a même réservé à notre pays, parmi les autres puissances alliées, une place à part et les témoignages sans nombre d'une amitié secourable se

sont multipliés, venant de tous les États de l'Amérique. Entre les deux républiques-sœurs les liens amicaux se sont consolidés : on dirait même qu'un sentiment plus intime et plus tendre s'est affirmé en présence des événements actuels. Les lourdes épreuves que le peuple français subit ont provoqué, en Amérique, quelque chose comme une émotion familiale. Nous nous connaissions là-bas des amis, nous y avons rencontré des frères.

Pourtant, ce n'est pas sans quelque hésitation que nous nous abandonnons à la joie de trouver les choses ainsi : la France, longtemps traitée par ses adversaires, comme une « nation en décadence », se tient sur la réserve ; on est fier quand on souffre.

Mais si ce sont les Américains eux-mêmes qui viennent vers nous, si, en nous regardant bien dans les yeux, ils nous affirment que ces sentiments sont sincères et nés d'un mouvement naturel de l'âme ; si ce sont les Américains eux-mêmes qui se réclament de vieux liens et de vieilles solidarités, créant et autorisant ces sentiments de famille, pourquoi ne pas les croire, pourquoi ne pas serrer loyalement cette main qui nous est tendue et ne pas relever ces titres de parenté qu'une vigilante recherche a su trouver et nous rendre à nous-mêmes ?

J'aime beaucoup le titre que M. Finley a donné à son remarquable ouvrage : *Les Français au cœur de l'Amérique* : je l'aime, surtout à cause de son imprécision voulue ; oui, la France est doublement *au cœur* de l'Amérique, d'abord, parce qu'elle y pénétra la première, et ensuite parce qu'elle s'y trouve à demeure malgré les efforts faits par nos ennemis

pour nous chasser de ce cœur et pour nous y remplacer.

M. Finley, qui a professé à la Sorbonne, réunit dans le volume qu'une remarquable traduction de M^{me} E. Boutroux rend accessible à tous les Français, une partie de ses belles et savantes leçons ; en outre, il les complète par une étude extrêmement précise et pragmatique des raisons pour lesquelles le souvenir de la France est si puissant en Amérique du Nord ; il s'applique à déterminer les raisons anciennes et les instincts profonds qui, en formant l'âme américaine, lui ont imposé une empreinte française. C'est en parcourant le vaste territoire américain et notamment la vallée du Mississipi, qu'il a relevé ces empreintes, ces *pas sur le sable*, qui ont servi de moule à une infinité de réalités vivantes et survivantes et qui restent gravées, pour toujours, sur les voies du peuple américain.

Pour résumer l'impression que me laisse le livre de M. Finley, je dirai tout simplement qu'il contient une explication réelle et véritable de ce que fut, aux yeux de notre imagination enfantine, le type fameux du « coureur-des-bois » : c'est Fenimore Cooper qui se fait Tive Live et la légende devient l'histoire. L'intensité de l'évocation obtenue par cette simple « mise au point » est d'autant plus frappante que les faits sont, en somme, extrêmement récents et que M. Finley a pu recueillir, lui-même, une tradition orale à peine atténuée par le temps. Il n'y a pas cent cinquante ans que la grande république américaine s'est fondée ; il y a cent ans que les colonies françaises sur le continent américain ont été cédées à cette république par Napoléon. Deux ou

trois générations, se transmettant une telle tradition, ne l'altèrent pas suffisamment, pour qu'elle soit déformée. Fenimore Cooper avait certainement connu « Bas de Cuir » et, quand il déclare lui-même qu'il a voulu représenter le *backwoodman* dans sa simplicité native, quand son langage n'était altéré ni par l'école, ni son esprit gâté par la civilisation, en un mot, « le chevalier de la forêt vierge », tel qu'il l'a connu, il faut l'en croire. Élevé aux confins des régions colonisées et des régions sauvages, il avait eu sous les yeux le spectacle qu'il décrit, celui de la lutte du colon aventureux contre la résistance des tribus indiennes et des forces de la nature.

Or, un demi-siècle plus tard, M. Finley après d'autres excellents écrivains des origines de la vie américaine, se remet à la tâche, dans un esprit différent, certes, mais avec une même intensité d'émotion et d'expression. Lui aussi a vécu sur une terre toute imprégnée des souvenirs laissés par les premiers colons de l'Ouest :

« La Rivière divine » découverte par les Français coule près du lieu de ma naissance ; mon comté était celui de « La Salle », l'une des divisions du pays de l'Illinois qu'on appelait « le pays des hommes ». Le fort du rocher de Saint-Louis, construit par La Salle et Tonty n'était qu'à quelques milles de là... C'est par de tels voisinages que ces pages m'ont été suggérées »...

Cet écrivain a donc reçu, dans son enfance, les impressions, fraîches encore, du souvenir français en Amérique du Nord. Il fait, de ces fleurs à peine fanées, une gerbe sans prix et nous la présente après les avoir offertes à son propre pays. Sans avoir la

prétention d'innover, à proprement parler, dans le domaine de l'érudition, il donne à des choses et à des faits connus leur sens profond; il retrouve la vie dans l'herbier desséché et, remontant par la force du sentiment jusqu'à l'âme du passé, il nous la montre agissant encore sur les instincts de ce grand peuple.

Certains traits du visage américain lui paraissent se rattacher à ces origines : il le dit avec franchise, autorité et précision. Les éléments qui distinguent le caractère américain du caractère anglo-saxon proprement dit, il les signale et s'applique à les définir en les rapprochant de certains éléments essentiels du caractère français. C'est ainsi que, par une série d'observations de détail, mais dont l'ensemble fait preuve, il consolide ces liens de parenté existant entre la France et les États-Unis d'Amérique. Non seulement, il retrouve les titres, mais il les authentique et les renouvelle par une révision judicieuse : suivons-le dans ce passionnant inventaire.

Le fait fondamental, c'est l'exploration et la première colonisation de la vallée du Mississipi par les Français. Or, cette vallée, n'est-elle pas le tronc et la force de la grande république américaine? Les Français ont à leur actif l'honneur de cette belle découverte; en outre, ils ont compris, qu'en occupant le bassin démesuré du « fleuve Colbert », ils liaient entre elles les diverses parties de l'Amérique du Nord, qui, auparavant, s'ignoraient; ils ont compris qu'en réunissant le Saint-Laurent à la vallée du Mississipi par les Grands Lacs, ils fondaient un incomparable empire dessiné, en quelque sorte, d'avance par la nature. Seulement, ils pensaient que cet empire serait français.

Un homme qui, comme son contemporain et son maître, le cardinal de Richelieu, eut les intentions de tout ce qu'il fit, Champlain, devina ce que serait, un jour, pour la grandeur de l'humanité, cet habitat vraiment unique et, en ouvrant la route, il planta les jalons de la future unité américaine : « Tournant ses regards vers le Sud, il pressent l'avenir de ces immenses contrées qu'il n'avait fait qu'entrevoir, mais qui seront bientôt le champ d'action de la grande Confédération américaine. Par une conception vraiment géniale, il songe, dès le début du xvii^e siècle, à réunir en une seule domination, par l'intérieur des terres, les établissements fondés par les Français sur divers points de l'Amérique du Nord. Il devina l'importance qu'auraient, comme trait d'union, la série des Grands Lacs qu'il a découverts et les grands fleuves qui vont vers le Sud. Il voudrait réunir le Canada au golfe du Mexique et à la Floride. Champlain rêvait d'une Amérique française. Tel était le plan gigantesque que cet homme d'action avait conçu et à la réalisation duquel il consacra sa vie¹. »

Champlain avait eu un précurseur, sinon dans l'ordre de la pensée du moins dans celui des faits : c'est Jacques Cartier, qui, comme l'on sait, se croyait si peu sur un continent nouveau qu'en abordant au Saint-Laurent, il se croyait en Chine. Son aventure est singulière; elle commence la série des grandes déceptions que cette terre réserve à ses découvreurs, mais qu'elle récompense au centuple en leur prodiguant les plus magnifiques réalités. Ce

¹ *La France vivante en Amérique du Nord*, p. 160.

n'est pas la Chine qu'ils trouvent, mais c'est *l'Amérique*; or, l'une vaut bien l'autre : « Reçu dans la capitale des Indiens, le bon Malouin fut conduit au sommet d'une colline, semblable à celle de Montmartre, et vit s'évanouir le Cathay de ses rêves dans l'immensité d'un désert de verdure, borné seulement par la ligne de l'horizon et traversé par deux rubans d'eau étroits mais pleins de promesses. Il se trouvait ici à des centaines de milles de l'Océan et il était sans doute le seul Européen présent à l'intérieur du pays entre le Mexique et le pôle Nord, si l'on ne tient pas compte de ses compagnons de voyage ». Voici, donc, le véritable fondateur, le véritable Deucalion qui, en jetant des poignées de cette terre nouvelle par-dessus son épaule, fera naître des hommes.

Comment procédèrent les successeurs de Cartier et de Champlain ? M. Finley va les suivre pas à pas. Mais, dès le début de cette odyssee, il place son livre sous l'invocation de la France en reproduisant la belle prosopopée d'un de nos premiers écrivains des choses d'Amérique, Lescarbot. Tous ces initiateurs, en effet, pensent à la France, ont en vue la grandeur de la France et l'Idéal français. Lescarbot s'écrie : « France, bel œil de l'Univers, ancienne nourrice des Lettres et des Armes, secours des affligés, ferme appui de la religion chrétienne, très chère Mère... Nos pères et majeurs ont jadis par plusieurs siècles été les maîtres de la mer;... ils ont avec grande puissance occupé l'Asie;... ils ont porté les armes et le nom français en Orient et au Midi. Toutes ces choses sont marquées de votre grandeur. Il faut, chère France, reprendre ces vieux

événements, faire une alliance du Levant et du Ponant, de la France orientale et de la France occidentale; de telle sorte que continuellement votre civilité, votre justice, votre pitié, bref votre lumière, se transporte là-même par vos enfants. »

« Lumière de France », c'est bien par elle que l'Amérique, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, fut tirée de l'obscurité. Ceux qui portaient cette lumière avaient eux-mêmes une pleine conscience de ce qu'ils faisaient, et la clarté qui rayonnait d'eux découvrait au loin l'avenir.

Il faudrait suivre M. Finley dans la découverte qu'il fait, à son tour, des découvertes françaises en Amérique. C'est d'abord la lente avancée « du Labrador aux Grands Lacs » ; à savoir *l'épopée de la forêt* avec tout ce qu'elle comporte « de souffrance tragique et de mélancolie » ; ce sont, ensuite, les « voyages des frères gris » et des « robes noires », c'est-à-dire l'évangélisation par les frères Recollets et les Jésuites, souvent rivaux, plus souvent concurrents du martyr et qui portent, en somme, avec le Christ, les semences fécondes de la civilisation méditerranéenne.

Puis l'étape suprême : « Des grands lacs au golfe du Mexique », c'est l'admirable randonnée de Cavalier de La Salle prononçant, sur les bords de la mer fleurie, ces paroles solennelles : « Au nom du très haut, très puissant, invincible et victorieux prince, Louis le Grand, nous... en vertu du mandat qui nous a été remis par Sa Majesté, avons pris et prenons possession de cette contrée de la Louisiane, de ses mers, de ses ports, ses rades et ses baies, des gorges voisines, ainsi que de tous les peuples, nations, qui

l'habitent, etc., etc... Et cela, nous fondant sur l'assurance, qui nous a été donnée par les indigènes, que nous sommes les premiers Européens ayant descendu ou remonté le fleuve Colbert!... » Et voici, maintenant, l'exposé de ce que fut dans le passé, ce que sera, dans l'avenir, la vallée du fleuve Colbert, c'est-à-dire la plus belle et la plus puissante vallée du monde ; c'est le « peuplement du désert » par les Français du xvii^e et du xviii^e siècles ; et je ne puis résister au plaisir de citer les traits exquis et exacts qui définissent le caractère de ces premiers colons : « Un grand nombre de ces habitants n'étaient pas de race pure : il était rare que les Français amenassent avec eux des femmes dans le désert : c'étaient des commerçants, des trappeurs, ou soldats... Dans les circonstances ordinaires, c'étaient des hommes charmants et de bonne humeur, parfaitement polis, se distinguant en cela avantageusement des hommes de la frontière, et religieux, tout en aimant le plaisir et la danse. Enfin, bien qu'à la longue ils se fussent assimilés certains traits de caractère empruntés aux Peaux-Rouges et que, même, ne sachant plus compter les mois et les années, ils mesurassent le temps, comme le faisaient les Indiens, d'après les crues du fleuve ou le degré de maturité des fraises, ils avaient conservé beaucoup de qualités aimables et estimables... » Quelle finesse et quelle saveur dans ces observations délicates !

Les pionniers français ne laissent pas seulement après eux une ébauche de civilisation matérielle : ils ont aussi tracé les premiers linéaments d'une civilisation intellectuelle et morale. Invoquant de loin l'autorité souveraine du grand « Onnothio », c'est-à-dire

du roi de France, se réclamant de son régime paternel, et pour ainsi dire patriarcal, vivant avec les Indiens sur le pied d'une sorte de familiarité que le hasard des combats transforme souvent en véritable fraternité, ils s'habituent à respecter la valeur individuelle et les titres acquis par chacun pour la défense commune : leur caractère égal et patient, leurs mœurs douces, le souci de l'équité et de la justice se répandent peu à peu autour d'eux ; et ces mœurs égalitaires et bienveillantes laisseront des traces profondes sur l'esprit et sur les mœurs publiques du peuple américain : « Aussi est-il permis de dire que les pionniers français, bien avant le partage, et les premiers colons de l'ouest, ensuite, ont, consciemment ou inconsciemment, volontairement ou involontairement, joué un rôle appréciable, dans cette expérience rudimentaire du gouvernement démocratique. »

Ces hommes sont aussi les initiateurs du puissant mouvement d'affaires qui a pour théâtre cette vallée devenue véritablement la reine des marchés du monde. Le chapitre intitulé : « Sur la piste du coureur-des-bois », est une merveille de sagacité et de pénétration. Ici, Fenimore Cooper se transforme en statisticien et en économiste. A l'origine de ce magnifique développement de richesses qu'y a-t-il ? Le chemin. Le chemin est le véritable agent de transformation de la prairie, de la forêt, de ces immenses régions inabornables et impénétrables. Mais qui a créé le chemin ? Les animaux ? Qui l'a suivi, après les animaux ? Le chasseur, le trappeur, le « coureur-des-bois ». Après lui vient le bûcheron, puis le colon, le laboureur, le mineur, le prospecteur, le chercheur d'or. Enfin la ville se fonde. Et cette ville sera, un jour, Chicago !...

L'œuvre du chemin s'est, accomplie dans l'ancien monde en des milliers d'années; ici, en deux siècles au plus. Il existe encore des hommes qui ont connu ces premiers « ingénieurs des chemins » que furent les troupeaux de buffles. Un tel exposé prend, ainsi, quelque chose de réel, de précis, qui fait pénétrer jusqu'aux racines mêmes de la civilisation américaine : « Il existait toute une classe d'ingénieurs topographes, antérieurs aux écoles et prétendant moins à l'infailibilité que ne le font d'ordinaire les géomètres. Ce sont les animaux sauvages : le buffle, le daim, l'antilope et l'ours, qui traversent la forêt, guidés non par le compas mais par l'instinct, lesquelles conduit toujours sur le bon chemin, à savoir : aux cols les moins élevés des montagnes, aux gués les moins profonds des rivières, aux pâturages les plus riches des forêts, aux meilleures sources salines et à la voie praticable la plus directe entre deux points éloignés l'un de l'autre. Ils circulent sur des milliers de milles, opèrent leurs migrations annuelles dans les deux sens et ne manquent jamais de choisir le chemin le plus facile et le plus court. Ce sont ces ingénieurs primitifs qui tracent les premières routes dans un pays neuf; les Indiens la suivent et font de la piste d'un buffle une véritable route stratégique. Les premiers chasseurs blancs empruntent encore les mêmes pistes pour poursuivre leur gibier; et, alors, l'ex-chemin des buffles se transforme en une route carrossable pour le service de l'homme blanc, en attendant qu'il devienne la route macadamisée ou la voie ferrée de l'homme de science ».

Voilà donc les grandes lignes de la civilisation tracées sur le sol; maintenant les villes n'ont plus qu'à

s'agglomérer : ce sont « les cités occidentales issues des chemins de portage français ». Alors, apparaît l'Américain définitif, l'habitant des villes, fils de cette étonnante et rapide adaptation de l'Européen à la terre si récemment découverte : cette série de générations, où le coureur-des-bois devient le Yankee, trouve son exposé psychologique dans le chapitre : « De La Salle à Lincoln » ; ainsi apparaît la création magistrale des XVIII^e et XIX^e siècles, la personne-nation qu'est le peuple américain. « La vallée de la nouvelle démocratie », est personnifiée par un homme, Washington.

Washington a commencé sa vie militaire en luttant contre les Indiens et contre les Français ; il l'a portée à son apogée par la guerre de l'Indépendance en absolue confraternité d'armes avec La Fayette et Rochambeau. Ainsi le cycle s'achève : la France était là aux origines, elle est encore là à l'épanouissement. D'où son rôle intense, persistant, invisible et puissant dans le développement prodigieux de la puissance américaine. L'Amérique ignore le plus souvent cette influence ; mais elle la subit. Car les cadres de son existence, certains traits de son esprit, certains caractères de son gouvernement résultent de la première organisation de la colonie française : le tempérament d'un peuple, comme celui des individus, se forme dès le berceau. « Car qui sont, en somme, ceux qui gouvernent ? Selon le mot de Bismarck, c'est la multitude invisible des esprits, la nation d'hier et celle de demain. Et cette invisible multitude des esprits d'hier et des esprits de demain, de ceux qui ont la bouche fermée par la poussière et de ceux qui n'ont pas encore revêtu un corps humain, parleront

par la voix de la multitude d'aujourd'hui, de la multitude qui a hérité de celle d'hier et contient déjà les germes de celle de demain. »

Mûs par une tradition qui subsiste et qui s'est transmise inconsciemment des pères aux enfants et qui anime aujourd'hui les foules, celles-ci, sans même savoir exactement pourquoi, se portent avec une fidélité passionnée vers la France; elles aiment, en elle, la nourrice qui a bercé leur enfance et elles retrouvent en elle certaines tendresses pour les peuples faibles et pour les peuples jeunes dont elles n'ont pas tout à fait perdu le souvenir.

La France, de son côté, reste fidèle à elle-même et à ses méthodes du passé : elle risque toujours sa vie pour la défense des nobles causes; elle aborde le problème de l'avenir comme elle abordait jadis le problème du grand Fleuve, le problème de la Vallée Inconnue; elle va de l'avant, coûte que coûte. Un jour, l'humanité sauvée reconnaîtra les siens!

Le peuple vaillant, brave et désintéressé sème sans s'inquiéter de la récolte de gratitude : elle lui viendra par surcroît.

Le beau chapitre final du livre de M. Finley, chapitre intitulé « le Cœur de l'Amérique », s'achève par cette page qui, pour les hommes qui ont fait la France américaine, serait, s'ils pouvaient la lire, la plus douce des récompenses :

« Lorsque la France abandonna cette vallée, cédant à des forces extérieures et non à une pression intérieure, ce fut pour la donner à une nation nouvelle. Elle l'avait partagée avec l'Américain primitif : elle la céda au nouvel Américain. Elle tenait son droit de possession des premiers habitants de la vallée, de

ceux qui s'appelaient eux-mêmes, comme l'a dit Chateaubriand, les « enfants de toujours » ; elle l'a transmis à ceux qui, aujourd'hui, commencent à comprendre que cette vallée ne leur appartient pas à eux-mêmes, mais bien aux futurs « enfants de toujours »... Voilà où ont conduit les voies frayées par les Français dans l'une des vastes régions dont ils ont été les pionniers en Amérique. Grâce à la bravoure et à la foi de ses enfants, la France a conquis la vallée du Mississipi sur un passé d'un million de siècles ; grâce à des héroïsmes ignorés, elle l'a faite sienne et l'a gardée pendant un siècle sous sa domination, et bien que, nominalement, elle n'ait plus aucun droit de propriété sur son territoire, elle conserve, du moins, le droit de toucher encore une sorte d'arriéré de fermage, de partager les fruits des vertus humaines qu'elle y a semées jadis. Ce droit-là, jamais le temps ne pourra ni ne lui enlever ni l'obscurcir : il ne saurait qu'augmenter. »

Puisque cette hypothèque existe et qu'elle est reconnue par les possesseurs de la terre, les Américains eux-mêmes, nous en faisons pleinement abandon, une seconde fois, au peuple américain. Nous ne lui demandons qu'une seule chose en retour, c'est qu'il nous accorde avec une filiale largesse, l'amitié, la confiance et la foi.

Gabriel HANOTAUX,
de l'Académie française.

LES FRANÇAIS

AU CŒUR DE L'AMÉRIQUE

INTRODUCTION

Je m'adresse au lecteur en supposant qu'il habite le pays d'où sont partis pour l'Amérique les pionniers français ; d'abord parce que j'ai moi-même écrit ces pages à Paris, à quelques pas de la Seine ; ensuite parce que je ne saurais affirmer que tout le monde en France connaisse les faits que j'y ai rassemblés : certaines personnes peuvent les avoir oubliés, ou même toujours ignorés ; enfin je souhaite que mon lecteur considère du dehors ces régions du Nouveau-Monde, et que, placé à distance, il voie se détacher la vie intense qui y règne actuellement, en particulier dans la vallée du Mississippi, sur un fond formé par l'épopée française, par cette pieuse aventure, qui lui apparaîtra de la sorte avec ses plus riches couleurs, son charme le plus élevé, et sa véritable signification.

Mais, en même temps que je demande à mes lecteurs américains de s'expatrier en imagination et de regarder cette vallée à travers l'Océan, comme le

feraient des étrangers, je dois leur faire remarquer que, bien que momentanément exilé moi-même, puisque je suis né sur les rives du Mississipi, j'écris ces lignes en qualité de descendant géographique des Français; que cette tâche m'est imposée par l'amour que m'inspirent ces vastes étendues de plaines et de prairies dont j'ai retourné le gazon vierge avec ma charrue; par la séduction de ces routes de terre et d'eau sur lesquelles j'ai suivi la piste des voyageurs et des coureurs-des-bois français, ou le sillage de leurs embarcations; par l'intérêt captivant que présente l'histoire épique du développement de cette démocratie, la plus virile qui soit au monde. La « Rivière divine », découverte par les Français, coule près du lieu de ma naissance. Mon comté était celui de « La Salle », l'une des divisions du pays de l'Illinois, qu'on appelait « le pays des hommes ». Le fort du rocher de Saint-Louis, construit par La Salle et Tonty, n'était qu'à quelques milles de là. Un peu plus loin, une ville appelée Marquette est située près d'un endroit où le prêtre et explorateur français, le Père Marquette, évangélisa les Indiens. En amont, on trouve la ville industrielle que des milliers de bouches continuent à nommer Joliet, tandis que le brave explorateur, s'il la voyait, ne la reconnaîtrait sans doute pas comme sienne. Et, en aval, le canal Hennepin, récemment creusé, conduit au Mississipi plus directement que celui qui passe près des ruines du fort Crève-cœur construit par La Salle. C'est par de tels voisinages que ces pages m'ont été suggérées; elles me sont dictées par l'amour de mon sujet bien plus que par une profonde érudition. Je n'écris pas en savant, puisque la plus grande partie de ma vie a

été consacrée à l'action et non à l'étude ; mais je raconte, en qualité de coureur-des-bois universitaire, ce que j'ai appris et vu dans la Vallée de la Démocratie, la plus belle et la plus fertile des régions découvertes en Amérique par les pionniers français.

Il faudrait, de plus, donner comme préface à tous les chapitres qui vont suivre un paragraphe de l'historien aimé auquel je dois tant et dont je me réserve de parler dans la suite. J'ai lu pour la première fois les phrases par lesquelles il débute alors que j'étais encore un collégien, il y a un quart de siècle, et je n'en ai jamais oublié une syllabe. Je voudrais les voir écrites, non seulement en France, mais quelque part, aux portes septentrionales du continent américain, sur les falaises de Saguenay, ou sur ce rocher de Québec qui vit le premier navire français remonter le cours du fleuve, et sur lequel fut livrée la dernière lutte pour la domination effective d'un pays, que les Français ne pourront jamais perdre moralement, à moins qu'ils ne l'oublient : « De nouveau, les feux fantastiques de leurs camps semblent flamber, et la lueur capricieuse est projetée tout autour, sur le seigneur, le vassal et le prêtre en robe noire, pêle-mêle parmi les formes rudes des sauvages guerriers, tous unis par les liens d'une intime camaraderie pour affronter les rigueurs de l'expédition commune. Une vision sans limite s'offre à nos regards : un continent vierge ; de grandes étendues de forêts verdoyantes ; des montagnes silencieuses plongées dans le sommeil primitif ; une rivière, un lac, un pâle étang, des mers désertes se mariant avec le ciel : tel fut le pays que la France conquit pour la civilisation. Des casques emplumés étincelaient à l'ombre des

forêts, des vêtements ecclésiastiques brillaient dans les cavernes et dans les forteresses de l'ancienne barbarie. Des hommes versés dans les lettres antiques, pâlis par l'air confiné des cloîtres, venaient passer ici le milieu et la fin de leur vie, gouvernaient des hordes sauvages avec une autorité douce et paternelle et gardaient leur sérénité en face du spectre cruel de la mort. Des hommes élevés dans les cours, héritiers de vieilles et nobles races, rivalisaient, par leur courage invincible, avec les plus intrépides des fils du travail¹. »

Voilà les régions que nous allons parcourir ; voilà les hommes que nous aurons pour compagnons au début de notre voyage.

¹ Parkman : *Pioneers of France in the New World*. New Library Edition. Introd. XII-XIII.

CHAPITRE PREMIER

DU LABRADOR AUX GRANDS LACS

Nous ne saurions arriver à la vallée du Mississipi dès le premier chapitre. Il nous faudra d'abord remonter sur une grande longueur la vallée du Saint-Laurent qui se trouve sur notre chemin. Peu de temps avant que je quittasse l'Amérique, en 1910, deux aéronautes firent en ballon le trajet entre Saint-Louis, à savoir le cœur même de la vallée du Mississipi, et le Labrador, c'est-à-dire l'extrémité de la vallée du Saint-Laurent, laquelle est pour nous comme le vestibule de la première. Et ce trajet ne dura que quelques heures. Mais il fallut aux pionniers français un siècle entier, et même davantage, pour parvenir au point de départ des aéronautes. Nous ne disposons que de quelques pages pour retracer ce long voyage. Il me faudra donc compter sur votre mémoire ou sur vos lectures récentes, dans Parkman, Winsor, Fiske et Thwaites, en anglais, ainsi que dans Le Clercq, Lescarbot, Champlain, Charlevoix, Sagard, et d'autres, en français, pour vous rappeler en détail tout ce que les voyageurs eurent à souffrir sur leur chemin, par suite des rigueurs du climat septentrional, de la famine et des cruautés des Iroquois.

L'histoire de l'exploration et de l'occupation des vallées situées au delà du banc de Terre-Neuve ne commence pas dans les ports espagnols ou portugais, non plus qu'en Angleterre, mais bien dans une petite ville des côtes de France, construite sur un promontoire rocheux avançant dans la mer, à quelques heures seulement de Paris. C'est la vieille ville de Saint-Malo, qui fut le berceau de hardis navigateurs et qui vit naître la hantise de l'Ouest¹.

Car, autant qu'on peut l'affirmer; c'est un fils de France qui, le premier des Européens, a pénétré au delà des grèves qui font face à l'Europe, qui, le premier, a forcé le seuil d'un continent dont jusquelà on ignorait l'existence, au moins quant à la partie située au nord du Mexique. Christophe Colomb se vantait tout au plus d'avoir atteint une presqu'île de l'Asie, mais savait fort bien qu'il n'avait découvert que des îles. Les frères Cabot, enrôlés au service de l'Angleterre, n'avaient guère fait que toucher les franges du merveilleux manteau, alors qu'ils naviguaient le long des côtes mystérieuses. Ponce de Leon, un Espagnol, avait fait quelques lieues en Floride, en s'éloignant de la mer, pour chercher la fontaine de Jouvence. Narvaez avait atteint le pauvre village d'Appalache; mais les eaux troubles du Mississipi lui avaient barré le chemin et la violence du courant l'avait envoyé se perdre dans l'Océan. Verrazano, un Italien au service de la France et fixé à

¹ Lorsque j'arrivai à Paris pour la première fois, mon premier lieu de pèlerinage fut la ville de Saint-Malo et ses remparts gris. Je n'avais pas même pris le temps de visiter auparavant les tombeaux des rois et des empereurs, non plus que les musées de peinture.

Rouen, avait pénétré dans le port de New-York : il avait goûté de l'hospitalité primitive que lui offrait un petit port (Newport), transformé aujourd'hui en une très élégante station de bains de mer ; il avait aperçu du pont de son navire les sommets des *Montagnes Blanches*, et avait cru voir l'Océan Indien, ou la mer de Verrazano, dans ce qui, sur nos cartes modernes, s'appelle tout humblement la baie de Chesapeake, et ne se trouve guère qu'au cinquantième de la distance qui sépare l'Atlantique du Pacifique.

Oui, ce fut un vrai fils de France qui eut le premier la persévérance dans le courage et la force d'imagination nécessaires pour pénétrer dans ce continent et pour en voir les portes se refermer derrière lui. Jacques Cartier, maître-pilote à Saint-Malo, poussé par sa propre ambition et par son intrépidité, autant que par les convoitises du roi François I^{er}, n'hésita pas à aller chercher des nouvelles fraîches de ce fameux « Golfe Carré », où d'autres navigateurs français, Denys et Aubert, avaient peut-être réussi à arriver un siècle auparavant, et qui devait, espérait-on, devenir la clef de la route des Indes.

C'est de Saint-Malo que partit Cartier pour s'engager sur ce qu'il croyait être la grande route de Cathay, un jour du mois d'avril 1534, avec deux navires déplaçant chacun soixante tonnes¹. On a

¹ J'ai fait la même traversée en sens inverse, c'est-à-dire vers un port français, à peu près quatre siècles plus tard, sur un paquebot dont le tonnage était égal à quatre cents fois celui d'un des navires de Cartier. Tels sont les descendants géants que la mer s'est plu à donner à des ancêtres aussi hardis.

conservé à Saint-Malo l'engagement signé, pense-t-on, par les marins qui prirent part à cette expédition et contresigné par Cartier lui-même. Ce document ne saurait être comparé au *Compact* que signèrent les passagers du *Mayflower*, lorsqu'ils approchèrent du Nouveau Continent, environ un siècle plus tard ; mais il fut cependant gros de conséquences.

Les feuilles d'automne n'étaient pas encore tombées des arbres bretons, lorsque les deux navires partis en avril rentrèrent dans le port de Saint-Malo, ramenant avec eux du Nouveau-Monde deux passagers de couleur, comme preuves de la réalité de l'expédition de Cartier. Celui-ci avait poussé une reconnaissance dans le golfe, au delà de Terre-Neuve, puis était revenu pour se ravitailler avant de se remettre à la recherche de Cathay.

A peine les feuilles avaient-elles repoussé sur les arbres de son pays qu'il quittait de nouveau Saint-Malo à marée descendante, avec un équipage plus considérable que la première fois et trois petits vaisseaux dont l'un ne déplaçait pas plus de quarante tonnes. Tous ses hommes s'étaient confessés, avaient entendu la messe à la cathédrale et reçu la bénédiction de l'évêque avant de partir. Au mois d'août Cartier pénétrait dans le grand fleuve du Saint-Laurent, dont le volume d'eau était si considérable qu'il crut avoir réalisé ses espérances et trouvé la route septentrionale des Indes. Il continua à naviguer, ses deux captifs de couleur lui servant de pilotes, et vit avec chagrin que les deux rives du fleuve se rapprochaient graduellement en même temps que l'eau se refroidissait et grondait d'une voix moins hospita-

lière. Il traversa les sombres gorges de Saguenay, avec les tours de leurs hautes murailles et leurs lugubres précipices : précipices insondables, hauteurs vertigineuses, au sommet desquelles l'aigle qui vole en tourbillonnant ne paraît pas plus gros qu'un point. Il navigua le long du promontoire menaçant et des vignes sauvages, jusqu'au pied de la falaise escarpée de Québec, riche aujourd'hui de souvenirs glorieux, mais qui n'était alors que le siège d'une barbarie sans nom. Après avoir parlementé avec le chef indien Donnacona et avec son peuple, il continua son voyage entre deux haies de feuilles jaunissantes ou à travers des prairies déjà touchées par la gelée. Il arriva ainsi aux rapides de Lachine dont l'éclat de rire perpétuel semblait narguer ceux qui s'étaient flattés de trouver par là un chemin commode menant en Chine. Reçu dans la capitale des Indiens, il fut conduit au sommet d'une colline, semblable à celle de Montmartre et vit s'évanouir le Cathay de ses rêves dans l'immensité d'un désert de verdure, borné seulement par la ligne de l'horizon, et traversé par deux rubans d'eau, étroits mais pleins de promesses. Il se trouvait ici à des centaines de milles de l'Océan, et il était sans doute le seul Européen présent à l'intérieur du pays entre le Mexique et le pôle Nord, si l'on ne tient pas compte de ses compagnons de voyage. De Soto, en effet, ne s'était pas encore embarqué pour aller se faire engloutir dans le Mississipi ; les grands-pères des pèlerins du *Mayflower* étaient encore au berceau ; les hommes de Narvaez, après avoir légèrement avancé le long du rivage, avaient disparu ; Cabeça de Vaca était en train d'accomplir son voyage presque invraisem-

blable, de la côte du Texas au Pacifique ; le capitaine John Smith n'était pas encore né ; et le nom de Henry Hudson devait demeurer obscur pendant trois quarts de siècle encore. François I^{er} avait demandé ironiquement à Charles-Quint si l'Empereur et le roi de Portugal s'étaient entendus pour se partager le monde entre eux, et s'il lui serait permis de voir le testament d'Adam. Si le roi de France avait, en effet, été autorisé à voir le testament d'Adam, il aurait pu y lire un codicille, daté de ce jour même, favorable à la France et allant contre la bulle pontificale d'Alexandre VI et contre les obscures revendications de l'Angleterre au nom des frères Cabot. Car le fleuve, « le plus grand, sans comparaison, que l'on ait jamais vu », ainsi que Cartier l'exposait plus tard à son roi, arrosait une contrée infiniment plus vaste que les vallées de la Seine, du Rhône et de la Loire réunies, infiniment plus riche que la région boisée dont les chutes de Lachine, l'emportant en puissance et en rapidité sur toutes les autres chutes du monde, semblaient garder le chemin.

« Hochelaga » — c'est ainsi que les Indiens appelaient leur ville — était la capitale du fleuve où la mer semblait s'être resserrée. Elle était située à un millier de milles à l'intérieur du Labrador. Or, le Labrador était, encore considéré, quelques années auparavant, comme le bout mystérieux du monde, peuplé de griffons et de démons. Hochelaga disparut dans les trois premiers quarts du siècle suivant, car lorsque Champlain vint en 1611 y construire un poste avancé, il ne restait plus trace des palissades décrites par Cartier et dessinées par un de ses compagnons. On ne trouvait à cette place

qu'une forêt et une prairie et nulle trace de cette population indienne qui avait accueilli Cartier si cordialement. On voyait, dit-on, les fleurs du printemps s'ouvrir dans le jeune gazon et des oiseaux aux plumages variés voler dans les buissons quand le soldat mystique Maisonneuve et ses associés de Montréal, en tout quarante hommes et quatre femmes vinrent s'agenouiller là en 1642. Ils étaient venus pour accomplir un dessein conçu dans la vieille église Saint-Germain-des-Près et consacré à la Sainte-Famille dans une pieuse cérémonie qui avait eu lieu à Notre-Dame. L'autel devant lequel ils s'agenouillèrent avait été dressé et décoré à la hâte. Le P. Vimont, dans ses riches habits sacerdotaux parla en ces termes : « Voyez-vous, Messieurs, ce que vous voyez n'est qu'un grain de moutarde, mais il est jeté par des mains si pieuses et si animées de l'esprit de la foi et de la religion, que, sans doute, il faut que le ciel ait de grands desseins puisqu'il se sert de tels ouvriers, et je ne fais aucun doute que ce petit grain ne produise un grand arbre, ne fasse un jour des merveilles, ne se multiplie et ne s'étende de toutes parts¹. » Parkman, d'après le même auteur français, achève la peinture de cette journée mémorable : « L'après-midi se termina ; le soleil se coucha derrière les forêts de l'Ouest et le crépuscule tomba. Des lucioles volaient sur la prairie gagnée par les ténèbres. Ils les attrapèrent, les réunirent par un fil et en firent de brillants festons qu'ils suspendirent devant l'autel, où le Saint-Sacrement était exposé.

¹ François Dollier de Casson : *Histoire de Montréal*. Traduction libre dans Parkman : *Jesuits in North America*, p. 209.

Puis ils dressèrent leurs tentes, allumèrent leurs feux de bivouac, placèrent leurs factionnaires et se couchèrent pour dormir. Telle fut la nuit qui vit la naissance de Montréal¹. »

Le 10 septembre 1910 vingt mille hommes s'agenouillaient à cette même place devant un autel en plein vent. Mais les lampes électriques qui l'éclairaient appartenaient à un âge moins romantique et plus pratique. Maisonneuve et M^{lle} Mance eussent été ravis d'assister à cette cérémonie. Pourtant elle eût peut-être causé encore plus de joie au pilote de Saint-Malo, puisqu'il aurait pu voir la capitale commerciale du Nord dominée par la montagne qui porte toujours le nom qu'il lui donna, et s'étendant bien au delà des palissades qui entouraient jadis la ville d'Hochelega. Tout Français serait heureux de penser que près de 200.000 hommes de race française occupent aujourd'hui l'espace où le premier pionnier Jacques Cartier imprima la trace de ses pas. Lorsque, peu de jours avant de m'embarquer pour venir en France, il m'arriva de descendre les pentes du Mont-Royal, en me frayant un chemin à travers des arbres dont quelques-uns existaient peut-être déjà du temps de Cartier, je fus abordé par deux jeunes garçons qui surgirent hors des broussailles. L'un d'eux possédait un des plus jolis visages que j'aie jamais vu, bien

¹ Parkman : *Jesuits in North America*, p. 209. V. François Dollier de Casson : *Histoire de Montréal* : « On n'avait point de lampes ardentes devant le Saint-sacrement, mais on avait certaines mouches brillantes qui y luisaient fort agréablement jour et nuit, étant suspendues par des filets d'une façon admirable et belle, et toute propre à honorer, conformément à la rusticité de ce pays barbare, le plus adorable de nos mystères ».

que ce visage fût tout mouillé de larmes. Ils me demandèrent, dans une langue, que, certes, Jacques Cartier aurait mieux comprise que moi, de leur indiquer le chemin qu'ils devaient prendre pour retourner à la rue Saint-Maurice. Je les renseignai, après avoir constaté sur mon plan que la rue Saint-Maurice était située à quelques pas de l'endroit où Champlain avait abattu des arbres au milieu de la forêt pour y construire sa Place Royale, il y a maintenant trois cents ans. Ce splendide gamin, nommé Jacques Jardin, m'a semblé être, avec ses yeux noirs, ses jambes nues et sa tête coiffée d'un képi de soldat, l'incarnation vivante de la glorieuse tentative, qui a réussi à transformer cette froide solitude elle-même en un jardin fleuri de la Bretagne.

Mais, pour en revenir à Cartier, la saison étant trop avancée pour lui permettre de poursuivre ses recherches vers l'Ouest et le Nord-Ouest, ainsi que l'y invitaient les deux cours d'eau, il se décida à aller rejoindre ses compagnons de voyage qu'il avait laissés près de Québec, chargés d'y construire un fort avant l'hiver. Chose curieuse, comme pour me rappeler ces dures intempéries, la grêle fouettait les fenêtres du musée de Saint-Malo le jour où j'y examinai les reliques du vaisseau que Cartier avait été obligé d'abandonner dans le fleuve canadien, ses hommes ayant succombé en si grand nombre au scorbut et aux fatigues de l'expédition qu'il ne lui en restait plus assez pour ramener en France les trois navires. Il est même vraisemblable que pas un marin n'eût survécu et que la *Grande Hermine* elle-même n'eût pu revenir au port, si l'on n'avait pas réussi à découvrir avant la fin de l'hiver un remède contre le

scorbut. Ce remède consistait dans l'enveloppe des feuilles d'un certain arbre. Il était tellement efficace que si tous « les docteurs de la Lorraine et de Montpellier s'étaient trouvés réunis et avaient eu à leur disposition toutes les drogues fabriquées à Alexandrie, ils n'auraient pu obtenir en un an ce que ledit arbre a fait en six jours. Car ce remède réussit tellement bien que ceux qui en usèrent, recouvrèrent, grâce à Dieu, force et santé ».

Cartier reparait en juillet 1536 devant les remparts de Saint-Malo. La *Petite Hermine*¹ était restée aux mains des sauvages du fleuve Saint-Charles, ceux-ci ayant accepté les clous du navire en dédommagement de la perte momentanée qu'ils faisaient de leur chef Donnacona, emmené par Cartier en captivité.

Une croix avait été dressée au bord du Saint-Laurent, et, près de cette croix, on avait planté une fleur de lis. Donnacona fut présenté à François I^{er} et reçut le baptême. Je n'ai pas pu découvrir où il fut enterré plus tard avec ses compagnons d'exil. Mais ce doit être quelque part, sur cette pointe de

¹ James Phinney Baxter : *A memoir of Jacques Cartier*, p. 200 : « Les débris de ce bateau (la *Petite-Hermine*) furent retrouvés en 1843 dans le fleuve Saint-Charles, à l'embouchure d'un ruisseau nommé « Lairet ». On trouva cette précieuse relique enfouie sous cinq pieds de boue et divisée en deux morceaux, dont l'un fut placé dans le Musée de la *Société Littéraire et Historique* de Québec, et détruit par le feu en 1855. L'autre morceau fut envoyé au Musée de Saint-Malo où il se trouve encore. » Pour plus de détails, voir : *Le Canadien* du 25 août 1843, et la *Gazette de Québec* du 30 août de la même année; les *Comptes rendus de la Société Littéraire et Historique de Québec* (1862) et *Le Moine : Québec pittoresque*, Montréal, p. 484-87.

terre française, la plus voisine de Stadacone, siège de son royaume perdu.

Cartier trouva de l'occupation à Saint-Malo (ou Limoilou) jusqu'en 1541, époque à laquelle la paix étant rétablie en France, on lui offrit de le nommer capitaine général d'une nouvelle expédition, sous les ordres du sire de Roberval, « seigneur de Norembege, vice-roi et lieutenant général du Canada, d'Hochelaga, de Saguenay, de Terre-Neuve, de Belle-Ile, de Carpunt, du Labrador, de la Grande Baie et de Baccalaos¹ ». Il était chargé de faire des découvertes, de créer des établissements et de convertir les Indiens. Il était autorisé à emprunter aux prisons et à emporter avec lui tout le matériel nécessaire à l'accomplissement de ces ambitieux et pieux desseins, et, par là, ajoutait le roi, à employer « la clémence, en accomplissant une œuvre méritoire et miséricordieuse à l'égard de quelques criminels et malfaiteurs, de telle sorte qu'ils pussent connaître Dieu, lui rendre grâce et amender leur vie ». De nouveau Cartier lève l'ancre, Roberval ayant négligé d'arriver à temps ; il passe devant les sombres rochers de Saguenay et la falaise de Québec ; de nouveau, il laisse en arrière ses compagnons avec charge de préparer des refuges pour l'hiver ; de nouveau, il remonte le fleuve et explore les rapides, rêvant toujours de découvrir la route de l'Asie ; de nouveau, enfin, après un pénible

¹ Baxter : *A Memoir of Jacques Cartier*, note, p. 40. « Ces titres sont donnés d'après Charlevoix : *Histoire de la Nouvelle France*. Paris, 1744, tome 1, p. 32. Toutefois, en se référant aux *Lettres Patentes* du 15 janvier 1540, que Charlevoix prétend citer et qui sont encore conservées à Paris, dans les *Etats de Guerre*, à la Cour des Comptes, on constate que ce témoignage n'est pas confirmé. »

hiver, il revient en France, échappant ainsi à Roberval qui se trouvait arriver d'un an en retard, et rapportant quelques minerais de diamant sans valeur et quelques pépites de faux or. Alors Roberval, seigneur de Norembega, régna seul sur son vaste domaine aux noms multiples pendant une nouvelle période de neige et de famine, en usant d'ailleurs largement du fouet et du gibet pour maintenir sous le joug sa colonie pénitentiaire. Enfin, si l'on en croit certains auteurs, auxquels l'absence momentanée du nom de Cartier dans les actes locaux de Saint-Malo semble donner raison, ce dernier fut envoyé avec mission de ramener chez lui le seigneur de Norembega.

A partir de ce moment le nom de Cartier cesse de figurer dans l'histoire et c'est à peine s'il apparaît encore dans les registres de Saint-Malo. L'explorateur passe le reste de ses jours sur l'âpre petite péninsule qui s'avance hors de France comme une main tendue vers l'Ouest. A quelques lieues de Saint-Malo le locataire breton de l'ancien manoir Cartier, appelé *Port Cartier*, porte aujourd'hui ses choux et ses carottes au marché et il a paru étonné que ma curiosité me poussât à aller voir le berceau de Cartier plutôt que le tombeau de Chateaubriand. Certes, c'est Cartier plutôt que Chateaubriand, qui aurait dû être enterré à « La Plage », derrière les remparts, et se trouver ainsi exilé de la terre tous les jours à marée haute. Car ce maître-pilote à la vie amphibie, qui sortait du port ou y rentrait avec la marée, avait ajouté à la France des milliers de kilomètres de côtes et de rivières ; il avait ouvert à l'imagination des Européens la porte du Nouveau-Monde, par delà les bancs de Baccalaos ; et il avait, sans s'en

rendre compte, montré le chemin, sinon de l'Asie, du moins d'une vallée telle que l'Asie n'en possède pas.

A partir du moment où Cartier eut rapatrié Roberval (l'année même où les compagnons de de Soto, accablés par le malheur, quittaient la basse vallée du Mississipi), il s'écoule un demi-siècle sans qu'il soit mentionné aucune navigation sur le Saint-Laurent. Hochelaga devient un désert, tous ses habitants étant morts ou dispersés ; le fort Cartier est presque complètement détruit : les ambitieux symboles de la domination française sont tour à tour ensevelis sous les neiges ou brûlés par le soleil. La France était alors trop occupée chez elle. Cependant, d'après ce que raconte Parkman, « les Esquimaux nomades continuaient à voir les barques normandes rôder autour de quelque cap solitaire ou se rassembler pour jeter l'ancre dans le port de Saint-Jean. Et les pêcheurs prenaient toujours avec leurs harpons le meilleur poisson de la mer, en dépit des embruns salés et des brouillards qui les égaraient ; car on a besoin de morue pour le carême et les jours maigres ». Un autre auteur nous montre les petits Bretons de cette époque jouant avec des breloques faites de dents de morses, et les jeunes filles normandes parées de fourrures rapportées par leurs frères des rivages d'Anticosti et du Labrador.

C'est à ce moment que naquit à Brouage, dans la baie de Biscaye, celui qui, après avoir nourri son imagination des récits du Nouveau-Monde, devait transformer en colonie durable le pays que Cartier avait trouvé et laissé à l'état de désert ; celui qui était appelé à inscrire son nom en tête du livre d'or

des chevaliers de la forêt. J'ai nommé Samuel Champlain.

On m'a dit qu'autrefois la mer venait baigner les remparts massifs de Brouage. On peut encore voir à quelques pieds au-dessous du sommet de ces remparts les anneaux auxquels les marins et les pêcheurs attachaient leurs bateaux. Ils avaient coutume de venir chercher à Brouage du sel pour saler leur poisson. Ce sont leurs récits au sujet des bancs de morue de Terre-Neuve qui éveillèrent chez le jeune Champlain le désir d'aller à la découverte par delà les brouillards qui enveloppent ces bancs. Les petits garçons qui fréquentent aujourd'hui l'école d'Hiers-Brouage, située à deux kilomètres de là, dans la commune où je me rendis pour consulter les registres de la paroisse, ne m'ont pas semblé connaître beaucoup mieux que l'enfant d'il y a trois siècles le pays que celui-ci a réussi à faire sortir du brouillard par toute une vie d'héroïque aventure. Ce qui me porte à penser que tant qu'il y aura des enfants français ignorant l'existence de Brouage et des enfants américains l'ayant oubliée, il conviendra de redire l'histoire des Français en Amérique. Le nom de Brouage est resté dans la mémoire des habitants de la vallée canadienne, mais je ne sache point qu'un seul citoyen de la vallée du Mississipi ait récemment fait de pèlerinage en cet endroit¹.

L'année où naquit Champlain l'horrible tragédie coloniale de la Floride touchait à sa fin. Il fit en 1603, au service de l'Espagne, un voyage de deux ans dans

¹ Voir dans « Acadiensis » IV, 226, une étude intéressante sur le Brouage actuel.

les Indes Occidentales. Ce voyage a été raconté dans un journal illustré¹, dont l'unique exemplaire, écrit de la main même de Champlain, après être resté à Dieppe pendant plus de deux siècles, a été récemment acquis par une Bibliothèque des États-Unis². Il est extrêmement précieux, notamment parce qu'il renferme une prophétie concernant le canal de Panama³ : « On peut voir que, si les quatre lieues de terre qui séparent Panama du fleuve étaient coupées, on pourrait passer de la mer du Sud à l'autre côté et raccourcir ainsi la route de plus de quinze cents lieues. Le pays entre Panama et Magellan formerait une île et le pays entre Panama et Terre-Neuve en formerait une autre, si bien que l'Amérique serait faite de deux îles. »

Champlain avait aussi fait une expédition sur le Saint-Laurent, atteint la ville d'Hochelaga devenue un désert; vu les rapides de Lachine et pris un avant-goût du mystérieux Ouest. Il revint sans doute à Paris à temps pour y voir les onze survivants de la malheureuse expédition de La Roche en 1590, lesquels, après avoir vécu pendant plus de douze ans sur l'Île de Sable, furent recueillis et amenés à Henri IV. Ils avaient « l'air de dieux fluviaux avec leurs longues barbes et leurs vêtements faits de peaux à longs poils.

¹ « Brief Discours des Choses plus remarquables que Samuel Champlain de Bronage, reconnues aux Indes Occidentales au voiage qu'il en a fait en icelles en l'année 1599 et en l'année 1601 comme ensuite. » Il existe une traduction anglaise, éditée par la Société Hakluyt en 1859.

² La bibliothèque John Carter Brown, à Providence.

³ Plusieurs prédictions avaient déjà été faites en Espagne relativement à ce canal. Voir : N. F. Johnson : *Four Centuries of the Panama Canal*.

Pendant les trois années qui suivirent, ce pionnier infatigable et plein de ressources participa à la fondation de l'Acadie et à l'exploration de la côte de l'Atlantique vers le Sud. Tous les enfants d'Amérique, garçons et filles, sont familiers avec l'histoire de la dispersion des Acadiens, qui s'est produite plus d'un siècle plus tard et dont le souvenir a été fixé dans notre littérature par le poète Longfellow. Mais pas un sur cent mille, peut-être, n'a lu les premiers chapitres de cette *Énéide*.

Ce qu'il y avait de mieux et ce qu'il y avait de pis en France s'était mis en route avec Champlain pour aller coloniser : des hommes de la plus haute condition et de la plus grande réputation avec des vagabonds ; des prêtres catholiques et des ministres huguenots ; des soldats et des artisans. Des discussions théologiques s'élevèrent avant que les colons fussent arrivés bien loin dans la mer. L'historien Fiske dit que « l'atmosphère du bateau fut bientôt aussi alourdie par les textes et aussi viciée par les disputes que celle d'une salle de la Sorbonne ». Nous mentionnerons encore l'aventure de Nicolas Aubry, qui, plus habile à s'orienter dans les détours du quartier latin qu'au milieu des complications inextricables de la forêt acadienne, y resta perdu pendant seize jours, se nourrissant de baies et de fruits sauvages. Nous mentionnerons les dégâts causés par l'impitoyable maladie de terre, le scorbut, à laquelle on ne put opposer le remède de Cartier, l'arbre spécifique ayant été vainement recherché dans la forêt ; l'exploration des plages, des ports, des îles et des rivières, y compris la future baie de Massachusetts et Plymouth, et le relevé minutieux de toutes ces

côtes, si bien connues aujourd'hui. Nous signalerons les deux arrivées du navire *Jonas*, chargé dans son premier voyage de provisions matérielles et dans le second, comme une espèce de *Mayflower* des Jésuites, de maîtres spirituels. Nous parlerons de l'ordre des chevaliers du *Bon Temps* qui, à Port-Royal, dans la solitude du Nouveau-Monde, menaient une vie aussi gaie et aussi plantureuse que les gourmands de la rue aux Ours, à Paris, et cela même à meilleur marché¹. Ensuite eut lieu la mort d'Henri IV que l'on apprit par un pêcheur de Terre-Neuve. Mais ce qu'il faut remarquer avant tout, à côté de l'indomptable ténacité de Champlain, c'est l'inépuisable enthousiasme, la libre fantaisie et le bon sens de Lescarbot, l'avocat-poète parisien.

Il règne tant de souffrance tragique et tant de mélancolie dans toute cette épopée de la forêt, que l'on est tenté de s'attarder sur ce petit coin de terre défriché par les Européens, l'un des deux seuls points qui aient été colonisés jusque-là au nord de la Floride et du Mexique. L'on aimerait à vivre dans l'agréable compagnie de ce juriste, qui faisait des vers, qui avait sans nul doute écouté des cours de professeurs de Paris et qui était en tout cas aussi savant et intéressant que tous les professeurs américains envoyés à Paris ces temps derniers ; dans la compagnie d'un homme qui gagnait tous les cœurs

¹ « Bien que les épicuriens de Paris prétendent que nous n'avons pas de rue aux Ours de l'autre côté de l'Océan, nous faisons généralement aussi bonne chère et vivions aussi gaiement que nous eussions pu le faire dans ladite rue aux Ours, et cela avec une moindre dépense. » Lescarbot, *Champlain Society publication*, 7, 342.

et ne faisait jamais de mal à personne ; qui, chaque jour, faisait quelque invention nouvelle contribuant au bien de tous, et qui, enfin, démontrait par l'exemple quel avantage peut tirer une nouvelle entreprise du fait qu'un esprit cultivé par l'étude et inspiré par le patriotisme lui applique sa science et ses réflexions.

Nous accompagnerons donc Poutrincourt et Champlain, revenant blessés et battus par la tempête, d'une inspection de la côte anglaise, et retrouvant tout illuminés les bâtiments de Port-Royal, restés à la garde de Lescarbot. Sous un arc de triomphe improvisé et décoré des armes de Poutrincourt et de De Monts nous serons reçus avec eux par Neptune, qui, accompagné d'un cortège de Tritons, déclamera des couplets en alexandrins en guise de compliment de bienvenue. Puis nous nous asseoirons à la table somptueuse des chevaliers du *Bon Temps*, mentionnés plus haut, table à laquelle les légumes seront fournis par l'industrie du juriste-poète, qui sera en outre agriculteur. Nous pourrions même nous arrêter un instant pour entendre le noble appel que Lescarbot adressait à la France. Si cet appel eût été entendu, le nom de Lescarbot fût devenu familier aux habitants de toutes les demeures américaines, tandis qu'il n'est guère connu que des rats de bibliothèques :

« France, Bel œil de l'univers, ancienne nourrice des Lettres et des Armes, recours des affligés, ferme appui de la religion chrétienne, très chère Mère... Nos pères et majeurs ont jadis par plusieurs siècles été les maîtres de la mer... Ils ont avec grande puissance occupé l'Asie... Ils ont encore porté les armes et le nom François en l'Orient et au Midi... Toutes ces choses sont marques de votre grandeur... Il faut

aujourd'hui reprendre les vieux errements en ce qui a esté laissé, et dilater les bornes de votre pitié, justice et civilité en enseignant ces choses aux nations de la Nouvelle-France... Il faut, il faut reprendre l'ancien exercice de la marine, et faire une alliance du Levant avec le Ponant, de la France orientale avec l'occidentale, et convertir tant de milliers d'hommes à Dieu avant que la consommation du monde vienne... Il vous faut, dis-je, ô chère Mère, faire une alliance imitant le cours du soleil, lequel comme il porte chasque jour sa lumière d'ici en la Nouvelle-France ainsi, que continuellement votre civilité, votre justice, votre piété, bref votre lumière se transporte là-même par vos enfants, lesquels dorénavant par la fréquente navigation qu'ils feront en ces parties occidentales seront appelés enfants de la mer, qui sont interprétés enfants de l'Occident selon la phrase hébraïque en la prophétie d'Olée ¹. »

Les « enfants de l'Occident » ! La fervente prière de Lescarbot ne reçut pas plus de réponse qu'elle n'en recevrait, sans doute, aujourd'hui ; et, par les enfants de l'Ouest, on entendit, en France, les enfants du sud de l'Afrique. Les Français ont toujours aimé leurs foyers. Si l'on excepte quelques explorateurs, ils ont préféré rester les enfants des rivières et de la mer de leurs ancêtres. Voilà pourquoi si peu de sang gaulois a réussi à germer dans le sol de ce continent glacial. Mais l'esprit d'aventure et d'évangélisation que des hommes tels que Cartier et Champlain, Poutrincourt et De Monts y ont implanté a donné naissance à un tel héroïsme et à un tel esprit de

¹ Lescarbot : *Histoire de la Nouvelle France*, 1618, p. 15-22.

sacrifice, qu'il est permis de voir dans ceux que par millions nous appelons en Amérique « les enfants de l'Ouest », des descendants, par leurs origines géographiques, des Bretons, des Normands et des Picards.

Les fleurs de lis françaises et les armoiries de Poutrincourt, peintes par Lescarbot pour le château de la solitude, s'effacèrent ; la mer, personnifiée jadis par Lescarbot costumé en Neptune pour la fête de bienvenue, se chargea d'aider les navires anglais à recueillir ceux des colons qui n'étaient pas déjà enterrés au cimetière ; et c'est ainsi que disparut la première colonie agricole des déserts septentrionaux en tombant, pour un temps du moins, au rang d'entrepôt pour le commerce des fourrures et de rendez-vous pour les pêcheurs.

C'est seulement en relevant ces points sur la carte de Port-Royal faite par Champlain, qu'il me fut possible de déterminer, en 1911, l'emplacement de l'ancien fort, du jardin, de l'étang poissonneux et du cimetière. Les hommes que je vis en train de décharger une goëlette à quelques mètres de là semblaient n'avoir jamais entendu parler de Lescarbot, de Poutrincourt et même de Champlain. Il est vrai que nous ne parlions pas la même langue.

Champlain, rempli d'inquiétude, quitta l'Acadie pendant l'été de 1607, la charte ayant été retirée par le roi. Dans l'hiver de 1607-8 il arpenta, nous dit-on, les rues de Paris comme plongé dans un rêve. Il souffrait de la nostalgie des solitudes du Nord, où il avait laissé son cœur quatre ans auparavant. Mais, au printemps de 1608, les vagues blanches dansaient de nouveau autour de son vaisseau solitaire,

dans le fleuve de ses rêves. Il posa les fondements d'un fort au pied des rochers gris de Québec, et fit le projet de partir de là et de continuer à remonter les rivières vers leurs sources, pour courir la chance de découvrir une route septentrionale des Indes, et pour frayer un chemin devant les missionnaires qui allaient tirer « des griffes de Satan » les innombrables sauvages. Parkman appelle Champlain « l'Enée d'un peuple prédestiné » et couramment on lui donne le titre de « père du Canada » : mais je le comparerais plus volontiers à un Prométhée qui, après avoir passé sa vie à défier bravement les éléments et les Indiens, aurait eu le cœur arraché par morceaux, au jour le jour, et serait resté enchaîné au même rocher gris. La seule différence, c'est que Champlain ne pouvait attendre sa délivrance que de la mort, et non d'Hercule.

Le peu de place dont nous disposons ne nous permet de faire qu'un récit très sommaire des exploits et des souffrances de ce navigateur au cœur bien trempé, à l'imagination hardie, qui fait honneur à l'humanité tout entière. La fondation de Québec ; la construction de ces pilotis en bois sur lesquels s'élève aujourd'hui la ville basse, au bord du fleuve ; le complot avorté tendant à tuer Champlain avant l'achèvement du fort : la mort de vingt sur vingt-huit de ses hommes avant l'arrivée du premier printemps : tels sont les incidents qui remplissent la première période.

La visite au pays des Iroquois ; la découverte du lac qui porte le nom de Champlain ; la première rencontre avec les Indiens des Cinq Nations, tentée en vue de conserver l'amitié des tribus du nord du Saint-

Laurent et dont le résultat fut de mauvais augure ; un hiver passé en France ; le nivellement du sol en vue d'établir un poste à Montréal ; une seconde visite en France pour y chercher les moyens de restaurer et de faire vivre la colonie en train de périlcliter, marquent la seconde période, période assez sombre et décourageante.

Puis vint le voyage le long de l'Ottawa en compagnie du jeune de Vignau, qui allait révolutionner Paris en prétendant avoir enfin découvert le passage du Nord-Ouest vers le Pacifique, alors qu'il s'était borné à passer l'hiver dans une hutte indienne, à deux cent milles de Montréal ; le pardon noblement accordé à de Vignau par Champlain ; le retour en France de ce dernier, très découragé ; son nouveau départ en 1615, avec quatre Frères Récollets, Franciscains de la règle la plus sévère, venant du couvent de Brouage, son lieu natal, et enflammés par lui d'un saint zèle envers le continent peuplé de sauvages. Pendant quelque temps les *mendiants apostoliques*, avec leurs robes grises, une corde blanche en ceinture et les pieds nus ou chaussés de sandales, demeurèrent sur le rocher gris. Puis ils se dispersèrent et allèrent vers l'Est, le Nord ou l'Ouest, bientôt rejoints (en 1626) par leurs frères plus puissants, les Jésuites ou *Robes noires*, pour remplir une mission dont l'histoire est aussi merveilleuse qu'un conte de chevalerie ou qu'une légende tirée de la vie des saints.

C'est à la même époque que Champlain, en explorant les régions du Nord-Ouest, découvrit la « Mer Douce » (lac Huron), qui fut explorée avant les lacs du Sud. Aucun homme blanc n'y avait pénétré avant lui, si ce n'est le jeune Etienne Brûlé et le Frère Le Caron.

Arrivé là avant Champlain, le Frère Le Caron y avait célébré la messe le jour même (2 août 1633). Ce jour est marqué en blanc dans le calendrier des Frères : il mériterait d'être inscrit en rouge dans le calendrier de l'Ouest.

Pendant les vingt ans qui suivirent, Champlain partagea ses efforts entre de nouvelles découvertes et le développement de sa petite colonie. Ses occupations consistaient, tantôt à contenir les Indiens alliés qui vivaient le long de la route septentrionale de l'Ouest ; tantôt à combattre leurs ennemis du Sud, les Iroquois ; tantôt à réprimer les jalousies qui s'élevaient entre les marchands et les prêtres, le commerce et les missions ; tantôt à réconcilier catholiques et protestants ; tantôt à aller en France pour y soutenir les intérêts de la colonie, ce qu'il faisait à peu près tous les ans ; tantôt à construire et à restaurer, quitte à s'incliner momentanément devant la supériorité des navires anglais. Pourtant le soldat farouche et l'explorateur, accrédité à nouveau et reconforté par la protection fidèle et bienveillante de Richelieu, devait lutter jusqu'à son dernier jour pour le développement de son chétif établissement, lequel, dix-huit ans après sa fondation, n'existait guère que dans le cerveau de son fondateur. Il cherchait moins, peut-être, à en faire une colonie agricole qu'à y établir un centre spirituel qui, rayonnant à l'intérieur du pays, permettrait de l'explorer et d'en gagner les hordes sauvages, et pour la France, et pour le ciel. Il soumettait les Indiens, non en les exterminant, mais en les civilisant, non par le fer, mais par la croix. Toute différente était la colonie qui commençait à grandir autour du port de Plymouth. Là, des

hommes en possession de leurs libertés politique et religieuse, et aussi intolérants envers les prêtres catholiques que Richelieu l'était envers les Huguenots, construisaient des maisons et se fondaient un foyer.

Au moment où s'achève l'année 1635 Champlain est mourant. Il continue à réclamer l'aide de Richelieu. Mais sa grande œuvre est accomplie : la voie du Saint-Laurent est ouverte, deux des grands lacs ont été atteints, et les prêtres se sont avancés jusqu'au seuil de la vallée plus lointaine du Mississipi, où nous pénétrerons dans le prochain chapitre.

CHAPITRE II

LES VOYAGES DES FRÈRES GRIS ET DES « ROBES NOIRES »

Si l'on en croit certains auteurs, il y avait exactement cent ans que Jacques Cartier avait ouvert et franchi la porte du Saint-Laurent, lorsqu'un autre enfant de la France, Jean Nicolet, précédant vraisemblablement tous les autres Européens, aperçut par le Nord la vallée du Mississipi.

Champlain était alors en train de mourir au pied du rocher de Québec ; il avait atteint deux des grands lacs vingt ans auparavant, sans s'être probablement jamais douté qu'un autre immense lac intérieur se trouvait entre les deux. Pourtant, sa dernière carte indique qu'il avait parlé, plusieurs années avant sa mort, d'un lac plus grand et situé en arrière des deux autres, à l'endroit même où l'on sait que deux lacs, représentant la plus grande masse d'eau douce du globe, transportent aujourd'hui des flottes d'embarcations sans voiles et nourrissent les millions d'habitants qui se trouvent sur leurs rives.

Sa main habile a dû plus d'une fois interpréter sous forme de cartes les rapports qui lui venaient, soit des coureurs-des-bois que, non sans envie, tan-

dis qu'il restait lui-même attaché au rocher gris pour veiller sur sa petite colonie, il envoyait explorer le pays et servir d'arbitres entre les Indiens, soit des Frères gris et des Pères en robes noires qui, enflammés au contact de son zèle spirituel, s'avançaient dans le désert, de village indien en village indien et de souffrance en souffrance. Il traduisait donc leurs récits en tracés de rivières et de côtes, sur sa précieuse carte, dont l'original est encore conservé parmi les Archives glorieuses de la France. Peut-être fut-il quelque peu désappointé en constatant que l'eau douce continuait à couler d'Ouest en Est, et qu'il n'était toujours pas question d'eau salée.

La ligne droite qui marque la limite occidentale de sa carte montre que s'il était encore ignorant, il n'avait déjà plus d'espoir. Il ne signale pas un seul cours d'eau qui ne se jette dans un des lacs ou dans le Saint-Laurent. Mais cette carte date de quatre ans avant sa mort, et il est possible, voire même vraisemblable, qu'il ait, avant d'être atteint de paralysie, entendu parler, par le fameux Jean Nicolet, envoyé par lui à la découverte l'année précédente, d'une rivière que ce dernier avait réussi à descendre si loin, qu'en continuant trois jours de plus il aurait atteint ce que les Indiens appelaient « la Grande-Eau »¹. Le fait que Nicolet ait été envoyé à Trois-Rivières comme ambassadeur et comme interprète nous porte à penser qu'ainsi que nous devons le souhaiter, Champlain a pu, dans une vision semblable à celle de Moïse, apercevoir par les yeux de ce

¹ Le Mississipi. — Nicolet n'arriva probablement pas au delà du fort Fox. Voir : C. N. Butterfield : *The Discovery of the West by Jean Nicolet*.

coureur-des-bois, cette vallée où il ne devait jamais pénétrer personnellement, mais que ses compatriotes étaient appelés à posséder.

L'historien Bancroft a écrit à propos de cette région : « On ne tourna aucun cap, on ne pénétra dans aucune rivière, mais un Jésuite montrait le chemin. » En réalité, les moines n'étaient pas encore parvenus jusque-là en 1635. Mais il est assez intéressant de constater à l'honneur de ces pionniers spirituels, que le coureur-des-bois plutôt rude, qui le premier plongea ses regards dans la vallée lointaine et solitaire, habitée seulement par des Indiens, des buffles et autres bêtes sauvages, n'aurait sans doute jamais consenti à abandonner les coutumes indiennes pour revenir à la civilisation, s'il avait pu se passer des sacrements de l'Église.

Le coureur-des-bois Nicolet a d'ailleurs l'aspect plutôt grotesque lorsqu'il franchit la ligne de partage des eaux, là où les lits des deux fleuves se touchent de si près et sont tellement remplis qu'à la moindre crue l'eau déborde par-dessus cette ligne et fait des deux vallées une seule vallée continue.

Personne ne reconnaîtrait en lui un Français, lorsqu'il fait là son apparition. Car, ayant entendu dire que les hommes qu'il était appelé à rencontrer étaient dépourvus de cheveux et de barbe, et se croyant déjà sur les confins de la Chine, il s'était accoutré comme s'il devait être reçu dans une ville orientale. Il aborda donc les prairies en robe chinoise de soie damassée, brodée de fleurs et d'oiseaux, et avec un pistolet dans chaque main. Ayant toutefois réussi dans sa mission auprès de ceux qu'il appela des barbares dès qu'il eut constaté qu'ils ne portaient

pas de robes de soie, mais bien des pantalons, il subit, suppose-t-on, l'attraction qu'exerçait la grande vallée. Il passa du lac qui marquait la limite de la carte de Champlain¹, à la rivière Fox, qu'il remonta jusqu'au point où elle n'est encore qu'un ruisseau facile à franchir d'un seul bond. Puis il traversa à pied une étroite bande de prairie large d'un mille seulement et qui sépare le Fox du Wisconsin, affluent du Mississippi. J'ai examiné, tout en longeant le fleuve, l'assertion selon laquelle il lui eût suffi de voyager trois jours de plus pour arriver à la « Grande Eau » : elle ne se conçoit que si l'on adopte l'itinéraire que nous venons de tracer.

Les premiers Européens qui suivirent Nicolet dans le bassin des lacs étaient encore des Français : L'un, un homme de Saint-Malo nommé Radisson, voyageur et coureur-des-bois ; l'autre, son beau-frère Groseilliers (1654). On croit que ces deux compagnons firent le trajet entier jusqu'au Mississippi et qu'ainsi ce sont eux qui ont découvert la partie septentrionale de la vallée. Le journal de leur voyage est malheureusement assez obscur. Un grand nombre des grandes rivières de cette vallée ont des bifurcations, et il est très difficile d'identifier avec certitude la rivière appelée « la fourche » dont parlait Radisson dans sa relation de voyage, laquelle se divisait en deux bras, l'un dirigé vers l'Ouest et l'autre vers le Sud, et qui, à ce que croyaient les voyageurs, coulait vers le Mexique².

¹ Le lac Michigan.

² Voyez Warren Hupham : *Groseilliers and Radisson, the first white Men in Minnesota (1655-56 and 1659-60) and their*

C'est alors qu'arrivèrent les moines à capuchons et les prêtres. Aux quatre Frères Récollets que Champlain avait amenés avec lui en 1615 du couvent de Brouage sa ville natale, à savoir : Jamay, D'Olbeau, Le Caron et le Frère servant du Plessis, d'autres étaient venus se joindre. Mais ils n'étaient pas plus de six en tout pour former des missions rayonnant autour de l'Acadie. C'est dans une de ces missions que Champlain alla trouver Le Caron en 1615 aux environs du lac Huron. On jugera des souffrances que ces moines eurent à subir, et qui rappellent à s'y méprendre celles des missionnaires actuels sur d'autres continents, par ce passage d'une lettre de Le Caron : « Il serait difficile de vous décrire les fatigues dont j'ai souffert, étant obligé de tenir mon aviron à la main durant toute la journée et de ramer de toutes mes forces en compagnie des Indiens. Il m'est arrivé plus de cent fois de marcher dans la rivière sur des roches coupantes qui me blessaient les pieds, ou bien dans la boue des forêts où il me fallait porter mon canot et mon petit bagage pour éviter les rapides et les chutes d'eau dangereuses. Je ne dirai rien du jeûne pénible qui m'était imposé. Je n'avais pour toute nourriture qu'un peu de sagamite, c'est-à-dire de bouillie composée d'eau et de la farine d'une certaine graine indienne, laquelle nous était distribuée matin et soir en petite quantité. Cependant je dois avouer qu'au milieu de mes peines j'éprouvais une consolation. Car, hélas ! lorsque l'on voit un si grand nombre d'infidèles, et qu'on se

discovery of the Upper Mississippi River in Minnesota, Hist. Soc. Collections 10 : 449-594.

dit qu'il suffit d'une goutte d'eau pour les changer en enfants de Dieu, on se sent enflammé d'un zèle que je ne saurais exprimer pour travailler à leur conversion ; et l'on est prêt à sacrifier à cette œuvre son propre repos et sa vie même¹. »

Six mois avant que les pèlerins du *Mayflower* commençassent à construire la maison destinée à leurs réunions, sur la colline du cimetière de Plymouth, Le Caron, aidé des autres ecclésiastiques, avait posé la première pierre de la première église élevée dans l'Amérique française. Il éprouva une bien cruelle déception lorsqu'en 1629 il fut chassé par les Anglais de sa mission encore au berceau ; qu'il se vit condamné à achever ses jours loin de ses sauvages convertis, peut-être bien dans sa cellule aux murs blancs du couvent de Brouage, et réduit à officier devant un autel autour duquel il n'était pas nécessaire d'inviter les néophytes à agiter des rameaux verts pour chasser les moustiques. Ces insectes pernicious, en effet, persécutaient tellement les missionnaires qu'un Frère Récollet a pu dire à leur sujet qu'il avait souffert en Amérique le « pire des martyres ». Mais un chagrin plus amer encore attendait Le Caron. Lorsque les Français retournèrent à Québec en 1636, à la suite d'une restitution par traité, les apôtres gris à cordes blanches, qui avaient, quelques années auparavant offert aux Jésuites, dans leur mission, une si généreuse hospitalité, alors que les « Robes Noires » étaient sans abri à Québec, ne furent pas autorisés à faire partie

¹ Le Clercq : *First Establishment of the Faith in New France* (Shea) vol. I, p. 95.

de la compagnie¹. Les Jésuites partirent donc seuls. Ils restaurèrent les bâtiments en ruine de Notre-Dame-des-Anges, un peu au delà de Québec, sur le fleuve Saint-Charles, dans lesquels Cartier avait passé son premier et si malheureux hiver, puis ils commencèrent à travailler *ad majorem Dei gloriam*, dans un champ d'activité dont l'étendue, dit Parkman, pourrait fatiguer les ailes de la pensée elle-même. Le Jeune laissa son couvent de Dieppe et de Nouë abandonna son cloître de Rouen, et ils s'embarquèrent ensemble au Havre, pour aller commencer leurs travaux, parmi des populations dont les premiers représentants abordèrent leur navire à Tadoussac avec des visages peints de façon variée, en noir, en rouge, en jaune, ainsi qu'une bande de masques de Carnaval. On ne saurait imaginer de tentative plus désespérée que celle qui consistait à faire comprendre à ces barbares tatoués et à demi nus le mystère de la Trinité, par exemple, ou bien la signification du symbole de la croix. Que l'on se représente le très saint et très charmant P. Le Jeune, assis dans une hutte, à côté d'un de ces sauvages dont il cherche à apprendre la langue, et corrompant son élève à l'aide d'un paquet de tabac à chaque passage difficile, afin de le rendre plus attentif; ou bien, écrivant, de ses doigts à moitié

¹ « Quand Le Caron, nous dit Le Clercq, vit que tous ses efforts étaient vains, il imita saint François-Xavier, lequel, alors qu'il était sur le point d'entrer en Chine, avait rencontré tant d'obstacles secrets s'opposant à l'accomplissement de son pieux dessein, qu'il était tombé malade et était mort de chagrin. Il en fut de même du Frère Joseph, martyr du zèle qui le consumait et de l'ardent désir de revoir son église qui brûlait dans son cœur. » Le Clercq, I, 324, II, 7.

gelés, des exercices en *algonquin* ; ou encore traduisant des prières dans les langues de ses convertis en expectative, et l'on pourra se faire une idée des débuts de la tâche à laquelle ces hommes s'adonnaient, sans l'ombre d'une hésitation.

Dès qu'ils avaient quitté la mission de Notre-Dame-des-Anges, ils étaient privés de toute relation avec leurs semblables, renonçaient à toute ambition terrestre, se trouvaient souvent exposés à la torture et à la mort, toujours au manque de confort sinon à la souffrance. Un travail rude et ingrat, continuellement imposé à leurs mains délicates, la solitude, la douleur, les privations, la mort : telle était la part réservée à ces messagers de la foi, qui avaient leurs visages tournés vers le désert, et qui engageaient leurs pieds dans l'obscurité des forêts, où il n'existait d'autres chemins que la piste des sauvages et celle des bêtes féroces.

C'est tout juste vingt-cinq ans après le jour mémorable où Le Caron avait, en présence de Champlain, dit la première messe sur les bords d'un des grands lacs, que les intrépides et persévérants pèlerins de l'Ouest atteignirent les rives opposées du dernier des grands lacs. L'histoire de ce voyage héroïque, de la consécration de ces forêts, de ces eaux et de ces clairières par les souffrances inhérentes à un ministère aussi désintéressé remplit de nombreux volumes : quarante dans l'édition française et soixante-douze dans l'édition récemment publiée aux États-Unis, laquelle donne le texte original, en latin ou en français, en regard de la traduction anglaise. On y trouverait la matière de bien des chapitres consacrés à l'Odyssée du Nouveau-Monde. A

ces « Relations », comme on les appelait, nous devons notre principal fonds d'informations relatives à la Nouvelle-France, entre 1603 et la première moitié du xviii^e siècle, d'abord en Acadie, puis dans les vallées du Mississipi et du Saint-Laurent. Car ceux qui les écrivaient n'étaient pas uniquement des prêtres. Il y avait en outre des explorateurs, des savants, des historiens, des ethnologistes (les premiers et les plus compétents de ceux qui ont étudié l'Amérique du Nord), des médecins pour le corps aussi bien que des ministres pour l'âme de ces créatures sauvages.

Il fut un temps où ces *Relations*, au fur et à mesure qu'elles sortaient de la fameuse presse de Cramoisy, étaient attendues et dévorées avec impatience, et où elles étaient le thème de discussions enthousiastes, dans les cercles de la haute dévotion, tant à Paris qu'en province. Mais aujourd'hui, sans nul doute, il y a des Français persuadés que les bords de ces lacs, qu'ont traversés les auteurs des *Relations*, sont encore au pouvoir des Indiens, ou tout au moins habités par des populations à demi civilisées, à demi sauvages, capables de tenir leurs agapes dans le Louvre, exactement comme les Goths devant les temples et les statues de Rome.

Les *Relations* des Jésuites sont au nombre de nos plus précieuses chroniques sur l'Amérique. Avec elles commence véritablement l'histoire du Nord, c'est-à-dire de la vallée du Saint-Laurent, de la région des grands lacs et de la vallée du Mississipi. Les coureurs-des-bois ont pu précéder les prêtres dans quelques endroits isolés, mais ils n'ont que rarement relaté leurs voyages par écrit. Sans doute,

comme Nicolet, ils racontaient aux prêtres leurs aventures quand ils retournaient en arrière, vers les autels, pour recevoir les sacrements, et leurs expériences ont pu généralement être utilisées. Mais lorsque nous apprenons dans quelles conditions les prêtres eux-mêmes écrivaient, étant sans cesse dérangés et souvent découragés, nous nous étonnons, comme l'a fait Thwaites, que quoi que ce soit ait été conservé par écrit. Ce dernier nous rappelle que les Jésuites écrivaient leurs *Relations* dans des camps indiens, les insectes du pays bourdonnant et rampant autour d'eux ; qu'ils étaient accablés par une masse de préoccupations, déprimés par la vue de la saleté et de la dégradation humaine, affaiblis par la fatigue et par une nourriture insuffisante, souvent blessés ou malades, maltraités par leurs hôtes qui parfois se faisaient leurs geôliers. Ce qu'ils écrivaient dans de telles circonstances est simple et réel. On n'y trouve point de fleurs de rhétorique, à peine quelques signes de légitime fierté, aucun détail inutile au sujet des martyres, et pas un mot qui puisse faire soupçonner qu'un seul des hommes de cette troupe loyale ait jamais reculé ou hésité¹.

« Je ne sais pas, dit l'un de ces apôtres², dans une épître aux Romains (car cette lettre-là était spécialement adressée à Rome), je ne sais pas si votre Paternité reconnaitra la lettre d'un pauvre estropié, qui, jadis, lorsqu'il était en bonne santé, était bien connu de vous. Elle est mal écrite et toute souillée, parce

¹ *Jesuit Relations*, I, 39-40.

² Fra Francesco Giuseppe Bressani, *Jesuit Relations* (Thwaites), 39, 55.

qu'entre autres inconvénients, celui qui l'écrit n'a qu'un doigt entier à la main droite et qu'il lui est difficile d'éviter de tacher le papier du sang qui coule de ses blessures, non encore cicatrisées. Il se sert de poudre d'arquebuse en guise d'encre et du sol en guise de table. » Cet écrivain américain de la toute première heure eut ensuite, outre sa main déchirée, les ongles et les articulations des doigts brûlés les uns après les autres, les cheveux et la barbe arrachés, les chairs brûlées avec des charbons ardents et des pierres rougies au feu. Puis il fut pendu par les pieds, avec la nourriture destinée aux chiens placée tout près de lui, de telle sorte que ces bêtes pussent le lacérer tout en mangeant. Mais, finalement, il put échapper à la mort parce qu'il fut vendu aux Hollandais.

Deux autres chroniqueurs ont raconté cette vie qu'eux-mêmes avaient menée. C'étaient deux hommes de noble naissance : d'abord le géant Brébeuf, « l'Ajaj de la Mission », chez qui les passions violentes étaient tempérées par la religion. Parkman le compare à « un torrent de l'enfer que l'on contraindrait à broyer, couper et recoudre pour le bien de l'humanité » ; et ensuite, formant un étrange contraste avec le premier, Charles Garnier, un jeune homme imberbe de trente-trois ans, qui avait, nous dit-on, été en butte aux moqueries de ses amis de Paris pour cette raison qu'il n'avait point de barbe, et qui fut admiré pour la même raison par les Indiens. Il avait une nature délicate et une grande vaillance de caractère.

Ce fut Brébeuf qui pendant longtemps dirigea le poste le plus occidental. Il était doué d'une grande

imagination et d'une volonté de fer, et la seule critique que j'aie jamais relevée contre lui pourrait fournir un sujet à un grand artiste : « Comme il n'avait pas le temps de lire son bréviaire en plein jour, il le lisait seulement au clair de la lune ou à la lumière du feu, alors qu'il était couché pour dormir, sur une roche nue, auprès de quelque sauvage cataracte... ou bien dans un trou humide de la forêt voisine ». On nous fait une autre peinture de lui dans l'action : On nous le montre accroupi dans son canot, nu-pieds, maniant l'aviron pendant des heures, des jours et des semaines, derrière les cheveux plats, les épaules brunes, et les longs bras nus de son compagnon indigène. Une autre encore de ces *Relations* nous le fait voir apprenant aux petits Hurons à chanter et à réciter les commandements, en leur promettant comme récompense des perles, des raisins ou des prunes. En 1637, accusé d'avoir ensorcelé la nation huronne, il fut condamné à mort. Il écrivit une lettre d'adieu à son Supérieur, offrit à ses amis un diner d'adieu, et profita de l'occasion pour prononcer un dernier sermon sur la Sainte Trinité, le paradis et l'enfer, les anges et les démons qui, pour lui, étaient les choses les plus réelles. Il fit une telle impression sur ses invités qu'il fut épargné et put continuer son œuvre, non sans danger souvent. Enfin les Iroquois (1649), qui poursuivaient sans cesse les Hurons, le trouvèrent avec un autre prêtre en train de distribuer le baptême et l'absolution aux Hurons qui mouraient dans cette dernière lutte livrée en deçà des lacs contre leurs ennemis héréditaires. Ils l'attachèrent à un poteau, lui mirent autour du cou un collier de hachettes chauffées à

blanc, le baptisèrent avec de l'eau bouillante, découpèrent des languettes de chair dans ses jambes, burent son sang afin d'hériter de sa vaillance, et, finalement, lui arrachèrent et lui dévorèrent le cœur pour acquérir son courage supérieur. Un tel cannibalisme semble, au point de vue poétique, être un juste hommage rendu à une si inflexible constance dans la dévotion.

Son frère en prêtrise, Lalemant, qui fut torturé jusqu'à la mort vers la même époque, avait, dix ans plus tôt (1639), considéré comme de mauvais augure que le sang d'un martyr n'eût pas encore servi de semence pour faire pousser une église sur ce sol nouveau. Il s'était pourtant consolé à la pensée que la vie quotidienne passée au milieu des injures et des menaces, de la fumée, des puces, de la saleté et des chiens pouvait bien être « acceptée comme un vivant martyr ». Désormais, il y aurait de la semence en suffisance ; et plus de semence encore devait être répandue, car, peu après, au cours de la même année, le jeune Garnier fut appelé à mourir de la même mort en exerçant son ministère auprès des Hurons fugitifs, lesquels, en se retirant derrière deux lacs pour échapper à leurs sanguinaires ennemis, entraînaient les prêtres toujours plus loin vers l'Ouest, si bien que, même pour ces imaginations détachées du monde, le grand fleuve mystérieux commençait à couler vers la mer désirée.

Ce fut par un tel chemin, hérissé de dangers et d'épreuves, et à travers des forêts obscures, que les premières silhouettes en robes noires arrivèrent aux confins de la vallée et aperçurent le fleuve inconnu. Cela se passait avant même que Radisson et Groseil-

liers ne parcourussent cette presqu'île boisée, humide et fertile qui commence à la jonction de trois lacs, puis s'élargit de manière à couvrir toute la partie Nord-Est de ce qui constitue aujourd'hui les Etats-Unis. On peut maintenant facilement, en l'espace d'un jour et d'une nuit, partir de Montréal, remonter la rivière Ottawa au-dessus du lac Nipissing, contourner le lac Huron et arriver à l'extrémité de cette péninsule. Et, pour peu que l'on fasse ce voyage dans la saison d'été, comme je l'ai fait une fois, on verra cette route (celle-là même où Champlain vint perdre la vie, où Récollets et Jésuites, coureurs-des-bois et soldats peinèrent pendant des centaines d'étapes) bordée comme une allée de jardin par des fleurs pourpres, teintée peut-être du sang dont cette vieille terre huronne est imbibée, avec quelques taches d'or par-ci, par-là.

Les premiers des prêtres qui parvinrent jusque-là furent le P. Raymbault et son compagnon le P. Isaac Jogues. Jogues était né à Orléans et était, comme Garnier, de tempérament délicat, modeste et raffiné, mais si vif qu'aucun Indien ne pouvait le dépasser à la course. Dans l'automne de 1641 ces deux ecclésiastiques se trouvaient à l'extrémité de la presqu'île formée par les lacs, et les membres de leur congrégation, au nombre de deux mille, étaient venus au-devant d'eux pour les recevoir, de toute la contrée qui s'étend au Nord du lac Supérieur, c'est-à-dire du pays des Chippewas. Le P. Raymbault mourut à Québec des intempéries et des fatigues qu'il venait de subir au cours du voyage et fut ainsi le premier martyr chrétien de cette campagne. Quant au P. Jogues il fut envoyé dans une expédition qui

offrait des dangers encore plus grands. Un jour qu'il allait de Québec au nouveau territoire (l'ancienne station huronne), en portant du vin pour l'Eucharistie, le matériel nécessaire pour écrire et d'autres provisions spirituelles et temporelles, il fut pris par les Iroquois et soumis, ainsi que ses compagnons, à des tortures telles, que Brébeuf lui-même n'en devait pas connaître de semblables. En se rendant du lieu de sa capture, sur le Saint-Laurent, à celui de son long supplice, il vit, avant tout autre Européen, le lac de Côme de l'Amérique. Ce lac porte le nom de George, un roi d'Angleterre, au lieu de s'appeler, comme il l'aurait dû, du nom du P. Jogues, qui eût mérité d'être canonisé par l'Eglise, mais qui mériterait surtout de l'être par les collines et les eaux auprès desquelles il a souffert. Il avait eu les doigts coupés par les sauvages avant même que le voyage eût commencé. En remontant la rivière Richelieu il souffrait cruellement de ses blessures et de la présence d'une nuée de moustiques. A l'extrémité du lac Champlain ce noble Français fut de nouveau soumis à des tortures particulières pour faire la joie d'une autre troupe d'Iroquois. Ses mains furent lacérées, son corps brûlé et frappé jusqu'à ce qu'il tombât noyé dans son sang. Là où des milliers de personnes s'installent maintenant chaque été pour leur plaisir, à la pointe du lac George, il allait chancelant sous son fardeau de portage et avançait vers les bords du Mohawk. Là, de nouveau, le chef invita la foule à « caresser » les Français avec des couteaux et autres instruments de torture. Les enfants imitaient la cruauté des grandes personnes. Je ne répéterais pas ici les détails d'une si horrible histoire, si

ce n'était pour en arriver à un fait particulier qui, au milieu de toutes ces horreurs, fait bien voir quel était le mobile de cette endurance sans exemple. Tandis que le P. Jogues et ses compagnons étaient sur le chevalet pour la torture, on amena quatre Hurons prisonniers que l'on plaça devant eux. Alors le P. Jogues recommença à exercer son ministère ; et un épi de blé vert lui ayant été jeté en pâture, il vit qu'une goutte de rosée était restée suspendue à la balle, et il en baptisa secrètement deux de ses néophytes qui n'étaient pas convertis depuis plus de onze heures.

Il n'était point encore au bout de son martyre. Pourtant, après des mois de souffrances et de privations que l'on s'émerveille de voir supporter par ce corps frêle et cet organisme délicat, il s'échappa, avec l'aide des Hollandais, à Fort-Orange, capitale actuelle de l'État de New-York, où les Iroquois se rendaient pour faire le commerce ; et, après s'être caché pendant six semaines, il put gagner New-Amsterdam qui n'était à cette époque qu'un fort en ruine, avec une garnison de soixante soldats, et un modeste village pouvant compter de quatre à cinq cents habitants, mais qui était déjà tellement cosmopolite, que, d'après un recensement fait récemment par un de mes amis, on y parlait vingt langues différentes.

Voilà comment un petit Père français du désert réussit à revenir du lac le plus éloigné de la France, situé au centre du Nouveau Continent, à 1.600 kilomètres au delà des montagnes, dans un temps où New-York et Boston réunis avaient à peine plus d'habitants qu'il n'en tiendrait aujourd'hui dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

Si seulement Richelieu, qui mourut l'année même où Jogues mettait si fidèlement en pratique la doctrine du Christ (dont lui, Richelieu, s'intitulait le frère), avait permis à ceux des Huguenots qui désiraient quitter la France, d'accompagner le Père Jésuite dans les solitudes de l'Amérique, au lieu de chercher en vain à faire partir ceux qui désiraient rester, qui sait si les visiteurs américains qui viennent aujourd'hui à Paris du centre du Nouveau Continent ne parleraient pas une langue plus familière à Richelieu ?

Le petit P. Jogues, qui m'a toujours fait l'effet d'un vieillard bien qu'il n'eût encore que trente-six ans à cette époque, fut ramené en Angleterre et eut presque autant à se plaindre de la nature et des pirates qu'il avait eu à se plaindre des Iroquois. Il finit par arriver à Rennes, où, dès que son identité eut été établie, il passa la nuit dans la joie et les actions de grâces. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à être appelé à Paris, et la reine baisa ses mains mutilées en s'écriant : « Il y a des gens qui écrivent des romans pour nous. Mais fut-il jamais de roman plus beau que celui-là, qui, pourtant, est vrai d'un bout à l'autre ! » Mais tout cela était impuissant à satisfaire son âme adonnée entièrement à l'idée de son apostolat, et, aussitôt que le Pape, à la demande de ses amis, lui eut accordé, par une dispense spéciale¹, l'autorisation de dire la messe bien qu'il fût déformé par « les dents et les couteaux des Iroquois », il retourna dans le désert. Au bout de quelques mois, cette fois, son

¹ La réponse du Pape Urbain VII fut : « *Indignum esset martyrem Christi, Christi non bibere sanguinem.* »

martyre fut consommé et sa tête exposée au haut d'une palissade dans une ville Mohawk.

Ainsi disparut la figure du premier prêtre français qui ait pénétré sur les confins de la grande vallée. Comme Raymbault il avait pu espérer atteindre la Chine en traversant le désert, mais il y avait trouvé sa voie, orientée vers le ciel.

Avant 1660 aucun autre prêtre ne réussit à pénétrer dans la péninsule jusqu'au point où Jogues avait prêché. Mais à cette date arriva le vieux Ménard, qui, après avoir séjourné pendant bien des jours dans les marais enchevêtrés du Wisconsin septentrional, se perdit si bien, qu'on ne put jamais retrouver que sa soutane, son bréviaire et sa bouillotte. Un peu plus tard vinrent Allouez, Dablon, et Druilètes qui avait été reçu à Boston par Winslow, Bradford, Dudley et John Eliot. C'est ici que nous mentionnerons l'arrivée, parmi les membres toujours plus nombreux de la Communauté, du jeune Père Marquette, fils d'une vieille et honorable famille de Laon. Il était, nous dit Parkman, extraordinairement bien doué pour les langues et parlait aisément six dialectes indiens. En matière de dévotion, il était l'exacte répétition des Pères Garnier et Jogues. Il fit sa première apparition dans l'Ouest à la Mission de Point-Saint-Esprit, près de l'extrémité occidentale du lac Supérieur. C'est là que, par les Illinois, qui tous les ans visitaient sa mission, il entendit parler du grand fleuve qu'ils avaient traversé sur leur passage, et que, par les Sioux qui vivaient sur les bords mêmes de ce fleuve, il en entendit vanter les merveilles. Le désir d'en suivre le cours semble l'avoir emporté chez lui sur celui de réaliser la fin plus spi-

rituelle de sa mission, car, c'est avec un certain désappointement, nous insinue-t-on, qu'il se résigna à suivre fidèlement son petit troupeau de Hurons, lorsque celui-ci fut subitement rejeté vers l'Est par les Iroquois de l'Ouest, à savoir les Sioux. A Point-Saint-Ignace, à mi-chemin entre les deux dangers : les Sioux à l'Ouest et les Iroquois à l'Est, il groupa les Hurons autour de son ministère.

C'est là, au milieu de ses travaux, parmi ses fugitifs, que Louis Joliet, fils d'un carrossier de Québec et petit-fils d'un Français, le trouva en train d'écrire son journal, le jour de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, « laquelle, raconte Marquette, j'avais continuellement invoquée depuis mon arrivée dans le pays des Ottawas, afin d'obtenir la grâce de pouvoir visiter les peuples qui habitent sur les bords du Mississipi ». Joliet apportait un ordre du Gouverneur Frontenac et de l'Intendant Talon, disant que Marquette devait se joindre à lui, ou lui se joindre à Marquette, pour entreprendre ce voyage de découverte, qui répondait d'ailleurs aux vœux de Marquette dans l'ordre des choses divines. Marquette tranquillisa sa conscience malade qui eût pu lui reprocher ses ambitions d'explorateur, en songeant à l'heureuse nécessité d'exposer sa vie pour le salut de toutes les tribus de cette vallée, « et, se disait-il pour achever de faire taire ses remords tenaces, en particulier pour le salut des Illinois qui, du temps que j'étais à Point-Saint-Esprit, m'ont demandé très sérieusement d'apporter la parole divine parmi eux ».

C'est ainsi que le jeune lettré de Laon et le fils du carrossier de Québec, plus versé dans les choses de la pratique, entreprirent leur voyage dans l'Ouest,

sous la protection de la Sainte Vierge qui était l'objet d'un culte particulier de la part de Marquette. Toutefois, les voyageurs s'étaient munis en outre, grâce à la prévoyance de Joliet, de viande fumée et de blé indien, ainsi que d'une carte où était tracé l'itinéraire du voyage, d'après des données indiennes d'ailleurs assez confuses. Ils suivirent d'abord la ligne droite qui mène au lac Michigan et les rives de ce merveilleux lac occidental, faisant halte pendant la nuit pour bivouaquer sur ses bords ; puis, après avoir longé la Baie-Verte jusqu'à l'ancienne mission, ils remontèrent le Fox, que Nicolet avait naguère visité, non pour le salut des âmes, mais par simple esprit d'aventure. Ce qui nous intéresse, nous autres habitants de la région, c'est d'entendre le premier cri d'admiration que provoque chez les nouveau-venus la vue de ces prairies s'étendant à perte de vue et interrompues seulement par des bocages et de grands arbres majestueux¹.

J'ai parlé plus haut de la petite rivière qui se rétrécit à mesure qu'on la remonte jusqu'à n'être plus qu'un ruisseau au lit hésitant, et par laquelle on arrive au chemin de portage qui relie les deux grandes vallées. Il serait impossible maintenant de manquer ce chemin, car, la dernière fois que je l'ai traversé, on était en train de le paver ou de le macadamiser. Un rouleau à vapeur accomplissait en quelques jours ce que les pieds chaussés de mocassins ou de sandales des premiers voyageurs n'auraient pu faire en des milliers et des milliers d'années. Je dirai plus tard tout ce qui a poussé depuis

¹ Thwaites : *Jesuit Relations*, 59, 103.

lors sur cet isthme étroit, qui est traversé aujourd'hui, non seulement par⁷ une piste et une grande route, mais en outre par un canal. Il nous faut maintenant nous hâter de suivre vers le Wisconsin le prêtre dévoré d'impatience et son compagnon pratique et résolu.

Nicolet avait peut-être déjà navigué sur le Wisconsin, mais, en ce cas, il n'avait pu s'avancer bien loin du portage ; de son côté, La Salle pouvait avoir foulé de ses pieds le même portage un an ou deux auparavant. Mais toute la question est de savoir quel est le Français qui le premier est arrivé là, car nous ne pouvons douter qu'un jour de juin 1673, Joliet et Marquette abandonnèrent leurs canots au gré du courant de cette large et paisible rivière, après avoir ramé pendant bien des jours pour remonter le ruisseau rempli de riz sauvage.

J'ai marché dans la large vallée du Wisconsin ; j'ai vu, à travers la brume d'un jour d'été indien, les mêmes sombres falaises qu'avait considérées Marquette ; et j'ai vu, la nuit, la lumière des mêmes étoiles qu'il avait regardées. Mais, n'ayant jamais eu l'occasion de naviguer sur les eaux du Wisconsin, je suis obligé d'en emprunter la description à quelqu'un qui a suivi son cours plus intimement, sinon plus religieusement que moi : « Ils glissaient en descendant le courant, le long d'îles toutes couvertes d'arbres et enguirlandées de vignes enchevêtrées ; le long des forêts, des bosquets, des prairies, des parcs et des pelouses, placés là comme par une main prodigue ; le long des fourrés, des marais et des larges bancs de sable dénudés, à l'ombre de grands arbres entre les sommets desquels regardait de haut

et de loin le front hardi de quelque montagne boisée. La nuit, le bivouac, les canots renversés sur la rive, le feu tremblotant, le repas, composé de viande de bison ou de venaison, les pipes du soir, et le sommeil sous les étoiles ! Et quand, le matin, ils s'embarquaient de nouveau, le brouillard blanc restait suspendu au-dessus de la rivière comme un voile de mariée et se dissolvait au soleil, jusqu'à l'heure où l'eau vitreuse et les bois alanguis s'évanouissaient, à bout de souffle, dans la lumière suffocante »¹.

Mais pour ces premiers voyageurs, ce trajet avait un charme, un attrait qui n'était pas celui des étoiles, des ombres, des collines boisées ou d'un bivouac avec des compagnons. Il conduisait au grand fleuve inconnu, lequel à son tour conduisait à une mer différente de celle qui avait porté les Français d'Europe en Amérique ; il s'étendait en dehors des marges de la carte de Champlain, en dehors de l'Europe, en dehors du Canada, au delà des grands lacs. Si l'on fait exception de la piste qui monte au-dessus du Fox, à travers le gazon et les roseaux, ainsi que de quelques pas de portage à Lachine et au Niagara, ce trajet pouvait se faire entièrement par voie d'eau, à partir du Havre, ou même des quais de la Seine, à Paris. Et pourtant, l'étroite bande de prairie que traversaient les voyageurs, en ce jour de juin 1673, était, en un sens, la côte d'une mer nouvelle, ils ne savaient pas bien laquelle ; ou plutôt c'était la frontière d'un monde nouveau.

Le 17 juin ils pénétrèrent dans le Mississipi avec une joie qu'ils ne pouvaient exprimer. Conformé-

¹ Parkman : *La Salle*, pp. 63 et 64.

ment au vœu qu'il avait fait, Marquette lui donna le nom de « Rivière de la Conception », en l'honneur de la Vierge Marie, et Joliet le baptisa « la Buade » en l'honneur de Frontenac. On verra à volonté, dans ce dernier choix, soit une marque de gratitude, soit une manœuvre diplomatique d'un caractère tout terrestre. Quatre jours durant ils s'abandonnèrent au puissant courant et se dirigèrent vers le Sud à travers le pays des buffles, mais sans voir âme qui vive pendant soixante lieues, le long des mêmes rives qui sont aujourd'hui bordées de fermes, de villages et de villes. Cependant, ils finirent par découvrir des empreintes de pieds humains, et, guidés par ces traces, ils arrivèrent, en s'éloignant du fleuve, à une belle prairie où s'étaient quelques villages indiens. Là, après des cérémonies pacifiques et les salutations d'usage, les premiers Français qui avaient traversé le fleuve reçurent un accueil amical, dû à leur bonne réputation qui, des Missions des grands lacs, s'était répandue vers l'Ouest. « Je te remercie, dit le Sachem des Illinois, je te remercie, Robe Noire, et toi, Français, ajouta-t-il en se tournant vers Joliet. Je vous remercie d'avoir pris tant de peine pour venir nous visiter. Jamais la terre n'a été aussi belle ni le soleil aussi brillant qu'aujourd'hui. Jamais notre fleuve n'a coulé avec autant de calme et n'a été aussi bien débarrassé des rocs qui encombrant son lit, car vos canots les ont écartés sur leur passage ; jamais notre tabac ne nous a semblé aussi bon ni notre grain ne nous a paru aussi beau qu'en ce moment. Voici mon fils, dont je te fais cadeau afin de te montrer mon cœur. Je te prie d'avoir pitié de moi et de toute ma nation. C'est toi qui connais le Grand Esprit qui nous

a tous créés ; c'est toi qui lui parles et entends sa parole. Prie-le donc de me laisser la vie et la santé, et de venir habiter parmi nous, afin de te faire connaître de nous¹. »

Étant donné la sincérité de Marquette et ses connaissances en linguistique, on doit croire à l'authenticité de ce premier spécimen de l'éloquence et de la poésie chez les Indiens de l'Ouest. Ceux-ci s'étaient formés au contact des forces élémentaires : l'eau, la terre et le ciel². Posséder une terre magnifique et toute parsemée de fleurs, un soleil brillant, un fleuve calme et sans rocs, du tabac parfumé, du blé en abondance, et, de plus, entrer en relation avec le Grand Esprit ! En vérité, le vieillard qui accueillait les Français avait bien raison de leur dire : « Vous pouvez pénétrer en paix dans toutes nos cabanes ».

Mais l'éloquence indienne n'est pas uniquement sur les lèvres, et un speech indien passe pour un pauvre speech s'il n'est pas accompagné de présents. En conséquence, lorsque les voyageurs français reprirent le cours de leur voyage, ils partirent chargés des cadeaux de leurs hôtes de la prairie, avec un esclave pour les guider et un calumet pour apporter la paix partout où ils iraient.

Il nous suffira sans doute d'ajouter maintenant que les voyageurs dépassèrent les embouchures de l'Illinois, du Missouri et de l'Ohio, et atteignirent

¹ Thwaites : *Jesuit Relations* vol. 59, p. 421.

² C'est à l'école de ces mêmes prairies, de ces mêmes rivières et de ce même ciel, de ces mêmes forces élémentaires, toujours présentes, qu'Abraham Lincoln a appris la rude et simple éloquence qui a fait de lui l'esprit le plus puissant qu'ait jamais connu la vallée.

celle de l'Arkansas où ils s'imaginaient être tout près du golfe. Mais, dans la crainte de tomber aux mains des Espagnols s'ils s'aventuraient trop près de la mer et de perdre ainsi le fruit de leur expédition. ils firent faire demi-tour à leurs canots et commencèrent à remonter le courant. Au lieu de suivre le chemin qu'ils avaient pris en allant, ils s'engagèrent dans l'Illinois, que l'on désigne parfois sous le nom de « Rivière Divine ». J'emprunte aux observations du P. Marquette la description particulière de cette rivière telle qu'elle était tout juste deux cents ans avant le moment où je me rappelle l'avoir vue moi-même : « Nous n'avons rien vu qui puisse être comparé à cette vallée quant à sa fertilité, à ses prairies, à ses bois, à ses animaux sauvages : cerfs, daims, chats sauvages, outardes, cygnes, canards, perroquets et même castors, ainsi qu'à ses nombreux petits lacs et à ses cours d'eau¹. » C'est à travers ce luxuriant paradis que Marquette et Joliet remontèrent une des branches de l'Illinois jusqu'à quelques kilomètres du lac Michigan. Là, ils firent à pied un millier de pas et arrivèrent à une petite rivière qui déversait ses eaux dans le lac. S'ils suivaient aujourd'hui ce chemin de portage et cette petite rivière, ils aboutiraient à une ville presque aussi peuplée que Paris : la grande cité de Chicago, dans l'État qui porte le nom du pays traversé par les Français, c'est-à-dire dans l'Illinois.

Ils étaient absents depuis quatre mois et avaient payé leurs canots sur une longueur de plus de

¹ B. F. French : *Historical Collections of Louisiana*, 4, 51.
Thwaites : *Jesuit Relations*, 59, 161.

2.500 milles, lorsqu'à la fin de septembre ils revinrent à la Baie-Verte. Là se quittèrent les deux pionniers dont l'histoire du Nouveau-Monde ne pourra jamais séparer les noms, Joliet pour aller faire au comte de Frontenac son rapport sur la découverte du fleuve « la Buade », Marquette pour reprendre ses dévotions envers la sainte Vierge et restaurer ses forces épuisées. Il se proposait de se mettre en état de tenir sa promesse et d'aller évangéliser les Illinois. Il disait que les Illinois étaient, en effet, la tribu qui lui donnait le plus d'espérances, car, dans leur langue, dire « les Illinois », c'était dire « les hommes ».

Le malheur voulut que le canot de Joliet fût renversé dans les rapides de Lachine, presque en vue de Montréal, et que tous ses papiers, y compris sa précieuse carte, se perdissent dans le torrent. Mais plusieurs autres cartes ont été faites sous sa direction ou d'après ses indications.

Quant à la carte de Marquette, qui ne donne que le tracé du voyage sans aucunes conjectures, elle fut retrouvée à peu près deux siècles plus tard au collège Sainte-Marie, à Montréal. Je me suis dit qu'elle fournirait un thème et un modèle de peinture murale pour l'un des amphithéâtres de la Sorbonne, où l'on a évoqué d'une façon si intéressante, en même temps que si distinguée, les périodes, les personnages, les épisodes de l'histoire du monde. L'art relatif à la vallée du Mississipi a cherché à rendre ou à idéaliser les figures de ses pionniers. Nul souvenir visible ne serait plus intéressant que cette carte grossière, tracée de la main du prêtre Jacques Marquette, fils de Rose de La Salle, de la cité royale de Reims.

Du nouveau départ de Marquette pour l'Illinois où il se proposait d'établir une mission, de l'hiver qu'il dut passer, malade, sur le portage de Chicago, de sa brève visite aux Illinois, de son retour vers le Nord, de sa mort survenue en cours de route, et de la procession indienne qui ramena ses restes jusqu'à Point-Saint-Ignace, je ne parlerai pas dans le présent chapitre.

Qu'il me soit seulement permis de lui rendre ici le tribut qui déjà lui fut payé de son vivant, dès que les premiers récits de ses voyages commencèrent à passer de bouche en bouche, de génération en génération, en attendant qu'un poète ou un historien vint les immortaliser. J'ai connu l'histoire de Marquette, il y a bien des années, grâce à l'aveugle Parkman ; mais, il n'y a pas bien longtemps, j'ai rencontré un jeune Indien qui avait encore dans les veines du sang français de cette époque reculée. C'était le fils d'un chef Chippewa, un jeune garçon qui n'avait jamais lu ni Parkman, ni Winsor, mais qui savait mieux que moi l'histoire de Marquette ; car sa grand-mère lui avait raconté ce qu'elle tenait de sa grand-mère, qui elle-même le tenait de sa mère ou de sa grand-mère. Or cette dernière se souvenait d'avoir entendu Marquette prêcher sur les bords du lac Supérieur, d'avoir pris part avec d'autres, Français ou Indiens, aux voyages de la mission, d'avoir préparé de ses mains la nourriture du prêtre, de l'avoir pleuré avec les Indiens lorsque la nouvelle de sa mort avait, bien après l'événement, pénétré jusque dans leurs cabanes.

L'histoire tragique de l'œuvre accomplie chez les Indiens par les disciples de Loyola a eu son apogée

béatifique dans la vie de ce zélateur doublé d'un explorateur. La peste et les Iroquois avaient mis fin à toutes les espérances des Jésuites dans l'Est. Leur petit troupeau de sauvages était dispersé, annihilé, conduit plus loin dans des forts ou exilés dans des îles. Les pasteurs, tout en suivant vainement le nombre décroissant de leurs fidèles, étaient arrivés aux confins d'une nouvelle contrée. Si les Iroquois de l'Est et ceux de l'Ouest avaient pu être domptés, les Jésuites seraient devenus les maîtres de ce territoire et de tout le nord du pays. Nous pouvons, en considérant cette éventualité, avoir des opinions différentes, et d'ailleurs inconciliables sur le rôle qu'ont joué les Iroquois dans l'histoire de l'Amérique. Mais, quelles que soient nos préférences politiques et religieuses, nous serons tous d'accord pour admirer ce désintéressement sublime, ce zèle courageux, et cette dévotion absolue envers quelque chose qui dépasse l'individu, auxquels la vallée des lacs a dû sa consécration. Ce sont de telles vertus, personnifiées dans un homme tel que Marquette, fils de Laon, qui ont exercé la première influence sur la vie de cette vallée, dont il avait aidé à découvrir la « Grande-Eau ».

CHAPITRE III

DES GRANDS LACS AU GOLFE

Le P. Marquette était encore dans son couvent de Reims que déjà un Français, forestier et marchand de fourrures, en visitant les forêts de l'Ouest, faisait des amis pour le compte de la France. C'était un sieur Nicolas Perrot, dont le nom serait sans doute oublié comme celui de beaucoup d'autres de son métier, si, par exception, il n'avait su lire et écrire. Et, tandis que Marquette se trouvait à mi-chemin entre la France et le Canada, le sieur Perrot faisait la conquête des hommes de l'âge de pierre, habitant les rives méridionales du lac Supérieur, en leur distribuant des perles, des couteaux, des haches et autres armes de fer, exactement comme, quelque temps plus tard, le prêtre devait les convertir en leur distribuant l'eau du baptême et de mystérieux emblèmes. Perrot, que volontiers ces sauvages eussent adoré comme un dieu, préparait ainsi les voies pour les autels des prêtres et les forts des capitaines. Car, derrière les prêtres, allaient arriver, dans leurs beaux atours, les envoyés du roi. Un jour que Perrot était l'objet du culte dont nous venons de parler, il fit observer à ses adorateurs à l'esprit grossier qu'il

n'était qu'un simple Français; que le véritable Esprit créateur de l'Univers avait fait connaître le fer aux Français et leur avait donné la capacité de le manier comme de la pâte, et que, par pitié pour les Indiens ses créatures, ce grand Esprit avait permis à la nation française de s'établir dans leur pays¹. Une autre fois il dit : « Je suis l'aurore de cette lumière qui commence à apparaître dans vos régions ». Comme il avait appris par expérience en quoi consiste la véritable éloquence des Indiens, il usait au cours de ses discours de silences impressionnants : « C'est à ces jeunes gens que je laisse mon fusil : qu'ils y voient un gage de l'estime que m'inspire leur valeur ! Ils devront s'en servir s'ils sont attaqués, et le préféreront également aux arcs dont ils faisaient usage pour chasser les buffles et autres animaux. A vous, les vieillards, j'abandonne ma marmite... (*une pause*). Je l'emportais partout, sans crainte de la casser, car elle est faite de cuivre et de fer, et non de terre glaise. Vous pourrez y faire cuire la viande rapportée de la chasse par vos jeunes gens et les aliments que vous offrirez aux Français lorsqu'ils viendront vous visiter ». Et il continuait ainsi, lançant aux femmes des poinçons de fer pour remplacer les pointes en os, et aux hommes des couteaux pour remplacer les pierres qui leur servaient à tuer les castors et à couper leurs aliments. Enfin, il ponctuait sa péroraison en jetant à pleines mains des perles, pour servir d'ornements aux enfants et aux jeunes filles².

¹ Emma H. Blair : *Indian Tribes of the Upper Mississippi Valley*, 1, 310.

² Emma H. Blair : *Indian Tribes of the Upper Mississippi Valley*, I, 330-331.

Ne pensez pas que ce soient là des détails puérils. C'est une page de l'histoire d'un âge de fer, prenant, en l'espace d'une seule génération, la place d'un âge de pierre. Les splendeurs de la cour et du siècle de Louis XIV commençaient à éclairer l'obscurité des forêts primitives du Nord.

Le même pseudo-ambassadeur Perrot, plus versé dans le commerce des arbres que dans celui des cours, et plus habile dans la diplomatie des forêts qu'une armée avec ses bannières, fit sa réapparition sur les mêmes rivages en 1671. Il avait convoqué les nations à une assemblée qui devait se tenir au bord de la gorge tumultueuse, connue partout aujourd'hui sous le nom de « Soo », et qui s'appelait dans ce temps-là le Sault-Sainte-Marie. Il devait y rencontrer les représentants du roi, qui demeuraient de l'autre côté du lac, et ceux de l'Onnontio, gouverneur du Saint-Laurent.

Cette assemblée, dont Perrot avait réussi à se faire le héraut, se tint au commencement de l'été 1671. Sans doute, l'espoir de faire une bonne pêche avait contribué autant que l'éloquence persuasive de Perrot, à y attirer un nombreux auditoire de sauvages. Quand les flottes de leurs canots arrivèrent de l'Ouest, du Sud et de l'Est, Daumont de Saint-Lusson et ses compagnons français, qui avaient été envoyés de Québec l'automne précédent et avaient hiverné dans l'île Mantoulin, étaient là pour les recevoir. C'est une véritable scène de l'Iliade. Déjà, les coureurs-des-bois et les prêtres, ainsi que nous l'avons vu, avaient pénétré dans ces régions. Mais il s'agissait maintenant de prendre possession au nom de la Couronne de ces territoires, qui commençaient

à être appréciés comme ayant par eux-mêmes une grande valeur, si même l'on n'y trouvait aucun fleuve coulant vers les côtes qui regardent l'Asie.

La description de cette scène nous a été conservée avec beaucoup de détails et de couleur. La procession se forme par une belle matinée de juin et les rapides fournissent probablement la seule musique qui accompagne la marche solennelle des guerriers et des prêtres. Derrière Saint-Lusson quatre jésuites marchent en tête. Ce sont : Dablon, Allouez, que nous avons déjà rencontré sur les bords du lac Supérieur ; André, de l'île Mantoulin, et Druillètes. Ce dernier, familiarisé, depuis son long séjour à Plymouth et Boston, avec les caractères de la colonie puritaine, comprenait sans doute mieux que tout autre les dangers que feraient un jour courir aux Français la hardiesse, l'esprit d'industrie et le culte de la liberté individuelle qui déjà distinguaient les Anglais. A la vue de cette domination de parade, il a dû se demander combien de temps les montagnes retiendraient encore ceux qui construisaient des ponts durables sur les rivières, au lieu de se borner à les traverser en vue d'un profit passager, ou pour arriver à des eaux plus éloignées ; ceux qui travaillaient le fer des marais voisins, au lieu d'aller chercher des pierres ou des métaux précieux sur de lointains rivages ; qui sciaient les arbres pour en faire des maisons et des boutiques stables, au lieu de s'adapter à la vie primitive et au trafic dans les bois ; qui tiraient leur richesse des champs défrichés, et non du dos des castors vivant dans les forêts privées de soleil ; qui élevaient des brebis et faisaient multiplier le bétail, au lieu de chasser le daim et le buffle ;

qui commençaient à entretenir le commerce avec les ports européens, non comme de simples voyageurs, mais en marchands avisés ; qui s'intéressaient avant tout à leur propre salut, et ensuite, par-dessus le marché, à la destinée des sauvages ; et qui, principalement, apprenaient dans leurs Assemblées municipales à se gouverner eux-mêmes, au lieu de voir tous les détails de leur vie quotidienne réglés à Versailles ou au Louvre. Druillètes, en pensant ce jour-là à la Nouvelle-Angleterre, a dû se demander anxieusement quel serait l'avenir de cet Empire de la Nouvelle-France, que proclamait Saint-Lusson, et qui n'avait ni champs cultivés, ni charrues, ni animaux domestiques, ni hommes, même ¹. » Le nom de Nouvelle-France devait-il donc se borner à être écrit sur l'eau par le sillage des canots qui la traversaient ?...

Quinze Français accompagnaient Saint-Lusson, et parmi eux se trouvait le paisible et positif Joliet, qui, après avoir travaillé pour entrer dans les ordres, s'était fait simple marchand et explorateur, et qui était déjà allé deux ans auparavant sur les bords du lac Supérieur pour y chercher du cuivre. Marquette n'assistait point à la cérémonie, mais il avait travaillé à y faire aller les Hurons récalcitrants et les Ottawas, lesquels arrivèrent, d'ailleurs, quand tout était terminé.

Les Français étaient groupés autour d'une croix, sur le sommet d'un monticule voisin du rapide, et la foule des sauvages bigarrés et parés à la mode des forêts se tenaient assis ou debout, en formant un grand cercle. Le P. Dablon bénit d'abord la croix et

¹ Voir Justin Winsor : *Pageant of Saint-Lusson*, 1892.

celle-ci fut dressée, tandis que ceux qui occupaient l'intérieur du cercle chantaient *Vexilla Regis*. Puis, près de la croix on érigea un poteau portant un écusson avec les armes royales, lequel avait été envoyé par Colbert ; et les échos des bois répétèrent l'*Exaudi* pendant qu'un prêtre récitait une prière pour le roi. Alors Saint-Lusson, son épée dans une main, une motte gazonnée dans l'autre, cria à ses disciples français qui applaudissaient chacune de ses phrases, aux sauvages qui ne le comprenaient pas, aux rapides qui refusaient de l'écouter et aux bois qui ont longtemps conservé les vibrations de sa voix, les paroles suivantes :

« Au nom du très haut, très puissant et très redoutable monarque, Louis, quatorzième du nom, roi très chrétien de France et de Navarre, nous prenons possession du lieu dit Sainte-Marie, des chutes d'eau, ainsi que du lac Huron et du lac Supérieur, de l'île de Caïentoton, et de toutes les autres contrées, de toutes les rivières, lacs et cours d'eau tributaires qui y sont contigus et adjacents, tant de ceux qui sont déjà découverts que de ceux qui sont encore à découvrir ; ce pays est borné d'un côté par les mers du Nord et de l'Ouest, de l'autre par la mer du Sud, sur toute sa longueur ou toute sa largeur. » Pais, soulevant à trois reprises une motte de terre, il cria : « Vive le Roi ! » et ordonna à toute l'assemblée, Français et Indiens, d'en faire autant. Il déclara aux hommes présents que désormais ils étaient sujets de Sa Majesté, soumis à ses lois et obligés de vivre selon ses coutumes. Il leur promit en même temps aide et protection contre les incursions ou invasions de leurs ennemis. Enfin, il déclara à tous les autres

potentats, princes, souverains, Etats ou Républiques, que ni eux ni leurs sujets ne pourraient s'emparer d'aucune portion des pays susmentionnés, ni s'y établir, sans le consentement du roi très chrétien, ou de celui qui serait chargé de gouverner en son nom, sous peine d'encourir sa haine et sa vengeance par les armes. Et, afin que personne ne pût se retrancher derrière son ignorance, il ajouta : « Nous avons attaché par derrière les armes de la France pour signifier la présente prise de possession¹. »

Alors le P. Allouez, rapporte son frère en religion le P. Dablon, après avoir expliqué la signification de la croix que l'on venait de dresser, leur parla du Grand Souverain temporel de la France, de celui qu'on venait admirer des quatre coins du globe et qui décidait de tout ce qui arrivait dans le monde.

« Mais considérez également cet autre poteau, qui porte les armes du grand capitaine que nous nommons notre roi. Il vit par delà les mers. C'est le capitaine de tous les capitaines, et il n'a pas son égal dans le monde. Tous les capitaines que vous avez pu voir, ou dont vous avez entendu parler ne sont que des enfants en comparaison de celui-là. Il est semblable à un arbre géant, et eux ne sont que comme de petites plantes, que nous écrasons du pied en marchant. Vous avez entendu parler d'Onnontio, le fameux capitaine de Québec; vous savez et vous sentez qu'il est la terreur des Iroquois, et que son nom seul suffit à les faire trembler, maintenant qu'il a dévasté leur contrée et mis le feu à leurs villages. Or au delà des mers il y a dix mille Onnontio pareils à

¹ *Wisconsin Historical Collections*, II, 28.

lui, et ils ne sont que les soldats du grand capitaine, notre grand roi, dont je suis en train de vous parler. Lorsqu'il dit : « Je vais à la guerre », tout le monde lui obéit, et les dix mille capitaines lèvent des compagnies de cent hommes chacune, et sur terre, et sur mer. Quelques-uns s'embarquent sur des navires, au nombre de cent ou deux cents, comme ceux que vous avez vus à Québec. Vos canots ne peuvent contenir que quatre ou cinq hommes, tout au plus dix ou douze, mais nos canots de France en contiennent quatre ou cinq cents, voire même un millier. D'autres hommes font la guerre sur terre, et ils sont si nombreux que si on les plaçait sur un double rang leurs lignes s'étendraient d'ici jusqu'au delà de Mississaguenk, bien que la distance dépasse vingt lieues. Lorsque le roi attaque, il est plus terrible que le tonnerre. La terre tremble, l'air et la mer prennent feu quand il décharge son canon, tandis qu'on l'aperçoit lui-même, au milieu de ses escadrons, tout couvert du sang de ses ennemis, dont il a tué un si grand nombre avec son épée qu'il ne peut compter leurs crânes, mais bien les rivières de sang qu'il a fait couler. Il emmène tant de prisonniers de guerre qu'il ne peut pas davantage les compter et qu'il les laisse aller où ils veulent, pour montrer qu'il ne les craint pas. Personne n'ose lui déclarer la guerre, toutes les nations qui sont de l'autre côté de la mer lui ayant demandé la paix en se soumettant à tout ce qu'il voulait. Il y a des gens qui viennent de toutes les parties du monde pour l'écouter et pour l'admirer, et c'est lui qui décide de tout ce qui se passe sur la terre. Que vous dirai-je de sa richesse? Vous vous croyez riches parce que vous avez dix ou douze sacs

de blé, quelques haches, des perles de verre, des marmites et autres choses de ce genre. Lui, il possède plus de villes que vous n'avez d'hommes dans cette contrée, à cinq cents lieues à la ronde. Or dans chacune de ces villes il y a des magasins contenant des haches de quoi abattre toutes vos forêts, des marmites de quoi faire cuire tous vos élans, et des perles de verre de quoi remplir toutes vos cabanes. Sa maison est si grande qu'elle s'étendrait au moins d'ici au haut du Sault-Sainte-Marie, c'est-à-dire sur plus d'une demi-lieue : et elle est plus haute que le plus grand de vos arbres. Enfin, elle peut abriter plus de familles que le plus considérable de vos villages n'en saurait contenir¹. »

Cette remarquable proclamation et ce discours extraordinaire sont conservés dans les *Relations*. Et, sans doute, un historien de profession terminerait ici le récit de l'anecdote. Mais il est permis de se demander quelle opinion emportaient les sauvages sur Louis le Grand, Paris et la France, lorsqu'ils regagnaient leurs villages pour y réfléchir et parler de ces choses durant les longues soirées d'hiver ; de se demander, surtout, quelle impression avaient bien pu faire sur eux la proclamation et l'espèce de pantomime qui avaient marqué la prise de possession. Perrot s'était chargé de faire, à l'usage des indigènes, une traduction de cette proclamation : traduction libre, sans aucun doute, faite dans l'idiome du pays et avec des expressions adoucies. Le mot « vassal » devait se changer en « enfant » et le mot « roi » se traduire par « père ». Il engagea les Indiens à répéter

¹ Thwaites : *Jesuit Relations*, 55, 111-113.

après lui : « Vive le Roi ! », et parvint à leur faire comprendre que, tout en suivant les lois et coutumes de Versailles, ils seraient libres de continuer à porter leurs coiffures et leurs ornements, de chasser et de séjourner sur les bords du lac Supérieur.

Le discours du P. Allouez pourrait sembler hyperbolique à quiconque connaît le roi par l'histoire et a vu de ses yeux le palais pris par le prêtre comme terme de comparaison. Toutefois, si nous considérons le roi Louis XIV, non comme un individu, mais comme le représentant de la civilisation européenne affirmant pour la première fois ses droits sur le désert, ce discours, alors, prend pour nous la signification d'une prophétie, et les termes nous en semblent véritablement modérés. Songeons qu'aujourd'hui, le long des rapides auprès desquels parlait le prêtre, une flotte d'embarcations transporte du fer en quantité suffisante pour assurer une marmite neuve tous les ans à chacun des quatre-vingt-dix-sept millions d'habitants des États-Unis ; qu'une autre flotte en transporte assez pour fournir des haches à discrétion à tout le Nouveau Continent, sinon au monde entier ; et que des trains assez longs pour encercler les palais du Louvre ou de Versailles parcourent maintenant quotidiennement ces gorges étroites, tout chargés de grains dorés et bien plus précieux que des perles ! Un chemin de fer, portant en abrégé le nom des rapides et de la mission, pénètre dans les forêts et les marécages où furent réunies les congrégations de sauvages appelées à prendre part à la plus grande assemblée laïque tenue jusque-là sur les bords des lacs de l'Ouest. Et, sur ces mêmes rives, circulent tous les jours des hommes

qui ont étudié à la Sorbonne et qui portent sur l'épaule les insignes de la science.

Parkman s'est demandé, à propos de la proclamation, ce qui subsistait aujourd'hui de cette souveraineté si solennellement inaugurée. Et il a conclu : quelques mots de français, de temps à autre, sur les lèvres d'un batelier isolé ou d'un vagabond à demi sauvage, et c'est tout.

Mais je vous prierai à nouveau de vouloir bien considérer que Saint-Lusson ne se bornait pas à proclamer la souveraineté de Louis XIV et la domination française, mais qu'il annonçait en même temps la civilisation nouvelle. Car, pour découvrir le sens profond de toute cette mise en scène et des missions françaises en général, il est nécessaire de les rattacher, non seulement aux voyages que des Français de noble naissance firent ultérieurement dans « toute cette contrée : rivières, lacs et fleuves, bornée d'un côté par les mers du Nord et de l'Ouest, et de l'autre par la mer du Sud », mais à l'ensemble de la vie nouvelle à laquelle ils ouvrirent la voie, grâce à leurs périlleuses aventures.

Les Iroquois et les maladies avaient décimé les populations indiennes du Nord-Est, et voici que, de nouveau, était menacée, mais amicalement, cette fois, cette barbarie de l'âge de pierre dont les obscurs représentants regagnaient leur antre à la lumière des étoiles, allumaient leur feu d'un coup de fusil, festoyaient avec gloutonnerie les jours d'abondance, et jeûnaient stoïquement les jours de famine.

Les Français voyaient là comme un défi jeté à ces contrées, faites d'îles et de lacs et baignées par les mers. Ils entendaient maintenant réaliser complète-

ment leurs espérances. Un valeureux début ne se fit pas attendre. Les scènes si colorées auxquelles nous venons d'assister n'étaient que le frontispice d'un nouveau et glorieux chapitre. Au milieu des souffrances qui s'y rencontrent, on ne peut toutefois réprimer un sourire de pitié légèrement ironique en voyant ces personnages en habits de cour, dans des armures bruniées et des vêtements déteints, s'établir à l'endroit où se rencontrent les quatre points cardinaux.

Il existait une seigneurie sur le Saint-Laurent, à huit ou neuf milles de Montréal, juste au-dessus des rapides à la voix rauque et moqueuse qui avaient trompé et si cruellement déçu Cartier, Champlain et Maisonneuve. Or ces rapides ont dû plus tard leur nom durable au désappointement qu'allait y éprouver à son tour celui qui occupait cette seigneurie en 1668, à l'époque où nous arrivons. Robert René Cavalier sieur de La Salle regardait de là, par-dessus le lac Saint-Louis dans lequel le Saint-Laurent s'élargit un moment, les sombres forêts de Châteauguay et de Beauharnois. Et ses pensées allaient plus loin encore : elles voyageaient dans la belle vallée qu'il avait dans l'imagination et où devait couler un fleuve déversant ses eaux dans la mer de Vermillon, c'est-à-dire dans le golfe de Californie. C'était toujours le même rêve, toujours aussi tenace.

Ce jeune homme, qui n'avait alors que vingt-trois ans, était le rejeton d'une ancienne et riche famille de Rouen. Dès sa jeunesse il montrait d'extraordinaires dispositions d'intelligence et de caractère ; on croit généralement qu'à cause, sans doute, de ces belles promesses il fut placé sur les bancs des

Jésuites. En tout cas il était bon catholique, mais peu porté par son tempérament à obéir passivement à une volonté autre que la sienne. Il était conduit, en effet, par sa volonté plutôt que par la pure passion. Dans ses fautes, fait observer un historien avec sympathie, l'amour du plaisir n'était pour rien. Il quitta Rouen à vingt-trois ans et devint possesseur d'une seigneurie (celle, précisément, où nous venons de le trouver) qu'il nomma seigneurie de Saint-Sulpice, en l'honneur du séminaire du même nom, mais que, par dérision, ses ennemis s'amusaient à appeler « La Chine », comme les rapides.

Là, après avoir appris la langue indienne et avoir enflammé son imagination au spectacle quotidien des étendues de l'Ouest, ses pensées firent, comme eût dit Lescarbot, alliance avec le soleil, et il ne rêva plus que d'exploration et d'empire.

Dix ans plus tard, ceux qui tenaient la mission et le poste de commerce de Point-Saint-Ignace, où aujourd'hui des cierges brûlent devant le portrait du P. Marquette, devaient voir arriver un bateau à voile aussi grand que celui sur lequel Jacques Cartier avait traversé l'Atlantique pour la première fois. Ce navire se frayait un chemin à travers des eaux qui n'avaient, certes, jamais porté un tel fardeau à moins de sentir en même temps les coups de rame ou d'aviron. Or son capitaine n'était autre que le sieur de La Salle, récemment anobli, et possesseur d'une nouvelle seigneurie sise à deux cent milles en avant de la première, c'est-à-dire d'autant plus près du but que se proposait son propriétaire. Le galion, qui avait reçu le nom de « Griffon » parce qu'il portait à sa proue un griffon sculpté emprunté aux

armes du comte de Frontenac, était le précurseur des flottes puissantes qui animent aujourd'hui ces eaux de leur commerce.

Les dix années de désillusion et de malheur qui s'étaient écoulées dans l'intervalle, et qui n'avaient jamais vu fléchir ni la volonté de La Salle ni son indomptable persévérance, méritent d'être rappelées à la mémoire du lecteur. Mais ce récit sera nécessairement très sommaire. En 1669 La Salle quittait sa seigneurie avec des prêtres sulpiciens et quelques autres personnes. Ils étaient trente-quatre en tout. Ils cabotèrent le long de la côte Sud du lac Ontario, s'arrêtant en route pour visiter les Sénécas chez qui La Salle, tout au moins, espérait trouver un guide pour le conduire aux sources de la rivière que nous appelons Ohio aujourd'hui. Mais, n'ayant pas réussi à se procurer ce qu'ils cherchaient, ils se dirigèrent vers l'Ouest, au delà des chutes du Niagara, dont ils se bornèrent à entendre de loin le formidable vacarme. Ils eurent la chance inattendue, à l'extrémité du lac Ontario, de rencontrer Joliet avec un compagnon. Cela se passait deux ans avant la cérémonie de parade exécutée par Saint-Lusson. Joliet venait justement de découvrir le grand lac intérieur (le lac Erié) qui se trouve entre le lac Ontario et le lac Huron, et qui, d'après les cartes françaises, ne communiquait avec les autres que par une seule rivière. Ce lac, qui est peut-être à présent le plus actif de toute cette grande chaîne, avait été évité avec soin jusque-là, à cause de l'hostilité des Iroquois, et c'est pour cette raison qu'il fut le dernier à sortir des ténèbres géographiques. Le guide iroquois de Joliet lui-même, quelque familier qu'il fût avec la route la

plus facile, n'avait pas osé passer par l'embouchure du Niagara; il avait suivi la *Grande Rivière*, en partant de ses rives septentrionales, puis était allé par terre de là au lac Ontario.

Les prêtres sulpiciens et leurs compagnons suivirent donc la route récemment découverte et conduisant à l'Ouest. Mais La Salle, dont l'objectif était toujours l'Ohio, fit, croit-on, semblant d'être malade. Il reçut les sacrements de la main des prêtres devant un autel improvisé à l'aide de quelques avirons, puis se sépara d'eux, feignant de retourner à Montréal. Ce n'était pas, toutefois, d'un tel bois qu'il avait édifié ses plans. On ne sait pas exactement où il alla. On admet généralement qu'il atteignit l'Ohio, et le suivit au moins jusqu'à l'emplacement actuel de Louisville (Kentucky). Quelques-uns affirment qu'il aborda sur les rives occidentales du lac Huron, lesquelles étaient encore inconnues, qu'il parvint ensuite jusqu'à l'emplacement de Chicago et vit même le Mississippi, deux ans au moins avant Marquette et Joliet. Parkmann, dans son édition la plus récente, après avoir fait une critique approfondie des papiers Margry, à Paris, écrit ceci : « La Salle découvrit l'Ohio¹, et aussi, très probablement, l'Illinois; mais il n'est pas prouvé qu'il ait été le premier à voir le Mississippi. La chose ne paraît même pas vraisemblable d'après les données que nous pos-

¹ Les historiens ne sont pas d'accord quant aux prétentions contradictoires des Français et des Virginiens sur la première exploration de la contrée de l'Ohio. Voir, en faveur des revendications anglaises, C. W. Alword and Lee Bidgood : *First exploration of the trans-Alleghany region by the Virginians, 1650-1674*.

sédons ». Winsor fait observer qu'aux yeux de ceux qui avaient connu La Salle à Montréal son expédition fut considérée comme ayant échoué, attendu que c'est à la même époque que l'on avait donné à sa propriété (Lachine) un nom ironique. Il se trouve, d'ailleurs, que le nom en question aurait pu lui être appliqué sérieusement, puisque, ainsi que quelqu'un l'a fait remarquer, depuis que le *Canadian Pacific Railway* traverse les anciennes possessions de La Salle, elles sont effectivement situées sur la nouvelle route de la Chine.

Je pense qu'avec ses ennemis d'alors et les autorités impitoyables d'aujourd'hui nous devons admettre qu'en dépit des documents Margry, ce premier voyage de La Salle fut une expédition manquée, si ce n'est qu'il lui permit d'acquérir une connaissance plus approfondie des régions environnantes, des mœurs des Indiens, et des ressources naturelles de la vallée. Ce fut à la fois le premier défi que lui opposa le désert et la première victoire des ennemis qu'il avait laissés derrière lui.

Tandis que Marquette, atteint d'une maladie mortelle, hiverne dans une cabane, sur le chemin de Chicago, La Salle se rend à Paris porteur d'une lettre de Frontenac qui le recommande au ministre Colbert : « Je vous le présente, écrit Frontenac, comme l'homme le plus capable que je connaisse de mener à bien toute espèce d'entreprise et de découverte, et comme celui qui possède la connaissance la plus parfaite de la contrée »¹. Il voulait dire : de l'Ouest. J'ai constaté qu'une autre lettre avait été adressée à Colbert à la

¹ Margry : *Découvertes et Etablissements des Français*, I, 227.

même date¹, ou à peu près, pour lui annoncer la découverte faite par Joliet. La Salle aurait donc, à cette époque, entendu parler du Mississipi et de son trajet, si tant est qu'il ne l'ait pas vu de ses propres yeux et n'ait pas senti l'attraction de son courant.

La Salle revient au Canada, et, comme il avait dépensé les revenus de sa première propriété durant sa fâcheuse expédition, il entre en possession d'une nouvelle seigneurie, d'une grande valeur, avec charge d'entretenir une garnison à ses frais dans le fort Frontenac, situé sur les rives septentrionales du lac Ontario, et de créer autour de lui une colonie française. Pendant deux années il dépense son activité en cet endroit, ouvrant à la lumière du soleil une centaine d'acres, au cœur même des forêts, construisant des embarcations pour la navigation sur les lacs, et fondant une école placée sous la direction des Frères. Il n'eût tenu qu'à lui de rester là et de s'enrichir, s'il eût préféré le gain à la gloire. Il y jouissait à la fois de la solitude et du pouvoir : seigneur féodal de la forêt qui l'entourait, commandant de la garnison, qu'il levait et payait lui-même, fondateur de la mission et patron de l'église, il régnait en autocrate sur ce petit empire solitaire. Mais cela ne satisfaisait pas son ambition : ce n'était qu'un premier pas vers le grand empire qu'il comptait fonder plus à l'Ouest.

En 1677, La Salle revient de nouveau à Paris pour demander, non du terrain, mais l'autorisation d'ouvrir au commerce la contrée occidentale dont il fait

¹ Winsor date cette lettre du 14 novembre 1674, et Margry du 11 novembre.

la description dans une lettre adressée à Colbert : « Ce pays, dit-il, est presque partout si beau et si fertile, si peu boisé et si riche en prairies, en ruisseaux et en rivières, si abondamment pourvu de poisson, de gibier et de venaison, que l'on peut y trouver en abondance, et sans se donner beaucoup de peine, tout ce qui est nécessaire à une puissante colonie. Son sol pourrait produire aisément tout ce que l'on fait pousser en France »¹. Il explique, de plus, que le bétail peut sans inconvénient être laissé en plein air tout l'hiver ; il attire l'attention du ministre sur quelques peaux qu'il a rapportées avec lui et qui proviennent de bêtes dont la laine a également de la valeur ; enfin il exprime de nouveau sa confiance dans la prospérité des futures colonies, dont il serait facile d'augmenter l'importance en y introduisant les Indiens, susceptibles de s'adapter rapidement aux coutumes françaises dès qu'ils auraient tiré des avantages de l'amitié de la France. Il ne manque pas de mentionner l'hostilité des Iroquois et la rivalité toujours menaçante des Anglais, qui commencent à convoiter le pays. Mais toutes ces circonstances le poussent d'autant plus à agir. Bien que La Salle loge dans une ruelle obscure (la rue de la Truanderie) et qu'il soit poursuivi comme visionnaire, ou même quelque chose de pis, il réclame de Louis XIV le gouvernement d'un royaume plus grand que celui du roi lui-même ; et il entre en conférence avec Colbert.

Enfin, au début de l'été, après avoir attendu tout l'hiver dans un endroit voisin de celui où j'écris en

¹ Parkman : *La Salle*, 122. Margry, I, 331.

ce moment, il reçoit du château royal de Saint-Germain-en-Laye une lettre patente qui lui cause plus de plaisir que ses titres de noblesse ou que l'acte de donation d'un domaine quelconque situé en France :

« Louis, par la grâce de Dieu roi de France et de Navarre, à notre cher et bien-aimé Robert Cavelier, Sieur de la Salle, avec nos salutations : Nous avons reçu favorablement la très humble pétition qui nous a été faite en votre nom, demandant l'autorisation de découvrir la partie occidentale de la Nouvelle-France, et nous avons d'autant plus volontiers accepté cette proposition que rien ne nous tient à cœur comme l'exploration de cette contrée, à travers laquelle, selon toute apparence, on doit trouver une route pour le Mexique¹. » En vertu de quoi La Salle reçoit l'autorisation de construire des forts à ses frais, d'exercer un certain commerce de peaux de buffles et d'explorer la contrée à son gré.

Le locataire de la rue de la Truanderie se met alors à chercher des fonds pour son entreprise, et, grâce à ses frères et à quelques parents, il réussit facilement à s'en procurer. Il réunit des matériaux pour la construction de deux navires, engage des ouvriers, et s'embarque enfin à La Rochelle, pour se rendre dans son empire. Il emportait évidemment sur lui sa lettre patente et emmenait comme lieutenant Henri de Tonty, fils de l'inventeur du système d'assurances de la tontine, qui était venu de Naples à Paris. C'était un fidèle et précieux collaborateur,

¹ Voir différentes traductions. L'original se trouve dans les papiers Margry, I, 337.

possédant une âme intrépide et la volonté de faire son chemin.

Partant du fort Frontenac, leur poste d'arrière, La Salle et ses hommes allèrent d'abord construire un nouveau fort au-dessous des chutes du Niagara, tout près de l'embouchure de cette rivière, qui est comme la clef des quatre grands lacs situés plus haut. Puis ils réussirent à construire, au-dessus des chutes, un bateau d'une capacité de cinquante tonnes permettant de naviguer sur ces quatre lacs supérieurs. C'est à propos de ce voyage que l'on voit entrer en scène un historien peu fidèle, le Frère Hennepin qui, muni d'un autel portatif, exerçait son ministère tout le long du chemin, tant envers ses compagnons qu'envers les sauvages, et qui était chargé d'écrire la chronique de l'expédition. C'est Hennepin qui nous a laissé une description des chutes du Niagara avant qu'elles ne fussent profanées par les touristes, des buffles, dont il ne reste aujourd'hui que quelques spécimens, enfermés dans des parcs, et des chutes Saint-Antoine. Malgré le naufrage, dans lequel avait été engloutie une partie des matériaux destinés à sa construction, et malgré des retards successifs occasionnés par les créanciers de La Salle, à Frontenac, et par les Indiens rencontrés en chemin, le vaisseau fut enfin terminé et lancé avec les cérémonies d'usage ; et il put exécuter son voyage de début, en remontant jusqu'à ces lacs qui n'avaient jamais vu de voile.

C'est ce même navire, le *Griffon*, que nous avons vu plus haut chercher un abri provisoire dans la petite baie qui est derrière Point-Saint-Ignace (1679), tandis que La Salle, superbement vêtu d'un

habit écarlate garni de dentelles d'or, s'agenouillait avec ses compagnons devant l'autel des Jésuites, et entendait la messe, à l'endroit même où, suppose-t-on, les restes de Marquette étaient déjà rassemblés. De là il poussa jusqu'à la Baie-Verte où ses agents d'avant-garde avaient déjà récolté des peaux avant son arrivée. Le *Griffon*, chargé de ces peaux, qui étaient sa première cargaison précieuse, fut alors dépêché en arrière pour aller désintéresser les créanciers. Pendant ce temps La Salle voyageait en canot, accompagné de quatorze hommes, pour poursuivre le double but de sa mission, qui était de rassembler des peaux de buffles et de découvrir la route du Mexique.

On raconte qu'il lui est arrivé plus d'une fois de dire : « Je ferai voler le *Griffon* plus haut que les corneilles ! » C'était une menace à l'adresse des Jésuites qui faisaient de l'opposition à ses plans ambitieux, prétendant eux-mêmes occuper, fortifier et coloniser la contrée que leur Ordre souhaitait de conserver pour lui. Mais le vol de cet animal aquatique semble avoir été de mauvais augure pour le succès final de l'entreprise, car on admet que le bateau ne parvint jamais au port. Tonty parcourut toute la côte Est du lac Michigan dans l'espoir d'apercevoir ses voiles. Mais ce fut en vain. Et ceux qu'en Amérique nous appelons des chercheurs ou des fureteurs, ceux qui vont à la chasse dans les manuscrits des bibliothèques, n'ont encore trouvé nulle part de ses nouvelles. Les nombreux promeneurs qui, comme moi, ont marché sur ces rives n'ont même jamais pu parvenir à découvrir une plume de ses ailes. On ne saura probablement jamais

si le *Griffon* a fait naufrage au cours d'une tempête, ou bien s'il a été coulé criminellement et sa cargaison volée.

La Salle et ses compagnons firent un voyage très mouvementé, en naviguant dans leurs canots surchargés le long des rives occidentales du lac Michigan¹. Ils traversèrent l'emplacement du Chicago actuel et résolurent d'aller plus loin, ce qui donne à penser que La Salle avait déjà dû visiter ces régions auparavant. Continuant toujours à avancer ils atteignirent le Saint-Joseph et, là, perdirent un temps précieux à attendre Tonty qui venait de l'autre rive avec ses compagnons. Si je me complais à entrer dans tous ces détails, c'est que ce voyage s'effectuait sur une seconde route importante conduisant dans la vallée du Mississipi.

A soixante-dix milles environ au-dessus du Mississipi, se trouve un vieux cèdre lequel, si l'on en croit les archéologues, porte encore des marques visibles des larges haches françaises, et indique le point de départ d'un autre de ces grands portages historiques qui franchissent les limites peu sensibles de la vallée. Deux milles à peine séparent cet arbre de la ligne du Saint-Joseph, qui, tout d'abord, ressemble à un simple fossé creusé au milieu de la prairie, mais qui est tributaire de l'Illinois, et réunit bientôt

¹ Le lecteur se fera une idée de la métamorphose qui s'est opérée sur une partie de ces rives, quand je lui dirai qu'étant débarqué là, un jour, en revenant d'un endroit nommé Milwaukee, situé sur un certain petit lac qu'on appela plus tard lac Griffon, la première personne que je rencontrai était justement en train de lire un numéro du *Spectator*, de Londres, que certaines personnes pourraient considérer comme le dernier cri de la civilisation.

suffisamment d'eau pour pouvoir porter un canot dans le golfe du Mexique?

J'ai lu dans les chroniques, avec autant de regrets qu'en éprouvait l'affamé Hennepin lui-même, que les Illinois, dont La Salle avait escompté l'hospitalité dans un village situé plus bas et visité deux fois par Marquette, se trouvaient être absents à ce moment-là pour quelque expédition cynégétique. Mais j'ai été immédiatement rassuré en apprenant que le même Hennepin avait découvert dans les cachettes des Indiens tous les vivres dont il avait besoin et s'en était emparé. Ceci se passait dans mon propre comté, en un lieu appelé La Salle.

Au début de janvier les voyageurs se transportèrent dans un autre village situé plus loin à quatre journées de marche, et à la place duquel s'élève aujourd'hui la seconde grande ville de l'Illinois. C'est là que La Salle devait passer le reste de l'hiver, retenu par les Indiens qui le soupçonnaient d'avoir fait une alliance avec les Iroquois. Il était alors profondément découragé par la désertion de quelques-uns de ses compagnons et par la conviction qu'il avait acquise de la perte totale du *Griffon*, avec lequel avaient été engloutis, non seulement ses précieuses peaux, mais les matériaux qu'il destinait à la construction d'un autre bateau pour opérer la descente du Mississipi. Afin de s'assurer un abri et une protection, il éleva alors un fort qu'il appela Crève-cœur, non pour signifier le désenchantement qu'il éprouvait, mais, ainsi que nous l'affirment certains historiens, pour célébrer la destruction du fort Crève-cœur des Pays-Bas, qui avait été ordonnée par Louis XIV, et à laquelle Tonty avait participé. Il se décida même à construire bra-

vement son vaisseau pour le Mississipi, en dépit de la désertion de ses scieurs de long qui s'étaient laissé corrompre au contact de la barbarie, et qui, fort heureusement, ne revinrent pas assez vite pour l'empêcher, lui et quelques hommes fidèles, de travailler, autant que le leur permettaient leurs mains inhabiles. C'est ainsi que débuta le premier établissement créé dans l'Illinois.

Un des derniers jours de février, le Frère Hennepin et deux compagnons furent envoyés en exploration et descendirent le cours de l'Illinois. Ils étaient chargés de nombreux présents à offrir aux Indiens sur la route. Nous ne les suivrons pas dans leurs tribulations et leurs tristes expériences. Mais nous avons de bonnes raisons de croire qu'ils atteignirent la haute vallée du Mississipi. Là, pris par les Sioux, ils subirent une captivité humiliante et pleine de périls, jusqu'à ce qu'enfin du Luth vint les délivrer. Nous serions presque tentés de regretter qu'Hennepin n'eût pas été pendu par la corde de sa ceinture, comme le bruit en avait couru, si cela avait pu avoir pour résultat de nous délivrer de son second volume, sans toutefois nous priver du premier.

Le jour qui suivit le départ d'Hennepin, La Salle, après avoir abandonné le commandement à Tonty, partit de son côté pour le fort Frontenac¹, à travers les glaces amoncelées sur la rivière, en compagnie de quatre à six hommes¹ et d'un guide. Il se proposait d'aller remplacer tous les articles engloutis avec le *Griffon* et d'éviter ainsi la perte d'une seconde année. Ayant marché, moi aussi, pendant bien des

¹ Margry, I, 448.

milles le long de la même rivière et des mêmes prairies, je puis, comme, sans doute, quelques-uns de mes lecteurs ne sont pas en état de le faire, me rendre compte de ce que put être ce voyage d'un millier de milles, à travers un terrain bourbeux, parsemé de plaques de neige, alors que la glace n'était pas assez forte pour supporter le poids d'un homme et était pourtant assez épaisse pour l'empêcher d'avancer. La Salle, de plus, était sans cesse harcelé par les Indiens de différentes tribus. Il écrivait à un ami que, bien qu'il sût fort bien d'avance qu'il aurait à souffrir de la faim ; qu'il dormirait couché sur la terre, à la belle étoile, et souvent à jeun ; qu'il devrait veiller la nuit, et marcher le jour, portant lui-même ses bagages, tantôt se frayant un chemin à travers les fourrés, tantôt errant pendant des journées entières dans des marécages avec de l'eau jusqu'à la ceinture, il était décidé à partir. Deux de ses hommes tombèrent malades : il fit construire un canot pour les transporter, et le voyage continua. Deux autres hommes furent envoyés à Point-Saint-Ignace pour demander si l'on avait des nouvelles du *Griffon*. C'est au Niagara qu'enfin La Salle apprit la consommation de son malheur. Alors, il laissa encore deux autres Français et le fidèle Indien Mohigan, qu'il jugeait incapables d'aller plus loin, et il continua à avancer avec une escorte toute fraîche composée de trois hommes. Il avait mis soixante-six jours à aller du fort Crève-cœur à Fontenac. On peut voir par là quelle volonté tenace gouvernait cet homme de pensée, versé dans les lettres et les arts. « Chez lui, dit le puritain Parkman, un esprit indomptable était accompagné d'une vo-

lonté de fer. » Et Fiske ajoute : « Nous pouvons voir par cet exemple comment un savant, grâce à la force qu'il tire de ses vastes pensées et de ses nobles desseins peut, bien qu'ayant été élevé dans le luxe, l'emporter en endurance sur le guide indien et le chasseur, habitués aux rigueurs de la forêt ». Je me suis demandé comment il aurait décrit la vallée du Mississipi dans sa pétition au roi, si celle-ci avait été écrite après son malheureux voyage. Mais il ne semble pas que l'attrait qu'elle exerçait sur lui ait été diminué par sa triste expérience, car il était prêt à se remettre en route lorsqu'il apprit que le fort Crève-cœur avait été détruit et que ses hommes désertaient en masse, jetant dans la rivière les provisions et le matériel qu'ils ne pouvaient emporter.

Tout était à recommencer. De son capital il lui restait moins que rien. Il ne pouvait plus compter que sur son caractère inflexible et sur la loyauté de son Tonty, resté seul au milieu du désert. Toujours résolu, il reprend son œuvre gigantesque, mais c'est pour trouver, en atteignant l'Illinois, un présage menaçant du malheur final. Les Iroquois, fléaux de l'Est, avaient dévasté la vallée de l'Illinois, comme des hyènes de la prairie, laissant sur leur passage une désolation totale. Après avoir anxieusement et vainement recherché Tonty au milieu des ruines et de la mort, La Salle se résigne à battre en retraite et finit par découvrir, au confluent des deux rivières qui forment l'Illinois, une petite portion de bois dont les arbres avaient été coupés à la scie.

Je crains fort d'avoir fatigué le lecteur par la monotonie d'un récit qui n'est guère que la simple répétition des mêmes incidents, de la même lutte

acharnée contre le découragement et le désespoir. Mais je crois indispensable de suivre l'ordre des événements si l'on veut se faire une idée exacte de l'histoire de la vallée du Mississippi. Je suis loin, d'ailleurs, d'avoir tout dit en ce qui concerne la malveillance que rencontrait La Salle, là où il aurait pu, au contraire, espérer trouver du secours, et le concours malheureux des circonstances qui semblaient s'être conjurées pour lui barrer le chemin. Et l'on me pardonnera ce que j'en ai dit, lorsqu'on saura qu'à la fin, cet esprit supérieur devait triompher de tous les maux et de tous les obstacles. Aidé du fidèle Tonty, qui, d'après ce qu'écrit La Salle lui-même, se montrait plein de zèle, il arriva à confondre ses ennemis de France et à confédérer les tribus de l'Ouest contre les Iroquois, ainsi que Champlain l'avait fait jadis pour les tribus de l'Est. Puis, la rivière étant gelée, il remit à plus tard la construction de son navire, et partit en traîneau sur le portage de Chicago (1681). Il réussit à descendre l'Illinois sans accident jusqu'au fort Crève-cœur, et là, s'embarquant de nouveau, mais cette fois sur des canots, lui et ses hommes se mirent en silence à manœuvrer l'aviron et arrivèrent au Mississippi à travers des villages abandonnés. Il parvint ainsi jusqu'à l'embouchure de l'Arkansas, que déjà avaient atteinte Marquette et Joliet, dépassa ce point, et fut reçu par les Indiens décrits par Châteaubriand avec tant de charme dans *Atala*. Enfin, au mois d'avril 1682, quinze ans après le moment où il avait commencé à regarder au loin avec une noble avidité, des terres de sa seigneurie, par-dessus les rapides de Lachine, il voyait l'eau saumâtre se changer en eau

salée et sentait le vent du large lui caresser le visage. « Alors, à ses regards, découvrant son large sein, s'offrit le golfe immense, sans limite, sans voix, désert comme au sortir du chaos, sans une voile à l'horizon, sans aucune manifestation de vie. »

Entouré de ses compagnons français et d'une grande troupe d'Indiens, La Salle réédita là, dans le printemps tropical, la cérémonie qui avait été célébrée par Saint-Lusson plus de dix ans auparavant au bord des eaux septentrionales. Mais la poursuite audacieuse de ses inflexibles desseins lui avait conféré un nouveau droit de prononcer ces phrases solennelles : « Au nom du très haut, très puissant, invincible et victorieux prince, Louis le Grand, nous, ... en vertu du mandat qui nous a été remis par Sa Majesté, avons pris et prenons en ce moment, au nom de Sa Majesté, possession de cette contrée de la Louisiane, de ses mers, de ses ports, ses rades et ses baies, des gorges voisines, ainsi que de tous les peuples, nations, provinces, cités, villes, villages, mines, minéraux, pêches, fleuves et rivières, à partir de l'embouchure de la grande rivière Saint-Louis (autrement dit l'Ohio), et également le long du fleuve Colbert, ou Mississipi, et de tous les affluents qu'il reçoit, de sa source, située au delà du Nadouessioux, à son embouchure, dans la mer ou dans le golfe du Mexique, sans oublier l'embouchure de la rivière des Palmiers. Et cela en nous fondant sur l'assurance qui nous a été donnée par les indigènes que nous étions les premiers Européens ayant descendu ou remonté le fleuve Colbert¹. »

¹ Margry, II, 191.

Personne, certainement, ne se rappelait les compagnons de de Soto, ces Espagnols aux visages émaciés qui ne s'étaient plus occupés de la terre depuis qu'ils avaient perdu l'espoir d'y trouver de l'or, et qui souhaitaient uniquement d'être ramenés à la mer qu'ils avaient si imprudemment quittée. Aucune tradition, même, ne se rattachait au dieu blanc, qui avait été englouti dans le fleuve afin que son immortalité restât cachée. C'était, donc, dans toute l'acception du terme, un fleuve français, allant de l'endroit où Hennequin s'était laissé capturer par les Sioux à la mer libre que La Salle avait enfin réussi à atteindre, en suivant des routes préparées par Marquette et Joliet. La grande voie d'eau, reliant Belle-Ile, dans le Labrador, au golfe du Mexique, était ouverte; elle n'était interrompue que par un court trajet de portage à Lachine et au Niagara, et par une marche de quelques pas aux endroits où le Fox se rapproche du Wisconsin, le Chicago du Des Plaines ou le Saint-Joseph du Kankakee. Il avait fallu près d'un siècle et demi pour ouvrir cette voie, dont chaque lieue avait été véritablement conquise par les pionniers français. Et si la France n'a pas pu en conserver toujours la possession, elle en a gardé, du moins, la gloire.

Quand les voyageurs épuisés eurent, le jour même, planté une croix sur les bords du golfe, qu'ils eurent gravé les armes de la France sur un arbre et enterré une plaque de plomb pour marquer la prise de possession de la terre, ils entonnèrent : « Les bannières du roi du ciel s'avancent ». Puis, d'une voix haute, La Salle lut la proclamation que j'ai en partie reproduite plus haut. C'est ainsi qu'en fait, une faible voix

humaine, qui ne s'entendait pas à un demi-mille à la ronde, donna à la France un fleuve et un prodigieux territoire, territoire que Parkman décrivit plus tard en ces termes : « Les plaines fertiles du Texas; le vaste bassin du Mississipi, de ses sources glacées aux rivages torrides du golfe du Mexique, et des crêtes boisées des Alleghanys aux pics dénudés des Montagnes Rocheuses ; une région de savanes et de forêts, de déserts brûlés par le soleil et de grasses prairies, arrosées par mille rivières et sillonnées par mille tribus guerrières¹ ». Voilà ce que les pionniers français avaient réussi à donner à la France. Peut-être les Français d'aujourd'hui souhaiteraient-ils presque de l'oublier. Mais il est préférable et plus juste de dire que, ce jour-là, la France, pionnier des nations, a donné au monde ce riche et magnifique pays.

¹ Parkman, *La Salle* p. 308.

CHAPITRE IV

LE FLEUVE COLBERT

Pour les tribus barbares de Peaux-Rouges, lesquelles, selon Parkman, étaient au nombre d'un millier, le fleuve qui coulait dans la vallée s'appelait *Mississipi*, ce qui dans leur langue signifiait la *Grande-Eau*. Ils l'avaient probablement baptisé ainsi sans se faire aucune idée de sa longueur, mais à cause de la terreur que leur inspiraient certaines parties de son cours. Ils devaient, de même que les blancs d'aujourd'hui, être impressionnés, spécialement dans le bas de la vallée, par la grandeur imposante et triomphante de l'Esprit qui gouverne le flux des sables, l'entassement des rives, les variations continuelles du canal et la rapidité du courant majestueux. Aucune de ces tribus ne pouvait d'ailleurs connaître à la fois les sources du fleuve et son delta, sa naissance et son embouchure. Pour les habitants du milieu de la vallée, il venait du mystérieux pays des glaces, et passait en silence, ou parfois avec des lamentations, pour se rendre vers le non moins mystérieux pays du soleil. Aucun de ces Indiens n'avait jamais abordé ni l'un ni l'autre des deux mystères par crainte des tribus hostiles. De leur

côté, les Peaux-Rouges du bas Mississipi étaient incapables de reconnaître, comme le fait aujourd'hui l'ange des marais, à la teinte rouge que prend le fleuve dans son estuaire, les effets d'une crue de la Rivière Rouge ; ou de distinguer, toujours d'après leur couleur, les eaux du Wisconsin de celles de l'Ohio, ou du limon plus riche et comme teinté de sang qui descend des Montagnes Rocheuses¹. Lorsque ces indigènes remarquaient avec étonnement ces variations de nuances, ils devaient se représenter que des collines bleues, vertes ou rouges dominaient leurs huttes et leurs terrains de chasse. Peut-être aussi recevaient-ils de temps à autre quelque message tangible de leurs frères demeurant en amont, quelque fragment d'objet produit par leur industrie et apporté par le courant, par exemple un canot brisé ou une flèche. Tandis que les hommes des sources, ceux qui vivaient là-haut, parmi les marais où les aigles font leurs nids, ou bien encore le long des filets d'eau qui descendent dans la vallée, n'avaient certainement entendu parler que très vaguement du golfe et de la mer. Nous lisons dans la relation de l'expédition de de Soto que les Indiens de l'Arkansas eux-mêmes ne pouvaient ou ne voulaient faire aucune description de la mer, et n'avaient aucun mot dans leur langue, aucune idée, aucun emblème susceptible de leur faire comprendre ce que peut être une grande étendue d'eau salée comme l'Océan.

¹ Voir Raymond S. Spears : *The Moods of the Mississipi* dans *Atlantic Monthly* 102, 378-382. Ou encore, du même : *Camping on a great river, New-York Harper, 1912*, et beaucoup d'autres articles de Magazines.

Ainsi le Mississippi n'était point pour eux un flot d'eau courante, mais la *Grande-Eau* terrifiante. C'est ainsi que, comme nous l'avons vu, les Français furent induits en erreur en entendant pour la première fois les Indiens faire allusion à leur fleuve. Ils s'imaginèrent que c'était là l'Océan occidental qu'ils avaient si ardemment cherché, et non une autre Seine, plus grande que celle qu'ils connaissaient. Et, lorsqu'ils eurent reconnu que c'était un fleuve, ce qui les intéressa surtout, ce n'est pas de savoir ce qu'il y avait sur ses bords, mais bien de savoir où il conduisait.

Un célèbre historien américain, auquel, de même qu'à Parkman, nous devons beaucoup en ce qui concerne l'histoire de cette période, établit une comparaison toute à l'éloge des Anglais, entre ceux qui allaient de l'avant et ceux qui restaient tranquillement à respirer l'air marin, le long des rivages de l'Atlantique. Mais si nous analysons les raisons profondes de l'exploration du Nouveau Continent, et des établissements qui y ont été créés, nous ne voyons pas bien pourquoi les Français, qui ont cherché les sources et les voies conduisant vers des senteurs marines différentes, mériteraient d'être blâmés ou même moins loués que les Anglais, pour cela seul que ces derniers se sont contentés des bords de l'Atlantique et s'y sont fixés.

Les colons anglais travaillaient pour eux-mêmes et pour leurs nationaux, et non pour le bien et la gloire d'une contrée transatlantique. Ils n'avaient aucune raison de regarder par delà le cours restreint de leurs rivières, tant que les vallées où elles coulaient restaient riches et fertiles. Devons-nous donc

les admirer davantage, parce que, pendant un siècle, ils ne se sont point aventurés au delà des sources de ces rivières ? Les premiers Français qui ont descendu le cours du Mississipi étaient, comme nous l'avons vu, des apôtres d'une religion qui veut le salut de tous, des porte-bannières en marche pour la gloire de leur roi, et des amateurs passionnés de la belle nature et des aventures. En admettant que parmi eux se soient glissés des hommes avides, comme cela a dû arriver, en effet, comment pourrions-nous le leur reprocher, sous prétexte que l'avarice et la parcimonie excessive des Anglais ont pu devenir économiquement plus profitables pour le monde, pour la communauté, pour la colonie et pour les colons anglais eux-mêmes ? Des valeurs économiques et des vertus morales qui peuvent se mesurer à la production des champs, des mines et des usines, à la fréquentation des églises, et à l'obéissance aux chefs sont si faciles à évaluer, qu'il est comparativement presque impossible d'estimer à sa juste valeur la conduite de ceux qui ont tout enduré, tout sacrifié, non pour conquérir leur propre liberté ou en vue d'un profit personnel quelconque, mais pour la gloire d'un autre ; et qui, en fin de compte, n'ont guère réussi à rien obtenir qui se traduise par un progrès positif, visible, tangible, soit au point de vue économique, soit au point de vue religieux.

Quel est le premier Européen qui vit l'embouchure du fleuve ? Nous ne saurions le dire au juste. Mais on a cru reconnaître le delta, distinctement tracé sur une carte de Ptolémée, publiée à Venise en 1513, et même, quoique bien plus vaguement, sur la carte de Waldseemüller qui date de 1507. Un

peu plus tard (1518), sur la carte de Garay, qui donne le tracé des voyages d'exploration d'Alvarez de Pineda, on voit descendre dans le golfe un fleuve dépourvu de sources, le Rio del Espiritu Santo, lequel, selon l'opinion de plusieurs géographes, n'est autre que la rivière désignée sur la carte de Marquette sous le nom de rivière de la Conception, rivière qui, au contraire, est dépourvue d'embouchure et termine son cours au milieu du continent. Mais on croit plus généralement qu'il s'agissait de la rivière Mobile et que le golfe del Espiritu Santo correspondait à la baie de Mobile. Nous avons vu que Narvaez avait essayé de pénétrer dans le Mississipi mais avait été rejeté à la mer par la force du courant, avec son embarcation légère et improvisée. Cabeça de Vaca, après avoir quitté Narvaez, avait peut-être revu le fleuve. Pourtant son récit ne contient aucune mention permettant de distinguer le Mississipi d'un autre cours d'eau. Ensuite, vint celui que l'on considère comme le véritable auteur de la découverte, à savoir de Soto. Mais de Soto ne sut voir dans le Mississipi qu'un obstacle nouveau s'opposant à sa marche vers les Ozarks, où il allait chercher de l'or ; et il trouva la mort en revenant vers la Floride, harassé de fatigue et plein de découragement.

Plus d'un siècle devait s'écouler entre le moment où, comme le dit la chronique, « Dieu permit que le flot s'élevât », et portât les brigantines construites par Morosco, lieutenant de de Soto, pour descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, et celui où il fut donné à un autre Européen d'apercevoir de nouveau cette grande masse d'eau. C'est en 1543 que Morosco et sa suite avaient disparu, chassés par les flèches

des indigènes, et c'est un jour de juin 1673 que Marquette et Joliet, arrivant de la Baie-Verte par le Wisconsin, virent devant eux, « avec une joye, dit Marquette, que je ne peux pas expliquer » le cours lent et majestueux du Mississippi.

Nous avons vu que c'est en 1682 que La Salle, ayant réussi, grâce à son indomptable courage, à descendre le fleuve jusqu'au golfe du Mexique et à planter près de son embouchure les emblèmes de l'Empire, prit possession du cours inférieur du Mississippi dont le cours supérieur avait précédemment été atteint par Marquette, Joliet et Hennepin. En faisant appel à la chronologie suggestive qui est particulière à Mark Twain, nous constaterons qu'entre l'époque de la conquête et l'époque où le Mississippi devint la voie régulière d'un commerce très actif, « sept souverains se sont succédé sur le trône d'Angleterre; les États-Unis sont devenus une nation indépendante; Louis XIV et Louis XV ont corrompu la monarchie qui a sombré dans la tempête sanglante de la révolution; et le nom de Napoléon a commencé à être connu dans le monde »¹. Nous dirons plus tard ce qui est arrivé durant cette période qu'ont dominée de telles figures et de tels événements. Pour aujourd'hui nous nous contenterons de parler du fleuve lui-même, de ce fleuve aux cent mille affluents, a-t-on dit, qui, pendant un temps assez court, a porté à travers la vallée de la Louisiane et de l'Illinois le nom du grand ministre français, Colbert.

Pour les Espagnols, le Mississippi était un accident, une difficulté à surmonter. Pour les Indiens, c'était

¹ Mark Twain : *Life on the Mississippi*, p. 20.

un lieu de pêche et une ligne de défense. Pour les Anglo-Américains, qui s'étaient transportés en voiture d'un versant des montagnes à l'autre, c'était une barrière dressée au travers de la route, une barrière qu'il fallait passer en bac, à gué, ou sur des ponts, mais qu'il n'était pas question de longer. Certes, le cours du fleuve fut utilisé plus tard, pendant un certain temps, par les Américains comme une voie de commerce, active et bruyante, par laquelle ils conduisaient rapidement leurs produits au marché. Et les bateaux de commerce pourront venir encore agiter les eaux du fleuve. Mais celui-ci ne pourra jamais être pour personne ce qu'il a été pour les apôtres français, ceux du pouvoir comme ceux de la foi, qui avaient su en deviner la signification et en infiltrer l'esprit dans leurs veines. En effet, à dater du jour où Marquette et Joliet ont senti leur courage se ranimer et la rude tâche de ramer jour et nuit s'atténuer pour eux devant la joie que leur causait leur expédition, les Français ont véritablement possédé le Mississipi. Et ils continueront à le posséder, bien que le pays tout entier appartienne à d'autres et bien que le cours du fleuve et ceux de ses affluents soient au service de millions d'individus à qui la belle langue française est inconnue. Bien des fois, en faisant, ces années dernières, avancer ma barque à la perche ou à l'aviron, sur quelqu'un de ces affluents, j'ai pensé et dit à mon compagnon : « Combien ces rivières seraient moins suggestives, si les Français n'y étaient point passés les premiers, avec leur bravoure et leur esprit d'aventure ! » Et généralement j'avais l'illusion que mon compagnon était mon Tonty à moi. Oui, c'est bien toujours le fleuve de

Marquette et de Joliet, de Nicolet, Groseilliers et Radisson, de La Salle et Tonty, d'Hennepin et Accau, des robes grises et des robes noires, d'Iberville et Bienville, de Saint-Ange et Laclède, car, de si loin qu'on se souvienne, ce sont toujours les hommes de France qui sont arrivés les premiers, devant tous les autres Européens, par tous les chemins qui mènent dans la vallée : soit en remontant du lac Erié au lac Chautauqua ; soit par le fort le Bœuf, en descendant la rivière Française, jusqu'à l'Alleghany et à l'Ohio (*La Belle-Rivière*) ; soit en remontant le Maumee et en traversant le Wabash (la voie Appienne) ; soit en remontant le Saint-Joseph à partir du lac Michigan et en allant par terre rejoindre le Kankakee à South-Bend ; soit par la route la plus fréquentée, celle qui, partant de la Baie-Verte, remonte le Fox et rejoint le Wisconsin par chemin de portage ; ou encore par Chicago, en marchant de la rivière de Chicago au Des Plaines, qui semble avoir reçu des Français, en même temps que l'Illinois, le nom de « Rivière-Divine », et ensuite par l'Illinois jusqu'au Mississipi.

C'est la dernière de ces routes que j'ai connue d'abord, et bien qu'un panache de fumée flotte habituellement comme un rideau devant l'entrée de la vallée, je n'ai, quant à moi, qu'à écarter ce rideau par l'imagination pour trouver que la *Rivière-Divine* est encore le meilleur des chemins qui mènent au Mississipi. Les hommes ont fait de la *Rivière-Divine* des usages très pratiques et en ont même changé le nom. Mais elle est toujours la plus vénérée parmi celles qui conduisent à la *Grande-Eau*. C'est dans une hutte située sur le chemin de portage de Chicago

que le P. Marquette, malade, a passé son dernier hiver, étendu sur la terre⁷. En aval, le brave La Salle a construit son fort Saint-Louis sur le grand rocher qui domine les prairies ; et, plus bas encore, il a bâti le fort Crève-cœur. Aucun autre affluent du Mississippi n'offre au visiteur des souvenirs plus héroïques et plus émouvants de l'expédition française et des sacrifices qu'elle a coûtés à ceux qui voyageaient sur ces rivières ou bivouaquaient le long de ces rives. Et c'est pourquoi j'invite mon lecteur à prendre en imagination cette route du Mississippi, afin de voir le fleuve briller pour la première fois au-dessous des gigantesques falaises blanches, qui forment comme un portail à l'embouchure de la *Rivière-Divine*.

Les affluents du Mississippi passent pour avoir tous, à un certain moment, porté le nom d'un saint, et lui-même a été en quelque sorte canonisé. Mais ces rivières, pas plus que la Seine, ne possèdent aucune des qualités qui justifieraient cette sainte terminologie. C'est de l'anthropomorphisme plutôt qu'une canonisation qui conviendrait au Mississippi et à ses tributaires, étant donné l'humeur du fleuve et son charme. Le mystère, d'ailleurs, a cessé de flotter sur ses eaux. Depuis que la prairie et la plaine sont occupées, le rêve s'est complètement enfui de la vallée, à moins qu'il ne soit allé se cacher dans la solitude et les « mauvaises terres ». Tout, maintenant, dans cette région, se traduit en valeur positive et en résultats matériels de l'exploitation industrielle.

Voici quelques-uns des faits concrets que j'ai rassemblés, en interrogeant les explorateurs, visiteurs et admirateurs de la vallée du Mississippi,

et, notamment, Ogg¹, Austin² et Mark Twain³.

Le cours du fleuve se trouve tout entier dans la zone tempérée. Sous ce rapport il occupe une situation plus favorable que la fertile vallée de l'Amazone. Son climat, bien que très variable, et même souvent inhospitalier, offre cependant à l'homme des conditions de développement qui ne se rencontreraient pas dans la grande vallée de l'Amérique du Sud.

Le cours principal a 2.503 milles de long (plus de 4.000 km.), ou, plus exactement, si l'on considère le Mississippi et le Missouri réunis, 4.190 milles (6.755 km. 900), ce qui représente bien des fois la longueur de la Seine. Ainsi que l'a dit Mark Twain, dont le nom est à jamais inséparable de l'histoire du Mississippi : « C'est le fleuve le plus sinueux du monde, coulant sur une longueur de 1.300 milles pour arroser un territoire que l'on pourrait traverser à vol d'oiseau en faisant seulement 675 milles. Pendant plusieurs centaines de milles, dans son cours supérieur, le Mississippi a un mille de large (1.609 m.). Il avait, à l'époque des crues, une largeur maxima de 70 milles (112 km. 730) en 1882, et de 60 milles (96 km. 540) en 1912. Le volume d'eau qu'il apporte à la mer n'est dépassé que par celui de l'Amazone et il est plus considérable que celui de tous les cours d'eau d'Europe réunis, sans y comprendre pourtant le Volga. Ce volume est estimé à 159 milles cubes (plus de 662 kilomètres cubes). Le fleuve avec ses

¹ Ogg. F. A : *Opening of the Mississippi*, New-York, 1904.

² Austin O. P. : *Steps in the Expansion of our Territory*. New-York, 1909.

³ Mark Twain : *Life on the Mississippi*, plusieurs éditions.

affluents offre une longueur totale de 16.000 milles d'eau navigable (25 myriamètres 744 kilomètres), c'est-à-dire plus qu'aucun autre système fluvial, exception faite encore de l'Amazone. Cette longueur représente une distance plus grande que celle de Paris au lac Supérieur en passant par le Kamchatka et l'Alaska, et équivaut environ aux trois quarts de l'équateur.

On évalue à 400.000.000 de tonnes¹ le dépôt que le Mississipi déverse annuellement dans la mer. Pour transporter ce limon il faudrait par jour 500 trains de 50 wagons chacun, chaque wagon contenant 50 tonnes; et il pourrait recouvrir chaque année un terrain de 2 milles carrés (plus de 5 kilomètres carrés) sur une épaisseur de 130 pieds (43 mètres). Mark Twain dans *Life on the Mississipi* établit, avec la compétence incontestable qu'il a acquise sur le sujet, que l'eau chargée de dépôt du Missouri est la plus salubre du monde et que celle de l'Ohio, par exemple, n'est pas moins bonne. En laissant reposer une pinte de cette eau on trouve au fond du vase un dépôt de trois quarts de pouce d'épaisseur environ. Il conseille donc d'agiter le vase constamment².

Le territoire arrosé par le Mississipi est en gros de 1.250 milles carrés (32 myriam. carrés 26 km.4) et il occupe les deux cinquièmes de la superficie totale des Etats-Unis. Ce qui veut dire, comme l'a fait remarquer un géographe pour rendre son étendue sensible aux Européens, que l'on pourrait y loger

¹ D'après l'estimation de Humphrey et Abott.

² *Life on the Mississipi*, Edition Hillerest, p. 182.

l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France et l'Italie et qu'il resterait encore de l'espace vide.

Le fleuve a une force de 60.000.000 de chevaux, force dont la plus grande partie n'a pas encore été utilisée. L'élévation du niveau de l'eau en cas d'inondation est en certains endroits de 50 pieds, ce qui montre que le Mississipi est sujet à de plus fortes fluctuations que la Seine.

Le terrain qui sépare le bassin du Mississipi de celui des grands lacs consiste, comme nous l'avons déjà dit, en une bande basse et étroite. Il est difficile en certains endroits, particulièrement pendant la saison humide, de distinguer la direction du courant. L'eau semble hésiter pour savoir quel chemin elle doit prendre. Cela explique la facilité avec laquelle les explorateurs français sont arrivés au Mississipi par le Nord. Une haute chaîne de montagnes retenait loin du fleuve, du côté de l'Est, les colons anglais. Les Espagnols ne rencontraient pas, il est vrai, d'autre obstacle physique que le courant, qui, au contraire, était favorable aux Français, mais, ainsi que nous l'avons vu, ils manquèrent de décision.

La ligne isothermique qui passe à l'extrémité sud de la France traverse le Mississipi à mi-chemin entre sa source et son embouchure. On trouve dans la partie septentrionale de la vallée la température moyenne de la France, l'Allemagne et l'Angleterre réunies, et, dans la partie méridionale, la température des côtes méditerranéennes.

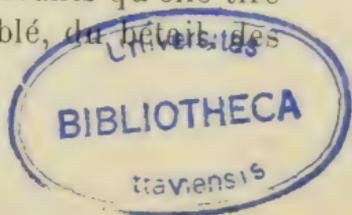
Du golfe du Mexique part un courant sous-marin qui traverse l'Océan Atlantique et arrive jusqu'aux côtes occidentales de l'Europe. Un second courant sous-marin coule le long des côtes nord-est de l'Amé-

rique, et, lorsque le canal de Panama sera ouvert, un troisième courant attendra les navires à leur sortie de ce canal pour les aider à traverser le Pacifique.

La belle régularité des pluies fait que l'on peut compter sur la nature pour rendre le sol de la vallée labourable et fertile sans qu'il soit besoin de l'irriguer, sauf pourtant dans ses parties les plus occidentales. Et ces bénédictions continueront vraisemblablement à pleuvoir sur le pays, « aussi longtemps, dit un auteur faisant autorité, que la terre continuera à tourner vers l'Est et que les rapports entre mers et continents demeureront les mêmes ».

En y comprenant le Texas et l'Alabama, situés à l'intérieur des montagnes qui ferment le bassin du Mississipi bien que les cours d'eau qui les arrosent se jettent directement dans le golfe du Mexique, cette vallée possède à peu près 140.000 milles (22.526 myriamètres) de lignes ferrées, à savoir environ 60 p. 100 de l'ensemble des chemins de fer des Etats-Unis et 25 p. 100 de l'ensemble des chemins de fer du globe.

Au point de vue des richesses du sol, de la variété du climat, du nombre et de la valeur des produits, des facilités de communication, des conditions générales de la fortune et de la prospérité, la vallée du Mississipi l'emporte sur toutes les régions connues, aussi bien dans l'Ancien-Monde que dans le Nouveau. Elle fournit la plus grande partie du coton et de l'huile employés dans le monde, elle fait pousser beaucoup plus de céréales que tout le reste du monde ensemble, et livre en grande quantité à toutes les nations de la terre les produits suivants qu'elle tire en majeure partie de son sol : du blé, du hêtre, des



pores, de l'avoine, du foin, du bois, du charbon, du fer, de l'acier et d'autres minéraux.

La population de la vallée du Mississipi est évaluée à 50.000.000 d'hommes, à savoir plus de la moitié de la population totale des Etats-Unis ; et l'on estime que la vallée pourrait contenir de 200.000.000¹ à 350.000.000² d'habitants, c'est-à-dire de quatre à sept fois sa population actuelle. Elle a été cultivée avec une luxueuse insouciance. Un paysan breton ou un bûcheron de Normandie seraient complètement scandalisés de voir avec quelle prodigalité elle dépense son patrimoine. Des statisticiens dignes de foi affirment qu'il est permis d'espérer qu'elle aura, en l'année 2100, 250.000.000 d'habitants, et que, grâce à une culture intensive, elle sera capable de les nourrir. Au commencement du XIX^e siècle l'Europe comptait 175.000.000 d'habitants et l'Amérique du Nord 5.308.000. Depuis lors l'Europe a plus que doublé sa population, mais l'Amérique a multiplié la sienne par 20, et la vallée du Mississipi a vu le nombre de ses habitants devenir plusieurs milliers de fois plus considérable. Il n'est donc pas déraisonnable de s'attendre à ce que cette population soit doublée dans cent ans d'ici et quadruplée dans deux cents ans.

Voyons comment de Tocqueville, en décrivant cette vallée, comprise dans la partie du Nouveau Continent qui est située au nord de l'équateur, résume les raisons qu'elle a de s'enorgueillir :

¹ Justin Winsor, *Mississippi Basin*, p. 4.

² A. D. Hart, *Future of the Mississippi Valley*, Harper Magazine. Février 1900, V. 100, p. 449.

« C'est, en somme, dit-il, le plus magnifique séjour préparé par Dieu pour servir d'habitation à l'homme : un espace de 1.341.649 milles carrés (34.734 myriamètres carrés), à peu près six fois aussi grand que la France, et arrosé par un fleuve, qui, comme un dieu de l'antiquité, distribue le bien et le mal »¹.

Et c'est encore un Français qui, le premier, a donné au monde une description détaillée des sources du fleuve. Nicollet, qui avait enseigné pendant quelque temps au lycée Louis-le-Grand, partit à ses frais en 1831 pour aller explorer le Mississipi en remontant de son embouchure à sa source. Il passa cinq ans dans ces régions, dont il parle comme d'un « grand empire, possédant les plus belles frontières naturelles de tous les pays du globe ». Puis il se fixa comme professeur dans un petit collège catholique de Baltimore. Mais le gouvernement américain, découvrant les précieux services qu'il avait rendus, le chargea d'une nouvelle expédition qui devait le mettre à même de compléter la carte de la région des sources. La tâche qu'il accomplit alors lui assura une place distincte et prépondérante parmi les explorateurs du Mississipi. Sa carte indique une myriade de petits lacs dans cette région des sources, où le plus léger mouvement de terrain peut changer la direction de l'eau qui s'écoule de ces espèces de bols, pleins jusqu'aux bords. Ces lacs sont si nombreux qu'on ne distingue d'abord qu'étangs, marécages et savanes. Mais nous voyons Nicollet fixer ses yeux sur des plateaux, estompés comme un lointain

¹ Tocqueville, *Democracy in America*, I, 22, 21, 20, New-York, 1898.

rivage. Je n'oublierai jamais un tableau qui se trouve dans le récit de Nicollet. Il nous dépeint un petit guide stupide et à demi inculte, qui en général le regardait, lui et ses compagnons, tandis qu'il les attendait, mais qui, un jour, s'assit en avant de la caravane, sur une petite élévation de terrain séparant les eaux qui vont vers le nord de celles qui coulent vers le sud, et, le dos tourné à la société, regarda fixement, avec des yeux ravis, les plaines infinies qu'il avait devant lui.

Nicollet interrompt sa description topographique pour nous dire à quel point cet enfant subissait, comme lui-même (il était également un fils de la forêt et de la plaine, puisqu'il avait été jadis un petit paysan savoyard) l'influence magique d'un tel panorama. « Il est, nous dit-il, difficile d'exprimer par des mots les impressions multiples que nous cause la vue de ces prairies. Le regard ne s'en lasse jamais. Les voir monter et descendre, gravir une de leurs ondulations, atteindre un petit plateau, se transporter de vague de verdure en vague de verdure à travers des alternatives d'élévations et de dépressions de terrain, gagner enfin la prairie basse et sans limite qui s'étend dans le fond du tableau : que ce spectacle se prolonge pendant des heures, des jours ou des semaines, on n'en sera jamais fatigué. Des sensations de bonheur et de joie vous envahissent sans cesse. On n'éprouve aucun ennui. Sans doute, il est des moments où la chaleur excessive, le manque d'eau fraîche et d'autres privations vous rappellent que la vie est une épreuve. Mais ces inconvénients sont de courte durée. On ne rencontre ni danger caché, ni difficulté de route. Une verdure sans fin, rehaussée

par une profusion de fleurs aux couleurs variées ; l'azur du ciel au-dessus de vos têtes, ou bien l'orage, que l'on peut suivre à travers toute son évolution ; les belles modifications des nuages mouvants ; l'étrange mirage qui suspend les objets entre la terre et le ciel, et invite sans cesse votre ingénuité à les remettre à leur place : Toutes ces choses et chacune de ces choses semblent calculées pour éveiller en vous des perceptions et tenir votre imagination en éveil. Dans la saison d'été, notamment, tout ce qui anime les prairies semble gai, gracieux, plein de vie. Les Indiens, avec leurs troupeaux de daims, d'antilopes et de buffles y amènent un mouvement incessant. C'est à ce moment qu'il convient de les visiter, et je plaindrais l'homme qui ne se sentirait pas ébranlé devant un spectacle si émouvant »¹.

C'est vraiment par un hasard singulier qu'il a été permis à un Français d'explorer les sources du Mississippi et d'en dresser la carte un siècle et demi après la découverte du fleuve par des Français. Mais ce hasard s'explique, au moins en partie, par l'attrait que le Mississippi a toujours exercé sur les Français.

Mrs Trollope, la fameuse voyageuse anglaise, remarque que la partie inférieure de la vallée exerce une action déprimante sur le moral des Européens, dont les yeux ne sont pas accoutumés à cette vue ; et que l'éternelle mélancolie qui règne dans ces régions pèse lourdement sur le voyageur et d'une façon quasi-mystique. Quelle que soit la direction du vent, quelque brillant et brûlant que soit le soleil du midi

¹ Rapport destiné à illustrer la carte du bassin hydrographique du Haut-Mississippi. Washington, 1843, 26^e congrès, 2^e session, Documents du Sénat 237, p. 52.

dans un ciel sans nuage, le fleuve demeure toujours bourbeux et sombre. De cette embouchure qui a été chantée par La Salle et ses compagnons avec tant d'enthousiasme, elle dit : « Si Dante l'avait vue, il aurait tiré de ses horreurs les images d'un autre *Bolgia* »¹. Mais le visiteur français, autant que je sache, n'a jamais trouvé si mélancolique le cours tropical du fleuve, pas plus qu'il n'a trouvé désolée la vaste étendue des basses terres. Un voyageur nommé Paul Fontaine, et par conséquent, je suppose, d'origine française, ayant parcouru ces terres peu après la découverte, parle de l'impression de liberté, de santé et de force qu'il en a ressentie : « Aucun air n'est comparable à l'air des prairies, pas même la brise fraîche de l'Océan sans limite. Le charme et la variété des odeurs de la prairie sont indéfinissables, de même que la beauté de ses fleurs sauvages. C'est un véritable paradis. Aucun de ceux qui y ont séjourné assez longtemps pour la connaître et l'aimer — et il suffit de peu de temps, je vous assure — ne peut se dire vraiment heureux une fois qu'il l'a quittée. Il en a la nostalgie, et brûle d'un ardent désir de retrouver la vie qu'il y menait. Les vulgaires *cowboys* et les chasseurs, aussi dépourvus d'éducation et de poésie que possible, ne la laissent jamais que pour aller s'enivrer. Leur argent dépensé, ils y reviennent pour y puiser de nouvelles forces et l'argent nécessaire à une autre orgie. S'il leur arrive, par malheur, d'abandonner leur vie libre et sauvage, ils boivent alors jusqu'à la folie ou jusqu'à la mort, et les derniers mots qu'ils balbutient s'adressent à la

¹ *Domestic Manners of the Americans*, p. 1.

solitude glorieuse qu'ils aiment tous' ». Tel est le jugement, peut-être trop enthousiaste, d'un homme qui, probablement, n'a jamais possédé en France un foyer à lui. Mais cela donne une idée du charme qui émane de ces étendues immenses, et en apparence infinies, de terrains plats, que beaucoup de personnes, et en particulier les personnes dépourvues d'imagination pourraient trouver monotones.

Nous ne saurions affirmer, après avoir lu certaines critiques récentes, que Chateaubriand ait jamais vu la grande vallée. Il est certain que nous, qui y avons grandi, nous n'avons jamais rencontré de rennes ou d'élans autour de nos maisons, sauf dans nos rêves de Noël. Les perroquets répétant aux forêts les mots qu'ils ont appris de la bouche des colons, n'appartiennent pas à la faune de l'Ohio, telle qu'elle est décrite par de célèbres naturalistes; et les serpents à deux têtes n'ont jamais existé que dans l'imagination malade des gens qui voient double. Le tamarin et la térébenthine ne sont pas au nombre des arbres de nos forêts. Mais, que Chateaubriand ait ou non visité en personne la vallée du Mississipi, il est certain que son imagination y a souvent séjourné, ainsi qu'au bord de ses affluents. *Atala* a introduit dans la littérature française une contrée où chacun eût aimé demeurer, bien que, à certains points de vue, sa faune et sa flore ne soient pas plus exactes que la minéralogie et la météorologie de John Law, celui qui provoqua un jour chez les Français une sorte d'excitation ou de folie appelée depuis la bulle de savon du Mississipi. Mais si j'ai fait allusion à la plume que

¹ *The Great Deserts and Forests of North America*, p. 22.

Chateaubriand maniait avec tant de ferveur, ce n'est pas que je le considère comme un naturaliste, c'est pour avoir l'occasion de citer la phrase suivante : « Rien de plus surprenant et de plus magnifique que ce mouvement et cette distribution des eaux centrales de l'Amérique du Nord, d'où dérive le Mississippi, ce fleuve que les Français descendirent pour la première fois, qui coula sous leur domination, et qui regrette encore leur génie » ¹.

Je pense que Chateaubriand voyait juste et que la vallée du Mississippi regrette toujours le génie français. Elle en aurait bien besoin, en effet, à côté du génie pratique qui l'habite maintenant, pour comprendre ce qui échappe à la statistique, ou même à la rhétorique embrasée des orateurs de la liberté.

Hamlin Garland, qui avait été élevé dans la vallée du Mississippi et qui est connu dans les lettres américaines comme l'auteur d'histoires remarquables sur la vie dans une ferme de l'Ouest (*Main travelled Roads*) a exprimé ce regret, mais sans nommer les Français, dans un Essai intitulé : *The silent Mississippi* (Le Mississippi silencieux) et publié il y a quelques années. Il parle des falaises hardies d'un gris bleuté qui bordent le fleuve et regardent au loin dans le brouillard ; des bandes de sable doré avançant dans le flot bruni ; des saules épais, d'un jaune gris, des vieux arbres magnifiques et des clairières qui s'ouvrent vers les collines, le tout formant une voie d'une beauté magique. Mais, en même temps qu'il admire toutes ces choses, il s'en sert pour faire ressortir cette remarque qu'il ne se trouve pas un seul édifice au

¹ *Voyages en Amérique et en Italie.*

bord du fleuve, sur une longueur d'un millier de milles. On voit là un grand nombre de villes, mais pas un monument caractérisé. Tout, dans ces villes, fait l'effet d'un amas informe, disproportionné, dépourvu de sens, extravagant, et, de plus, fort heureusement, éphémère, grâce au climat. « Nous avons pris un pays beau comme un rêve, ajoute Garland, et nous en avons fait un tas de débris; les oiseaux du ciel se sont envolés, ceux de l'eau se sont enfuis, toute créature susceptible de servir d'aliment a disparu : nous entrons dans une ère de vulgarité définitive et sans espoir. »

J'ai descendu dans la vallée en suivant le cours des plus petites rivières, et, sans croire le mal absolument général, j'ai acquis la conviction qu'effectivement, ces rivières regrettent, sinon les Français, du moins le silence primitif et l'architecture naturelle qui bordait leurs rives. Les villes pleines d'activité que j'ai vues s'étaler le long de ces rivières tournaient leurs façades vers le chemin de fer et abandonnaient le bord de l'eau aux flâneurs et aux petits vagabonds. Les étables, les dépendances regardent seules la rivière, dont les berges sont souillées par toutes les ordures. Et, lorsque sur une colline privilégiée s'élève une maison un peu plus soignée que les autres, ses propriétaires ne se demandent pas quel genre de construction s'harmoniserait le mieux avec la colline ou avec la rivière, mais reproduisent les lignes de quelque prétentieux édifice, n'ayant aucune relation historique, aucun rapport quelconque avec le paysage ambiant. Les vieux moulins, avec leurs pieds dans l'eau, sont presque les bâtiments les plus agréables, surtout lorsqu'ils sont en ruine.

J'ai suivi un jour le cours supérieur de l'Ohio le long duquel Céloron, dont je me réserve de parler plus tard, a planté les marques de la possession française. Céloron, certainement, revendiquerait encore cette vallée aujourd'hui, bien que des maisons informes et des hangars s'y alignent; bien que des tuyaux et des cheminées en fer, dressés à la hâte et abandonnés à la rouille dès qu'ils ne servent plus, l'encombrent de toute part; bien que, enfin, l'eau soit couverte d'une écume huileuse. Le profit immédiat, tel est le seul objectif, le seul résultat visible obtenu dans toute cette vallée fumeuse. Mais je n'oublie pas, encore une fois, qu'il n'est jamais sage de rien généraliser, et qu'on a vu, dans cette vallée même, s'accomplir des miracles.

Un changement est en train de se produire dans un grand nombre des villes situées, soit sur les petites rivières, soit sur les grandes. Dans celles que j'ai le mieux connues, il y a une trentaine d'années personne n'osait s'aventurer sur l'eau, si ce n'est quelques pêcheurs ou des riverains ne prenant guère part à la vie de la communauté. Aujourd'hui le bateau à vapeur ou à pétrole fait de ces cours d'eau les grandes routes de plaisir, et, par conséquent, leur fait jouer un rôle dans la vie quotidienne de milliers d'individus.

Par un beau matin d'été, je me trouvais sur un des quais de Saint-Louis, un quai semblable à celui où se tiennent les bouquinistes à Paris. Je vis un train de wagons Pullman qui était sur le point de partir pour New-York, et, sur les bords de l'eau, au-dessous du pont majestueux, les piétons qui se coudoyaient. Mais, en lisant le journal du matin, je découvris que

cette ville contenait au moins une personne ayant conservé envers le fleuve⁷ mélancolique le sentiment des Français d'autrefois. La nuit était venue avant que je pusse aller trouver la personne en question, car j'avais passé la journée à naviguer en bateau à vapeur. Un capitaine de l'ancien temps qui commandait sur ce bateau m'avait désigné pendant le trajet, avec une fierté mal dissimulée, son passager le plus important : un brasseur, inventeur d'une certaine bière, bien plus célèbre dans ces parages que les paysages du grand artiste, que j'allais trouver le soir même dans sa salle d'école éclairée à la chandelle.

L'artiste avait son atelier de rivière donnant sur une des plus belles anses que La Salle ait pu rencontrer en pénétrant dans le Mississipi par l'Illinois. Et je dois avouer qu'à quelques milles de cet atelier j'ai découvert un spécimen d'architecture riveraine qui fait exception à la théorie de Hamlin Garland.

Ces indications peuvent nous redonner de l'espoir, en dépit de la disparition des dernières traces de la période française. J'ai d'ailleurs retrouvé quelques-unes de ces traces, après un voyage de quelques heures, dans le village de Prairie-du-Rocher ; car Prairie-du-Rocher, au contraire, garde une atmosphère et un charme particuliers. Jamais le ciel de France ne produisit un plus beau coucher de soleil d'août que celui que je vis ce soir-là à travers les grands arbres à la Corot de ce village. Prairie-du-Rocher est située ou appuyée au pied de la falaise qui regarde le Mississipi. Toutefois, le fleuve, en cet endroit, s'est retiré bien loin vers l'ouest. J'essayai de découvrir quelques-uns des souvenirs français

dont on m'avait parlé, mais je ne rencontrai qu'un jeune prêtre qui ne savait pas le français. Je n'avais besoin de personne, toutefois, pour me persuader que les Français avaient été là. Après une nuit aussi sereine que celles de Carcassonne, je trouvai, à l'aurore, le chemin qui menait au fleuve à l'endroit où s'élèvent les ruines du fort Chartres, seuls vestiges de la plus grande forteresse française de la vallée du Mississipi, la dernière qui ait cédé aux hommes, et la dernière qui ait capitulé devant la nature. La ville qui était auprès, Nouvelle-Chartres, a disparu et, avec elle, toute sa couleur et toute sa gaieté : elle est devenue un champ de blé ; on n'y trouve plus que les restes des magasins du fort, cachés parmi les mauvaises herbes, les buissons, les vignes et les arbres, à une portée de fusil du fleuve.

C'est quatorze milles plus bas que se trouvait le plus ancien village français de la vallée supérieure. Mais le Mississipi fut assez jaloux pour tout emporter, des fondations aux toits. Les charmes de la vieille Kaskaskia, qui fut pendant quelque temps la capitale de toute la région, rappellent ceux de Ninive ou de Tyre. On n'y découvre pas un vestige de ses premiers jours, et rien qu'une ou deux constructions en ruine datant de sa gloire postérieure.

Et, d'après ce que j'ai entendu dire, si l'on suit les sinuosités du fleuve jusqu'à la Nouvelle-Orléans, on ne rencontre plus aucune trace de la domination française. On prétend que les Peaux-Rouges adorateurs du soleil, depuis longtemps célèbres en France, après avoir chaque soir, dans leurs vêtements blancs, suivi leur divinité jusqu'à sa disparition à l'horizon, chantent encore les jours glorieux de d'Artaguetle.

Mais c'est à la condition que tous ceux qui les entourent portent sur leurs visages les ombres africaines. Quant aux monuments, ils ne se rappellent rien qui remonte au delà des temps héroïques et du carnage de la guerre civile, tout au plus de la guerre de 1812. J'ai été pris moi-même pour un espion étranger un jour que je m'étais avancé trop près des canons du fort actuel, dans l'espoir de découvrir d'autres anciens monuments.

Le grand fleuve et quelques-uns de ses affluents sont utilisés pour le commerce, mais pour un commerce sans animation et sans intérêt. Ils ne déversent plus quotidiennement sur les quais, comme dans les beaux jours du bateau à vapeur, une foule de passagers. Tout le monde est trop pressé aujourd'hui pour voyager sur l'eau.

Le vieux capitaine¹ d'un paquebot du Mississipi a écrit un livre de souvenirs, dans lequel il parle avec mélancolie de l'ancienne majesté du fleuve et de sa gloire disparue. L'illusion ne subsiste que chez ceux qui l'ont connu il y a soixante ans au moins. L'auteur déplore la disparition de la flotte nombreuse, détruite par la civilisation même qui l'avait construite. Car c'est la civilisation qui a abattu les forêts protectrices et qui, de la sorte, a fait disparaître les digues naturelles. Il va falloir maintenant construire des digues artificielles si l'on veut maintenir les rivières dans leur lit pendant la saison humide et empêcher que ce lit soit à sec pendant la saison chaude. Ce sont ces beaux jours de l'existence du Mississipi qui sont

¹ George B. Merrick, *Old Times on the Upper Mississipi*. Cleveland, A. H. Clark Co., 1909.

le mieux connus dans notre littérature. Mark Twain a tracé pour toujours sur la carte littéraire, où déjà l'Euphrate, le Nil, l'Ilyssus, le Tibre, la Seine, la Tamise figuraient depuis longtemps, le Mississipi, ce fleuve dont les Français avaient les premiers tracé le cours sur une carte de géographie. Aussi sommes-nous redevables aux Français de Mark Twain lui-même, lequel avait commencé sa carrière comme petit pilote sur ce fleuve qui devait plus tard, à son tour, immortaliser son nom.

Il écrivit un jour en parlant du Mississipi : « La surface de l'eau devint avec le temps un admirable livre, qui restait lettre morte pour les passagers non initiés, mais qui me livrait son âme sans réserve et me révélait ses secrets aussi clairement que s'il les eût exprimés à haute voix. Et ce n'était pas un de ces livres qu'on lit une fois, puis qu'on laisse de côté, car il racontait chaque jour une histoire nouvelle. Sur ce long parcours de douze cents milles, on ne rencontrait pas une seule page qui fût vide d'intérêt, pas une page que l'on pût négliger sans détriement, pas une page que l'on désirât sauter dans l'espoir de trouver quelque chose de plus amusant. Jamais l'homme n'écrivit un livre aussi merveilleux et dont l'intérêt fût aussi captivant, aussi soutenu, aussi brillamment réveillé à chaque nouvelle lecture »¹.

Lorsque j'entrai dans la Manche en allant au Havre, le capitaine me fit remarquer combien de chemins différents on pouvait prendre, selon les heures et selon les jours, si l'on voulait tirer parti de la marée

¹ *Life on the Mississipi*, pp. 82-83.

et du courant, et rester pourtant à l'abri du danger. Mais, ainsi que l'a fait¹ observer l'ancien pilote du Mississippi, il est aujourd'hui relativement facile d'apprendre à se diriger dans ces canaux de navigation, à l'aide de feux et de bouées. Tandis que c'était, dans ce temps-là, une tout autre affaire de piloter un bateau à vapeur sur le Mississippi ou le Missouri, dont les lits, faits d'alluvion, se creusent et varient constamment ; où les herbes cherchent toujours à pousser en de nouveaux endroits ; dont les bancs de sable ne sont jamais en repos ; où les canaux de navigation sont hésitants et disparaissent à tout instant et où, enfin, « tous les obstacles devaient, il y a cinquante ans, être affrontés, toutes les nuits et par tous les temps, sans l'aide d'un seul phare et d'une seule bouée »². Et cependant, cet homme, qui devait parvenir, à la fin de sa vie, à suivre toutes les émotions humaines à travers le monde entier, pouvait aussi tracer les yeux fermés, ainsi qu'un jeune homme, le cours du Mississippi, de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, et en étudier la surface aussi facilement qu'on recueille les nouvelles dans un journal du matin.

J'ai souhaité pendant des années que lorsque Mark Twain viendrait à mourir, il ne fût pas enterré dans une sépulture ordinaire, mais bien dans le fleuve qu'il connaissait et aimait tant, et dont il a chanté l'âge d'or. J'aurais voulu que le Mississippi fût détourné de son cours ordinaire, ainsi que le Busentinus pour l'enterrement d'Alaric, et qu'ensuite, après que Mark Twain y aurait été enseveli,

¹ *Life on the Mississippi*, p. 86.

tout rentrât dans l'ordre ; de telle sorte que le mort pût entendre au-dessus de lui la voix sonore des eaux, et parfois même le cri du pilote répétant aux profondeurs le nom de Mark Twain, ainsi qu'il avait cru souvent l'entendre au-dessous de lui dans l'obscurité, quand lui-même occupait la cabine du pilote. Aussi me suis-je senti très désappointé quand des représentants du monde entier l'accompagnèrent jusqu'à sa tombe, à savoir un petit tertre situé en dehors de la vallée du Mississippi, hors même de la portée de son affluent le plus écarté.

La grande vallée a été le siège d'un empire et l'objet de l'ambition de plusieurs autres. L'Espagne, la France, l'Angleterre et les États-Unis l'ont tour à tour revendiquée. Pour un temps, les Allemands ont rêvé de fonder un Etat sur les bords du fleuve, mais ils n'ont jamais pu se mettre d'accord pour choisir entre le Minnesota et le Texas, tant la fertilité de la vallée supérieure et celle de la vallée inférieure les tentaient, chacune à leur manière. Les descendants des Scandinaves labourent aujourd'hui la contrée des sources. On trouve, sans aucun doute, sur les rives du Mississippi et autour de la myriade de rivières qui lui apportent leurs eaux, une vraie tour de Babel où toutes les races de la terre sont confondues, bien que le fleuve n'ait pas réussi, comme la rivière aux fleurs de lotus, à les ramener toutes à un type uniforme.

Nous commençons à nous rendre nettement compte qu'il faut maintenant se mettre à faire la conquête du Mississippi. Jusqu'ici il n'a abdicqué devant aucun peuple. Il a fait bon marché des symboles de l'empire. Il a même voulu ignorer les marques

blanches indiquant le tracé d'un canal projeté par le gouvernement même qui exerce actuellement sa domination sur tout le pays qu'il arrose. Son esprit indompté jette un perpétuel défi à la face du monde entier. Une ville, par exemple, en est réduite à cette alternative : ou bien s'installer sur la hauteur, bien à sec, mais à cinq milles du fleuve, ou bien être condamnée à partager le sort de l'ancienne Kaskaskia. Et, lors même qu'elle aurait déjà jeté à l'eau un million de dollars, comme pour apaiser quelque divinité en colère, le dieu reste sans pitié. On pourrait nommer telle et telle ville qui ont été condamnées à l'ostracisme ou détruites ; leurs quais, abandonnés par le fleuve, se trouvent maintenant à distance, à l'intérieur des terres ou au bord de quelque bassin privé de commerce. Le sentiment que j'ai touchant le Mississipi me rend pourtant difficile d'excuser son infidélité envers une petite ville française, en particulier : la ville de Sainte-Geneviève. Je ne puis le faire qu'en admettant qu'elle tenait moins à ses derniers habitants qu'à ceux qui lui avaient donné son nom. Le Mississipi a bien ri quand la nation a dépensé des centaines de millions pour lui construire des digues et tenir son flot en respect. Dépouillé de ses arbres, comme Samson de sa longue chevelure, il a englouti dans ses eaux destructrices les piliers construits par les hommes. En 1912 un espace à peu près deux fois et demie aussi grand que l'État de New-Jersey a été dévasté¹ ; en 1913 les pertes, pour une seule année, ont été de 160 millions de dollars².

¹ 17.605 milles carrés (453 myriamètres carrés 77).

² 163 millions, d'après l'estimation du bureau météorologique.

On estime qu'au cours des trente dernières années elles ont atteint un demi-billion ; et elles auraient été beaucoup plus considérables, naturellement, si l'on n'avait pas donné au fleuve toute liberté de s'écouler dans de grands marécages incultes. Et pourtant, il n'avait pas ordonné la mobilisation générale de ses eaux : c'était tantôt l'Ohio, tantôt le Missouri, tantôt la Rivière Rouge qu'il envoyait à l'assaut des travaux d'art. Si par malheur tous ces cours d'eau avaient leur crue simultanément, le bas de la vallée serait complètement submergé.

Ainsi, quand je parle de guerre, je ne fais pas une vaine métaphore. Il y a, bien réellement, une bataille continuelle. L'habile tireur à la mine efflanquée qui traverse la digue son *Winchester* à la main, pour aller tuer quelque confédéré du fleuve : un rat ou une taupe, est bien vivant : ce n'est pas une figure imaginaire. Et les batailles qui ont eu lieu jusqu'ici le long du Mississippi ne sont que des jeux, en comparaison de celles qu'il faudra livrer pour l'assujettir à l'homme.

C'est, comme de juste, puisqu'il s'agit de guerre, le Ministère de la guerre qui a été chargé de surveiller les moindres mouvements du fleuve, de faire placer des signaux sur son flot capricieux, et d'étudier l'histoire de ses fluctuations au cours de nombreuses années, comme si c'était un ennemi vivant. Sa superficie, sa rapidité et sa capacité, sujettes à des variations infinies, ont été notées et analysées. Pourtant, jusqu'ici, le Ministère de la guerre est presque aussi incapable d'imposer au fleuve ses volontés que le simple fermier de Yazoo, lequel surveille les sautes d'humeur du Mississippi, non à l'aide d'instru-

ments, mais en observant les mouvements de l'eau dans son propre étang.⁷ Il faut livrer bataille aux courants, aux bas-fonds et à l'érosion, mais principalement aux courants ; car, tant que l'on ne s'est pas emparé des bastions qui les gardent, la victoire ne peut pas être considérée comme définitive. Dès le début, la maîtrise de l'embouchure du fleuve a été jugée très importante. L'effort fait pour l'obtenir a finalement amené la France à vendre aux États-Unis la Louisiane, c'est-à-dire la rive occidentale du fleuve. Le résultat principal de la bataille de la Nouvelle-Orléans a été de confirmer la sécurité de la navigation dans cette région. Puis, l'embouchure une fois obtenue, elle a été trouvée trop étroite pour les exigences du commerce, et on a livré ce qu'une personne douée d'imagination poétique a appelé la bataille des bancs de sable, une bataille où le général Eads, qui avait construit un pont sur le fleuve à Saint-Louis, a contraint le Mississippi, au moyen de jetées, à couler dans un lit plus profond et à transporter des fardeaux plus lourds.

Mais on devine que les futurs champs de bataille seront dans la région des sources, au bord des gouttières, si l'on peut dire, desquelles s'échappent les eaux, et du Mississippi, et de ses affluents. On aura beau creuser le lit du fleuve, l'enfermer entre des quais et rétrécir sa canalisation, on n'obtiendra pas de résultat durable tant que le danger d'une crue ne sera pas écarté.

Un jour que j'errais parmi ces eaux tributaires, j'observai les sources de quelques-uns des affluents, et je constatai que ces timides petits filets d'eau circulaient dans des champs nus et déboisés sans savoir

exactement s'ils devaient se diriger vers le Nord ou le Sud, vers l'Est ou l'Ouest. J'ai trouvé très intéressant le projet qui consiste à enfermer dans des réservoirs toutes ces eaux naissantes ; car leur liberté n'étant plus entravée par de sages forêts pendant leur jeunesse, elles deviennent folâtres et insubordonnées dans les vallées qui sont au-dessous.

Une telle opération a déjà été tentée avec succès pour cinq petits réservoirs actuellement en usage, et les sources du Mississippi figurent au nombre des quarante-deux sources pour lesquelles les réservoirs sont encore à l'état de projet. Un plan ambitieux tendant à la régularisation du cours turbulent de l'Ohio au moyen d'un système de dix-sept à quarante-trois réservoirs, qui coûteraient de vingt à trente-quatre millions de dollars, a été proposé par M. M.-O. Leighton, membre de la Commission de surveillance géologique des États-Unis, et a reçu l'estampille de la Commission fluviale de Pittsburg et celle de la Commission nationale de Navigation. Cela suffirait pour maintenir les eaux à un niveau raisonnable au printemps, et pour assurer à la navigation un flot plus abondant pendant l'été et l'automne. A ceux qui objectent l'énorme dépense qu'occasionnerait une telle entreprise, on répond qu'elle rendrait possible d'accroître considérablement la quantité de force hydraulique. On estime, en effet, que, sur les soixante millions de chevaux qui représentent théoriquement la force du courant du Mississippi, six millions et demi environ sont employés annuellement pour les besoins de l'industrie, et que douze millions pourraient être consommés en un peu plus de six mois sans qu'il soit besoin de faire usage

de réservoirs. Or un système de réservoirs bien approprié permettrait de doubler ou tripler ces chiffres. Une force d'un ou deux millions de chevaux pourrait alors servir immédiatement à commencer le paiement des travaux, et, petit à petit, une plus grande quantité de force pourrait être emmagasinée et être employée de la même manière. Ainsi, fait-on observer, le fleuve couvrirait lui-même la dépense faite pour le conquérir¹.

Et, une fois que ce travail serait accompli, le cours du fleuve pourrait être raccourci, rétréci, creusé, nivelé, et il offrirait au commerce une voie commode et sûre. Il serait alors contraint de respecter les villes, les signaux posés par le gouvernement, les quais et les moulins. Et l'idée ingénieuse du praticien Joliet, qui proposait la canalisation du fleuve, se trouverait alors réalisée, puisque, non seulement les bateaux ordinaires, mais de majestueux et gigantesques transatlantiques pourraient naviguer des grands lacs au golfe du Mexique en toute sécurité.

Il y a cent ans (1809) un certain Nicholas Roosevelt fut envoyé à Pittsburg, chargé par l'inventeur du bateau à vapeur, Robert Fulton, et par d'autres personnes, de construire le premier bateau à vapeur qui fut mouillé dans les eaux occidentales. Ce jeune homme avait tant de confiance dans le succès de la navigation à vapeur sur l'Ohio et le Mississipi que, dans son voyage d'inspection, il acheta des mines sur son passage et s'arrangea pour distribuer du charbon tout le long des rives, escomptant le moment où ce

¹ Voir les Rapports de *the National Conservation Commission*, 1909 ; *National Waterways Commission*, 1912, etc.

charbon deviendrait nécessaire à des bateaux dont la quille n'était pas encore posée, et dont l'existence même dépendait du consentement encore problématique des capitalistes de l'Est. On peut voir en lui un précurseur de son neveu, Théodore Roosevelt, lequel plaça des approvisionnements de charbon le long de la côte de l'Atlantique en prévision de la guerre avec l'Espagne. Je me trouvais sur la route qu'ont suivie Marquette et Joliet le jour où le neveu en question prédisait, avec la même confiance, aux habitants de Saint-Louis, que le cours du Mississipi serait creusé de plus en plus jusqu'au jour où il deviendrait praticable pour les bateaux transatlantiques. Champlain avait prévu le percement du canal de Panama trois siècles avant sa réalisation. Joliet annonça en 1673 l'ouverture d'une grande voie navigable allant des lacs au golfe¹ : pour le trois centième anniversaire de Joliet cette voie sera certainement terminée.

Dans un voyage que j'ai fait en 1914, je suis parti de l'emplacement des premiers établissements français en Nouvelle-Écosse, j'ai touché la baie de Chaleur et le cours inférieur du Saint-Laurent, puis j'ai suivi la voie des eaux françaises, et le maître-pilote, un descendant des Français, m'a conduit jusqu'au golfe du Mexique. Je suis reparti dès l'aube sur un petit bateau, pour le retour, et j'ai vu le soleil se lever sur le sol marécageux où le fleuve commence à se diviser. J'ai vu alors se détacher sur le ciel la silhouette d'un gros bateau de mer que j'ai pris pour une apparition sinistre. Mais, en y réfléchissant, je crois maintenant que c'était le présage d'un com-

¹ Margry, I, 268.

merce nouveau plutôt que le spectre d'un commerce disparu.

Ceux qui connaissent le caractère résolu des populations de la vallée du Mississipi, de cette vallée qu'arrosent cent mille cours d'eau, passant les uns ou les autres par toutes les localités de quelque importance, entre les monts Alleghanys et les Montagnes Rocheuses, et aboutissant tous au Mississipi, ne doutent pas que la lutte ne se termine par la conquête du grand fleuve lui-même. Les soixante millions de chevaux représentant la force motrice du Mississipi ne sauraient résister indéfiniment aux soixante millions d'habitants de la vallée, alors même que le flot appellerait à son aide tous les nuages que le golfe lui envoie. Un jour le grand, le libre fleuve Colbert coulera vers la mer, apprivoisé, maté, emprisonné entre des murs impénétrables ; il devra renoncer à l'ambition gigantesque, qu'il a nourrie pendant des siècles, de continuer à descendre librement le long de cette vallée doucement inclinée : il devra se résoudre à n'être qu'un instrument de l'homme. En ce temps-là l'esprit indompté de la *Grande-Eau* sera devenu aussi patient et aussi peu soucieux de son bien-être et de ses propres désirs que le doux Marquette lui-même.

CHAPITRE V

LA DISPARITION DE LA NOUVELLE-FRANCE ET LE RÊVE DE SA RÉSURRECTION

Le lecteur qui, au cours des chapitres précédents, a avec moi accompagné La Salle, Joliet, Marquette, etc., dans la découverte du Nouveau-Monde devra s'attendre à traverser des péripiéties plus rudes et plus décourageantes encore s'il veut continuer à suivre La Salle dans son voyage de retour. Celui-ci, en effet, après avoir planté une colonne au bord du golfe du Mexique, à près de 7.000 kilomètres du cap du Labrador, commença à remonter en canot le cours de ce fleuve qu'il avait définitivement tracé sur les cartes terrestres, sauf qu'il en exagérait quelque peu le nombre des sinuosités.

Après avoir atteint les bords de la mer déserte nous avons interrompu notre récit pour contempler la majesté du fleuve aux cent mille affluents. Si maintenant nous voulons revenir vers les lacs et le Canada, nous aurons à affronter encore deux siècles de souffrances dont les souvenirs sont glorieux pour nos deux pays : France et États-Unis, et plus précieux peut-être que la possession de forêts vierges et de prairies sans limites.

La Salle n'entendait point se contenter d'avoir tracé sur la carte la grande voie fluviale qui conduit au golfe du Mexique. En perdant l'espoir de trouver là la route la plus courte menant en Chine, il avait conçu une autre ambition : celle d'ouvrir cette voie à la France par le sud plutôt que par le nord, où le chemin est long et dangereux, bloqué par les glaces et la tempête pendant une moitié de l'année, et toujours en butte aux intrigues hostiles, à l'envie et à la malhonnêteté des agents coloniaux. Il projetait d'établir une colonie franco-indienne le long de l'Illinois, sous la protection du fort Saint-Louis. Plus tard une ligne de forts et de colonies occuperait les bords de la route sur toute sa longueur, du golfe du Saint-Laurent au golfe du Mexique. Les Indiens, qui vivaient de la vente des peaux et de la laine de leurs buffles et erraient sans cesse à travers bois d'un côté de la vallée à l'autre, viendraient tout naturellement se grouper autour de ces centres de commerce et de protection, et ainsi se trouverait établi, au profit de la France, l'empire qu'annonçait la colonne placée à l'embouchure du fleuve.

Voilà ce que rêvait La Salle tout en se dirigeant vers le nord. Mais son rêve ne l'eût pas empêché de mourir de faim s'il n'avait pas eu pour se nourrir la chair des alligatores qu'il tuait sur son chemin. Atteint d'une grave maladie, il dépêcha Tonty à Mackinaw pour porter au Canada la nouvelle de sa découverte. Puis, demeurant, même après avoir été soigné pendant plusieurs mois par le P. Membré, incapable de se rendre à Paris pour y travailler à la réalisation de ses grands projets, il alla se réfugier sur le rocher de Saint-Louis, avec Tonty qui

était venu le rejoindre. Il construisit des remparts le long de la crête, remparts dont je crois avoir retrouvé des traces il y a plusieurs années. C'était une seconde édition du rocher de Québec, se dressant brusquement, au milieu d'une prairie, à cent vingt-cinq pieds au-dessus du fleuve. Sous la protection de ce rocher, de nombreuses tribus indiennes se réunirent, pour échapper au danger commun que leur faisaient courir les Iroquois, et pour tâcher de gagner de l'argent en faisant le commerce avec les Français. La Salle, dans un rapport qui se trouve encore à Paris, aux Archives de la Marine, établit que la colonie improvisée comptait quatre mille guerriers et vingt mille habitants¹. Elle avait poussé comme la courge de Jonas et pouvait disparaître aussi rapidement que le village des Illinois, lequel, peu d'années auparavant, avait été plongé dans la désolation en l'espace de quelques heures, par le vent de terreur que répandait la réputation des Iroquois. La Salle, de son domaine seigneurial de Saint-Louis, envoie message sur message au gouverneur du Canada. Mais, ce n'est plus, hélas ! le bienveillant Frontenac : c'est une sorte de Pharaon sans entrailles. En vain La Salle fait valoir qu'il ne peut abandonner ses alliés Peaux-Rouges sans paraître les livrer à leurs pires ennemis, les Iroquois ; en vain il supplie qu'on veuille bien ne pas retenir à Québec comme vagabonds les hommes qu'il envoie pour échanger des peaux contre des munitions ; en vain il proteste qu'il est de l'intérêt de ses créanciers de ne point saisir ses biens s'ils ne veulent pas lui ôter le seul

¹ Margry, II, 363. Parkman, *La Salle*, p. 317-318,

moyen qu'il ait de payer ses dettes ; en vain, encore, il demande qu'on lui envoie des hommes, afin qu'il puisse rendre sa colonie solide et attirer les tribus les plus éloignées sous le rocher protecteur de Saint-Louis¹.

De telles supplications ne parvenaient pas jusqu'à Louis XIV qui, en mai 1682, avant même que la relation de la découverte du Mississippi n'arrivât à Versailles, avait envoyé l'ordre de ne plus accorder aucune autorisation de faire des voyages de découverte dans la direction du fleuve, attendu, disait-il, que les colons se rendraient plus utiles en cultivant la terre.

Voici un exemple des conseils que le roi recevait du gouverneur de Québec : « Vous verrez que... La Salle a été assez osé pour annoncer une fausse découverte, et qu'au lieu de revenir ensuite à la colonie pour s'informer de ce que le roi attendait de lui, il n'a rien fait pour se rapprocher, et est resté dans des bois écartés, à cinq cents lieues d'ici, avec l'idée d'attirer à lui les habitants, et de fonder pour lui-même un royaume imaginaire, en débauchant tous les banqueroutiers et tous les fainéants de la contrée... Tous les hommes qui m'ont apporté de ses nouvelles l'avaient abandonné et ne parlaient pas de son retour ; mais ils vendaient, comme si elles leur appartenaient, les fourrures qu'ils avaient apportées. En foi de quoi il ne convient pas de lui laisser plus longtemps son territoire² ».

En même temps le roi, ce même roi qui, cinq ans

¹ Margry, II, 314. Parkman, *La Salle*, pp. 320-324.

² Parkman, *La Salle*, p. 323.

auparavant, déclarait dans le mandat confié à La Salle, qu'il n'y avait rien qui lui tint au cœur comme l'exploration de cette contrée, écrivait de Fontainebleau au gouverneur du Canada : « Je suis convaincu comme vous que la découverte du sieur de La Salle est parfaitement inutile, et que de semblables entreprises devront être évitées dans l'avenir ¹ ».

Enfin, réduit à la dernière extrémité, voyant toutes ses ressources épuisées, et apprenant que les hommes qu'il avait envoyés vendre des peaux à Québec avaient déserté avec le produit de la vente, La Salle se décida à laisser Tonty à Saint-Louis, et il partit pour Québec, résolu à aller en France. Il croisa en chemin un officier désigné pour lui succéder dans le gouvernement du désert. Au printemps de 1684 il se trouvait de nouveau logé rue de la Truanderie, dans cette misérable petite rue que j'ai si souvent parcourue, cherchant à deviner dans laquelle de ses maisons avait bien pu demeurer le Français au cœur vaillant qui avait précédemment habité sur le mystérieux rocher Saint-Louis, voisin du lieu de ma naissance.

Or c'est là que cet homme, épris de solitude, dont la vie s'était passée parmi les sauvages, et qui se contentait, depuis des années, de serviteurs, de vêtements et d'aliments révélant la médiocrité bien plus que l'élégance ; qui, de plus, était affligé d'une telle timidité naturelle, qu'il lui avait fallu toute une semaine pour s'habituer à l'idée d'avoir une audience de Monseigneur de Conti, c'est là que cet homme apprit qu'il était mandé chez le roi lui-même.

La Salle présenta son mémoire à Louis XIV. Dans

¹ Parkman, *La Salle*, p. 324.

son introduction il rappelait ses cinq voyages successifs, représentant un trajet total, fait en grande partie à pied, de cinq mille lieues, dont plus de six cents à travers une contrée inconnue, parmi des sauvages et des cannibales. Le roi, ainsi que son ministre qui était fils de Colbert, accueillirent favorablement le rapport de La Salle, et celui-ci rentra immédiatement en possession de son empire du désert. Il lui fut octroyé quatre navires pour transporter des soldats, des mécaniciens et des laboureurs, en vue d'établir un fort et une colonie à l'embouchure du Mississippi ; d'ouvrir par le sud l'accès de l'intérieur de l'Amérique ; de faire éventuellement la guerre aux Espagnols, qui revendiquaient le golfe pour eux-mêmes, et de s'emparer de leurs mines précieuses.

Les querelles qui s'élevèrent au cours de l'expédition par suite de la division du commandement ; l'impossibilité de trouver l'embouchure du Mississippi, dont La Salle, malheureusement, n'avait pas réussi à déterminer la longitude en 1682 ; le débarquement sur les côtes du Texas, bien au delà des bouches du fleuve ; la perte d'un des navires, qui tomba aux mains des Espagnols ; le naufrage de deux autres et le retour en France du quatrième ; le sort misérable de la colonie, abandonnée sur ces côtes désolées ; les longues et pénibles recherches auxquelles se livrèrent La Salle et ses compagnons pour retrouver le fleuve fatal : tous ces détails composent une lugubre histoire qui eut pour fin tragique l'assassinat de La Salle, en mars 1687, sur les bords de la rivière de la Trinité, par un homme de sa suite qui s'était détaché de lui.

Obligés de nous hâter, nous dirons seulement que

le corps de cet explorateur à la volonté de fer fut laissé en proie aux buse^s et aux loups de cette solitude, à laquelle, comme Champlain, il avait tout sacrifié.

« Ce fut l'un des hommes les plus grands du siècle », a dit de lui Tonty, qui l'avait accompagné dans toutes ses expéditions, excepté la dernière. « C'est, incontestablement, l'explorateur le plus remarquable dont l'histoire ait conservé le nom », écrit Parkman¹. « Sa personnalité reste, à certains égards, plus profondément imprimée qu'aucune autre dans l'histoire de la Nouvelle-France », dit Fiske², un autre de nos historiens. « Pour la force de volonté et la grandeur des conceptions ; pour la variété des connaissances et la rapide adaptation d'un génie inventif aux circonstances les plus imprévues ; pour la hauteur d'âme qui vous fait accepter les décisions de la Providence, tout en opposant au malheur une ferme résolution et une espérance inébranlable, La Salle ne s'est laissé surpasser par aucun de ses compatriotes », dit Bancroft³. Et, enfin, un historien contemporain de la vallée écrit : « La Salle est sans rival en ce qui concerne les qualités qui lui étaient propres : rudesse virile, courage, persévérance inflexible, mépris de la fatigue et de la douleur⁴ ».

Nous rendrons la parole, pour finir, à celui de ses chroniqueurs qui, après Tonty, a le mieux connu La Salle, afin de nous disculper à nos propres yeux

¹ Parkman, *La Salle*, p. 430.

² *New France and New England*, p. 132.

³ *History of the United States*, 3, 173.

⁴ James K. Hosmer, *Short History of the Mississippi Valley*, p. 140.

d'avoir consacré tant de temps à suivre sa bonne et sa mauvaise fortune : « Il était semblable à une tour de diamant aux murs inexpugnables, et c'est en vain que les souffrances et les dangers, la rage de l'homme et la fureur des éléments, le soleil tropical, la bise du nord, la fatigue, la famine, la mort, les délais forcés, les désappointements et les espoirs différés ont vidé leurs carquois contre ses remparts... Jamais sous la cotte de mailles du paladin ou du croisé n'a battu un cœur plus intrépide que celui qui palpitait sous la panoplie stoïque recouvrant la poitrine de La Salle. Pour estimer à leur juste valeur les merveilles qu'accomplit sa patiente résolution, il faut suivre sa piste sur le vaste théâtre de ses voyages interminables.... l'Amérique lui doit un souvenir durable, car dans sa silhouette virile elle reconnaît le pionnier qui l'a guidée vers son plus riche héritage¹ ».

La France eût bien mérité de la vallée du Mississipi, alors même qu'elle se fût bornée à introduire cette rude et vaillante figure au cœur de l'Amérique, comme une condamnation perpétuelle du luxe amolissant et efféminé, d'un art qui ne viserait qu'à la popularité, de l'intempérance et autres vices contre lesquels La Salle a lutté, même dans le désert, ainsi que de la délation et de la démagogie. C'est un exemple toujours présent de ce que les hommes ont appelé *vir* et *virtus*, au sens le plus élevé de ces mots.

J'ai assisté un jour, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, à une cérémonie célébrée en l'honneur des conquêtes de la langue française dans les

¹ Parkman, *La Salle*, p. 432.

pays étrangers : conquêtes dans les Indes occidentales, où La Salle souffrit presque jusqu'à la mort ; conquêtes au Canada où il eut ses premières visions, conquêtes, enfin, dans la Louisiane où il perdit la vie. Et je me disais que, bien que son nom n'eût pas été prononcé, le fait que l'esprit d'un Français tel que lui fût resté jusqu'ici vivant et comme incarné dans la vallée qu'il a ouverte aux hommes, rendait cette fête encore plus légitime.

J'aurais aimé visiter à Rouen la tombe de la mère de La Salle, à laquelle il écrivait en 1684 : « J'espère pouvoir aller vous embrasser avec la joie que le plus reconnaissant des fils trouve auprès de la mère si bonne que vous avez toujours été ¹ ». Oui, j'aurais voulu faire savoir à cette mère, et, à défaut d'elle, j'ai tenu à faire savoir à la France, qu'il existe en Amérique des millions d'individus qui seraient prêts à affirmer, comme les plus reconnaissants de ses fils, ce que La Salle n'a pas eu le bonheur de lui dire lui-même.

Le rêve de fonder une Nouvelle-France, qu'avait fait La Salle, ne devait pas s'évanouir avec son dernier regard fixé sur l'empire de la Louisiane. Toutefois, malgré l'impulsion donnée par son génie et sa fin tragique, malgré les appels du loyal Tonty, son compagnon fidèle, le siècle devait s'écouler tout entier avant que celui qu'on a surnommé le *Cid du Canada* (le Moyne d'Iberville) s'offrit à continuer son œuvre. On ne voyait pas encore clairement la nécessité où était la France d'agir promptement, si elle ne voulait pas voir l'Angleterre exécuter la construction

¹ Parkman, *La Salle*, p. 364.

dont La Salle avait dressé les plans. Dans la proposition faite par le jeune Canadien et son frère Bien-ville se trouvaient certains projets dont la réalisation devait assurer un fondement solide à l'empire de la Louisiane. Conduits par leurs deux navires, en 1699, ils furent pris dans le fort courant d'eau douce et de boue, que malheureusement La Salle avait traversé sans le voir, et pénétrèrent dans le fleuve après plusieurs jours d'exploration. Ils purent vérifier son identité grâce à une lettre, ou, pour employer le langage des Indiens, grâce à une *écorce parlante*, datée du 20 avril 1685, que Tonty avait, alors qu'il allait à la recherche de La Salle sur le Mississipi, confiée à un chef Indien, en le chargeant de la remettre à l'explorateur qui remonterait le courant.

Il serait peu agréable de suivre les hauts et les bas de la fortune des colons, cherchant une situation propice au milieu de cette contrée de broussailles et de fourrés. Pendant treize années, la providence paternelle de Versailles veilla sur eux, leur envoyant des femmes à épouser, des soldats, des prêtres et des religieuses, mais si peu de nourriture que la famine et la peste visitaient souvent leurs misérables cabanes. On leur enjoignait de chercher des endroits de pêche pour les perles ; de capturer des bisons, les apprivoiser et prendre leur laine ; ou encore de découvrir des mines. Quelles occupations pour des fondateurs d'Empire !⁴

⁴ J'ai vu il y a quelques années, sur l'un des bras du fleuve à l'embouchure duquel ils s'établirent, un des habitants de la vallée qui errait encore sur les eaux pour y chercher des perles. Une perle d'une valeur d'un millier de dollars ayant

On ne peut s'empêcher de regretter qu'au lieu de se laisser éblouir par l'or, les perles, la bigoterie, *et cætera*, Louis XIV n'ait pas eu assez de bon sens pour permettre aux Huguenots actifs et industrieux, qui avaient été chassés de France par la révocation de l'Edit de Nantes, de se fixer en Louisiane. Il les obligeait par son refus à aller grossir le nombre des colons anglais qui peuplaient les côtes de l'Atlantique, et, éventuellement, à aider ces derniers à s'emparer de la Nouvelle-France.

Un ingénieur français, engagé à bord d'un bateau anglais qui apparut un jour sur le Mississipi, tendit à Bienville une pétition portant les signatures de quatre cents Huguenots réfugiés dans les Carolines et demandant l'autorisation de s'établir dans la Louisiane et d'y célébrer leur culte comme ils avaient le bonheur de le faire ailleurs. La réponse vint de Versailles aux fourrés : de Versailles, où, au milieu d'une pompe qu'aucune autre cour européenne n'aurait pu égaler, des princes, des guerriers, des hommes d'État s'étaient rassemblés durant des semaines et des semaines dans les salons de l'Abondance, de Vénus, de Mars et d'Apollon ; aux fourrés, où se trouvait une petite troupe d'hommes à demi morts de faim, menacés par Mars, mais privés de l'Abondance, de l'Amour, et de tous les arts d'Apollon, si l'on fait abstraction de la musique que fait le vent dans les

été un jour trouvée dans le voisinage, les hommes du pays avaient, dans le même espoir que Louis XIV, l'un après l'autre abandonné leurs fermes fertiles pour aller chercher des perles. Et, comme les malheureux colons de la Louisiane primitive, ils étaient réduits à vivre de coquilles d'huîtres où les perles refusaient de grandir.

arbres et du gémissement des vagues. Et cette réponse était : « Je n'ai pas expulsé de France les hérétiques pour qu'ils aillent fonder une république en Amérique ».

Quelqu'un nous a rappelé qu'à l'époque même où Iberville faisait des efforts presque désespérés pour établir sa colonie à l'embouchure du Mississipi avec l'aide à demi bienveillante de son gouvernement, Pierre le Grand commençait à poser les fondements de Pétrograd, dans une situation qui semblait bien moins favorable. C'était une île dénudée, inculte, un marais gelé pendant l'hiver, un tas de boue pendant l'été, entouré de forêts inextricables et de marécages, fréquenté par les loups et les ours. Pierre le Grand employa de grands trésors à défricher les forêts, à drainer le terrain, et à construire des quais pour protéger la future capitale de son empire. Mais il aurait suffi à Louis XIV de permettre à quelques Français de s'établir sur les côtes moins inhospitalières du golfe du Mexique et d'y fonder une ville, pour que cette ville devînt la capitale d'un empire aussi fécond que celui de Pierre le Grand. La transformation se serait faite toute seule, comme cela avait lieu dans la Nouvelle-Angleterre, et le roi n'aurait eu à intervenir que pour défendre la colonie en cas d'attaque.

Nous devons à la mémoire d'Iberville, qui, de même que La Salle, a été bien souvent calomnié, sinon de retracer ici l'histoire de ses luttes sans espoir, du moins de montrer clairement pour quelles fins il a si vaillamment combattu. Il avait lu le récit du voyage de découverte de La Salle, fait par le Père Membré, et la relation de sa dernière expédition, écrite par

Joutel. Il avait eu une conversation avec La Salle lui-même, conversation où ce dernier lui avait fait la description du Mississippi. Enfin, il avait connu Tonty « à la main de fer », Tonty fidèle jusqu'à la mort. Or Iberville possédait assez d'imagination pour nourrir son idée, assez d'intelligence pour la suivre jusqu'au bout. C'était un esprit large, le seul qui se soit rencontré chez les successeurs de La Salle, au moins pour un long temps. Il écrivait, en débarquant à La Rochelle après son premier voyage : « Si la France ne met pas la main immédiatement sur cette partie de l'Amérique, la plus belle que l'on puisse rêver pour y fonder une colonie capable de résister aux établissements de l'Angleterre dans les mêmes parages, les colonies anglaises, déjà très prospères en Caroline, acquèreront un développement tel, qu'en moins de cent ans elles deviendront assez fortes pour s'emparer de toute l'Amérique¹ ».

Mais la réponse qu'il reçut de Versailles ne fit qu'accélérer la marche des événements. On aurait dit une page détachée de quelque prospectus moderne donnant la description d'une villa à vendre ou à louer. On y parlait de l'un des lieux d'émigration fondés par Iberville sur les bords du golfe du Mexique, comme d'un « paradis terrestre », d'une « Pomone » et d'une « ile fortunée ». Et pourtant cette description idéalisée correspondait encore plus exactement à la réalité qui s'offrait au nouvel acquéreur, que la description malveillante qu'en fit ensuite Cadillac, lorsqu'il vint pour succéder à Bienville auquel il désirait nuire : « J'ai vu, dit-il, le jardin situé sur

¹ Margry, *loc. cit.* IV, 322.

l'île du Dauphin et qui avait été décrit comme un paradis terrestre, et j'ai trouvé là trois pommiers efflanqués, un petit prunier haut d'à peu près trois pieds et portant trois mauvaises prunes, une vigne d'environ trente pieds de long, avec trois grappes de raisin dont quelques grains étaient desséchés et les autres déjà pourris, bien qu'ils ne fussent qu'à moitié mûrs. Enfin quarante plants de melons français et quelques potirons¹. »

Le frère d'Iberville, Bienville, a bien mérité qu'on se souvienne de lui, en France comme en Amérique. Tombé d'abord en disgrâce, il fut ensuite réhabilité et vint reprendre la place du pessimiste Cadillac et poser les fondements de la Nouvelle-Orléans sur le seul terrain sec qu'il eût rencontré lors de son premier voyage sur le fleuve. Il planta, de plus, dans le jardin de l'île du Dauphin, des graines de melons, de potirons et de différents fruits, qui se multiplièrent par millions, sans, toutefois, expulser jamais complètement les cyprès, les palmiers et les lis, lesquels continuent encore à fleurir là abondamment dans certaines saisons.

Mais, quelque temps auparavant, Louis XIV, qui se sentait près de sa fin et très découragé par l'insuccès de ses guerres et autres coûteuses entreprises, avait livré la Louisiane à un spéculateur nommé Antoine Crozat. C'était un commerçant français dans la bourse duquel le roi avait puisé à plusieurs reprises pour subvenir aux frais de la guerre. A ce moment (1712) la colonie avait une population totale de trois cent quatre-vingts âmes dont la moitié à peu près était

¹ Parkman, *A Half Century of Conflict*, I, 309.

à la solde du roi. Crozat, ce despote envoyé par Louis XIV, ne fut pas plus heureux que le roi lui-même, et se démit bientôt (1717) de ses fonctions, abandonnant sa succession, avec ses angoisses et ses privilèges, au fameux aventurier écossais John Law. Ce dernier fonda alors la compagnie du Mississipi afin de jouir des divers monopoles mentionnés dans sa charte et qui feraient éclater aujourd'hui de bruyantes réclamations parmi les habitants de la vallée du Mississipi, grands ennemis des trusts. C'étaient le trust du tabac, le trust de la monnaie, le trust du trésor, le trust des esclaves, le trust des mines, réunis dans les mains d'un seul homme, et avec une licence illimitée. C'étaient, de plus, le trust de la conscience, le trust de la parole, le trust de la religion, le trust de la race. C'était, enfin, la réalisation intégrale, et sanctionnée par une charte, de la théorie du monopole. Etant donné toutes ces restrictions imposées aux colons, il y avait des chances pour que l'immigration ne fût ni volontaire ni aussi rapide que dans la Nouvelle-Angleterre, et, comme la compagnie avait pour unique obligation de fournir un certain nombre de colons et d'esclaves, elle établit l'immigration obligatoire. Toute espèce de principe économique, toute espèce de principe de morale était violé, et cependant il arrivait des souscripteurs de tous les points de l'Europe. Du matin au soir des foules de spéculateurs à moitié fous se bouscuaient et se battaient devant les bureaux de la Compagnie, rue Quincampoix, afin d'inscrire leurs noms sur la liste des actionnaires. Or, bien que cinq cent mille étrangers eussent été attirés à Paris par le désir de spéculer, c'est à peine si un seul colon se

mit en route volontairement pour l'Eldorado de la Compagnie, dont les fonds étaient capitalisés par milliards, et dont les lingots d'or s'étaient étalés aux vitrines des magasins de Paris. On trouvait partout dans la capitale de la France des cartes de la vallée du Mississippi sur lesquelles des mines d'or étaient indiquées à tort et à travers. Lorsque creva la bulle de savon, le mot de Louisiane ne fut plus prononcé en Europe qu'avec dégoût et terreur, et des milliers de personnes souhaitèrent de ne plus jamais entendre sonner celui de Mississippi. Et, pourtant, il ne fallait qu'un peu de temps pour réaliser les folles espérances de Law.

Le système du monopole échoua. Bon nombre de colons s'enfuirent ou moururent; des millions avaient été dépensés qui ne furent jamais remboursés, et, en somme, les résultats visibles furent à peu près nuls : cela se borna à quelques milliers de colons blancs, que l'on considérerait aujourd'hui aux Etats-Unis, selon la formule consacrée, comme des citoyens *indésirables*, et qui vivaient dans des baraques en bois. Voilà dans quel état revint à la Couronne le pauvre petit établissement. Le roi auquel la Louisiane faisait retour n'était du reste pas le même que celui au nom duquel elle avait été conquise : Louis XIV était mort. La petite colonie abandonnée se retrouvait donc sur les marches de l'escalier de Versailles, et redevenait l'objet de la sollicitude paternelle du roi de France. Grâce à cette protection, ou, peut-être, malgré cette protection, elle finit, à la longue, par donner quelques signes de développement. Le rêve de La Salle allait commencer à se réaliser; mais cela, au prix d'un siècle de travail et

d'efforts ; d'une somme de plus d'un million dépensée par le roi et de plusieurs millions donnés par les propriétaires des actions sans valeur de la Compagnie du Mississipi ; au prix, enfin, de l'ignominie et de la honte. Et, pendant ce temps, bien que relativement négligées par leur métropole, les colonies anglaises se développaient de façon luxuriante sur les bords de l'Atlantique.

A la même époque des explorateurs français voyageaient à travers la riche vallée centrale où étaient restées incarnées les âmes de Cartier, de Joliet, de Champlain et de La Salle : Pierre Charles Lesueur remontait le fleuve jusqu'aux environs de sa source pour chercher du cuivre et du plomb. La Harpe et Louis Juchereau, sieur de Saint-Denis, exploraient la Rivière Rouge, jusqu'à l'établissement espagnol de Saint-Jean-Baptiste, sur le Rio Grande. On pourrait consacrer un volume à l'histoire de chacun d'eux. Quant au sombre Missouri, que Marquette et Joliet avaient vu les premiers, charriant de grands arbres jusqu'au Mississipi, il ne fut pas exploré, parce qu'on le considérait comme impraticable, même pour de hardis amphibies tels que les géographes la Harpe et du Tisne. Les deux frères Pierre et Paul Mallet poussèrent jusqu'à la colonie espagnole de Santa Fé, et furent peut-être les premiers des Français à apercevoir les limites extrêmes de la vallée, à savoir les Montagnes Rocheuses.

En 1735, deux siècles, par conséquent, après Cartier, les frères Vérendrye étaient encore à la recherche de la mer de l'Ouest. Dignes de leur précurseur, ils exposèrent leur vie et dépensèrent leur fortune pour faire l'exploration du Nord-Ouest au delà du lac

Supérieur, et dépassèrent l'emplacement de la ferme où un siècle et demi plus tard l'ex-président Roosevelt devait écrire : *Winning of the West*, « la conquête de l'Ouest ». Ils atteignirent les limites de ce qui forme aujourd'hui le grand parc national de Yellowstone, ou même parvinrent peut-être encore plus loin, se trouvant ainsi en avance de plus de soixante ans sur les premières phases de la fameuse expédition de Lewis et de Clark. Les sommets des montagnes du Big Horn étaient couverts de neige, mais les explorateurs réussirent probablement à se frayer un chemin jusqu'à la ligne de la rivière Wind, avant d'être forcés, à leur très grand regret, de rebrousser chemin en s'éloignant des montagnes, du haut desquelles ils avaient l'illusion qu'ils auraient pu apercevoir le Pacifique.

J'ai vu, tout près de l'endroit où ils avaient commencé à rétrograder, partir, à quelques mètres l'un de l'autre, deux petits cours d'eau qui se dirigeaient l'un vers le golfe du Mexique, l'autre vers le grand Océan. Il est vrai que le dernier avait à traverser sept ou huit milles de montagnes et de forêts, avant de toucher au but que visaient les frères Vérendrye. S'il est vrai que les explorateurs en question n'ont pas mieux réussi que Cartier, Champlain, Nicolet, La Salle et les autres, à trouver la route de la mer occidentale, ils ont du moins, par leurs efforts bénévoles et vraiment héroïques, rendu le service inappréciable de marquer la ligne des forts français qui devait s'étendre, perpendiculairement à la vallée, jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Un historien a dit que cette ligne formait comme la barre horizontale d'un T. J'y verrais plutôt la branche transversale

d'une croix dont la branche verticale irait du golfe du Mexique à la baie d'Hudson. Ainsi devait se dresser, sur un fond d'indicibles souffrances, une vision fugitive, mais inoubliable.

Le chevalier de la Vérendrye, après avoir, le premier des Européens, vu les montagnes couronnées de neige, ne tarda pas à tomber dans l'abandon et la misère, et finit par périr dans un naufrage près du cap Breton. Au cours de sa vie, ce fils d'une hardie famille française avait réussi à parcourir les possessions françaises sur toute la ligne allant d'Est en Ouest, il avait tracé de nouveau cette ligne, et l'avait même prolongée¹.

Quant à la ligne allant du nord au sud, chaque année la voyait s'allonger et se renforcer, comme si c'eût été un arbre en croissance. Le long du Mississipi, on élevait des forts et les missions des Jésuites et des Sulpiciens se développaient. Le pays de l'Illinois était, dès cette époque, en pleine prospérité, en plein *boom*, comme nous disons en Amérique; et il fut réputé pendant un certain temps comme le jardin de la Nouvelle-France. Mais cela ne devait pas durer, car la vie y était si facile que les habitants, cédant à la tentation, ne tardèrent pas à revenir à l'agriculture primitive et à la chasse, après avoir pendant un temps inauguré la vie intense qui devait un jour faire de cette contrée le jardin du Nouveau-Monde et l'endroit le plus affairé du monde des affaires.

Au milieu de cette histoire tragique on rencontre

¹ Parkman, *The Discovery of the Rocky Mountains* dans *Atlantic Monthly*, 61, 783-793. Thwaites, *A brief History of Rocky Mountains Exploration*, 26-36.

çà et là des traits de gaieté qui l'illuminent. Il existait au cœur même de la vallée du Mississipi, non loin de Saint-Louis où se tint il y a quelques années une grande foire internationale, un fort qu'on appelait le fort Chartres et qui était le centre de la vie civilisée dans l'Ouest, en même temps qu'un rempart dressé contre l'Espagne et qu'une barrière opposée à l'Angleterre¹. Mais les Indiens, excités par la rivalité des Anglais, tourbillonnèrent tout autour, comme un essaim de moustiques, et alors se livrèrent des batailles dont on entend les échos encore aujourd'hui au sud de Saint-Louis. Un jeune officier français, le chevalier d'Artaguette, étant tombé aux mains des Chickasaws fut brûlé sur un bûcher. Lui et sa famille étaient fort aimés de tous les Français et la chanson que ceux-ci chantaient en son honneur s'est conservée dans une chanson nègre dont voici le refrain :

Le temps de d'Artaguette
Hé ! Ho ! Hé !
Était le bon vieux temps.
Le monde marchait à la baguette.
Hé ! Ho ! Hé !
Il n'y avait alors ni nègres, ni rubans,
Ni diamants
Pour le vulgaire
Hé ! Ho ! Hé !

Ainsi, même dans ce lieu écarté, on pouvait constater des symptômes de mauvais augure, annonçant qu'une lutte avec les Anglais était devenue imminente. C'est alors que nous voyons le marquis de la Galissonnière, gouverneur général du Canada,

¹ Voir dans Edward G. Mason, *Old Fort Chartres*, le chapitre sur l'histoire de l'Illinois, p. 901.

demander au gouvernement de l'intérieur, en France, de ne pas laisser dépérir la petite colonie de l'Illinois, non qu'elle soit bien précieuse en elle-même, mais parce qu'elle pourrait entraîner dans sa chute le Canada et la Louisiane. Il alléguait, d'autre part, la grande valeur de la laine des buffles qui erraient en quantités innombrables dans les prairies ; la facilité avec laquelle la terre se laissait labourer, et l'utilité du buffle comme animal domestique. « Si l'on s'en saisit pour l'atteler à la charrue, écrivait le Gouverneur avec autant de sincérité que d'incompétence, car on voit par là combien il connaissait mal cet animal sauvage, il avancera à une allure beaucoup plus rapide que le bœuf ordinaire. » Je ne sais si ce moteur primitif, particulier à la prairie, eût été très pratique, mais la question ne se poserait même plus aujourd'hui. Le buffle a disparu depuis longtemps. Le bœuf normand et le cheval ont même été en grande partie supplantés à leur tour par cette mystérieuse force, l'électricité, qui avait été découverte par Francklin de l'autre côté des monts Alleghany à l'époque, précisément, où le marquis de Galissonnière adressait sa supplique au ministre de Louis XV. On sait, toutefois, que le roi s'occupa de la petite colonie de l'Illinois, car le modeste fort de bois fut transformé sous la direction du chevalier de Macarty, en une forteresse de pierre, qui reçut comme garnison un régiment environ de troupes françaises. Louis XV dépensa pour cela un million de couronnes, mais il n'était point homme à se préoccuper beaucoup de la dépense, et Sa Majesté, avec des piles de louis d'or devant elle, continua à jeter les dés en compagnie de ses princes.

Ceci se passait au début de la première moitié du XVIII^e siècle, et le nouveau fort était à peine terminé que les premiers coups de fusil des soldats de Washington se firent entendre de l'autre côté des montagnes de l'est, venant disputer à la France la domination de la région de l'Ohio. Nous verrons comment Jumonville périt, massacré, au milieu des rochers des monts Laurel, dans les Alleghanys, dès le début de l'escarmouche. C'était le commencement de la lutte finale. Mais Jumonville avait un jeune frère, Neyon de Villiers qui était capitaine de la garnison du fort Chartres, sous les ordres du chevalier de Macarty, et qui alla en toute hâte sur l'Ohio afin de venger sa mort. « M. de Wachenston », ainsi que l'appelaient les dépêches françaises, ayant été repoussé, la guerre de la Vieille France en Amérique commença.

C'est du fort Chartres, au milieu du continent, ainsi que de ses riches et fertiles environs, que des secours en armes et en vivres parvenaient aux combattants. La lutte avait lieu le long des montagnes et des lacs, jusqu'à l'ancien fort élevé par La Salle près des chutes du Niagara. C'est sur ce dernier point que tomba, couvert de blessures, le vaillant Aubry, qui commandait l'expédition de l'Illinois, et que beaucoup de ses soldats furent tués ou faits prisonniers. C'est d'ailleurs tout ce que l'on sut, à l'intérieur de la vallée du Mississipi, des opérations de la guerre de Sept Ans, qui se livraient hors de ses limites.

Ce qui donne pour nous un intérêt tout particulier au fort Chartres, c'est que, pendant quelque temps, il fut le seul endroit de l'Amérique du Nord où flottât le drapeau français. La Nouvelle-France tout

entière avait été cédée aux Anglais par le traité de Paris, en 1763 ; mais la petite garnison du fort Chartres tenait toujours. Pontiac et d'autres Indiens alliés empêchèrent les forces anglaises de s'en approcher jusqu'en 1765, deux ans après la signature du traité de Paris, c'est-à-dire deux ans après la cession du Canada et de toute la rive gauche du Mississipi. Quand il fallut se rendre, le commandant du fort, Saint-Ange, annonça à Pontiac, resté son ami jusqu'au bout, que tout était fini ; qu'*Onnontio* leur illustre père français était obligé de renoncer à protéger ses enfants au teint rouge, qu'il était bien loin, au delà des mers, et ne pouvait les entendre. Pour conclure, il engageait Pontiac à faire la paix avec les Anglais. Alors, le quarante-deuxième régiment de *Highlanders*, que l'on appelait la « Garde Noire », fut autorisé à entrer dans le fort, et à substituer la croix de Saint-Georges à la fleur de lis. C'est donc au fort Chartres que se termina, en réalité, la grande lutte, et que prit fin véritablement l'existence de la Nouvelle-France dans le Nouveau-Monde.

Le fleuve qui a l'air d'être toujours français et comme doué de sensibilité, emporta bientôt le village qui s'étalait en dehors du fort. Et, lorsque les Anglais eurent établi dans ce fort, que le major Pittman avait déclaré le mieux construit de toute l'Amérique, leur quartier général permanent du Nord-Ouest, une belle nuit, le flot, toujours hostile, s'éleva, et, grâce à sa force irrésistible, balaya un bastion et une partie du quai, puis détruisit le canal, et abandonna ce qui restait du fort à un mille à l'intérieur des terres. C'est là qu'on retrouve, blotti au pied d'une colline, le petit village de Prairie-du-Rocher, petit

coin de la vieille France transplanté sur les bords du Mississipi il y a un siècle et demi, et bien oublié depuis lors.

La lutte pour la possession de l'Amérique que se livraient la France et l'Angleterre avec des armes inégales, finit où elle avait commencé, c'est-à-dire sur les bords de la baie de Champlain, à l'ombre du Mont-Royal baptisé par Cartier. Le récit de cette lutte, dit Parkman, lequel diminue ainsi, en un certain sens, la valeur de son œuvre personnelle, « aurait pu former un chapitre de l'histoire, si les défauts de la constitution, la bigoterie et la folie des gouvernants ne l'avaient réduite aux dimensions d'un simple épisode ». Pourtant, si elle ne fut qu'un épisode pour les habitants de la Nouvelle-Angleterre, si, même, elle n'est que cela aux yeux de bien des Français d'aujourd'hui, elle prend l'importance d'un fait historique dans la vallée du Mississipi. Et il faudrait un poète épique, plus encore qu'un historien, pour donner à ce siècle de bravoure sans exemple la place qui lui revient dans la conscience de l'humanité.

Je crois que tous les historiens actuels des Etats-Unis seraient d'accord avec les hommes d'Etat d'alors pour reconnaître les services rendus aux colonies anglaises par la présence des Français le long de leurs frontières. Cette circonstance obligea plusieurs de ces colonies à associer leurs intérêts, et les tint parquées entre les montagnes et la mer jusqu'au jour où elles eurent acquis un certain esprit de solidarité, une certaine faculté d'agir en commun. Si bien que, lorsque la pression céda brusquement, et peut-être forcément, elles purent, non seulement se répandre,

mais se suffire, sans avoir besoin de l'aide de l'Angleterre.

« Enfin, nous les avons mis dedans ! » disait de Choiseul, ministre de Louis XV. en parlant du traité de Paris, en 1763¹. Et Burke² prophétisait que l'abandon par la France du nord de l'Amérique hâterait, ainsi qu'il arriva, en effet, la division de l'Empire britannique. Enfin, le grand historien anglais John Richard Greens fait remonter la fondation de la grande république indépendante de l'Ouest (les Etats-Unis) à la victoire de Wolfe sur les hauteurs d'Abraham.

On peut, d'ailleurs, trouver la preuve que l'Angleterre redoutait de perdre toutes ses colonies au cas où on lui donnerait et où elle accepterait la Nouvelle-France, dans un fait significatif : les délégués anglais discutèrent très longtemps la question de savoir s'il ne serait pas plus avantageux pour l'Angleterre de prendre la Guadeloupe plutôt que la Nouvelle-France, et il semble que si l'avis de Benjamin Franklin n'avait pas prévalu, cette substitution aurait eu lieu.

La France, qui a supporté le premier choc de la lutte contre la nature et les indigènes de la vallée du Mississipi ; qui a révélé au monde les richesses du pays ; qui a consacré cette vallée, sur toute sa longueur et toute sa largeur, et en a trempé les énergies à la flamme de son courage et de son sacrifice ; qui l'a possédée jusqu'à la veille du jour où naquit la nation à qui elle appartient actuellement ; qui a,

¹ Bancroft, *History of the United States*, IV, 460.

² William Burke, *Remarks on the Letter addressed to the great Men.*

enfin, aidé matériellement les colonies de l'Amérique du Nord dans la conquête de leur indépendance, a joué un rôle prépondérant dans l'établissement de la république des Etats-Unis. Et, si la vie de cette république est particulièrement vigoureuse dans la vallée du Mississipi, cela est dû, non pas tant aux monarques et aux ministres de la France, qu'aux pionniers du Nouveau-Monde, représentants de l'esprit et du tempérament français.

La Nouvelle-France a disparu et la Nouvelle-Angleterre aussi. Mais à leur place s'est fondée la nouvelle république, qui se recrute dans le monde entier, et qui a fondu les deux territoires en un tout infiniment plus puissant que ne le seraient ces deux colonies ensemble, alors même qu'elles se trouveraient réunies, soit sous la domination française, soit sous la domination anglaise.

On espéra pendant quelque temps reconstituer la Nouvelle-France sur la rive droite du Mississipi, car une partie considérable de la vallée n'avait pas passé aux mains des Anglais en 1763. Tout le vaste territoire qui sépare le fleuve des montagnes neigeuses sur lesquelles les frères Vérendrye avaient fixé des yeux d'envie, fut abandonné, ou plutôt imposé à l'Espagne, qui déjà le revendiquait comme sien. La France n'aurait pas mieux demandé que de le céder à l'Angleterre, afin que la Floride pût être sauvée et laissée à l'Espagne son alliée. Mais l'Angleterre n'hésita pas à refuser de céder la Floride. Alors, la France fit semblant d'être généreuse et décida finalement l'Espagne à accepter cette colonie, dont elle-même était secrètement fatiguée et que, des années plus tard, les habitants des Etats-Unis considéraient

encore comme n'ayant aucune valeur. Le roi d'Espagne, pour faire contre fortune bon cœur, consentit donc au marché, en s'excusant d'avoir eu d'abord assez peu de jugement pour hésiter.

Mais, bien que Choiseul, ministre de Louis XV, se réjouit avec ostentation de l'embarras résultant pour l'Angleterre de ce qu'il avait été obligé de lui céder le Canada, la Nouvelle-France, l'Illinois et la Louisiane, et non la Guadeloupe ; bien qu'il fit montre de la magnanimité avec laquelle il avait cédé à l'Espagne l'autre moitié de la vallée du Mississipi ; bien que la comparaison entre les colonies et les fruits mûrs, imaginée par Turgot, fût bien souvent répétée, en manière de justification et de consolation, il est certain que la France ressentit vivement la perte de ses possessions et rêva de les reconquérir, de reconquérir à tout le moins la partie qui se trouvait de l'autre côté du Mississipi.

Pourtant cette contrée était devenue, avec le temps, plus précieuse aux yeux du roi d'Espagne, et pendant les trente années qui suivirent il refusa toutes les propositions que la France fut en état de lui faire. Le rêve de reconstituer la Nouvelle-France devint plus cher encore à la République française. Talleyrand, qui avait voyagé pendant un an aux Etats-Unis, insistait pour qu'on en fit l'acquisition, non seulement dans l'intérêt de la France, mais pour déjouer les plans des Américains, « dont la conduite, disait-il, a toujours suffi, depuis l'époque de leur indépendance, à montrer qu'ils sont dévorés par l'orgueil, l'ambition et la cupidité ».

« Il n'y a, ajoute-t-il, qu'un moyen de mettre fin à l'ambition des Américains : c'est de les enfermer dans

les limites que la nature semble avoir tracées pour eux. Mais l'Espagne n'est pas en état d'accomplir cette tâche à elle toute seule. Elle ne saurait, par conséquent, se trop hâter de recourir à l'aide d'une grande Puissance, à laquelle elle abandonnerait une partie de ses immenses domaines afin de sauver le reste.

« Que la cour de Madrid cède ces districts à la France, et, à partir de ce moment, la puissance de l'Amérique sera enfermée dans les limites qu'il conviendra à la France et à l'Espagne de lui imposer, conformément à leurs intérêts et pour assurer leur tranquillité. La République française sera comme un mur d'airain à jamais infranchissable, opposé aux efforts combinés de l'Angleterre et de l'Amérique¹. »

Si le rêve conçu par le cerveau de Napoléon fut aussi redoutable pour les Etats-Unis que pour le reste du monde, il fut du moins de courte durée. Il comportait d'abord l'occupation de Saint-Domingue et la répression de l'insurrection dont cette île était le théâtre ; puis, la conquête de la Louisiane déjà promise à la France par l'Espagne ; ensuite, l'acquisition de la Floride, la transformation du golfe du Mexique en un lac français ; et, finalement, l'extension de la province de Louisiane jusqu'aux monts Alleghanys, peut-être même jusqu'aux anciennes frontières de la Nouvelle-France, le long des grands lacs et du Saint-Laurent. Mais, à Saint-Domingue, ses troupes furent massacrées et décimées par la peste dès leur premier pas vers la réalisation de ces vastes desseins. Ces desseins, d'ailleurs, changèrent

¹ Cité dans Henry Adams, *History of the United States*, I, 357.

bientôt de forme et de couleur sous la poussée des événements, tant en Europe que sur les côtes de l'Amérique. Napoléon finit même par y renoncer complètement pour concevoir une Amérique plus forte, qui deviendrait la rivale de l'Angleterre. Voici comment il exprime la vision qui avait remplacé dans son cerveau le rêve d'une reconstitution de la Nouvelle-France, à l'ouest du Mississipi et de la république américaine :

« Je reconnais pleinement la valeur de la Nouvelle-France et j'ai désiré réparer la faute des diplomates français qui l'avaient abandonnée en 1763. Quelques lignes d'un traité me l'avaient rendue, mais à peine l'ai-je reconquise qu'il me faut songer à la perdre de nouveau. Toutefois, si elle m'échappe, elle coûtera plus cher un jour à ceux qui m'obligent à me dépouiller d'elle qu'à ceux à qui je souhaite de la donner. Les Anglais ont réussi à prendre à la France le Canada, le Cap Breton, Terre-Neuve, la Nouvelle-Ecosse et les plus riches parties de l'Asie. Ils sont maintenant en train d'exciter des troubles à Saint-Domingue. Ils n'auront pas le Mississipi qu'ils convoitent. La Louisiane n'est rien au regard de leurs conquêtes dans toutes les parties du monde, et cependant, la jalousie que leur inspire le retour de cette colonie sous la domination française me fait voir qu'ils souhaitent de s'en emparer. C'est par là qu'ils commenceront la guerre... J'ai idée de la céder aux Etats-Unis. C'est à peine si je puis dire que je la leur cède, puisqu'elle n'est pas encore en notre possession. Mais si je laisse du temps à nos ennemis, je ne pourrai plus transmettre qu'un vain titre à ces républicains dont je recherche l'amitié. Ces derniers ne me

demandent qu'une seule ville dans toute la Louisiane. Mais je considère d'ores et déjà la colonie comme entièrement perdue ; et il me semble qu'entre les mains de cette Puissance en voie de croissance, elle sera plus utile à notre politique, et même au commerce de la France qu'elle ne le serait si je tentais de la conserver¹. »

Le délégué des Etats-Unis, venu un jour à Paris pour acheter la Nouvelle-Orléans, repartit ayant en poche un acte de vente qui abandonnait aux Etats-Unis plus de 800.000 milles carrés (20.711 myriamètres carrés), pris sur le vaste territoire que, plus d'un siècle auparavant, La Salle était venu revendiquer au nom de Louis XIV. L'acte était ainsi rédigé :

« Le Premier Consul de la République française, désireux de donner aux Etats-Unis une preuve solide de son amitié, cède par cet acte aux dits Etats-Unis, au nom de la République française, pour toujours et en pleine souveraineté, ledit territoire, avec tous ses droits et privilèges, aussi complètement, et de la même manière qu'ils eussent pu appartenir à la République française². »

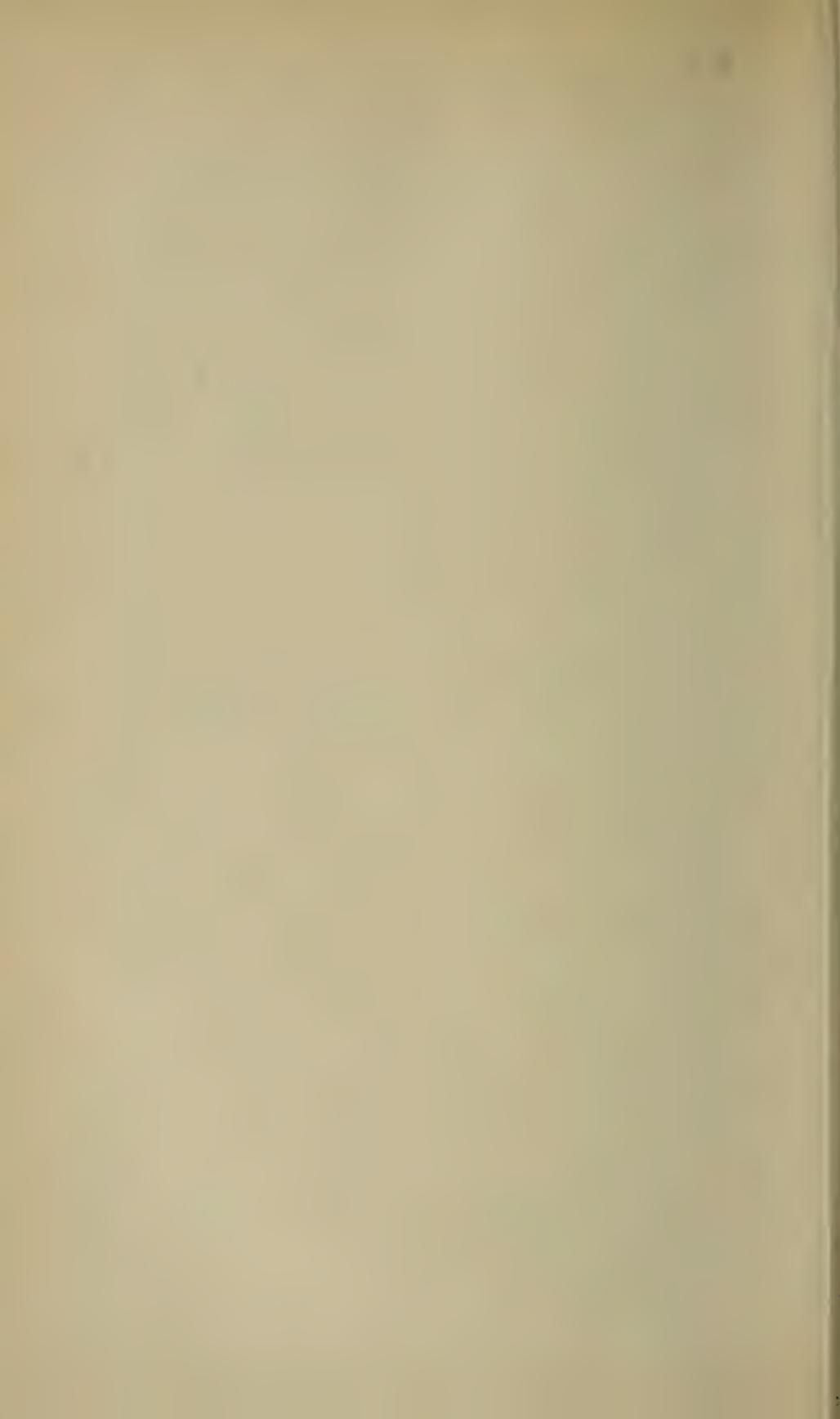
Le rêve de Napoléon s'était comme fondu dans une conception plus vague, mais plus grandiose, qui le débarrassait, lui et la France, de tout danger immédiat. Cette conception ouvrait à l'humanité des perspectives et des espoirs plus vastes que n'eût pu le faire la reconstitution d'une colonie, administrée à distance et n'ayant, pour la séparer d'une jeune na-

¹ Marbois, *History of Louisiana*, p. 263-264.

² Acte d'achat passé entre la France et les Etats-Unis, Article I.

tion en plein progrès, qu'un fleuve capricieux, toujours prêt à l'entraver plutôt qu'à la protéger.

Quoi qu'on puisse dire de la soif de vengeance qui a guidé Napoléon en cette affaire et de la façon dont il a servi l'humanité en d'autres circonstances, il faut admettre qu'il a rendu service au monde, non pas tant en empêchant l'Angleterre de posséder la vallée du Mississipi, et, par suite, de dominer l'Amérique tout entière, qu'en donnant aux Etats-Unis la possibilité d'accomplir leur tâche, la plus considérable, à coup sûr, qui jamais ait incombé à une république. En même temps, il assurait ainsi à la France l'amitié d'un peuple qui, peut-être, serait devenu son plus grand ennemi si son premier rêve s'était réalisé. Quels qu'aient été ses motifs, c'est Napoléon qui, au nom de la France, a donné aux Etats-Unis les moyens de devenir une Puissance mondiale.



CHAPITRE VI

LE PEUPLEMENT DU DÉSERT

Avant de suivre le flot des habitants des frontières et des colons, arrivant en masse à travers les montagnes, longeant les lacs, descendant le cours des rivières, et balayant sur leur passage la plupart des souvenirs concrets de la grande solitude primitive de l'Ouest, restée jusque-là emprisonnée entre ses montagnes, il convient de nous rappeler que ce sont les Français qui l'ont fait sortir du néant.

Laissons errer nos imaginations sur les bords de la Seine, juste autant de minutes qu'il s'est écoulé de siècles depuis qu'on soupçonne l'existence de l'Amérique, et nous nous rendrons compte qu'un cercle tracé autour du Louvre sur un rayon de deux kilomètres contiendrait le petit coin de terre où furent évoqués en rêve ces millions et ces millions d'acres de forêts vierges, de plaines et de prairies incultes, reliées entre elles et arrosées par cent mille cours d'eau différents, baignées par une enfilade de lacs qui sont les plus grands du globe, et gardées par une double chaîne de montagnes. C'est dans ce petit cercle de quatre mille mètres de diamètre que Cartier, hanté par la vision de l'Asie, postula l'autorisa-

tion d'explorer le mystérieux *golfe carré*, à savoir le Saint-Laurent, et présenta au roi le chef captif des Peaux-Rouges, Donnacona. C'est dans ce même cercle que se trouvait la rue aux Ours avec ses boucheries, à laquelle Lescarbot songeait en Acadie comme à un endroit où l'on mange bien, et aussi, sans doute, comme à un endroit où l'on s'entretient avec passion de la Nouvelle-France encore inexplorée, de cette Nouvelle-France dont il devait connaître plus tard les joies et les épreuves. C'est dans ce cercle encore que Champlain marchait ainsi que dans un rêve, aussi impatient, nous dit-on, qu'un lion dans sa cage de se retrouver sur le chemin du désert, à l'ouest de Québec, et d'aller vers l'inconnu. C'est dans ce cercle que le prêtre Olier, de Saint-Germain-des-Prés, reçut l'avertissement d'en haut qui devait donner naissance à Montréal, et que la fondation de cette ville reçut sa consécration dans la basilique de Notre-Dame. La Salle demeurait rue de la Truanderie en attendant la décision royale qui devait lui permettre de réaliser l'empire du désert, objet de ses rêves. Or une pierre jetée de la rue de la Truanderie atteindrait facilement la rue Quincampoix, aboutissant à ses deux extrémités à la rue aux Ours, et dans laquelle se bousculèrent et en vinrent aux mains des millions de personnes, avides de se procurer des actions du même empire du désert. Enfin, c'est toujours à l'intérieur du même cercle que la vision de la Nouvelle-France brilla de nouveau devant les yeux de Napoléon et se transforma en la conception d'une grande république, république, pensait-il, qui pourrait, au bout de deux ou trois siècles, devenir un danger pour l'Europe, mais où il prévoyait que des

dissensions pourraient bien s'élever dans l'avenir. Il est donc parfaitement juste de dire qu'une solitude de près de mille kilomètres carrés a été découverte grâce à la divination, aux prières, à l'intrépidité et à l'endurance d'un petit nombre de Français, dirigés par un nombre encore plus petit de Français, qui avaient séjourné à tel ou tel moment dans le petit cercle de quatre kilomètres de diamètre qui entoure la Sorbonne.

J'ai longé, un des derniers jours de l'année 1910, les fortifications qui enferment la vieille cité parisienne. Il m'a suffi de ces quelques heures de promenade pour faire le tour d'une enceinte qui, grâce à l'activité infatigable qu'on y a déployée dans les domaines de l'intelligence et de l'imagination, est riche de chefs-d'œuvre artistiques et littéraires et de résultats scientifiques. Mais cette cité est beaucoup plus riche encore qu'elle ne le suppose, puisqu'elle serait en droit de revendiquer tout ce qu'ont produit ces billions d'acres de terrain qu'elle a conquis sur l'océan préhistorique¹ et donné au monde, de manière que la civilisation pût y combiner des forces empruntées à toutes les nations de la terre et reprendre sans idée préconçue tous les problèmes relatifs à l'individu et à la société.

Je me rends compte que ce point de vue est entièrement nouveau et qu'aucun historien américain ne s'y est placé avant moi. Pourtant je ne pense point avoir été victime d'une illusion d'optique, lorsque, en regardant la ville de Paris du haut de ses vieux

¹ Les géographes antérieurs à Cartier croyaient que la vallée du Mississipi était une mer, ainsi qu'elle l'avait été en effet dans des temps très reculés.

remparts, j'ai vu en elle, non pas, exclusivement, la capitale artistique et littéraire et la gardienne d'une grande langue moderne qu'aiment à considérer ceux qui y vivent, ou bien encore le centre de plaisirs et de frivolité qui attire bon nombre de mes compatriotes, mais la mère de la solitude féconde, la patronne des pionniers, la divinité des terres lointaines et l'ancêtre de la démocratie de l'Ouest.

On doit se rappeler que tant que l'Angleterre gouverna une moitié de la vallée du Mississipi, c'est-à-dire pendant les vingt années qui suivirent 1763, et tant que l'Espagne gouverna l'autre moitié, c'est-à-dire vingt ans de plus encore, l'occupation ne fut guère que nominale. Il est vrai que le roi d'Angleterre, George III, avait interdit en 1763, comme Louis XIV avait un moment souhaité de le faire, de coloniser au delà des monts Alleghanys sans une autorisation spéciale, et que, de plus, dix ans à peine après que le pays eut été cédé à l'Angleterre, les colons se déclarèrent indépendants. Quant au roi d'Espagne, comme il mit cinq ans avant de se décider à envoyer un représentant pour prendre possession de la moitié improductive du désert, il n'eut aucun besoin de faire un décret pour interdire la colonisation. Il n'avait point à redouter les colons trop impatientes.

Ce n'est donc, en fait, ni à l'Angleterre, ni à l'Espagne, ni même aux colons anglo-américains que les pionniers français ont donné la vallée du Mississipi, mais bien aux pionniers de la jeune république, lesquels, quelle que soit leur origine, n'appartiennent à aucune nation européenne.

On peut dire avec une exactitude relative que,

bien que le drapeau anglais ait remplacé pendant quelque temps le drapeau français sur quelques forts isolés de la rive gauche du Mississipi, et bien que le drapeau espagnol ait flotté, provisoirement également, sur l'autre rive du fleuve, le centre de l'Amérique n'a jamais connu que trois espèces d'habitants : 1^o les vieux Américains et les Indiens ; 2^o les pionniers français ; 3^o les nouveaux Américains.

La vallée du Mississipi n'eut guère qu'un écho de la guerre de Sept ans, de la guerre de la Vieille France, comme l'appelle Parkman ; et c'est à peine si le sang coula un peu sur ses frontières. Tout ce qu'elle sut, c'est que les lis ne fleurissaient plus le long de ses rivières. Et, quelques années plus tard, elle vit arriver par les défilés des montagnes des hommes armés de haches et de charrues, et porteurs d'un emblème qui n'avait jamais poussé sur le sol de l'Europe, d'une nouvelle bannière prenant place parmi les drapeaux nationaux. Ils apportaient aussi, assurément, une Constitution et des institutions différentes de celles de la France, et tout aussi étrangères aux autres nations de l'Europe.

Si j'insiste sur ce point, c'est que la grosse dette que nous imposent nos origines britanniques nous fait oublier trop souvent que notre grand héritage physique de l'intérieur nous est arrivé fécondé par l'esprit gaulois, et qu'en fait, il a passé directement des mains des Français, qui avaient conquis ses premiers titres, à celles des colons américains, au moment même où chez ces derniers, qui cessaient d'être des individus isolés et indépendants, s'éveillait la conscience nationale.

Ce territoire est resté distinct de celui des colonies

anglaises jusqu'aux jours de la révolution américaine ; et, lorsque cette révolution fut terminée, et l'indépendance conquise, avec l'aide des Français, les seuls établissements de la vallée consistaient en trois petites agglomérations de Français, groupés autour de forts qui avaient d'abord été français, puis théoriquement anglais pendant un temps très court, et enfin étaient devenus américains. Ces établissements comptaient deux mille habitants à Détroit, plus quatre mille à Vincennes sur le Wabash et dans quelques hameaux situés le long du Mississipi, au-dessus de l'Ohio.

On peut juger par le fait suivant du peu de changements qu'apportèrent les événements dans ces établissements : le vénérable et très populaire commandant du fort Chartres, Louis Saint-Ange de Belle Rive avait, dès la première reddition du fort, remonté le cours du Mississipi, et, désireux de passer en territoire espagnol, il avait traversé le fleuve à l'endroit même où l'on était en train de poser les fondements de Saint-Louis. Mais l'officier anglais chargé de commander le fort étant mort subitement, et personne n'ayant la compétence nécessaire pour lui succéder, Saint-Ange regagna son ancien poste, rétablit l'ordre, et resta là, en attendant qu'un autre officier anglais pût atteindre le fort. Les habitants du village qui s'étendait autour du fort étaient accoutumés à « obéir aux ordres de leurs supérieurs sans poser aucune question... Ils se soumièrent passivement à leurs nouveaux chefs... Ils restèrent les propriétaires et les laboureurs de la terre¹ ». Et l'un des derniers actes

¹ Roosevelt, *Winning of the West*, I, 38. Edition Alleghany.

du Congrès Continental, comme le premier acte du nouveau Congrès, fut, conformément à la Constitution, de veiller au recensement des colons français et au partage entre eux des terrains de cette vallée, où ils avaient toujours été les seuls possesseurs du sol.

Un grand nombre de ces habitants n'étaient pas de race pure. Il était rare que les Français emmenassent avec eux des femmes dans le désert. C'étaient des commerçants, des trappeurs, des soldats. Ils épousaient des femmes indiennes, sans se laisser arrêter, nous le fait remarquer le Président Roosevelt, « par le singulier orgueil qui fait que les colons anglais sont si peu disposés à épouser des femmes Peaux-Rouges, alors qu'ils en font très volontiers leurs concubines¹ ».

Dans les circonstances ordinaires, c'étaient des hommes charmants et de bonne humeur; parfaitement polis², se distinguant en cela avantageusement des hommes de la « frontière »; et religieux tout en aimant le plaisir, la musique et la danse. Enfin, bien qu'à la longue ils se fussent assimilé certains traits de caractère empruntés aux Peaux-Rouges du voisinage, et que, même, ne sachant plus compter les mois et les années, ils mesurassent le temps, comme le faisaient les Indiens, d'après les crues du fleuve ou le degré de maturité des fraises, ils avaient conservé beaucoup de qualités aimables et estimables, qui devaient être englouties avec le reste lorsque le flot de la vie nouvelle vint balayer leurs jolis petits villages. Déjà, quelques marchands de fourrure anglais

¹ *Id.*, *ibid.*, I, 41, *id.*

² *Id.*, *ibid.*, I, 45, *id.*

ou américains étaient arrivés à l'occasion, en avant-coureurs de ce flot débordant d'activité humaine qui se préparait à submerger les chaînes de montagnes et à s'épancher à l'intérieur du pays.

Au début du xviii^e siècle un gouverneur anglais de la colonie de Virginie, nommé Alexander Spotswood, était venu à la tête d'une troupe de cavaliers, que, depuis lors, on a appelés « les chevaliers du fer à cheval d'or », et, au milieu d'une joyeuse hilarité surexcitée par l'abus du vin de Champagne, du rhum et autres spiritueux, il avait traversé les crêtes des monts Blue-Ridge, dans les Alleghanys, puis était arrivé jusqu'à Shenandoah. Il avait alors prononcé des paroles menaçantes contre les Français qui détenaient le bas de la vallée, avait encouragé les colonies anglaises à briser la ligne des possessions françaises, et avait fondé une éphémère compagnie virgino-indienne, destinée à protéger la frontière contre les incursions des Français et des Indiens. Cette expédition était un véritable défi. Aidé de ses gais compagnons, Spotswood enfouit le récit de son voyage d'Extrême-Occident dans une des bouteilles vidées en route, et regagna les bords de l'Océan. Ainsi se termina son escapade, dont ne devait sortir que l'élargissement de la frontière de la Virginie jusqu'aux monts Blue-Ridge¹.

Pendant les trente ou quarante années qui suivirent, seuls les commerçants et les trappeurs osèrent s'aventurer dans ces lointains parages. C'étaient,

¹ On trouve un récit des expéditions des premiers Virginiens dans l'Ouest dans G. W. Alvord et Lee Bulgood, *First exploration of the trans-Alleghany region by the Virginians, 1650-1674*.

selon un gouverneur récent, « une troupe de pauvres diables abandonnés ». Pourtant, Parkman admet qu'il y avait bien parmi eux quelques exceptions ; et j'aime à croire qu'il y en avait, en effet, car c'est l'un de ceux-là qui importa mon nom dans le pays, en allant faire le commerce et chasser avec les Indiens.

J'ai parcouru il y a quelques années des liasses de vieux numéros d'un journal publié au commencement du XIX^e siècle sur les confins de ce désert, et s'intitulant déjà : *the Western World*, « le Monde occidental ». C'était une des premières en date parmi ces myriades de feuilles de choux en quoi les forêts abattues ont été converties, et qui se sont tellement multipliées qu'elles pourraient aujourd'hui recouvrir tout le sol de la vallée. Je tombai sur le récit suivant, et demurai aussi surpris que si l'écume de la mer avait passé par-dessus les montagnes et était venue m'éclabousser le visage sur les bords du Mississipi : « Cette délicieuse contrée (le Kentucky), y était-il dit, avait été de temps immémorial le refuge des bêtes féroces et d'hommes à peine moins sauvages, lorsqu'en l'année 1767¹ elle fut visitée par John Finley et un petit nombre de blancs, appartenant à la colonie anglaise de la Caroline du Nord, attirés par l'amour de la chasse et le désir de trafiquer avec les Indiens. La distance qui séparait cette contrée des parties peuplées de la colonie, les guerres presque

¹ La première exploration de la contrée du Kentucky par Finley avait eu lieu en 1752. L'expédition de 1769 était un voyage d'exploration entrepris pour le compte de la compagnie territoriale qui s'est appelée depuis Compagnie Transsylvanienne.

continuelles, et les revendications des Français avaient arrêté toute tentative d'exploration ».

J'insiste sur ce point, en partie parce que j'ai hérité du nom de ce marchand-chasseur, lequel a pénétré dans la vallée au moment même où Saint-Ange, cédant le fort Chartres aux Anglais, passait de l'autre côté du Mississipi, et qu'ainsi je montre bien que les sympathies de mes ancêtres, lorsqu'ils habitaient les frontières, n'allaient pas aux Français ; en partie aussi parce que ce John Finley était un précurseur, un vrai type du premier habitant des frontières.

Comme le coureur-des-bois Nicolas Perrot, qui vivait exactement cent ans plus tôt, John Finley symbolisait l'aurore d'un jour nouveau commençant à poindre dans la vallée. C'est lui qui conduisit Daniel Boone lors de sa première exploration et de son premier établissement dans le désert, au sud de l'Ohio, désert qui, si l'on en croit encore *the Western World*¹, avait un sol plus gras et plus fertile que celui de l'Égypte, et était à coup sûr l'endroit où le dieu Pan, si toutefois il existe, régnait sans conteste sur Cérès ou Lucinia.

Tel fut le presque silencieux début de ce qui devait bientôt prendre les proportions d'une immense procession, s'avancant au milieu d'un bruit sans cesse grandissant, fait du roulement des voitures et des cris des conducteurs sur les routes de terre, du glissement des conques sur les rivières, accompagné du grondement des torrents, du cri des oiseaux épou-

¹ *The Western World*, à Frankfort (Kentucky), 1806-1808. par John Wood et Joseph M. Street.

vantés et du fracas des arbres brisés. D'abord arriva le chasseur marchand de fourrures, homme pour ainsi dire muet, et avançant aussi furtivement qu'un Indien. Puis ce fut un pauvre homme pâle et décharné, à demi chasseur, à demi cultivateur, aux mouvements lents, trop indolent pour troubler la solitude dont il tirait sa maigre pitance, et semant son malheureux grain parmi des arbres morts, enguirlandés de feuillages fanés, qu'il ne prenait pas le temps d'abattre. Ensuite vint l'homme des bois, émergeant, comme son prédécesseur immédiat, de l'ombre des forêts. Celui-ci prit sa hache, fit une petite clairière, s'y construisit une hutte, fit paître son bétail dans un gazon qui avait poussé pendant des siècles sans que nul n'y touchât, et nourrit ses porcs des glands des chênes d'alentour. Alors arriva l'agriculteur plus robuste, qui s'attaqua résolument à la forêt pour la faire reculer, sema le désert de graines merveilleuses apportées des vallées d'Europe et d'Asie, protégea par des palissades sa propriété individuelle, et construisit sa maison de bois, son château du désert, qui devait devenir le berceau de l'Américain nouveau. Puis, ce fut le tour du spéculateur et de celui que nous appellerons le promoteur, qui se mirent en quête de terrains à bâtir. Et, derrière eux, enfin, vinrent les constructeurs des usines, des manufactures et des cités, centres d'activité économique, mais aussi de malpropreté, de fumée, de vanité, de mauvaises odeurs, et d'architecture de mauvais goût, s'élevant au milieu de terrains vagues, dénudés, inexploités, que l'on ne cultivait qu'au fur et à mesure des besoins, au fur et à mesure qu'ils étaient acquis à force de risques et de privations.

Cette procession, « cette marche incessante et progressive des races européennes vers les Montagnes Rocheuses, écrit la plume ardente d'Alexis de Tocqueville, a toute la solennité d'un événement providentiel. C'est comme un déluge d'hommes toujours grossissant et poussé chaque jour en avant par la main de Dieu¹ ».

L'histoire de cette anabase, qui ne devait pas avoir de katabase, a été racontée dans des centaines et des milliers d'ouvrages. C'est l'ascension en masse de tout un peuple, s'élevant du niveau de l'agriculture, du travail le plus primitif et de la simple juxtaposition des individus, à un degré supérieur de la vie, caractérisé par le travail mécanique, l'augmentation du bien-être et les aspirations sociales.

De Quincey a réuni dans une histoire immortelle les détails dramatiques d'un exode qui eut son commencement et sa fin dans le même temps que les demi-chasseurs demi-marchands, descendant les derniers contreforts des monts Alleghanys, pénétraient dans le désert, où les petites colonies françaises étaient accrochées comme des grappes de raisin mûr dans une grande vigne. C'est l'histoire de la fuite des Tartares Kalmuck allant des bords du Volga aux frontières de la Chine, à travers les steppes de l'Europe et les déserts de l'Asie; c'est la relation du voyage d'un demi-million de pseudo-barbares, dont la moitié moururent en chemin de froid ou de chaud, de faim ou de soif, à moins que ce ne fût par le sabre et le canon des hôtes féroces qui les poursuivaient jour et nuit à travers des étendues sans fin; c'est l'his-

¹ *Democracy in America*, édition Gilman, I, 512.

toire de la transformation, au prix de misères infinies, de ces bergers nomades des steppes de Russie, en agriculteurs stables, exerçant leur art sous les murs de la Chine.

Si les détails innombrables de l'histoire de l'immigration dans le Nouveau-Monde pouvaient être groupés avec autant de génie, cela donnerait un drame comparable à l'exode des Israélites hors d'Égypte et à leur conquête du pays de Canaan : un drame moins pittoresque, peut-être, et moins riche en couleur que ne le fut la fuite des Tartares, avec leurs costumes orientaux, leurs chevaux fringants, leurs chameaux, et leurs tentes, brillant sans l'ombre d'un arbre sur la neige ou sur le sable du désert, mais un drame infiniment plus riche en conséquences pour l'avenir de l'humanité.

Les Indiens se montraient naturellement hostiles envers cette horde, qui venait construire des cabanes sur leurs terrains de chasse et qui détruisait leurs forêts ; envers ces intrus qui semblaient poussés, non par la main de l'homme, mais par celle de Dieu, ainsi que l'a dit de Tocqueville, et ainsi qu'on pouvait le constater à un certain désir de liberté, un certain mépris de la convention, un certain besoin de puissance et de domination. Les Indiens, donc, attaquaient les immigrants de l'Amérique ; ils étaient pour eux ce que les Kirgheses, les Baskirs et les Russes étaient pour les immigrants de l'Asie, et les poursuivaient à travers des milliers de milles. Et, si l'on considère tous les maux que les immigrants de l'Amérique eurent à souffrir, par suite de la faim, de la soif ; du froid congelant ; de la chaleur étouffante, congestionnante, flétrissante ; des fièvres que don-

nent les terres fraîchement remuées ; des ravages causés par les cigales, les sauterelles, les punaises et la sécheresse ; de l'absence de toute amitié humaine et du manque de bonne nourriture, on trouvera que les imprudents voyageurs de de Quincey eux-mêmes n'en endurent pas de plus douloureux, non plus que les enfants d'Israël, qui voyaient leur soif étanchée par l'eau jaillissant du rocher frappé par Moïse, et leur faim assouvie par la manne tombant du ciel ou les cailles fournies par la terre ; qui voyaient, enfin, les ennemis lancés à leur poursuite arrêtés par la mer se refermant derrière eux, et vaincus par des armées invisibles marchant sur le sommet des mûriers, et rassemblant leurs chars là-haut dans les cieux.

Ici, dans la vallée du Mississipi, l'exode ne s'accomplit pas dans l'espace d'une seule nuit : il demanda tout un siècle d'exil et de vie sans affection ; tout un siècle de privations, de travaux gigantesques, de combats de frontière : il fallut souffrir, et encore souffrir, jusqu'au jour où les immigrants venus d'Europe se furent transformés, en qualité d'enfants du désert, en un peuple nouveau, et doué de qualités tellement particulières, qu'un auteur faisant autorité en ce qui concerne la vallée du Mississipi¹ a pu voir dans l'Ouest une certaine forme sociale plutôt qu'une division géographique des Etats-Unis. Cette forme sociale se serait développée, selon lui, d'une façon toute spéciale, non par croisement, comme la magnifique fleur de lis de Park-

¹ Voyez Frederick J. Turner, *The Significance of the Mississippi Valley in the American History*. Dans les *Proceedings of the Mississippi Valley Association* (1909-10), 3, 159-184.

man¹, non par greffage, mais par le simple procédé qui consistait à planter ou semer les graines du vieux monde dans des terres nouvelles et vierges ; des terres préservées par les montagnes d'alentour contre le pollen de l'esprit étranger ; des terres sur lesquelles le vent froid du puritanisme, soufflant des côtes de la Nouvelle-Angleterre, se trouvait tempéré dans une certaine mesure par les vents chauds venant du Sud ; des terres où l'eau était légèrement ferrugineuse, et qui, enfin, pouvaient être considérées comme aussi libres que si elles sortaient des glaciers et des torrents.

Pour des gens qui réfléchissent, le caractère distinctif et si original de l'Ouest, est dû, moins à sa situation géographique, qu'à son mode particulier de développement : au défi que semblaient opposer les montagnes à tout homme qui les traversait ; à l'isolement dans lequel celui-ci devait vivre ensuite, isolement qui l'obligeait à opérer lui-même son salut ; à la lutte qu'il devait livrer avec ses seules mains contre les forces de la frontière, et enfin à l'uniformité de tout ce qui l'entourait. C'est ce qui fait que l'histoire des pionniers français peut être considérée comme la préface de l'histoire d'une civilisation particulière, différente de celle des autres parties de l'Amérique, d'une civilisation qui est aujourd'hui prépondérante en ce qui concerne l'éducation, la politique et l'industrie en Amérique.

C'est en vain que nous essayerions de conjecturer ce qu'eût été la civilisation dans l'Ouest, si elle n'avait pas eu pour préface l'épopée française. Mais,

¹ Voir l'*Epilogue*.

telle qu'elle est, avec cette préface, elle fournit un des plus beaux chapitres de l'histoire universelle. L'ambassadeur James Bryce a dit : « Ce que l'Europe est à l'Asie, ce que l'Angleterre est au reste de l'Europe, ce que l'Amérique est à l'Angleterre : voilà ce qu'est l'Ouest par rapport aux Etats des bords de l'Atlantique ¹ ». Les Français pourront discuter la prétention impliquée dans le second de ces rapports. Mais ils éprouveront du moins quelque satisfaction à penser que la partie des Etats-Unis qu'ils ont possédée est au reste de l'Amérique comme l'Europe est à l'Asie. Et voilà pourquoi je me sens autorisé à considérer les habitants de la France comme exerçant encore une domination idéale sur ce pays qu'ils ont consacré et inauguré, et dont la conquête est un de leurs principaux titres de gloire.

Cependant l'immigration dont, comme nous l'avons vu, les chasseurs et les marchands avaient été les hérauts, resta très faible jusqu'à la conquête de l'indépendance, à cause de l'hostilité des Indiens et de la nécessité de conserver les soldats sur le versant qui regarde l'Atlantique. Mais elle devint sensible dès la fin du XVIII^e siècle, et, après la guerre de 1812, qui assura sans conteste, à la nouvelle république, la possession du Mississipi, elle prit le caractère d'un torrent débordant.

« La vieille Amérique, dit un voyageur anglais qui la visita en 1817, paraît éclater et faire irruption vers l'Ouest. Il est rare que nous n'ayons pas sous les yeux, lorsque nous suivons cette grande route (la route nationale qui traverse la Pennsylvanie) en nous

¹ *American Commonwealth*, 1913, 2,892.

dirigeant vers l'Ohio, des groupes familiaux, devant et derrière nous... Une petite voiture, si légère qu'on pourrait presque la soulever, et pourtant assez solide pour transporter un bon chargement d'objets de literie, d'ustensiles et de provisions de toute sorte ainsi qu'un essaim de jeunes citoyens, capable aussi de supporter des cahots prodigieux lorsqu'elle traverse les sommets rocheux, constituait avec deux petits chevaux, et parfois une vache ou deux, toute la fortune de la famille. Celle-ci emportait en outre une petite somme de monnaie laborieusement gagnée et destinée au bureau de vente de terrains du district. Là, on pourrait acquérir autant d'acres de terre que l'on avait de demi-dollars dans sa poche, en soldant comptant le quart du prix d'achat. La voiture était couverte d'une bâche faite d'un drap de lit ou parfois d'une couverture. Les membres de la famille marchaient devant ou derrière, ou se tenaient à l'intérieur du véhicule, selon les routes, selon le temps qu'il faisait, et sans doute aussi selon leur humeur. Souvent le moyen de transport était réduit à une seule voiture attelée d'un seul cheval ; parfois même la voiture manquait et le cheval portait les ballots sur sa selle. Enfin, c'était parfois le pauvre pèlerin lui-même qui portait sur son dos tout son bagage, tandis que sa femme le suivait pieds nus et fléchissait sous le poids des espérances de famille¹. » Voilà un exemple de la façon dont s'opérait l'exode dans les défilés des montagnes du Nord.

Plus au Sud, le cortège s'avancait dans de lourdes voitures traînées par quatre ou six chevaux. « Des

¹ Morris Birkbeck, *Notes on a tour in America 1817*, 34-35.

familles entières, encombrant les routes et le lit desséché des rivières, marchaient vers le soleil couchant. » Elles allaient sur une ligne formant un angle droit avec celle que trace le vol des oiseaux migrateurs, et sans tenir compte des saisons comme ces derniers. Tels étaient les caractères de l'immigration transcontinentale dans le Tennessee et le Kentucky. Les plus pauvres voyageaient à pied, comme dans le Nord, mais en trainant des voitures qui contenaient tout leur petit ménage¹.

Enfin, plus au Sud encore, l'occupation avait lieu de la même manière. « Les plus pauvres des immigrants du Sud se défrichaient des clairières le long des rivières qui se jettent dans le golfe, et le long du cours inférieur du Mississipi, puis ils se répandaient vers l'Ouest, dans ce qui forme aujourd'hui le Texas². »

Les populations errantes que j'ai vues, en faisant le tour de Paris, habiter l'ancienne zone militaire dans des maisons démontables ou des masures délabrées, ont des abris plus confortables que n'en avaient ces premiers envahisseurs en arrivant de l'autre côté des montagnes, c'est-à-dire au delà des fortifications naturelles qui gardaient, à l'Ouest, les colonies de l'Atlantique.

Mais, bien que beaucoup des nouveaux habitants du désert ne fussent que de pauvres pèlerins, ou même, provisoirement, des vagabonds, tout comme ceux qui habitent immédiatement en dehors des murs de Paris, ils étaient recrutés parmi les

¹ F. J. Turner, *Rise of the New West*, p. 80.

² F. J. Turner, *Rise of the New West*, p. 90.

hommes les plus vigoureux des bords de l'Atlantique. Certes, il en vint dans le nombre qui n'avaient pas réussi ailleurs et qui désiraient tenter la chance encore une fois ; d'autres cherchaient à avoir plus de liberté que n'en tolérait la vie conventionnelle et essentiellement sociable des anciennes colonies ; d'autres étaient à la recherche des aventures ; d'autres se proposaient d'acquérir une fortune et une compétence difficiles à tirer des vieux établissements ; d'autres enfin avaient tout simplement hérité de ce besoin de changement, de cet instinct nomade des sauvages, le même qui pousse les vagabonds parisiens à émigrer toujours plus loin vers l'extérieur ; et ils continuaient à avancer, abandonnant derrière eux des tombes anonymes, sous le couvert de la forêt ou dans le silence de la plaine.

C'était, en somme, une procession bien hétérogène, une sorte de résidu de ces colonies des côtes de l'Atlantique, généralement animées d'un esprit conservateur, aristocratique, voire même intolérant en matière politique et religieuse. Mais on commettrait une erreur en s'imaginant que ces immigrants représentaient une humanité de rebut comme celle qui campe en dehors des portes de Paris. Ils pourraient plutôt se comparer à certains résidus industriels qui n'ont besoin que de subir une légère transformation ou une certaine adaptation pour devenir utiles à la société, plus utiles même, souvent, que les produits de la première opération, qui seuls avaient d'abord attiré l'attention du manufacturier ; et qui servent à tout le moins à augmenter la somme des profits. De scories qui semblaient sans valeur et que l'on rejetait, on a pu arriver à tirer par la distil-

lation nos extraits de goudron : la saccharine, infiniment plus douce que le sucre ; des couleurs ignorées jusque-là par les plus habiles teinturiers ; des parfums aussi odorants que celui des fleurs distillées ; des remèdes tout-puissants pour calmer la fièvre.

L'été dernier, j'ai rencontré dans les forêts du Canada un chimiste qui cherchait à faire pour les résidus du bois ce que Remsen et Perkin avaient fait pour les résidus du charbon. Je ne puis donc m'empêcher de poursuivre ma métaphore et de dire que dans les vallées boisées qui sont au delà des monts Alleghanys les résidus rejetés par les colonies de l'Atlantique, et qui étaient en apparence inutilisables, ont rencontré des éléments et des conditions qui leur ont permis de se transformer et de devenir la substance d'une civilisation nouvelle et infiniment précieuse.

La procession des colons, qui se transportait d'un versant des montagnes à l'autre, arrivait surtout par les vallées du Sud et du centre. Jusqu'en 1830 le plus grand nombre des pionniers qui colonisèrent la vallée du Mississipi avaient été fournis par les hautes terres du Sud. Ce sont surtout, ainsi que nous le rappelle le Président Roosevelt, les Irlando-Écossais qui avaient donné la première impulsion. Cette double race, faite de la combinaison de deux races jumelles, avait fui d'île en île, et avait été trempée par les épreuves de l'exil. C'était la race par excellence des hommes des frontières ; elle était pareille à l'acier fondu dans le fer d'une hache, et fut comme le noyau de cette élite, essentiellement et distinctement américaine, appelée à donner pour

successeurs aux pionniers français de l'épée et de l'aviron, les pionniers de la hache et du fusil.

Ce que je viens de dire des Irlando-Écossais est nécessairement une citation, car, ainsi que je l'ai insinué plus haut, je descends moi-même de cette double race. A dater du jour où le premier Américain de mes aïeux s'est établi de l'autre côté des montagnes en qualité de ministre officiel de la religion, suivant ainsi les traces des missionnaires français, et où il a fait partie d'une église presbytérienne s'étendant des monts Alleghanys au couchant, jusqu'au jour où le dernier de mes ascendants collatéraux, qui vivait parmi les Indiens, participa à la délimitation des nouveaux États, et, finalement, marqua les bornes des dernières fermes sur les pentes des Montagnes Rocheuses, mes ancêtres se sont constamment avancés d'Est et d'Ouest, en même temps que la frontière. Ils se sont transportés de l'endroit où Céloron avait planté les emblèmes de la domination française, sur les bords de l'Ohio, au point d'où le chevalier de la Vérendrye considérait les impassibles pics neigeux des Montagnes Rocheuses.

En arrivant dans le pays nouveau, un grand nombre des Américains de cette sorte trouvèrent tout de suite les contreforts des montagnes, principalement en Pennsylvanie. C'est là qu'ils s'établirent, en pénétrant graduellement vers le Sud à travers les gorges des torrents, si bien qu'une large zone peuplée d'hommes vigoureux finit par s'étendre du Nord au Sud, formant comme un tampon entre les populations de la côte de l'Océan et les guerriers indiens du désert. Ce sont ces mêmes hommes qui procla-

mèrent l'indépendance de l'Amérique dans la Caroline du Nord avant tous les autres colons, y compris ceux de Massachusetts. Avec eux, ils avaient entraîné au delà des montagnes des hommes d'origines variées : des Anglais, des Huguenots français, des Allemands, des Hollandais, des Suédois. Mais les Irlando-Écossais formaient la moelle de la population nouvelle, laquelle, dans ce milieu de fer, ne tarda pas à devenir solidement homogène, en même temps qu'elle se distinguait de tout le reste du monde, y compris le monde américain, et qu'elle se distinguait par-dessus tout du monde européen.

Dans le Nord, les grandes rivières coulent à travers de monotones défilés, parallèles à l'équateur. Ainsi, c'est en partie pour des raisons géographiques que la première poussée des colonies de la Nouvelle-Angleterre ne se produisit pas dans la direction de la grande solitude de l'Ouest, mais bien le long des vallées plus resserrées qui se dirigent vers le Nord. Et c'est seulement lorsque l'immigration eut rempli à pleins bords les étroites limites et la faible capacité de ces petites vallées, lorsqu'elle eut élevé des maisons d'école, des églises et des maisons communes jusque sur les pentes des montagnes de granit, que l'exode vers l'Ouest commença. Les premiers colons abandonnèrent derrière eux, comme la mer en se retirant abandonne des coquillages sur le sable, toutes ces constructions des collines, toutes ces maisons d'éducation. Leurs demeures restèrent vides, ou furent occupées par une autre espèce d'immigrants¹.

¹ Dans celle de ces vallées septentrionales que je connais le mieux, il y avait avant l'exode une école qui comptait à peu près soixante-dix élèves, appartenant aux familles des

Les fermes furent délaissées pour les terres plus fertiles du *far-west*, d'où le blé peut être transporté à moins de frais qu'il n'en faudrait supporter pour le faire pousser sur des collines stériles ou dans des vallées qui ne savent pas ce que c'est qu'un long été. La Nouvelle-Angleterre avait revendiqué pour un temps une partie des immensités de l'Ouest, ainsi que l'ont fait plusieurs autres colonies du littoral de l'Atlantique. Mais ces territoires furent abandonnés au gouvernement général, et entrèrent dans le domaine public, ainsi que nous le verrons plus tard, de sorte que les immigrants venant de la Nouvelle-Angleterre n'eurent plus aucune raison de rester dans la zone qui avait fait l'objet de leurs convoitises, si ce n'est cet instinct qui semble pousser les hommes à avancer toujours le long d'un même parallèle. Leurs enfants envahirent à tel point les États de New-York, de New-Jersey et de Pennsylvanie, qu'une carte dessinée en 1820 et coloriée de façon à montrer l'origine et le caractère des différentes communes de ces États, fit à peu près de tout l'ouest de New-York, d'une partie de New-Jersey et du tiers septentrional de la Pennsylvanie, une extension de la Nouvelle-Angleterre. Quant aux plus hardis des Nouveaux-Anglais, ils se joignirent à ceux qui traversaient les montagnes, et, après l'ouverture du canal Érié, entre 1830 et 1840, toute l'extrémité supérieure de la vallée fut peinte sur les cartes de géographie de la même couleur que la Nouvelle-Angleterre.

Ainsi les premiers immigrants de la vallée étaient

fermiers des environs. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une demi-douzaine d'élèves, encore vont-ils à l'école dans un district voisin.

un mélange des fils de ceux qui avaient livré les premières luttes sur ce continent âpre et sauvage. Ils avaient été dressés à l'école du malheur ; ils connaissaient déjà quelques-uns des problèmes de la frontière ; ils étaient ce que la civilisation avait produit de plus purement individualisé et de moins socialisé : c'était le bon grain qui était resté après un premier vannage fait à leur arrivée dans le Nouveau-Monde.

Il est curieux de constater que des hommes venant du Nord et des hommes venant du Sud, de parages aussi éloignés les uns des autres, par exemple, que la Caroline l'est de Massachusetts, se réunirent, dès leur arrivée, dans les mêmes maisons communes. Mais, sur ce versant des montagnes, toutes les rivières coulent vers le Mississipi, et le Mississipi est le trait d'union qui confond les intérêts de tous.

On ne faisait pas alors de distinction entre le Nord et le Sud : tous les habitants de la vallée s'appelaient des occidentaux ou « les hommes du monde occidental ». Le sens national n'était pas encore très développé chez eux, et ils ne se considéraient pas comme les citoyens des États-Unis. Ils s'intitulaient encore : les hommes des vallées occidentales, car ils évitaient soigneusement les hauteurs et se tenaient près des cours d'eau où ils avaient trouvé la terre libre et qui leur fournissaient leur boisson. Nous pourrions aussi les appeler : les hommes de la hache, car les premiers arrivants ne s'aventurèrent jamais bien loin des arbres qui leur assuraient un abri et du combustible. Ce n'est que plus tard, ainsi que nous l'avons vu, que les hommes de la charrue vinrent occuper les régions défrichées par les hommes de la hache.

Détail intéressant : lorsque les fondateurs des nou-

veaux États durent choisir un emblème à graver sur leurs sceaux officiels, beaucoup d'entre eux prirent la charrue, cet antique instrument importé, comme on sait, par les Aryens lorsqu'ils envahirent les plaines de l'Europe. Mais la plupart mirent un soleil levant sur l'horizon de leur blason, pour signifier l'aurore d'un jour nouveau.

Les bases de la société nouvelle furent donc posées par une sorte de combinaison chimique de caractères et de races, par un mélange hétérogène, mais composé uniquement d'éléments néo-américains de la première période et non de vieux éléments européens. Les ancêtres d'Abraham Lincoln ont pu naître parmi les bûcherons du Sud, tandis que ceux du général Grant naissaient dans la Nouvelle-Angleterre, parmi les constructeurs de villes, mais tous ont vu le jour dans des cabanes. Et cet exemple nous donne une idée de ce qu'était cette agglomération d'hommes, susceptible, une fois l'unité morale établie, de fournir à la société une base de construction aussi solide que pourrait l'être un bloc homogène de vieux granit entrant dans la structure des nations. Or cette agglomération est devenue homogène, non pas à la façon des briques ou des pierres que l'on soude entre elles à l'aide de ciment ou de mortier, mais d'une manière spontanée, éternelle, comme les collines, qui n'ont pas besoin d'être sculptées ou découpées artificiellement, mais seulement d'être modelées et posées au bon moment. Si cette métaphore éveille dans l'esprit du lecteur l'idée d'une chose manquant de stabilité et prête à s'effondrer, c'est alors qu'elle n'est pas heureuse. Je me proposais seulement de lui faire comprendre — et, pour

cela, je vais encore avoir recours à une métaphore — que, de ces myriades d'individualités indépendantes et d'idiosyncrasies, s'était formé un tout nouveau, solide comme le roc.

Les hommes de cette première immigration avaient acquis un caractère nettement occidental. C'est pour cette raison que, pendant les jours qui suivirent immédiatement la révolution, on a souvent parlé d'une séparation des États de l'Ouest et de ceux des côtes de l'Atlantique. Quelques personnes, même, avaient conçu l'espérance ou la crainte de voir sortir une république franco-américaine de cet esprit d'indépendance et de solidarité qui disposait les États de l'Ouest à abandonner le gouvernement des États de l'Est, sous prétexte que celui-ci ne connaissait pas leurs besoins. Ceci nous indique, à nous qui voyons aujourd'hui la conscience nationale plus développée encore dans la vallée du Mississipi que dans toute autre partie de l'Union, combien la tendance anti-nationaliste de l'Ouest a pu être accentuée à cette époque.

Ceci se passait, d'ailleurs, avant l'ouverture du canal et des lignes de chemin de fer qui vont d'Est en Ouest, et qui, en fait, ont ouvert à la navigation une nouvelle voie d'eau, modifiant ainsi complètement la situation géographique, économique et sociale de l'Ouest. Le vieux fleuve français Colbert, le fleuve éternel, a été, en somme, divisé en deux grands cours d'eau : l'un qui va se jeter dans le golfe du Mexique, exactement comme du temps de La Salle et d'Iberville ; l'autre qui traverse la vallée des grands lacs, puis descend par l'ancienne vallée ennemie des Iroquois, jusque dans le port de New-

York. Ceci ne se peut observer sur les cartes topographiques, tout simplement à cause de l'idée que nous nous faisons d'un cours d'eau. Par définition un cours d'eau ne peut être modifié que par des changements de niveau survenus effectivement sur la surface terrestre. Mais un chemin de fer ou un canal, qui franchissent les ravins sur des ponts, traversent les montagnes sous des tunnels ou escaladent les hauteurs, ou bien encore une modification apportée dans le tarif des transports attirant le commerce dans une direction nouvelle, réussissent, semble-t-il, à soulever ou abaisser les terrains et à faire dévier les cours d'eau, aussi brusquement et aussi sûrement qu'une chaîne de montagnes qui surgirait miraculeusement au milieu de la mer.

C'est ainsi que se formèrent, non seulement deux cours d'eau, mais deux vallées : celle des habitants des lacs et de la prairie, et celle des habitants de la région du golfe. La vapeur, en faisant la navette entre l'Est et l'Ouest, soit par voie d'eau, soit par voie de terre, tissait deux étoffes différentes dans l'une et dans l'autre de ces deux vallées, mais toujours sur la même trame. Deux systèmes industriels et sociaux très différents l'un de l'autre se développaient peu à peu. Et ceux qui, à leur tour, luttèrent pour s'emparer de la rive droite du Mississippi divisèrent le *middle-west*, où précédemment régnait un état d'esprit homogène, en deux Ouests, ce qui ne pouvait que désorganiser l'Union.

C'est alors que commencèrent à arriver les immigrants venant directement d'Europe. Des millions d'hommes, émigrant de divers États européens, s'infiltraient dans les établissements néo-américains.

Mais la plupart d'entre eux ne faisaient guère que passer, comme de puissantes armées, et s'en allaient posséder des territoires tout entiers, plus loin vers l'Ouest, soit le long du Mississipi, soit au delà. Dans quelques portions du Nord-Ouest, aujourd'hui, les parents de trois hommes sur quatre étaient nés en Europe : en Scandinavie, en Allemagne, en Russie, en Italie.

Et ainsi la France, jalouse de garder dans son sein ceux qu'elle aime le mieux, ses propres enfants, voit maintenant la Nouvelle-France attirer à elle les fils de toutes les autres nations. De même que jadis un peuple avait été engendré par Agar, exilée dans le désert, de même une race nouvelle est née, et le désert a été peuplé.

Dans mon enfance, j'ai pu assister encore à la dernière phase de ce grand exode : des immigrants, venus surtout de la moitié orientale de la vallée, continuaient à se diriger vers l'Ouest. Une des bannières que l'on voyait souvent flotter sur les voitures couvertes de bâches, que l'on s'amusait à appeler les *goëlettes de la prairie*, portait ces mots qui contiennent un américanisme : *Pike's Peak or Bust* : « Le Pike's Peak ou la mort ! » Ce qui signifiait que les pèlerins étaient résolus à atteindre l'extrémité occidentale de la vallée ou à mourir en route. De temps à autre, pourtant, l'un d'eux revenait, arborant sur sa voiture une nouvelle bannière, substituée à la première, et qui portait ce simple mot : *Busted* : « enfoncé ! » expression laconique de sa défaite. Mais cela était tout à fait exceptionnel. L'Ouest conservait, jusqu'à ce qu'il se les fût assimilés, la plupart de ceux qui risquaient tout pour aller s'établir dans le désert.

On avait fondé deux monuments commémoratifs pour montrer la profondeur et la persistance de la crainte chez tous ceux qui avaient subi les calamités ou assisté aux résultats de l'exode des Tartares. L'une de ces institutions était une fête nationale : le *Romanang*, fête en musique, riche et solennelle célébrée en mémoire de tous ceux qui avaient échappé aux afflictions du désert pour aller se reposer au paradis. L'autre monument, plus durable et mieux adapté à l'étendue du malheur et à la grandeur de l'exode national, était une solide colonne de granit et de cuivre, dressée à l'endroit même où l'exode avait pris fin, c'est-à-dire à l'ombre du mur de la Chine. Cette colonne porte l'inscription suivante :

*Par la grâce de Dieu,
Ici, sur les confins des déserts
Qui commencent sur ce point et s'étendent au loin,
Sans route, sans arbres et sans eau,
Pendant des milliers de milles et sur les frontières de beaucoup
[de puissantes
Nations
Se reposèrent de leurs travaux et de leurs longs malheurs,
A l'ombre du mur de la Chine,
Et par la faveur de Kien Long, lieutenant de Dieu sur la
Terre,
Les anciens fils du désert — les Turgote
Tartars —
Fuyant devant la rage du Czar grec ;
Brebis nomades qui avaient quitté le Céleste
Empire en l'an 1616.
Mais qui se sont enfin rassemblées de nouveau, après des
[douleurs infinies,
Dans le giron de leur pasteur miséricordieux.*

Que cet endroit leur soit consacré pour toujours,

Et

Que le 8 septembre 1771 soit béni !

Amen.

On a organisé à maintes reprises des expositions des produits de l'agriculture, de l'industrie, des mines, des idées, de l'enseignement, de la prédication et du sacerdoce dans la vallée du Mississipi. Mais on n'a pas eu l'idée d'instituer une fête en musique, riche et solennelle pour célébrer le souvenir de tous ceux qui ont affronté les épreuves du désert. Et pourtant le dernier des pionniers est aujourd'hui bien près de s'acheminer vers le lieu de son suprême repos, car il y a déjà quatorze ans qu'on a déclaré qu'il n'y avait plus de frontière. En revanche de hautes colonnes, qui n'ont pas été construites par la main de l'homme, se dressent sur les limites extrêmes de la grande vallée de l'Ouest. Ce sont des colonnes de rocher, riches de minerais d'or, d'argent et d'autres métaux précieux. Quelques-unes de ces colonnes sont dépassées par des pics couverts de neiges éternelles. Il n'y manque que cette légende :

Ici, sur les confins des plaines

Qui s'étendent, sans routes, sans arbres, sans limites,

Terminèrent leur exode long d'un siècle

Les nouveaux fils du désert,

Conduits par la main de Dieu

Vers l'Ouest et toujours vers l'Ouest ;

Jusqu'au moment où ils atteignirent l'héritage de ceux

Qui, les premiers des pionniers,

Avaient tracé les rivières et les lacs de cette vallée

Située entre les monts éternels.

CHAPITRE VII

LE PARTAGE DU TERRITOIRE

Le domaine que possédait Louis XIV au centre de l'Amérique, entre les grands lacs et le golfe du Mexique, d'une part, les monts Alleghanys et les Montagnes Rocheuses, d'autre part, occupait 750 millions d'acres¹ (303.450.000 hectares). A l'état naturel la moitié de ce terrain était couverte de forêts géantes et habitée par des animaux aux épaisses fourrures qui portaient une fortune sur leur dos. Le reste se composait de prairies luxuriantes, alternant avec des broussailles et des plaines privées d'ombre. Les deux tiers de ce domaine pouvaient être cultivés grâce à l'irrigation naturelle que produisent les nuages, et le domaine tout entier pouvait tôt ou tard être livré à la culture, si l'on ajoutait, à l'eau des pluies, des canaux d'irrigation, ou si l'on fertilisait la terre à sec par des procédés chimiques.

La portion Est de la vallée du Mississipi (300 millions d'acres, à peu près, ou 121.380.000 hectares) était d'abord estimée comme n'ayant pas plus de valeur, économiquement et politiquement, que l'île de la Guadeloupe. Or, l'île de la Guadeloupe n'est

¹ L'acre équivaut à 4.064 mètres carrés.

guère plus grosse qu'une tête d'épingle sur des cartes à une échelle ordinaire, et ne produit que 40.000 tonnes de sucre, 2 millions de livres de café et autant de cacao.

Les populations des États de l'Atlantique continuèrent même à être accusées jusqu'en 1786, par les habitants de l'Ouest, d'avoir des tendances séparatistes et d'être aussi ignorantes et aussi peu soucieuses des intérêts des pays situés au delà des Alleghanys, que l'Angleterre l'avait été des intérêts de l'Amérique. Quant à la partie occidentale de la vallée du Mississipi, cédée à l'Espagne en lui forçant la main, par le ministre de Louis XV après que la France y avait dépensé en vain soixante ou soixantedix millions de francs, puis récupérée par Napoléon I^{er}, et enfin vendue par lui aux États-Unis pour le quart de la somme qui devait plus tard être consacrée à fêter le centenaire de cette acquisition, elle était, à l'époque où les États-Unis l'achetèrent, considérée, par les habitants de la côte eux-mêmes, comme étant sans valeur, et on ne lui attribuait pas d'autre intérêt que d'assurer aux États-Unis la maîtrise de l'embouchure du fleuve. On pourrait lire dans l'*Éditorial* d'un important journal de New-York :

« ... Quant à la région infinie qui s'étend à l'ouest du Mississipi, sauf quelques établissements français et espagnols au bord du fleuve, c'est un véritable désert, où circulent de nombreuses tribus d'Indiens. Si nous considérons la surface totale des États-Unis, et constatons qu'un seizième seulement de ce territoire est occupé, nous comprendrons que les avantages d'une semblable acquisition, en ce qui concerne la colonisation effective paraissent trop éloignés pour

émouvoir bien sérieusement l'esprit d'un homme politique raisonnable. Ce projet restera donc pendant bien des années, sinon pendant des siècles, à l'état spéculatif, et je pense que la majorité de mes lecteurs n'y attacheront pas d'importance. Il faut ajouter que si quelques-uns de nos concitoyens, plus entreprenants que sages, avaient le désir d'émigrer dans ce pays et de s'y établir, non seulement ils auraient à souffrir des inconvénients que subissent des populations trop dispersées, mais, en ajoutant un poids nouveau à la portion occidentale de notre territoire, ils risqueraient d'en compromettre l'équilibre et d'amener la dissolution de notre gouvernement. En somme, on peut dire franchement qu'il est douteux que jamais l'occupation d'aucun territoire situé à l'ouest du Mississippi puisse offrir des avantages. Quant à nous, nous sommes portés à croire qu'en somme, c'est l'île de la Nouvelle-Orléans, commandant la libre navigation du Mississippi, qui fait tout l'intérêt de cette acquisition et la rend à tout point de vue profitable à notre pays. Grâce à cette acquisition, nous tiendrons désormais sous notre domination ce que nous ne possédions jusqu'ici que d'après le texte incertain d'un traité, lequel pouvait être violé au gré d'une autre puissance, et cela sans que nous ayons aucune sanction à notre disposition, si toutefois notre gouvernement reste ce qu'il est. A condition donc que nous n'ayons pas payé ce pays trop cher, la joie manifestée par les partisans de l'Administration n'est pas déplacée, et nous tous, Américains, nous pouvons nous y associer¹ ».

¹ *New-York Herald*, 5 juillet 1803.

Si je cite ici ce passage c'est pour montrer combien les habitants de l'Est et en particulier les anti-jeffersoniens fédéralistes de l'Amérique étaient peu disposés, dans ce temps-là, à apprécier la générosité des Français. D'autres journaux plus ou moins consciencieux parlaient de la prodigalité des agents de Jefferson d'une façon plus nette encore :

« Quinze millions de dollars ! s'écriaient-ils. Jamais la vente d'un désert n'a atteint un prix aussi élevé. Ferdinand Gorges ne reçut que douze cent cinquante livres en échange de la province du Maine. William Penn a payé à peine plus de cinq mille livres le désert qui porte aujourd'hui son nom. Quinze millions de dollars ! Il suffira de respirer une seule fois pour prononcer ces mots ; quelques traits de plume suffiront à figurer cette somme sur le papier ; mais pas un homme sur mille ne se fait une idée de son importance. Si vous la pesez, vous trouverez qu'elle représente 433 tonnes d'argent solide ; si vous voulez la transporter, il vous faudra 866 wagons et si vous placez ces wagons l'un devant l'autre, en supposant qu'ils aient chacun 33 pieds de long, ils s'étendront sur une longueur de 5 milles $\frac{1}{3}$; si vous louez un homme pour charger à la pelle cet argent dans les voitures, alors même que cet homme remplirait 16 wagons par jour, il n'aura pas terminé son travail en deux mois ; si vous empilez les dollars les uns sur les autres, en admettant qu'il en faille 9 pour faire un pouce, la pile de monnaie aura 3 milles de haut. Cette somme remplirait 25 corvettes et suffirait à payer pendant deux cent cinquante ans une armée de 25.000 hommes à raison de 40 shillings par homme et par semaine. Enfin, si elle était partagée entre les

habitants du pays, chaque homme, femme ou enfant recevrait 3 dollars... Supposons maintenant qu'on capitalise cette somme pour le fonds des écoles, ses intérêts pourraient entretenir indéfiniment 1.800 écoles libres recevant chacune, pour 50 élèves, une allocation de 500 dollars¹. »

Il est incontestable que Napoléon avait fait faire un bon marché à la France en vendant un désert qu'elle n'aurait pas pu en tout cas conserver bien longtemps, pour un prix que tout l'argent liquide d'une pauvre petite république naissante ne suffisait pas à payer.

C'est en parlant de ce territoire, qu'Andrew Johnson, membre du Congrès, futur vice-président et président des États-Unis et avocat très convaincu de la politique libérale, a pu prédire encore vers 1850 qu'il faudrait « sept cents ans pour arriver à revendre le domaine public au prix où les États-Unis l'avaient payé² ». Sept cents ans ! A savoir, autant d'années qu'il s'en était écoulé entre la fondation par Charlemagne d'un nouvel Empire d'Occident et la découverte des côtes d'un Empire plus nouveau et plus occidental encore !

Cependant, deux cents ans à dater du jour où La Salle avait péri, misérablement assassiné dans les plaines du Texas, et cent ans, exactement, après l'époque où, selon l'*Ordonnance du Nord-Ouest*, le lotissement du terrain avait commencé, on peut dire en gros que le domaine entier était mesuré, vendu

¹ Mc. Master, *History of the People of the United-States*, 2, 630.

Discours sur le Homestead Bill, 29 avril 1852.

ou distribué par la nation pour des propriétés privées, municipales ou collectives. Or, à ce moment, la prophétie d'Andrew Johnson datait à peine d'un demi-siècle. C'est le 24 juillet 1867 que La Salle était mort; c'est le 27 juillet 1787 qu'avait eu lieu la première grande adjudication d'une partie des terrains, et c'est à peu près en 1887 que tout le territoire accessible à l'homme se trouva occupé à raison d'au moins deux habitants par mille carré. En effet, dès 1890, le gouvernement des États-Unis déclarait qu'il n'y avait plus de frontières, ce qui ne veut pas dire que tout le terrain fût déjà vendu, mais bien qu'il pouvait être immédiatement livré à l'exploitation.

Dès que la guerre de l'Indépendance fut terminée, ou même déjà au cours de la lutte, plusieurs États ou colonies des bords de l'Atlantique avaient étendu leurs territoires jusqu'au Mississipi. Il y avait un quadrilatère transalleghanien appartenant au Massachusetts. Car le Massachusetts, que l'on s'est parfois amusé à définir : « un état d'âme », ne se souciait en aucune façon des limites naturelles, et n'avait de respect que pour les lignes conventionnelles, soit imaginaires soit théoriques, ou encore pour le Mississipi en tant que marquant la frontière espagnole. Le petit Connecticut s'allongea de plus en plus, toujours sur le même degré de latitude, de manière à former une bande étroite mais fertile, qui allait de la Pennsylvanie au Mississipi. La Virginie disputa à ses sœurs de la Nouvelle-Angleterre des territoires enclavés entre les montagnes et le fleuve et, de plus, posséda, sans conteste, des territoires encore plus étendus, soit au Nord, soit au Sud. Et il en fut ainsi de tous les établissements situés entre les sources du

Mississippi et la Floride. La Caroline du Sud elle-même réclama un morceau de terrain de quatre cents milles de long et de quelques milles de large. Les colonies des bords de l'Atlantique se trouvèrent de la sorte doublées par leurs territoires des bords du Mississippi. Ces faits n'ont rien d'intéressant pour ceux qui ne connaissent pas les caractères distinctifs des divers États, caractères aussi différents que ceux qui séparent la Normandie de la Bretagne. Mais le lecteur, même ignorant, pourra du moins apprécier la générosité et la sagesse avec lesquelles ces divers États, dont quelques-uns avaient cependant de grandes ambitions, restituèrent tous ces terrains au gouvernement central, c'est-à-dire au Congrès Continental, pour le bénéfice de tous les États, des plus pauvres comme des plus riches ¹.

¹ Territoires cédés par les Etats particuliers aux Etats-Unis au N.-O de l'Ohio.

| | | |
|---|---------|----------------|
| Ohio | 39.964 | milles carrés. |
| Indiana | 33.809 | — — |
| Illinois | 55.414 | — — |
| Michigan | 56.451 | — — |
| Wisconsin | 53.934 | — — |
| Minnesota (partie est du Mississippi) | 36.000 | — — |
| | <hr/> | |
| | 275.572 | milles carrés. |

ou 169.959.680 acres (68.750.841 hectares environ).

La Virginie revendiquait le tout ;

L'Etat de New-York réclamait un territoire mal défini.

Le Connecticut revendiquait à peu près 25.600.000 acres et ne conserva que 3.500.000 acres.

Le Massachusetts revendiquait à peu près 34.560.000 acres au sud du Kentucky.

La Caroline du Sud céda environ 3.136.000 acres.

La Caroline du Nord céda officiellement 29.184.000 acres.

La Géorgie céda 56.689.920 acres.

Payson J. Treat, *The National Land System*, 1785-1820.

C'est ainsi que, même avant que le gouvernement national eût été organisé conformément à une constitution fédérale, en 1789, tout le territoire qui s'étendait entre les limites occidentales des différentes colonies et le Mississipi était réservé pour former [le domaine public. Et l'on appliqua la même politique lorsque l'expansion coloniale atteignit les Montagnes Rocheuses, et même plus loin. Peut-on imaginer une tâche plus considérable et plus périlleuse que celle qui s'offrait à cette République, jeune et inexpérimentée : disposer de billions d'acres de forêts de pins, de pâturages, de terres labourables, de mines de fer, de pétrole et de charbon, de terres sèches et de terres humides, de manière à faire le bonheur, non seulement des premiers arrivés et des colons des États de l'Atlantique, mais encore des millions d'individus qui se sont depuis lors fixés dans le pays et continueront à s'y fixer dans l'avenir, c'est-à-dire de manière à faire le bonheur de tous et dans tous les temps !

Cette portion de la croûte terrestre, qui avait, dans des temps très reculés, été le fond d'une mer peuplée d'animaux antédiluviens et enfermée entre des rivages archaïques, s'était soulevée à la longue, de manière à former des montagnes, lesquelles avaient été à leur tour, à travers des millions d'années, creusées par toutes les forces naturelles de la vallée. Enfin, les Français y avaient pénétré, comme dans un monde nouvellement créé et prêt à recevoir les habitants du vieux monde. Et voilà que cette vallée tout entière devenait, en l'espace d'une seule génération, la propriété de quelques millions d'hommes qui avaient passé par-dessus ses bords, et qui étaient les héritiers

des Français, leurs ayants-droit pour toujours. Les « hommes de toujours¹ » avaient fini par arriver, et allaient diviser et se partager entre eux des réserves accumulées pendant des millions d'années et qui semblaient leur être destinées depuis la création du monde.

Lorsque Deucalion et Pyrrha partirent pour repeupler le monde à la suite d'un déluge, l'oracle leur conseilla d'emporter sur leurs épaules les ossements de leur mère. Ils comprirent avec raison, suivant le mythe, qu'il s'agissait des pierres de la terre, et l'ancien monde fut peuplé. Le peuplement, pour le peuplement, n'était pas, toutefois, l'objet, ou le principal objet que se proposait le gouvernement américain, lorsqu'à l'imitation de Deucalion il alla à travers la vallée du Nouveau-Monde répandant devant et derrière lui sur le sol non pierreux des mottes de terre et des touffes de gazon vierge. Ce n'étaient pas les hommes qui lui manquaient ; au contraire, il redoutait de voir arriver trop d'habitants. Ce qu'elle désirait, cette république, c'était amortir immédiatement la dette accumulée par la guerre de l'Indépendance. Or la terre était sa seule ressource. Cette terre, que les Français avaient découverte, que Choiseul se vantait de n'avoir cédé officiellement à l'Angleterre que pour ruiner la domination anglaise en Amérique, devait, maintenant, servir à couvrir une partie des frais occasionnés par la lutte pour l'indépendance. La solitude française, à peine changée, allait con-

¹ Les Iroquois, selon Chateaubriand, s'appelaient eux-mêmes *Ongoueonoué*, c'est-à-dire les « hommes de toujours », signifiant par là que leur race était éternelle et ne devait jamais disparaître. (*Travels in America*, 2, 93.)

tribuer, de concert avec la marine, les armes et la sympathie françaises, à fonder solidement une nation nouvelle. Aux acres de terrain que la France, si la fortune avait tourné autrement, aurait pu diviser entre ses propres fils, ses enfants de l'Ouest, elle contribuait à assurer une destinée plus heureuse que celle que La Salle pouvait, dans ses rêves les plus audacieux, concevoir pour ce pays, lorsqu'il traversait les cours d'eau qui l'arrosent.

Aussi est-il permis de dire que les pionniers français, bien avant le partage, et les premiers colons de l'Ouest ensuite ont, consciemment ou inconsciemment, volontairement ou involontairement, joué un rôle occasionnel dans cette expérience de gouvernement démocratique. Ils y ont travaillé concurremment avec George Rogers Clark et ses soldats, qui enlevèrent les forts anglais de cette région au cours de la révolution et ont ainsi donné un corps aux prétentions des États-Unis ; concurremment aussi avec les colons des bords de l'Atlantique, qui sacrifièrent à l'œuvre commune et leurs vies et leurs biens. Jamais aucune République ne fut plus noblement, plus largement dotée que celle à qui furent attribuées ces vastes étendues de terrain, préparées depuis l'époque antédiluvienne et consacrées par des expéditions généreuses.

Je n'ai pu trouver nulle part, dans notre histoire, la mention de cette contribution particulière apportée à l'établissement des institutions libérales en Amérique. Pourtant elle mériterait d'être souvent rappelée à côté de causes plus directes et plus visibles. Tout voyage périlleux accompli par un pionnier français à travers ce territoire dont la France ne

devait jamais tirer un franc ; toute acquisition de terrain faite par un Irlando-Ecossais, un Nouvel-Anglais, ou par tout autre colon, équivalait à une marche militaire ou à une escarmouche de la guerre de l'Indépendance ; car tous ces efforts convergeaient vers la confirmation du triomphe de la révolution en Amérique.

Ceux qui ont étudié les règlements territoriaux qui fixèrent les conditions de la vente ramènent, en gros, leur histoire à deux périodes : la première qui va de 1783 à 1840 et où les considérations fiscales du gouvernement central furent prédominantes ; et la seconde qui va de 1840 à l'époque actuelle et où les questions sociales, tant en ce qui concerne la région du Mississipi qu'en ce qui concerne l'ensemble de la nation, prennent la place prépondérante.

L'histoire statistique de la première période, serait à peu près aussi intéressante pour le lecteur, que le serait un bulletin des ventes de propriétés foncières à Chicago pour un professeur de paléontologie de la Sorbonne. C'est seulement lorsque ces ventes furent considérées au point de vue téléologique, comme dirait un philosophe, qu'elles commencèrent à prendre un intérêt vital, aux yeux mêmes de ceux qui ne sont ni des économistes, ni les heureux héritiers de l'un des acquéreurs.

Je sais bien que les tarifs douaniers pourraient être interprétés d'une manière analogue si on les envisageait à un point de vue hautement spéculatif, mais cela ne diminue en rien pour moi le caractère singulièrement idéaliste de ces ventes ou achats de terrains, se traduisant, d'une part, par le renforcement d'un gouvernement démocratique et, d'autre

part, par le développement d'une classe d'hommes et de femmes qui sont les plus vigoureux et les plus énergiques que le monde ait jamais produits.

Les offices de vente de terrains, tels que je les ai vu décrits dans les journaux de la première moitié du XIX^e siècle, n'ont jamais dû faire à personne l'effet de lieux miraculeux, de lieux sacrés. Ils étaient sales et bruyants, ces éphémères tabernacles du désert, faits de toiles ou de planches. Ils se transportaient toujours plus loin vers l'Ouest, en attendant l'érection de temples durables. Mais, semblables à l'arche d'Alliance dans l'histoire d'Israël, ils apportaient, en s'avancant, la bénédiction divine à ceux sur les champs desquels ils séjournèrent, de même que le champ et la maison d'Obed-Edom, de Gath, avaient été bénis par la présence de l'arche qui s'y était arrêtée en allant vers Jérusalem, du temps de David.

La tendance première du gouvernement central fut de vendre le terrain par lots aussi considérables que possible. Cette tendance était d'ailleurs exactement l'opposé de la politique actuelle qui vise plutôt à économiser le terrain et à combattre les monopoles. La première vente (1787) comprenait environ un million d'acres (404.671 hectares), cédés à raison de trois quarts de dollar (3 fr. 75) par acre, somme sur laquelle une garantie de neuf ou dix *cents* (de 45 à 50 centimes) par acre était payée comptant. En dehors de toute considération fiscale, cette vente eut l'avantage de livrer à la culture une grande étendue de territoire, à savoir 1.300 milles carrés. De plus, la vente était soumise à certaines règles, contenues dans la précieuse *Ordonnance* que le Congrès continental avait rendue avant de se séparer,

et qui ne le cède en importance qu'à la *Constitution* des Etats-Unis elle-même, laquelle fut rédigée deux ans plus tard. Cette *Ordonnance* devint la base de la législation et de la politique dans le Nord-Ouest.

Elle inaugurait un régime, en vigueur encore aujourd'hui, et qui permet au gouvernement central d'exercer un contrôle territorial. Daniel Webster a dit à ce sujet : « Je mets en doute qu'une loi particulière quelconque, promulguée par un législateur quelconque, ait jamais produit des effets aussi caractéristiques et aussi durables »¹. Cette *Ordonnance* interdisait l'esclavage et elle exerça de ce chef une grande influence sur l'histoire de la vallée. Mais elle contient un article plus positif et d'une portée encore plus étendue, susceptible d'intéresser particulièrement le peuple français, actuellement encore. Elle débute par le paragraphe suivant : « La religion, la morale et la science étant indispensables à un bon gouvernement, comme au bonheur de l'humanité, les écoles et toute espèce de moyens pédagogiques doivent être constamment encouragés ». Quant à la façon précise dont on pouvait encourager la religion, la morale et la science, et travailler à l'existence d'un bon gouvernement et au bonheur de l'humanité, elle fut déterminée par l'initiative des représentants de la compagnie de l'Ohio, qui se montrèrent disposés à acquérir un million d'acres, à condition que le gouvernement assurât son concours à l'éducation et à la religion, ainsi que cela se pratiquait dans la Nouvelle-Angleterre. Voici les termes de leur propo-

¹ *First speech on Foot's Resolution*, dans *Writings and Speeches of Daniel Webster*, National Edition, 5, 263.

sition : un lot par district, c'est-à-dire une section d'un mille carré pour chaque terrain de six milles carrés, sera réservé au profit des écoles publiques, et un autre lot sera réservé également pour l'entretien du culte. Enfin quatre districts entiers seront pris sur l'ensemble de la concession pour couvrir les frais d'entretien d'une Université. Le Congrès jugea d'abord cette mesure trop libérale, mais étant donné la nécessité où il était de s'assurer un revenu que le respectable et généreux délégué Révérend Menasch Cutler s'engageait à lui fournir, au nom de sa Compagnie, le Congrès finit par céder, en réduisant seulement l'espace réservé pour l'entretien de l'Université. La convention était exactement la suivante : le lot n° 16 sera donné à perpétuité, par le Congrès, pour l'entretien d'écoles et le lot n° 29 pour les institutions religieuses. Deux districts voisins du centre et renfermant un bon terrain seront également donnés par le Congrès pour subvenir aux frais d'une institution littéraire, et devront être attribués à cet objet par la législation de l'Etat.

Un second grand territoire fut vendu dans les mêmes conditions. Ce fut, du reste, la dernière occasion où le Congrès National intervint en ce qui concerne la protection de la religion, et, en dehors de l'indication fournie par la note ci-dessous, je n'ai jamais pu savoir ce qui était advenu de cette donation en particulier¹. Il y avait eu beaucoup de tenta-

¹ En 1828, l'Ohio fit une pétition pour demander l'autorisation de vendre les terrains qui avaient été réservés dans un but religieux, et cette autorisation lui fut accordée. Les produits de la vente devaient être placés et les revenus de cette somme employés pour des usages religieux, conformément

tives de cette nature faites sur les bords de l'Atlantique, dans les temps colôniaux, ainsi que durant la Révolution et immédiatement après. Mais étant donné la diversité des religions et le principe de la séparation des Eglises et de l'Etat, l'essai ne put être renouvelé plus tard. Le lot n° 16, cependant, continua à être affecté aux besoins de l'enseignement, comme exemple des futures dotations en faveur des écoles, dans les territoires du Nord-Ouest, et dans les nouveaux Etats occupant les territoires du Sud-Ouest, ou de la rive droite du Mississipi, alloués antérieurement à 1850. A partir de 1850, deux sections par district (la section n° 16 et la section n° 36), furent réservées pour les besoins de l'enseignement, sans compter des dons particuliers faits aux établissements d'enseignement supérieur et se montant à plus d'un million d'acres.

Une étude récente¹ publiée sur ce sujet nous retrace l'histoire du concours apporté à l'éducation par les pouvoirs publics, en remontant jusqu'aux beaux jours de la Nouvelle-Angleterre où les colonies, en concédant des terrains à des Compagnies ou à des communes, faisaient des stipulations et des réserves spéciales en vue de l'entretien des écoles et du culte, et où les communes, souvent, prenaient des dispositions analogues et ajoutaient des terres encore incultes à la dotation. De la Nouvelle-Angleterre

aux instructions d'un Conseil législatif se réunissant dans les districts où étaient situées les réserves. Payson J. Treat, *The national Land System 1785-1820*.

¹ Joseph Shafer, *The Origin of the system of Land Grants for Education*. Bulletin de l'Université du Wisconsin n° 63. Séries historiques, vol. 1, n° 4, août 1902.

cette étude remonte jusqu'à l'Angleterre des xvi^e et xvii^e siècles, où nous voyons, les monastères et autres fondations religieuses ayant été détruits, et les écoles qui en dépendaient étant en train de périr, les rois, les villes et les comtés établir d'autres écoles, parfois sur l'emplacement des églises séquestrées, sans compter celles qui étaient fondées par des dons particuliers. On voit par là combien le mouvement en faveur de l'éducation était fort à cette époque.

Dans la vallée du Mississippi, ou, à tout le moins, dans une bonne partie de cette vallée, quelle que soit l'origine des donations, un espace, variant entre le trente-sixième et le dix-huitième du territoire était donc réservé pour les besoins de l'éducation, et les générations successives étaient appelées à jouir de ces bienfaits tant qu'il y aurait une République, ce qui revient à dire, pour tout bon Américain, jusqu'à la fin des siècles.

Mais tous les acres ne sont pas égaux, ainsi que l'a fait remarquer un éminent agriculteur, si on les considère au point de vue de leur productivité. Et ainsi les dons faits aux différents districts étaient loin d'avoir la même valeur et d'assurer aux écoles des revenus équivalents. Parfois le numéro 16, pris au hasard, tombait sur des terres légères ou sur un sol pierreux, et le numéro 36 sur des terrains alcalins ou marécageux. Les loteries instituées par la nature sont tout aussi injustes que les loteries instituées par les hommes. Mais la mesure générale qui avait été prise imposait une dette d'honneur aux trente-cinq ou dix-sept autres sections, et je suppose qu'il est bien rare qu'aucune d'elles ait songé à s'en

affranchir. En fait, les acres de terrain qui forment le patrimoine des écoles ne sont presque jamais moins productifs que les plus riches terres du district tout entier, attendu que des impôts locaux et volontaires comblent généralement la différence. On peut même dire que les terrains des écoles sont les plus riches et les plus fertiles du district. Dans la vallée du Mississipi environ 50.000 de ces petits terrains : 50.000 sections d'un mille carré chacune, ont été réservées depuis l'origine officielle du pays et resteront réservées jusqu'à la fin des temps. En réalité, ces terrains ne se distinguent pas des autres objectivement. Ils ne s'en distinguent que pour celui qui réfléchit à ce qui se développe chaque année dans les écoles auxquelles ils apportent, sinon leurs produits, du moins leurs revenus.

J'ai cité plus haut une estimation, faite en 1803, des différents usages auxquels on aurait pu consacrer les 15.000.000 de dollars payés aux Français en échange de la Louisiane. Un de ces emplois supposés était l'entretien permanent de 1.800 écoles libres où seraient instruits 90.000 élèves, moyennant une allocation annuelle de 500 dollars par école. Or, dans cette seule portion de la vallée, les écoles publiques possèdent 15.000.000 d'acres de terrain. Si l'on estime chaque acre à deux dollars, ce qui est très au-dessous de la moyenne, la dotation totale de ces écoles équivaldra au double du prix d'achat de la Louisiane. Et pourtant, dans ce calcul, j'ai estimé la moyenne de ce que possède une école à un trentesième et non à un dix-huitième de la moyenne totale. Si bien qu'en un sens il serait permis de dire que c'est la France qui a constitué le fonds des écoles,

et donné ces terrains pour l'éducation des « enfants de toujours », puisqu'il est probable que les revenus de ces terrains ont déjà couvert bien des fois le prix d'achat du territoire tout entier.

Assurément, ces terrains, que je voudrais voir figurés par des taches blanches sur la carte de la vallée, ont été vendus et occupés exactement de la même manière que les autres, avec cette seule différence que leurs revenus, selon une règle inviolable, ont été mis de côté pour servir à l'usage sacré auquel ils étaient destinés. C'est ainsi que, sous la loi de Moïse, un certain nombre d'animaux domestiques étaient réservés pour des sacrifices publics. Dans les États de la rive droite du Mississipi, Iowa, par exemple, sur un don global de 1.013.614 acres 21 de terrain ¹, moins que n'en ont emporté, dans leurs empiètements voraces, le Mississipi et le Missouri, cours d'eau limitrophes de la vallée, et plus que n'en ont apporté les autres agents naturels de la région, deux cents acres seulement étaient encore à vendre en 1911.

Quand nous voyons qu'à partir de 1903 la valeur du terrain, au centre d'une vallée populeuse, s'était élevée de 1 dollar 25 cents par acre à 100 ou 200 dollars, dans les fermes les plus fertiles, et à 1.000 dollars, dans les villes, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que les terres appartenant aux écoles n'aient pas été conservées intactes et que l'on ne se soit pas borné à les louer et à employer leurs revenus selon les nobles intentions de la Nation et de l'État,

¹ L'État d'Iowa possédait, outre 1.013.614 acres 21 provenant de la section n° 46, 533.473 acres 76 provenant d'un don fait par le Congrès en 1841.

qui les avaient consacrées à l'éducation. Cette mesure aurait placé au centre de chaque district une propriété commune dont le rapport se serait accru proportionnellement au développement économique de la contrée. On aurait pu trouver là la matière d'une comparaison extrêmement précieuse entre deux systèmes d'exploitation agricole. Et le peuple aurait eu ainsi, toujours présents à ses regards, sous une forme concrète, et l'héritage qu'il a fait, et les obligations qui en résultent pour lui. Tandis que, dans l'état actuel des choses, on est obligé de faire un très gros effort d'imagination pour retrouver, sous les chiffres qui remplissent le rapport d'un trésorier d'État ou d'un inspecteur de Comté, ces petits lots de terrain vers lesquels avaient convergé les plus nobles intentions qui jamais aient animé une nation, et qui symbolisaient la prière désintéressée et le généreux sacrifice offerts par une génération pour la suivante.

Mais il est facile de s'apercevoir que les intentions sont restées toujours aussi généreuses, malgré la disparition d'un symbole concret, et que l'on continue toujours à faire la même prière désintéressée, dans tous les districts du territoire, y compris ceux qui renferment peu d'enfants, attendu que, dans toute région habitée, on rencontre actuellement une maison d'école tous les deux milles, que l'on aille du Nord au Sud ou de l'Est à l'Ouest. Je me réserve de parler plus tard d'une dotation plus étendue, destinée non seulement à l'enseignement élémentaire universel, mais encore à l'enseignement secondaire et à l'enseignement supérieur, dotation ordonnée par le peuple et pour le peuple, et prise sur le trésor com-

mun. Je tiens seulement à appeler en passant l'attention du lecteur sur ce fait que le partage du domaine de Louis XIV dans le Nouveau-Monde a mis l'école publique au premier rang dans la conscience nationale et dans les aspirations de tous, et en a fait la base d'un système social essentiellement démocratique et d'un système politique plus profondément démocratique encore.

Sur le versant Est des montagnes s'élevaient d'aigres controverses entre ceux qui pensaient que l'éducation est nécessaire à la garantie des institutions libérales et ceux qui soutenaient que la gratuité de l'instruction chargeait les impôts sans nécessité; entre ceux qui souhaitaient et ceux qui redoutaient la disparition des barrières sociales qu'amènerait forcément, pensaient-ils, la propagation de l'instruction; entre ceux qui considéraient le droit à l'instruction comme un droit naturel et ceux qui voyaient dans l'établissement d'un impôt pour un tel objet une violation des droits de l'individu; entre ceux qui voyaient dans l'instruction une panacée capable de faire disparaître la pauvreté et la misère, et ceux qui prétendaient qu'elle ne profitait pas aux masses; et enfin, entre ceux d'une secte et d'une race et ceux d'une autre secte et d'une autre race. Mais à l'Ouest des monts Alleghany, dans la contrée qui est au Nord de l'Ohio et dans tout le territoire situé à l'Est du Mississipi, c'est-à-dire, je le rappelle, dans toute la partie des États-Unis qui avait été découverte par les Français, il n'y avait à peu près aucune opposition, bien que le fonds attribué aux écoles fût assez maigre au début. L'école publique devint donc l'orgueil d'un peuple, l'expression de son idéal, la clef

de vouûte de ses espérances. Je crois que les trois quarts des enfants du territoire enfermé dans la chaîne magique forgée par la fameuse *Ordonnance* lors du premier partage territorial, ont fréquenté l'école publique : de futurs présidents des États-Unis, des juges, des présidents d'Université et de grandes compagnies de chemin de fer, des fermiers et des artisans, des artistes et des poètes en ont partagé les bienfaits.

En résumé, si le désir de se créer des revenus hâta les premières ventes du domaine public dans la vallée du Mississipi, on peut dire que, non seulement la Nation obtint, en échange de son territoire, les moyens de payer les dettes de la Révolution, mais qu'en outre des établissements fondés par des individus, indépendants au sens le plus élevé du mot en même temps que conscients des devoirs de solidarité, purent, grâce à ces ventes, se grouper autour d'une institution éminemment paternelle : l'école publique. La reconnaissance universelle alla à la Nouvelle-Angleterre et à l'Etat de New-York, mais, en réalité, les lots de terrain réservés pour les écoles étaient empruntés au territoire et aux richesses de la Nouvelle-France.

Il serait fastidieux de suivre dans le détail tout ce qui concerne les ventes de terrains, l'administration des églises et le fonctionnement des autres anneaux de cette chaîne magique forgée par la bienfaisante *Ordonnance*. Voici seulement une statistique dressée en 1909 et indiquant les différentes opérations concernant le domaine public, enregistrées dans les actes officiels.

Jusqu'en 1909 on avait vendu contre espèces, y

compris les terrains primitivement classés comme terres libres, 289.293.608 acres de terrain, soit 115.717.000 hectares, et les recettes totales s'élevaient à la somme de 423.451.673 de dollars.

Les opérations enregistrées étaient les suivantes :

| | | |
|---|----------------------------------|---|
| Terrains cédés gratuitement et définitivement aux colons établis dans le pays conformément à la loi du <i>Homestead</i> . . . | 115.124.296 acres ¹ . | |
| Terrains accordés aux anciens militaires ayant servi dans les guerres de la Révolution, de 1812 et du Mexique, ainsi qu'aux déserteurs anglais. . . | 68.790.510 | — |
| Terrains laissés gratuitement aux premiers colons dont les droits ont été ratifiés avant 1904 . . . | 33.440.480 | — |
| Terrains incultes vendus contre espèces pour l'exploitation des carrières ou du bois de commerce | 12.556.015 | — |
| Terrains cédés gratuitement et définitivement à des particuliers à condition de les reboiser partiellement. | 9.855.875 | — |
| Echanges de terrains à reboiser (payés en espèces) | 1.010.350 | — |
| Terrains récents classés comme terres libres (payés en espèces). | 5.149.546 | — |
| Terrains miniers (payés en espèces) | 1.575.679 | — |
| Terrains carbonifères (payés en espèces). | 505.919 | — |
| Donations estimées à | 3.200.000 | — |

¹ Un acre vaut 0 hectare 404.671.

Dons aux États :

| | | |
|---|------------|----------------|
| Pour les écoles | 77.359.433 | acres. |
| Terres marécageuses | 65.582.503 | — |
| Pour les chemins de fer | 37.853.079 | — |
| Pour des améliorations inté- rieures | 12.651.482 | — |
| Pour l'éducation, etc. | 18.407.480 | — |
| Pour les canaux | 4.598.668 | — |
| Pour les routes carrossables . . | 2.986.632 | — |
| Pour l'amélioration des rivières. | 2.245.252 | — |
| Pour les bâtiments publics . . . | 1.362.731 | — |
| Pour l'amendement des terres . | 297.665 | — |
| Dons pour les chemins de fer . . | 76.486.980 | — ¹ |

Le 30 juin 1912 les terrains accordés conformément à la loi du *Homestead* comprenaient jusqu'à 127.800.000 acres ; les concessions de bois de charpente et de pierres à bâtir comprenaient 13.060.000 acres ; les réserves de forêts 187.400.000 acres ; enfin 682.984.762 acres restaient inexploités, dont plus de la moitié dans l'Alaska ; ce qui veut dire que, si l'on excepte l'Alaska, plus des deux tiers du terrain distribué avaient été concédés pour des entreprises privées, employés à des améliorations publiques, réservés à perpétuité pour l'usage du public, ou donnés pour les besoins de l'enseignement public.

Je répète que le principal motif de la vente avait été au début la nécessité de se procurer de l'argent. Mais, peu à peu, le peuple américain, voyant que de grandes étendues de terrain restaient inutilisées pour la spéculation, que la zone des espaces libres allait se rétrécissant de plus en plus, que la pression qui

¹ *Cyclopedia of American government* édité par Andrew, C. Mc. Laughlin et Albert Bushnell Hart, vol 3, p. 97.

résulte du manque de place commençait à se faire sentir à l'est des montagnes tout autant qu'en Europe ; devenu conscient, d'autre part, chez quelques-uns de ses hommes de génie, de l'occasion unique qui s'offrait au monde, d'arriver à la réalisation pratique des droits naturels de l'homme sur la terre, sans pour cela bouleverser le système traditionnel employé dans les autres pays, le peuple américain, donc, s'efforça de faire passer au second plan la question du profit, et de considérer avant tout l'intérêt de la région et de la Nation tout entière. Ce sentiment, très motivé, a été exprimé à la tribune d'un parti politique au milieu du siècle dernier¹. « Le terrain public, a-t-on dit, appartient au peuple et ne doit pas être vendu à des individus, non plus qu'à des sociétés agricoles ou industrielles : il doit être conservé pour le peuple, ainsi qu'un dépôt sacré ; et doit être cédé par petites portions et gratuitement à ceux qui ne possèdent pas de terre. »

Dix ans plus tard cette doctrine prenait la forme d'une loi qui portait la signature d'Abraham Lincoln. Mais, déjà, le mouvement tendant à sa réalisation était très actif depuis trente ans. Il avait débuté par le cri d'un pauvre imprimeur de la ville de New-York², instruit des principes de la Révolution française et toujours prêt à proclamer, à propos et hors de propos, l'égalité des droits de tous les hommes sur la terre. C'était comme une voix qui se serait fait entendre dans le désert pour guider sur le chemin du salut les habitants des côtes, déjà surpeuplées, et

¹ *Free-Soil Democratic Platform* 1852, p. 12.

George Henry Evans.

pour indiquer, par la même occasion, la manière de faire fleurir le désert. Bien que bon nombre de ses associés fussent fouriéristes et que lui-même l'eût été au début, il ne parlait pas, comme l'eût fait un disciple de Fourier, en menaçant les privilèges établis ; il ne plaidait pas pour une division communistique de la propriété : c'était un individualiste idéaliste, et il voyait un moyen de régénération sociale dans ce programme qui consistait à réserver l'accès des terres libres et incultes, non aux spéculateurs, non aux acquéreurs étrangers, mais aux habitants actuels du pays : à permettre à ces derniers d'occuper le terrain avant toute vente, par sections carrées de 160 acres, avec défense de le revendre. Cette mesure ne devait léser en aucune façon les droits des individus auxquels l'État avait accordé des terrains précédemment, mais elle deviendrait une bénédiction pour ceux qui ne possédaient rien. Car, estimait-il, il y avait assez de terrains libres pour satisfaire tous les hommes sans terrain, et il en serait ainsi, probablement, pendant des dizaines, sinon des centaines d'années¹.

Un économiste allemand a émis l'opinion que c'était uniquement au mouvement ainsi inauguré que l'Amérique avait dû de ne pas tomber dans le socialisme. Et l'un des principaux économistes américains, discutant le même sujet, débute par ces observations :

« Les Français sont un peuple de philosophes. Partant de la théorie des droits de l'homme, ils cons-

¹ Voir J. R. Commons, *Documentary History of American Industrial Society*, VII, 287-349.

truisent un système de logique, puis font une révolution : et la théorie se change en pratique. Alors survient un coup d'État et un empereur.

« Les Anglais sont un peuple qui ne se pique ni de philosophie ni de logique. Ils déchirent leur Constitution à l'endroit où elle commence à les gêner : ils ont l'esprit pratique, mais illogique.

« Les Américains sont Français par leur logique et Anglais par l'usage qu'ils font de la logique. Ils proclament les droits universels de l'homme, et introduisent dans leurs lois tout ce qu'il faut pour augmenter les droits de la propriété. »

La loi du *Homestead* est sortie de la doctrine des droits naturels de l'homme. Si son caractère idéal a pu disparaître souvent, au cours de discussions prosaïques, il n'en continue pas moins à ennoblir bien des statuts, en apparence très terre à terre. Des raisons économiques propres à l'Est et à l'Ouest militèrent en commun derrière la bannière de cette idéalisme, et on en arriva à réclamer, non seulement du terrain libre pour les hommes sans terrain, mais encore du terrain libre pour les esclaves. Le mouvement du *Homestead* mit fin à l'esclavage. On est obligé de le reconnaître, alors même que, dans sa générosité, il aurait épuisé en un demi-siècle toutes les terres cultivables du domaine national. La voix qui s'était fait entendre dans le désert réclamait la légalisation des droits naturels, sans détriment pour les droits acquis ; elle exprimait le vœu de voir s'édifier un régime individualiste sur la gratuité de la propriété privée, et l'espoir de voir l'égalité s'établir, grâce à la limitation de cette propriété à une surface de cent soixante acres, ne pouvant être aliénés ni

par vente ni par hypothèque. Or trente ans plus tard le droit naturel sur⁷ les terrains libres était acquis, la société individualiste se développait rapidement, vu le nombre croissant des propriétaires, et l'inaliénabilité des terrains était reconnue par l'État. Toutefois, on avait négligé de réserver les terrains aux colons réellement établis, et de limiter l'étendue des concessions, ce qui permit aux compagnies de chemin de fer d'épuiser à elles seules les terrains libres du *Homestead* en l'espace de deux générations et ce qui amena l'accumulation de grandes étendues de terrain en un petit nombre de mains.

La logique française, s'exprimant par la bouche du *leader* dont nous venons de parler et par celles d'autres hommes, tels que Horace Greeley, marcha ainsi à la tête de ce dernier exode, de même que c'étaient les pionniers français qui avaient ouvert la voie aux premiers colons de l'Amérique. Et, bien que cette logique ait été appliquée à la manière anglaise, c'est à elle qu'est dû, du moins pour une large part, le rôle joué par le sol libre de la vallée du Mississippi dans l'affranchissement de tout un peuple d'esclaves, à l'intérieur et en dehors de cette vallée. Si l'une des prémisses du syllogisme importé de France n'avait pas été faussée d'avance par ce fait que les colons des frontières avaient intérêt à s'installer immédiatement et à prospérer sans retard, la conclusion de ce syllogisme n'aurait pas eu besoin d'être retouchée à plusieurs reprises et accommodée aux circonstances. Quoi qu'il en soit, on avait rencontré là une occasion, peut-être unique, d'appliquer la doctrine jusqu'au bout, sans pour cela bouleverser de fond en comble un système social et industriel

établi. Un demi-billion de fermes inaliénables, toutes de la même étendue, accordées gratuitement, sans pourtant qu'aucun droit antérieur ait été lésé, et groupées autour des lots de terrain réservés a priori pour l'éducation des enfants de ce sol libre : voilà qui eût pu fournir au monde, indéfiniment, un exemple à suivre ou à éviter ; à condition, toutefois, que tous les acres de terrain fussent sortis des mers primitives et des glaciers, non seulement libres et égaux entre eux quant à la surface, mais encore égaux entre eux quant à la valeur. En réalité il n'en est rien : la nature a rendu certaines terres fertiles et les autres stériles ; les unes renferment de l'or, les autres n'exhalent que le goût de l'alcali. Il aurait fallu une sagesse infinie pour les ajuster aux capacités inégales des gens qui réclamaient du terrain, se déclarant libres et égaux en droit, et s'avancant, derrière le drapeau du sol libre, vers ces territoires où quelques pauvres diables allaient bientôt régner en souverains, et où quelques fermes allaient bientôt se transformer en châteaux.

Lorsque le Président Andrew Johnson prophétisait, en 1852, qu'au bout de sept cents ans les États-Unis pourraient être rentrés dans leurs frais, il estimait qu'une propriété de 160 acres rapportait à son propriétaire 100 dollars par an, sur lesquels le gouvernement pourrait prélever une taxe de 30 p. 100. Au bout de sept ans le gouvernement aurait donc touché 210 dollars, c'est-à-dire 10 dollars de plus que le prix initial de la propriété. Il arrivait à établir par ce calcul que les dépenses du gouvernement pour une période de 4.392 ans se trouveraient ainsi couvertes par les propriétaires de terrains, chacun

des 9 millions de propriétaires versant en sept cents ans 24.400 dollars, et l'ensemble des propriétaires fournissant 219.600.000.000 de dollars. Ce plan était à peu près aussi ingénieux, a-t-on dit, que celui de Fourier, qui proposait de payer la dette nationale de la France à l'aide d'une poule pondeuse¹.

Aujourd'hui, le domaine acheté par les États-Unis à la France renferme à peu près 9 millions d'habitations (maisons en propriété, maisons louées ou appartements). Et il serait facile de démontrer que les habitants de ces maisons, non seulement contribuent directement et indirectement à payer les dépenses du gouvernement, beaucoup plus facilement que n'eussent pu le faire supposer les estimations, en apparence fantastiques d'Andrew Johnson, mais qu'ils fournissent au monde, en outre, un excédent de produits que l'on n'aurait pas osé espérer, même en 1850. On ne peut imaginer aucun autre système de partage capable de développer aussi rapidement la prospérité de ce vaste domaine. Ce qu'il est permis de se demander, c'est si on n'aurait pas pu adopter une politique plus conservatrice, plus systématique et ayant la vue plus longue, une politique qui aurait travaillé au bien commun des générations à venir en même temps qu'à celui de la génération actuelle et des trois ou quatre générations qui viennent de disparaître. C'est le souci de ce bien commun qui occupe aujourd'hui les pensées de nos meilleurs économistes, de nos savants, de nos hommes d'État. Je compte, d'ailleurs, revenir sur ce sujet.

¹ Discours sur la loi pour l'encouragement de l'agriculture, 25 juillet 1850. Discours sur la loi du *Homestead*, 29 avril 1852 et 20 mai 1853.

Bornons-nous ici à célébrer ce fait, qu'il existe cinquante ou soixante millions de descendants géographiques des Français dans la vallée du Mississipi et jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, dont La Salle avait pris possession au nom de Louis XIV.

CHAPITRE VIII

SUR LA PISTE DES COUREURS-DES-BOIS

Ce serait une erreur de s'imaginer, a dit l'un des hommes d'État de la vallée du Mississipi, le sénateur Thomas Benton, que, seuls, les savants soient capables de dessiner une route. « Il existe toute une classe d'ingénieurs topographes, antérieurs aux écoles et prétendant moins à l'infailibilité que ne le font d'ordinaire les géomètres. Ce sont les animaux sauvages : le buffle, le cygne, le daim, l'antilope et l'ours, qui traversent la forêt, guidés, non par le compas, mais par l'instinct, lequel les conduit toujours sur le bon chemin, à savoir : aux cols les moins élevés des montagnes, aux gués les moins profonds des rivières, aux pâturages les plus riches des forêts, aux meilleures sources salines et à la voie praticable la plus directe entre deux points éloignés l'un de l'autre. Ils circulent sur des milliers de milles, opèrent leurs migrations annuelles dans les deux sens, et ne manquent jamais de choisir le chemin le plus facile et le plus court. Ce sont ces ingénieurs primitifs qui tracent les premières routes dans un pays neuf ; les Indiens les suivent et font de la piste d'un buffle une véritable route stratégique. Les premiers chas-

seurs blancs empruntent encore les mêmes pistes pour poursuivre leur gibier, et alors, l'ex-chemin du buffle se transforme en route carrossable pour le service de l'homme blanc, en attendant qu'il devienne la voie ferrée ou la route macadamisée de l'homme de science¹. »

Un chasseur de brebis sauvages des Montagnes Rocheuses demandait un jour si ces chemins dataient d'un an, de cinq ou de dix ans ; le savant qui l'accompagnait lui répondit qu'ils pouvaient bien dater de seize mille ans, tant les premiers ingénieurs étaient restés longtemps à l'œuvre. On m'a assuré que dans quelques régions de l'Europe les collègues des animaux américains, ayant continué plus longtemps encore à exercer leur profession, ont positivement réussi à tailler des chemins dans le roc à l'aide de leurs pieds coussinés de poils.

Nous voyons par là qu'en effet on aurait tort de croire que les forêts et les plaines de la vallée du Mississippi étaient dépourvues de chemin. Elles étaient au contraire sillonnées par des pistes nombreuses. Si vous avez été assez heureux pour lire *Atala*, de Chateaubriand, vous devez avoir une idée toute différente des forêts de l'Amérique et en particulier de la vallée du Mississippi. Il écrit : « Sur le bord occidental les savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur d'un ciel où ils s'évanouissent... Telle est la scène sur le bord occidental, mais elle change sur le bord opposé et forme avec la première un admirable con-

¹ Discours prononcé à propos d'une loi sur la construction des grandes routes vers le Pacifique, 16 décembre 1850.

traste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bigonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élançant de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre ces lianes traversent des bras de rivière sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs... Une multitude d'animaux y répandent la vie et l'enchantement. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des cariboux se baignent dans un lac; des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie de la grosseur d'un passereau descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris étincellent sur les jasmins des Florides; et des serpents-oiseleurs sifflent, suspendus aux domes des bois, en s'y balançant comme des lianes... Tout ici... est mouvement et murmure... Quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, ils se passent de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs

primitifs de la nature ». Et lorsque René et Atala s'échappent à travers les forêts : « Nous avançons avec peine, dit René, sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets... les serpents à sonnettes bruisaient de toutes parts ; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres, qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements¹ ».

C'était, à la vérité, une solitude impraticable et tapageuse ; si nous consentons toutefois à considérer ce qui précède comme une description exacte de spectacles que, ainsi que nous l'avons déjà insinué, Chateaubriand n'avait jamais vus de ses yeux, mais seulement en imagination. Or un auteur indigène a récemment écrit un volume sur la vallée et ses routes, et étudié des forêts situées probablement au nord de celles où erraient René et Atala, et il nous assure que ces forêts n'étaient ni tapageuses ni impraticables ! Il écrit qu'en 1775, c'est-à-dire dix-huit ans après le premier établissement blanc dans l'Etat de l'Ohio, il existait probablement autant de chemins praticables à cheval, à une allure de cinq milles à l'heure, qu'il y a aujourd'hui de chemins de fer dans le même Etat. Et les chemins tracés par les buffles, ou tout au moins certains de ces chemins, étaient assez larges pour que plusieurs voitures pussent y voyager de front : ils étaient aussi larges qu'une double voie de chemin de fer. Ainsi, les Indiens qui habitaient à l'extrême-Ouest trouvaient leurs routes toutes pré-

¹ Chateaubriand, *Atala*, 5, 8, 55.

parées par l'instinct de ces ingénieurs primitifs, qui ignoraient la trigonométrie, le sextant et la place des étoiles¹.

Et ces premiers faiseurs de routes ni ne hurlaient ni ne rugissaient en chemin. En me fiant à la même autorité (Hulbert), je puis vous assurer que les routes de la forêt étaient des pistes sans voix, dont le silence n'était troublé que par le vent et la chute des feuilles. Quand les loups hurlaient dans les forêts, c'est qu'ils étaient poussés par la faim, et leurs hurlements ne faisaient qu'accentuer le silence habituel. Lorsque les ours hurlaient ou grondaient, c'était en se battant entre eux ou parce qu'ils souffraient, eux aussi, de la famine.

Le gazouillement des oiseaux ne pouvait pas égayer l'ombre des forêts, attendu que, les grands arbres étant reliés entre eux par des lianes, le soleil ne parvenait jamais jusqu'au sol, et qu'il n'y avait pas de végétation de sous-bois. Les oiseaux de la forêt n'arrivèrent donc qu'avec l'homme blanc. Il y avait des perroquets dans le Kentucky et il y avait des pigeons dans l'Ohio, ainsi que des oiseaux de proie : aigles et buses. Mais les oiseaux que nous rencontrons aujourd'hui et les abeilles n'immigrèrent que plus tard.

Enfin, même si nous admettions que les forêts d'Amérique eussent eu, durant l'été, les couleurs, et dans les moments tragiques, les clameurs que nous dépeint Chateaubriand, et que seuls étaient capables de percevoir un œil et une oreille subtils, nous ne pourrions pas les croire dépourvues de chemins, du

¹ Hulbert, *Historic Highways*, vol. I, p. II.

moment qu'elles étaient habitées par ces anciens ingénieurs : le buffle, le daim et le mouton. Lorsqu'arriva l'Indien, qui ne vivait que de la chasse des animaux sauvages, il suivit tout naturellement les sentiers pratiqués et fréquentés par les bêtes, puisque ceux-ci se trouvaient le conduire vers sa nourriture, vers l'eau, vers le sel, vers des lieux d'habitation appropriés aux saisons. Les chemins du buffle et les traces du daim devinrent ses pistes professionnelles, les rues où il allait s'approvisionner. Et, comme ses ennemis avaient des chances de l'y rencontrer, ces pistes furent, non seulement les voies de la paix, mais encore les chemins de la guerre. Lorsqu'un Peau-Rouge marchait sur la piste pacifique de son ennemi, on disait dans la langue des Indiens qu'il était « sur le chemin de la guerre ».

Puis, avec le temps, vinrent à leur tour les marchands européens qui recherchèrent amicalement les Indiens, toujours sur les mêmes pistes ; et ces pistes devinrent bientôt les avenues d'un petit commerce. De même que les marchands des quatre saisons à Paris, les marchands et les coureurs-des-bois allaient et venaient le long de ces chemins couverts, aussi sombres pendant l'été que les rues les plus étroites. Mais, bien qu'ils marchassent en silence, le bruit de leurs pas feutrés et des brindilles cassées était perçu par l'oreille alerte des Indiens, aussi clairement qu'on entend à Paris, dans la cité, la voix musicale des marchands ambulants. Et les endroits où ces commerçants du désert étalaient leur pacotille devant leur clientèle de Peaux-Rouges, finirent par devenir de petits centres commerciaux, annonçant les futures grandes villes.

Telles sont les pistes par lesquelles, après avoir suivi les cours d'eau, s'avancèrent les coureurs-des-bois français dans les clairières des forêts de l'Ouest et sur les confins des prairies. Leur présence causait une surprise aux propriétaires indigènes de ces grandes routes sauvages, qui ne connaissaient encore que le pas du loup, du renard et de l'ours, les bonds du buffle et du daim et la marche des pieds nus ou chaussés de mocassins des Indiens.

Un chimiste célèbre a découvert que l'homme, dans son évolution, était sorti de la mer ; qu'il avait dans les veines certains éléments : du potassium, du calcium, du magnésium, du sodium, lesquels se retrouvent, combinés dans les mêmes proportions, dans l'eau de l'océan pré-cambrien. Que cette théorie soit exacte ou non, il y a eu, dans le développement de l'homme, une phase qui lui a laissé l'empreinte de la forêt, et c'est au sortir de cette phase, comme l'a dit un auteur américain, que l'homme, n'ayant eu jusque-là que la connaissance de la forêt, que les rêves de la forêt, que l'amour de la forêt et que la religion de la forêt, émergea dans les plaines de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, la civilisation française, bien qu'elle ait conservé l'odeur et la musique de la mer, bien qu'elle se soit plu, au commencement, à suivre les cours d'eau par lesquels elle restait en contact avec l'Océan, finit par pénétrer, avec les pionniers français, dans les pistes des forêts. Et les coureurs-des-bois devinrent des sortes d'ambassadeurs amphibiens représentant le royaume de la mer dans l'empire de la terre. C'étaient, peut-on dire, les pionniers des pionniers. Parmi eux nous citerons, par exemple,

Etienne Brûlé, qui fut contemporain de Champlain. Ces pionniers avaient sur les explorateurs et les prêtres une avance dont l'histoire n'a pas conservé la mémoire et ils continuèrent leur aventureux trafic vendant des objets venus de France : fusils, haches, perles, vêtements, tabac, eau-de-vie, jusqu'à ce qu'ils eussent lié connaissance avec tous les indigènes, en allant des Esquimaux, qui se creusaient des huttes dans la neige, aux Commanches, qui balayaient les plaines du Sud avec leurs cavaliers bandits.

C'était une espèce d'hommes bien indisciplinés que ceux qui avaient la mission de servir d'intermédiaires, non seulement entre l'eau et la terre, mais entre la civilisation et la barbarie déjà corrompue au contact et au profit de la civilisation. Mais il ne faudrait pas les blâmer trop sévèrement de leurs oscillations entre ces deux genres de vie. Ils faisaient le pont de l'un à l'autre monde, et se confessaient dans l'un des péchés commis dans l'autre, péchés qui, s'ils étaient restés sans rémission, auraient été suffisants pour les précipiter hors de l'Eglise et pour les jeter dans l'enfer.

L'histoire a oublié les noms de la plupart de ces coureurs-des-bois et ne nous fournit que peu de détails sur le caractère de ceux qu'elle a retenus, si l'on excepte les rois et quelques grands personnages. Mais ceux qui ont suivi immédiatement les traces des hommes de l'avant ont eux-mêmes inscrit leurs noms, ou quelques-uns de leurs noms, à des places où ils peuvent être lus, et sont certainement lus bien plus souvent que s'ils avaient été les favoris de l'histoire. Etienne Brûlé, qui conduisait Le Caron en qualité d'interprète lors de sa première mission dans

l'Ouest, après avoir suivi pendant des centaines de milles les pistes de terre et les voies d'eau en arrière des établissements anglais, dans les endroits où les colons étaient trop timides pour s'aventurer, finit par souffrir le martyre du feu. Son nom est conservé dans celui d'un torrent impétueux de l'Ouest¹, peut-être même dans celui d'une tribu indienne. Le nom de Jean Nicolet, de Cherbourg, qui fut envoyé en ambassade auprès de la tribu de Winnebagoes et dont l'aventure pittoresque, racontée dans les *Relations des Jésuites*, marque vraiment le début de l'histoire de l'Ouest, a été donné au chemin devenu aujourd'hui les rues de la ville de Minneapolis, c'est-à-dire les plus peuplées de toute la vallée du Mississipi.

Quant à du Luth, le cousin de Tonty, un « homme d'une hardiesse si tenace que La Salle lui-même ne l'a pas surpassé », dit Parkman, « il vivait constamment dans la forêt, dans les villes indiennes, dans les postes les plus avancés du désert que lui-même avait établis ; il explorait le pays, il faisait le trafic, luttait, gouvernait des sauvages indisciplinés et des blancs qui n'étaient pas beaucoup plus faciles à conduire² ». Enfin il traversa l'Océan pour se rendre à Versailles où il fut reçu au milieu des splendeurs et des vanités. Or nous avons déjà retrouvé son nom dans celui d'une admirable cité, construite sur les bords du lac Supérieur, une cité qui a pris la place de Londres sur la liste des grands ports du monde :

¹ Sans préjudice de l'étymologie plus positive qui, d'après quelques-uns, rapporterait l'origine du nom de ce torrent : la rivière Brûlé, aux pins brûlés, ou au bois brûlé, qui se trouve sur ses bords.

² Parkman, *La Salle*, p. 274.

c'est celui de la ville de Duluth. Macaulay avait un jour vu en rêve les habitants de la Nouvelle-Zélande assis au milieu des ruines de Londres, les yeux fixés sur la Tamise où l'on ne découvrirait pas un seul mât. Ce rêve semble s'être en partie réalisé puisqu'une ville, fondée sur la piste d'un coureur-des-bois et en dehors des limites de la civilisation, a ainsi pu recueillir l'héritage d'une cité, célèbre entre toutes les cités du monde.

« Cette classe d'hommes n'est pas encore éteinte, a dit Parkman il y a vingt ou quarante ans. Dans les tristes déserts situés au delà des lacs septentrionaux, comme dans les solitudes lointaines de l'Ouest, on peut toujours en trouver, n'ayant changé ni de genre de vie ni de caractère, depuis le jour où Louis le Grand avait réclamé la souveraineté de l'empire du désert. »

Pourtant, si quelques-uns d'entre eux ont survécu jusqu'à présent, leur mission est bien terminée. Les chemins tracés par les bêtes et ouverts par les pionniers sous les pas des prêtres, des explorateurs et des marchands ont subi des influences qui ont détruit peu à peu tout le charme de la forêt, charme pour lequel ceux qui l'aimaient avaient bravé les épreuves de la solitude. La piste s'est transformée en voie ferrée, et l'automobile à pétrole fonctionne, même dans la gorge sauvage de l'Orégon. En général, a-t-on dit de la partie boisée de la vallée, « il y a aujourd'hui un chemin de fer partout où il y avait un sentier il y a vingt-cinq ans ». On peut d'ailleurs ajouter que là où il y avait un poste de commerce français, ou un fort, ou un chemin de portage, il existe aujourd'hui une ville. Et ce fait n'est pas dû

à l'attraction exercée sur les populations de ces endroits par le chemin de fer projeté, mais bien plutôt à l'avantage qu'il y a pour une ville à être sur une grande route, connue des buffles eux-mêmes. Tous les sentiers ne sont pas devenus des chemins de fer, mais les chemins de fer ont suivi à peu près toutes les voies naturelles, c'est-à-dire la piste des coureurs-des-bois, parce qu'instinctivement ceux-ci cherchaient les cols, les chemins de portage les moins grimpants pour aller d'une vallée à l'autre, les routes les plus directes et se tenant au niveau le plus commode.

Le Président de l'une des plus grandes Compagnies de chemin de fer de l'Amérique a noté la différence la plus caractéristique qui existe entre les chemins de fer d'Europe et ceux d'Amérique, ou du moins ceux de la vallée du Mississipi. En Europe, les chemins de fer ont remplacé la bête de somme, la voiture publique, le camion de bagages, qui encombraient les grandes routes entre deux centres peuplés. Dans la vallée du Mississipi, le chemin de fer a marché devant le colon et lui a montré le chemin, exactement comme le coureur-des-bois avait marché devant l'immigrant aux pas moins rapides, et l'avait dirigé vers de nouvelles frontières. Le buffle, le coureur-des-bois, l'ingénieur étaient venus chacun à leur tour. Et le chemin de fer, c'est-à-dire le plus moderne des coureurs-des-bois, n'a pas seulement servi la société en établissant une communication entre des localités déjà existantes : il a été, véritablement, « un fondateur des villes¹ ».

Là-bas, sur ces prairies qui sont au delà des forêts,

¹ James J. Hill, *Highways of Progress*, 235-236.

j'ai vu se réaliser la théorie de M. Hill. Au-dessous du lac Michigan, un chemin de fer s'est glissé vers le Mississipi, le long du des Plaines et de l'Illinois à l'endroit même où La Salle avait vu de son canot de grands troupeaux de buffles « marcher en colonnes ou en longues files, le matin, à midi et le soir. » Ce chemin de fer n'allait pas à une ville en particulier : il allait vers l'eau. C'était une route de l'eau à l'eau ; un long chemin de portage allant du lac au Mississipi, et *vice versa*.

Je me souviens qu'un jour on a tracé avec des piquets une nouvelle route conduisant, à travers la prairie, du fleuve à un endroit inhabité que n'avaient jamais connu les ingénieurs primitifs. C'était une terre de feu, qui renfermait des gisements de charbon, ceux-là mêmes dont Joliet avait reconnu les signes lors de son mémorable voyage. Et, à partir de ce moment, des quantités de voies furent tracées dans la prairie, où, dressée sur le gazon, on peut voir encore la première locomotive. Toutes ces lignes se dirigeaient, soit vers le pays du feu, soit vers celui du bois, soit vers celui du grain, soit vers celui de la viande, ou de l'or, ou du fer, ou du plomb, et s'entre-croisaient de telle sorte que la prairie tout entière avait l'air d'un réseau de filet. En 1911 la « machine de transport », comme l'a appelée M. Hill, représentait une longueur de 254.732 milles, ce qui équivaut à peu près à 40 p. 100 de l'ensemble des chemins de fer du globe. Sur ces 254.732 milles de voies ferrées la vallée du Mississipi en possédait à peu près 140.000, et, partout, les chemins de fer amenaient avec eux les fils du télégraphe et du téléphone et semaient des villages, des villes et des cités. Ils apportaient les

modes de Paris au pays des buffles, comme jadis avait fait Perrot.

Lorsque les géomètres arpenteurs arrivèrent dans la prairie, laquelle était dépourvue d'arbres, sauf dans les bois des bords de l'Aramoni, derrière le rocher de Saint-Louis, et dans ceux qui, plus loin, longent l'Illinois, les bêtes sauvages et les Indiens avaient disparu du côté de l'Ouest. Le sol de la prairie avait été remué, planté par places ; des clôtures commençaient à apparaître sur de mornes étendues, les maisons s'élevaient à raison de quatre par section ; il y avait une maison d'école, d'une seule pièce, tous les deux milles, et des églises très espacées. A mesure que le train de construction traçait lentement son sillon à travers ladite prairie, en suivant la ligne des piquets plantés par les géomètres, on marquait l'emplacement d'un village. Les fermiers sur les terres desquels ce village devait être construit, prétendaient lui donner le nom de leurs femmes ou de leurs reines, de même que La Salle avait jadis baptisé un village au nom du roi. Mais un beau jour arrivait un simple ouvrier, représentant d'une corporation qui ne brille pas par le sentiment, et, sans façon, il clouait à un poteau un morceau de carton, sur lequel était écrit un nom quelconque : par exemple celui d'Aramoni. Des constructions en bois, des magasins, des monte-charges, des forges, des boutiques de burrelier ou de cordonnier venaient se grouper autour du poteau. Quelques-uns même des pionniers colons abandonnaient bientôt leurs fermes aux soins de leurs enfants ou de leurs locataires, et se transportaient dans la petite ville ; les magasins primitifs étaient reconstruits en briques ; des maisons d'une architecture

prétentieuse s'entassaient sur les meilleurs emplacements des premières baraques, et ainsi, dans l'espace de vingt ou trente ans, se constituait un village de quelques centaines d'habitants. C'étaient des fermiers retirés ou leurs veuves, ou bien encore des hommes de la nouvelle génération, vivant du revenu de leurs fermes et n'ayant eux-mêmes aucune occupation précise ; c'étaient, enfin, ceux qui vivaient des produits de la petite communauté ou qui étaient chargés de l'administrer. La plupart des villageois et des fermiers du pays ont chez eux le téléphone et peuvent s'entretenir à leur gré avec leurs voisins moyennant une somme très modique. C'est par téléphone, également, qu'ils sont tenus au courant des variations du cours des grains sur le marché. Ils reçoivent un journal quotidien leur donnant des nouvelles de l'Union, un autre du Comté ; ils sont abonnés à des Magazines mensuels, dont ils constituent certainement la meilleure clientèle. Parfois ils possèdent un piano ou un orgue, ou, plus vraisemblablement aujourd'hui, un phonographe, qui leur redit ce qu'ils pourraient entendre à Paris, soit au concert, soit au grand opéra. Ils ont chez eux des reproductions des chefs-d'œuvre du Musée du Louvre. Ils ont à leur disposition un cheval rapide ou une automobile. Souvent, ils sont à proximité d'une gare de chemin de fer. Enfin, leurs femmes et leurs filles sont au courant des modes de Paris et les imitent, aussi rapidement que les talents locaux peuvent opérer les adaptations et les transformations.

Aramoni n'est pas un village imaginaire, et encore moins une utopie. On en trouve des milliers de semblables dans les endroits où pénètrent les chemins

de fer, apportant le confort matériel et les conventions sociales sur ces mêmes pistes où les coureurs-des-bois ont poursuivi les buffles.

M. Hill, que j'ai déjà cité plus haut, a dit : « Après la doctrine chrétienne et l'école publique, le chemin de fer est la cause particulière qui a le plus grandement contribué au bien-être et au bonheur des habitants de cette vallée ¹ ».

Le principal service que les chemins de fer ont rendu à l'Union a été de permettre à des populations dispersées sur un territoire de 3.000 milles de large, et coupé par deux chaînes de montagnes, de former une seule et même République. Les cours d'eau des États-Unis coulent dans trois directions très nettement différentes : ceux qui sont à l'est des Alleghans vont dans l'Océan Atlantique, ceux qui sont à l'ouest des Montagnes Rocheuses vont au Pacifique, et ceux qui se trouvent entre les deux chaînes de montagnes rejoignent le golfe du Mexique. Si les grandes lignes de chemins de fer allant d'Est en Ouest n'avaient pas été construites, et si une partie des eaux des lacs n'avait pas été déversée, par la vallée du Mohawk, dans celle de l'Hudson, il est plus que probable qu'il se serait produit une séparation, non du Nord et du Sud, mais de l'Est et de l'Ouest. Et, si les habitants de la vallée du Mississipi avaient continué à être les « hommes des eaux occidentales », ainsi qu'ils s'intitulaient eux-mêmes, il y aurait eu dans l'Amérique du Nord au moins trois Républiques, et même, peut-être, autant de Républiques qu'il en existe dans l'Amérique du Sud.

¹ James J. Hill, *Highways of Progress*, 236-237.

Quand Josiah Quincy, l'un des plus illustres des enfants de l'État de Massachusetts, a dit, dans la salle du Congrès, en s'adressant aux habitants de l'Est : « Vous n'avez aucun mandat pour jeter les droits, les libertés, la propriété de ce peuple, pêle-mêle avec ceux des sauvages du Missouri, ou avec ceux de la race, respectable mais mélangée, que composent ces Anglo-Hispano-Gallo-Américains en train de se chauffer sur le sable à l'embouchure du Mississipi », il songeait à ceux dont les intérêts coulent vers d'autres rivages que les ports de Boston ou de New-York. Les chemins de fer, lui semblait-il, allaient précipiter la réalisation du danger qu'il redoutait. Il craignait, en effet, que les « hommes des eaux occidentales » n'en vinsent quelque jour « à diriger les intérêts des habitants de l'Est, demeurant à quinze cents milles de leur résidence, et ne finissent par tenir une place prépondérante dans des conseils où, selon lui, ils n'auraient jamais dû être admis¹ ».

Josiah Quincy se préoccupait et parlait surtout du Sud-Ouest, et non du Nord-Ouest. Mais si les intérêts vitaux de la grande vallée septentrionale n'ont pas descendu le cours du Mississipi, si son commerce n'a pas abouti fatalement au golfe du Mexique, au lieu de franchir les monts Alleghanys et de se diriger en droite ligne vers l'Europe, on le doit à l'ouverture des chemins de fer allant d'Est en Ouest.

La force d'attraction, la tentation exercée par les tropiques, l'indifférence manifestée par les États de

¹ Discours à propos de la loi qui devait ranger dans l'Union le territoire de la Nouvelle-Orléans. *Annales du Congrès*, 11^e congrès, 3^e session, 1810-11.

l'Est, la liberté qui régnait dans l'Ouest et contrastait avec la contrainte que le³ puritanisme faisait peser sur l'Est, tout contribuait à plaider en faveur de la séparation, et contre la création d'une grande République nationale, embrassant le continent sur toute sa largeur. Or, aujourd'hui, la République n'a pas de plus ardent soutien que cette vallée du Mississipi, à travers laquelle des wagons chargés de fer font la navette d'une mer à l'autre, entremêlant leurs eaux comme des fils de couleur, pour en faire une seule broderie, d'un dessin absolument grandiose.

Il semble, d'autre part, que l'on devrait, dans le monde entier, multiplier les lignes qui vont du Nord au Sud ; car la zone tempérée du Nord, celle qui a été occupée et exploitée, confine, du côté nord, à la zone glaciale, dont la température s'est trouvée ainsi adoucie par l'ouverture du pays vers le Sud et par la longue combustion du charbon. Et, en même temps, la zone tempérée a été mise en communication, du côté sud, avec les Tropiques, rendus plus habitables par les progrès de la médecine tropicale. Enfin, par l'intermédiaire des Tropiques, elle a été reliée à la zone tempérée de l'hémisphère austral¹. Dans la vallée du Mississipi, les ports situés sur le golfe du Mexique et alimentés à la fois par le fleuve et par les chemins de fer ont acquis une importance toujours croissante, en partie, évidemment, parce qu'ils sont

¹ Quelqu'un qui a étudié les conditions où se trouve la grande plaine du Nord-Ouest du Canada, m'a affirmé qu'il était possible aujourd'hui d'y faire pousser du blé, alors que cela eût été totalement impossible avant que le pays situé plus au sud ait lui-même été cultivé et ouvert. Les gelées d'automne s'étaient trouvées par là considérablement retardées.

en face de la route qui va d'Est en Ouest à travers l'isthme de Panama, mais en partie aussi parce qu'ils sont situés entre les deux zones tempérées, lesquelles doivent de toute nécessité être reliées entre elles. Nous ne pouvons admettre qu'il existe deux civilisations de zones tempérées séparées l'une de l'autre pour toujours, ou même associées seulement à distance, sur ce globe, qui chaque jour devient plus petit.

Il était peut-être inévitable, et cela est fort heureux, que les lignes allant d'Est en Ouest fussent d'abord bien établies avant que la zone tempérée s'aventurât de nouveau dans le pays des lotus tropicaux. Il était même souhaitable que l'Est fût tout d'abord relié à l'Ouest par l'intermédiaire naturel des cours d'eau et sans le secours de la vapeur et de l'acier.

A peine Washington avait-il déposé son uniforme, après la paix de 1783, qu'il arrêtait le plan d'un voyage dans l'Ouest ; et son journal indique, dès le troisième jour de ce voyage de 680 milles, que son but était d'étudier les moyens de communication les meilleurs et les plus directs pour relier les eaux orientales aux eaux occidentales. Un roi de France a dit, au moment où son petit-fils montait sur le trône d'Espagne : « Il n'y a plus de Pyrénées ». Et Washington a dit, en fait, lorsqu'il a vu la nouvelle République se former : « Il ne doit plus y avoir de monts Alleghanys ». Il pensait qu'un canal traverserait les montagnes ; mais ce fut le chemin de fer qui accomplit cette tâche gigantesque en n'utilisant l'eau que sur un petit parcours.

Et, lorsque le chemin de fer eut relié les côtes de l'Atlantique à la vallée du Mississipi, il en arriva,

avec le temps, et avec l'aide d'un gouvernement qui avait tout lieu de s'en féliciter, à atteindre des plaines inhabitées; puis à franchir les Montagnes Rocheuses, ces montagnes dans lesquelles les hommes d'État de l'Ouest eux-mêmes voyaient une barrière dressée par Dieu; à traverser le désert qui est au delà: et à gagner enfin les rivages du Pacifique. Et ainsi la capitale des États-Unis se trouva être plus voisine de San Francisco qu'elle ne l'était de Boston à l'origine. Un habitant du Missouri est aujourd'hui *Speaker* dans cette même Maison du Congrès, où Josiah Quincy avait exprimé ses inquiétudes provinciales. Un habitant des bords du Mississipi, l'homme d'Amérique qui connaît le mieux le code français, a été nommé il y a peu de temps Chef de la Justice à la Cour Suprême des États-Unis, et la nomination a été faite par un Président qui lui-même était né sur les bords de l'Ohio. Ces trois fonctions sont respectivement les plus hautes dans chacune des trois branches indépendantes du gouvernement américain, à savoir: le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire, et elles ont, simultanément, été confiées à des hommes des eaux occidentales. J'anticipe ici sur un fait qui trouvera sa véritable place dans un chapitre ultérieur et au cours d'un autre développement. Mais je n'en connais aucun qui soit susceptible de mieux faire comprendre les services considérables rendus à la politique des États-Unis par les voies de communication, dont nous nous occupons dans ce chapitre.

Nous ne nous étendrons pas ici sur les conséquences qu'ont eues les chemins de fer au point de vue économique. Elles se sont manifestées trop sou-

vent et d'une façon trop évidente pour qu'un étranger tant soit peu au courant des choses de la vallée, ait besoin qu'on insiste, au cours de cette revue sommaire, sur le grand rôle joué par les chemins de fer dans l'amélioration du confort matériel. On commence, toutefois, à se rendre compte qu'au milieu de ce développement si rapide de l'exploitation des ressources de la vallée, rendu possible par l'existence des chemins de fer, on ne s'est pas suffisamment préoccupé de l'avenir. On a dit il y a quelques années que tout l'argent du monde ne suffirait pas à créer des débouchés pour les ressources offertes par le bassin du Mississipi. La vallée voulait tout envoyer au marché en l'espace d'une seule génération, sans s'occuper de ceux qui viendraient ensuite. Les passages de montagne sont encombrés de wagons transportant sur les côtes les moissons de champs dont la fertilité diminue à mesure que leur superficie augmente, ou les produits de forêts qui sont en train de disparaître, ou encore les extraits de mines qui seront bientôt épuisés.

Peut-être cette décroissance de la productivité ne doit-elle pas être imputée aux chemins de fer, et correspond-elle à une phase de notre vie agricole, ainsi que le font voir les rapports récents concernant les récoltes. On reproche bien haut aux chemins de fer de ne point transporter les produits assez vite et dans des conditions de bon marché suffisantes, alors que, si j'en crois une étude récente, le prix des transports par chemin de fer est moins élevé en moyenne que ne l'est en France le prix des transports par eau.

Néanmoins, c'est bien aux roues des chemins de fer qu'est dû le drainage prodigieux opéré sur les

richesses du pays au profit des côtes de l'Amérique et des rivages étrangers. Les roues collaborent en cela avec les cours d'eau qui transportent annuellement dans le golfe du Mexique un demi-billion de tonnes de terre. Peut-être ce rapide et essoufflant développement a-t-il contribué au bien général mais on n'a eu jusqu'ici que peu ou point le souci de durer toujours, tandis que cette préoccupation était très visible dans les lois qui avaient présidé au partage du terrain, ainsi que nous l'avons remarqué.

On peut dire que toute la partie occidentale des Etats-Unis est accrochée à une roue, et que, par conséquent, tout ce qui arrive d'heureux à cette région lui est venue d'une roue ou par une roue. Elle reste capable de se suffire et elle a conservé cet esprit indépendant qui lui avait été légué par les pionniers, bien avant l'invention des roues. Quand on l'invite à enrayer son incessant mouvement, elle obéit et s'arrête comme la roue d'Ixion quand Orphée jouait de la lyre. Pourtant sa vie continue à être ardente, agitée, inquiète.

Bien peu de personnes se demandent si la roue apporte du bien ou du mal. La seule question est de la faire tourner aussi vite que possible, sans distinguer un expéditeur d'un autre expéditeur, ou un consommateur d'un autre consommateur. Tel est le problème qu'apportent avec eux les chemins de fer. La roue a déplacé à son gré des nappes d'eau, elle a créé des villes et édifié des fortunes par l'action de sa seule présence ou par l'ascendant qu'elle exerce. Mais, grâce à la nouvelle politique du gouvernement, il est peu probable qu'elle opère encore dans la nature des perturbations aussi barbares et y suscite une pro-

duction aussi exubérante. La démocratie naissante de la vallée est en train de chercher un système de transport parfaitement impersonnel.

Mais ce système de transport opérera sur les districts de la contrée un drainage tout aussi sensible. Le recensement de 1910, par exemple, indique, pour l'Etat de Missouri, qui est situé immédiatement à l'ouest du Mississippi et où l'agriculture était très prospère, une augmentation de 187.000 habitants dans l'ensemble de l'Etat et, au contraire, une diminution de 84.000 habitants dans les districts ruraux. Ceci s'explique en partie par ce fait que certains fermiers se transportent dans des territoires d'une exploitation plus récente. Une autre explication est dans la décroissance du nombre des enfants. Mais la principale cause est la poussée vers les grands centres, et de cette poussée les roues sont principalement responsables, car ce sont elles qui font briller aux yeux du petit paysan l'activité bruyante et les facilités de s'enrichir que l'on rencontre dans les grandes villes.

Certainement, ces mêmes roues diminuent dans une certaine mesure la congestion des grands centres de population, et y remédient en aidant les villes à s'étendre davantage. Mais l'émigration des campagnes vers les villes est plus rapide que l'expansion des villes, et ainsi le nuage qui menace le pays devient de plus en plus sombre.

Ce mouvement, d'ailleurs, n'est pas particulier à la vallée du Mississippi, mais il y est peut-être plus accentué que dans toute autre région.

Permettez-moi de vous donner un exemple de cette force d'attraction qui attire les campagnes vers la

ville. Il y a deux ans je réunis plusieurs directeurs de grandes Compagnies de transport et plusieurs chefs des premiers établissements d'éducation de New-York. Je les avais conviés pour rencontrer l'un des leurs, qui, après avoir débuté dans la vie comme simple ouvrier télégraphiste, était maintenant à la tête de l'une des deux grandes Compagnies de chemins de fer de l'Est. Parmi les autres invités se trouvait un autre directeur de Compagnie de chemins de fer qui avait été d'abord garçon de ferme, puis avait fabriqué des cordes pour les navires dans le même État de l'Ouest. Un autre, également président de l'une des plus longues lignes de chemins de fer, était le fils d'un maçon de la même vallée; un quatrième, chef du réseau suburbain de New-York, était un enfant de la même prairie; un cinquième, président d'une grande ligne de chemins de fer du Sud, était né à l'embouchure du Mississipi; et un autre, enfin, l'un des hommes les plus riches du monde, avait exercé autrefois les métiers de facteur rural et d'ouvrier télégraphiste, juste de l'autre côté des montagnes, sur l'emplacement du fort Duquesne. Sur un peu moins de vingt individus qui composaient mes invités, et que j'avais rassemblés sans m'occuper de leur origine, un seul était né à New-York. Tous venaient de la campagne, et la plupart de la vallée du Mississipi. Or ce sont les chemins de fer qui avaient rendu possible un tel phénomène.

J'ai dit que les chemins de fer avaient rendu un grand service en assurant la permanence d'une république qui offre un tel champ de ressources pour l'avenir. Sans eux, en effet, le pays n'eût pu être unifié et les Etats auraient formé une confédération hétéro-

gène et assez mal amalgamée. Pour juger équitablement ceux qui, dans les premiers jours, s'étaient laissés aller à faire de sombres pronostics, il faut penser qu'à ce moment-là ils n'avaient aucune idée de ce que pouvait faire la vapeur. Lorsque Robert Fulton, l'inventeur du bateau à vapeur, avait annoncé au début du XIX^e siècle, en revenant en voiture de poste d'un voyage dans l'Ouest, qu'un jour la vapeur ferait marcher les voitures plus vite que ne marchait la diligence, ses compagnons de voyage l'avaient pris pour un illuminé ou un fou : ce n'était qu'un grand inventeur. Il avait vu en rêve tout ce que le chemin de fer a depuis lors réalisé.

J'ai dit le rôle qu'a joué la machine à vapeur dans le rapide développement et l'exploitation de la grande vallée, laquelle, même exception faite des parties sauvages non encore défrichées, devait, selon les prédictions d'Andrew Johnson, mettre sept cents ans, ou à tout le moins deux ou trois siècles à se peupler.

J'ai indiqué l'influence qu'a eue cette machine sur l'exode des campagnes vers les villes, c'est-à-dire sur un mouvement aussi considérable que l'est celui de la civilisation européenne. Mais ce mouvement fut plus accentué encore en Amérique qu'ailleurs, pour cette raison que les habitants n'étaient liés à aucune terre particulière par l'héritage d'un patrimoine transmis de père en fils, ou par des traditions historiques ; pour cette raison aussi que le droit d'aînesse n'était pas en vigueur dans le pays ; que l'on n'y avait d'attache qu'avec le désert, et nul autre rêve que celui d'atteindre la terre promise qui était au delà. Pour tout jeune garçon des États-Unis la cité se

dresse à l'horizon et l'éclat qu'elle projette illumine au crépuscule le ciel de la prairie.

Lorsque j'étais enfant j'emportais dans les champs mon Horace et mon Euripide au milieu de ces plaines silencieuses. Les villes éternelles et inaccessibles prêtaient une partie de leur charme et de leur gloire à cette vallée où restait enfermé mon horizon. Mais aujourd'hui, aucun petit paysan ne songe plus à l'antiquité, ni au moyen âge. C'est la civilisation la plus accessible, c'est la ville la plus voisine qui hante son imagination. Un de mes camarades, qui quittait le collège muni de son diplôme au moment où j'y entrais, m'a expliqué il y a quelques mois qu'il était en train de construire une ligne de tramways électriques à Rome, et que le vin de Palerme, que nous, qui n'avions jamais goûté de vin et n'en fabriquions pas dans notre région, étions habitués à considérer comme une boisson faite pour les dieux, était, somme toute, assez aigre.

J'ai également insinué que la machine à vapeur, grâce à ce qu'elle transporte, avait réussi à tout uniformiser, à faire que, dans le pays, tout le monde pense et agisse à l'unisson. Mais elle a rendu un autre service éminent dont je n'ai point parlé. Quand les communications se faisaient lentement, nous avions déjà dans l'Ouest des représentants du gouvernement, mais il leur fallait des semaines pour se rendre dans la capitale. Tandis que, grâce aux chemins de fer, ils peuvent rester en contact suivi avec le gouvernement central dont ils reçoivent les ordres chaque matin. On entend aujourd'hui, de partout, ce qui se passe dans la capitale, exactement comme le peuple d'une pure démocratie entendait la voix

de l'antique stentor. Les habitants de la vallée réservent de plus en plus pour eux-mêmes les fonctions remplies autrefois par les représentants du gouvernement, dans la mesure, du moins, où le referendum et leur propre initiative le permettent. Enfin, ils font de grands efforts pour être représentés au Congrès d'une façon aussi adéquate que possible, en faisant appel à divers systèmes électoraux, tels que le suffrage direct à un degré et la représentation proportionnelle, ce que les chemins de fer seuls ont pu rendre réalisable. Plusieurs personnes affirment que l'amélioration de la démocratie ne peut venir que de l'extension de la démocratie. S'il en est ainsi le chemin de fer aura été un agent essentiel du progrès politique, comme il l'a été du progrès économique et du progrès de l'homogénéité sociale. Je ne discuterai pas cette thèse ici, mais je désire montrer à quel point le fonctionnement de la démocratie dépend de cet agent physique : le chemin de fer.

De plus, la mobilité est une qualité essentielle de l'esprit démocratique : la voie libre vers des horizons plus vastes, la route ouverte pour s'élever à des situations meilleures ou plus importantes. Lorsque l'atome est à peu près fixé dans son milieu, qu'il devient immobile et stable, alors se produit une stratification. A ce moment, peut-être, nous obtiendrons un état de choses meilleur que le vieil ordre social ; nous obtiendrons en tout cas quelque chose de différent.

La distance peut sembler énorme entre les rudes et indisciplinés coureurs-des-bois et la population flottante mais ordonnée qui occupe aujourd'hui la vallée ; mais, après l'expérience que j'ai faite il y a

quelques étés, je suis porté à la croire moins grande qu'elle ne paraît.

Voici, d'ailleurs, la relation de trois jours de ma vie :

Un beau matin du mois d'août j'étais occupé à rassembler les volumes les plus récemment acquis par une université qui est aujourd'hui une des plus grandes du monde, bien qu'elle soit aussi une des plus jeunes. Cette université se trouve située à l'endroit où fut inauguré le scrutin direct aux États-Unis et à deux heures du point d'où le coureur-des-bois Jean Nicolet, en robe de damas, aperçut pour la première fois la vallée du Mississippi ; et c'est là que j'avais vu, il y a quelques années, se réunir des savants venus des quatre coins du globe et portant des costumes universitaires. Dans l'après-midi de ce même jour d'août j'arpentais la fameuse route qui fut autrefois le premier chemin de portage français. Et enfin, le soir, je marchais le long du Wisconsin, afin de voir la rivière exactement comme l'avaient vue les explorateurs. Pourtant, à minuit, je pris un wagon de luxe, offrant un confort que Louis XIV lui-même ne rencontrait point à Versailles, et je me réveillai le lendemain sur le Mississippi. Après avoir passé cette seconde journée dans une autre grande université, je m'embarquai au crépuscule sur la piste authentique d'un coureur-des-bois, avec cette différence qu'il allait à pied, tandis que j'allais, moi, en chemin de fer. Je suivis cette piste, d'abord à travers bois, puis le long des rivières et de la Grande Baie jusqu'à Soo ; de là, remontai au lac Huron et au Nipissing ; descendis la rivière Ottawa, où je voyais, pour la seconde fois au cours de mon voyage, le

soleil se lever ; passai près de l'ancienne seigneurie de La Salle, à Saint-Sulpice ; contournai la montagne de Cartier à Montréal ; et atteignis enfin le rocher de Québec.

On emploie fréquemment aux États-Unis une métaphore assez peu satisfaisante pour l'imagination. On appelle la lourde machine, qui conduit les trains immenses à travers le pays, un cheval de fer. Cette locomotive mériterait, il me semble, une comparaison plus noble. On devrait l'appeler un coureur-des-bois de fer, puisqu'elle entraîne encore l'Europe vers l'Amérique, et la vieille Amérique vers une plus jeune Amérique.

CHAPITRE IX

DANS LE SILLAGE DU GRIFFON

Dans la basse vallée du Saint-Laurent, où le souvenir de la France est resté particulièrement vif et où la vie, d'un caractère purement local, n'est point troublée par le courant des événements non plus que par les conventions changeantes et les coutumes éphémères, j'ai ouï dire qu'on retrouve dans le langage des Canadiens-Français certaines traces de la vie maritime de leurs ancêtres, venus des côtes de Bretagne ou de Normandie. Lorsque, par exemple, un voisin arrive à cheval devant une maison de ferme, on l'invite, non à descendre ou à mettre pied à terre, mais à débarquer ; et on l'engage, non à attacher son cheval, mais à jeter l'ancre. C'est comme si, dans une réminiscence inconsciente, ces gens criaient toujours : « Thalassa, Thalassa ! », comme si le fond de leur gosier avait gardé, ainsi que le font certains coquillages, la voix de l'Océan, de cet océan qu'ils n'ont jamais vu, bien qu'il mugisse encore à leurs oreilles.

Si la haute vallée du Saint-Laurent et celle du Mississipi se rappelaient aussi bien leur origine et la manifestaient dans leur langage, nous y entendrions

partout le bruit des rames, et ce bruit ferait partie de l'hospitalité qu'on y reçoit. Mais presque tous les souvenirs du passé ont disparu de la vallée du Mississipi. Le seul qui me revienne aujourd'hui comme pouvant bien dater de l'ancienne France s'est conservé dans un adage, qui n'a rien de français, mais qui caractérise fort bien la vie indépendante que l'on a menée sur toutes les rivières de la Nouvelle-France : *Paddle your own canoe* « Mène toi-même ta barque ». Toutefois, après une ou deux générations de vie agricole, ce proverbe lui-même est en train de disparaître pour faire place à un autre, qui a le même sens, mais qui est tiré de la vie des champs. Ce nouveau proverbe est : *Hoe your own row*, « Creuse toi-même ton sillon ». On semble donc avoir complètement oublié les temps primitifs où l'homme ne voyageait que par eau et vivait le long du courant.

Le premier bruit de la migration à travers les montagnes, dont j'ai parlé plus haut, avait été celui des pas furtifs du chasseur. Pourtant, en remontant encore d'un siècle, on entend le glissement à peine sensible de l'aviron auquel répond le clapotement de l'eau. Et, tandis que, dans la migration à travers les montagnes, la roue bruyante de la voiture a succédé au pied du voyageur, dans la migration par eau, au contraire, la voile silencieuse a succédé à l'aviron.

La Ville de Paris a dans ses armes un bateau à voile, bien qu'elle soit au moins à cent milles de la mer. Ce n'est probablement qu'un symbole aux yeux des Français. Mais ce symbole prendra une signification particulière et inattendue, si l'on réfléchit que

le premier navire qui s'aventura dans les eaux intérieures du Nouveau-Monde, et pénétra jusqu'au-dessus des chutes du Niagara, était un bateau venu de France.

Jason de Thessalie, en faisant voile pour la Colchide afin d'y chercher la toison d'or, et en bravant l'haleine du dragon, ne fit pas une entreprise plus périlleuse que celle du hardi navigateur, empruntant sur les bords de la Seine de quoi équiper un navire, qu'il comptait ramener en France chargé des toisons de la forêt et de la plaine.

Nous avons l'habitude d'appeler *Argonautes* ceux qui, deux siècles plus tard, environ, traversèrent les plaines et les Montagnes Rocheuses pour arriver aux champs d'or de la Californie (1849). Mais les premiers Argonautes américains étaient partis de France, et construisirent leur navire sur ce qui s'appelle le lac Érié, au bord du champ des bœufs, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la belle ville de Buffalo. On y entend le grondement du dragon qui avait terrorisé tous les premiers explorateurs. De telle sorte que l'histoire de Jason est aujourd'hui exactement réalisée dans tous ses détails. Champlain et les autres n'avaient entendu qu'à distance le tonnerre de la grande cataracte, qui devait un jour devenir, non seulement aussi docile que le dragon apprivoisé par Jason, mais aussi utile qu'un million de buffles domestiqués.

La Salle avait rassemblé ses charpentiers et les matériaux de son navire dans l'intervalle de ses voyages à Rouen, lieu de sa naissance, et en d'autres endroits, pour y recueillir l'argent nécessaire à ses acquisitions. Mais, avant quel'hiver ne fût arrivé en

Normandie, ses hommes étaient déjà dans les forêts dénudées par l'hiver canadien, et poursuivaient leur voyage vers la Colchide occidentale.

Dans l'automne de 1678 le Frère franciscain Hennepin partit avec deux rameurs. C'étaient les premiers voyageurs détachés du gros de l'expédition. Hennepin était un moine gris venu du rocher gris de Québec dans un canot de bouleau, en emportant avec lui les pièces d'un autel démontable ; un moine qui montrait un grand zèle pour le salut des âmes, mais avouait lui-même qu'il avait la passion des voyages et un ardent désir de visiter les pays étrangers. Il raconte qu'ayant été un jour envoyé d'un couvent de l'Artois à Calais, à la saison de la pêche des harengs, il s'était lié d'amitié avec les pêcheurs et ne se fatiguait pas de les entendre raconter leurs histoires. « Souvent, dit-il, je me dissimulais derrière la porte des tavernes quand les pêcheurs parlaient de leurs voyages. La fumée du tabac me donnait mal au cœur, mais pourtant je les écoutais attentivement... Je pouvais passer des nuits entières de cette manière et sans rien manger¹. »

En remontant le Saint-Laurent, il s'arrête en chemin pour exercer son ministère, les gens du pays étant trop pauvres et trop peu nombreux pour entretenir un prêtre ; il dit la messe, il prêche, il baptise. Au début de novembre, il atteint la mission du fort Frontenac, à l'installation de laquelle il avait lui-même collaboré deux ou trois ans auparavant. C'était en plein désert. Bientôt les deux lieutenants de La

¹ Parkman, *La Salle*, 133. Hennepin, *A new Discovery of a large Country in America*, éd. Thwaites, I, 30.

Salle, à savoir La Motte et Tonty arrivent à leur tour, avec la plupart des hommes, et quelques-uns d'entre eux sont dépêchés vers le lac Michigan pour y rassembler des peaux de buffles et de castors en attendant l'arrivée du navire, dont on était en train de poser la quille. C'est alors que, le reste des hommes de l'expédition, c'est-à-dire La Motte, Hennepin et seize marins, s'embarquaient pour la rivière du Niagara, à travers laquelle les lacs supérieurs déversent leurs eaux dans le lac Ontario et le Saint-Laurent. Ils atteignirent cette rivière après un voyage tempétueux sur le lac Ontario, et là leurs canots furent arrêtés par le torrent furieux, venu de quatre grandes mers intérieures. Alors, conduits par le moine, ils s'emparèrent de la hauteur, appelée les *Trois Montagnes*, sans doute parce qu'elle est composée de trois gradins. Ayant moi-même gravi ces pentes abruptes par un temps de gelée, je devine combien ce voyage a dû être pénible pour les premiers voyageurs européens. Une fois sur le plateau supérieur, ils marchèrent à travers la forêt hivernale et arrivèrent enfin à une solitude qui n'avait jamais été profanée par l'homme et sa petitesse. Ils virent alors la « cataracte impériale », le « tonnerre d'eau », ainsi que l'appelaient les Indiens, ou encore, selon la description d'Hennepin : « Cette vaste et prodigieuse chute d'eau, tombant d'une manière si surprenante, que l'univers n'offre rien de comparable. Les chutes d'Italie et de Suisse ne sont au regard de celle-là que de tristes échantillons. » Nous devons au Frère Hennepin, non seulement la première description, mais encore le premier dessin des chutes du Niagara, plus célèbres aujourd'hui dans l'Univers

que toutes les autres beautés naturelles du Nouveau-Monde¹. Hennepin a quelque peu exagéré la hauteur de ces chutes auxquelles il attribue 500 pieds dans l'édition de 1683 et jusqu'à 600 pieds en 1697. Mais elles sont assez impressionnantes pour qu'on ne l'accuse pas d'avoir exagéré intentionnellement, et assez puissantes pour faire marcher toutes les usines des États-Unis, si, toutefois, ces chutes pouvaient être aisément captées.

En fait, on utilise pour les besoins industriels moins de 90 p. 100 de la quantité d'eau apportée par les quatre grands lacs supérieurs dans le lac inférieur ou lac Ontario, autrefois appelé lac Frontenac. Le Niagara fournit par parties égales aux États-Unis et au Canada réunis une force totale de cinq cent mille chevaux². Ce que peut être et ce que pourrait

¹ « A quatre lieues du lac Frontenac se trouve une incroyable cataracte ou chute d'eau, qui n'a pas son égale dans le monde. La rivière du Niagara, en cet endroit, n'a que 500 mètres de large, mais elle est si profonde par places, et si rapide au-dessus de la grande chute, qu'elle emporte tous les animaux qui essaient de la traverser, aucun d'eux ne pouvant résister à la force du courant. Elle se précipite à une profondeur de 500 pieds et sa chute se compose de deux nappes d'eau successives et d'une cascade, avec une île en pente. Au milieu de cette chute, les eaux écument et bouillonnent d'une façon effrayante.

« Elles grondent continuellement, et, quand le vent souffle vers le sud, leur bruit se fait entendre à plus de cinquante lieues. A quatre lieues au-dessous de la cataracte, la rivière du Niagara se précipite avec une rapidité extraordinaire dans le lac Ontario. Son cours est particulièrement agité pendant deux lieues. »

² D'après un traité passé entre les États-Unis et l'Empire britannique, on ne pourra capter que 25 p. 100 au maximum de la force motrice des chutes du Niagara. On estime à 5.800.000 chevaux le minimum et à 6.500.000 chevaux le maximum de

devenir pour l'industrie la conversion de la force de ce Titan, resté à l'état sauvage pendant des siècles et considéré, dans le siècle qui a suivi la découverte d'Hennepin, uniquement comme un merveilleux spectacle de la nature, a été mis en lumière dans les statistiques établies par le savant, auteur d'une étude spéciale sur les grands lacs. Ces statistiques indiquent le prix mensuel relatif d'une unité donnée de force dans un certain nombre de villes américaines¹ :

| | Dollars. |
|-------------------------|----------|
| Boston | 937,50 |
| Philadelphie | 839,25 |
| New-York | 699,37 |
| Chicago | 629,43 |
| Cleveland | 539,50 |
| Pittsburgh | 419,62 |
| Buffalo | 184,91 |
| Niagara-Falls | 144,17 |

Ces chiffres sont encore plus significatifs si l'on songe à la diminution de la production de charbon qui se produira fatalement dans les siècles à venir,

force disponible, tant au-dessus des chutes, qu'aux chutes mêmes. Le traité, par conséquent, limite à 1.450.000 chevaux le minimum utilisable pour les deux rives réunies. Mais, d'après le traité également, les 3/4 seulement de cette force appartiennent aux Etats-Unis, une partie de l'eau du lac Michigan se trouvant déjà détournée pour alimenter le canal de drainage à Chicago. Il n'y a donc actuellement qu'une force de 518.000 chevaux pouvant être utilisée du côté américain, et la moitié à peu près de cette quantité est déjà captée.

¹ En supposant la force maximum captée égale à 100 chevaux, le nombre des heures de travail quotidien égal à 10, et la force effectivement employée égale à 75 chevaux, le prix mensuel d'une unité de force dans ces différentes villes sera comme ci-dessus. Curwood, *The Great Lakes*, p. 135.

si ce n'est dans quelques dizaines d'années. D'après l'estimation d'un homme qui fait autorité en la matière, la quantité de charbon disponible et facilement accessible, aux États-Unis, sera épuisée en 2027 et la provision totale en 2050, en admettant que la consommation reste ce qu'elle est.

On voit par là de quels avantages jouit, par-dessus toutes les autres régions de l'Amérique, cette étroite bande de terre où Hennepin et les hommes de La Salle allumèrent leurs feux de bivouac au milieu des neiges dans cette nuit de décembre 1678, à trois milles au-dessus des chutes. Ceux-ci venaient de révéler au monde une source naturelle de forces et de richesse, plus précieuse que les grandes mines de charbon ou même que les mines d'or et d'argent.

Pour La Salle, Tonty et Hennepin ces chutes n'étaient qu'un obstacle bruyant et hostile dressé sur leur chemin ; pour les pauvres ouvriers français, flamands ou italiens, c'était un démon, dont l'haléine transformait en glaçons les poils de leurs barbes. Mais c'était, en réalité, la force en puissance, la force en soi, la force incarnée, la plus bienfaisante des forces qui jamais ait été enfermée dans le cercle d'un horizon. Et c'était la conséquence d'une légère inclinaison du continent vers l'Est après la formation des grands lacs, inclinaison qui les avait invités à se jeter dans le Saint-Laurent plutôt que dans le golfe du Mexique.

En janvier 1679 une file d'une trentaine d'hommes portant des fardeaux se frayait laborieusement un chemin sur les plaines neigeuses et à travers les sombres forêts de chênes majestueux et dénudés. Le moine portait son autel ficelé sur son dos. Ils attei-

gnirent un endroit favorable à côté de l'eau tranquille, à plusieurs milles au-dessus de la cataracte. On a pu identifier cet endroit comme se trouvant à quelque distance au-dessus de l'embouchure de la rivière Cayuga, juste au sortir du village de La Salle (État de New-York). La Société historique de la région a élevé une pierre pour indiquer cet emplacement. Lorsque je vis la plaque de bronze, l'inscription était rendue presque illisible par la glace, et par la neige qui était en train de tomber.

Alors on commença à abattre et à couper les arbres jusqu'aux bords les plus éloignés du Michigan. Les subsides apportés de Paris par La Salle avaient été engloutis lors du naufrage de son plus petit navire, dans le lac Ontario; mais on avait sauvé une partie de cet argent et La Salle en apporta suffisamment, à son retour du fort Frontenac, pour équiper de fond en comble ce vaisseau de soixante tonnes, lequel fut lancé dès le printemps. Le moine prononça la bénédiction; la compagnie assemblée chanta le *Te Deum*; les canons furent tirés; et Français et Indiens criaient et glapissaient en chœur tandis que le navire glissait dans le Niagara. Ce navire portait six canons, et, à sa proue, on avait sculpté un monstre si sinistre qu'il ne serait pas difficile de trouver son pareil parmi les gargouilles grotesques de *Notre-Dame*: c'était un griffon, avec le corps d'un lion, la tête, le bec et les ailes d'un oiseau. On avait choisi cet emblème en l'honneur des armes de Frontenac.

Mais on ne voyait pas, comme lorsque l'*Argo* s'aventura sur la mer, Orphée se tenir debout sur une étoile pour exciter l'essor du navire. Il n'y avait point là toute une troupe de Thessaliens et de demi-dieux

descendus à terre pour l'applaudir. Des Indiens nus, qui mettaient, émerveillés, leurs mains devant leurs bouches et criaient : « Gannorum, Gannorum » furent seuls à regarder se mouvoir le gros bateau sur les eaux, sans rames, sans aviron et sans corde de halage. En fait de musique, il y eut une reprise du *Te Deum* chanté par des voix rudes et inexpérimentées comme celle qu'on pourrait attendre des bateliers de la Seine. Ce n'était pas en tout cas des voix telles que celle d'Orphée, qui transformait en héros les hommes les plus simples. Personne, ici, certainement, n'avait conscience d'être un héros. Le seul de ces voyageurs qui semble avoir été pénétré de la grandeur de sa mission est Hennepin. Il écrivait quelques jours plus tard en voyageant paisiblement sur le *Griffon* à travers la gorge qui mène à la mer Douce (lac Huron), ayant, à droite et à gauche des prairies verdoyantes, parsemées de bosquets et bordées de sombres forêts, avec, à portée de la vue, de grands troupeaux de daims et des bandes de cygnes et de dindons sauvages, et des rives fréquentées par une quantité de gibier : « Ceux qui auront un jour le bonheur de posséder cette gorge fertile et agréable voueront une grande reconnaissance aux hommes qui leur en auront montré le chemin. »

« Une grande reconnaissance » ? — hélas ! non, Frère Hennepin ! Parmi les milliers de personnes qui aujourd'hui suivent ce défilé, parmi les milliers de propriétaires qui vivent sur ces rives, je mets en doute qu'il y en ait cent se rappelant les noms de ceux qui leur en ont montré le chemin. Ils ont oublié que les premières voix européennes qui ont frappé les échos du Niagara modulaient en français ! *Sainte*

Claire, le joli nom que vous aviez donné à cette belle gorge, au delà des *symplegades* de votre voyage, en reconnaissance, et pour fêter le jour où vous y étiez parvenu, est devenu un nom masculin, en l'honneur d'un général américain. Si votre dernière prière au patron des marins, saint Antoine de Padoue, n'avait pas réussi à vous sauver de la tempête, et si vous aviez péri dans l'eau douce, c'est à peine si vous eussiez été plus oublié. On a parlé à la légère, de temps à autre, du vœu fait par votre commandant La Salle, de construire une chapelle à saint Antoine si votre vie restait sauve durant cette tempête ; mais on a oublié que tant que le Mississippi se jettera dans la mer il y aura une chapelle en l'honneur de saint Antoine, à savoir les chutes elles-mêmes, où l'eau chantera *Grâces* à travers les siècles pour remercier le saint d'avoir préservé votre navire et permis à son équipage de trouver un port sûr à Point-Saint-Ignace.

C'est là, à Point-Saint-Ignace, que La Salle en robe écarlate vint s'agenouiller devant l'autel où les os du P. Marquette avaient sans doute déjà été rassemblés par ses disciples sauvages les plus dévoués. Ensuite, les explorateurs se dirigèrent vers la Baie-Verte, but de leur voyage.

Au retour, le premier paquebot à voile fut renvoyé à la rive où avaient été coupés les arbres qui avaient servi à sa construction. Nous savons qu'il n'atteignit jamais ni ce calme abri, ni aucun autre port.

Le mythe ne nous dit pas quels bienfaits la Thésalie ou la Grèce ont pu tirer de la peau jaune rapportée par Jason. Tout l'intérêt de la fable résidait dans les aventures. On ne se demandait même pas

quelle était la valeur de cette peau de chèvre, qui n'avait de prix qu'en tant que présage. De plus, le bateau *Argo*, bien qu'il fût le plus grand bateau mentionné dans les mythes primitifs de la Grèce, et bien qu'il eût été, nous dit-on, dédié à Neptune à la fin du voyage, ne devait pas entraîner dans son sillage une flotte aussi nombreuse que celle à laquelle le *Griffon* ouvrit la voie. La liste des bateaux grecs et de leurs commandants, énumérés dans l'*Iliade*, ne saurait se comparer à celle des bateaux qui suivirent le *Griffon*. Et si vous alliez aujourd'hui à Buffalo où fut le premier chantier de navires, vous sauriez que les successeurs de La Salle, commandant les modernes *Griffons*, ont rapporté la véritable toison d'or, la toison inestimable, celle de la plaine, sinon celle de la forêt. On en voit briller l'or chaque jour sur le ciel lorsque le grain est soulevé par des grues capables de contenir en un seul chargement 23.000.000 de boisseaux de blé.

Les côtes des lacs, dont le *Griffon* rendit l'accès facile, ont 3.385 milles de long, ou, y compris celles du lac inférieur ou lac Frontenac, qui fut, lui aussi, effleuré par la quille du bateau français, plus de 4000 milles. La statistique concernant le trafic qui a lieu dans ce couloir creusé par le vent, serait fastidieuse si elle ne devait ouvrir une perspective plus étendue.

Nous avons occupé et partagé entre 60.000.000 d'individus environ le billion d'acres qui formaient autrefois le domaine de la France. Mais il est un autre domaine dans lequel personne ne peut acquérir de propriétés et qui appartient à tout le monde.

Il existe un petit nombre de faits très significatifs

qu'il est facile de tirer des derniers rapports et des derniers livres concernant les grands lacs ¹.

Il y a à peu près autant d'habitants dans l'ensemble des Etats qui possèdent des ports sur ces lacs qu'il y a aujourd'hui d'habitants dans la France tout entière, c'est-à-dire entre 35 et 40.000.000.

Les lacs ont une capacité égale au tiers de celle du système hydrographique de l'Amérique du Nord, tout entière ².

Cela a rendu possible une économie de plusieurs centaines de dollars réalisée en une seule année sur le prix du transport et, par suite, sur le prix de la production ³.

Le gouvernement n'a dépensé que 90.000.000 de dollars pour l'amélioration des lacs, depuis qu'ils sont utilisés au-dessus des chutes de Niagara ⁴, tandis que la France a dépensé, pour la seule construction des canaux, 750.000.000 de dollars ⁵. Les lacs n'ont été améliorés que grâce à des initiatives privées.

Ils voient passer annuellement six fois autant de fret que le canal de Suez ⁶.

¹ Edward Channing et M. F. Lansing, *The Story of the Great Lakes*. Macmillan, New-York, 1909. James C. Curwood *The Great Lakes*. Putman 1909. James C. Mills, *Our Inland Seas*. M. Clurg, Chicago, 1910.

² Curwood, *The Great Lakes*, p. 4. En 1913 le tonnage total des grands lacs était de 2.940.000 tonnes et celui des Etats-Unis de 7.887.000 tonnes. (Rapport à la Commission de navigation des Etats-Unis.)

³ Curwood, *The Great Lakes*, p. 4.

⁴ Curwood, *The Great Lakes*, p. 9.

⁵ Sur cette somme 450.000.000 de dollars ont servi au progrès et à l'entretien des canaux. (Rapport de la Commission nationale de navigation fluviale, p. 507.)

⁶ Curwood, *The Great Lakes*, p. 6.

3.500 bateaux et plus de 25.000 marins seraient nécessaires pour transporter ces 100.000.000 de tonnes de fret, qui pourraient remplir un train aussi long que l'équateur¹.

En se tenant sur les bords de la charmante gorge conduisant du lac Erié au lac Huron (la rivière Détroit), qu'Hennepin a décrite avec un soin si tendre et à propos de laquelle La Salle lui a reproché plus tard d'avoir une passion pour la découverte des pays neufs, on peut voir passer aujourd'hui, dans l'un ou l'autre sens, un bateau toutes les douze minutes, et cela jour et nuit, pendant les huit mois où la navigation est ouverte.

Or il ne s'agit pas de petits bateaux à voile d'un maigre tonnage : ce sont de grands paquebots sans voile, mus par la vapeur, et transportant chacun de 5.000 à 10.000 tonnes de fret.

Ainsi, ce n'est pas une flotte composée de gracieux galions comme le *Griffon*, moitié lions, moitié oiseaux, qui sillonne aujourd'hui ce qu'Hennepin appelait « des lacs immenses et inconnus, dont les sauvages eux-mêmes n'avaient jamais vu la fin ». A travers l'évolution de la zoologie nautique, ces embarcations ont perdu leurs becs, leurs ailes et leurs plumes et ressemblent plutôt maintenant à un banc de lions de mer, noirs et basanés, dont les têtes puissantes et les longs dos d'acier émergent à peine de l'eau. Tels sont les bateaux qui parcourent la Méditerranée occidentale du printemps à l'hiver².

¹ Curwood, *The Great Lakes*, p. 25-26, et Rapport de la Commission de navigation des Etats-Unis, 1913.

² C'est une idée à côté, et peut-être un peu bizarre, mais très amusante que celle qui consiste à supposer que les ailes

Quelques-uns d'entre eux ont 500 ou 600 pieds de long et portent des cargaisons de 11.000 tonnes.

Quant aux cargaisons que transportent ces navires, leur histoire est encore plus merveilleuse¹. Elles se composent tout d'abord de minerai de fer en quantité (47.435.771 tonnes en 1912), venu des bords du lac Supérieur, de l'endroit même où Joliet était allé pour chercher des mines de cuivre et où le P. Allouez, dans un rapport sur les messes et les baptêmes, raconte avoir vu des pépites d'or et des rochers de métaux précieux. C'est là qu'en peu d'années s'est développé le second grand port de commerce du monde, celui qui porte le nom du coureur-des-bois Du Luth. De ce port partent donc 47.000.000 de tonnes de fer par an, et il reste encore un milliard et demi de tonnes disponibles à proximité de ces rives qui déjà ont livré aux navires des centaines de millions de tonnes prises sur leur sombre trésor.

Après le minerai de fer vient le bois de sapin. 1.165.000.000 d'arbres en un an (1911)² : tel est le

du *Griffon* se sont transformées en ce fameux ballon dirigeable qui pour la première fois a réussi à voler en Amérique tout près des rives où le *Griffon* était éclos. Les frères Wright sont eux-mêmes nés à proximité des lacs. Et il n'est pas non plus hors de propos d'imaginer que ce galion simple et primitif, ressemblant à s'y méprendre au navire qui fait partie des armes de Paris, a bien pu déposer, au-dessus des chutes, deux couvées, l'une composée de lions marins qui ne savent pas voler, et l'autre composée d'oiseaux de mer, d'hydroplanes, qui voyagent dans l'air mais se reposent parfois sur la surface de l'eau tranquille : une couvée pour la mer et une couvée pour le ciel, écloses toutes deux dans un même nid, sur les bords de l'eau.

¹ *Mineral Industry*, 21, 455.

² *Monthly Summary of Internal Commerce of the United States*, décembre 1911.

produit décroissant de forêts en train de disparaître. Autrefois ces forêts entouraient les lacs de toutes parts. Il faudrait un Homère, un Pope, un Kipling pour raconter leur légende qui est une histoire authentique. J'ai déjà cité l'*Ode pour le jour de la Sainte-Cécile* d'Alexander Pope. Il y est parlé de l'*Argo* regardant les arbres, ses parents, descendre du Pelion à la mer où le bateau de Jason était amarré. De même, lorsque le *Griffon* quitta l'île de la Baie-Verte, un poète prophétique aurait pu voir ses mâts appelant d'un signe tous ses parents les arbres à descendre dans l'eau. Les forêts du Michigan¹ à elles seules en ont fait descendre 60 billions, et le Michigan n'est qu'un des Etats qui entourent les lacs. Et l'on peut ajouter ce fait singulier qu'un tiers à peu près de la cargaison annuelle va aux Tonawandas², c'est-à-dire aux plus grands entrepôts de bois du monde, lesquels se sont formés précisément, peut-on dire, sur l'emplacement du premier chantier de navires, à l'embouchure de la petite rivière Cayuga, un peu au-dessus des chutes.

Et après le minerai et le bois vient le grain, la toison des champs, infiniment plus précieuse que celle des forêts : 150.000.000 de boisseaux de blé en un an et 11.000.000 de barils de farine, c'est-à-dire de quoi fournir du pain au monde entier pendant quinze jours³.

Et après le minerai, le bois et le grain, il y a l'huile et autres produits nécessaires à la vie.

¹ Curwood, *The Great Lakes*, p. 57.

² *Ibid.*, p. 54.

³ *Ibid.*, p. 49.

Il pourrait sembler arbitraire d'établir une relation de cause à effet entre la construction et le voyage du *Griffon*, d'une part, et, d'autre part, ces brillants résultats que nous venons de signaler, et qui ont dépassé toute prévision humaine, tout ce que La Salle lui-même avait pu imaginer dans ses rêves les plus insensés. Cependant ce raisonnement serait aussi rigoureux que celui qui a prétendu faire de tout le développement du Nouveau-Monde la suite logique des voyages des caravelles de Christophe Colomb. Les orages de la nature et les jalousies humaines avaient réussi à briser les ambitions immédiates de La Salle. Mais toute l'histoire postérieure de la vallée septentrionale semble avoir été conforme à ses desseins et avoir suivi le sillage tracé par son navire.

Le mystère qui plane sur la disparition de ce navire ne sert qu'à faire mieux ressortir les glorieuses aventures de La Salle et la noblesse de sa mission, puisque cette perte semble avoir encore renforcé son intrépidité et celle de Tonty, et les avoir armés à nouveau. Nous pouvons comparer les peaux brunes et dorées qui, après le naufrage, ont flotté éparées dans l'eau bleue, aux lambeaux du corps du fils du roi de Colchide répandus par Médée pour arrêter ceux qui poursuivaient les Argonautes. Ces peaux représentaient le premier sacrifice offert à la vallée en échange de sa toison. Dans les profondeurs des lacs, ou sur leurs rives, ont été ensevelis les marins français, qui, les premiers parmi les Européens, avaient, se confiant à une voile, essuyé les vents d'ouest sur ces mers inconnues.

Mais nous n'avons pas dit encore le dernier mot

de cette histoire tragique. Le *Griffon* était comme un signe prophétique annonçant d'autres vaisseaux que ceux qui étaient destinés à la navigation des lacs. Il portait, lors de son fatal voyage, les cordes et les chaînes qui devaient servir au pionnier pour la navigation fluviale, et confiait aux eaux qui allaient l'engloutir le double rêve conçu par son commandant, à savoir : 1° traverser les grands lacs, 2° descendre le cours des rivières occidentales.

Le Concile qui un jour, en Espagne, avait décidé que : « s'il avait plu à Dieu que les rivières fussent navigables, il n'aurait pas eu besoin du secours des hommes pour les rendre telles », condamnerait certainement le sacrilège qui a été commis, et auquel contribuent encore aujourd'hui les successeurs des marins du *Griffon*.

On a construit un canal contournant les chutes qu'Hennepin avait vues pour la première fois projeter au-dessus de l'abîme un nuage d'écume, et ce canal, auquel sont venus s'en ajouter d'autres le long du Saint-Laurent, permet aujourd'hui à des navires, pénétrant dans l'eau à quatorze pieds de profondeur, d'aller du lac Erié à Montréal. Ainsi le poète qui raconterait cette légende pourrait lui donner comme conclusion la défaite du dragon.

On a creusé plus profondément ces gorges où le Griffon avait dû attendre des vents encourageants, avant de passer du lac Erié dans le lac Huron, entre des roches qui étaient comme les *symplegades* du Nouveau-Monde.

On a ouvert deux canaux des deux côtés du Sault-Sainte-Marie, c'est-à-dire le long des rapides de la rivière Sainte-Marie. C'est à cet endroit que Saint-

Lusson avait officiellement pris possession de l'empire du Nord et que le P. Allouez avait prononcé son discours extraordinaire. Les canaux en question livrèrent passage en 1910 à des navires déplaçant un total de 62 millions de tonnes, et se dirigeant vers l'Est et le Sud.

On a creusé, tout le long des rives, des ports permettant l'accès de navires deux cents fois plus gros que le *Griffon*.

Et ce n'est pas tout. On vit revivre le rêve de La Salle dans l'histoire des lacs, le jour où leurs eaux s'écoulèrent dans le Mississippi, et, à travers le Mississippi, jusque dans le golfe du Mexique. C'était là, précisément, le trajet que La Salle se proposait de faire faire à son *Griffon*, avant même que celui-ci n'eût vu le jour.

Lorsque le Nouveau Continent s'est légèrement incliné vers l'Est et que, par suite, les lacs supérieurs sont venus se déverser dans le Saint-Laurent à travers le Niagara, ils ont cessé de se jeter dans le Mississippi et, par le Mississippi, dans le golfe du Mexique. Mais l'inclinaison est si faible que parfois encore les eaux débordent, par places, sur l'autre versant, aux époques où les lacs sont très pleins, et cela en assez grande quantité pour pouvoir transporter des bateaux sur le Mississippi.

Ainsi, récemment, les ingénieurs ont réussi à imiter, à l'aide de niveaux, d'écofes et de dragues, ce que la nature avait fait jadis au moyen d'un formidable soulèvement. C'est comme s'ils avaient fait pencher la gamelle en sens inverse, c'est-à-dire vers le golfe, et avaient dirigé l'eau dans son vieux lit préhistorique, à travers les vallées du

Des Plaines et de l'Illinois, jusqu'au Mississipi.

Et le rêve que le *Griffon* a confié au lac, et le lac aux rivières, à l'époque des crues, quand toutes les eaux communiquent entre elles, est en train de se réaliser, à cette exception près que la vapeur et l'électricité jouent le rôle du vent, et que l'hélice a pris la place des voiles¹.

En même temps, se trouve engagée une grande bataille au sujet des lacs, ou, plus exactement, du niveau des lacs. Dans un des deux camps sont rangés ceux qui désirent conserver au Niagara toute sa majesté et le garder tel qu'il était quand Hennepin l'a décrit pour la première fois ; ceux qui ne désirent voir diminuer son volume foudroyant que dans la proportion où cela est indispensable pour satisfaire aux besoins locaux ; et ceux, enfin, qui redoutent la ruine des ports et des canaux qu'ils ont creusés à grands frais autour des lacs. Dans l'autre camp sont les millions d'individus qui, soit pour des raisons d'hygiène publique, soit pour des motifs d'ordre économique, espèrent que les successeurs du *Griffon* leur fourniront des débouchés plus avantageux pour leurs produits et leur apporteront, plus économiquement que les chemins de fer, ce qui leur vient du reste du monde.

Quelque jour, peut-être, le lac Supérieur deviendra un réservoir capable d'emmagasiner assez d'eau pendant la saison humide, pour pouvoir en distribuer plus généreusement pendant la saison sèche ; ce qui permettra de laisser au Niagara sa beauté et sa force

¹ Herbert Quick, *American Inland Waterways*. New-York, 1909.

premières, de remplir à volonté les ports et les canaux présents et à venir, de transporter des flottes plus nombreuses de *Griffons*, et de garder pourtant assez d'eau pour maintenir le Mississipi dans les proportions que les premiers Français lui ont connues et qui ont encore permis au Président Roosevelt de désigner le fleuve, deux siècles plus tard, comme un véritable bras de mer¹.

Mais une autre lutte amicale est ouverte, touchant le niveau des eaux orientales, entre les habitants de l'ancienne vallée française du Nord, à savoir celle du Saint-Laurent, et les habitants des vieilles vallées iroquoises du Sud, à savoir celles du Mohawk et de l'Hudson. En 1825 un canal fut officiellement déclaré terminé, qui allait du Niagara, au-dessus des chutes, à la partie navigable de l'Hudson, et avec une grande solennité l'eau du lac Erié fut déversée dans le port de New-York, comme pour symboliser l'alliance du lac et de l'Océan. Puis le Canada construisit son canal Welland autour du Niagara, creusa des canaux le long du Saint-Laurent et des rigoles dans le Saint-Laurent même, entre les rapides de Lachine et Montréal. Enfin, au-dessous de Montréal, il approfondit le fleuve de manière à permettre aux plus grands transatlantiques de parvenir jusqu'à l'ancien Hoche-laga. A son tour, New-York a commencé à approfondir le canal Erié, qui ne pouvait plus servir. On a creusé son lit de 7 ou 9 pieds, jusqu'à 12 pieds en profondeur, de manière à livrer passage à des embarcations de 150 pieds de long, 25 pieds de large et

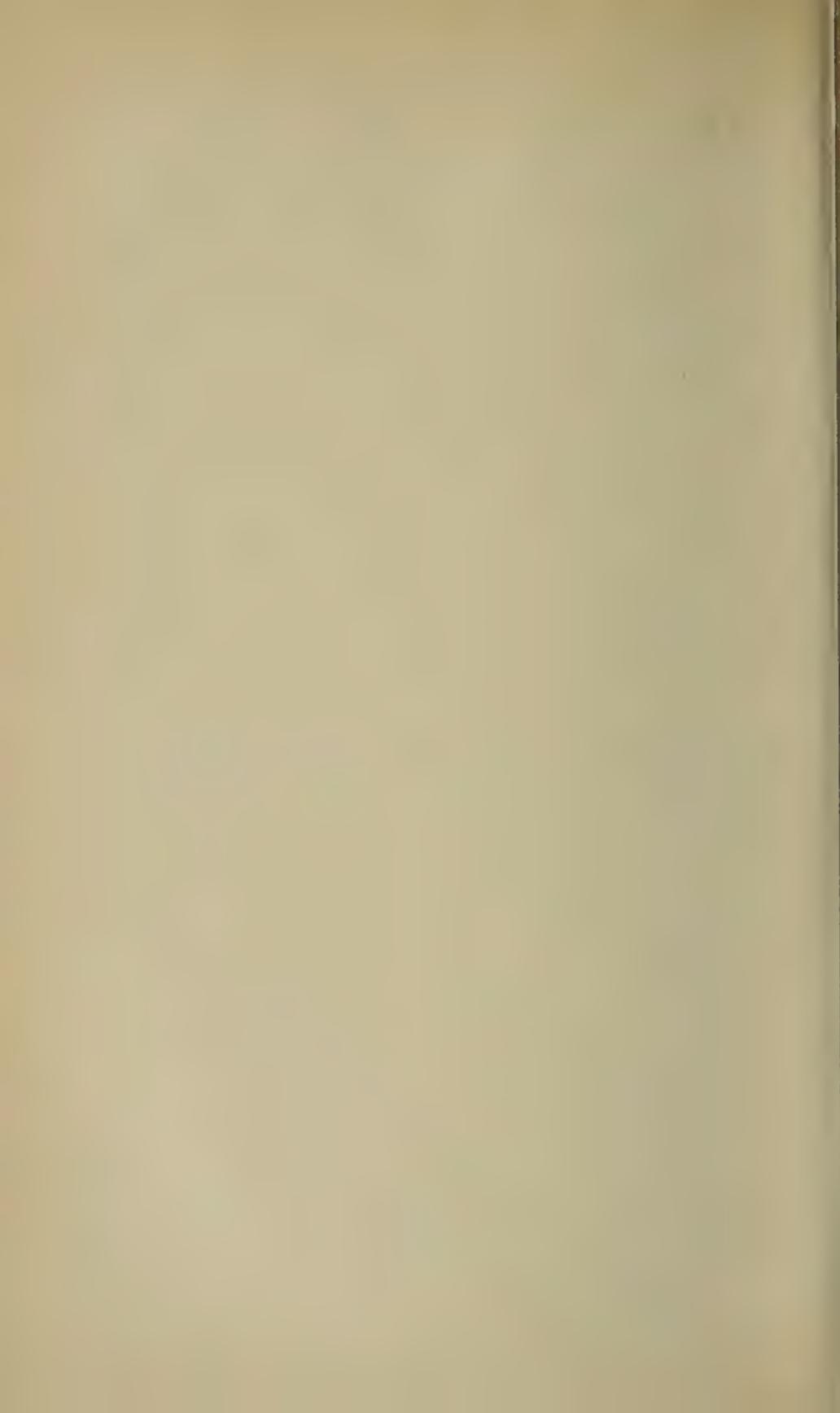
¹ Herbert Quick, *American Inland Waterways*. New-York, 1909.

10 pieds de profondeur. Et actuellement, enfin, le Canada projette la construction de canaux encore plus profonds qui permettront à tous les navires transatlantiques de pénétrer dans tous les ports des grands lacs. Il songe même à faire un canal qui suivra la route de Champlain jusqu'à Ottawa et l'ancien chemin de portage jusqu'au Nipissing, et, de là, ira au lac Huron par la rivière Française; ou encore un autre canal qui suivrait une autre des routes de Champlain, et irait du lac Ontario au lac Huron par le lac Simcoe et la rivière Trent. L'une et l'autre de ces deux voies projetées éviteraient complètement les chutes du Niagara et raccourciraient la distance de quelques centaines de milles, plaçant ainsi les rives sur lesquelles Le Caron exerçait son ministère en faveur des Hurons aussi près de l'Europe que l'est aujourd'hui la ville de New-York.

C'est comme une noble lutte que se livreraient les vieux itinéraires de Champlain et ceux de La Salle. Mais il s'y joint la conviction, chez ceux qui voient les choses de loin, qu'une autre voie d'eau, encore plus septentrionale, et dont Radisson avait eu en quelque sorte l'intuition, pourra bien s'ouvrir dans l'avenir et porter le blé de l'extrême Nord-Ouest, de Winnipeg à la baie d'Hudson, et de là, à travers l'Océan, jusqu'aux ports européens, qui se trouveraient ainsi plus proches d'un millier de milles.

C'est, tout simplement, l'idée prophétique qu'ont eue les pionniers de l'eau. Et, lorsque les prophéties de ces pionniers se trouveront réalisées, sous forme de vapeur, de barrages, de digues, toutes choses que les pionniers eux-mêmes n'avaient pas prévues, il n'est pas du tout invraisemblable que le capitaine

d'un transatlantique déplaçant 10 ou 12.000 tonnes, en arrivant du Havre ou de Cherbourg, puisse un jour ou l'autre crier d'une voix forte, ainsi que je l'ai entendu faire d'une chambre du 39^e étage d'une maison *gratte-ciel*, à Chicago, l'ordre de soulever les ponts qui lui ouvriront le passage vers le Mississipi, vers le cœur de l'Amérique.



CHAPITRE X

CITÉS OCCIDENTALES ISSUES DES FORTS FRANÇAIS

C'est une moisson bien curieusement variée que celle qui allait sortir des plaques de plomb portant des inscriptions en français et plantées par Saint-Lusson, La Salle et Céloron sur les bords des lacs et des rivières de l'Ouest. L'histoire mythique des semailles de Cadmus dans les champs béotiens ne nous fournit qu'un médiocre terme de comparaison à opposer à cette magnifique poussée dont quelques générations d'hommes ont pu être les témoins, dans une vallée qui était encore aussi sauvage au temps de Céloron que pouvait l'être la Béotie à l'époque légendaire où Cadmus quittait la Phénicie pour se mettre à la recherche de sa sœur Europe. Or il ne s'est guère écoulé qu'un siècle et demi depuis le moment où Céloron descendait avec sa flotte le cours de la *Belle-Rivière*.

Oui, il se produisit une germination vraiment miraculeuse dans ces régions de l'Ouest : c'était comme une nouvelle Europe. Les soldats surgissaient immédiatement après l'ensemencement, semblables à ceux qui sortaient des dents du dragon de Cadmus pour se

combattre les uns les autres ; et ils construisaient des forteresses destinées à devenir de grandes villes, tout comme Cadmée, la forteresse des Spartiates, était devenue la ville de Thèbes.

La France, grâce à cet ensementement, devint la mère des cités d'occident : Pittsburgh, Buffalo, Erié, Saint-Louis, Détroit, la Nouvelle-Orléans, Peoria, Saint-Joseph, et d'autres villes encore, dont les Français ignorent les noms ; exactement comme la Phénicie, était, grâce aux voyages de son fils l'aventureux Cadmus, devenue la mère de Thèbes et la grand'mère de la culture grecque, c'est-à-dire de la littérature européenne. Palamède et Simonide, selon la tradition, ajoutèrent quelques lettres à l'alphabet que Cadmus avait rapporté à la Grèce, et Cadmus eut le destin de tous ceux qui sèment des dents de dragon, destin que la France elle-même devait subir à son tour. Or, si le nom de Cadmus est gardé dans la mémoire de tous les écoliers, il semblerait juste de conserver de la même façon les noms de ceux qui ont planté les plaques de plomb, c'est-à-dire semé les dents de dragon d'où devait naître la Sparte de la nouvelle civilisation.

Nous avons déjà vu ce qu'il était advenu des semences jetées par Saint-Lusson au « Soo » et par La Salle à la Nouvelle-Orléans. Ce n'est que beaucoup plus tard, en 1749, qu'un autre Français, nommé Céloron de Bienville ou de Blainville, entreprit de répandre de nouveau la graine française, et, cette fois, au bord des rivières qui coulent au pied des monts Alleghanys. C'est lui, véritablement, qui a fait germer les grandes villes, car il a planté une plaque de « repossession » au confluent de toutes les

branches de l'Ohio, et attaché aux arbres des écussons de fer-blanc portant les armes de la France. Une des principales de ces villes est Pittsburgh¹, située sur l'emplacement carbonifère du fort Duquesne, comme sur la proue d'un navire regardant l'Ouest. On croit que c'est à cet emplacement que songeait Céloron lorsqu'il qualifiait dans son journal comme : « le plus bel endroit de la Belle Rivière » ce qui n'était encore, à cette époque, qu'un tas de terre inculte et noire, resserré entre deux torrents convergents qui amenaient là toutes les eaux des Alleghanys septentrionaux. C'est aujourd'hui le siège de la capitale du monde en ce qui concerne le fer. Cette capitale porte les cicatrices laissées par les feux de ses hauts fourneaux et elle est sans cesse étouffée par la fumée. On a estimé que deux de ces hauts fourneaux ont fourni à eux seuls, au cours des trente dernières années, assez de métal liquide pour couvrir d'une couche d'acier épaisse d'un pouce une route de cinquante pieds de large qui irait des monts Alleghanys, non seulement à l'embouchure de l'Ohio, mais jusqu'à l'autre chaîne de montagnes, celle où vinrent se heurter tous les rêves des explorateurs cherchant la route de l'Océan Occidental.

Et l'idée de cette grande route de métal qui traverserait l'empire de la Nouvelle-France ne donne encore qu'une faible mesure de tout ce qu'ont produit les plaques de plomb plantées dans la terre et les armes de la France greffées sur les arbres des bords

¹ Il est douteux qu'une plaque ait été plantée juste à l'emplacement de Pittsburgh. Mais toutes les plaques enterrées le long de la rivière, au-dessus et au-dessous de cet endroit, en assuraient naturellement la possession à la France.

de l'Ohio. D'après l'estimation d'un géographe-statisticien, la quantité de métal fournie par cette région pourrait donner 40 livres de fer à chaque habitant du globe¹, sans compter je ne sais combien d'étain. Et tout cela est sorti d'une demi-douzaine de petites boîtes de plomb, de onze pouces de long, sept pouces de large et un huitième de pouce d'épaisseur ! Il y a peu de temps des gamins virent émerger des eaux de l'Ohio une de ces petites boîtes portant cette inscription :

« En l'an 1749, sous le règne de Louis XV roi de France, nous Céloron, commandant le détachement envoyé par le marquis de La Galissonnière, gouverneur général de la Nouvelle-France, pour rétablir l'ordre dans certains villages, avons enterré cette plaque à..., le..., en signe de reprise de la susdite rivière, l'Ohio, ainsi que de tous ses affluents et de tous les terrains qui se trouvent sur sa rive gauche et sa rive droite, jusqu'aux sources desdits affluents, dont les précédents rois ont joui ou auraient dû jouir, vu qu'ils les avaient acquis par les armes et par des traités, notamment par les paix de Ryswick, d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle. »

Et, au-dessus des endroits où étaient enterrées ces plaques, c'est-à-dire aux confluent de toutes les rivières de quelque importance, Céloron avait appliqué à un tronc d'arbre une feuille d'étain où étaient gravées les armes de la France.

« Dont les rois de France ont joui ou auraient dû jouir ». Quelle nuance d'ironie se mêlait à cette

¹ H. N. Casson estime que les Etats-Unis produisent annuellement 30.000.000 de tonnes et la Pennsylvanie 11.250.000 tonnes, *Mineral Resources*, 1912.

semence dont la fleur d'aujourd'hui nous paraît dépourvue de beauté délicate et de parfum subtil, précisément, parce que les rois de France n'ont pas mis les Français en mesure d'en jouir !

Je ne saurais m'arrêter ici, comme je l'ai fait bien souvent en préparant ces chapitres, pour me demander ce qui serait arrivé si la France, imitant l'heureux prétendant de Portia dans le *Marchand de Venise* de Shakespeare, avait choisi, non le coffret d'or ou le coffret d'argent, mais le coffret de plomb, et n'avait pas déclaré, à l'imitation du prince du Maroc, qu'un esprit d'or ne saurait s'incliner devant un étalage de vil métal ; si la France avait consenti à tout risquer pour conserver et coloniser les régions symbolisées par ces plaques de plomb enterrées dans le sol fertile de la Louisiane, du Michigan et de l'Ohio, au lieu de s'en aller chercher des lingots d'or et d'argent dans les montagnes ; si Louis XV, lorsqu'il jetait les dés au milieu de ses courtisans, à Versailles, ainsi que l'a raconté Parkman, avait écouté les avis du marquis de La Galissonnière, gouverneur du Canada, et lui avait envoyé des paysans français ; ou, tout au moins, si le roi n'avait point retenu ceux qui, par dizaines de mille, demandaient à aller vers les vallées du Nouveau-Monde, préférant s'exposer aux misères et aux privations de la vie des pionniers plutôt que d'être menacés des galères, du donjon et de la potence. Peut-être alors Versailles n'eût-il pas été uniquement représenté, comme il l'est aujourd'hui, par un simple quartier ou un simple district, dans une ville qui porte le nom d'un homme d'Etat anglais.

« Ou bien, si au moins on avait envoyé des sol-

dat ! » s'écrie Parkman, abordant en imagination avec Céloron la grande vallée par le Nord. « La question la plus importante, en elle-même et par ses conséquences, qui se soit posée sur le Nouveau Continent, dit-il, était la suivante : la France restera-t-elle ici ou n'y restera-t-elle point ? Si, soit par l'usage des armes, soit par la diplomatie, elle était parvenue à conserver une moitié de ses possessions en Amérique, elle aurait de la sorte opposé une barrière à l'envahissement des races de langue anglaise. Alors, il n'y aurait pas eu de guerre de la Révolution, et pour un long temps, pas d'indépendance.¹ » Ceci fait ressortir le rôle négatif, aussi bien que le rôle positif, joué par la France, volontairement ou inconsciemment, dans le développement de la nation nouvelle.

« Si les soldats français qui sont, dit Parkman, morts sans gloire sur les champs de bataille de l'ancien continent, avaient réussi à sauver le Canada et à faire triompher les revendications de la France sur les territoires de l'Ouest »², auraient-ils, après tout, rendu plus de services au monde qu'en sacrifiant glorieusement leur vie pour les Etats-Unis sur les champs de bataille de l'Ouest ?

Quelques pages plus haut, j'ai raconté l'expédition faite sur le versant ouest des Alleghanys en venant des bords de l'Atlantique, à savoir l'expédition des *Chevaliers du fer à cheval d'or*, et les vaines menaces proférées par lesdits chevaliers. En 1748 se forma en Virginie une compagnie qui visait plus

¹ Parkman, *Montcalm and Wolfe*, p. 5.

² *Id.*, *ibid.*, p. 41.

loin encore et qui comptait parmi les membres deux frères de George Washington. C'était la compagnie territoriale de l'Ohio, laquelle prétendait tenir ses droits transalléghaniens, par l'intermédiaire du roi George II, de l'explorateur Jean Cabot. Cabot était un Italien au service de l'Angleterre qui, sans doute, avait débarqué deux siècles auparavant sur quelque point des côtes de l'Amérique du Nord, au sud du Labrador, et qui, grâce à une interprétation très large d'un traité signé avec les Indiens à Lancaster (Pennsylvanie) disait avoir acquis des droits sur l'autre versant des montagnes. Toutefois les Indiens de l'Ouest ne protestaient pas moins que les Français contre ces revendications, attendu, disaient-ils, que les terres achetées par les Anglais ne s'étendaient pas, d'après le traité de Lancaster, au delà du mont Laurel situé sur les confins occidentaux des Alleghanys.

La nouvelle de cette prétention collective de quelques habitants de la Virginie avait été colportée jusqu'à Montréal par les Pennsylvaniens jaloux des Virginiens et par les Français qui leur étaient hostiles. C'est alors que Céloron fut envoyé avec sa petite troupe pour enfoncer en terre des monuments attestant la reprise de possession par les Français.

Il conduisit cette procession solennelle, à la fois pittoresque et symbolique, de Montréal à l'embouchure du Miami, et *vice versa*. Les hommes de Céloron se transportaient tantôt par eau, tantôt par terre. Et ils ne faisaient pas entendre de chants désopilants, comme l'avaient fait les cavaliers de Spotswood sur les crêtes du Blue Ridge, en venant de l'autre versant des montagnes. Leur voyage avait

plutôt l'atmosphère et le mouvement d'une tragédie grecque, bien qu'un écrivain l'ait comparé à une mascarade du moyen âge. Si, malgré ce beau début, dont on peut lire encore le récit dans les Archives nationales de la France, on peint généralement cette expédition avec des couleurs si sombres, c'est pour la raison qu'on en connaît d'avance le dénouement. Cette histoire, au contraire, a tant de couleur et une portée si prophétique, que je m'étonne qu'on en n'ait pas encore introduit les incidents, si petits soient-ils, dans la littérature française ou américaine.

« J'ai quitté Lachine le 15 juin, raconte Céloron au commencement de son journal conservé au Ministère de la Marine, à Paris, avec un détachement composé d'un capitaine, huit officiers subalternes, six cadets, un armurier et vingt hommes de troupe, sans compter cent quatre-vingts Canadiens et environ trente sauvages, composés mi-partie d'Iroquois mi-partie d'Abenakes. » Les voyageurs remplissaient vingt-trois canots qui s'avançaient l'un derrière l'autre, et ils étaient souvent arrêtés, soit par un naufrage, soit par la chaleur, soit par l'humidité, soit par la sécheresse, soit par la difficulté qu'offraient les mauvais chemins de portage, soit par une avarie survenue à l'une des embarcations.

Je me suis promené un soir, il y a quelques années, le long de leur premier chemin de portage, partant du lac Erié. Il tombait une pluie violente, semblable à celle qu'ils avaient eu à subir pendant les sept jours consécutifs où ils transportèrent sur leurs dos les canots et les bagages en gravissant les pentes de ces collines abruptes, et, à travers d'épaisses forêts de hêtres, de chênes et d'ormes, jusqu'au lac Chantau-

qua, où des milliers de personnes, allant de l'enfant au vieillard à cheveux blancs, se réunissent chaque été, pour étudier l'histoire, la langue anglaise, les sciences, la cuisine, la couture, etc., et pour écouter des conférences quotidiennes.

Mais, bien souvent, l'expédition de Céloron était interrompue par la désertion des sauvages, qui redoutaient les trop longs discours et les sermons, dont abusaient les orateurs du vieux monde. Il fallait alors ouvrir les oreilles et les yeux de ceux des auditeurs qui n'étaient point en fuite, en leur distribuant des colliers de perles. Et encore, bien souvent, ils n'étaient point suffisamment pénétrés de l'amour qu'ils devaient à leur père Onnontio et du souci de ses intérêts, car ils craignaient, si les Anglais finissaient par devenir les maîtres, de devenir, eux, les victimes des Anglais.

Il existe dans une bibliothèque de Paris une carte de cette expédition dessinée par le Père Bonnecamps, lequel s'intitule : « Jésuite-mathématicien ». Le même Bonnecamps a écrit un journal qui est également conservé à Paris¹, et dans lequel se glissent quelques-unes des tristesses de l'étroite et sombre vallée, aujourd'hui remplie de grues à pétrole. Il la montre encaissée entre des montagnes parfois si hautes, qu'on n'y voit le soleil que de neuf ou dix heures du matin à deux ou trois heures de l'après-midi. Et maintenant encore, on croit entendre la voix désespérée mais toujours suppliante de Céloron crier à travers les montagnes, au nom du grand Onnon-

¹ *Jesuit Relations*, éd. Thwaites, vol. 69, *Récit du voyage sur la Belle-Rivière fait en 1749 sous la direction de M. de Céloron*.

tio : « Mes enfants, depuis que j'ai été en guerre avec les Anglais, j'ai compris que cette nation vous avait séduits; et que, non contente de vous corrompre, elle avait profité de mon absence de ce pays pour envahir le territoire qui ne lui appartient pas, et qui est bien à moi... Je vous promets l'aide que vous êtes en droit d'attendre d'un bon père... Je vous fournirai des marchands en abondance, si vous le désirez, je vous enverrai des officiers, si cela vous fait plaisir : ils vous apporteront la bonne humeur. Si bien qu'avec moi vous ne travaillerez que pour faire de bonnes affaires. Suivez mes conseils, et le ciel sera toujours beau et clair au-dessus de vos villages »¹.

« Mon père, dit le porte-parole des sauvages les *Loups*, lors de la réunion d'un autre conseil, nous vous prions d'avoir pitié de nous. Nous sommes jeunes et ne pouvons répondre comme le feraient les vieux. Ce que vous nous avez dit nous a ouvert les yeux (ils venaient de recevoir des présents) et nous a donné du courage. Nous voyons que nous ne pouvons faire que de bonnes affaires... (Durant ce temps, le grand Onnontio jetait toujours les dés à Versailles.) Examine, mon père, la situation où nous nous trouvons : Si tu faisais partir les Anglais qui nous procurent ce dont nous avons besoin, et spécialement le forgeron qui raccommode nos fusils et nos haches, nous serions privés de tout secours et exposés à mourir de faim et de misère sur la *Belle-Rivière*. Aie pitié de nous, mon père! Tu ne peux quant à présent nous fournir le nécessaire. Laisse-nous, pour

¹ Margry, VI, 677.

cet hiver, ou tout au moins jusqu'à ce que nous allions à la chasse, le forgeron et quelqu'un qui puisse nous aider. Nous te promettons qu'au printemps les Anglais s'en iront¹. »

Et l'expédition continuait de la sorte, de rivière en rivière pour planter les plaques de plomb, de tribu en tribu pour exhorter les sauvages. Céloron descendit l'Ohio jusqu'au Miami, puis, après avoir remonté le Miami, il s'arrêta dans le village où régnait un chef du nom de *La Demoiselle*, et de là revint par terre au lac Erié en passant par l'établissement français du Maumee. Alors arrivèrent derrière lui les constructeurs de forts, et, comme les Spartiates, les soldats semblaient littéralement surgir de terre, dans les endroits où l'on avait planté des plaques de plomb.

A l'endroit même où les *Loups* leur réclamaient un forgeron, ils trouvèrent un jeune Anglais en train de construire une palissade avec une douzaine d'ouvriers. Ils le renvoyèrent là d'où il était venu, sur le versant Est des montagnes, et construisirent, sur le même emplacement, le fort Duquesne, destiné à défendre la porte de la grande vallée du côté des Alleghans. C'est là, avec quelques centaines d'hommes, sur les confins d'un désert hostile et au bord de la rivière dont Cartier et Champlain avaient descendu le cours pour pénétrer à l'intérieur du continent, que commença cette grande lutte, dont nous connaissons déjà la conclusion.

Il nous paraît bien extraordinaire aujourd'hui que, justement, celui qui vint à travers les montagnes

¹ Margry, VI, 683.

jeter le premier défi à la petite garnison brave et isolée, gardant le confluent des deux rivières, se soit trouvé être Washington, sir Washington ainsi que l'a intitulé un de ses chroniqueurs, non Washington en tant qu'Américain, mais Washington en tant que sujet anglais, major de la milice coloniale envoyé du gouverneur anglais de la Virginie Dinwiddie, lequel, ayant acquis de grands intérêts dans la Compagnie de l'Ohio, se montrait particulièrement actif et projetait d'établir une centaine de familles sur un demi-million d'acres de terrain, à l'Ouest des monts Alleghanys, terrain dont il deviendrait propriétaire.

Les intérêts politiques étaient à cette époque si compliqués, ainsi que l'a fait remarquer Voltaire¹, qu'il suffisait d'un coup de canon tiré en Amérique pour mettre toute l'Europe sens dessus dessous. Et ce ne fut même pas un coup de canon qui donna le signal, dit Parkman : ce fut la décharge des carabines de chasse de quelques hommes des bois, commandés par un jeune homme de la Virginie, qui n'était autre que George Washington².

Il est indispensable de nous arrêter un moment pour contempler ce jeune et souple colon anglais, alors âgé de vingt et un ans, se tenant sur les frontières immédiates des explorations et possessions françaises et sur les extrêmes limites du pays découvert par les Anglais, sur la ligne de partage des eaux et à vingt milles du lac Erié, et réclamant, au nom

¹ Voltaire, *Les Français en Amérique, courtes études sur des sujets anglais et américains*, p. 242.

² Park man, *Montcalm and Wolfe*, I, 3.

du gouverneur Dinwiddie, et de Jean Cabot mort depuis longtemps, l'évacuation pacifique de ces pionniers et soldats français, lesquels, selon la lettre dont le jeune colonel était porteur, « étaient en train d'élever une forteresse et de faire des établissements sur la rivière (l'Ohio), reconnue notoirement comme appartenant à la Couronne de Grande-Bretagne ».

La distance qui sépare le bassin des grands lacs de celui du Mississippi n'est, par le chemin de portage de Céloron, que de six ou huit milles. Au point, situé un peu plus bas, où se trouvait Washington, cette distance n'est pas beaucoup plus grande et l'élévation du terrain est à peine sensible. Les Français construisirent un fort sur un promontoire ou une presqu'île avançant dans le lac, et à l'endroit où l'eau commence à couler dans une autre direction, c'est-à-dire vers le golfe du Mexique, ils en construisirent encore un autre qu'ils appelèrent le fort Le Bœuf. C'était sur un chemin de portage plus facilement praticable que le Chautauqua. Du premier de ces deux forts est sortie la ville d'Erié, une ville manufacturière, sale et affairée. L'autre fort n'a rien donné qu'un village, où, au milieu de mauvaises herbes, les ruines d'un fort regardent encore la prairie et en voient sortir un petit ruisseau, appelé la rivière Française. La rivière Française commence, en effet, par aller vers la France avant de changer de direction et d'entreprendre son voyage long de 2.000 milles vers le golfe du Mexique.

J'ai suivi un jour ce ruisseau pendant trente ou quarante kilomètres, jusqu'à ce qu'il devienne la rivière de Céloron. J'ai évoqué en imagination la

présence des Français sur ses bords et les ai trouvés bien longs à arriver, car cette partie de la vallée semble particulièrement attrayante. C'est un peu plus bas sur le lac que les vignes couvrent tout le rivage jusqu'au sommet de la ligne de partage des eaux. Et, dans cette même contrée, je me suis souvent demandé par quel miracle le blé et le potiron pouvaient pousser sur une pièce de terre tandis que sur la pièce voisine la vigne gonflait ses fruits des sucres qui donnent le vin.

Le vétéran borgne, Legardeur de Saint-Pierre, commandant du fort Le Bœuf, demanda à Washington avec une ironie pleine de diplomatie, de vouloir bien préciser les faits. Alors la souple silhouette du jeune colon anglais disparut derrière la neige des montagnes, mais c'était avec l'intention de revenir au printemps et de poser alors un ultimatum plus net. Il ne devait parler, cette fois, ni de Cabot, ni de La Salle, ni de l'achat fait aux Indiens, ni de la propriété de la Couronne d'Angleterre. Jumonville semble être alors venu du fort Duquesne pour entrer avec lui dans des pourparlers amicaux. Mais Washington ou ne le comprit pas, ou ne voulut pas l'écouter. Le bruit d'un coup de fusil, une nouvelle plaque de plomb enterrée sur la colline des lauriers, un écla-boussement de sang sur le rocher, et voilà la guerre pour l'empire de l'Ouest qui éclate.

Ce qui se passa alors sur la pente de cette colline, on ne le saura jamais avec précision, mais Washington, bien qu'il n'eût alors que vingt-deux ans, bien qu'il fût plein d'ardeur guerrière et de passion, était certainement incapable de tirer volontairement sur des hommes pacifiques.

Quand Washington attaqua Jumonville près de Pittsburgh. on ne vit là qu'une vaine parade. On ne trouve d'ailleurs, pour commémorer cet événement, qu'une ou deux lignes dans notre histoire, et un simple tas de pierres s'élevant bien haut dans le brouillard des montagnes, près des sources du Youghiogeny, et qui marque l'emplacement de la tombe de Jumonville. Washington jeune, Washington major de la milice coloniale dans les monts Alleghanys, éclaireur d'une compagnie territoriale, s'est laissé complètement éclipser par Washington vieux et père de la Nation. Jumonville, au contraire, l'enseigne français dépourvu de propriétés, qui, certainement, combatit avec autant de désintéressement et pour une fin tout aussi élevée, n'est pas oublié dans les ouvrages écrits depuis cette époque, et l'escarmouche se termina, en somme, à son avantage. Jamais nous ne devons oublier qu'il représentait la France, et qu'il restait presque seul, au confluent des deux rivières, sur le versant occidental des Alleghanys, pour défendre ce qu'avant lui d'autres Français avaient conquis par leur bravoure.

J'ai entendu applaudir dans une séance publique de l'Académie française, la brave endurance dont faisaient preuve en Asie les prêtres et les soldats français. Je veux espérer qu'un jour les hommes sans renommée qui se sont sacrifiés au moins autant, en Amérique, pour l'amour de la France, seront glorifiés d'une façon aussi retentissante. Il y a à Pittsburgh une petite rue qui porte le nom de Jumonville, une petite rue qui va de la rivière à une autre rue, plus large que la première et appelée rue De Villiers. Or Coulon de Villiers était l'un des sept frères de Jumon-

ville, celui qui se hâta de venir de Montréal pour venger sa mort.

Pourtant, le tas de pierres qui est sur la colline n'est point devenu un grand monument. M. Hulbert, qui a consacré à l'histoire de la vallée de l'Ohio des pages pleines de piété filiale, dit que, parfois, le voyageur découvre une croix rustique faite de planches ou de branches d'arbre et plantée au milieu des rochers qui forment le monticule¹. Lors d'une récente visite que j'ai faite à la tombe de Jumonville, dans ce ravin solitaire, j'ai constaté qu'on avait remplacé cette croix fragile par un écusson.

Il me faut maintenant compter sur votre mémoire pour vous rappeler les exploits de Beaujeu et de Braddock, de Contrecoeur et de Forbes; et, repoussant au dernier plan le fort Duquesne du passé, placer au premier, la grande et riche cité, que souvent il est impossible de distinguer tant elle est enveloppée de fumée.

Les Français, nous le savons, arrivaient à leurs forts par eau. Les forts de Québec, Frontenac et Presque-Ile, celui du rocher de Saint-Louis, le fort Saint-Joseph, et enfin le fort Chartres étaient tous situés sur les bords d'une rivière ou d'un lac. Mais le voyage était souvent très long. Céloron mit cinquante-trois jours à accomplir son voyage par eau de Montréal à l'emplacement de Pittsburgh; tandis qu'un Céloron actuel pourrait voir à dix heures du soir la lumière de la statue de la Liberté, de Bartholdi, se refléter dans le port de New-York, passer le lendemain matin près du champ de Braddock avant l'heure

¹ A. B. Hulbert, *The Ohio River*, pp. 44-45.

où, selon Bonnacamp, le soleil se lève dans la *Belle Rivière*, et enfin déjeuner au club Duquesne, à Pittsburgh, en temps utile pour entreprendre sa besogne de la journée. En 1750, Paris était à peu près aussi loin de Marseille qu'il l'est aujourd'hui de Pittsburgh.

Pittsburgh est situé à la porte d'entrée de la vallée de La Salle, comme nous l'appelons maintenant, et c'en est la porte la plus importante, car la quantité de marchandises qui y entre et en sort, tant par eau que par chemin de fer, est plus considérable que celle des marchandises importées et exportées par les cinq autres grandes cités du monde.

Elle se chiffrait en 1912, pour le district de Pittsburgh, à 177.071.328 tonnes¹. Cette somme représente le double du tonnage total des importations et exportations des deux versants des États-Unis réunis, pour la raison, sans doute, que la plus grande partie du trafic fait par la ville de Pittsburgh consiste, non en soies et en fourrures, mais en fer et en charbon. Et la quantité d'hommes qui traversent cette ville est en proportion de la quantité de marchandises, car Pittsburgh est tout le contraire d'une ville du moyen âge : elle est faite de mouvement ; c'est un fleuve et non une citerne. Les montagnes, qui formaient une barrière infranchissable et qu'on était obligé de contourner, sont maintenant nivelées et, par suite de ce nivellement, le cours des rivières s'est trouvé modifié. Quiconque voit le va-et-vient de la foule entre Pittsburgh et l'Océan comprend qu'il n'y a plus de monts Alleghanys dans notre topographie continentale, ainsi que Washington

¹ R. B. Naylor, *Adresse à l'Association historique de la Vallée de l'Ohio*. Cité par Hulbert, *Ohio River*, p. 365-6.

l'avait déclaré, et comprend en outre que, ainsi que Webster l'a dit, il n'y en aura plus dans notre politique. Si l'on fait le voyage de nuit, en venant des côtes de l'Océan, on entendra à son réveil le bruit de deux locomotives, exactement comme si l'on était dans les montagnes du Jura, mais le grondement des roues sera le seul signe auquel on reconnaîtra que les monts Alleghanys, tout hérissés de pics, n'ont pas été purement et simplement précipités dans la mer.

J'ai raconté que près de Pittsburgh les Indiens suppliaient les messagers d'Onnontio de leur laisser un forgeron anglais. Il semble que leur prière ait été largement exaucée car Pittsburgh tout entier n'est qu'une immense forge, tant il est enveloppé par la fumée que produit son travail, tant les grandes étendues de ciel qui l'entourent sont rougies par le feu de ses hauts fourneaux, tant son atmosphère est chargée de la poussière soulevée par ses soufflets, et tant le bruit des marteaux y est perçant. C'est la capitale de Vulcain, et son industrie est si intense qu'elle fait ressembler, par contraste, les discussions académiques aux ébats de jeunes filles au milieu d'un pré fleuri. Ce coin de terre, qui est un de ceux où les marchands français et anglais allaient échanger des fusils, du whisky et des breloques contre des fourrures, n'est plus, principalement aujourd'hui, un marché : c'est une vaste usine, située entre des collines, et où les feux de la création sont toujours en train de brûler.

Céloron et sa triste histoire ne m'étaient pas sortis de l'esprit pendant toute la journée, alors que j'étais assis dans une belle bibliothèque de Pittsburgh.

Mais, le soir, comme Dante accompagné par Virgile, je suis descendu de degré en degré vers le fond de la vallée, jusqu'à ces vastes hangars qui s'échelonnent dans l'ombre, le long de la rivière. Ce n'était pas, toutefois, un lieu de supplice : c'était l'ancre des dieux basanés de la création. Voilà, enfants de la France, ce qu'est devenu votre fort Duquesne : des bâtiments vomissant de la flamme, pendant des milles et des milles et contenant une garnison aussi nombreuse que l'était, du temps de Duquesne, la population de la Nouvelle-France tout entière.

L'épopée du Nouveau-Monde doit à Pittsburgh une partie de sa couleur pittoresque. Nous avons vu les Français, au cours de cette épopée, clouer aux arbres des bords de la *Belle Rivière* des feuilles de fer-blanc. En voyant, ce soir-là, des nappes de fer chauffées à blanc sortir des cylindres qui les roulaient, il me semblait que le jeune ouvrier aurait dû, avec son estampille, y imprimer une fleur de lis parmi les autres signes cabalistiques. Car, qui pourrait dire si ces nappes blanches de métal seraient jamais sorties des hauts fourneaux de la vallée, au cas où les écriteaux de fer-blanc du roi Louis XV n'y auraient pas tout d'abord été importés ?

Sous chacun de ces hangars circulent avec ordre des voitures chargées de différents matériaux : du minerai rouge extrait des collines lointaines qui dominant le lac Supérieur, des fragments calcaires venant de quelque colline voisine et des morceaux provenant d'une combustion plus ancienne. Toutes ces pierres sont saisies une à une par un grand bras de fer, mû lui-même par un énorme moteur qui ressemble à un béliet. Le jeune homme qui fait

manœuvrer ce moteur est tout entouré d'éclairs qui se jouent autour de sa silhouette. Et, un à un, les morceaux de minerai sont jetés dans des fourneaux chauffés à une température de 1.000 degrés au minimum. C'est là que le minerai est débarrassé de ses « démons » (c'est ainsi que le grand-maitre de la métallurgie du fer appelle le soufre et le phosphore), exactement comme l'enfant Peau-Rouge était délivré du péché par l'eau sainte du baptême que lui versait le Père Allouez. Puis ce métal ressort purifié du fourneau et n'a plus alors besoin que d'être chauffé encore une fois, écrasé, modelé, scié, percé, pour rendre à l'homme les services les plus appréciables.

C'est ainsi qu'au cours de quelques minutes on voit des chargements de minerai, qui gisaient encore sous terre par delà le lac Supérieur un mois auparavant, se transformer complètement et devenir, soit la balustrade d'un pont, soit un rail d'acier, soit une pièce d'armure, soit une poutre destinée à un *gratte-ciel*, et cela au milieu du silence solennel des hommes; grâce au mouvement régulier d'un petit nombre de leviers, au chargement minutieux accompli par un petit nombre de mains, et à la surveillance attentive exercée par un petit nombre d'yeux.

Tel est le nouveau fort Duquesne qui garde le confluent des rivières et des routes, juste au delà des monts Alleghanys; et telles sont les munitions à l'aide desquelles la garnison moderne, composée d'hommes à la face barbouillée mais résolue, défend aujourd'hui la vallée; fait vivre la cité étalée sur les collines environnantes et sur le plateau qui s'étend par derrière; fait circuler autour du monde des

courants électriques ; construit l'ossature des villes nouvelles et protège les côtes de la patrie.

Il y a beaucoup d'hommes dans cette garnison, mais les faiseurs d'acier sont comme la moelle de la cité, où le monde moderne, si j'emprunte les mots de l'un de nos premiers économistes, « atteint l'apogée de son triomphe et confronte son problème le plus grave, à savoir l'énorme et tumultueuse accumulation du travail et du capital ¹ ».

Je me permettrai de citer un paragraphe plus étendu et tiré du même auteur, nous décrivant les richesses du pays : « A travers les collines qui bordent ces rivières (les rivières qui forment l'Ohio) courent des veines considérables de charbon bitumineux. Ce charbon est si près de la surface qu'il est extrait aisément et soulevé au-dessus des rivières. La plus grande partie retombe à Pittsburgh, entraînée par la pesanteur. Sur la totalité, 29 billions de tonnes sont employées à produire de la vapeur, du gaz et du coke. On en extrait des quantités considérables d'huile (7.500.000 gallons ² par an) ; du gaz naturel (dont on consomme chaque jour 250.000.000 de pieds) ; du sable, de l'argile et de la pierre, de quoi faire de Pittsburgh et de la contrée environnante la reine du monde, en ce qui concerne le fer et l'acier, le verre, les machines électriques, les tramways, la vaisselle d'étain, les freins à air comprimé et les briques réfractaires ³ ».

Et, à toutes ces richesses naturelles, le gouverne-

¹ John R. Commons, dans *Survey*, 6 mars 1909. XXI, 1051.

² Le gallon vaut 4 litres et demi.

³ J. R. Commons, *Wage Earners in Pittsburgh*, *Survey* 6 mars 1909, XXI, 1061-1064.

ment national a ajouté le secours des tarifs et les millions qu'il a dépensés pour améliorer le cours des rivières, tandis que l'Europe fournissait sa part du travail matériel, qui, déjà, a acquis la force d'un bœuf et atteint souvent un haut degré d'habileté. C'est un jeune chimiste formé en Europe qui me conduisit visiter les machines dont il m'expliqua tout le mécanisme dans un excellent anglais, bien qu'avec une prononciation un peu hachée.

Le lingot d'acier chauffé à blanc coulait sous un ciel fumeux pour signifier la contribution apportée par la France à la civilisation, à Pittsburgh même. Cette contribution n'a pas seulement été matérielle : elle a été humaine. Le lingot, ce gros bloc d'acier chauffé à blanc, n'est que le symbole d'une activité qui a rassemblé les éléments épars de la vallée, et qui, grâce à l'ardente chaleur des feux naturels qu'il n'était pas nécessaire d'alimenter, a formé de ces éléments un métal nouveau, supérieur au fer et plus précieux que l'or. Mais on peut voir là encore un autre symbole : celui de forces qui ont fait aboutir en cet endroit des hommes venus de tous les points du globe, semblables à ces chargements divers qui sont jetés pêle-mêle dans le creuset comme par une main toute-puissante : des hommes au sang coloré, et, avec eux, des scories humaines ayant traversé le feu des vieilles civilisations.

A Pittsburgh, je le répète, est fabriqué un métal nouveau : personne n'en saurait douter. Ce n'est pas simplement un mélange et une refonte de vieilles pièces de monnaie sur lesquelles on aurait gravé une nouvelle empreinte, le portrait d'un nouveau souverain, un visage composite sans nulle ressemblance

individuelle : C'est vraiment la création, ainsi que je l'ai déjà dit en employant d'autres comparaisons et d'autres métaphores, d'une race nouvelle.

Si j'avais la connaissance instinctive du cœur humain, quelque chose comme le sens intuitif de la fibre et de la tension de l'acier que possède l'homme chargé de présider à l'ébullition du métal dans les fourneaux, lequel, de temps en temps, écarte ses verres fumés pour examiner la texture d'un fragment caractéristique de son mélange, ou bien encore assiste à la vidange du fourneau dans l'auge, et surveille l'addition de carbone ou de magnésium afin d'amener le mélange à une consistance convenable, je pourrais alors vous dire de quels élans, de quels efforts ce peuple neuf sera capable. Mais je ne pourrais que faire une conjecture, qui n'aurait pas plus de valeur que la vôtre.

Les fabricants d'acier ne songeaient d'abord qu'à obtenir la suprématie quant à la fabrication de l'acier. Leur industrie ne prit un caractère vraiment humain que le jour où ils cherchèrent à produire de l'acier de meilleure qualité, et en plus grande quantité. Ils se procurèrent le minerai rouge, là où il était le plus riche en fer et coûtait le meilleur marché ; ils firent venir d'Europe des ouvriers au sang riche recrutés dans les endroits où on pouvait en trouver avec des muscles solides et des yeux clairs, et en enrôler à bon marché. « Il ne reste pas dans ma ville natale, disait un ouvrier serbe travaillant dans les hauts fourneaux de Pittsburgh, d'homme valide de seize à cinquante ans : ils sont tous venus en Amérique. Les districts agricoles et les villages des vallées orientales de l'Europe envoient

dans cette sombre gorge leurs hommes et leurs jeunes gens les plus vigoureux, nourris de bons aliments et d'air pur, solides et audacieux : des Serbes, des Croates, des Ruthènes, des Lithuaniens, des Slovaques, mêlés à des Italiens, des Polonais et des Juifs russes¹. » C'est de Slaves, et de populations mêlées venues du centre de la vieille Europe, « où des vagues successives de brachicéphales aux cheveux blonds, ayant rassemblé leurs forces et s'étant avancés vers l'ouest, ont donné les Celtes, les Saxons, les Scandinaves et les Teutons » ; c'est, disions-nous, du centre de la vieille Europe, qui porte, profondément ancrées en elle, ses amitiés et ses haines de races et de religion, qu'est venue la nouvelle immigration, pour travailler à Pittsburgh, d'une façon intense, au progrès de la civilisation. Sans doute, ces hommes travaillent au progrès de la civilisation sans en avoir conscience ; mais ce résultat n'en est pas moins assuré. Leur intention consciente trouve son expression dans la production de lingots tangibles, dans le salaire que ces lingots met dans leurs mains chaudes et dans le profit qui en sort : la civilisation ne vient que par surcroît.

Il se produisit pourtant, au sein même de cet individualisme de la force, un effort pour faire aboutir la première et la nouvelle immigration au progrès de la civilisation. Cet individualisme avait d'abord été prodigue et livré au hasard, mais il a appris l'économie. Il en est venu petit à petit à brûler son gaz jusqu'au bout, à faire circuler continuellement des

¹ P. Roberts, *The New Pittsburgh*. Dans *Charities and the Commons*, 2 janvier 1909. 21, 533. Voir aussi, J. A. Fitch, *The Steel Workers*. New-York 1910.

substances purifiantes dans toutes les usines ; il est devenu plus ménager des muscles, des os, des yeux et des oreilles des ouvriers ; il a consulté les experts les plus compétents ; mais cela encore pour l'amour de l'acier, et non pour l'amour de la civilisation.

On dit que M. Carnegie, lorsqu'il était manufacturier à Pittsburgh, a trouvé 90 p. 100 de fer pur dans les déchets rejetés par son concurrent. Il fit un contrat qui lui assurait la possession de ces déchets pour de longues années, et les travailla dans ses propres usines. Des résidus qui lui venaient du voisin vinrent ainsi une grande partie de sa fortune. Or les résultats d'une telle ingéniosité et d'une telle économie le conduisent aujourd'hui à utiliser consciemment d'autres résidus : les déchets de la capacité naturelle de ses ouvriers, afin de les rendre à la fois plus heureux et plus utiles.

M. Carnegie a vraiment donné un grand exemple en fondant des collections d'objets d'art, des musées, des Instituts d'enseignement et de recherche, et en consacrant à cette œuvre ce dont certains millionnaires n'auraient su faire que des déchets, en les dépensant pour eux-mêmes. Toutes ces fondations faites sur les collines sont des produits secondaires des aciéries du fond du ravin. Dans chaque lingot incandescent qui s'agite dans les usines, il y a une petite partie destinée à un professeur de l'Université d'Orégon ; une autre destinée à un artiste de New-York ou de Paris ; une autre destinée à un astronome sur le sommet du mont Wilson ; une autre encore pour l'instituteur d'une école de la montagne ; et une autre enfin pour toutes les bibliothèques fondées par M. Carnegie.

Ce qui se fait sentir aujourd'hui, toutefois, c'est le désir d'utiliser aussi économiquement, aussi efficacement, aussi noblement la partie du lingot qui se convertit en salaire que la partie du lingot qui se convertit en bénéfice ; et de faire servir concurremment ces deux éléments au bien de l'humanité. L'individualisme absolu qui régnait autrefois commence à faire place à un esprit humanitaire non moins absolu, et qui rappelle, dans son essence, la généreuse bravoure des premiers explorateurs français et la foi toute-puissante des missionnaires français. Cet esprit humanitaire prétend faire le salut de la cité malgré elle, en protégeant et développant les droits individuels et collectifs de l'homme, exactement comme les missionnaires français prétendaient se servir des ambitions commerciales de la France pour opérer le salut des âmes.

Cette tentative pour réaliser le paradis au sein de la cité est en train de devenir un projet précis, ainsi que l'indique l'extrait suivant tiré d'un rapport présenté au Comité pour l'amélioration urbaine par une commission de Pittsburgh :

« Un autre avantage des bords de l'eau, à Pittsburgh, est le charme qu'ils ont en tant que lieu de récréation et l'influence qu'ils exercent sur le caractère et la moralité publique. Une des conséquences les plus déplorables du commercialisme prodigue et à courte vue du XIX^e siècle avait été de faire négliger les côtés esthétiques du progrès, lesquels auraient pu suivre le développement économique ; et de répandre à l'étranger cette conviction aussi absurde que néfaste, d'après laquelle l'utile serait nécessairement laid, et, par contre, le beau et les nobles jouissances de la vie

civilisée ne pourraient avoir aucune utilité, de telle sorte que poursuivre le beau serait une folie.

« Ce qui prouve, d'une façon réconfortante, la fausseté de telles idées, c'est l'aspect agréable et les distractions qu'offre toute ville européen ne possédant un port de commerce sur un fleuve ou une rivière. C'est dans une telle direction que Pittsburgh doit chercher le moyen de remédier à cet aspect sordide qui est commun à tous les centres manufacturiers.

« Partout où, dans le monde, pour rompre la monotonie des grandes routes et des quais qui bordent les rivières, une ville a ménagé à sa population la possibilité de se promener et de s'asseoir agréablement dans des endroits d'où l'on puisse regarder le cours d'eau et la vie qui y règne, d'où l'on puisse jouir d'une vaste perspective sur le ciel libre et la rive opposée ainsi que de la réflexion des objets dans l'eau, partout cette mesure s'est trouvée, non seulement augmenter l'agrément de la ville elle-même, mais améliorer la santé et le bonheur de ses habitants, leur fidélité envers la cité et leur fierté locale. Cela s'est vérifié dans les villes où, comme à Anvers, par exemple, on a établi une promenade pavée et nue au-dessus des quais et des grues qui animent un grand port de l'Océan ; ou bien encore dans des villes où, comme à Paris, Lyon, et beaucoup d'autres endroits moins importants, on a ménagé une promenade ombragée le long d'une rue commerçante dominant les quais du fleuve. Cela s'est vérifié également dans une ville comme Londres, où l'on a conquis sur le limon du fleuve, à l'aide de dragages et de remblais, l'emplacement de grands jardins ».

J'ai eu beaucoup de peine à trouver une boutique

de libraire à Pittsburgh. Mais un jour, certainement, on rencontrera sur la *Belle-Rivière* les mêmes ressources idéales et littéraires que celles qui rendent les bords de la Seine si chers à ceux qui ont étudié toutes leurs particularités, et chers au savant comme à l'ignorant.

L'extrait cité ci-dessus n'indique, d'ailleurs, qu'une faible partie du plan relatif à l'avenir de Pittsburgh. Ce plan ne vise pas seulement l'embellissement de la ville et le plaisir de ses habitants pendant leurs heures de loisir ; mais il s'occupe en outre de tout ce qui touche à la santé, à la commodité, à l'éducation et au bien-être en général du district tout entier, de cette région désignée jadis sous le nom de « pays noir », et dont Pittsburgh devint la fumeuse capitale, une des régions, entre autres, dont les Français furent les premiers pionniers.

J'ai parlé de Pittsburgh en qualité de représentant d'une Société démocratique, ou, plus exactement, d'un corps de cent citoyens volontaires formant quatorze comités différents (y compris ceux du transit, rapide, des accidents du travail, du logement dans les villes et de l'hygiène publique). Cette société démocratique a entrepris de faire à ses frais tout le travail d'un plan constructif, appuyé sur les recherches des hommes compétents, dans l'espoir de créer un mouvement d'opinion qui lui permettra d'exécuter ce plan et d'établir à Pittsburgh « des conditions de vie et de travail, susceptibles de servir de modèle à tous les autres centres industriels de l'Amérique ¹ ».

¹ Olmsted F. L., *Pittsburgh, Main Thoroughfares and the Down-Town District*. Commission civique de Pittsburgh, 1910. Dans *Survey*, 4 février 1911. 25, 740-4.

On n'a fait nulle part en Amérique d'étude aussi approfondie et aussi systématique des conditions de la vie urbaine. Cette étude a un caractère tout aussi scientifique que les savants travaux relatifs à des villes enfouies sous les cendres. Or, elle était bien plus complexe et plus difficile. Consciente d'elle-même et douée d'une énergie invincible, il semble que Pittsburgh s'apprête à reconquérir la situation privilégiée qui avait frappé Céloron lorsqu'il descendait la *Belle-Rivière*, une situation que Florence elle-même pourrait lui envier.

Un haut panache, fait de fumée le jour et de flammes la nuit, surmonte la ville. C'est ce panache qui a indiqué le chemin pour sortir du désert. Il s'agit maintenant de savoir si les plus nobles des aspirations humaines se réaliseront et parviendront à ajouter à cet individualisme de la force, dont nous avons parlé plus haut, un idéal social, avec un plan d'exécution net et pratique.

Pittsburgh se trouve sur les confins de la vallée de la nouvelle démocratie. Cette ville a répandu ses nappes d'acier, le long de toutes les routes. C'est à peine s'il existe un village de quelque importance entre les monts Alleghanys et les Montagnes Rocheuses sur lequel elle n'ait acquis des droits au nom de ses rails d'acier. C'est à peine s'il y a un cours d'eau, grand ou petit, sur lequel elle n'ait jeté un pont. Pittsburgh est vraiment l'âme de Céloron réincarnée, et plantant encore les monuments de la reprise de possession par la France, partout où les rails, les traverses, les plaques, fabriqués dans ses usines ont été transportés. Or, Pittsburgh n'est qu'une ville, entre toutes les cités rénovées qui occupent la

moitié orientale de la vallée, là où s'allongeait jadis la ligne des forts français, très faibles quant à la défense, mais très importants par tout ce qu'ils prophétisaient.

Si nous considérons la cité américaine avec les yeux de Walt Whitman, ce poète de la démocratie, nous trouverions son avenir quasi-désespéré : « Y a-t-il, vraiment, ici, dans la cité, se demande-t-il, des hommes dignes de ce nom ? Y trouve-t-on des athlètes ? Y trouve-t-on des femmes parfaitement faites et méritant le luxe matériel qui s'offre si généreusement à elles ? Y respire-t-on une atmosphère pénétrante d'élégance et de belles manières ? Y rencontre-t-on des masses de beaux jeunes gens et de vieilles personnes majestueuses ? Y voit-on fleurir des arts dignes de la liberté et d'un peuple riche ? Y voit-on se développer une civilisation morale et religieuse très élevée, seule justification possible des progrès de la civilisation matérielle ? Avouez que si l'on regarde au microscope et avec des yeux sévères la morale de l'humanité, une sorte de Sahara sec et plat vous apparaît : ces villes remplies de gens mesquins, grotesques, difformes, de fantômes jouant aux bouffons et d'êtres insignifiants. Confessez que partout, dans les magasins, dans la rue, à l'église, au théâtre, au bar, et jusque dans la chaire officielle, règnent, l'impertinence, la vulgarité, la basse ruse et l'infidélité. Partout, on remarque la présence d'un jeune homme chétif, impudent, prétentieux et prématurément mûr ; d'une luxure anormale ; de formes malades, mâles ou femelles, peintes, cousinées, sèches, chignonnées, avec des teints couleur de boue ou de sang impur ; et la diminution, pour

ne pas dire la disparition, chez les femmes, de la faculté d'être mères dans les conditions souhaitables ; de faibles notions sur le beau avec une collection de manières, ou plutôt d'absences de manières, si, du moins, l'on considère les avantages qu'ils procurent, et probablement les plus vulgaires qu'on puisse rencontrer dans le monde¹ ».

Mais ce n'est pas une attente aussi désespérée que portent dans leur sein les villes issues des forts et des chemins de portage français. Ce n'est pas à faire leur confession que songent aujourd'hui les villes américaines, dont parle Whitmann lorsqu'il rend son jugement sombrement prophétique. J'ai vu, dans les rues de la ville en question², en effet, des bouffons grotesques, difformes et insignifiants ; j'y ai vu s'étaler l'impertinence, la vulgarité, la ruse, la prétention et la maturité précoce ; j'ai vu cette humanité maquillée, au teint mauvais, aux mauvaises manières et d'une beauté superficielle. Mais il m'a été donné de voir de près, en même temps, trois des principaux agents qui travaillent à la réalisation des aspirations de cette même humanité, à savoir : les œuvres philanthropiques, la littérature et les écoles. Et je sais que jamais aucun groupe de cinq millions d'individus, soit réunis dans de grandes maisons à étages, soit répandus sur la plaine, la montagne, le bord des rivières et les côtes de la mer, n'a été animé de dispositions plus sérieuses et d'un pareil esprit de sacrifice. Or, il faut se dire que ces hommes sont constam-

¹ *Democratic Vistas*, dans ses œuvres complètes, pp. 205-206.

² La ville de New-York.

ment distraits, dans leurs prières et dans leurs actes, par l'arrivée de gens parlant toutes les langues, qui émigrent d'Europe ou d'Asie et se déversent chaque année dans leurs ports, sans compter les centaines de milliers d'habitants des campagnes qui affluent vers les villes. On a établi des écoles publiques dans certaines parties de New-York où il n'existe pas un seul enfant qui soit né de parents américains. Il y a une de ces écoles, notamment, que je visite souvent et que j'appelle l'oasis dans le désert de l'humanité (le Sahara dont parle Walt Whitmann). Là, deux ou trois mille enfants sont réunis qui viennent, à la lettre, des steppes de la Russie, des vallées italiennes et d'autres parties de l'Europe. C'est là-bas, du moins, qu'étaient leurs maisons ancestrales ; car, directement, ils arrivent des rues fourmillantes, des chambres meublées, obscures et nauséabondes de New-York. A l'école, où ils respirent une atmosphère plus pure, sous la tutelle fortifiante de la cité, je les ai entendus chanter, garçons et filles réunis, avec des voix pures et joyeuses, comme chanteraient de jeunes bergers en train de faire paître leurs troupeaux dans l'herbe verte, auprès d'un paisible ruisseau.

Mais, pour en revenir aux villes de la vallée de la Nouvelle-France, on ne trouve là que des raisons d'espérer. Il y a, certes, des erreurs, des déceptions, de la grossièreté, des infidélités. Mais ce sont les erreurs, la grossièreté, les fautes d'une jeunesse passionnée pour l'amour et le plaisir, et douée pourtant d'une volonté inflexible, volonté que la nature généreuse du pays a à tel point encouragée et développée, qu'on n'en distingue plus les limites.

A quelques vingtaines de mètres de la Bibliothèque

Carnegie, du musée et de la salle de concert, à Pittsburgh, se trouve un terrain où un million d'individus se transportent pendant la belle saison pour assister à des jeux en plein air. Et, si le Président des Etats-Unis se trouvait visiter la ville à ce moment-là, on le verrait parmi les spectateurs en compagnie de son secrétaire d'Etat ou du Président d'une grande université. A Chicago, j'ai trouvé la ville toute rajeunie et se passionnant avec une égale ardeur pour les jeux qui avaient eu lieu la veille et pour ceux qui étaient projetés pour le lendemain. Lorsqu'il s'agit du concours pour le grand championnat, alors on peut dire que toute la ville prend un jour de congé.

Mais c'est l'esprit de la jeunesse qui, dans ces villes, gênées par leur trop rapide croissance, commence seulement à prendre conscience de lui-même et à se proposer de faire mieux qu'on n'avait fait en général jusqu'ici dans les grandes villes, par la faute des conventions sociales et, en partie aussi, de l'égoïsme de quelques-uns. Quand ces jeunes gens parlent de leur vie active et bruyante, ils n'emploient pas souvent les verbes au temps passé, et jamais au plus-que-parfait. Ils sont, pour la plupart, peu préoccupés du futur, si ce n'est en ce qui concerne la hausse présumée du prix des terrains et la conquête de nouveaux marchés. Lorsque, m'adressant un jour, à Pittsburgh, à un homme important qui descendait d'une famille française, je lui demandai comment il se faisait qu'on ne protégéât pas contre l'empiètement des entreprises privées l'emplacement de l'ancien fort Duquesne, ce fécond emplacement qui a engendré la grande cité, il me répondit que tout ce qu'on pouvait faire, c'était de réserver le petit bâtiment cubique qui reste du

fort Pitt et qui n'occupe qu'un petit terrain de quelques mètres carrés. Quels droits peut bien avoir le passé en face des revendications de l'industrie dans le présent ? Telle fut l'attitude de cet individu crasseux, né dans un square de va-nu-pieds ou dans une ruelle en planches de ce pays de flamme et de fumée, et de rivières aux eaux couleur de rouille.

Et quant au futur, eh ! bien, la voix du prêtre français et celles des ministres de la même foi, ou d'une foi différente, qui ont suivi ses pas, sont toujours entendues dans cette ville et y affirment toujours l'existence d'un monde à venir.

Il y a quelques années, sur une des routes qui descendent dans la vallée, je voyageais dans un train rapide qui faisait un bruit de ferraille et de tonnerre sur les pentes de la montagne. Nous passâmes au crépuscule devant la tombe de Jumonville, près du champ de Braddock : puis à travers des milles et des milles couverts de fourneaux à coke ; puis à travers des acres et des acres remplis d'usines avec des milliers de fenêtres éclairées ; puis parmi des tours et des cheminées en flamme ; et enfin nous arrivâmes à la Babylone moderne, où le faite des maisons se perdait dans la fumée. Tout à coup, dominant le bruit des sifflets et des roues, j'entendis la voix sonore et profonde des cloches de la cathédrale annonçant que le prêtre se trouvait toujours aux côtés de l'explorateur, du marchand et du coureur-des-bois chercheur de fer.

Pourtant c'est de l'avenir terrestre plutôt que de l'avenir céleste que j'ai mission de m'occuper ici.

Car, ainsi que je l'ai dit dans le précédent chapitre, les jeunes cités de l'Ouest qui n'ont, comme villes,

qu'un siècle d'existence, c'est-à-dire qui ne sont que des enfants si on les compare à Paris, à Londres et à Rome, se mettent à avoir sérieusement le souci du lendemain. Elles ne songent pas simplement à multiplier le nombre de leurs habitants ou à les renvoyer en masse à la campagne, mais à leur donner la perspective et la promesse d'une vie meilleure, plus confortable, plus saine, susceptible de les élever à un degré supérieur de la vie individuelle et collective, au sein de la cité. Car, bien qu'on n'ait pas cessé de prêcher contre les villes depuis le temps où Jonas médissait de Ninive, et bien que beaucoup de villes aient été détruites et enterrées, Ninive la première, on constate que les villes, ou grandes agglomérations d'individus, vont toujours se multipliant.

Le recensement de 1910 indique à peine un petit fléchissement du chiffre de la population de certaines villes, au cours des dix dernières années ¹, et, au contraire, un gain considérable pour presque toutes les grandes villes du *middle-west*. On a calculé que d'ici à peu de temps la moitié de la population des Etats-Unis résiderait dans les villes. On prévoit même le jour plus éloigné où la population urbaine représentera les deux tiers de la population totale. ²

On ne peut pas espérer détourner la marée qui

¹ Les villes dont la population a baissé pendant les dix dernières années sont Calveston (Texas), qui avait 37.389 habitants en 1900 et 36.981 en 1910; Chelsen (Mass.), qui avait 34.072 habitants en 1900 et 32.452 en 1910, et Saint-Joseph (Missouri) qui avait 102.979 habitants en 1900 et 77.403 habitants en 1910.

² En 1910 46,3 p. 100 des habitants résidaient dans des communes classées comme villes, et 55,1 p. 100 dans des villes ou dans des villages incorporés ou non incorporés.

monte vers les villes, si ce n'est en la dirigeant vers les champs suburbains. Aussi le problème qui se pose dans la vallée consiste-t-il à améliorer les villes, puisque c'est des villes que doit jaillir la vie nouvelle, puisque c'est dans les villes que la démocratie a placé ses espérances.

J'ai trouvé significatif que l'endroit de la félicité dernière, l'endroit qui apparaît vaguement à tout homme civilisé, lorsqu'il détourne ses regards de sa tâche pour les élever vers l'au-delà, ait été imaginé par un homme vivant dans une cave solitaire sur une île de la Méditerranée, non comme un pays de lotus, non comme une oasis pleine de sources et de palmiers, non comme une étendue de forêts et de montagnes, et non pas même comme un endroit tranquille sur les bords d'une mer d'opale, mais comme un lieu très habité, comme une ville. Certes, c'était une ville parfaite, tombée du ciel tout achevée, avec des murs de pierres précieuses, et pas un quartier qui rappelle la zone des *Tolinsons* de Kipling. A ses portes se tenaient des officiers de l'octroi qui barraient le chemin à tous les auteurs d'abominations ou de mensonges ; mais ses portes restaient ouvertes à l'est, à l'ouest, au nord et au sud, afin que les rois de la terre pussent y apporter leur gloire et leur honneur. C'était une ville dont les rues étaient claires et agréables, une ville traversée par une rivière d'eau pure ; et, sur les bords de cette rivière poussaient des arbres dont les feuilles guérissaient les nations.

Le seul parti à prendre, puisque, que ce soit un bien ou un mal, le pays déverse sa population dans les villes et puisque les portes de l'Eden sont bien fermées, c'est d'aller vers la ville de l'Apocalypse

non, sans doute, telle qu'elle est apparue à l'imagination orientale de Jean, ornée et murée de pierres précieuses et d'or, mais aussi belle pourtant que le goût occidental et l'habileté des architectes le permettraient, aussi confortable que l'exigeront les coutumes de l'Ouest, aussi saine que le pourrait souhaiter notre sagesse limitée, dans son désir mortel d'obtenir l'immortalité.

J'ai vu un jour une peinture qui représentait la mort d'Eve. Le peintre la montrait, dans un voyage de sa farouche vieillesse, accompagnée par Caïn dont le fils construisit la première ville du désert. Elle s'arrêtait sur une élévation de terrain et montrait du doigt un petit bouquet d'arbres dans le lointain, en disant à son fils : « C'est là qu'était le paradis ! » Mais le paradis ne peut être réalisé que par des masses d'hommes revenant aux forêts : ce sont les arbres guérisseurs et les rivières qui doivent, au contraire, aller vers les villes.

CHAPITRE XI

CITÉS OCCIDENTALES ISSUES DES CHEMINS DE PORTAGE FRANÇAIS

Les anciens chemins de portage ont, eux aussi, fait éclore des villes sur les bords de la vallée du Mississipi, bien que cette floraison n'ait pas été, à une notable expression près, aussi luxuriante qu'elle le fut sur le sol enrichi d'os et de sang humains qui entourait les anciens forts français.

Les chemins de portage ou de transport par terre se distinguaient des pistes des coureurs-des-bois, d'abord, en ce qu'ils n'étaient que de courts raccords reliant entre elles deux grandes voies d'eau, et ensuite, en ce qu'ils étaient généralement tracés, non par les ingénieurs sauvages des forêts et des prairies, mais par les pieds de l'homme. Ils croisaient la grande route par laquelle, avant l'ouverture des canaux, on aurait pu traverser tout le continent à pied sec, entre le Saint-Laurent, l'Atlantique, les grands lacs, le Mississipi, le Pacifique et l'Océan Arctique. Cette grande route n'a jamais dû être parcourue sur toute sa longueur, car en certains endroits elle escaladait des pics inaccessibles, en d'autres, elle contournait les saillies les plus étroites; tandis que

les chemins perpendiculaires, ceux qui reliaient entre eux deux cours d'eau partant de la ligne de partage des eaux continentales et coulant dans des directions opposées, pourraient se comparer aux chemins qui traversent des isthmes d'un Océan à l'autre, avec cette différence que les Océans dont il s'agit ici sont desséchés et que la terre y est arrosée seulement par des rivières.

Il y avait, il est vrai, d'autres chemins de portage que ceux qui reliaient les différents bassins. Les plus communs étaient ceux qui contournaient les chutes d'eau ou les rapides dangereux, par exemple, celui que suivirent Champlain et les Jésuites dans leurs voyages, en remontant l'Ottawa jusqu'au Nipissing. C'est à propos de ceux-ci que le P. Brébeuf écrivait qu'ils passaient continuellement près de torrents, de précipices et d'endroits horribles à voir à tous les points de vue. En moins de cinq jours, les voyageurs avaient suivi plus de trente-cinq chemins de portage, dont quelques-uns n'avaient que trois lieues de long. Cela revient à dire qu'il leur avait fallu porter sur leurs épaules leurs canots et leurs bagages, et prendre en même temps si peu de nourriture, qu'ils se sentaient sans force et sans courage¹. Un autre prêtre parle d'un chemin de portage qu'il suivit toute une journée, et le long duquel il dut escalader des montagnes, abattre des arbres pour se frayer un chemin à travers la forêt, et porter sans cesse sa petite chapelle et ses provisions de bouche.

A quels usages variés, pourtant, pouvaient servir ces chemins de portage ! Tantôt des autels étaient

¹ *Jesuit Relations* (Thwaites), VII, 75-77.

dressés sur leurs bords ; tantôt on y établissait le campement ; tantôt on en faisait des lieux de réunion, et, plus souvent encore, des embuscades. Il arrivait aussi qu'on en fit l'emplacement d'un petit fortin ou l'occasion de la construction d'un fort plus important à une faible distance. En ces temps antérieurs à l'arrivée de la civilisation sur l'isthme de Panama les chemins de traverse ne pouvaient pas être considérés comme territoire neutre et il était prudent de s'y fortifier.

Céloron raconte que l'on répara les bateaux à l'extrémité du chemin de portage du Chautauqua. Ce récit, joint à d'autres analogues, a conduit un auteur compétent à décrire les bouleaux, ces beaux arbres blanc et or des sombres forêts du Nord, qui offraient leur manteau aux voyageurs et tombaient en éclats jusqu'à ce qu'ils fussent tout changés et complètement dépouillés de leur écorce, le long des chemins descendant à la rivière. Il a même imaginé, au bord de ces chemins, des établis primitifs de charpentier, des fourneaux et des huttes, près desquels les voyageurs pouvaient faire halte pour opérer leurs réparations, pour manger et se reposer. Ces endroits auraient ainsi été les précurseurs des garages, des auberges et des hôtels modernes.

Mais l'on trouve à la Bibliothèque Nationale des cartes indiquant les noms des chemins de portage, et montrant que ces routes difficiles n'étaient point dépourvues de charme pour les premiers voyageurs, comme elle l'ont été pour beaucoup de ceux qui sont venus ensuite. Il y avait, en effet, le *Portage des Roses* où les fleurs agrémentaient le chemin ; il y avait le *Portage de la Musique* où l'eau courante

faisait sans cesse entendre sa chanson au milieu de la solitude ; il y avait le *Portage de la roche fendue*, le *Portage des chênes*, le *Portage des perches*, le *Portage Talon*, le *Portage des Récollets*. Ces derniers étant destinés à rappeler les voyages des hommes que l'on voulait honorer ¹.

Les chemins de portage qui sont devenus les plus florissants étaient généralement courts, bien tracés et profondément creusés par les pas. J'ai parcouru trois de ces chemins historiques, trois des plus importants parmi ceux qui vont du bassin des grands lacs à celui du Mississipi ; et, tout en marchant, je songeais à mes ancêtres. On m'avait conseillé de faire une partie du trajet en voiture, mais je m'y suis refusé, car je pense que c'est à pied que l'on doit honorer de tels hommes. J'aurais même marché pieds nus si les conventions sociales m'y avaient autorisé.

Le premier de ces portages était le chemin dont j'ai déjà parlé plusieurs fois et sur lequel je ne suis jamais fatigué de voyager en imagination. C'est celui que doit avoir pris Nicolet pour aller du Fox au Wisconsin, si toutefois il parvint jusque-là en allant à Muscovy. C'est de ce chemin que le P. Dablon disait que la route traversait un vrai paradis mais était aussi rude que celui qui mène au ciel ! Enfin c'est la route qu'ont probablement suivie les coureurs-des-bois Radisson et Groseilliers, qu'a dû rencontrer La Salle et qu'ont prise Marquette et Joliet, et des cen-

¹ A. B. Hulbert, *Historic Highways in America*. 7 49.

² « Si le pays rappelle un peu, par sa beauté, le paradis terrestre, le chemin qui y conduit a quelque ressemblance avec celui que Notre-Seigneur décrit comme menant au ciel. » *Jesuit Relations* (Thwaites), 55, 191.

taines d'autres, pour aller de Montréal au Mississipi, ou pour revenir du Mississipi à Montréal. Vous auriez peine à admettre que cette étroite bande de terre de moins d'un mille de large est la ligne de partage des eaux qui sépare le Nord et le Sud du continent, et à croire que c'est là l'entrée de la vallée du Mississipi. La plaine que traverse ce chemin est, pour l'œil, aussi plate qu'une table. Il est probable qu'avant l'endiguement l'eau coulait sur le chemin de portage. La Salle, en effet, parle dans une de ses lettres du transport des canots en cet endroit « le long d'un ravin rempli de chênes et à travers une prairie inondée ». Les arbres qu'il mentionne, et sur lesquels les sauvages auraient dessiné grossièrement deux canots pour marquer le commencement du portage en partant du Wisconsin, n'existent plus ; mais on a élevé là un petit monument de granit rouge qui porte les noms de Marquette et de Joliet. A l'autre extrémité du chemin, maintenant macadamisé, on rencontre un petit pont rouge traversant le Fox et se dirigeant vers un endroit où était un fort de portage, lequel s'était ensuite transformé en un important entrepôt de commerce. Aujourd'hui il ne reste plus trace ni de l'édifice guerrier ni de l'édifice commercial. Il n'y a plus là qu'une simple maison de ferme, et le fermier ne redoute plus que la sécheresse et les gelées précoces.

Un canal croise ce petit isthme et faisait autrefois communiquer l'Est et l'Ouest, les plaines arctiques et les plantations de cannes à sucre de la zone tropicale. Mais il a maintenant abandonné sa tâche aux chemins de fer, non sans avoir d'abord arrosé, je n'en doute pas, les racines de la belle ville qui porte le nom gé-

Amérique de tous les chemins où les fardeaux ont été transportés à dos d'homme, de l'eau à l'eau. Les Indiens avaient, en effet, baptisé cette ville du nom harmonieux de *Wauona*, et ce mot avait le même sens que « Portage » dans l'État de Wisconsin. La ville de Portage a été récemment introduite dans notre littérature de l'Ouest sous le titre modeste de : village de l'amitié (*Friendship Village*)¹. Si ce n'est que cette ville est plus agréablement située que beaucoup d'autres de la plaine, voire même de la plaine septentrionale, où le terrain est fait d'ondulations, et qu'elle a un aspect plus élégant et plus propre, pour la raison qu'elle est construite en briques claires et non en briques rouge foncé comme on a coutume d'en employer là où les constructions en bois ont été interdites par peur des incendies, Portage est le type de la ville de l'Ouest; et elle vient, quant à l'importance, immédiatement avant Aramoni. Je souhaite de m'y arrêter un moment puisque c'est là que La Salle et Joliet sont arrivés en venant du petit cours d'eau sinueux qui alimente encore l'Atlantique.

Car, en effet, ce village est situé sur les bords d'un petit cours d'eau alimentant l'Atlantique et mêlant même ses eaux aux courants marins qui vont caresser les côtes de l'Europe. C'est à Portage qu'est né l'historien de cette contrée de l'Ouest à qui ses écrits ont valu de devenir professeur d'Histoire de l'Amérique à l'Université Harvard². Turner est donc, littéralement, un fils du chemin de portage, et il a dé-

¹ Zona Gale. *Friendship Village*, Macmillan. New-York, 1908.

² Frederick Jackson Turner.

couvert l'Ouest une seconde fois, pour le profit du monde. Enfin, dernièrement, la vallée tout entière, et d'autres vallées encore, ont pu lire des histoires consacrées à la ville de Portage, laquelle est appelée dans le livre, comme nous venons de le dire, *le village de l'amitié*. Ces histoires sont l'œuvre d'une jeune femme dont les fenêtres plongent dans le Wisconsin, à quelques pas de l'endroit où s'embarqua Marquette : l'auteur est donc, elle aussi, une vraie fille du chemin de portage.

Les Français, à qui le Nouveau Continent a dû ce chemin de portage conduisant de l'Europe au cœur de l'Amérique, liraient avec plaisir la description de la vie essentiellement intime que l'on mène dans cette ville, en arrière et au milieu même de l'activité industrielle, infatigable et bruyante qui caractérise la vallée.

« Les longues collines calédoniennes (les mêmes qu'avait décrites La Salle); les quatre arches rythmiques d'un pont (il s'agit ici d'un pont de fer et non d'un pont de fleurs comme celui qu'a décrit Chateaubriand); la rivière toute proche; l'île où les premiers oiseaux construisent leurs nids : toutes ces choses disent à nos fenêtres quel motif de paix et quelle utilité nous pouvons tirer du fait d'avoir une ville natale, une ville bien à nous; quelle camaraderie tendrement enveloppante y règne; et comment ses portes conduisent à une intimité douce comme celle que réaliseraient des doigts de fée¹. » Or Portage n'est qu'une ville natale parmi toutes celles que renferme la vallée. On trouve, dans ces villes, des rues dignes

¹ *Friendship Village*, p. vii, note de l'auteur.

de Daphné et des maisons dignes de la reine Anne, des maisons recueillies, donnant sur des cours, des églises austères, des bibliothèques en miniature. Elles se terminent, il est vrai, par des bâtisses de faubourg : ce sont des outres neuves, de formes variées et prétentieuses, mais qui contiennent le meilleur vin du monde d'Occident.

L'auteur de *Friendship Village* a l'intuition des villes plus belles qui prendront la place des villes actuelles, de même que vos villes d'Europe sont devenues plus belles avec le temps. « Tout le long du chemin, écrit-elle, après avoir assisté au coucher du soleil des bords de cette même rivière d'où Marquette avait pu l'observer, j'ai vu se détacher sur un fond d'or le retour cahoté des voitures vides... J'aimerais posséder un tel cortège peint sur un ciel majestueux. J'aurais dû peindre le charpentier du village tel que je l'ai vu une fois, soulevant de ses grands bras nus un énorme pilier blanc, tandis que des formes bleues étaient suspendues au-dessus de sa tête et posaient sur le pilier un chapiteau en feuilles d'acanthé... Un jour ces choses nous apparaîtront avec leur valeur extraordinaire, et nous en ferons des fresques pour nos bibliothèques de village. » Ce sens du beau, cette faculté de l'exprimer est comme un reste de ce qu'avaient importé sur les chemins de portage les pionniers français du Nouveau-Monde, lesquels avaient des yeux pour voir et un cœur pour sentir ; c'est aussi un gage de ce que les Français continueront à nous apporter, afin de mêler à la vie active et virile de l'Ouest quelques-unes des nobles satisfactions dont Zona Gale, la fille du chemin de portage, a eu le pressentiment.

Un autre chemin de portage très important doit également avoir été foulé par les pieds de Marquette, en attendant qu'il y revint mourant et porté par ses fidèles compagnons Pierre Porteret et Jacques : lamentable voyage qui fait penser à celui du roi Arthur ramené par son loyal chevalier jusqu'à sa dernière demeure. Le chemin de portage en question allait du Saint-Joseph au Kankakee et sa longueur variait avec la saison. En 1679, La Salle, Tonty et Hennepin le suivirent, jusqu'au point où Marquette avait tenté d'initier les sauvages aux mystères de la foi; mais avec des intentions d'un caractère moins spirituel; et, pendant un siècle encore, les entreprises les plus pieuses, comme les plus aventureuses, empruntèrent la même voie.

On peut se faire une idée du trafic qui se faisait par là, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel, d'après le nombre des reliques qu'on a trouvées dans les champs environnants et qui dataient du temps où s'y était établie une mission française possédant une garnison assez nombreuse pour avoir mérité le nom de fort Saint-Joseph. Dans la salle de la Société historique des Indiens du Nord, qui est située sur cet ancien chemin de portage, on peut voir quelques-unes de ces reliques couvertes de poussière et de sable : des crucifix, des couteaux, des alènes, des perles (qui sont, m'a-t-on dit, le butin provenant d'anciennes villes romaines et cédé aux Indiens en échange de leurs peaux), des bagues en fer, des clous et des gonds (échangés contre des pointes de flèches et des haches de silex, restes des premières armes des âges de pierre et de fer, à l'aube de la civilisation).

Les chemins de portage qui relient les rivières entre elles sont maintenant couverts de chemins de fer, de routes pavées, de fossés, de tombes, d'usines et de maisons d'habitations. Pourtant, en descendant jusqu'à la rivière Saint-Joseph, on trouve encore le cèdre flétri, vieux peut-être de huit cents ans, dont j'ai parlé plus haut, arbre qui porte encore des balafres dans lesquelles on croit reconnaître les marques des haches à larges tranchants des explorateurs français. C'est ce point que La Salle manqua d'abord, lorsqu'il s'était perdu dans la forêt, mais qu'il retrouva ensuite. Il y laissa des lettres pour aider ceux qui arriveraient en bateau à se guider dans la prairie. Le capitaine du *Griffon*, en effet, devait le rejoindre dans l'Illinois s'il n'avait pas fait naufrage.

Il n'y a guère plus d'une lieue entre ce point de débarquement et le coude de la rivière où se trouve la ville de South-Bend. Le chemin traverse la *grande prairie* et arrive aux prairies inondées dans le limon desquelles le Kankakee tortueux devenait déjà navigable, au temps de La Salle, à une centaine de mètres de sa source, et augmentait de volume si rapidement que, ainsi que La Salle l'écrit dans une de ses lettres, il ne tardait pas à être aussi large et aussi profond que la Marne. La Salle pensait volontiers à la Marne, qu'il avait connue dans son enfance et dont une âme moins bien trempée que la sienne aurait pu avoir la nostalgie.

Charlevoix traversa ces champs de Saint-Joseph, toujours les mêmes, un demi-siècle plus tard (1674-1720) ; et Parkman qui fit le même voyage environ cent ans après. Charlevoix trouva là ce qu'il appelait

une petite ville sale : c'est aujourd'hui une cité industrielle, propre et active, comptant plus de 53.000 habitants, avec un horizon ouvert sur le monde entier. Elle est connue, de plus, pour la fierté provinciale avec laquelle elle projette son ombre sur le chemin, de grand matin.

Avec le fidèle compagnon qui a partagé tous mes voyages sur les rivières de l'Ouest, j'ai cherché, il y a quelques années, à travers les faubourgs de Saint-Joseph, le trajet de l'ancien chemin de portage ; nous avons lancé ma barque dans la rivière et j'ai fait manœuvrer l'aviron et la perche en descendant le Saint-Joseph pendant soixante-quinze milles, jusqu'au lac où, pensais-je, Marquette avait fait son dernier voyage. Puis, comme j'avais entendu parler, peu de temps auparavant, des entailles encore visibles sur le cèdre rouge, je recommençai à chercher le tracé probable du chemin suivi par les Français jusqu'au champ de blé ou de maïs que j'apercevais, doré par le soleil d'automne, et qui cachait les sources du Kankakee. Mais je n'avais, cette fois, que peu de temps à ma disposition, et il me fallut suivre en automobile la route qui longe le chemin de portage. De plus, j'avais les yeux fixés sur le ciel pour y chercher les dirigeables qui devaient atterrir là en allant de Chicago à New-York.

Dans les bagages que La Salle fit porter sur ce chemin se trouvaient des instruments de forgeron, un soufflet, des outils de charpentier et de menuisier : on pourrait croire vraiment qu'il les y a laissés, en voyant la richesse des produits de cette étroite zone du portage, large de deux à trois milles :

1° On a créé là la plus grande fabrique de wagons

du monde. Ce chemin fait pour le transport des paquets et des fardeaux a donc apporté sa contribution personnelle à la civilisation en fournissant de quoi transporter les fardeaux tout autour du globe, autrement qu'à dos d'homme.

2° Le long du même chemin se trouve la plus grande fabrique de charrues du monde. De là on expédie des charrues à toutes les vallées cultivables que la civilisation a conquises et auxquelles elle a appris à sentir la faim.

2° On voit, de plus, sur ce chemin de portage, la plus grande usine du monde, en ce qui concerne certaines pièces de machines à coudre, étaler ses nombreux bâtiments pendant des kilomètres sur la langue de terre qui s'élève entre les deux rivières, Or cette usine possède des agences dans toute localité de quelque importance du monde entier.

4° Enfin, parmi plus de cent fabriques de moindre importance, j'ai découvert ce qui passe pour la plus grande fabrique de jouets du globe.

Fournir des wagons pour porter les fardeaux et soulager les hommes, fabriquer des charrues d'acier pour les délivrer de l'usage barbare de la houe, donner à la femme la navette pour la débarrasser de la tyrannie de l'aiguille, et faire des jouets pour les enfants de toutes les races ! Il faut vraiment que cette prairie bordant le portage de Saint-Joseph ait conservé, mêlé à sa glaise et à son argile, quelque chose du caractère des précurseurs français, de cet esprit de bravoure, dont est sortie l'énergie américaine, pour avoir créé une industrie d'une telle hardiesse et d'une portée si exceptionnelle. En tout cas les bienfaits que cette industrie a apportés à son temps, ceux

qui ne se voient pas comme ceux qui se voient, la mettent tout à fait à part. Le jour même où je me trouvais à Saint-Joseph une ligue y était fondée pour y développer le goût des arts et pour rendre les meilleurs modèles accessibles aux habitants de la région. Or cette région ne consistait, peu de temps auparavant, qu'en de tristes prairies à demi couvertes de neige et parsemées de crânes et d'os de buffles. Les écoles les plus modernes y sont aménagées et entretenues avec les deniers publics, et l'université Notre-Dame ainsi que le collège Sainte-Marie regardent le portage, les champs et la ville par-dessus la rivière.

On aurait pu ne pas découvrir ce passage, si difficile à trouver, et que La Salle commença d'ailleurs par manquer, et avoir pourtant à sa disposition une autre voie menant au cours inférieur du Mississippi. Cet autre chemin est un court portage allant du Mississippi au Wabash. Un autre chemin, encore plus court que le précédent, et que La Salle connut dès les premières années de ses voyages à l'extrémité est de la vallée du Mississippi, menait de la pointe Est du lac Erié, au Wabash et à l'Ohio, d'abord en remontant le Maumee, et ensuite par terre. C'est ce passage que choisit Cérolon en revenant de son mémorable voyage. Mais le portage était si long qu'il brûla son canot après l'avoir brisé, près de la source du Miami, et pria le fort français, situé sur le cours supérieur du Maumee, de lui fournir d'autres bateaux. L'hostilité des Iroquois, ainsi que nous l'avons vu, rendait très dangereux pour les Français, dans les premiers temps, ce passage si important, et tellement supérieur aux autres routes indiennes qu'on l'a souvent appelé la voie Appienne des Indiens.

Si l'on excepte les chemins de portage du haut de la vallée, parmi lesquels nous citerons celui de Saint-Esprit, et ceux qui n'offraient d'intérêt que pour le commerce des fourrures, nous n'avons plus à parcourir qu'un chemin historique, à savoir celui qui traverse la bordure de pierres, de marécages et de prairies d'où descendent, d'un côté, toutes les rivières d'argent de la vallée du Mississipi, de l'autre, les grands lacs et les rivières qui s'y déversent.

Cette dernière route était la piste étroite et courant à travers des champs d'oignons sauvages, qui conduisait de la rivière de Chicago (The Garlic river, c'est-à-dire la rivière de l'Ail), à une autre rivière dont le nom est souvent prononcé de manière à faire frémir un parisien : le *Des Plaines*. Ce chemin traversait également une prairie marécageuse, et si basse, que l'eau coulait dans les deux directions à la fois en cas d'inondation, et qu'autrefois cette prairie servait de lit à une rivière qui allait du lac au golfe. Mais cette voie a été sanctifiée plus que toutes les autres, car c'est près de ce chemin de portage que Marquette a souffert tout un hiver, étant retenu par une sérieuse maladie, alors qu'il voulait aller catéchiser les Indiens demeurant une centaine de milles plus bas. Sa hutte fut la première habitation européenne qui occupa cet emplacement, l'emplacement du futur Chicago.

J'ai trouvé chez un libraire, à moins d'une lieue de l'endroit où était cette hutte, un volume qui vaut son poids d'or¹. Il contient le récit du voyage de

¹ Thévenot, *Recueil de Voyages*, avec 2 grandes cartes et 14 planches, 2 volumes, Paris, 1682, contenant l'histoire des découvertes de Marquette et de Joliet dans l'Amérique du

Marquette sur ce chemin de portage, lorsqu'il revenait vers la Baie-Verte avec Joliet, après la découverte du cours supérieur du Mississipi. Il y est question, dans le dernier paragraphe, des riches prairies situées un peu au delà. Mais, surtout, on y raconte le baptême d'un enfant mourant que l'on avait apporté auprès du canot de Marquette au moment où il allait partir pour la maison de la mission. « Si ce voyage, dit Marquette, avait pu sauver une seule âme j'estimerais que je suis bien payé de toutes mes peines. Or j'ai des raisons de le croire, car, comme je revenais, je passai près des Indiens de Peoria et restai trois jours à leur prêcher la foi dans toutes leurs cabanes ; après quoi, au moment où nous nous embarquions, ils m'apportèrent sur le bord de l'eau un enfant mourant que je pus baptiser avant qu'il expirât, par la volonté d'une admirable Providence qui voulait le salut d'une âme innocente ¹. »

Cela se passait en 1673, c'est-à-dire plus d'un an avant que Marquette revint sur la rivière de Chicago avec le désir d'accomplir sa promesse en catéchant les sauvages de l'Illinois, et la ferme intention « de tout faire et de tout souffrir pour réussir dans une si glorieuse entreprise ». L'histoire de ces jours d'hiver a été fixée pour toujours dans les *Relations* des Jésuites ². Durant tout le mois de janvier la maladie obligea Marquette à demeurer dans la cabane du chemin de portage ; mais au début de février il

Nord, etc. Voir, pour une étude sur les différentes éditions, *Jesuit Relations*, 59, 294-9.

¹ Shea, *Discovery and Exploration of the Mississippi Valley*, 2^e éd. p. 55.

² Vol. 59, pp. 165-183.

inaugura la neuvaine par une messe, à laquelle ses compagnons Pierre et Jacques, qui faisaient tout leur possible pour le guérir, reçurent la sainte communion en demandant à Dieu de lui rendre la santé. Sa maladie céda, en effet, mais la faiblesse, jointe au froid et à la glace qui couvrait les rivières, l'obligèrent à prolonger jusqu'au mois d'avril son séjour sur le portage. A la veille de son départ pour l'Illinois, il terminait son journal par ces mots : « Si les Français apportent des ornements à ce pays, en revanche ils ne prennent rien aux sauvages, car il leur en coûterait trop de souffrances ¹ ».

J'ai cherché, au crépuscule d'un jour d'automne, à retrouver l'endroit où la neuvaine avait accompli le miracle. Ainsi que je l'ai déjà déploré, bien peu de personnes, parmi les centaines de milliers d'habitants de Chicago, ont encore une conscience quelconque de ce tissu d'héroïsme, de souffrance et de divination géniale que les Français ont tendu pour toujours, comme une tapisserie, au fond de la vallée. Pourtant j'ai pu constater que les *policemen* et les inspecteurs des chemins de fer qui avoisinent la rivière avaient au moins entendu parler d'une grande croix noire qu'on a plantée au bord de cette eau noire et inerte, en mémoire de Marquette et de Joliet. La petite élévation de terrain sur laquelle se trouvait la hutte est entourée maintenant de grands hangars de tissage, qui ferment l'horizon, et de fabriques qui se trouvaient être inoccupées au moment où j'allais, le long d'une rue mal pavée et peu éclairée, dans la direction de la rivière. La croix était bien là,

¹ *Jesuit Relations* (Thwaites), 59, 483.

plus noire que le capuchon du moine, et plantée sur un petit terre-plein blanc ; elle se détachait sur le ciel nocturne à côté d'un mince croissant de lune. Je ne pus d'abord distinguer l'inscription qui est sur le côté du monument faisant face à la rivière ; mais, apercevant une lanterne-signal attachée à un bateau amarré au rivage, je la déliai et pus lire, grâce à sa lumière, le tribut payé par la cité à ce prêtre explorateur « qui, le premier des hommes blancs, a suivi ce chemin, après avoir, en cent vingt jours, parcouru 2.500 milles en canot ». La plaque de bronze rend hommage, notamment, à la divination de Joliet ; mais elle célèbre avant tout la modeste demeure qui abrita le corps frêle et l'âme valeureuse du Père Marquette, premier Européen qui ait posé le pied sur le sol qui porte aujourd'hui la cité de Chicago. Je voudrais que, sur les cartes du Mississipi, on désignât le court espace qui sépare le Chicago du Des Plaines (ou de la *Rivière-Divine*, comme on l'appelait souvent), par ces mots : « Portage Saint-Jacques ». Ce serait une consécration plus digne de Marquette, semble-t-il, que celle qui consisterait à donner son nom à une ville, à un bateau à vapeur sur le lac, ou à une certaine espèce de tabac, ainsi que nous avons l'habitude de le faire en Amérique.

Le croissant de lune disparut, derrière les ombres, plus épaisses que celles d'une forêt, qui bordent maintenant l'ancien portage ; mais il me suffit de faire quelques pas dans l'obscurité pour retrouver la lumière et le bruit qui caractérisent une ville de plus de deux millions d'habitants.

De la terre noire de ce sombre chemin de portage, bordé à droite et à gauche par des marécages et des

champs d'oignons sauvages, a surgi la plus récente des grandes cités du monde. Elle s'est développée si rapidement qu'on est en droit d'attendre d'elle plus que de tout autre point du globe. Bien des hommes, encore vivants aujourd'hui, peuvent se rappeler l'avoir vue alors qu'elle n'était qu'une étroite bande de terrain au bord d'un lac, et une plaine marécageuse, avec un chemin partant d'une rivière en miniature et se dirigeant vers le croissant de lune.

L'emplacement où se trouve Chicago, ou au moins quelque emplacement voisin, semblait prédestiné par la nature à donner le jour à une grande métropole, et cela tant à cause de ses conditions géographiques, qu'à cause du peuplement des terres du Nord-Ouest. Mais ce fut bien Louis Joliet qui fut le premier prophète de Chicago. L'inscription de la tablette de bronze au pied de la croix noire raconte qu'en traversant ce lieu, Joliet le recommanda, à cause de ses avantages naturels, comme propice à un premier établissement, et suggéra l'idée d'une grande voie d'eau allant des lacs au golfe du Mexique. La Salle refusa de donner son approbation à ce projet, qui devait, deux cents ans plus tard, être réalisé dans une certaine mesure.

Les *Relations* des Jésuites du 1^{er} août 1674, en rapportant la conversation de Joliet, qui avait eu le malheur de perdre tous ses papiers précieux dans les rapides de Lachine, lui prêtent cette étonnante prophétie ¹: « Il suffirait de creuser un canal à travers une demi-lieue de prairie pour passer du bas du lac de l'Illinois (le lac Michigan) au fleuve Saint-Louis

¹ Édition Thwaites, 58, 105.

(le Mississipi)... Une barque construite sur le lac Érié pourrait facilement voguer jusqu'au golfe du Mexique ». Or ce monument élevé en mémoire de Joliet se trouve au bord du canal qui a été creusé, non sur une longueur d'une demi-lieue, mais sur une longueur de 38 milles, et qui permet aux eaux du lac Michigan de s'écouler par le sud dans l'Illinois.

On raconte que Joliet disait de ce site : « La place où nous pénétrâmes dans le lac est un port bien fait pour recevoir les navires et les abriter contre le vent. »¹. Et il ajoute, à propos des prairies qui sont par derrière : « Tout d'abord, lorsqu'on nous parlait de ces champs privés d'arbres, je m'imaginai que c'était un pays dévasté par l'incendie et où le sol était si pauvre qu'il ne pouvait rien produire. Mais nous avons certainement observé le contraire, et on ne saurait trouver un sol meilleur, soit pour y faire pousser du blé, soit pour y mettre de la vigne ou des arbres fruitiers quelconques. Un colon ne serait donc pas obligé de perdre dix ans à couper et brûler les arbres : dès le jour de son arrivée il pourrait enfoncer sa charrue dans le sol. Et même, s'il n'avait pas amené de bœufs de France, il pourrait employer ceux de ce pays, ou des animaux appartenant aux sauvages de l'Ouest, sur lesquels ces derniers montent comme sur des chevaux. Après avoir semé des graines de toute sorte, il pourrait se consacrer spécialement à planter de la vigne et à greffer des arbres fruitiers ; à préparer des peaux de buffles pour en faire des souliers ; enfin, avec la laine de ces mêmes animaux, il pourrait faire des habits

¹ *Jesuit Relations* (Thwaites), 38, 157.

beaucoup plus beaux que ceux que nous apportons d'Europe. Ainsi, il tirerait aisément sa nourriture du pays, et rien ne lui manquerait excepté le sel. Mais, comme il pourrait en avoir une provision, il serait facile de remédier à cet inconvénient»¹. Si Marquette fut le premier martyr de l'Illinois, on peut donc dire que Joliet fut le premier prophète de Chicago, la grande ville de l'Illinois.

Ce que Joliet n'aurait pu deviner, toutefois, c'est ce que le lac Michigan ferait du Chicago d'aujourd'hui, non pas tant en le rendant maître d'une grande voie d'eau conduisant aux marchés de l'Est et à ceux de l'Europe, qu'en opposant un obstacle à la construction d'un chemin de fer qui irait en ligne droite de la région du Nord-Est à la mer, ce qui a eu pour résultat d'obliger ces terres fertiles à faire faire à toutes leurs richesses le tour de l'extrémité sud du lac Michigan. Joliet a certainement exagéré l'importance du buffle au point de vue économique. Mais il suffit de supposer qu'il parlait des espèces domestiques et non des espèces sauvages, pour trouver que, là encore, il a montré une puissance de divination remarquable, puisque la ville de Chicago a acquis une réputation universelle en ce qui concerne ses marchés et sa foire de bestiaux².

Chicago est une ville sans passé. Elle n'a d'autre passé que les brillantes aventures des pionniers, lesquelles sont pour le moins aussi perdues dans le brouillard que les mythes et les légendes des origines

¹ *Jesuit Relations* (Thwaites), 58, 107-109.

² Nous avons déjà parlé de l'importance de la route navigable qui va des lacs au golfe.

de l'Europe. Il y a tout juste quatre-vingt-un ans que Chicago a commencé à exister en tant que ville¹, et, lors de la constitution de son premier conseil municipal, vingt-huit électeurs seulement prirent part au vote et la ville ne comptait que 200 ou 250 habitants. Son existence légale en tant que cité ne date que de soixante-dix-sept ans², à savoir du moment où sa population atteignit le chiffre de 5.000 habitants. Guizot disait en regardant le portrait de son premier maire William B. Ogden : « Voilà un véritable Américain ; il fut une bénédiction pour son pays et en particulier pour les riches régions de l'Ouest : il a construit Chicago. » Pourtant, le Chicago qu'avait administré Ogden n'était qu'une petite ville. Tous ses fonctionnaires, du trésorier au balayeur des rues, étaient désignés par le conseil de la commune, et obligés, ou de faire leur service, ou de payer une amende. Chaque homme résident et âgé de plus de vingt et un ans devait trois jours de travail par an pour l'entretien des rues et des allées ; et payait trois dollars d'amende les jours où il ne faisait pas sa corvée. Les pompiers ne recevaient aucun dédommagement, si ce n'est qu'ils étaient dispensés du service militaire et de la présence dans les jurys. On ne fit tout d'abord que peu de dépenses pour les écoles³, pas du tout pour l'hygiène publique, et géné-

¹ 13 août 1833.

² L'Enregistrement date du 4 mars 1837.

³ L'argent provenant de la vente des terrains qui appartenaient aux écoles en 1833 fut distribué entre les écoles privées, qui devinrent, par suite, des écoles publiques. On avait vendu 40.000 dollars (200.000 francs) ce qui vaudrait aujourd'hui 10.000.000 de dollars (cinquante millions de francs).

ralement aucun effort important dans les divers domaines du service public. Cette cité était une association amicale de voisins plutôt qu'une communauté sociale, et la liberté individuelle s'y exerçait sans restriction. Chaque citoyen limitait spontanément ses besoins et éprouvait pour ses voisins une affection personnelle. Les mesures sociales prises par la ville tendaient à sa protection, uniquement, et ne visaient pas son amélioration. Par exemple, on défendait de transporter du feu dans les rues autrement que dans des vases incombustibles¹; mais les grenouilles indigènes faisaient entendre leur coassement à la place même où l'on chante aujourd'hui le grand opéra.

Les progrès de la cité furent généralement livrés au hasard ou abandonnés à ce même individualisme débridé, mais charitable, généreux et conscient de ses forces que nous avons déjà vu régner à Pittsburg. On ne connaissait pas, à Chicago, d'autre loi que les dix commandements de Moïse. C'est ainsi que le nombre des habitants s'y est accru d'un demi-million pour chacune des trois dernières périodes de dix ans. Chicago vient immédiatement après Paris en ce qui concerne le chiffre de la population, et c'est la première des villes américaines en ce qui concerne l'organisation, l'activité, l'esprit d'initiative et la conscience civique des habitants. Elle est encore toute enveloppée de fumée lorsque le vent ne souffle pas du lac; ses rues débouchent dans la poussière et la boue de la prairie; son port, dont Joliet avait parlé avec éloge, mériterait plutôt les critiques que lui a

¹ S. E. Sparling, *Municipal History and Present Organization of the City of Chicago*. Bulletin de l'Université de Wisconsin, n° 23, 1898.

plus tard adressées La Salle. L'odorat et la vue sont offensés à chaque pas. Mais, au milieu de ces choses, et dominant ce qui s'agit actuellement dans cette ville, flotte un esprit démocratique et des aspirations humanitaires qui exercent une action bienfaisante sur toute cette eau trouble. Ce que Louis XIV, Napoléon I^{er}, Napoléon III ont projeté et réalisé en forçant les Parisiens à collaborer à l'embellissement de leur ville, une population de plusieurs millions d'habitants a spontanément entrepris de le faire à ses frais, là-bas, sur les prairies de l'Illinois.

On constate avec intérêt que le même roi de France qui a donné à la ville de Chicago la souveraineté sur ces grandes étendues de plaine, a également donné à la ville de Paris ces vastes enfilades d'avenues et de boulevards formant autour d'elle comme une couronne. Mais il est peut-être encore plus intéressant pour des Français de remarquer que le premier plan systématique relatif à la construction d'une ville formant un tout organique, plan qui avait été conçu par Louis XIV, Colbert, Le Nôtre et Blondel, est maintenant en voie d'exécution dans cette plaine lointaine, grâce à la sollicitude d'un peuple qui se gouverne lui-même. Il y a, en effet, à peine un demi-siècle que ce peuple s'est mis à construire des villes, afin d'introduire de l'ordre, de la forme, de la beauté au milieu de cet amas de maisons et de boutiques crasseuses, d'institutions sociales à peine ébauchées et d'entreprises philanthropiques privées. On a déjà beaucoup fait. On a, par exemple, élargi la principale avenue de la ville, on a acquis de nouveaux terrains pour agrandir le parc qui est au bord du lac et on a créé tout un système de petits parcs très pro-

pices à l'hygiène. Mais ce n'est encore que le commencement de l'exécution d'un plan qui permettra à Chicago de contenir un jour dix millions d'habitants. Un statisticien maintenant fixé à New-York a prédit que la ville de Chicago compterait 13.250.000 âmes en 1952¹. Et le principal constructeur de chemins de fer, M. James J. Hill a estimé que, lorsque la côte du Pacifique aura une population de 20.000.000 d'habitants, Chicago sera la plus grande ville du monde.

Des plans spéciaux tendant à l'embellissement de la ville ont été élaborés par un petit groupe de citoyens animés d'un grand zèle pour le bien public ; mais ce ne sont là que quelques représentants, entre autres, de cette grande ville à mœurs démocratiques, de cette société qui prétend penser et s'exprimer par elle-même. Plus que toute autre ville en Amérique, Chicago s'est développé sans l'intervention ou la contrainte de l'État ; et il cherche aujourd'hui à réaliser le progrès sous sa forme la plus idéale, en même temps que sous sa forme matérielle.

C'est d'après ce principe qu'a été construite *White City* « la cité blanche », cette ville éphémère où se tint l'exposition universelle de Chicago pour célébrer le 400^e anniversaire de la découverte de l'Amérique. Et la coopération qui avait été nécessaire pour réaliser cette transformation d'un quartier noir et rudimentaire de la ville, ainsi que le fait d'avoir attiré à Chicago tous les enseignements que l'on peut tirer de l'histoire des villes anciennes et de leur long effort pour créer le beau, ont donné la première

¹ Bion J. Arnold, *Report of Engineering and Operating Features of the Chicago Transportation Problem*, p. 95-96.

impulsion qui amènera une métamorphose plus étendue.

La cité de Chicago assure sa propre provision d'eau ; elle s'éclaire elle-même ; elle a récemment reçu l'autorisation d'exploiter elle-même ses lignes de tramways, et tout voyageur est averti, en tant que participant, que 50 p. 100 des bénéfices sont versés dans les caisses de la ville. Et maintenant, suivant ces inspirations, quoique tout à fait librement, la ville est en train de se transformer à la ressemblance de la ville du rêve, dont les bâtiments, les cours, les colonnes, les statues et les fresques se reflétaient là-bas dans les eaux d'opale de son lac. J'ai vu la « cité blanche » se refléter dans le lac, et soudain j'y ai vu aussi l'image de la ville qui est en train de se créer. Je n'ai jamais oublié cette vision : je sais quelle sorte de ville sera un jour Chicago.

Il faut bien se dire aussi que tout ce qui y est réalisé ou projeté l'a été au cours d'une vie humaine. Comme je sortais dans les rues de Chicago, de bonne heure, il y a quelques années, au moment où des trains bondés de voyageurs déversaient dans des ruelles étroites, resserrées comme des cañons entre de hautes constructions, le flot de ceux qui avaient passé la nuit à la campagne, sur le lac ou dans la prairie, je vis devant moi un vieillard robuste, un ingénieur civil, qui est né au temps où Chicago ne comptait encore que cent habitants. Il se trouvait donc être plus vieux qu'une ville dont les maisons s'étendent jusqu'à plusieurs milles du lac et s'élèvent dans l'air de trente ou quarante étages. (Une des rues de Chicago a trente-deux milles de long.) Il y a cent ans, c'était le désert : le désert tel que les Français

l'avaient trouvé. Il y a quatre-vingts ans un grand nombre des citoyens de la ville portaient encore des noms français. Depuis lors le chemin de portage s'est multiplié et a produit, véritablement, toute une moisson de rues.

Chicago, la ville du chemin de portage français, a été, je puis l'affirmer, en dépit de ce qu'ont pu y voir et en dire des voyageurs de passage, exactement défini par Harriet Martineau : C'est, dit-elle, un poète embryonnaire, d'humeur fougueuse et sauvage, mais qui sera un jour fécond et triomphant, parce qu'il a compris le sens véritable des choses du passé et a entrevu la profondeur des choses de l'avenir. Ce poète encore au berceau, va seulement commencer à s'exprimer dans des vers dont on célébrera la beauté : voilà le Chicago que l'on ne connaît pas.

Chicago, le champ d'oignons sauvages, traversé par la rivière de l'Ail ; Chicago la patrie des abattoirs et la capitale du veau d'or : voilà le Chicago que l'on connaît.

J'ai lu tout récemment dans un livre, que j'ai découvert à Paris, bien qu'il eût été écrit par un voyageur anglais, que Chicago se distinguait de toutes les autres villes en ce que ses habitants ne paraissent vraiment être sur la terre que pour gagner de l'argent ; en ce que, si magnifique qu'il puisse être sous certains rapports, surtout vu à distance, il est trop occupé à faire de l'argent pour réaliser un progrès social quelconque, ou pour s'attacher passionnément à des idées élevées.

J'ai visité plus de cent fois cette ville et ses environs ; j'ai constaté qu'elle était malpropre et négligée, que le vent seul y était chargé du balayage des

rues. Je connais ses pires défauts, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral ou politique. Mais je sais que si les gens y ont adoré le veau d'or dans le désert, ils ont maintenant mangé la poussière de leur première divinité, et que nulle part, dans aucune autre ville américaine, on ne fait profession d'un culte aussi vif pour l'idéal le plus noble.

Il me faut bien admettre, encore une fois, que ce culte des choses idéales n'est pas l'expression spontanée des sentiments de la communauté démocratique tout entière. Il n'y a, à Chicago comme à Pittsburgh, qu'un nombre relativement petit de personnes ayant entrepris d'étudier volontairement et à leurs propres frais, les questions relatives, non seulement aux moyens de transport les plus commodes et les moins coûteux, aux relations commerciales les plus avantageuses ou aux procédés nouveaux susceptibles d'accroître la productivité, mais encore aux conditions d'un bien-être supérieur et d'une vie spirituelle plus noble et plus digne. Et, de nouveau, j'exprime le vœu de voir l'ensemble de la communauté autonome consacrer à cette tâche, et ses efforts, et son argent.

Les quelques personnes dont je viens de parler partagées entre l'amour de leur ville encore rudimentaire et l'amour de cette ville idéale, dont l'idée leur avait été suggérée d'une façon concrète par la *cité blanche*, quand elle s'élevait momentanément entre eux et le lac, ont déjà dépensé un demi-million de francs pour des études et des constructions de plans, sans compter les mois et les années de travail bénévole qu'elles y ont volontairement consacrés. Les principaux chapitres de ce grand programme sont :

1° L'amélioration des bords du lac ;

2° La création d'un système de grandes routes en dehors de la ville ;

3° L'agrandissement des gares de chemins de fer et la création d'un système complet de traction, transportant les voyageurs et les colis ;

4° L'acquisition de toute une série de parcs en dehors de la ville et la création de chemins circulaires reliant ces parcs entre eux ;

5° L'agencement systématique des rues et des avenues à l'intérieur de la ville, de manière à faciliter le mouvement vers les quartiers commerçants et *vice versa* ;

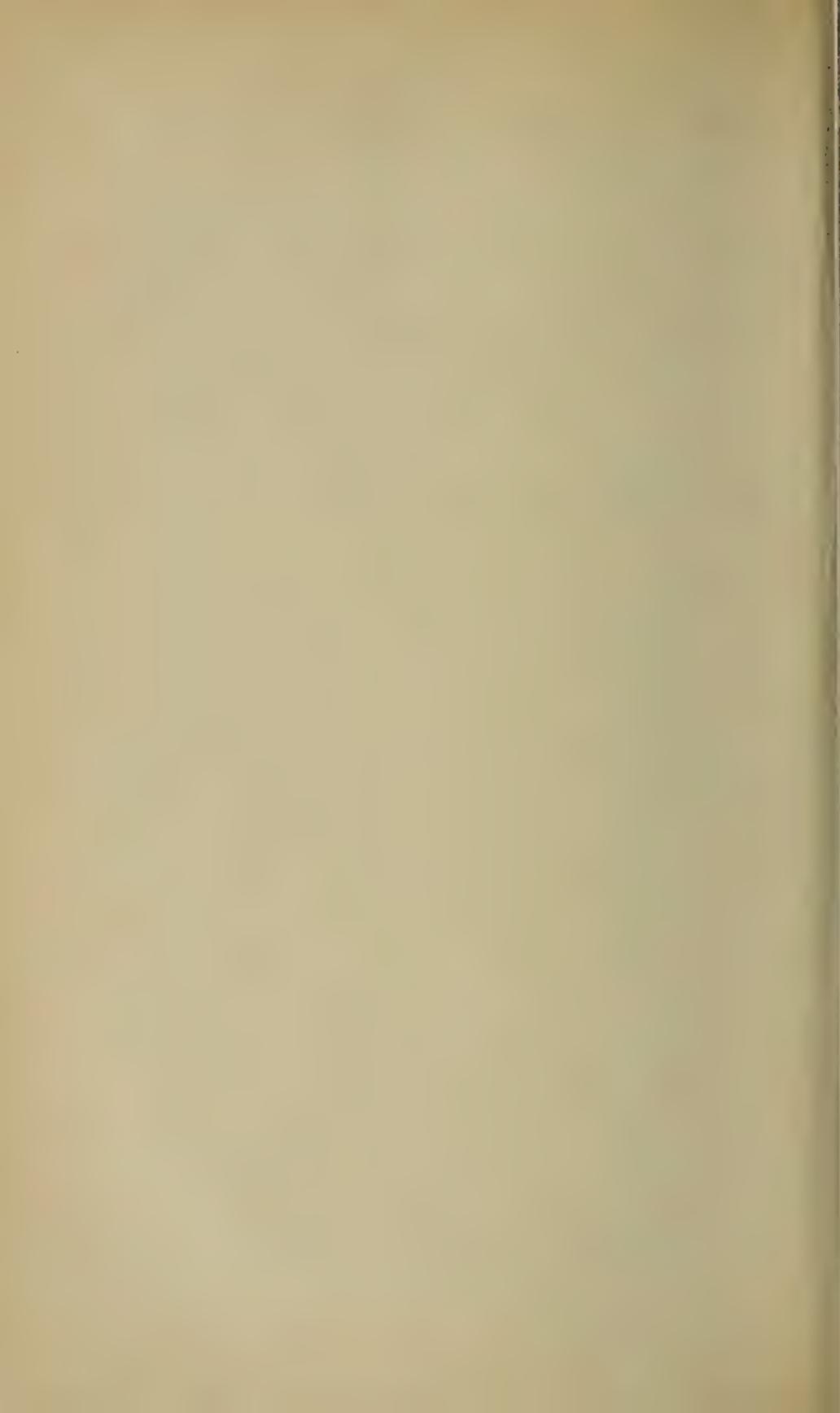
6° La création de centres de vie intellectuelle et d'administration municipale, combinés entre eux de manière à donner à la cité la cohérence et l'unité.

A-t-on le droit de désespérer d'une démocratie qui, dans les villes où sa vie a atteint son maximum d'intensité, au milieu de ses passions les plus fougueuses, reste capable de s'éprendre d'un amour méthodique et intelligent pour les cités idéales de l'avenir ; pour des cités qui ne seront pas le produit d'une vision apocalyptique, mais bien l'œuvre patiente et laborieuse des architectes et ingénieurs de la terre, aidés de quelques âmes charitables telles que celle de Jane Addams ; pour des cités, enfin, qui sortiront de la coquille du passé aux accords d'une musique digne d'Amphion et se construiront, silencieusement, solidement, dans un climat moins divin, peut-être, que celui de la ville de la légende, mais dans un esprit certainement plus religieux, et qui occuperont les rives, les pentes et les plaines de cette large vallée de la nouvelle démocratie, au mi-

lieu du même cercle de montagnes qui enfermait jadis la Nouvelle-France dans l'Amérique ?

Il y a quelque temps, en creusant des fossés pour établir les fondements d'une usine ou d'un magasin le long de l'ancien chemin de portage, des ouvriers heurtèrent leurs bèches contre un morceau de bois enterré à seize pieds de profondeur. On constata que c'était la carcasse d'un bateau français, et que sur un des bancs de ce bateau était restée une épée appartenant, sans doute, à l'un de ceux qui avaient trouvé la mort sur les bords du chemin de portage. En effet, l'épée portait une inscription indiquant qu'elle était celle d'un des premiers voyageurs français.

Or, dans ces reliques tout récemment ramenées à la lumière, j'ai pu puiser de nouvelles raisons de croire que les racines de cette grande cité de l'Amérique, riche, puissante, vigoureuse, et animée de nobles aspirations, sont entrelacées sous terre avec les symboles de l'épopée française et de l'empire français de l'Ouest : l'épée et le bateau !... et, sans nul doute, il aurait suffi de chercher, pour trouver en outre un crucifix, non loin de là.



CHAPITRE XII

DE LA SALLE A LINCOLN

J'ai entendu un conférencier raconter à New-York un jour une expérience qu'il avait faite dans la vallée du Mississipi. Il avait demandé à un auditoire composé d'enfants de lui dire le nom de la grande étendue d'eau qui se trouve au milieu de la terre. Il s'attendait à ce qu'on lui répondit que c'était la Méditerranée ; mais, à son grand étonnement, il reçut cette réponse, venant d'un jeune garçon dont la conviction était aussi profonde que son horizon était borné : « C'est le Sangamon ». Le conférencier écossais trouvait cette histoire très amusante, parce qu'il n'avait jamais entendu le nom de cette rivière, du moins tel qu'il est prononcé dans le pays. Mais je lui fis observer que le jeune garçon avait dit la vérité, bien plus qu'il ne l'imaginait. Car le Sangamon reste vraiment le centre du monde pour tous ceux dont Lincoln, cette grande et populaire figure de l'histoire, est le héros favori. Ils conservent souvent cette illusion alors même qu'ils seraient arrivés à élargir leur horizon au cours de leur vie. Lincoln, en effet, a vécu et a été enterré sur les bords du Sangamon, qui, grâce à La Salle, avait fait son appa-

rition sur les cartes du Nouveau-Monde en 1683.

Le Sangamon n'est qu'une petite rivière parmi les cent mille cours d'eau de la vallée du Mississipi, mais il porte ses eaux à l'Illinois, qui lui-même les porte au Mississipi, qui lui-même les porte à la mer, c'est-à-dire à toutes les mers. Et, de même, la vie de Lincoln, qui n'a eu pour théâtre qu'un tout petit coin de la terre, a exercé une influence sur l'histoire du monde entier.

Combien je me sens peu capable de parler froidement de cette grande incarnation des eaux occidentales ! L'erreur géographique commise par le petit garçon dont le conférencier écossais m'avait cité la réponse peut donner une idée de mon incompetence ; car le Sangamon, qui arrosait la maison de Lincoln, est un affluent de celle qui m'a vu naître.

C'est de la lumière et de l'ombre qui se marient sur les bords du Mississipi qu'est sortie sans bruit, un jour de l'année 1831, la silhouette mince, osseuse et gauche d'Abraham Lincoln. C'était alors un jeune homme de vingt-deux ans occupé à diriger les radeaux qui portaient les produits de la prairie, à travers les sinuosités du fleuve, du Sangamon à la mer. Lincoln était haut de six pieds quatre pouces ; il avait un visage triste, des manières simples, et était doué d'une grande adresse manuelle. Extérieurement il n'annonçait pas qu'il dût avoir un autre avenir que celui des pilotes et bateliers de son temps. Cependant on raconte dans les légendes de la prairie qu'à son départ, son bateau étant resté accroché en travers de la digue, il réussit à le dégager et à sauver toute la cargaison du naufrage. On pourrait voir là aujourd'hui un heureux présage. Or on raconte que, bien

des années plus tard, Lincoln fit le dessin d'un appareil destiné à soulever les radeaux au-dessus des hauts-fonds, et même à leur permettre de naviguer sur les glaces. C'est là un exemple de l'ingéniosité qu'acquièrent les hommes qui ont eu à lutter seuls contre les forces de la nature.

Ce n'était point un *Yankee*, bien qu'un article écrit récemment à mon sujet dans un journal parisien ait traité de *Yankees* tous les habitants de la vallée du Mississipi. Ce gauche paysan naviguant sur l'eau était né dans le désert du Kentucky, dans une cabane faite de planches non rabotées, dépourvue de porte, de fenêtres et de planchers, et vraisemblablement aussi peu perfectionnée que les plus laides des maisons de nomades que l'on trouve juste en dehors des fortifications de Paris. Lincoln accompagna son père, en errant d'une hutte à l'autre, jusqu'à ce qu'il vint se fixer dans l'Illinois, à l'endroit où les forêts confinent aux prairies, près du Sangamon. Arrivé là il se construisit une nouvelle cabane, clôtura avec des planches dix acres de terrain, ce qui lui mérita le surnom de « faiseur de palissades », remua la terre, et récolta une moisson de blé dès la première année. On se rappelle sans doute que Joliet déclarait justement que la chose était possible en cet endroit.

On pourrait constater que le genre d'origine de Lincoln était assez fréquent dans cette région frontrière. Cependant le caractère que manifeste le fils semble lui être venu de sa mère, si tant est que de telles dispositions pussent être héréditaires, et de l'éducation que lui donna sa belle-mère, plutôt que du pionnier dénué de tout qui était son père. Celui-ci,

en effet, ne donna à ses enfants pour les nourrir que le désert qui les entourait, et se montra pour eux tout aussi peu paternel que le gouvernement lui-même. Peut-être ce père sans le sou doit-il être rangé parmi les rudes coureurs-des-bois, qui, tout en transmettant le sang de leurs ancêtres à leur progéniture, avaient oublié les conventions de la vie sociale et les mœurs de leurs aïeux, pour céder aux tentations exercées par un pays libre sur un homme sans esclaves. Lorsque le père de Lincoln descendit le cours de l'Ohio jusqu'à Indiania, avec sa famille, ses outils, son mobilier et une quantité considérable de whisky, c'était pour traiter, non comme le faisaient les coureurs-des-bois ordinaires, avec les Indiens, hommes sauvages de la forêt, mais bien avec les forces sauvages de la nature elle-même. Et l'on doit, comme je l'ai déjà dit à propos de Nicolet, de Perrot et de Du Luth, juger avec indulgence ceux qui servirent de traits d'union entre les deux côtés de la frontière et qui ouvrirent la voie aux grandes cités de l'Ouest. Le père de Lincoln, d'ailleurs, a fait mieux encore : il a donné naissance à une des plus grandes figures de l'Ouest, et notre devoir est de ne pas l'oublier.

Certains arbres doivent la propagation de leur espèce à des graines munies d'ailes en forme de spirales, qui leur permettent, lorsqu'elles tombent, d'arriver sur le sol en dehors de l'ombre projetée par l'arbre dont elles procèdent, et ainsi de devenir à leur tour des arbres de large envergure. Thomas Lincoln, le père d'Abraham, joua le rôle des spirales et transporta la graine précieuse là où elle devait trouver de l'air et du sol libre pour se développer.

C'est l'époque où commençaient à agir dans cette région les leçons de l'expérience qui tendaient à faire de tous les hommes les membres d'une même famille et à faciliter l'établissement de mœurs naturellement démocratiques. Lincoln ne reçut que peu d'instruction proprement dite : s'il put passer six mois ou un an dans une maison d'école en bois, là se bornèrent vraisemblablement ses études. Mais il avait été formé à l'école des champs, des eaux et des arbres, où la discipline est plus sévère, à cause des tentations qu'on y rencontre et auxquelles il est nécessaire de résister. C'est cette résistance volontaire à laquelle son père, précisément, n'avait pas pu se résoudre. Abraham Lincoln tira sa philosophie de la vie de l'observation des champs et des instincts naturels de ses voisins ; il étudia à la fois la nature physique et la nature humaine, dans les choses qui l'entouraient, et réussit ensuite à les exprimer et à les illustrer d'une façon si fidèle et si attrayante, que jamais aucun conteur n'a mieux rendu leur rudesse, leur charme, leur pureté, leur grâce, leur héroïsme.

La camaraderie, non affectée, mais, au contraire, parfaitement naturelle, qui régnait là de voisin à voisin lui avait inculqué non seulement un sens profond et inébranlable de la fraternité, mais une sorte de foi dans ce qu'il appelait les hommes simples, les gens du commun. Cette foi était innée en lui, ou à tout le moins il l'avait sucée avec le lait : elle était à la base de ses convictions démocratiques. Car la camaraderie en question ne consistait pas uniquement à se supporter patiemment entre voisins, mais à avoir confiance dans le jugement les uns des autres. Lincoln, de proche en proche, étendit ce sentiment

à toute la nation, et même à l'humanité tout entière.

Mais, dans la formation de Lincoln, entra un élément qui n'appartient pas aux disciplines ordinaires. Il reçut les leçons de la « solitude solennelle », comme l'appelle Bancroft. Et il rechercha les amitiés du passé, de cette multitude invisible des grands esprits d'autrefois. Il lut tous les livres qu'il put se procurer sur un rayon de cinquante milles, dit-on. Mais ce qui est certain, c'est qu'il absorba à fond et s'assimila intimement un petit nombre de livres. Il connaissait la Bible, Shakespeare et Burns, les fables d'Ésope, les *Pilgrim's Progress* de Bunyan et Robinson Crusoé. Il avait lu l'histoire des États-Unis et la vie de Washington et appris par cœur les statuts de l'État d'Indiana. De plus, il étudia sans maître l'algèbre et la géométrie. On raconte que dans une période postérieure de sa vie, alors que sa carrière politique commençait, il poursuivit ses études d'autant plus sérieusement et essaya d'apprendre une langue étrangère.

Ainsi, il vivait dans la société des patriarches, des prophètes et des poètes d'Israël. Et il lui arriva, ce qui fut le cas également de bien d'autres petits garçons de la prairie, de connaître très intimement les héros asiatiques avant d'entendre parler des héros modernes et contemporains. J'ai moi-même connu Josué avant d'avoir aucune idée de Napoléon, et je me rappelle avoir gravé sur un arc de triomphe primitif, qui n'était autre que le rebord de la route, endroit public le plus accessible à mon canif, le nom de l'une des villes prises dans la conquête de Canaan. Telle est la forme instinctive que revêt notre admiration pour les grands hommes : on en trouve de ma-

gnifiques exemples dans l'art et les monuments français.

Le jeune Lincoln ne se contentait pas de ces vieux compagnons : il vivait en outre dans l'intimité des plus grands maîtres de la démocratie. Il étudiait aussi la sagesse populaire de la Grèce et savait par cœur toutes les maximes de ses compatriotes, lesquelles se transmettaient de génération en génération. Il était tout aussi familier avec le bavardage riche et fécond et les théories philosophiques de Shakespeare qu'avec tout ce qui s'agitait autour du petit bureau de poste de Clary's Grove, pour lequel lui-même, comme jeune homme, faisait le service de facteur, portant les lettres dans son chapeau, tandis qu'il lisait les journaux avant de les distribuer. Il avait, enfin, un faible particulier pour Burns à cause de cette philosophie qui lui avait fait dire qu'« après tout, un homme est un homme ». Lincoln, donc, savait vivre dans la compagnie des hommes d'élite, ce qui ne l'empêchait pas d'échanger familièrement, avec ses voisins autour du comptoir, et avec les jeunes avocats de ses amis dans quelque taverne primitive, les petites histoires locales, qu'il agrémentait, d'ailleurs, des fruits de ses lectures.

Mais c'est moins de ses relations avec des individus que de son propre instinct qu'il tira les lois fondamentales propres aux États du désert. On a conservé dans une Bibliothèque juridique de New-York l'exemplaire très déchiré des statuts de l'État d'Indiana dont il s'était servi. Ces statuts dataient des débuts mêmes de l'État d'Indiana. La manière qu'employa Lincoln pour les étudier consistait à en copier des extraits, en même temps que des extraits

de la Déclaration de l'Indépendance, de la Constitution des États-Unis et de l'Ordonnance du Nord-Ouest, qui se trouvaient dans le même volume. Le papier étant rare, il écrivait ces extraits sur un caillou avec de l'encre faite de jus de racine de ronce et avec une plume de buse mâle. Il effaçait un extrait lorsqu'il le savait par cœur, afin d'en écrire un autre à la place, et ainsi de suite jusqu'à ce que son premier palimpseste tombât en miettes. Alors il prenait un second caillou. Peu importe, d'ailleurs, la matière dont il se servait pour graver ces statuts dans sa mémoire : ils devinrent pour lui la loi même de la démocratie et lui restèrent aussi sacrés que s'ils lui eussent été apportés gravés sur des tables de pierre par un prophète au visage illuminé. C'est également à cette école qu'il puisa son loyalisme envers la Nation et son culte pour la Constitution. Voici comment il s'exprimait dans son âge mûr : « Je veux sauver l'Union. Je voudrais la sauver de la manière la plus simple en conformité avec la Constitution... Mon objet suprême, dans cette lutte, est de sauver l'Union. Si je pouvais sauver l'Union sans affranchir un seul esclave, je le ferais ; si je pouvais sauver l'Union en affranchissant tous les esclaves, je les affranchirais ; et si, enfin, je pouvais sauver l'Union en en affranchissant quelques-uns et en abandonnant les autres, je n'hésiterais pas à le faire. Si j'agis comme j'agis à l'égard de l'esclavage et de la race de couleur, je le fais parce que je pense que cela aide au salut de l'Union. Et lorsque je m'abstiens d'agir, c'est parce que je pense, que cela n'aiderait pas à sauver l'Union¹. »

¹ Lettre à Horace Greeley, 22 août 1862.

Et lorsqu'il affranchit les nègres par une proclamation qui violait la lettre de la Constitution, il n'était pas difficile de voir que chez lui l'enfant des bois parlait dans l'homme⁷, un enfant qui avait appris ses leçons de telle sorte, que jamais il ne devait pouvoir les oublier ou les méconnaître : « Je sentais que certaines mesures, d'ailleurs inconstitutionnelles, peuvent devenir légales en tant qu'elles sont devenues indispensables à la conservation de la Constitution elle-même, par la conservation de la Nation. »

C'est de ses cailloux, également, que Lincoln apprit quel rôle devait jouer l'Etat dans la Nation. Les tendances paternelles de l'Etat s'étaient beaucoup accentuées depuis 1824. L'idée démocratique, qui n'était tout d'abord que négative et restrictive, était devenue une force positive et militante, tant au point de vue politique qu'au point de vue social. Quelle qu'elle fût, elle lui fournit la base de la construction qu'il devait édifier plus tard.

En outre, il puisait une discipline pour son esprit dans les deux sciences qui ont élevé l'homme de l'état sauvage à l'état de Dieu, à savoir : la linguistique et les mathématiques. Ayant appris un jour qu'il existait une grammaire anglaise dans une maison située à six milles de son domicile, il fit tout ce trajet à pied pour aller l'emprunter. Et il apprit tout seul l'algèbre et la géométrie, ce qui peut sembler une bagatelle. Mais moi, qui ai à mon tour étudié l'algèbre avec très peu de leçons, et dans ces mêmes prairies voisines du Sangamon ; et qui n'ai eu d'autres maîtres pour m'enseigner la géométrie dans l'espace qu'un livre, le soleil et ma lampe, je suis mieux en mesure d'apprécier toutes les difficultés

que présente une éducation aussi autodidacte. Il eût été, certes, plus agréable d'observer les nuages, tandis que les chevaux se reposaient au bout du sillon, d'adresser des vers à la souris des champs, comme le fit Burns, ou d'écouter le chant de l'alouette dans les prés, plutôt que d'étudier les propriétés des trois dimensions de l'espace (il n'en avait alors que trois), celles des points en mouvement, des lignes d'intersection et des surfaces de révolution, ou bien encore de représenter l'infini par des signes algébriques et non par des symboles poétiques.

Mais cette éducation autodidacte et solitaire n'a eu aucun inconvénient, a-t-on dit¹, vu que Lincoln se mêlait intimement et naturellement aux distractions et aux occupations de ses voisins. Ses connaissances livresques ne purent donc pas nuire à ses relations locales, lesquelles, en lui fournissant des exemples pittoresques, l'aidèrent à présenter ses idées philosophiques les plus profondes sous une forme dramatique et familière, et à les introduire dans des discours modèles. Ses neveux lui donnaient affectueusement des petits noms familiers, le considérant tout à fait comme un des leurs, un petit peu plus intelligent qu'eux, seulement, et, en revanche moins avisé en ce qui concerne les voies ordinaires du commerce ou de l'industrie. Il n'avait rien de la rigidité morale d'un réformateur, et aucun parti pris intellectuel. Il croyait à la possibilité de l'établissement d'une tradition politique en Amérique. Il semblait être, tout simplement, un Américain moyen. Et

¹ Herbert Croly, *Lincoln as more than an American* dans « *Promises of American Life* » pp. 89-99.

pourtant, d'après Croly, également, il différait aussi profondément d'un habitant ordinaire de l'Ouest, à cette époque, que saint François d'Assise pouvait différer d'un moine ordinaire du XIII^e siècle¹. Lincoln n'était pas, comme Jackson, tout simplement un superbe exemplaire du citoyen transalleganien, particulièrement développé et vigoureux. Il ne faisait pas de vain et bruyant étalage de force, pour cette raison qu'il était réellement fort, physiquement et intellectuellement. Il partageait simplement, et sans avoir conscience de sa supériorité, l'intimité cordiale de ses voisins, leur énergie, leur foi solide et leur candeur. Mais il façonna lui-même son caractère à sa manière : au point de vue intellectuel, il fut plein de probité, de réflexion et de désintéressement ; au point de vue moral, il fut animé d'intentions magnanimes et humanitaires et essentiellement modeste. Or ce n'est pas, nous assure-t-on, par l'excès de telles qualités que péchaient les habitants de l'Ouest dans cette période. En fait, Croly affirme que si les qualités propres à Lincoln sont précisément celles que les Américains auraient besoin d'ajouter aux qualités qu'ils possèdent déjà, c'est-à-dire à leur force, à leur homogénéité et à leur candeur, ce sont précisément celles-là : élévation d'esprit, sentiment humanitaire et humilité, qu'ils ont le plus de peine à s'assimiler et à apprécier à leur juste valeur. Cela tient à leurs habitudes d'esprit et à leurs traditions individualistes. Leurs convictions les plus profondes font de l'homme moyennement intelligent le type du parfait démo-

¹ Croly, *Promise of American Life*, p. 90.

crate, et de l'individu égoïste ne songeant qu'à s'enrichir, le type idéal du citoyen américain. Pour eux, Lincoln était tout simplement un homme sorti du peuple et doué d'une grande force de volonté.

Mais celui qui écrivait ces réflexions ne connaissait pas le pays de Lincoln, qui fut la vallée de La Salle, et, avant La Salle, la vallée des Illinois, de ceux qu'on appelait *les Hommes*. Car je suis sûr que les habitants de cette vallée ont compris que Lincoln était l'incarnation de l'idéal qu'ils rêvaient pour eux-mêmes ; qu'ils se sont rendus compte que Lincoln ne représentait pas une moyenne, mais bien ce qu'il y avait de meilleur parmi eux.

Leur individualisme a été, je le répète, un effet de la nécessité, et a porté des fruits susceptibles de tromper les yeux. Il a mis l'accent sur la productivité nationale, mais il s'allie, néanmoins, au culte d'un idéal élevé, au culte, précisément, de ces vertus qui se trouvaient si miraculeusement combinées chez Lincoln. Assurément, certaines personnes rappellent volontiers ses histoires un peu crues pour s'excuser d'en raconter de semblables. D'autres cherchent la justification de leur faiblesse et de leur inertie dans ce fait qu'il accepta les principes politiques établis avant lui. Mais la grande masse du peuple lui conserve son respect et son affection, parce qu'elle le considère comme un modèle de patience, d'intégrité, de loyauté, de magnanimité et de modestie. On l'aime, non principalement pour sa force de volonté, mais pour son âme charitable et pour sa droiture. Or, en l'aimant, le peuple donne la preuve que des aspirations idéales se mêlent chez lui à la lutte égoïste pour la vie.

Montalembert disait qu'un ordre social capable de produire des hommes tels que Lincoln et quelques autres n'avait rien à envier à un régime monarchique ou aristocratique. Mais la production d'un homme comme Lincoln ne fut pas, nous aimons à le croire, due à un hasard ou à un caprice de la nature. Il serait plus conforme à la vérité, bien que peut-être moins élogieux, d'admettre avec le biographe de Lincoln que celui-ci a été simplement l'expression de son temps et de sa génération. Il en a personnifié les tendances les plus nobles en même temps que les plus rudimentaires.

On peut s'étonner, toutefois, de voir qu'en même temps que la virilité et la générosité de sentiments propres à la région de la frontière il ait possédé cette habileté consommée que l'on ne rencontre d'ordinaire que dans les grands centres de culture. Ses discours, son attitude intellectuelle, l'action qu'il exerçait sur le public nous présentent des exemples nombreux de ce genre d'habileté.

Lorsqu'il écrivit sa lettre d'acceptation à la Présidence, il la soumit au Surintendant de l'instruction publique de l'Etat de l'Illinois, avec lequel j'ai moi-même eu le bonheur d'étudier. Il le qualifiait toujours de « Monsieur le Maître d'école » et continuait ainsi : « Je ne suis pas très fort en grammaire et désire que vous voyiez si c'est correct. » Le maître d'école ne trouva pas d'autre faute à relever que ce que nous appelons un *split infinitive*¹. Mais les grands discours que prononça Lincoln dans la suite n'ont nécessité

¹ Infinitif scindé par l'intercalation d'un adverbe entre la préposition *to* et le verbe.

ni les conseils ni les corrections d'aucun maître d'école. C'est véritablement Lincoln qui les a conçus et rédigés¹. Il envoya d'avance à plusieurs personnes son discours pour l'*Union Cooper*, afin de leur demander leur avis, mais elles n'y changèrent pas une syllabe.

Dans ses discussions avec Douglas en 1858, dans son discours à l'*Union Cooper* en 1860, dans son discours pour l'inauguration du cimetière des soldats, à Gettysburg, et dans son discours pour la seconde inauguration, on affirme qu'il fut, en son genre, hors de pair. Goldwin Smith remarque que « sauf une expression fâcheuse, ce discours n'a pas son pareil dans toute la littérature ». J'hésiterais à citer cette appréciation devant des Français, la France étant juge suprême en matière littéraire, si je ne savais que ce dernier document au moins, le discours de Gettysburg, a été rangé au nombre des morceaux classiques et immortels. On dit que le grand homme l'avait écrit sur des chiffons de papier, tandis qu'il voyageait, rongé par les soucis, dans la voiture publique qui allait de Washington à Gettysburg. Et quelqu'un qui assistait à la cérémonie m'a raconté que le calme était à peine rétabli dans l'auditoire, surexcité par l'éloquence d'Erward Everett qui avait parlé pendant deux heures, lorsque Lincoln arriva à la péroraison de son discours. Il l'avait prononcé d'une voix grêle et peu harmonieuse, en consultant sans cesse son manuscrit, et l'on voyait se dresser son grand corps efflanqué et gauche. Mais ce discours est le plus

¹ Goldwin Smith, *Early Years of A. Lincoln* ; cité dans R. D. Sheppard, *Abraham Lincoln*, p. 132.

noble que l'on ait jamais prononcé en Amérique, et il chante encore dans la mémoire de millions d'écoliers, de l'Atlantique au Pacifique :

« Il y a quatre-vingt-sept ans, vos pères ont fondé sur ce continent une nation nouvelle, conçue en pleine liberté et ayant pour maxime que tous les hommes naissent égaux.

« Maintenant, vous voilà engagés dans une grande guerre civile sur la question de savoir si cette nation, ou toute autre nation conçue de la même manière et appuyée sur la même maxime est susceptible de durer. Nous nous rencontrons ici sur un des grands champs de bataille de cette guerre. Nous sommes venus pour faire, d'une partie de ce champ de bataille, un lieu de repos, où dormiront leur dernier sommeil ceux qui ont sacrifié leur vie afin que la Nation puisse vivre. Il est à la fois convenable et juste que nous agissions ainsi.

« Mais, dans un sens plus élevé, ce n'est pas nous qui avons le droit de disposer de ce terrain et de le consacrer. Les braves, morts ou vivants, qui se sont battus ici, l'ont déjà consacré, et nous n'avons le droit de rien ajouter à leur œuvre ni d'en rien retrancher. Le monde n'attache pas beaucoup d'importance à ce que nous faisons ici en ce moment, et ne se souviendra pas longtemps de ce que nous y disons. Mais il n'oubliera jamais ce que ces hommes y ont fait. C'est plutôt nous, les vivants, qui avons besoin d'être voués ici par eux à leur tâche inachevée, à la tâche qu'ils ont si vaillamment commencée, et qui s'offre aujourd'hui à nous. Pussions-nous tirer de leur noble exemple un dévouement toujours grandissant envers la cause pour laquelle ils ont fait le

suprême sacrifice ! Prenons la ferme résolution de faire en sorte que ces braves n'aient pas péri en vain, que cette Nation, par la grâce de Dieu, jouisse d'un renouveau de liberté, et qu'enfin le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ne disparaisse pas de la surface du globe. »

Des tablettes de marbre sur lesquelles ce discours a été gravé ont été placées sur les murs des maisons d'école et autres édifices publics, d'un bout à l'autre du Continent. Ce sont les emblèmes d'un renouvellement de possession ou d'une reprise de possession ; une nouvelle poussée de ces plaques de repossession plantées en terre par les Français un siècle auparavant.

Mais j'aurais voulu citer également, surtout dans ce pays de France où l'on a encore le sens du style épistolaire, une lettre de cet homme de la frontière. Un professeur d'histoire de mon ancien collège, à New-York, me fit lire un jour, en me montrant son petit musée, une lettre écrite de la main d'Abraham Lincoln. Et je souhaiterais que tous ceux qui habitent en dehors de l'Amérique, et même tous les habitants de la vallée du Mississipi, pussent se rendre compte de ce qu'écrivait un homme des eaux occidentales avant l'invention de la dactylographie :

« Chère Madame, on m'a montré dans les archives du Ministère de la Guerre un rapport de l'adjudant général de Massachusetts constatant que vous êtes la mère de six fils morts glorieusement sur le champ de bataille. Je sens combien faibles et inefficaces pourraient être les paroles que j'essaierais de dire pour vous distraire de la douleur que vous cause une perte aussi écrasante. Mais je ne puis m'em-

pêcher de vous offrir les consolations que vous pourrez trouver dans les remerciements de la République, pour le salut de laquelle vos fils ont sacrifié leur vie. Je prie notre Père Céleste d'adoucir pour vous les souffrances de l'isolement, et de ne vous laisser que le cher souvenir de ceux que vous avez aimés et perdus, ainsi que la juste fierté que vous êtes en droit de ressentir d'avoir pu offrir un sacrifice aussi précieux sur l'autel de la liberté.

« Sincèrement et respectueusement à vous.

« ABRAHAM LINCOLN. ¹ »

Ces deux spécimens du style de Lincoln n'indiquent pas seulement sa manière de parler et d'écrire, mais encore la sympathie et la force de caractère dont il était capable. On ne peut rien y ajouter, si ce n'est quelques réflexions sur la force avec laquelle il exprimait ses pensées. On a dit de son discours de l'Union Cooper, le premier, sans doute, qu'il ait prononcé hors de la vallée : « De la première ligne à la dernière, des prémisses à la conclusion, il avance sans vains détours et avec une rapidité directe, qu'aucun logicien n'a jamais surpassée. Son argumentation est complète et solide ; il n'affecte aucune érudition... Une phrase simple et aisée... contient souvent tout un chapitre d'histoire, que, dans certains cas, d'autres ont mis des journées de travail à contrôler, et qui a, certes, coûté des mois de recherches à son auteur... Le lecteur qui aborderait ce discours avec l'idée d'y trouver un pamphlet politique, serait vite convaincu

¹ Lincoln, *Complete Works* (édition Nicolay et Hay) vol. 2. p. 600. Lettre écrite à MM. Bixby, Boston (Mass) 1^{er} novembre 1864.

qu'il s'agit d'une œuvre historique, brève, complète, profonde et véridique, laquelle durera par delà le temps et l'occasion qui l'ont vue naître, et sera estimée désormais, non moins pour sa valeur intrinsèque, que pour la simplicité et la modestie dont elle fait preuve¹. »

Il doit surtout sa renommée à un discours qu'il prononça, le 16 octobre 1854, à Peoria, dans la ville qui s'était développée sur les bords de l'Illinois, à côté du fort Crève-cœur. « Là où l'homme blanc se gouverne lui-même, dit-il dans ce discours, c'est l'autonomie ; mais là où l'homme blanc se gouverne lui-même et gouverne en outre un autre homme, c'est le despotisme. ² » Deux ans plus tard il fit entendre au même endroit un discours d'une éloquence si irrésistible, que les *reporters* oublièrent pourquoi ils étaient venus et négligèrent de prendre des notes. Aussi ne reste-t-il que des fragments de ce qu'on a appelé « le dernier discours ».

Les menues anecdotes de la vie de Lincoln, que l'on a puisées, dit-on, dans ses propres récits, suffiraient à remplir un ou plusieurs volumes. Toutes ces petites histoires manifestent un génie que l'adversité a rendu ingénieux, qui a su tirer de quelques relations de voisinage l'amour de l'humanité tout entière et qui a réussi, à force de patience, de bonté et de bon sens, à agir sur un peuple divisé avec lui-même.

En dehors de la vallée, notamment, le public le

¹ Edition du *Pamphlet*, avec des notes de C. C. Nott et Cephas Brainerd, septembre 1860. Cité dans Nicolay et Hay, *Abraham Lincoln*, 2-225.

² Lincoln, *Complete Works* (éd. Nicolay et Hay), vol. 2, p. 227.

considéra d'abord comme un bouffon, parce qu'on n'entendait que les échos des gros éclats de rire qui soulignaient toutes ses histoires. Mais, lorsqu'il parla à l'Union Cooper, on découvrit qu'il aurait pu sans embarras, et avec succès, vivre dans la société des hommes du siècle de Périclès. Il possédait un sens de l'humour qui eût été capable de sauver Socrate de la ciguë. Lord Bryce dit que tout le monde sait que le peuple américain est un peuple humoristique ¹. « Ce sont eux, dit-il, qui fournissent l'humour au xix^e siècle, aussi évidemment que les Français fournissaient l'esprit au xviii^e... Le don de l'humour s'est répandu dans le peuple entier; il colore sa vie de tous les jours et donne à sa conversation cette saveur particulière et originale qui réjouit le palais d'un Européen. » Et il ajoute : « Une grande partie de la popularité du président Lincoln, et une grande partie de l'action qu'il a exercée pour rétablir la confiance envers le Nord dans les moments les plus sombres de la guerre civile, sont dues à la façon humoristique dont il avait coutume de prendre les choses, en se donnant l'air de n'être pas du tout embarrassé alors qu'au fond il l'était beaucoup ». Toutefois, ce n'était pas de sa part une comédie : c'était une attitude tout instinctive.

Un des jours où l'anxiété était à son comble et où le ciel était le plus menaçant, une délégation de prohibitionnistes vint le trouver pour lui répéter avec insistance que si le Nord ne triomphait pas dans la lutte, c'était parce que les soldats buvaient tant de whiskey qu'ils attiraient sur eux les malédictions du

¹ J. Bryce, *American Commonwealth*, vol. 2, p. 286.

Seigneur. Il eut, nous dit-on, une étincelle de malice dans les yeux lorsqu'il répondit qu'il trouvait cela bien injuste de la part du Seigneur, car les hommes du Sud buvaient un whiskey bien plus mauvais que celui du Nord, et en bien plus grande quantité.

La plupart de ses histoires et de ses fables avait une saveur occidentale et champêtre, car il les avait ramassées dans le temps où, comme avocat, il suivait le tribunal d'une ville à l'autre et passait ses nuits à bavarder autour du poêle d'une taverne.

Comme on lui demandait un jour comment il avait fait pour se débarrasser d'un gêneur qui était venu le trouver dans une colère à tout casser, il raconta l'histoire d'un fermier de l'Illinois. Ce dernier annonçait un dimanche à ses voisins qu'il avait réussi à se débarrasser d'un gros arbre qui était au milieu de son champ. Et comme les voisins s'étonnaient, attendu que l'arbre était trop grand pour être abattu, trop plein de nœuds pour être fendu à la hache et trop vert pour être brûlé, le fermier leur dit : « J'ai labouré tout autour de lui ». « De même, ajoutait Lincoln, pour me débarrasser du général, j'ai labouré autour de lui ; mais cela m'a demandé trois heures de travail. »

Voilà l'homme qu'était devenu ce jeune batelier efflanqué que nous avons vu descendre le fleuve au commencement de ce chapitre. Lorsqu'il était revenu au Sangamon, après avoir vu les horreurs du marché d'esclaves de la Nouvelle-Orléans, il y rapportait un souvenir qui devait lui causer un tourment continuel. Et il avait fait le vœu d'attaquer violemment l'esclavage s'il en trouvait l'occasion. Or ce batelier était destiné plus que personne au monde à rencon-

trer, vingt ans plus tard, l'occasion qu'il cherchait.

Il serait impossible de retracer ici, même dans ses grandes lignes, l'histoire de ce conflit qui se trouva transformer le laboureur-avocat en général en chef d'une armée d'un million d'hommes. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de raconter cette guerre qui coûta 15 milliards au pays. Je veux seulement rappeler que ce fut Lincoln qui, le premier, comprit et fit comprendre aux autres que la lutte était devenue inévitable ; qu'une Nation à demi libre et à demi esclave ne pouvait subsister indéfiniment. « Je ne crois pas que l'Union sera dissoute, disait-il, mais je crois que la Nation cessera d'être divisée : ce sera d'ailleurs l'un ou l'autre. » Et ce fut lui, plus que toute autre force particulière, qui réalisa sa prédiction : une nation de nouveau unie et entièrement libre.

Il avait horreur de l'esclavage : « Si l'esclavage n'est pas mauvais, disait-il, c'est qu'alors rien n'est mauvais ». Mais il souhaitait de pouvoir l'abolir sans pourtant léser les intérêts de ceux qui voyaient dans cette institution leur meilleur héritage. Lorsqu'il rencontrait sur la route un serpent venimeux et qu'il avait un bâton à sa portée, il prenait le bâton et tuait le serpent. Mais lorsqu'il trouvait le serpent dans son nid, au milieu de ses petits : « Je pourrais blesser les petits plus que la mère, disait-il, ou bien la mère pourrait les mordre... » Il était aussi plein de sollicitude et aussi indulgent pour les populations du Sud, qu'il l'était pour un de ses voisins de l'Illinois quand ce dernier était dans l'erreur. Et l'on se souvient encore dans la contrée qu'il rapporta un jour chez lui, avec sa force de géant, et soigna toute la nuit un individu que volontiers ses camarades

auraient laissé mourir de froid. C'est à cause de cette sensibilité qu'il se tint assis, le cœur déchiré et sans dormir, pendant les quatre années sombres. Mais il restait ferme et conservait, en apparence du moins, une certaine sérénité qu'il communiquait aux autres, grâce à son inlassable bonne humeur, venant, comme les fables d'Ésope, de la sagesse élémentaire des champs.

Un jour d'été, en labourant les champs du pays de Lincoln, j'entendis un bourdonnement dans l'air et je vis se détacher un léger nuage sur le ciel clair. Je reconnus que c'était un essaim d'abeilles. Elles avaient déserté leur ruche et s'en allaient tout droit, au hasard, elles ne savaient pas où. Obéissant à l'instinct des habitants de la prairie, je me mis aussitôt à les poursuivre et à leur lancer des mottes de terre pour arrêter leur fuite. Je les forçai ainsi à s'abattre sur les branches d'un arbre, au bord d'un champ, où je les retrouvai le soir groupées, formant un nouvel essaim, et prêtes à reprendre leur profitable industrie, au lieu d'aller gaspiller leurs trésors dans la forêt. C'est dans le même esprit que le grand laboureur jetait ses mottes de terre, ou ce qu'il avait à la main, pour ramener ses concitoyens au devoir et les exciter au dévouement envers la tâche commune.

« Vous pouvez, disait Alcibiade à propos de Socrate, vous imaginer que Brasidas et d'autres individus étaient pareils à Achille, ou que Nestor et Anténor étaient semblables à Périclès ; et il serait facile d'établir de telles comparaisons en ce qui concerne tous les autres grands hommes. Mais, si haut que vous remontiez, vous ne pourrez jamais trouver quelqu'un qui ait ressemblé à cet être étrange, ni parmi les

vivants, ni parmi les morts... si ce n'est, peut-être, chez les silènes et les satyres. Or ceux-ci sont bien l'image, non seulement de Socrate lui-même, mais de ses discours. En effet, les paroles de Socrate sont semblables aux statues des silènes, lesquelles peuvent s'ouvrir et dévoilent ainsi ce qu'elles cachent à l'intérieur : les paroles de Socrate paraissent ridicules quand on les entend pour la première fois... Il ne parle que de bêtes de somme, de charretiers, de forgerons, de savetiers, de corroyeurs. Pourtant, celui qui lui ouvre le ventre et qui voit ce qui s'y trouve comprend que ce sont les seuls mots qui aient du sens, les mots les plus divins, les plus riches en images et en vertus, ceux qui ont la plus large compréhension et traitent du devoir tout entier d'un homme bon et honorable. ¹ »

Les vingt-trois siècles qui se sont écoulés depuis la mort de Socrate ne m'inspirent le nom d'aucun homme que je puisse mieux comparer à Lincoln que Socrate lui-même. Le visage de Lincoln était aussi rustique que celui de Silène était bestial. Il ne parlait que de charrues et de bateaux, de belettes et de whiskey. Mais ceux qui étudiaient à fond sa face vulgaire s'apercevaient qu'elle ne ressemblait à aucune autre, et trouvaient en même temps à ses paroles la signification la plus large et la plus noble. Et, ainsi que Criton, dès que le soleil eut disparu derrière la colline où Socrate avait bu le poison et que l'obscurité fut venue, a dit pour l'éternité : « De tous les hommes de son temps il fut le plus sage, le plus juste et le meilleur », de même, le poète de la démocratie

¹ Platon, *Le Banquet*, p. 37.

a écrit ce vers, qu'il a légué à la postérité, le soir même qui suivit le martyre de Lincoln, dans la saison où fleurissent les lilas, où la grande étoile pâlit de bonne heure dans le ciel et où la grive chante solitairement :

The sweetest, wisest soul of all my days and lands ¹.

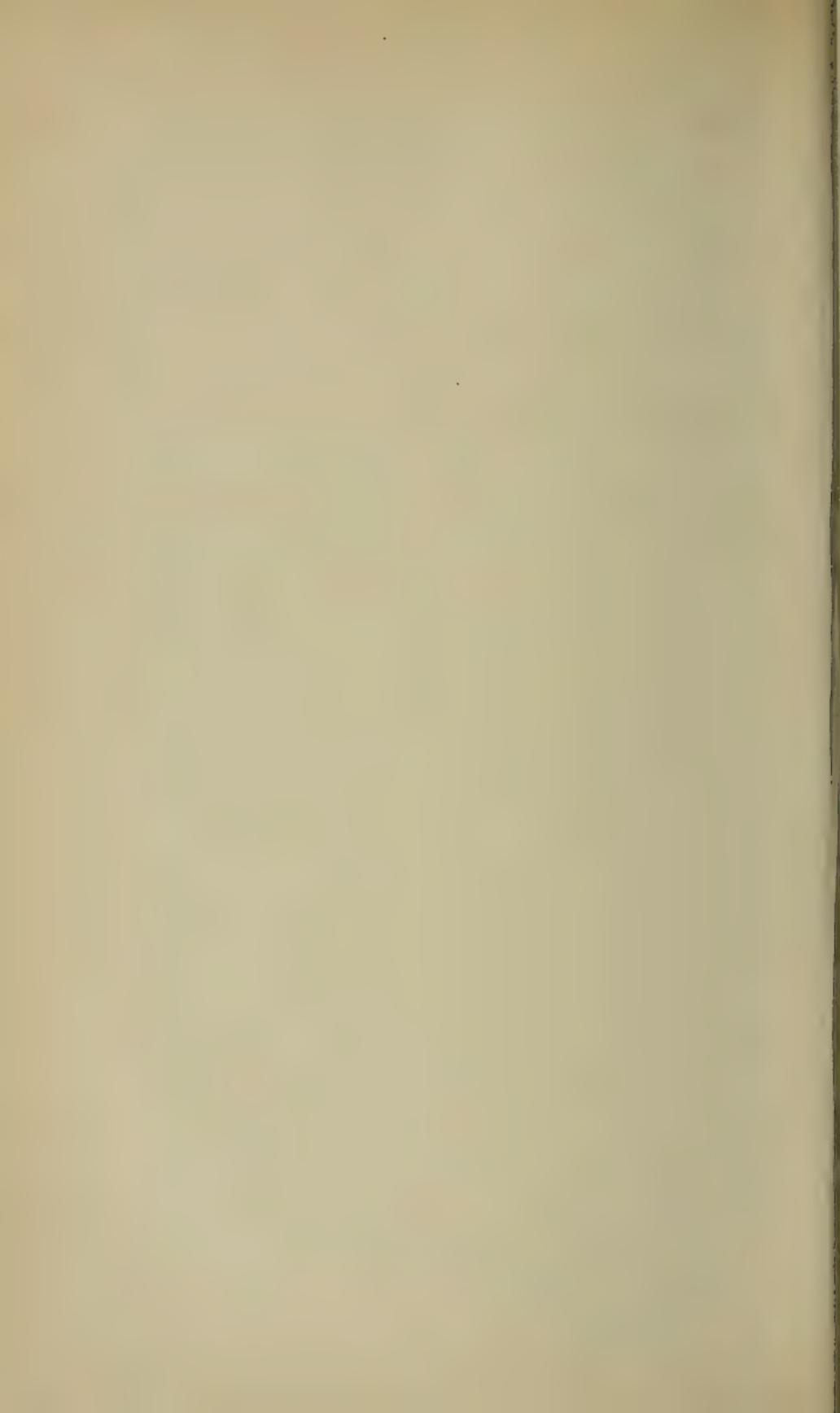
« L'âme la plus douce et la plus sage de tous les temps et de tous les pays ».

Nous nous demandons si c'est au régime démocratique que nous sommes redevables de Lincoln, et nous sommes obligés d'admettre que les dons exceptionnels dont celui-ci a fait preuve n'auraient pu se déployer dans aucun autre ordre social. Nous nous demandons alors avec anxiété si la démocratie possède un sûr instinct qui lui fasse discerner parmi les hommes ceux qui auront la faculté de réaliser des espérances, ou bien si elle a choisi Lincoln, tout simplement, en le considérant comme un homme moyen, un homme quelconque, habile seulement à fabriquer des palissades pour clôturer les champs. A cette question troublante nous ne saurions répondre avec certitude. Ce qui cependant est réconfortant dans ce problème complexe, qui ne se posait pas du temps de Lincoln, c'est que, plus on fut à même d'apprécier son désintéressement, sa tolérance, sa générosité, sa modestie, plus aussi le sentiment d'amour et d'admiration qu'inspirait son caractère devint large et profond. C'est dans ce fait, principalement, que nous devons puiser des raisons de croire à la pureté, à la noblesse de l'idéal démocratique.

¹ Walt Whitman, *When Lilacs last*.

A la mort de Lincoln on transporta son corps dans la vallée où il était né, dans ce pays des Hommes des eaux occidentales, qui s'était appelé la Nouvelle-France. Et il fut enterré là, au milieu de ces voisins qui lui avaient inculqué l'esprit démocratique, au milieu des spectacles quotidiens qui avaient formé son langage, sur le sol même d'où il avait tiré ses histoires et ses paraboles, et non loin du fleuve qui lui avait révélé sa mission.

Le plus grand monument visible attestant sa gloire, ce sont les résultats mêmes qu'il a obtenus. C'est ce fait que le Mississipi coule aujourd'hui à la mer en traversant le territoire d'une seule Nation, et non ceux de deux Nations au moins ; ce fait que l'esclavage encore en vigueur de son temps, n'existe plus. Un autre monument durable, et plus beau encore, a été élevé en son honneur, et fait honneur en même temps à ceux qui le lui ont érigé dans leur cœur : c'est la vénération qui s'attache à son nom tout le long du Mississipi.



CHAPITRE XIII

LA VALLÉE DE LA NOUVELLE DÉMOCRATIE

C'est la France qui a fait sortir du néant la vallée qu'à plusieurs points de vue on peut appeler le cœur de l'Amérique. Les coureurs-des-bois français ont ouvert les pistes que déjà le buffle et le Peau-Rouge avaient, sans s'en douter, tracées pour l'Européen. Les explorateurs français ont semé les rives du fleuve d'étroits et silencieux chemins de portage qui se sont multipliés et transformés en routes bruyantes, réunissant les lacs du Nord et les rivières du Sud que la nature avait depuis longtemps séparés. La voile blanche que les Français avaient amenée au-dessus du Niagara a montré le chemin à un commerce maritime considérable. Les soldats de la France ont jeté les fondements de villes tumultueuses sur les emplacements de leurs forts, et les prêtres, les moines français ont consacré par leur foi et leurs prières les pistes des forêts, les chemins de portage, la voile du bateau, et les plaques de plomb marquant les possessions françaises.

Donc, une vallée remplie de villes neuves construites à l'imitation des anciennes, une voie nouvelle ouverte au commerce, et de nouveaux autels élevés

en l'honneur du même Dieu : voilà ce que les Français ont donné au monde. Mais ce n'est pas tout. Ce que l'addition de cette vallée sur les cartes du monde indique, ce qu'elle a apporté de nouveau, c'est un territoire riche et neuf, situé à distance de l'ancien continent et accessible seulement aux plus hardis d'entre ses fils, offert comme champ d'expérience, sans les restrictions qu'impose la tradition et sans entraves d'aucune sorte, aux hommes de toutes races, afin qu'ils pussent essayer d'y vivre ensemble, conformément à des lois faites et appliquées par eux-mêmes. Voilà un des résultats des découvertes et établissements français dans la vallée du Mississipi, résultat que, sans doute, personne ne s'était sciemment proposé d'obtenir. Et comme, dans cette région, le gouvernement du peuple par le peuple est pris beaucoup plus à la lettre et se pratique beaucoup plus réellement que sur les côtes de l'Atlantique, où subsistent encore certaines traditions, un mode de suffrage reposant sur la propriété, des privilèges ecclésiastiques et des distinctions de classes, j'ai appelé la vallée du Mississipi : « Vallée de la Nouvelle Démocratie. »

Lorsque les explorateurs français y arrivèrent, un certain idéalisme, indigène et archaïque, régnait dans le pays, avec, par-ci par-là, quelques îlots mouvants de pillards nomades, obéissant aux lois d'une timocratie communistique et barbare (comme aurait dit Platon), et sur lesquels régnaient des rois Peaux-Rouges, contemporains du fameux Donnacona rencontré par Cartier sur le Saint-Laurent. Ces communautés étaient d'humeur guerrière et agitée.

Les petits établissements français qui se dévelop-

pèrent au milieu de ces sauvages, dont les Français adoucissaient les mœurs en leur donnant des perles, des crucifix et des armes, consistaient dans de grandes plantations où s'exerçait un gouvernement radicalement paternel et absolu. On ne pourrait imaginer un régime socialiste poussant plus loin la sollicitude et allant plus loin dans ses prescriptions, que ne le faisait cette autorité amicale, capricieuse, généreuse, mais bien imprudente, comme la suite l'a prouvé, qui prétendait gouverner un village situé sur le Saint-Laurent ou sur le Mississipi, de Versailles même, où un monarque très laborieux rendait des édits : « dans la plénitude de son pouvoir et de sa sûre science », ainsi qu'il l'écrivait.

Les ordonnances royales qui ont été conservées dans les Archives coloniales fournissent des preuves abondantes de cette sollicitude et de ces interdictions paternelles. Elles se rapportent à la réglementation des auberges et du marché, au braconnage, aux chasses réservées, à la vente de l'eau-de-vie, aux revenus des bancs d'église, aux pores égarés, aux chiens enragés, aux querelles matrimoniales, à la vitesse des voitures, aux relations de tuteurs et pupilles, aux poids et mesures, aux dommages causés, à la protection des bois de pins, et à beaucoup d'autres sujets.

Parkman cite les ordonnances pleines d'intérêt qui suivent, pour montrer à quel degré d'absurdité parvenait cette sollicitude paternelle et jalouse :

« Le ramonage des cheminées ayant été négligé à Québec, l'Intendant ordonne à tous les maîtres de maisons de remplir immédiatement leur devoir à cet égard ; et, en même temps, il fixe le prix du balayage

à six sous par cheminée. » Une autre ordonnance interdit de se disputer à l'église; une autre encore distribue les bancs d'église en observant minutieusement l'ordre des préséances¹.

Un intendant fit paraître un arrêté sous prétexte que les habitants de Montréal élevaient trop de chevaux et que cela les empêchait de nourrir du bétail et des moutons, et leur faisait ainsi négliger leurs propres intérêts. « Nous, en conséquence, poursuit l'intendant, ordonnons qu'aucun des habitants des côtes de ce gouvernement ne possèdera à l'avenir plus de deux chevaux ou juments et d'un poulain; le dit arrêté devant être exécuté après la saison des semailles de l'année prochaine (1710), afin de donner aux habitants le temps de se défaire de ceux de leurs chevaux qui excéderaient le nombre convenu, après quoi ils seront tenus de tuer tous ceux de cet excédent qui pourraient se trouver encore en leur possession². »

Et, au sujet de l'exode vers les villes, il existe une ordonnance de Bigot qui avait pour but, nous devons le reconnaître, de favoriser les progrès de l'agriculture et de protéger la moralité des fermiers, en les mettant à l'abri des tentations des villes : « Nous vous défendons et vous interdisons, y était-il dit, de vous transporter dans cette ville (Québec), sous quelque prétexte que ce soit, sans notre autorisation par écrit; sous peine d'en être expulsés et d'être renvoyés à votre ferme, de voir votre mobilier confisqué et de payer une amende de cinquante livres

¹ Parkman, *Old Regime in Canada*, p. 341.

² Parkman, *Old Regime in Canada*, p. 341.

qui serait versée aux hôpitaux¹. » Il existe même un édit royal interdisant la subdivision illégale des fermes, et défendant à tout habitant des campagnes (sauf ceux qui étaient autorisés à demeurer dans les villages) de construire une maison ou une grange sur un terrain ayant moins de trois arpents de long et un demi-arpent de large.

Et, pour mieux souligner la générosité paternelle de cet édit, Parkman ajoute ces réflexions :

« Ses lois (celles de Louis XIV) péchaient surtout par un excès de bienveillance ; car, non content d'avoir donné de l'argent pour l'entretien des prêtres venus de Paris, pour la construction d'églises, pour des subventions aux séminaires, au couvent des Ursulines, aux missions et aux hôpitaux, il a institué des fonds destinés, entre autres objets, à soulager les indigents, à subventionner à peu près toutes les branches du commerce et de l'industrie, et, d'une manière générale, à faire pour les colons ce qu'il eût été bien préférable de les laisser apprendre à faire par eux-mêmes². »

A l'exemple d'Énée, par conséquent, ces fils émigrants à la recherche de nouvelles demeures ne se bornaient pas à emporter leurs dieux lares et leurs dieux pénates dans leurs bras, mais emportaient en outre leur père Anchise sur leurs épaules.

Succédant à un individualisme primitif et sauvage, ce despotisme bienveillant permit à la vallée de jouir d'un individualisme encore plus radical et d'une liberté plus grande encore ; car les pionniers dis-

¹ Parkman, *Old Regime in Canada*, p. 342.

² Parkman, *Old Regime in Canada*, 347.

persés qui habitaient les colonies transalleganiennes étaient, en fait, uniquement gouvernés, à l'origine, par la conscience ou le caprice de ceux d'entre eux qui étaient instruits par leurs parents des commandements importés de l'autre versant des montagnes ; et qui étaient en outre animés de l'amour de la forêt et de leurs voisins de la prairie.

Et, lorsque s'établit un gouvernement en règle, un gouvernement purement démocratique au double point de vue social et politique, ce gouvernement s'inspira de l'intérêt individuel des colons et de l'affection mutuelle qui existait entre voisins, bien plus que d'une théorie abstraite et philosophique, ou d'une réaction contre l'oligarchie. C'était une application, en grande partie volontaire, des institutions les plus anciennes et les plus vénérables, à ce pays libre qui avait la propriété de tout transformer. Le résultat a été tel, dit le professeur Turner ¹, que l'on peut voir dans la démocratie américaine la conséquence de l'entrée en contact du peuple américain de l'Est avec celui de l'Ouest, c'est-à-dire avec les habitants de la vallée des pionniers français.

Un démocrate, tel que le définit Socrate dans la *République* de Platon, est un homme chez qui les désirs licencieux et extravagants ont pris la place de la modération dans les appétits et du respect du décorum dont il avait hérité de son père oligarchique. « Un tel homme, ajoute-t-il, vit, au jour le

¹ Turner, *Significance of the Frontier in American History* dans le 10^e *Yearbook of the National Herbart Society*, 1899. Voir aussi, du même auteur, *Significance of the Mississippi Valley in American History*, dans *Mississippi Valley Historical Association Proceedings*, 1909-10.

jour, une vie de jouissances. Il n'est gouverné par aucun principe et va d'un plaisir à l'autre, comme sa fantaisie le pousse. Tous les plaisirs, à ses yeux, sont également bons et méritent également d'être cultivés. Bref, sa devise est : « Liberté et Égalité ».

Mais le démocrate primitif de la vallée du Mississipi, alors même qu'il descendrait de lointains seigneurs oligarchiques, ainsi que Socrate le tient pour accordé de tout démocrate, est arrivé à la devise : « Liberté et Égalité » sans donner de la vie une définition aussi sensuelle.

Il est vrai que beaucoup des premiers colons venaient d'endroits où les possibilités de développement étaient très réduites, les conventions sociales très despotiques et les privilèges inégalement répartis. Mais ce n'étaient ni les désirs licencieux et extravagants, ni le besoin de papillonner d'un plaisir à l'autre, qui remplissaient la vallée du Mississipi d'hommes graves, aux visages pâles et aux traits émaciés, et de femmes lasses, qui, tous, réclamaient la liberté, non de choisir entre des plaisirs faciles, mais de livrer des luttes interminables ; qui, tous, possédaient l'égalité, en ce que chacun d'eux était socialement, économiquement et politiquement sur le même pied que son voisin. La nouvelle démocratie qui se développa ensuite dérivait donc des relations de voisinage et de bonne camaraderie ; elle sortait, tout naturellement, des intérêts, des occupations, du genre de vie des habitants : ce n'était pas une construction a priori, conforme à la théorie de l'Etat idéal. Les hommes de la vallée ne furent pas non plus effrayés par ceux des arguments de Socrate qui tendent à prouver que l'amour désordonné de la liberté n'est

que la préface de la tyrannie. Ils n'en eussent pas été effrayés, alors même qu'ils eussent connu ces théories. Peu leur importait de donner raison aux doctrines d'un philosophe français et tort à celles d'un philosophe grec : ce n'était point là qu'était leur souci.

Cette démocratie primitive et ce régime individualiste de la première heure, n'avaient pas été sérieusement modifiés, lorsque le tronçon de la vallée qui occupe le fond obscur de ma mémoire vit se développer une forme de gouvernement peut-être plus sévère et moins flatteuse. Or il n'y avait pas dans toute la commune un seul pauvre ayant besoin de l'intervention flétrissante de la charité ; il n'y avait pas un orphelin qui n'eût son foyer ; pas un homme en prison ; on ne se rappelle y avoir connu à cette époque qu'une aliénée, encore était-elle soignée dans sa propre maison. Le gouvernement national était représenté, à quelques milles de là, par le maître de poste ; le gouvernement de l'Etat était représenté par l'assesseur de la taxe, c'est-à-dire par un voisin, qui ne venait qu'une fois l'an (lorsqu'il venait), pour vous demander quelles étaient vos propriétés foncières, lesquelles il eût été, d'ailleurs, très difficile de dissimuler. Enfin, le gouvernement local était représenté par le maître d'école, qui était, soit un homme atteint d'incapacité physique, soit une femme célibataire. C'étaient les citoyens qui étaient chargés de faire et d'entretenir les chemins publics ; de veiller sur les malades, chacun d'eux prenant soin de son voisin ; d'acheter les livres scolaires pour leurs enfants ; et d'enterrer eux-mêmes leurs morts. Je me rappelle m'être creusé la tête pendant très longtemps

pour trouver ce que pouvait bien être un *officier pauvre*, attendu que je n'avais jamais pu voir de pauvres au sein d'une société où personne n'était riche.

C'était une communauté parfaitement homogène au point de vue social. Elle ne s'était pas constituée en vertu d'un dévouement conscient et désintéressé envers le bien public, mais grâce à la poursuite commune et passionnée des mêmes intérêts individuels. Dans une telle communauté il y avait place pour tout le monde.

Le Professeur Turner, qui, comme je l'ai dit, est originaire d'un chemin de portage, a solidement établi, récemment, dans une discussion profonde sur ce sujet, que cette unité morale est la caractéristique la plus précieuse et la plus pleine de promesses de la démocratie américaine dans la vallée du Mississippi¹.

Or ce caractère propre à la démocratie de l'Ouest a joué un rôle considérable :

D'abord, c'est lui qui a rendu possible aux Etats-Unis d'accepter la Louisiane que leur offrait Napoléon.

Ensuite, c'est lui qui a rendu la guerre inévitable en 1812 et qui, par conséquent, a assuré aux Etats-Unis le bénéfice de leur acquisition. Il a en même temps fait voir que le véritable centre de l'esprit nationaliste, c'était l'Ouest.

Enfin, c'est cet esprit nationaliste qui prit la direction de l'action dans un temps où la Nation était en

¹ Turner, *Significance of the Mississippi Valley in American History*.

péril. Avant même que la guerre fût terminée l'Ouest était représenté dans le gouvernement national par le président, le vice-président, le chef de la Justice, le *Speaker* de la Chambre, le secrétaire du Trésor, le directeur général des postes, le procureur général, le général en chef de l'armée et l'amiral en chef de la marine. De plus, cette région avait fourni, ajoute Turner, « le héros national, la fleur de la culture et de l'idéal de la frontière ».

En admettant même que le fait qu'un homme occupe une certaine situation n'indique pas que son pays natal soit le siège ou l'origine de son pouvoir, il y a lieu de remarquer que, depuis la fin de la guerre jusqu'à l'élection du président Wilson, les présidents élus sont tous, sauf un, plus ou moins des enfants de la vallée du Mississipi. C'est littéralement vrai en ce qui concerne les présidents Grant, Hayes, Garfield, Mac Kinley, Harrisson et Taft. Cleveland habitait Buffalo, où il était venu jeune, et ne repassa les monts Alleghanys que pour devenir gouverneur puis président. Arthur, qui fut élevé à la présidence à la mort du président Garfield, et le président Roosevelt, qui, également, remplaça son prédécesseur assassiné et fut élu ensuite, étaient tous deux nés à New-York. Mais ce dernier possède une ferme dans le *far-west* et semble bien plutôt appartenir à cette région qu'à sa ville natale. Ainsi, parmi les présidents élus, il n'en est pas un qui n'ait eu quelque rapport de parenté ou d'intérêt dans le *middle-west*. Les chefs de la justice ont tous été, depuis la guerre, des hommes de l'Ouest; et, sauf un petit nombre d'exceptions, il en est de même des *Speakers* de la Chambre. Or presque tous ces présidents, chefs de la justice, *Speakers*, etc., ou

avaient été eux-mêmes des pionniers, ou étaient les fils de pionniers de la vallée de la Nouvelle Démocratie. En tout cas ils avaient été nourris dans la chaude atmosphère de la camaraderie naturelle régnant dans cette vallée, et conformément à ses institutions, lesquelles établissent qu'un homme en vaut un autre, et qu'il ne doit pas y avoir d'entraves opposées à l'ambition individuelle.

Il ne s'agissait donc pas ici d'une majorité purement géographique et numérique, composée de voix artificiellement rassemblées. Ces votes ont indiqué la prédominance de l'esprit démocratique et nationaliste qui règne dans la vallée. C'est une preuve de la suprématie qu'obtient l'homme moyen, doué de vertus pratiques et de la faculté de se suffire, lorsqu'il reste carrément, fermement attaché à la terre sur laquelle il habite. C'était le secret du grand lutteur Antée, fils de la Terre, qu'il ne pouvait être atteint par personne, pas même par Hercule, tant que ses pieds resteraient collés à la terre. Nous avons déjà dit les sentiments d'affection et de tendresse filiale que les pionniers du *middle-west* ressentaient pour la terre, et l'amitié qui les unissait à leurs voisins. Mais le secret de leur succès, c'est que chacun d'eux se tenait dans son champ personnel, planté sur ses propres pieds, et qu'il luttait avec ses propres bras, animés des forces et des vertus primitives, en même temps qu'avec une confiance ingénue dans ses propres forces.

La démocratie ne faisait pas beaucoup de théories, et, lorsqu'elle en faisait, elle trébuchait. Si, par malheur, elle s'était perdue dans des abstractions correspondant à ses actes concrets, elle aurait sans doute

subi le sort d'Antée qui fut finalement étranglé, à moitié soulevé dans les airs, par un géant venu à travers les montagnes.

Quoi qu'il en soit la civilisation particulière à la vallée du Mississipi fut l'apothéose de l'homme moyen. M. Herbert Groly, dans sa *Promise of American Life* nous donne le portrait de cet homme : « Dans cette contrée, dit-il, c'est-à-dire dans la vallée où j'écris ces lignes, on considérait comme une perte sèche de dépenser une grande somme d'énergie pour des travaux qui n'exigeaient que de l'habileté, une longue expérience, une grande capacité technique et un dévouement absolu. L'instrument fabriqué le plus facilement et avec le moins de dépense était l'instrument pratique par excellence, car il était fait pour servir pendant un an ou deux et être ensuite remplacé par un autre outil plus perfectionné. Et, pour le faire fonctionner, il semblait qu'un homme en valût un autre. Il n'était pas nécessaire d'avoir un équipement spécial. Le fermier était obligé de faire à lui seul tous les travaux les plus rudes et les plus variés que font aujourd'hui les machines. L'homme d'affaires était à la fois marchand, manufacturier, boutiquier : presque tout le monde était plus ou moins politicien. Le nombre des rôles joués par un homme d'énergie au cours de son existence était étrangement considérable. Andrew Jackson fut successivement avocat, juge, planteur, marchand, général, homme politique, membre du gouvernement ; et il remplit la plupart de ces fonctions avec un succès éclatant. Dans une semblable société, un homme confiné dans une seule tâche, et s'y appliquant avec une minutieuse précision, n'aurait pas été à sa place et

n'aurait exercé, réellement, aucune action. Les objets soignés et achevés qu'il aurait confectionnés n'auraient pas beaucoup mieux rempli leur destination, purement provisoire, que les objets fabriqués à la hâte et sans soin qui avaient cours sur le marché. Et son haut idéal de perfection, sa façon particulière de travailler auraient été considérés comme un blâme infligé aux méthodes faciles de ses voisins. Sa conduite eût été contraire à cette bonne et cordiale camaraderie qui, naturellement, régnait parmi ceux qui se soumettaient simplement à la coutume et se contentaient de fabriquer des marchandises de qualité moyenne¹. »

Est-ce donc là tout ce qu'a su produire une démocratie libre de toute entrave, débarrassée de toutes traditions aristocratiques ? demandera-t-on. L'individualisme intégral, agissant sur un sol vierge, n'a-t-il su faire aboutir tant de conditions favorables qu'à ces résultats médiocres et uniformes ; qu'à ces hommes énergiques et ingénieux, et doués d'un bon naturel, mais irrémisiblement incultes et profanes ? Et cette société homogène, sans goût et sans couleur, est-elle vraiment le meilleur vin que la vallée ait pu tirer de ses premières vendanges ?

Je connais ces Antée de la frontière, qui, les pieds attachés au sol de la prairie, ont fait face à tous les événements avec un morceau de palissade en fil de fer. Ils différaient de leurs frères d'Europe en ce qu'ils étaient plus ingénieux, plus énergiques et plus optimistes. Il est certain que sur un million d'Américains solidement établis, pris au hasard dans toutes

¹ Herbert Croly, *Promise of American Life*, 63-64.

les conditions et tous les métiers, on trouvera, si on les compare à la même quantité d'Européens, une plus forte proportion d'hommes menant une vie active, alerte et utile, bien que pourtant ils ne soient ni plus sages ni meilleurs. Il est certain qu'en Amérique il y a, d'une façon générale, beaucoup moins de déchets dans la société, et qu'on y obtient une plus grande somme de résultats utiles et salutaires. De même, si l'on considère les habitants du *middle-west*, on trouvera parmi eux encore moins de déchets sociaux et une activité plus grande encore. Cela tient en partie aux facilités qu'offre cette région au développement économique, mais en partie aussi à l'absence de castes dans la société.

Je ne puis m'éloigner de cette époque de douce intimité sans mentionner un autre genre de relations de camaraderie qui s'établissaient dans la vallée, à côté de celles dont nous avons parlé. Ces relations-là n'avaient rien à voir avec la camaraderie de la frontière qui a abouti à la démocratie. Mais c'est dans les mêmes champs et les mêmes prairies que, pour nous, Horace venait, littéralement, s'asseoir à côté de la charrue pour chanter la campagne et la ville. C'est là que le soir à la lumière de la lampe, ou bien pendant le repos du milieu du jour, Tite-Live racontait ses vieilles histoires et que Pythagore expliquait ses vieux théorèmes.

Je ne saurais affirmer que ce genre de camaraderie et d'intimité ait été très généralement répandu. Mais je puis dire pourtant qu'il y en avait des exemples assez nombreux pour qu'il soit interdit de poser en principe que, de toute nécessité, la démocratie doit exiger de ses adeptes le sacrifice total de

leur goût pour l'étude et la spéculation, si elle veut assurer le maintien de l'égalité sociale et l'équilibre des rapports économiques.

La frontière, en avançant, se répandit bientôt dans un désert aride. Les pionniers se mirent à voyager en automobile. Les gens commencèrent à se coudoyer et à se gêner mutuellement dans la poursuite du but commun, là où, quelques années auparavant, l'énergie de tous, voire même une énergie sans scrupule, pouvait se déployer librement. Avec le temps, les inégalités de fortune s'accrochèrent, jusqu'au jour où ceux qui étaient partis ensemble et du même point se trouvèrent séparés par des millions de dollars. Les gens qui, déjà, avaient fait faillite ailleurs trouvaient là un champ privilégié pour tenter la fortune une seconde fois. La démocratie n'eut plus dès lors à gouverner une Arcadie puritaine, industrielle et composée d'établissements clairsemés, mais bien de grandes communautés remplies de l'activité des grandes fortunes en lutte les unes avec les autres, de l'inertie des envieux et des lamentations des désespérés.

La démocratie répondit à ces conditions nouvelles en abordant les problèmes un à un, sans autre programme que celui d'apporter au fur et à mesure des besoins les limitations nécessaires. Pour les forts, elle protégea les tarifs ; pour les faibles, elle favorisa les transports ; elle fit la charité aux désespérés. Et elle conserva son optimisme, qui lui venait de sa foi dans la destinée.

A cet état de choses succéda petit à petit, d'une façon plus ou moins définie, une sorte d'individualisme collectif, sous un gouvernement toujours plus

démocratique et toujours plus libéral. L'absolutisme paternel de Louis XIV avait fait place à l'individualisme paternel d'un peuple, qui cherchait à exprimer ses volontés par des discours imparfaits et à les réaliser au moyen d'un mécanisme également imparfait, et cela, certainement, pour des fins de plus en plus désintéressées. J'insiste toutefois sur cette idée que c'était le *paternalisme* d'une société essentiellement individualisée.

J'ai décrit, au cours d'un des premiers chapitres de ce livre, une petite commune de la frontière, dans la vallée du Mississipi. Voyons maintenant ce qui se passe dans la cité qui s'est développée à la même place. A peine l'enfant, s'échappant de l'inconnu et des nuages mystérieux de la gloire, est-il introduit dans la cité qu'il y devient une unité vivante et y occupe une place importante. Après avoir obligé sa nourrice à prendre certaines précautions hygiéniques dans les premiers mois qui suivent sa naissance, l'Etat accompagne le nouveau venu à travers la vie : il s'assure qu'on l'a bien vacciné ; lui fait enlever au besoin les amygdales et des adénoïdes ; lui fournit des lunettes si sa vue est mauvaise ; l'oblige à aller à l'école ; le prépare, non seulement à devenir un citoyen, mais à faire un bon commerçant ou à exercer une profession quelconque ; empêche sa nourriture d'être falsifiée ou avariée ; analyse son lait ; filtre son eau ; se tient près de l'épicier et du boulanger et vérifie le poids du pain et de la viande ; nettoie les rues à son intention ; poste un *policeman* à sa porte ; transporte ses lettres d'affaire et ses lettres d'amitié ; lui fournit de la semence ; le tient au courant des variations atmosphériques, de la direction du vent,

de la température et du temps probable ; s'occupe de lui s'il se trouve sans ressources ; le nourrit s'il meurt de faim ; l'abrite s'il n'a pas de maison ; le soigne, s'il est malade ; dit un mot en sa mémoire s'il meurt sans amis ; l'enterre dans son cimetière commun ; et enfin met fin à son existence comme unité vivante, en inscrivant son nom dans la colonne des décès.

Si l'Etat a à sa disposition des agents de répression ou de surveillance assidue, ceux-ci se tiennent discrètement à l'écart et ne paraissent que lorsqu'on a besoin d'eux. J'ai sous les yeux un rapport sur la législation des Etats, indépendamment de la législation nationale et de la législation municipale. Parmi les milliers de décisions adoptées je vais vous citer un petit nombre de mesures caractéristiques, qui font bien comprendre l'esprit de l'ensemble. Elles se rapportent aux objets suivants :

L'hygiène dans le travail des femmes et des enfants ; la responsabilité des patrons ; le soin des épileptiques, des idiots et des aliénés ; la réglementation concernant les dentistes et les pédicures ; la surveillance des grillons, des cigales et des rongeurs ; l'extermination du charançon du blé ; l'introduction de certains parasites ; l'extinction des incendies ; la combustion des débris ; la destruction des poissons voleurs ; la prohibition des armes automatiques pour la chasse ; la lutte contre l'obscurité dans les écoles ; la prophylaxie de la tuberculose ; l'enseignement des meilleures méthodes pour produire des plantes, des fleurs et des légumes dans les serres ; l'établissement d'écoles de commerce ; la pratique de l'embaumement.

Si j'intercale ici cette liste, courte mais suggestive, c'est pour montrer comment un peuple démocratique a réussi à faire pour lui-même ce que Louis XIV, dans toute la plénitude de son pouvoir et avec l'infailibilité de sa science, avait fait pour les confiants habitants de Montréal, ignorants de leurs propres intérêts.

Et, naturellement, ce *paternalisme* toujours grandissant a nécessité toute une armée de serviteurs publics ; de gouverneurs, d'agents de police, de balayeurs des rues, de juges, de professeurs et d'inspecteurs d'usines, si bien que, d'après mon estimation personnelle, un adulte sur trente, dans chaque commune, serait un serviteur public rétribué.

Un tel *paternalisme* n'est pas particulier à la vallée du Mississippi. Je me rappelle avoir, il y a plusieurs années, en étudiant la législation d'un des Etats de l'Est, découvert une loi qui fixait la profondeur d'une boîte de fraises et une autre qui obligeait les marchands d'airelles à mettre sur leurs boîtes une étiquette d'une certaine hauteur, indiquant que les fruits avaient été cueillis d'une certaine manière. En ce qui concerne l'assistance aux vieillards, toutefois, la vieille Angleterre n'a rien à envier aux Etats les plus modernes de l'Ouest, et la « maman parlementaire », ainsi que quelqu'un l'a appelée, a fait des lois pleines de sollicitude maternelle.

Mais, nulle part, le paternalisme n'a été plus profondément pénétré d'individualisme que dans la vallée du Mississippi. Chesterton disait que la démocratie n'est pas fondée sur la pitié envers le vulgaire. Elle ne protège pas l'homme en tant qu'il est misérable, mais bien en tant qu'il est sublime. Elle ne se

plaint pas qu'il soit esclave, mais elle se plaint qu'il ne soit pas roi. « La démocratie, en réalité, rêverait une nation composée de rois. »¹ Or ceci est encore plus vrai d'une démocratie sortie toute nue des forêts et des terres labourées que d'une démocratie qui se serait constituée contre les rois et à cause de la crainte qu'ils inspirent.

La Constitution en vigueur à l'est des montagnes était faite en vue de parer aux dangers d'un système politique qui permettait au peuple d'exprimer ses volontés complètement et directement. La tendance la plus évidente de la démocratie américaine actuelle est, au contraire, de rendre cette expression plus exacte et plus immédiate encore, c'est-à-dire qu'elle est un effort pour arriver à un régime encore plus démocratique, s'il est possible. Or ce dernier mouvement a pris naissance dans la vallée du Mississipi.

Quels seront, dès lors, ceux qui gouverneront? — Ceux-là seulement qui seront vivants et d'âge à voter, et qui rempliront certaines autres conditions. J'en reviens à la définition de Bismarck : Ce sera la multitude invisible des esprits, la nation d'hier et celle de demain. Et cette invisible multitude des esprits d'hier et de ceux de demain, de ceux qui ont la bouche fermée par la poussière et de ceux qui n'ont pas encore revêtu un corps humain, parleront par la voix de la multitude d'aujourd'hui, de la multitude qui a hérité de celle d'hier et contient déjà les germes de celle de demain.

On peut se demander si, en dernière analyse, ce n'est pas Dieu qui parle par sa bouche. Personne

¹ Chesterton, *Heretics*, p. 268.

d'ailleurs ne songe à écouter une autre voix, si ce n'est qu'on y ajoute parfois celle de la femme. Ce qui est certain, c'est que le sûr savoir et le plein pouvoir de Louis XIV sont devenus l'apanage de l'homme ordinaire, vu que la moitié ou les trois quarts plus un des électeurs de l'Etat ou de la Nation sont des hommes ordinaires. Mais cet homme moyen et plein d'ingratitude, a beau ne pas se soucier en apparence de la multitude d'hier, il s'est néanmoins assimilé, et il porte dans sa fibre la plus intime, l'esprit d'individualisme intransigeant, de solidarité de voisinage et de camaraderie sans convention qui régnait hier sur la frontière. C'est de cet esprit que, consciemment ou inconsciemment, il s'inspire en toute occasion. Et il commence à se préoccuper beaucoup plus que par le passé de l'invisible multitude de la Nation de demain.

On déplore que le genre d'individualisme qui s'est développé dans la vallée du Mississipi, aboutisse simplement à une dépense exceptionnelle d'énergie individuelle employée avec succès dans des professions qui rapportent à la fois de l'argent et de la popularité; tandis que, selon la conception classique, l'individualisme avait un caractère tout chevaleresque, et supposait le dévouement absolument désintéressé de l'individu à un progrès moral, intellectuel ou technique quelconque, dévouement qui souvent entraînait avec soi l'impopularité. La France nous en a fourni d'illustres exemples. Ce qui se produit chez nous, nous dit-on, est une conséquence de l'homogénéité sociale, qui menace la plénitude et l'intensité de la vie nationale en Amérique. Et le problème le plus difficile serait de créer une Nation com-

posée de rois indépendants qui n'exerceraient pas leur indépendance d'une façon perverse et auraient conscience de leur responsabilité.

Les hommes ont toujours été enclins à faire de l'exercice des différentes professions la base de leur classification sociale. L'Écriture sainte rapporte que l'homme n'avait pas séjourné pendant plus de sept générations dans la première vallée terrestre habitée, que déjà ses descendants s'étaient divisés en trois catégories : 1^o les pasteurs, 2^o les musiciens et les poètes, et 3^o les hommes adonnés aux arts mécaniques ; et le récit ajoute que Lameck eut trois fils : Jabal, qui devint le père de ceux qui vivent sous la tente et gardent les troupeaux ; Jubal, le père de ceux qui manient la harpe et l'orgue ; et Tubal, le père de ceux qui travaillent le cuivre et le fer. Et il nous suffit de tourner quelques pages pour reconnaître les distinctions sociales qui ont résulté de ces différentes vocations. La première question que l'on pose sur un homme dans cette vallée de l'Ouest est la suivante : « Qu'est-ce qu'il fait ? » Et la réponse doit être la désignation d'une occupation. Tout homme qui n'aurait pas une occupation régulière, et reconnue d'utilité pratique, ne saurait, ainsi que l'indique le D^r Groly, jouir d'aucune considération.

D'un autre côté, entre les occupations admises, il n'existe, au point de vue social, aucune hiérarchie rappelant celle qu'on rencontre dans le vieux monde et dans la partie du Nouveau-Monde qui a été intimement influencée par le vieux. Chacun est considéré uniquement pour ce qu'il vaut.

Au milieu de la vallée se trouve une ville d'uni-

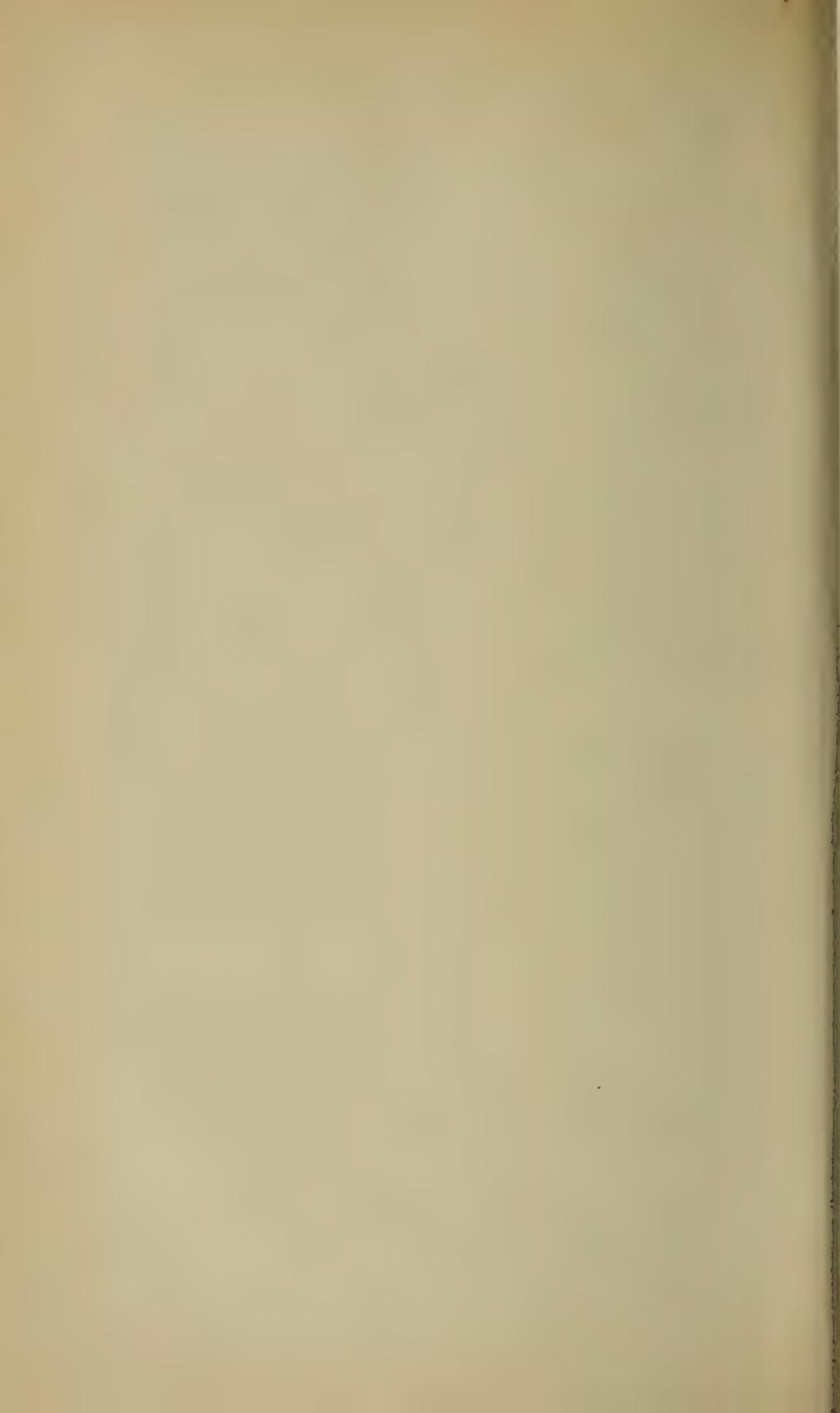
versité¹, qui a été fondée il y a soixante-quinze ans par une bande d'immigrants venus d'un Etat plus ancien. Ces immigrants y construisirent un collège², et élevèrent leurs maisons dans la prairie d'alentour. La ville a maintenant 20.000 habitants et est devenue un centre important en ce qui concerne l'éducation et les chemins de fer. Elle avait près de cinquante ans d'existence lorsque j'y entrai comme étudiant. Le fait d'y apprendre le grec ne m'empêcha pas de me lier avec un charpentier; le fait d'apprendre un métier manuel dans mes moments perdus et d'imprimer moi-même ma traduction de l'*Enchaînement de Prométhée* ne me ferma pas les portes des plus riches habitants de la ville, non plus que des plus cultivés. Un jour que j'avais remporté une petite victoire d'étudiant, je fus reçu par le maire et par une assemblée de citoyens, mais, en même temps, les hommes, près de leurs établis dans les ateliers, et sur leurs machines agricoles dans les champs, soufflaient dans des sifflets en mon honneur. Lorsque je revins dans le même collège en qualité de président, personne ne me reprocha d'avoir scié du bois ou conduit la charrue. Je connaissais tous les chefs de train et une grande partie des mécaniciens du chemin de fer. Je connaissais tous les marchands et presque tous les ouvriers, de même que tous les juges, tous les avocats et docteurs. Les hommes avaient, il est vrai, des préférences en matière de relations sociales, mais c'était une affaire purement individuelle : ce n'était pas une question de profes-

¹ Galesburg (Illinois).

² Knox College.

sion ou de caste. Un des derniers maires de cette ville, qui compte aujourd'hui deux collèges, était fabricant de cigares. Ce maire mourut pour avoir conduit lui-même un varioleux à l'hôpital. Pendant que j'étais à Paris j'ai reçu par le même courrier, si j'ai bonne mémoire, une lettre de félicitations venant d'une société protestante à laquelle j'avais appartenu lorsque j'habitais la ville en question, et une autre petite lettre de félicitation émanant du curé de la paroisse catholique de cette même ville.

Je ne sais rien qui puisse mieux faire comprendre à ceux qui s'appliquent à résoudre le problème de la démocratie dans d'autres pays, de quelle manière s'est élaborée la nouvelle démocratie, sur la piste de l'absolutisme paternel de Louis XIV, dans la vallée du Mississipi, patrie de la richesse, de l'abondance et de la solidarité naturelle entre voisins.



CHAPITRE XIV

WASHINGTON

TRAIT D'UNION ENTRE L'EST ET L'OUEST

Nous avons suivi les pionniers et les prêtres français dans leurs explorations à travers la vallée du Saint-Laurent, celle des grands lacs et celle du Mississippi, jusqu'au golfe du Mexique et aux Montagnes Rocheuses. Mais il est une autre conquête qu'ils n'ont tentée qu'en imagination : c'est celle de la vallée qui se trouve au sud du bassin du Saint-Laurent et à l'est des monts Alleghanys. Bien que les Français eussent été, fort probablement, les premiers à apercevoir de loin les pics qui dominant la Nouvelle-Angleterre du côté du nord, ils ne posèrent par leurs pieds audacieux sur les sommets des montagnes Blanches.

Comme je me trouvais il y a quelques années sur un de ces sommets, on me montra une légère dentelure se dessinant sur le ciel, et on me dit : « C'est le mont Réal. » Depuis ce temps je me représente Cartier, en 1535, fixant de loin, vers le sud-est, sur cette même dentelure, ses yeux fatigués du spectacle désillusionnant qui s'offrait à lui du côté de l'ouest. Or ce n'est qu'un siècle plus tard que les colons anglais

ont à leur tour aperçu les montagnes Blanches, et cette fois des côtes de l'Océan.

Mais, que le maître-pilote de Saint-Malo ait, oui ou non, aperçu les montagnes Blanches, on nous rapporte que Champlain, au cours de son expédition sur les côtes de l'Atlantique, vit clairement ces pics se dessiner à l'horizon. Je suis donc autorisé à dire que les Français ont découvert, non seulement les vallées du nord et de l'ouest, non seulement les monts Adirondacks, à l'ombre desquels Champlain, Brûlé et le P. Jogues furent soumis à la torture par les Iroquois, et les Montagnes Rocheuses couvertes de neige, au pied desquelles le Chevalier de la Vérendrye fut obligé de rebrousser chemin, mais encore les sommets des montagnes Blanches, qui avoisinent les côtes de l'Atlantique. Souvent, j'ai vu ces sommets briller au soleil, tandis que le bas des pentes de la montagne restait plongé dans l'ombre : les regards des Français, comme les rayons du soleil, n'ont fait qu'effleurer les sommets.

Pour le moment ces montagnes s'élevant à l'horizon étaient comme un symbole : c'était la seule partie de l'Amérique du Nord située à l'est des Montagnes Rocheuses, où les pionniers français n'eussent point pénétré avant les autres. Verrazano, de Dieppe, avait vogué le long des côtes ; mais on admet que Cabot avait pu en faire autant. Ribaut avait été tué d'un coup de couteau en Floride ; mais c'était un couteau espagnol, et, par conséquent, les Espagnols étaient là avant Ribaut. Étienne Brûlé avait été du Canada à la Pennsylvanie en visitant les sources et le cours supérieur des rivières qui se déversent dans l'Atlantique ; mais pendant ce temps les colons des

autres nations s'entassaient aux embouchures des mêmes rivières. Enfin, le P. Jogues avait suivi, du lac George au Mohawk, le chemin de portage qui était devenu son chemin de torture, mais les Hollandais étaient venus qui l'avaient délivré. Si bien que ce n'est que par les yeux que les Français avaient possédé la partie orientale de l'Amérique, cette étroite bande dont les habitants, lorsqu'ils revêtirent l'uniforme pour aller conquérir leur indépendance, s'intitulaient pompeusement *les Continentaux* comme si la côte eût été tout le Continent.

Il serait oiseux de se demander ce qui serait arrivé au cas où de Monts, que Champlain avait accompagné en Amérique en 1604, aurait fixé sa petite colonie plus au sud, dans la contrée qu'Henri IV lui avait accordée par don royal et qui s'étendait de Philadelphie au Saint-Laurent; s'il avait, par exemple, jeté l'ancre près de l'île Manhattan, comme il aurait pu le faire, cinq ans avant que Hudson y abordât, au lieu de s'établir sur l'île stérile de Sainte-Croix, dans la baie de Fundy, où, au milieu du sable, des joncs et des buissons de myrtils embroussaillés, le commissaire chargé de fixer la frontière entre les Etats-Unis et le Canada, découvrit en 1793, c'est-à-dire plus de deux siècles plus tard, les restes de l'« habitation de l'Isle Sainte-Croix », construite par les Français à l'ombre des cèdres. Nous ne nous demanderons pas davantage ce qui serait arrivé si, lorsque les colons décimés par le scorbut abandonnèrent cet endroit stérile, ils avaient suivi Champlain jusqu'à l'embouchure du Saint-Charles (où se trouvent maintenant Cambridge et Boston), ou tout au moins jusqu'à la baie de Saint-Louis ou baie de Plymouth (où abor-

dèrent les pèlerins du *Mayflower* quinze ans après), plutôt que de s'installer à Port-Royal, dans ce « désert revêché » que les chevaliers de l'Ordre du *Bon Temps* eux-mêmes ne devaient pas réussir à apprivoiser; ou encore ce qui serait arrivé, dans le cas où Champlain au lieu de retourner au rocher de Québec dont, ni la beauté du site de Boston, ni l'animation des rues de Paris ne pouvaient lui faire oublier le charme sévère, s'était établi sur le Susquehanna, par exemple. Dans l'une quelconque de ces hypothèses le sort de l'Acadie eût été plus heureux. Il est vraisemblable que la Nouvelle-Angleterre se fût alors appelée Nouvelle-France, et que la ville de New-York porterait aujourd'hui le nom d'un prince français du xvii^e siècle.

Cette conjecture toute platonique nous aide à apprécier l'heureuse destinée qui a, je ne dirai pas éloigné la France de cette étroite bande des côtes de l'Atlantique, mais qui lui a permis de jouer un rôle prépondérant dans l'histoire de l'Amérique, en provoquant l'union de ces colonies des côtes, jusque-là très divisées entre elles et horriblement jalouses les unes des autres. Cette faible union devait en effet donner naissance à la nation nouvelle. C'est la France, également, qui a imposé à cette nation le territoire dont elle avait besoin pour devenir une Puissance mondiale; et qui, à contre-cœur peut-être, lui a abandonné ce grand domaine transalleghanien, ce terrain neuf où put se développer l'esprit démocratique, en même temps qu'un certain esprit nationaliste, seul capable de maintenir en une seule et même République des populations qui couvrent toute la largeur du continent. Ces services, intentionnels

ou non, positifs ou négatifs, rendus volontairement ou à contre-cœur, mais tous, dans un esprit de sacrifice et avec une vaillance sans égale, non seulement par des explorateurs et des prêtres, mais par des soldats exilés de leur pays, n'auront pas été vains. De toutes les misères que ces hommes ont endurées pour trouver et forcer la porte septentrionale de la grande voie d'eau, pour suivre cette voie et la fortifier, est sortie une moisson qu'il est permis de trouver magnifique, bien que ce ne soit pas la France qui en ait rempli ses greniers.

Si Champlain ou Poutrincourt avait devancé à Plymouth les pèlerins anglais, nous serions privés de quelques-unes de nos institutions; mais, en revanche, malgré tout ce que nous devons à ces pèlerins et à d'autres immigrants venus d'Angleterre, on peut dire que, sans les hardis navigateurs français qui ont lutté dans le Nord avec la neige, la glace, l'eau et la famine, nous ne formerions encore que des colonies isolées ou un amas de petites républiques.

Mais ce que je voudrais surtout faire comprendre ici, ce que le jeune historien de l'Ouest, M. Hulbert, a prouvé avec d'excellents arguments, c'est que la France, en luttant pour conserver l'empire conquis par sa bravoure et sa foi dans les vallées septentrionales et occidentales de l'Amérique, a donné au monde George Washington. La France a fait Washington, sans s'en douter, évidemment, pendant la guerre. Mais elle l'a ensuite sauvé consciemment, pendant la paix, du sort d'un rebelle vaincu. Toutes ces thèses sont certainement défendables, quelque idée qu'on se fasse des bonnes intentions de la France à l'égard de Washington.

Au milieu des montagnes Blanches s'en trouve une qui porte le nom de Washington et qui domine toutes les autres. Elle occupe comme une place présidentielle et aucun autre pic ne peut rivaliser avec elle. Par un bonheur singulier le nom de La Fayette a été donné à une montagne qui se trouve dans le voisinage et qui est la plus pittoresque de toutes. Beaucoup de chemins mènent à l'austère sommet du mont Washington, et tous ces chemins sont très fréquentés. Il existe même aujourd'hui un chemin de fer qui y conduit. Il n'y a certainement pas de montagne en Amérique plus connue que celle-là, sur tous ses versants, bien qu'on en trouve beaucoup de plus élevées et offrant des pentes plus engageantes.

De même, la vie de Washington est mieux connue, jusque dans ses moindres détails, que la vie de tout autre Américain. Les phases par lesquelles il est arrivé à l'apogée de son génie ont, sans nul doute, été étudiées dans les histoires de France. Et, si je demande à mes lecteurs de suivre avec moi un chemin battu, c'est dans l'espoir d'attirer en cours de route leur attention sur des objets et des perspectives susceptibles de les intéresser en tant que ce sont leurs ancêtres qui nous ont donné Washington en nous donnant l'Ouest.

Washington est né colon anglais. Son bisaïeul s'était établi en Virginie à l'époque, à peu près, où La Salle remontait le Saint-Laurent jusqu'à sa seigneurie de Saint-Sulpice, au-dessus des rapides de Lachine. Son bisaïeul, son grand-père et son père furent tous des hommes de la frontière : fermiers ou planteurs. Il reçut, lui aussi, la discipline de la plantation. Il apprit à surveiller ses terres et il expéri-

menta la vie austère de la frontière. Puis, à dix-neuf ans, il fut nommé adjudant général de la milice coloniale de la Virginie et fut soumis dans ces fonctions à la discipline, plus rude encore, qui régnait par delà la frontière, dans les contrées placées sous la domination française. Sans cet enseignement il serait sans doute resté un planteur colonial de Virginie, vivant en pleine prospérité, et un simple général de milice.

J'ai constaté que tous les jeunes Américains de cette époque auraient pu tenir dans les arènes de la rue Monge, à Paris, ou, en tout cas, dans une salle d'université américaine. Ils auraient pu se trouver tous à portée de la voix d'un même homme. Cela montre combien l'Amérique était alors petite : elle représentait le quart de la superficie de Paris, au moment de la naissance de Washington, et la moitié, lorsqu'il devint major de la milice.

Tous ces jeunes gens, ou à peu près, étaient nés à la campagne. Ils n'avaient d'ailleurs pas le choix, car il n'y avait, peut-on dire, pas de villes : New-York n'avait que de huit à neuf mille habitants, et Boston, qui l'emportait sur New-York à cette époque, n'en avait pas plus de treize mille. C'étaient des hommes qui, comme l'a dit Kipling des coloniaux pendant la guerre des Boers, savaient tirer et aller à cheval. Et, Washington, comme jeune homme, avait une force athlétique et une nature si passionnée que, si on lui eût mis la bride sur le cou, il eût fait un chef Indien tout à fait réussi. Au fond, les Indiens l'admiraient : ils l'appelaient *Hanodaganears*, ou le destructeur des cités. A la fin, même, comme tribut suprême, ils lui ouvrirent les portes du paradis indien.

Or c'est le seul homme blanc qui ait été jugé digne de cette canonisation. Bien que les jeunes colons anglais fussent presque tous des fils de paysans, ils n'étaient pas élevés comme Lincoln dans une société démocratique ne comportant que des relations de pur voisinage. Washington possédait des esclaves, des armoiries, et, autant que les ressources de la frontière le permettaient, il menait l'existence, il avait les occupations, les loisirs et les plaisirs d'un gentleman anglais de cette époque. Il n'avait pas non plus la démarche aussi gauche et les habits aussi rapés qu'Abraham Lincoln. J'ai eu l'occasion de voir, il y a quelques années, une lettre écrite de sa propre main, dans laquelle il donnait des instructions sur le nombre de boutons qu'il convenait de mettre à son habit, ainsi que sur la forme des pans et la coupe du col dudit habit. Il n'était point très à cheval sur les conventions. Du reste, si l'on avait réuni ces jeunes gens des eaux occidentales comme je l'avais supposé tout à l'heure, on n'aurait pas remarqué parmi eux cette uniformité de costume qui fait aujourd'hui d'un auditoire américain ou européen un blanc et noir si monotone.

Ces jeunes colons n'avaient pas non plus la même orthographe. Les lettres de Washington font voir qu'à cet égard il n'était même pas toujours conséquent avec lui-même.

Enfin, en même temps qu'ils différaient quant au costume et à l'orthographe, ces jeunes occidentaux n'avaient pas la même manière de penser. La société qu'ils formaient était comme un grand arlequin composé d'hommes de toutes les couleurs, et il semblait qu'on ne pût rien en attendre. Ils n'avaient pas du tout

conscience eux-mêmes d'être appelés à poser les bases d'un grand édifice national.

Ils descendaient tous d'immigrants, quelques-uns même d'immigrants récents ou étrangers de naissance. Si la société qu'ils formaient était plus homogène, quant à ses origines, que la masse des immigrants actuels, en revanche, elle n'avait pas à sa disposition ces instruments d'unification qui mettent aujourd'hui le Maine et la Floride à quelques heures l'un de l'autre par le chemin de fer, à quelques minutes par le téléphone.

En tout, immigrants et fils d'immigrants, ils n'étaient pas au reste plus nombreux que les hommes qui arrivent aujourd'hui en Amérique dans l'espace d'un ou deux ans. Je me suis trouvé il y a quelques années à un diner de descendants des Pèlerins du *Mayflower*. Ils m'ont dit qu'ils étaient maintenant au nombre de 3.000, répandus dans le pays tout entier. En trois cents ans ils sont donc devenus 3.000, pour 100 colons dont la moitié périrent durant le premier hiver ! Cela nous amène à nous demander ce que sera dans trois cents ans le pays de George Washington, étant donné que les cargaisons de nouveaux immigrants se multiplient dans les mêmes proportions. Un seul chargement de passagers d'entrepont du *Lusitania* ou du *Mauretania* produirait de 20 à 40.000 habitants, ce qui donnerait, pour une seule année d'immigration, 30.000.000 d'hommes de plus au bout de trois cents ans. A cette époque les descendants des colons apportés par les premiers bateaux coloniaux seront complètement noyés dans la nombreuse progéniture des immigrants nouveaux, et deviendront une quantité aussi négligeable que

l'étaient les Indiens de l'Amérique du Nord lors de notre dernier recensement.

Mais, pour en revenir à Washington, lorsqu'il devint adjudant général de la milice coloniale, avec le grade de major, il y avait tout juste deux ans que le gouverneur du Canada, Galissonnière, avait fait faire à Céloron le voyage historique où celui-ci avait semé, en descendant l'Ohio, les plaques de repossession. La nouvelle de cette expédition parvint aux oreilles du gouverneur de la Virginie, lequel, comme beaucoup de planteurs de Virginie, et en particulier la famille de Washington, avait des intérêts en perspective sur les bords de la même rivière. On apprit, de plus, par les Indiens et les marchands, qui étaient les seuls téléphones à longue distance de cette époque, que des forts français commençaient à s'élever là où des plaques de plomb avaient été plantées.

C'est à ce moment que le jeune fermier, surveillant et soldat, qui venait d'atteindre sa majorité, fut dépêché pour porter un message au commandant du fort français le plus rapproché de la vallée, à savoir le fort Le Bœuf. Ce fort était situé à 15.000 du lac Erié, sur une élévation de terrain d'où partent les eaux pour couler vers le Mississipi. Le commandant était Legardeur de Saint-Pierre, un vétérana borgne de la guerre, qui venait de faire une expédition dans la direction des Montagnes Rocheuses.

Parkman nous a dépeint cette rencontre accidentelle de la France et de l'Amérique, au sein du désert occidental, lequel ne conserve qu'un seul arbre d'autant de cette époque : on appelle cet arbre l'arbre de Washington, bien qu'il ait très bien pu être planté par les premiers immigrants :

« Les forêts d'alentour avaient perdu leurs feuilles et attendaient l'hiver dans une désolation résignée. Une pluie froide tombait doucement sur la sombre clairière, mouillant les palissades et les cabanes, faites de branches d'arbre non équarries. Perdus dans le désert, les militaires exilés (Legardeur et sa garnison) se résignaient, ainsi qu'ils le devaient, à passer les mois dans une morne solitude. Mais le 11 décembre, comme le soleil venait de se lever, ils virent sortir à cheval de la forêt un grand jeune homme mesurant six pièces six pouces (c'était un pouce de moins que Lincoln). Il était accompagné d'un homme beaucoup plus vieux que lui et beaucoup plus rude d'aspect, et suivi de plusieurs Indiens et de quatre ou cinq hommes avec des chevaux de somme. Les officiers du fort sortirent pour aller au-devant des étrangers et parvinrent jusqu'à la porte à travers la boue et la neige. Le jour suivant le jeune chef de la bande eut une entrevue avec le commandant et lui remit une lettre du Gouverneur de la Virginie, Dinwiddie. Washington était obligé de se faire aider par un interprète, car il ne savait pas le français, lacune qu'il a amèrement regrettée plus tard. Legardeur de Saint-Pierre et un autre officier français, qui savaient au contraire un peu d'anglais, emportèrent la lettre dans la chambre voisine pour en prendre connaissance à loisir. Ils lurent alors pour la première fois un nom qui devait devenir l'un des plus nobles et des plus illustres dans les annales de l'humanité : le nom de George Washington, adjudant général de la milice de Virginie¹. »

¹ Parkman, *Montcalm and Wolfe*, I, 136-137.

Trois jours plus tard, le jeune officier anglais de la milice coloniale repartait, pour faire son périlleux voyage de retour. Il avait été reçu de la façon la plus hospitalière par le vétéran borgne, et emportait sur lui une lettre que ce dernier avait mis trois jours à préparer. Les manières nobles et courtoises qui étaient alors usitées à la frontière méritent d'être rapportées aujourd'hui, en France comme en Amérique.

« Je suis ici, écrivait Legardeur, par les ordres de mon général, et je vous prie, Monsieur, de ne pas mettre en doute un instant que je sois décidé à m'y conformer avec toute l'exactitude et la résolution que l'on peut attendre d'un bon officier... Je ne sais si, au cours de cette campagne de repossession, il s'est passé quelque chose qui puisse être considéré comme un acte d'hostilité, ou qui soit contraire aux traités encore en vigueur entre les deux Couronnes... S'il vous avait plu, Monsieur, de préciser les faits qui motivent votre plainte, j'aurais eu l'honneur de vous répondre de la manière la plus complète, et, j'en suis persuadé, la plus satisfaisante. »

Au printemps suivant les deux cents canons que Washington avait vu amarrés près de la rivière aux Bœufs emportaient le long de la *Belle-Rivière* les constructeurs du fort Duquesne et la garnison destinée à ce fort : et un peu plus tard se faisait entendre au sommet du mont Laurel, légèrement en arrière du fort Duquesne, la décharge des fusils des hommes de la forêt. Cette décharge était le signal des hostilités qui allaient armer le monde civilisé ; car les hommes de la forêt avaient à leur tête le jeune Virginien, George Washington.

C'est dans ce ravin solitaire, enfermé entre des crêtes élevées et que j'ai décrit dans un précédent chapitre, qu'ont commencé à se marier les eaux orientales et les eaux occidentales. Et, pour commémorer cet événement de première importance, on aurait dû élever un monument à côté de celui de Jumonville.

Cette bagarre de la montagne a été, en effet, l'un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire de l'Amérique. Ce n'était pas seulement un duel, se livrant sur les limites du monde civilisé, entre deux peuples européens et entre deux systèmes de gouvernement; ce n'était pas une simple lutte entre Legardeur de Saint-Pierre, Coulon de Jumonville, et son frère de Villiers venu pour le venger, comme représentants de la France, d'une part, et Washington comme représentant de l'Angleterre, d'autre part : c'était le début d'une nation nouvelle, dont le grand jeune homme, qui considérait le sifflement des balles comme une musique délicieuse, allait devenir la clef de voûte.

C'est là que Washington reçut le baptême du feu. De Villiers lui permit de se retirer sans souffrir aucun mal, en arrière du fort *Necessity*, alors qu'il aurait pu, peut-être, mettre fin à la carrière du jeune major dans les prairies où ils avaient combattu sous un voile gris de brouillard et de pluie. Ce dernier continua à s'instruire aux dépens de la France pendant ses années de service militaire sur la frontière, au cours desquelles il traversa quatre fois les montagnes. Or il avait été en somme épargné par la France pour pouvoir contribuer à la dépouiller de ses titres sur le territoire de l'Ouest. C'est du moins ce que l'on aurait pu croire quand on vit, en 1763, la

guerre qui avait commencé sous son commandement se terminer par la cession à l'Angleterre de ce vaste domaine. Mais nous savons aujourd'hui que tel ne devait pas être le dénouement définitif.

On devine déjà quels chemins escarpés durent traverser les colonies pendant les années où elles reçurent leur première leçon d'union, de la double crainte que leur inspiraient les Français et les Anglais. Dirigées d'abord par ce grand jeune homme, qui avait surgi du fond des bois près du fort Le Bœuf; aidées ensuite, moralement et pécuniairement, par la sympathie de la France, par la présence des bateaux français sur leurs côtes menacées, par les conseils des généraux et amiraux français, par les armes enfin des soldats français qui marchaient et combattaient côte à côte avec les leurs, elles finirent par conquérir leur indépendance. Ces durs chemins qu'elles ont suivis sont parsemés de souvenirs trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici. Nous ferons halte seulement un instant pour considérer cette traînée d'ombre sous un ciel changeant et nuageux. Cela nous permettra de trouver Benjamin Franklin en train de fêter ici, à Paris, la capitulation de Burgoyne à Saratoga en 1777; de voir Beaumarchais s'échapper précipitamment du logement de Franklin, à Passy, pour aller colporter la bonne nouvelle, et y mettre tant de hâte qu'il renversa sa voiture et se cassa le bras. Et, en portant nos regards un peu plus loin, nous verrons les Anglais se rendre à Yorktown entre une double haie de soldats : d'un côté les Américains avec Washington à leur tête, de l'autre côté les Français commandés par le comte de Rochambeau.

Ainsi, nous aurons vu Washington avec Legardeur de Saint-Pierre au fort Le Bœuf et Washington avec Rochambeau à Yorktown. On a répété mainte et mainte fois que sans la France de Rochambeau, la guerre de l'Indépendance eût probablement échoué et que les colonies fussent restées anglaises. Mais il ne faut pas non plus oublier que, sans la France de Legardeur de Saint-Pierre, il n'y aurait pas eu, ainsi que Parkman l'a vu, de révolution. Or, par la France de Legardeur de Saint-Pierre j'entends l'esprit français, si parfaitement caractérisé par cette garde solitaire montée par les soldats français sur les pays conquis par les pionniers français.

C'est encore un bateau de France, le bateau de guerre *Triomphe*, qui apporta à Philadelphie, en mai 1783, le traité de Paris. Au mois de décembre suivant, le général Washington prit congé de ses officiers et se retira à Mount Vernon, sa maison de campagne des bords de Potomac. Il s'occupa pendant les quelques mois qui suivirent à mettre de l'ordre dans ses affaires personnelles, à surveiller des réparations dans sa plantation et à recevoir tous ceux qui venaient lui demander des conseils ou lui exprimer leur gratitude. Mount Vernon est une sorte de petit plateau accroché au flanc de la montagne et d'où le voyageur jouit de la vue d'une vallée paisible. C'est d'ordinaire tout ce que voit le voyageur.

Cependant ce plateau offre une perspective plus étendue. On peut apercevoir, au delà des Alleghans, la grande vallée, si familière à nos yeux sous d'autres points de vue, se dirigeant vers le Mississipi.

Dans le cours de l'automne de 1784, huit mois après ses adieux à l'armée, Washington quittait de

nouveau Mount Vernon sous prétexte d'aller visiter des terres qu'il avait acquises au delà du mont Laurel pendant ses voyages guerriers. Il possédait là-bas 40.000 acres de terrain. Il avait acheté son premier champ de bataille, la prairie où il avait construit le fort *Necessity* et où il avait été capturé. C'est là, on se le rappelle, que les Français l'avaient autorisé à s'enfuir à travers les montagnes, drapeaux déployés et tambours battant. « C'est un charmant lieu de rendez-vous » disait-il dans sa jeune exubérance, pour désigner cet endroit, avant la bataille de 1783. « On peut récolter beaucoup de foin dans la partie où le sol a été semé de gazon ; et le sol élevé qui est à l'est de la prairie est excellent pour produire du blé », écrivait-il dans son journal intime le 12 septembre 1784, alors qu'il traversait de nouveau la montagne, soi-disant pour aller surveiller ses affaires personnelles. Mais, le troisième jour de son voyage, il écrivait incidemment, comme pour expliquer son désir de rencontrer quelques personnes : « 3 septembre. — Un des buts de mon voyage étant de prendre certaines informations relativement au plus court et au meilleur chemin de communication entre les eaux orientales et les eaux occidentales... » Et, à mesure qu'il avance, on sent que cette idée devient sa préoccupation dominante.

Voici quelques extraits de ce journal dont on a conservé le manuscrit. Washington y fait preuve d'une prescience qui lui donne le droit de rester dans la mémoire et de conserver la reconnaissance des habitants de l'Ouest. On remarque également un souci du détail qui le rapproche de nous autres, simples mortels.

« 6 septembre. — Resté à Bath toute la journée et vu là le modèle d'un bateau construit par l'ingénieur M. James Rumsey, et destiné à remonter mécaniquement les courants rapides... Location de trois chevaux de somme, à mon grand soulagement...

« 11 septembre. — Il y a ici une masse d'eau assez considérable. Comme on dit qu'elle coule sans chutes, elle pourrait, d'après ce que je comprends, être travaillée de manière à se prêter à une précieuse navigation...

« 12 septembre. — J'ai trouvé fastidieux et fatigant de traverser les montagnes... J'ai rencontré en chemin beaucoup de personnes avec des chevaux... J'ai interrogé beaucoup d'entre elles sur la nature du pays...

« 13 septembre. — J'ai visité mon moulin (un moulin qu'il avait construit avant la révolution).

« 15 septembre. — Comme c'était le jour de la vente de ma part de copropriété, il y avait beaucoup de monde assemblé... Mais la plupart des personnes étaient venues, je crois, par curiosité, plutôt que pour tout autre motif; et mon moulin n'a pas trouvé d'amateur...

« 19 septembre. — Comme c'était dimanche et comme les gens qui vivent sur mes terres paraissent très religieux (c'étaient, en effet, des Irlando-Écossais groupés sur une riche pièce de terre), il fut jugé plus sage d'attendre à demain pour aller les voir...

« 20 septembre. — Je leur dis que je n'avais aucune envie de vendre. Pourtant après avoir écouté leurs doléances, l'exposé de leurs principes religieux (qui les avaient groupés pour former une société de

Seceders) et l'expression de la répugnance qu'ils éprouvaient à se séparer, ou à se transporter ailleurs, je leur dis que j'allais leur faire une dernière offre...

« 22 septembre. — Note : Dans ma malle d'équipage et dans les cantines, il y avait du madère et du porto, du kirsch mousseux, de l'huile, de la moutarde, du vinaigre, des épices de toutes sortes ; dans mes bouillottes de campement : du thé et du sucre (un pain entier de sucre blanc cassé pèse à peu près sept livres)... Mes lignes de pêche se trouvent dans les cantines...

« 23 septembre. — Je reçois par M. Smith des excuses de la ferme de Fayette pour ne m'avoir pas adressé un discours.

« Le Cheat à son confluent a, à peu près, 125 yards de large. Le Monongahela en a près du double. La couleur de l'eau des deux rivières est très différente. Celle du Cheat est foncée, probablement à cause des lauriers parmi lesquels il prend sa source et coule quelque temps. L'eau de l'autre rivière est de couleur claire, et toutes deux manifestent une certaine répugnance à se mêler. Leurs eaux sont divisées par une ligne de démarcation qui reste visible, m'a-t-on dit, pendant près d'un mille. Le Cheat coule du côté droit, comme il est descendu, et le Monongahela du côté gauche.

« 25 septembre. — Au croisement de cette rivière, on trouve le chemin du Mac Culloch qui doit son origine aux buffles... A l'entrée de ce chemin j'ai dû passer la nuit à la belle étoile et sans autre couverture que mon manteau. J'ai eu assez peu de chance pour recevoir une averse.

« 26 septembre. — Nous fîmes un voyage désagréable, de dix milles environ, pour aller chez un ami de Charles, et ne trouvâmes là que du froment bouilli pour nous et rien pour nos chevaux.

« 1^{er} octobre. — J'ai eu avec ce monsieur une grande conversation sur les eaux et le commerce avec la contrée de l'Ouest.

« 4 octobre. — J'ai déjeuné à la lumière d'une chandelle et suis monté à cheval dès le lever du soleil¹. »

Dans cette révélation de Washington tirée des phrases laconiques et sans orthographe de son journal, nous ne trouvons pas seulement un portrait très intime et très humain, mais nous pouvons encore y puiser une idée de ses vues larges et pratiques comme homme d'Etat. Il nous semble même plus grand encore lorsqu'il chevauche dans le brouillard du *Youghiogheny* car il apparaît alors comme le prophète de la fusion des eaux orientales et occidentales. Selon ses vues, la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre devaient s'unir indissolublement pour former la Nouvelle-Amérique. Il écrivait à Chevalier de Chastellux de Princeton, le 12 octobre 1783, après son retour de la vallée du Mohawk, qu'il ne pouvait s'empêcher d'être frappé par l'importance et l'extension immense que pourrait prendre la navigation intérieure des Etats-Unis si elle mettait cette grande vallée de l'ouest en communication avec l'est. Il ajoutait qu'il ne se déclarerait pas satisfait tant qu'il n'aurait point exploré la contrée occidentale et traversé ces lignes qui ont donné accès à un nouvel

¹ A. B. Hulbert, *Washington and the West*, pp. 32-33.

Empire. Et lorsqu'il revint, sur les mêmes chevaux, en traversant les monts Alleghanys après un voyage de 680 milles, il écrivit : « Aucun esprit bien informé n'ignore que pour réunir deux contrées par le ciment de l'intérêt, il est nécessaire d'établir entre elles un lien indissoluble. Or ce lien indissoluble, c'est une bonne route, un cours d'eau navigable ou un canal¹. »

L'Angleterre et la France avaient restreint autant que possible l'émigration vers l'ouest et la jeune république provinciale ne semblait pas avoir l'idée de l'encourager beaucoup plus, si tant est qu'elle sût alors qu'elle était son idée. Mais Washington avait des vues plus larges et plus sages que tous les autres, exception faite de Franklin; et encore Franklin lui-même n'était-il pas un ardent partisan des canaux. On se dira peut-être que Washington pensait au commerce qui suivrait ces voies de communication; et il y songeait, en effet. Mais, au début, ce n'était pas son propre avantage qu'il avait en vue, et ce n'était pas le bien du commerce lui-même : c'était l'intérêt de cette petite fédération d'Etats pour laquelle il avait aventuré tout ce qu'il était et tout ce qu'il avait.

Il est, comme me le faisait remarquer mon ancien professeur d'histoire de l'Université John's Hopkins, (Baltimore)², le premier qui ait émis l'idée de partager la contrée de l'Ouest en Etats ou gouvernements libres, adaptés au pays et indépendants. Il apparaît

¹ A. B. Hulbert, *Washington and the West*, p. 100.

² Herbert B. Adams, *Washington's Interests in Western Lands* dans *John's Hopkins University Studies*, 3^e série, n^o 1, 1885.

donc comme ayant été le premier, non à faire des spéculations intéressées, mais à chercher, en franchissant les rivières et les montagnes, un moyen pratique de réaliser plus complètement l'union, et cela, non pas tant pour le bien des Etats de l'Est, qui avaient déjà l'Océan Atlantique comme débouché de leur commerce, que pour le bien de la contrée occidentale, nouvel héritage de la Nation.

Et, chose assez singulière, ce même voyage de Washington ne provoqua pas uniquement l'ouverture de voies de communication allant d'Est en Ouest : routes nationales, canaux aboutissant à la source des rivières, et, plus tard, chemin de fer traversant les Alleghanys, mais ce voyage devint en outre l'occasion de l'élaboration d'un document sans pareil : la Constitution des Etats-Unis. Voici comment :

Washington attira l'attention de la Virginie et du Maryland sur l'importance qu'il y aurait à relier le Potomac et le James aux eaux occidentales. Il écrivit à La Fayette pour lui demander d'assister à la réunion de l'Assemblée du Maryland où l'on devait discuter cette question¹. Les deux Etats envoyèrent des représentants qui traitèrent ce sujet et d'autres encore. Sur leur avis on réunit une convention composée d'un plus grand nombre de représentants, et cette convention, à son tour, décida de nommer une commission plus étendue encore pour reviser le système fédéral tout entier.

C'est ainsi que le pacifique voyage accompli par ce guerrier par delà les Alleghanys, dans les prairies

¹ John Pickell, *New Chapter in the Early Life of Washington in connection with the Narrative History of the Potomac Company*, 1856, pp. 133-4.

et les ravins enchevêtrés de la Virginie occidentale, devint une sorte de voyage prophétique annonçant qu'un indissoluble lien unirait un jour l'Est et l'Ouest. Et ce fut le premier pas vers une union plus parfaite entre les colonies anciennes elles-mêmes.

Cette conséquence, qui ne m'avait point frappé jusqu'au jour où j'ai lu le journal de voyage de Washington, donne à ce grand homme une nouvelle majesté en même temps qu'un caractère plus intime.

Napoléon I^{er} a fait l'éloge de Washington comme général. Beaucoup de nos historiens nationaux sont d'accord pour affirmer que, sans Washington, il est douteux que la lutte pour l'indépendance eût jamais abouti. D'autres hommes ont pu être précieux : Washington était indispensable. On peut juger par là de la reconnaissance que nous devons au commandant français qui lui avait permis de sortir indemne du fort *Necessity* en 1754.

Le monde n'a pas cessé depuis un siècle de lui adresser des éloges ; et ces éloges survivent aux critiques qu'on a pu lui faire de son vivant. Les critiques commencent seulement à s'adoucir, sous l'influence de la nouvelle école d'historiens, laquelle se refuse à sacrifier les faits au plaisir d'étaler dans des discours ou dans des livres de brillantes périodes. Le Washington d'aujourd'hui ressemble beaucoup plus à un être humain, et beaucoup moins à un dieu que le Washington découvert par Lincoln dans l'ouvrage de Weems qui est intitulé : *Life*, et contient sa biographie.

Washington, toutefois, conserve une figure grave.

Il ressemble à une montagne austère, abrupte, inaccessible : ses ardentcs passions se cachent ; sa tête domine la forêt. Et c'est ainsi qu'il apparaîtra dans l'histoire comme le plus juste des hommes, comme un homme d'une grande pureté d'intentions et d'une grande sagesse pratique. Si, d'ailleurs, il rappelle une montagne, c'est une montagne qui cache sur ses pentes un chemin semblable à ceux que nous avons parcourus dans nos voyages, c'est-à-dire un chemin de portage entre deux vallées ayant toutes deux reçu la bénédiction de son génie. Washington fut, en effet, un chemin de portage reliant les eaux orientales aux eaux occidentales, la Nouvelle-Angleterre à la Nouvelle-France.

J'ai visité un champ qui n'est point marqué sur la carte mais qui fut occupé autrefois par le fort Le Bœuf, près de la rivière française. C'est dans ce champ que fut posée pour la première fois, par le jeune Washington au vétéran Legardeur de Saint-Pierre, la question la plus féconde qu'on ait résolue jusqu'ici sur le continent américain ¹.

Dans mon culte pour le grand général j'ai suivi sous la pluie et la neige d'une nuit d'hiver, et dans la boue d'une route de campagne, les traces de sa fameuse marche entre le Delaware et la ville de Trenton, cette marche qu'il avait faite lui-même par une froide nuit de décembre, en 1776, au moment où la lutte semblait le plus désespérée.

Et je suis allé à l'endroit où il me paraît qu'il a prouvé le plus clairement qu'il était à la fois un homme, un prophète, et même un dieu. C'est là-bas,

¹ Parkman, *Montcalm and Wolfe*, I, 4.

dans les clairières et les sentiers, au milieu des pluies et des brouillards des monts Alleghanys ; là où il traversait à gué les rivières et suivait les pistes du buffle et du daim, dans l'espoir de trouver un chemin reliant l'Est et l'Ouest.

CHAPITRE XV

LES PRODUCTEURS

Devant la magnifique tapisserie où la vie fugitive de la vallée avait brodé des personnages épiques, et qui, même à demi effacée, conserve encore, comme tout ce qui nous vient de la Grèce, de Rome ou des champs de la Gaule, l'éclat de ses riches couleurs ; devant cette tapisserie où l'on voit briller les splendeurs de Versailles dans l'obscurité des forêts et dans des huttes de sauvage, j'ai interposé déjà une nouvelle peinture : celle d'une démocratie inculte et positive qui projette son ombre et sa fumée sur la toile du fond, sans réussir toutefois à l'éclipser.

Il me reste maintenant à placer devant cette merveilleuse toile de fond les nouveaux habitants de la vallée. Nous avons déjà vu leurs maigres silhouettes émerger des forêts et la longue file de leurs *goëlettes de la prairie*, autrement dit de leurs voitures, se frayer un chemin à travers les hautes herbes, que l'on aurait pu prendre pour les vagues de la mer.

J'ai été sur le point d'appeler ces nouveaux immigrants des « ouvriers » ; mais ce mot suggérerait l'idée d'un travail sans répit, sans fin et sans espoir. Cependant ils sont tous, ou presque tous, ce que l'on

peut appeler des travailleurs ; et s'il se rencontre parmi eux quelques vagabonds, quelques mendiants, quelques paresseux, il faut considérer ceux-là comme l'écume d'une mer agitée. Lorsqu'un homme a fait fortune et veut échapper au travail systématique, alors il quitte la vallée, avec les oiseaux migrateurs, et redevient nomade.

Toutefois, les gens actifs qui travaillent sans relâche dans la vallée du Mississipi peuvent être répartis en trois classes et recevoir trois noms différents :

1° Les *précurseurs*, à savoir les premiers arrivés : les explorateurs, les investigateurs, les initiateurs et les prophètes.

2° Les *producteurs*, à savoir les chefs des travailleurs, les ducs et les généraux de la démocratie ; ceux qui font sortir les trésors du sol ou qui les transportent là où ils sont demandés.

3° Les *poètes* au sens large et classique du mot, c'est-à-dire les créateurs, les inventeurs, les hommes de génie, et non, particulièrement, les faiseurs de vers.

Si vous reprochez à cette terminologie de placer trop haut l'homme du commun, lequel, en somme, emploie les moyens sacrés pour réaliser des fins profanes, et prostitue la religion, la noblesse et la poésie, je vous répondrai que c'est en vertu d'une définition étroite et conventionnelle que l'on réserve le titre de poètes à ceux qui font des vers et les titres de noblesse à quelques privilégiés de la naissance et de la faveur. Quant à l'espèce des prophètes, tout le monde sait que c'est une espèce disparue. Si nous faisons appel à la lexicologie plus libérale de la science,

nous voyons la spectroscopie admettre les plus humbles des éléments dans la société des étoiles ; la microscopie, ainsi que Maeterlinck nous l'a révélé, permettre à la fleur de partager les aspirations de l'intelligence animale ; la chimie grouper tous les éléments en une société démocratique et leur interdire toute velléité aristocratique un peu durable, si ce n'est celle qui consiste à venir en aide à l'humanité ; la physique isoler l'atome et lui accorder une place tellement prépondérante que si Lucrèce écrivait encore il pourrait le ranger dans le *De Natura Deorum*, et non dans le *De Natura Rerum*.

Le fils de Sirach, dans son livre sur la *Sagesse*, a décrit l'homme qui faisait le travail du monde dans les temps anciens. Cet écrivain parlait en faveur des loisirs, sans lesquels, disait-il, on ne peut devenir sage. « Car comment deviendrait-il sage, se demandait-il au début de son *Essai*, celui qui manie la charrue, et considère avec orgueil la pointe de son aiguillon ; qui conduit ses bœufs et n'est préoccupé que de leur labour ; qui, lorsqu'il parle, n'introduit que des troupeaux de bœufs dans ses discours ? Il met tout son cœur à retourner son sillon, toute sa vigilance à bien nourrir ses génisses : c'est le cas de tous les artisans et maîtres-ouvriers qui passent leurs jours et leurs nuits à travailler. Celui qui découpe les gravures pour les signets met tous ses soins à en faire une grande variété, tout son cœur à rendre ses portraits ressemblants et à donner du fini à son travail. De même fait le forgeron devant son enclume, lorsqu'il considère le fer brut. La flamme brûle sa chair, mais il lutte avec son ouvrage dans la chaleur de la forge. Il a toujours le bruit du marteau dans les

oreilles et les yeux fixés sur la forme de ses vases : il met tous ses soins à perfectionner ses œuvres et tout son cœur à les orner parfaitement. De même fait le potier assis à son travail et tournant la roue avec son pied. Il reste anxieusement attaché à son ouvrage, car il travaille à la pièce ; il façonne la terre glaise avec son bras et la courbe fortement avec ses pieds. Celui-là mettra tous ses soins à bien finir le vernis, et il veillera à bien nettoyer son fourneau. Tous ces hommes placent leur confiance dans leurs propres mains, et chacun d'eux devient savant dans son métier. Sans eux aucune ville ne serait habitée et personne ne pourrait ni y séjourner ni y marcher. Ces hommes ne seront pas appelés au Conseil populaire, et dans l'Assemblée ils resteront en bas. Ils ne s'assiéront pas sur le fauteuil du juge et ne comprendront pas son jugement. Jamais ils ne feront preuve ni d'aucune instruction ni d'aucune intelligence. Pourtant ce sont eux qui font marcher l'usine du monde : et leur manière de prier, c'est de travailler selon leur métier. »

La sagesse du Scribe, ajoute-t-il, lui vient de la facilité qu'il a de se reposer. Or cette sagesse-là, ainsi que je l'ai déjà indiqué, fait encore défaut à l'Ouest. Un spectacle analogue à celui dont j'ai été témoin il y a quelques années dans un amphithéâtre de la Sorbonne, et qui n'est pas une rareté à Paris, ne serait pas encore possible dans l'Ouest. J'ai vu, en effet, la salle pleine dès le commencement de l'après-midi. Or l'auditoire, dans lequel les hommes dominaient, était venu pour entendre une conférence sur les mœurs primitives de la Grèce, entrecoupée de lectures tirées des poèmes d'Homère. Quelque

désir que j'en aie, je ne puis me figurer un fait semblable dans la vallée du Mississippi, à moins que ce ne soit au milieu de l'atmosphère d'un club féminin; ou dans une réunion littéraire du lac Chautauqua, une de ces réunions où vont s'enfermer pour quelques jours, des hommes et des femmes échappant à leurs occupations normales; ou enfin dans une université, où l'assistance à des conférences est obligatoire pour obtenir le diplôme. Non, je ne puis me représenter un fait semblable dans la vallée du Mississippi, alors même que le conférencier serait aussi charmant que celui que j'ai entendu parler de la Grèce à la Sorbonne¹.

C'est ce manque de considération professé dans la vallée du Mississippi pour les loisirs et pour le genre de sagesse qui en découle; c'est ce culte qu'au contraire on y rend à ce que le fils de Sirach a appelé la sagesse des affaires; c'est cette disposition à fermer l'oreille aux voix de l'invisible multitude des esprits du passé, laquelle contribue à former une nation non moins que la multitude des esprits du présent et de l'avenir; c'est cette incapacité d'estimer les fins et les efforts désintéressés et de superposer le progrès philosophique au progrès matériel; ce sont tous ces traits de caractère qui sont en train de faire avorter la vie de la vallée.

J'ai vu un jour un autre auditoire, et ce dernier, à ce qu'il m'a semblé, non universitaire, réuni dans le même amphithéâtre, à Paris, pour écouter au milieu de la journée une conférence sur Montesquieu, et j'ai

¹ M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des Lettres de Paris.

manqué de l'imagination nécessaire pour me représenter l'analogie aussi près du *Stock-exchange* de Chicago, que la Sorbonne l'est de la Bourse. Dans la cité de l'Ouest, à cette même heure de la journée, les hommes prennent à peine le temps de manger et encore moins celui de philosopher. Ils ne s'arrêteront pas pour entendre Montesquieu leur rappeler que la démocratie repose sur la vertu, ou pour entendre Homère parler de la vertu telle que la concevaient les anciens.

Mais d'un autre côté (car il y a un autre côté) ils renoncent à toute espèce d'affaire privée et même à manger et à dormir, pour arrêter une malhonnêteté flagrante, pour améliorer le service de la poste, et, ajoutons-le, pour discuter les inconvénients de la fumée qui commence à leur irriter la gorge, ou pour chasser le mendiant qui est à leur porte, ou pour faire une partie de balle.

Il n'y a donc pas un grand nombre d'entre eux qui soient capables d'apprécier les magnifiques efforts, infatigables et désintéressés, des savants, des artistes, et des poètes au sens étroit du mot, ainsi que la sagesse que l'on tire d'une apparente paresse et du repos. Par contre, je suis persuadé que la poésie et la divination de ceux qui, pour parler le langage du fils de Sirach, construisent l'usine du monde, ne sont pas plus appréciées à Chicago qu'à Paris. Ce défaut de considération résulte, dans le vieux monde, des conventions sociales et de la façon inadéquate dont ces poètes au sens large sont représentés dans la société, tandis que, dans le Nouveau-Monde, il résulte du bruit et de la fumée, et de l'idée que l'on se fait là du fer brut.

J'ai parlé des *précurseurs* géographiques, Français et Anglais venus dans la vallée du Mississipi. Mais il est une autre sorte de *précurseurs* qui ont étendu les limites et augmenté la superficie du sol découvert par les premiers. Je vais tâcher, sans faire appel à une monotone statistique, de faire saisir par quelques exemples ce que j'entends par là.

De l'une des petites vallées des monts Alleghans où s'étaient fixées de vigoureux pionniers irlando-écossais descendit un jour un jeune cavalier. Cela se passait environ un siècle après le voyage de Céloron. Le jeune homme fit autant de lieues à cheval que La Salle en avait parcouru à pied dans sa déprimante retraite du fort Crève-cœur au fort Frontenac ; il traversa le pays décrit par La Salle à Louis XIV de façon si suppliante, et tout doré aujourd'hui de ses blés mûrs ; il vit les hommes, les femmes, les enfants, les grand'mères travailler jour et nuit avec des faucilles pour moissonner ce blé à la main ; mais ceux-ci ne pouvaient arriver à tout récolter : des masses d'épis restaient sur pied et étaient piétinés par le bétail¹.

¹ « Il vit des pores et des bœufs manger sur place le blé mûr, faute de laboureurs pour faire la moisson. Le sol fertile de l'Illinois avait produit cinq millions de boisseaux de blé et c'était plus qu'on n'en pouvait récolter. Les hommes peinaient, accablés par la chaleur, afin de sauver de la destruction cette blonde abondance. Ils travaillaient jour et nuit, et leurs femmes et leurs enfants travaillaient comme eux. Mais le côté tragique de la récolte du blé est qu'il doit être coupé rapidement si l'on veut éviter qu'il ne se brise et ne se gâte : il ne consent pas à attendre ; et celui qui ne réussit pas à arracher son grain à la terre durant cette courte période, le perd. »

H. N. Casson, *Cyrus Hall Mac Cormick*, p. 65-66.

Ce précurseur revint avec une épée qu'il avait courbée, non de manière à en faire un soc de charrue, mais de manière à en faire une chose tout aussi indispensable : une faucille toute vibrante, tirée par un cheval, et capable d'abattre autant d'ouvrage en un jour qu'une quarantaine d'hommes, femmes, enfants et grand'mères. Dans son pays de l'Est ce jeune homme, tout comme La Salle, avait été en butte aux tracasseries de ses créanciers et avait souffert des moqueries de ses voisins qui le traitaient de visionnaire. Il avait même été ruiné par la pusillanimité des laboureurs de sa région, qui brisaient les machines au lieu de s'en servir. Mais là-bas, dans la vallée dorée de l'Ouest, il rencontra plus de sympathie ; et il trouva sur le chemin de portage de Chicago un emplacement pour fabriquer ses faucilles, dont il fit des machines appelées moissonneuses, à l'endroit, précisément, où, il y a peu de temps, on a déterré le bateau et l'épée du précurseur français. Soixante-dix ans plus tard, dans sa ferme impériale, Napoléon III, dont les royaux ancêtres avaient fourni l'emplacement de la fabrique des moissonneuses, attachait la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine de ce nouveau précurseur.

D'autres précurseurs encore pénétrèrent derrière celui-là dans la riche vallée du Mississipi et ajoutèrent un rateau mécanique à la faucille ; puis placèrent une plate-forme sur la moissonneuse afin que l'homme qui lie les gerbes n'ait plus besoin de marcher et de se baisser vers le sol où sont les épis, ainsi qu'on avait toujours fait depuis le temps de Ruth et de Noémie ; puis ils imaginèrent de remplacer le bras humain par un bras de fer, et, finalement, de mettre

une pelote de ficelle dans la main de ce bras de fer afin qu'il pût faire toute la besogne du lieur de gerbes. Je ne puis m'empêcher de songer à ce qu'aurait dit Tonty s'il avait pu voir cette machine à demi humaine couper le blé et nouer les gerbes, dans les champs d'Aramoni, juste derrière le rocher Saint-Louis.

Mais je n'ai aucun besoin d'idéaliser ou d'exagérer devant des Français les services rendus par ce précurseur en particulier. Il était resté pendant des années en contemplation devant du fer brut et avait fait expérience sur expérience avant d'arriver à la vallée dorée, dont il allait, littéralement, centupler l'étendue. L'Académie des Sciences de l'Institut de France a déclaré que Mac Cormick avait plus fait pour l'agriculture qu'aucun autre homme vivant, et un ancien président de la République française n'a pas craint de dire que, sans l'invention de la moissonneuse, la France serait morte de faim. Le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne, le tsar de Russie, le sultan de Turquie et le shah de Perse ont joint leur tribut à celui du président de la République française ; et toutes les nations de la terre font rejaillir leur gloire et leur honneur sur cette ville du chemin de portage, qui, de proche en proche, a fini par régner sur toutes les vallées dorées du globe. On nous apprend, en effet, que ses faucilles moissonnent en janvier les champs de la République Argentine ; en février ceux de la Haute-Égypte ; en mars ceux des Indes occidentales ; en avril ceux du Mexique, en mai ceux de la Chine ; en juin ceux de l'Espagne ; en juillet ceux de l'État d'Iowa ; en août ceux du Canada ; en septembre ceux de la Suède ; en octobre

ceux de la Norvège ; en novembre ceux du sud de l'Afrique et en décembre ceux de la Birmanie.

Me trouvant dans la ville de Nîmes, je fis à pied une certaine après-midi le trajet d'Orange à Avignon, et le premier objet qui frappa mes regards en entrant dans la charmante ville des Papes fut une enseigne-réclame en faveur des moissonneuses Mac Cormick.

Je ne prétends pas que toutes les moissonneuses soient fabriquées sur le petit chemin de portage de Chicago, car si toutes les usines, les mines de charbons (20.000 acres), les forêts de pins (100.000 acres), les mines de fer (40.000.000 de tonnes de minerai), et toutes les lignes de chemins de fer qui collaborent à cette fabrication étaient transportées en cet endroit, il n'y aurait plus de place pour la ville elle-même. Mais, d'un seul bâtiment situé sur ce petit bout de chemin, partent des milliers de routes reliant les unes aux autres toutes les vallées cultivables et susceptibles de produire des céréales dans le monde entier. Pourtant un critique anglais contemporain, réputé pour son esprit d'observation, M. Wells, ne voyait dans Chicago, lorsqu'il le quitta, qu'un lieu de « grande désolation industrielle », où des lignes de chemin de fer s'entrecroisent. Il sentait monter les émanations malsaines du marché aux bestiaux et voyait s'élever au-dessus de la ville une fumée bitumineuse semblable à celle qui gâte Londres, avec, à droite et à gauche, de hautes cheminées ; une énorme grue peinte en noir pour hisser le grain ; des fourneaux couronnés de flammes ; de hideuses usines, gauches et malpropres ; de monstrueux tas de déchets ; des terrains vagues et désolés, encombrés de bidons rouillés, de vieille ferraille, de détritius indes-

criptibles ; et, parmi tout cela, des groupes informes de maisons en bois, d'aspect sale, insalubre, et mal famé¹. C'est tout ce que Wells avait su voir dans cette ville où la fumée elle-même doit être considérée comme un symbole : le symbole de tout ce travail qui permet aux nations de la terre de subsister en si grand nombre, ou, à tout le moins, de manger autre chose que du pain noir.

Or, en somme, ce précurseur, ce novateur n'était qu'un individu entre cent, ou entre des centaines de Champlain, de Nicolet et de La Salle retardataires. Et derrière eux arrivèrent les *producteurs*, ceux qui tirèrent des sillons le maïs et le froment, des forêts les arbres, du sol le charbon, des collines le fer, des cornues l'acier, des puits le feu, des montagnes l'eau, des nuages et des cataractes l'électricité. Ces hommes-là sont des ducs, des feld-maréchaux, des demi-dieux qui n'ont été auréolés par aucune religion et immortalisés par aucun poète.

Prométhée, en apportant le feu aux mortels, avait fait, d'une manière primitive, exactement ce qu'ont fait ceux qui ont extrait le pétrole des rochers afin d'alimenter les lampes de la terre ; Orphée, qui chanta d'une voix si extatique, que les mortels en oublièrent leur châtiment et se mirent à le suivre, et Amphion qui, par sa voix, amena les pierres à se ranger d'elles-mêmes de manière à composer un mur, n'accomplirent pas un miracle plus éclatant que celui que fait l'ouvrier chargé de faire basculer le convertisseur Bessemer. Hercule fut considéré dans tous les temps comme le héros du jardin des Hespé-

¹ H. G. Wells, *Future in America*, p. 59.

rides, alors qu'il se borna fort probablement à apporter dans la Méditerranée orientale des oranges d'Espagne. Or c'est à peine s'il mérite d'être cité à côté des grands maîtres de l'exportation et de l'importation de cette vallée, tel que, par exemple, M. Hill.

Mais nous allons tout particulièrement nous attacher à suivre les producteurs agricoles ; ceux que là-bas nous appelons des fermiers ; ceux auxquels pensait le fils de Sirach lorsqu'il disait : « Comment pourrait-il devenir sage, celui qui manie la charrue et considère avec orgueil la pointe de son aiguillon... celui qui ne parle que de troupeaux de bœufs ? » L'inventeur de la moissonneuse était fils de fermier, et il en est de même des quatre cinquièmes de ceux que l'écrivain auquel j'emprunte la plupart de ces faits appelle les rois des moissons. Or c'est de rois des moissons, en même temps que de rois de la charrue et de rois des chemins de fer que rêve la démocratie. La charrue, la lieuse automatique et la machine à battre ont été inventées dans des fermes.

Le fils de Sirach disait encore : « On ne les appellera pas dans le conseil populaire et à l'Assemblée ils se tiendront en bas. » Or, sur vingt-six présidents des États-Unis, quatorze étaient des fils de fermiers, et cela ne donne qu'une petite idée du rôle joué par les fils de fermiers dans les conseils populaires.

On peut donner ici des chiffres significatifs qui pourraient fournir des matériaux intéressants pour une nouvelle édition des Géorgiques et des Bucoliques de Virgile, et qui inviteraient Horace à remanier ses poésies sur la vie rurale.

Il existe aujourd'hui dans la vallée à peu près cinq

fois autant de fermiers que l'indiquent les statistiques, si toutefois on donne au mot fermier le sens qu'il avait primitivement, à savoir si on le considère comme représentant la force d'un homme. En effet, chaque fermier d'aujourd'hui fait autant de travail que cinq fermiers de jadis.

Six pour cent des membres de la race humaine, la plupart d'entre eux habitant la vallée du Mississippi, suffisent à produire un cinquième de la quantité de blé, les deux tiers de la quantité de coton et les trois quarts de la quantité de maïs consommés dans le monde. Et on n'a pas compris, dans ce calcul, le travail de ses moissonneuses et de ses faucheuses qui sont allées aider aux récoltes dans d'autres vallées.

On dépenserait 300 millions de dollars de plus pour faire la récolte à la main que pour la faire à la machine, en admettant que la récolte à la main fût possible¹.

Il y a quelques années une expérience faite en Allemagne, en présence de l'empereur et de ses ministres, a prouvé que la moissonneuse de la vallée du Mississippi, conduite par un seul homme, fait plus de travail en un jour que quarante femmes polonaises se servant de faucilles à l'ancienne mode².

Le précurseur de la moissonneuse avait vu les grand'mères et les mères travailler dans les champs nuit et jour pour couper et botteler la moisson ; mais il ne pourrait pas aujourd'hui avoir un semblable spectacle, si ce n'est chez les fermiers nouvellement immigrés. Avant de voyager hors de la vallée, je crois

¹ H. N. Casson, *Romance of the Reaper*, p. 178.

² H. N. Casson, *Romance of the Reaper*, p. 134-135.

bien que je n'avais jamais vu une femme travailler dans les champs, ce qui veut dire que je n'en avais jamais vu avant de rencontrer les populations du vieux monde en train de franchir les montagnes.

La galanterie en usage chez les premiers pionniers consistait à laisser la femme dans la case qui lui tenait lieu de château. Sa tâche, il est vrai, n'était pas moins importante que celle de son mari : elle avait la mission sacrée de garder le foyer et de faire l'éducation des enfants. L'industrialisme moderne a répandu dans les usines d'alentour les filles des moissonneuses polonaises, mais on se préoccupe, et cela d'une façon croissante, d'assurer aux femmes et aux enfants un milieu sain, un salaire suffisant pour les faire vivre, et une limitation des heures de travail, de telle sorte qu'ils pussent arriver au coucher du soleil sans avoir le dos brisé par la fatigue.

En me rendant récemment dans une université du Nord de la France je vis une paysanne debout, dans le brouillard du matin, devant la bouche d'une petite batteuse et en train d'y introduire les gerbes que lui passait son mari. Le cheval d'un manège faisait tourner la machine. Lorsque je repassai le lendemain à la même heure, je revis la même femme introduisant toujours les gerbes dans sa batteuse, au milieu du brouillard du matin. Et je n'ai pas pu m'empêcher de me dire que c'était bien mieux que nos grandes machines à battre.

Dès 1893, dans une ferme du Nord-Ouest ayant une superficie de 100 milles carrés, 300 lieuses mécaniques récoltaient le blé pour un prix inférieur à un *cent* par boisseau, et cela sans l'aide d'aucun travail humain sauf celui qui consiste à conduire la

machine¹. Or une seule des grandes Compagnies fabriquant des moissonneuses peut fournir chaque semaine 7.000 machines².

Le nombre d'heures nécessaires à la culture d'un acre de froment a été réduit de 61 à 3; pour la culture d'un acre de foin, il a été réduit de 21 à 4; pour la culture d'un acre d'avoine, il a été réduit de 66 à 7; et pour la culture d'un acre de pommes de terre, il a été réduit de 109 à 38. Cette économie a bien son importance, puisqu'elle peut nous faire espérer d'arriver à la sagesse des loisirs³.

Mais le machinisme a eu encore pour résultat d'augmenter la superficie moyenne des propriétés. En France et en Allemagne, m'a-t-on dit, une propriété moyenne n'a que 5 acres de superficie (2 hectares 02); en Angleterre 9 acres (3 hectares 64); tandis que la moyenne est de 138 acres (55 hectares 83) aux Etats-Unis et de 211 acres (85 hectares 37) dans les Etats situés à l'ouest du Mississipi.

Voyons maintenant les produits : une seule moisson, nous dit pittoresquement M. Casson, suffirait à acheter la Belgique; deux moissons nous permettraient d'acheter l'Italie; trois moissons paieraient l'Autriche-Hongrie; et cinq moissons, étant donné le prix des terrains, enlèveraient la Russie au Tsar. Sept boisseaux de blé pour chacun des 90 millions d'habitants des Etats-Unis, et du grain pour une valeur de mille millions de dollars donné en pâture

¹ H. B. Casson, *Romance of the Reaper*, p. 178.

² H. B. Casson, *Cyrus Hall Mac Cormick*, p. 196.

³ H. B. Casson, *Romance of the Reaper*, 179.

au reste du monde : voilà ce qu'apporte une seule moisson.

Mais le metteur en œuvre, le producteur, celui qui met tout son cœur à retourner son sillon et tous ses soins à donner du fourrage à ses génisses s'est levé à son tour. Il a, ainsi que je l'ai dit des fermiers d'Aramoni, fils des premiers colons, qui de temps en temps retrouvent encore dans leurs champs la pointe d'une flèche de silex, son journal quotidien, son courrier régulier, son téléphone. Il paye ses impôts annuels avec son gain d'une seule semaine. Il laboure, plante, sème et récolte à la machine. Le poète Gray trouverait difficilement aujourd'hui un laboureur aux pieds douloureux et las, regagnant sa maison le long du chemin. Et c'est en vain que Millet chercherait du regard un semeur, un homme avec sa houe, une femme coupant l'herbe avec sa faucille, un faucheur armé d'une faux.

Et, ce qui surtout doit nous faire bien augurer de l'avenir, c'est que les successeurs des anciens pionniers français de la vallée du Mississipi sont en train d'agrandir leur domaine grâce à de nouvelles découvertes faites par des pionniers français d'un autre genre. Ces pionniers sont, par exemple, les chimistes Lavoisier et Berthelot, précurseurs des écoles modernes de chimie agricole et de chimie physique. Il y avait un siècle que La Salle avait atteint le golfe du Mexique en se faisant porter par l'eau du Mississipi, lorsque Lavoisier arriva à déterminer la composition de l'eau elle-même, et cette découverte, m'a-t-on dit, a rendu d'immenses services aux agriculteurs de la vallée, en même temps qu'à tous les agriculteurs du monde. Puis vint Berthelot qui

enseigna comment on pouvait réunir par de nouvelles synthèses des éléments séparés et rejetés avec prodigalité. C'est ainsi que les Français du microscope et de la cornue sont devenus les maîtres de ce pays découvert par les Français du bateau et de l'épée, et ont ouvert des champs nouveaux, plus riches encore que ceux dont les moissonneuses mécaniques avaient tiré de si belles récoltes.

Aux Etats-Unis il y a autant d'écoles d'agriculture qu'il y a d'Etats et il existe cinquante stations d'expériences agronomiques. Sans cesse, on consent à faire de nouveaux sacrifices pour favoriser les recherches scientifiques concernant l'agriculture.

Indépendamment des mesures prises par les différents Etats en faveur de l'agriculture, des subventions sont accordées par les Etats-Unis et empruntées au trésor fédéral, notamment pour l'entretien d'Instituts agronomiques où l'enseignement est donné par des experts et des fermiers se communiquant entre eux leurs expériences.

Les collèges agronomiques comptent plus de 100.000 diplômés des deux sexes, et ce sont ceux-là qui, joints à ceux qui les suivront et dont le nombre va toujours croissant, sont appelés à cultiver le domaine de Lavoisier et de Berthelot, de même que les pionniers et les producteurs du passé ont cultivé, au profit du monde, le domaine de Marquette et de La Salle.

Tout n'est pas pourtant aussi plein de promesses que cette peinture, plutôt simplifiée, semblerait l'indiquer. Il y a encore des endroits isolés, de mauvaises récoltes sur de mauvais terrains et des saisons malencontreuses. Il y a, enfin, les fautes que commettent

les hommes. Ce côté sombre de l'agriculture peut facilement se deviner à ce fait que le Président Roosevelt a nommé, il y a quelques années, une commission¹ pour remédier aux ignorances, à la solitude, à la monotonie de la vie rurale en Amérique, et pour empêcher l'émigration vers les villes, précisément comme avait fait Louis XIV. Mais cela n'empêche pas ceux dont j'ai parlé plus haut d'exister, de lutter, armés d'un optimisme violent, et de progresser avec confiance. D'un bout à l'autre de la vallée a soufflé un vent favorable, soit au point de vue moral, soit au point de vue économique, soit aux deux points de vue à la fois, qui a fait fermer les cabarets et interdire la vente des boissons alcooliques dans tous les Etats ou communes situés entre les lacs et le golfe du Mexique.

Mais, chose extraordinaire, on nous promet un nouvel âge de l'alcool. Les fermiers peuvent extraire une sorte d'alcool des pommes de terre au prix de dix cents par gallon² et s'en servent avec profit pour leurs automobiles. Ceci conduit un auteur plein de compétence et d'optimisme à se figurer le jour où le fermier sera en possession de tous ses moyens et saura faire usage pour lui-même de la toute-puissance du sol, grâce à une utilisation plus lucrative de ses ressources.

Qu'un esprit éminemment utilitaire règne sur toute la vallée, je n'en disconviens pas. Mais je me demande si nos jugements conventionnels ne nous rendent pas aveugles et ne nous empêchent pas de

¹ La Commission de la vie rurale. (*Country Life*).

² Un gallon tient à peu près quatre litres et demi.

découvrir la beauté morale de cette vie utilitaire et des disciplines qu'elle suppose. Un économiste de l'Ouest a émis l'été dernier cette idée qu'au point de vue esthétique une belle vache laitière a autant de valeur éducative que la Vénus de Milo et qu'il faut tout autant d'art pour faire pousser un épi de maïs que pour le peindre avec des couleurs ou pour exprimer en vers le rythme de sa croissance. Si attaché que je sois à la Grèce, j'admets qu'il y a, en effet, autant de beauté et de poésie dans les choses d'Amérique que dans les choses des îles grecques, mais qu'il faudrait, pour les exprimer, le génie désintéressé d'un artiste, d'un savant ou d'un poète.

Si nous considérons un moment ceux des précurseurs qui ont frayé les chemins des vallées souterraines, de ces vallées où gisent le charbon et le fer, où coulent des rivières de métal précieux, des courants d'or et d'argent, où s'étendent des lacs d'huile et de gaz; et si, après avoir considéré ces précurseurs, nous pensons aux producteurs, à ceux qui transportent ces éléments et les mettent à la portée de l'homme afin qu'il en fasse usage, nous trouverons une histoire analogue à celle du peuple qui réclamait un roi, ou plutôt un nouveau chapitre de cette histoire.

M. Herbert N. Casson a écrit récemment ce qu'il appelle : *The Romance of Steel*, « le roman de l'acier » dans cette vallée. Il commence par parler d'un Anglais qui avait du sang français dans les veines, Bessemer, et d'un irlandais-écossais, Kelly, né sur l'emplacement de l'ancien fort Duquesne. Ils avaient découvert, chacun d'eux ignorant les travaux de l'autre, le procédé pneumatique pour traiter le fer,

c'est-à-dire pour l'épurer et le transformer en acier. Le nom de Bessemer est resté associé à cette invention, mais le lieu de naissance de Kelly, l'emplacement de l'ancien fort français, est devenu le centre de l'industrie de l'acier. Et c'est là une de ces poétiques coïncidences comme nous en découvrons quand nous comparons le présent au passé.

La France a donné à Pittsburgh, non seulement sa situation, mais le creuset où se fond sa richesse. Bessemer était le fils d'un artiste français vivant à Londres dans la misère. Le jeune Bessemer avait déjà fait beaucoup d'inventions lorsqu'un jour Napoléon III se plaignit devant lui que le fer dont on faisait les canons fût de mauvaise qualité et coûtât trop cher. Bessemer commença des expériences à Londres, sur la demande de l'empereur, et lui envoya plus tard un canon joujou de sa propre fabrication. C'est au cours de ces expériences, je suppose, que l'idée lui vint de rendre le fer malléable en introduisant de l'air dans le métal liquide. Mais ses premiers essais ne furent pas particulièrement encourageants ; et lorsqu'il lut, devant l'Association britannique pour l'avancement des Sciences, un mémoire sur la manière de fabriquer du fer sans combustible, on raconte que tous les fabricants d'acier grognèrent et ricanèrent, le traitant de fou de Français ; et qu'ils votèrent, en dernière analyse, qu'il ne convenait pas de mentionner son mémoire dans les comptes rendus des séances.

Aujourd'hui, d'après Casson également, il existe une centaine d'appareils convertisseurs de Bessemer aux Etats-Unis, et ces convertisseurs soufflent sur le fer pour en faire de l'acier à raison de 18 billions

de pounds¹ par an : 2.250.000 pounds pour chaque heure du jour et de la nuit.

Avec leurs associés ; les convertisseurs à feu découvert, et leurs aides : les fourneaux et les moulins, ces appareils ne se contentent pas d'occuper l'emplacement de l'ancien fort ; mais ils forment autour de la vallée tout un cercle de forteresses embrasées : à Buffalo, à Birmingham (Alabama) et, au milieu de l'« orage rouge » des Montagnes Rocheuses, à Pueblo, au-dessous du Pike's Peak. Enfin, en l'espace de dix ans, une ville neuve tout entière², située sur le lac Michigan, à peu de distance de Chicago, a été construite sur commande. Une rivière a été détournée de son lit, une ville a été transportée et une cité nouvelle a été construite contenant des maisons susceptibles de loger 20.000 ouvriers, à côté d'un mille carré de terrain entièrement rempli de fourneaux et de moulins.

L'attention du monde s'est concentrée sur les millionnaires qui devaient leur fortune à cette industrie. Le livre que je viens de citer porte littéralement ce sous-titre effrayant : « Histoire de mille millionnaires ». Et Wells parle de « la préoccupation énorme et exclusive de gagner des dollars ». Mais un métier qui consiste à aller chercher la terre rouge et la terre blanche et à les transporter à des centaines de milles de distance, là où se trouvent du charbon emmagasiné et du gaz prêt à être allumé ; un métier qui consiste à centraliser le travail des immigrants européens et à convertir la terre rouge, par tous les

¹ Une pound vaut 453 grammes.

² Gary (Indiana).

moyens humainement possibles, en rails et en locomotives, grâce à quoi la République des Etats-Unis a pu exister et se développer ; en maisons de quarante étages et en ressorts de montres ; en ponts et en aiguilles aimantées pour les marins ; en bateaux de guerre, en lancettes et en tous les instruments utiles à l'homme ; un tel métier, dis-je, pourrait difficilement être ramené à la préoccupation exclusive de gagner des dollars. Et cependant, il faut admettre que ce sont des métiers comme celui-là qui ont totalement bouleversé les espérances de la démocratie, laquelle rêvait d'enfanter des génies, c'est-à-dire des producteurs et des poètes, et reste épouvantée devant les inégalités qu'elle a fait naître en usant de ses propres énergies.

On se demande constamment comment une telle initiative, qui a été vraiment grandiose, peut bien se concilier avec le bien général. C'est un problème poignant et gros comme le monde, et qui se posera en Amérique d'une façon de plus en plus sérieuse à mesure que les relations de voisinage deviendront moins intimes. Mais on trouvera certainement un nouvel élément, capable de rétablir ces relations, de même qu'on a trouvé un élément capable de renforcer l'acier.

Lorsque j'ai visité les moulins de Pittsburgh, un chimiste m'a raconté que tout fabricant d'acier sait qu'un peu de titanium mêlé à du fer fondu, après son ébullition dans l'air, multiplie sa force d'extension d'une façon incommensurable, bien que personne ne sache au juste comment cela se fait. Peut-être, dans les plans de reconstruction des cités de Pittsburgh et de Chicago, peut-on percevoir des signes

de la présence d'un titanium social qui augmentera la force d'extension de la démocratie dans les endroits où la tension et l'effort atteignent leur maximum.

Mais, ce que je désire surtout faire voir ici, c'est comment cette vallée, explorée pour la première fois par les Français, a fourni et fournit encore du pain au monde entier, suspendant ainsi l'effroyable menace du malthusianisme; comment le domaine, plus étendu encore, ouvert par les explorateurs du microscope et du creuset, Lavoisier et Berthelot, conduit à des espaces infinis; et comment la vallée inférieure, lorsqu'elle a été vivifiée par l'ouverture du courant d'air, a communiqué sa richesse à la vallée supérieure. Par là je voudrais, enfin, faire comprendre aux Français qui me lisent que leurs descendants géographiques sont en train, grâce à leurs découvertes, d'évoquer et de réaliser un monde nouveau.

Car les poètes de l'âge nouveau forment véritablement un peuple de créateurs, et non un peuple de simples ouvriers, fiers de la pointe de leur aiguillon, veillant à orner leur ouvrage et à tenir le fourneau propre, et faisant de leur travail toute leur prière, ce qui serait d'ailleurs impossible aujourd'hui étant donné la division du travail. Oui, les Américains sont de rudes, de bruyants, de malpropres et vaniteux créateurs. Ils ne se préoccupent pas de la rectitude du sillon, pourvu que le sillon produise davantage; ils ne se préoccupent pas de l'élégance de l'aiguillon, pourvu que l'aiguillon accélère la marche de la bête; ils ne se préoccupent pas de la propreté du fourneau, pourvu que la quantité du métal fourni augmente et que sa qualité progresse en finesse; ils ne se précoc-

cupent que de la production, de la marchandise créée et de la valeur qu'elle aura sur le marché. Si l'on parle tant de dollars chez nous, c'est que le dollar est l'unité de pouvoir, la mesure du produit. Et, si nous n'avons pas encore découvert la façon idéale de distribuer ce qui a été produit, il ne faut pas que cette lacune fasse disparaître les services rendus à l'humanité tout entière par ces Prométhée du Nouveau-Monde. Ils ont, ces Prométhée, employé le feu à un usage mortel que les dieux de la Grèce n'avaient pas prévu ; ils ont même employé l'air pour alimenter le feu.

Un jeune homme, fils d'un maçon de la vallée du Mississipi, et qui a été successivement clerc, avocat et solliciteur général, puis président d'une grande compagnie de chemins de fer, et plus tard, enfin, chef d'une industrie qui transporte l'électricité dans le monde entier, m'a dit, il n'y a pas très longtemps, qu'il était en train de construire une ligne de trolleys à Rome. Cela fait d'abord l'effet d'une profanation. Mais, si les fonctions du prêtre titulaire du plus haut office de l'Église consistaient jadis à construire des ponts (*Pontifex Maximus*), pourquoi l'art d'utiliser les ponts de la manière la plus perfectionnée, ne serait-il pas l'objet des fonctions les plus nobles, les plus poétiques, les plus religieuses de la société à venir ?

Je me représente ce fils de maçon avec le visage pâle, la mâchoire serrée, affrontant et maîtrisant une bande de grévistes prêts à détruire la voie ferrée le long de la rivière de Chicago, comme étant aussi brave qu'Horace sur le pont du Tibre. La vallée du Mississipi nous fait entrevoir d'une façon saisissante

quel est le problème le plus grave qui se pose dans une démocratie. Ensuite je me représente le même homme jetant, presque dans l'espace d'une seule journée, un nouveau pont sur le Tibre. Et je vois le tout comme imprégné d'une certaine poésie : la poésie particulière à la démocratie.

Un écrivain dit des habitants de l'une des villes enfumées de la vallée : « Ils ne sont pas inférieurs à la poésie : ils lui sont supérieurs » ; c'est-à-dire que leur poésie est rude, virile, sans forme et sans règles. Cela me fait penser à quelques vers de Walt Whitman qui ressemblent d'abord à un simple inventaire des objets familiers qui entourent le poète. Cependant, peu à peu, sur un rythme un peu dur, ces vers se mettent à chanter des choses qui nous émeuvent jusqu'au fond de l'âme.

Du pétrole, apporté de la sombre vallée de Céloron jusque dans la lampe du professeur ou du paysan ; du blé, sorti de millions d'acres de terrain restés en friche pendant des siècles, et aujourd'hui assez abondant pour garantir le monde entier contre la famine ; de la farine, sortie des moulins de Saint-Antoine, ce saint que La Salle priait avec tant de ferveur ; des wagons, des semeuses mécaniques, des charrues, des moissonneuses fabriqués sur l'emplacement des anciens chemins de portage français ; des ponts, des rails d'acier, des voitures, des armatures de fer pour les maisons « gratte-ciel », venus de l'emplacement des anciens forts français ; des fruits inconnus, sortis du jardin des Hespérides grâce à la baguette magique d'un homme comme Burbank ; et, enfin, ajoutées à toutes ces choses, les fleurs du désert ! Si Whitman ressuscitait, peut-être pourrait-il rassem-

bler ces éléments divers et en composer le chant de la vallée. Ce chant accoutumerait notre oreille à une âpre musique : il évoquerait le bruit de l'aviron et le clapotement de l'eau dans le sillage des canots français. Mais, puisque Whitman est bien mort, je souhaite du moins que ceux qui ont lu ces chapitres puissent avoir une sorte d'intuition de cette musique. De même, me trouvant dernièrement, à New-York, devant un châssis de téléphone, grossier, disgracieux, et complètement isolé au milieu d'un corridor d'université, où l'on n'entend généralement que le bruit des pieds qui glissent et des portes qui se ferment, il m'a suffi de placer à mon oreille un simple récepteur, pour percevoir, parmi ces bruits proches et quotidiens, le son d'un lointain violoncelle. Il semblait que ces vibrations fussent suspendues dans l'air et prêtes à être entendues. On a prétendu que je n'avais ouï que le claquement des portes. Mais moi, je suis bien sûr qu'il s'y mêlait effectivement une musique, et que je n'avais ni imaginé ni improvisé le chant de la vallée du Mississippi. Les vibrations que j'avais ressenties dans mon oreille m'avaient seulement été transmises, aussi exactement qu'un téléphone imparfait et détaché peut transmettre les sons au milieu d'autres bruits et à travers d'autres intérêts.

CHAPITRE XVI

LE SOUCI DE DEMAIN

Le défrichement d'un coin de forêt pour y construire une maison d'école en bois, comme celle où Lincoln reçut sa première instruction régulière, marque le commencement des dotations publiques faites en faveur de l'éducation. Ces dotations consistaient en un territoire marqué en blanc sur le cadastre, et réservé pour subvenir aux frais de l'entretien des écoles publiques. Je puis vous dire d'après ma propre expérience combien ces dotations étaient maigres. Une maison charpentée, construite en pleine prairie, succédait à la cabane de bois primitive. Je crois bien que le sol sur lequel reposait cette maison n'avait jamais été labouré. Je me rappelle, comme si c'était hier, avoir entendu le petit garçon d'un fermier réciter là un jour ce que je prenais pour un grand morceau d'éloquence. Cela disait : « Il y a seulement quelques générations, à l'endroit où vous êtes aujourd'hui, entourés de tous les embellissements de la vie, le renard sauvage creusait son repaire sans crainte, et le chasseur indien poursuivait le daim pantelant. Ici vivaient et s'instruisaient des êtres d'une autre race. » Sauf en ce qui concerne les em-

bellissements qui nous entouraient, je ne comprenais pas très bien pourquoi nous nous trouvions dans un tel endroit, ni comment nous constituions une race nouvelle, aussi voisine de l'âge de pierre que l'étaient les hommes qui avaient construit l'ancien mur de Paris derrière le Panthéon.

L'idée de la Nation de demain était exclusivement exprimée par cette baraque de quinze pieds carrés entourée du terrain qui la faisait vivre, et fournie, plus que sommairement, d'un maître peu versé dans la pédagogie, de quelques tonnes de charbon emmagasinées sous un hangar, d'une boîte de crayons, et, peut-être, d'une carte de géographie. Le maître allumait son feu et balayait la classe avec ou sans l'aide de ses élèves. Lorsque je revins plus tard dans la même école en qualité de maître, comme je faisais venir le soir, pour les faire travailler, les fils de fermiers qui, sauf pendant l'hiver, ne pouvaient pas abandonner les champs dans la journée, je dus me charger moi-même des frais de l'éclairage. Or aujourd'hui, sinon dans cet endroit, du moins dans beaucoup d'autres où les écoles ont débuté de la même manière, la commune fournit, non seulement la craie et la lumière électrique, mais des crayons, du papier, des livres, des lentilles, des compas, des tours de menuisier, des bibliothèques, des salles de gymnastique, des pianos et même la nourriture, sinon gratuitement du moins moyennant paiement. Et on y trouve, en outre, des maîtres exercés et formés dans les Écoles Normales, des concierges, des ventilateurs automatiques pour assurer la pureté de l'air, des thermomètres pour veiller à l'égalité de la température. La communauté s'est faite à la

fois le père, la mère, le médecin et le prêtre de la nouvelle génération, en même temps que son éducateur.

La communauté s'est même faite nourrice; car, dans beaucoup de grandes villes, les *Kindergarten*, qui avaient d'abord été établis dans les champs d'Altrurie pour servir à une expérience philanthropique, sont devenus une institution publique, qui prend l'enfant dans la maison de ses parents, parfois même dans son berceau, mais la plupart du temps dans la rue à l'âge de quatre, cinq ou six ans, et le garde jusqu'à ce qu'il soit capable de recevoir l'enseignement primaire. A Saint-Louis, presque en face de l'ancien fort Chartres, où la municipalité a fait les premiers essais, il y a maintenant 283 *Kindergarten*.

Toutefois, la communauté s'est élevée au-dessus de ces sérieuses questions. La civilisation intense de l'Ouest avait réclamé avec insistance le travail de tous, mais maintenant qu'elle a réussi à l'obtenir, elle commence, au contraire, à insister pour qu'on ne travaille pas trop, et le maximum des heures de travail a été, d'ailleurs, dans certains métiers, fixé par la loi. L'opinion publique insiste même pour que l'on apprenne à bien jouer. Un des livres les plus vibrants que j'aie lus récemment est intitulé : *The Spirit of Play in the City Streets*. « L'esprit du jeu dans les rues urbaines. » C'est un appel adressé au public par Miss Addams de Chicago, dont la noble vie s'est écoulée sur le chemin de portage où était la hutte du P. Marquette. Elle affirme que l'instinct du jeu est légitime chez l'homme, mais qu'il doit être dirigé, de manière à lui assurer un bonheur durable. Il

existe des statistiques qui prouvent que, là où, dans certaines parties de l'Amérique, le nombre des heures de travail a été diminué, la capacité de travail de l'ouvrier en une heure a également diminué. Cela est dû au mauvais usage que celui-ci a fait de ses loisirs et du temps qu'on lui avait réservé pour jouer. De telle sorte que des experts en sociologie en viennent à penser qu'il est indispensable d'enseigner la manière de jouer avec sagesse, à des enfants dont les ancêtres avaient été obligés de renoncer complètement au jeu.

Je cite ce fait pour bien montrer combien, dans la vallée du Mississipi, on a poussé loin le souci de l'homme futur, de la nation de demain. Et, tout d'abord quels progrès y ont été réalisés dans l'instruction primaire, qui a passé en moins d'un demi-siècle de la craie au piano, de l'enseignement peu coûteux de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique à l'enseignement plus dispendieux du chant, de la vannerie, de la cuisine, de la couture, de la menuiserie et du dessin, sans compter des éléments de culture classique, d'histoire, d'algèbre, de physiologie, de latin, et l'étude des langues modernes.

Lorsque l'Etat d'Iowa entra dans l'Union en 1846, il comptait une centaine de maisons d'école en bois dont chacune était évaluée à vingt-cinq dollars. D'après la dernière statistique, qui date de 1911, la valeur moyenne des 13.900 propriétés scolaires, au minimum, que possédait cet Etat, était de 2.200 dollars ; la dépense moyenne par élève était de 20 dollars 27, et par habitant de 5 dollars 66. Or sur les 492.000 enfants inscrits dans les écoles, 12 p. 100 seulement fréquentaient des écoles privées. Dans

l'ensemble des Etats de l'Ouest cette proportion varie d'ailleurs de 10 à 16 p. 100.

L'école élémentaire suivit pas à pas la marche de la frontière. La maison d'école était, dans toute commune grande ou petite, le premier bâtiment public. Je n'oserais garantir que tous en comprenaient très bien la signification ; mais il est certain qu'elle était le symbole de la Nation de demain sortant jour par jour de la Nation d'aujourd'hui. Les habitants de l'Ouest apportèrent des traverses en bois dans la campagne natale de Lincoln pour honorer son humble naissance et sa profession. D'autres apportèrent des petites cabanes de bois en miniature, dans une autre campagne pour honorer un autre héros de la frontière. Ils introduisirent des charrues et des haches dans les armoiries de leurs communes. Mais si jamais quelqu'un désirait trouver un signe symbolique pour représenter la démocratie de la vallée du Mississipi, il ne pourrait rien choisir de mieux approprié à son but ni de plus représentatif qu'une maison d'école de la frontière ; car la maison d'école est la chose la plus poétique de tout paysage occidental ; si, toutefois, l'on considère ce qu'elle implique, car en elle-même elle est souvent dépourvue de toute beauté architecturale. Un poste de signal comme ceux que l'on voit sur le bord des voies ferrées s'appelle un poste de signal, tout simplement, a dit un essayiste anglais, mais c'est la maison de la vie ou de la mort, un endroit « où des hommes allument des feux d'un rouge de sang ou du vert de la mer, avec une vigilance anxieuse, afin de préserver d'autres hommes de la mort ». Une boîte aux lettres s'appelle une boîte aux lettres, tout simplement. « Mais c'est le sanc-

tuaire des paroles humaines, auquel les amis et les amoureux confient leurs messages, certains que ces messages, ensuite, seront sacrés, qu'ils ne pourront pas être touchés par d'autres que leurs destinataires et pas même par eux qui les ont écrits¹. » Et, de même, une maison d'école s'appelle tout simplement une maison d'école, mais c'est l'endroit où l'esprit invisible du passé se trouve en contact avec l'esprit naissant de l'avenir : c'est le lieu de rendez-vous de la nation d'hier et de celle de demain. Et je voudrais dessiner l'image de cette école sur un fond blanc, pour symboliser ces terrains laissés en blanc sur les registres, lors du partage du domaine de Louis XIV, afin d'être consacrés à l'éducation des petits enfants de l'Ouest.

Il y a quelques années, en traversant l'île de Porto-Rico récemment annexée aux États-Unis, je croisai un matin, à l'intérieur des montagnes, un homme qui portait sur ses épaules un panier plein de fleurs. C'est, du moins, ce qu'il me sembla tant que j'étais à distance, mais en approchant je constatai que c'était le corps d'un petit enfant, tout entouré de fleurs, que l'on portait dans le champ consacré aux morts à quelques milles de là. Le premier soin du gouvernement américain fut de faire à Porto-Rico ce qu'il avait fait dans les États occidentaux et de consacrer, non aux enfants morts, mais aux enfants vivants, des emplacements pour y construire des maisons d'école : des champs furent mis en réserve pour les écoles publiques.

Nous savons que l'école publique n'a pas apporté

¹ G. K. Chesterton, *On M. Rudyard Kipling Heretics*, p. 41.

à la vallée du Mississipi un bonheur millénaire, de même que le suffrage universel des hommes n'a pas encore réussi à faire porter tous ses fruits à la démocratie. Les patriotes américains comme les patriotes français ont peut-être fondé trop d'espérances sur une nature humaine imparfaite. Mais ils se sont adressés, pour accomplir leur noble désir, à la seule institution capable de réaliser dans une forte mesure le programme démocratique.

Premièrement, l'école enseigne à l'enfant par quelle voie et de quelle manière la race est sortie de la barbarie, et grâce à quelle rigoureuse discipline elle a pu arriver à la civilisation.

Deuxièmement, elle donne son enseignement à toute la nation de demain. Il y a plus de dix millions d'enfants à l'école publique, rien que dans la vallée du Mississipi, et un peu moins de huit enfants sur cent sont instruits, ainsi que je l'ai dit plus haut, dans des écoles privées. Dans l'Etat d'Indiana, où Lincoln reçut une légère instruction, moins de trois pour cent des enfants fréquentent des écoles privées, ce qui signifie qu'à quelques négligeables exceptions près, la génération future devra tout ou partie de son instruction aux écoles publiques, et, par conséquent, aura acquis une certaine égalité de formation.

Troisièmement, d'après ce qu'on peut déduire du fait précédent, les enfants du riche et du pauvre, du banquier et du mécanicien, du docteur et du commerçant se trouvent en contact les uns avec les autres et vivent entre eux dans des rapports de camaraderie qui leur semblent parfaitement naturels. Dans les grandes villes cependant, où la population est moins homogène, et où il arrive sans cesse de nouveaux

immigrants, la fusion est un peu moins complète et le mélange est un peu troublé par la classification sociale.

Ainsi la devise de la République française est virtuellement inscrite, en long et en large, dans toute la vallée du Mississipi, bien qu'on ne puisse la lire en réalité sur les murs ou les portes d'aucun monument : *Liberté* d'accès à l'instruction, laquelle permet aux hommes d'acquérir un maximum de liberté ; *égalité* dans la facilité de s'élever, c'est-à-dire la seule égalité que puisse donner l'État à des hommes de fortunes, de capacités et d'ambitions variables ; *fraternité* qui veut ignorer toutes les différences, sauf les différences profondes et réelles.

Dans un de mes premiers chapitres j'ai donné une idée de l'origine cosmopolite des écoliers qui se trouvent rassemblés dans ces maisons de l'avenir. Dans le Sud, Caucasiens et Africains sont séparés, tandis que, dans certains endroits du *far-west*, sur les bords du Pacifique, Caucasiens et Orientaux sont plus ou moins volontairement réunis. Mais, sauf ces exceptions et certains cas particuliers où, par exemple, les extrêmes de la société se trouvent rapprochés, les mélanges d'enfants, à l'école, sont comme des réductions de l'État lui-même. Les écoles ne sont pas, dans la vallée du Mississipi, des endroits préparés par les riches pour les pauvres, par une classe pour une autre ; ce ne sont pas, en un mot, des écoles de charité : ce sont les lieux de rendez-vous naturels d'une société démocratique, et elles appartiennent à tout le monde, exactement comme la grande route, où le Président obéit comme les autres aux règlements de la police. On m'a montré il y a quel-

ques années, dans une école de campagne, le pupitre dont s'était servi le Président des États-Unis.

Or, qu'il me soit permis de le dire en passant, il n'y a pas en Amérique de groupes d'hommes et de femmes ayant plus d'élévation d'esprit et plus de patriotisme que l'armée des instituteurs publics, c'est-à-dire que l'armée de la paix.

Ils sont plus d'un demi-million (exactement 533.606), recrutés dans l'élite de notre population, animés des intentions les plus nobles et conduits par des mobiles plus désintéressés que ceux qui président à la plupart des carrières libérales en Amérique. La somme attribuée au budget des écoles n'est égale qu'à quatre fois et demie celle qu'exige l'entretien de l'armée permanente, bien que les membres du corps enseignant soient six fois plus nombreux que les membres de l'armée. Cela indique combien peu, relativement, nous rétribuons les maîtres de nos écoles publiques (ceux-ci reçoivent : les hommes 78 dollars et les femmes 58 dollars par mois). Ces hommes et ces femmes, qui prennent la place du père, de la mère, du prêtre et de la nourrice, dans le nouvel ordre social créé par l'industrie, touchent ensemble entre un et deux sous par jour et par habitant des États-Unis.

C'est cette armée à laquelle nous servons chacun moins de deux sous par jour qui représente tout notre espoir en ce qui regarde demain. L'avenir de la démocratie sera avant tout son œuvre. Car ce sont les maîtres plutôt que les parents qui, spécialement dans les grandes villes et dans les communes où entrent de nombreux éléments étrangers, forment les futurs citoyens. Sans eux la Nation serait sans

défense. Il lui faudrait renforcer son armée permanente ; et, néanmoins, étant donné la somme d'ignorances, de méchancetés et d'égoïsmes individuels qui se développent dans ses vallées et débarquent annuellement dans ses ports, elle serait dans l'impossibilité de défendre son idéal.

Un auteur que j'ai déjà cité comme ayant parlé très défavorablement de Chicago, dit que le spectacle le plus touchant qu'il ait vu en Amérique était la marche des phalanges de la Nation de demain défilant devant un des généraux ou des colonels de l'armée permanente des maîtres. Cela ne se passait pas à Chicago, mais aurait tout aussi bien pu s'y passer. Il n'y avait, certes, pas longtemps que les soldats de cette phalange habitaient l'Amérique. Ils chantaient : *Sweet Land of Liberty* en marchant et en agitant leurs drapeaux, puis ils s'arrêtèrent et récitèrent ensemble en scandant leurs phrases :

« Drapeau de notre grande République, inspirateur des batailles, gardien de nos foyers ; drapeau dont les étoiles et les rayures signifient : bravoure, pureté, vérité et union, nous te saluons ! Nous qui sommes nés dans des pays lointains et avons trouvé le repos dans tes plis, nous jurons sur notre cœur, sur notre vie et notre honneur sacré de t'aimer et te protéger, toi, notre patrie, et la liberté du peuple américain, toujours ¹ ! » Peut-être la langue est-elle un peu fleurie. « Mais songez, disait le visiteur anglais, tout en traversant des rues nauséabondes, songez à l'avenir que cela promet ! Songez à la fleur de foi qui peut sortir d'un grain semé avec tant de chaleur ! »

¹ H. G. Wells, *Future in America*, p. 205.

Et ce qui, aujourd'hui, nous donne le plus lieu d'espérer, c'est que l'enseignement se préoccupe d'une façon bien plus positive de la Nation de demain. L'école du pionnier était une école de discipline et de fraternité ; et elle avait comme collaboratrice l'austère discipline du foyer et de la vie industrielle primitive, à laquelle l'enfant prenait part, même pendant ses années d'école. Mais cet enseignement, en un sens, de même que la démocratie d'alors, n'avait aucune espèce de visées au point de vue social. On tenait pour accordé que la maigre instruction reçue à l'école suffirait pour faire de l'enfant un bon citoyen ; on admettait que, sachant lire, écrire et compter, il serait conduit par son propre instinct et par le souci de ses propres intérêts à travailler, d'une manière quelconque, à l'établissement d'un bon gouvernement et à la réalisation du bonheur public. Le seul stimulant patriotique qu'il reçût à l'école, ainsi que je puis le savoir par ma propre expérience, lui venait de l'étude de l'histoire, laquelle lui inspirait la haine de l'Angleterre. A cette maigre culture a succédé un programme positif, visant très précisément le développement le plus complet possible du jeune citoyen et la formation de son esprit au point de vue social. L'école est devenue ou est en train de devenir le centre civique de la Nation.

Mais à ces huit années d'enseignement de l'école élémentaire qui d'abord étaient considérées comme suffisantes et comme épuisant, en quelque sorte, les obligations de la communauté envers les individus, l'État a, dans la région dont je parle, ajouté des années de discipline supplémentaire, les *high schools*, ou écoles supérieures, destinées, d'abord, à préparer

les jeunes gens au collège et à l'université, et ensuite à les rendre capables d'affronter tous les problèmes les plus complexes et les plus spéciaux de la vie. Ces écoles, dans la vallée supérieure du Mississippi, se multiplièrent dans des proportions extraordinaires, les écoles élémentaires leur ayant frayé la voie. Entre 1860 et 1902, seize cents de ces écoles furent établies dans la partie septentrionale de la vallée ; et c'est à peine si l'on pourrait trouver une ville de 5.000 habitants n'ayant point d'établissement d'enseignement secondaire et supérieur. Des villes de moins de 1.000 habitants, même, en sont pourvues.

Près de l'emplacement de l'ancien village des Indiens Illinois où le P. Marquette était allé exercer son ministère avant de mourir ; à l'endroit, également, où La Salle s'établit sur le rocher et réunit autour de lui les tribus indiennes, avec l'idée, selon la lettre de La Barre à Louis XIV, de fonder un royaume pour lui-même, s'élève aujourd'hui au bord de la rivière une belle ville qui porte le nom indien d'Ottawa. Et, au centre de cette ville, on voit se dresser un monument qui était pour moi la capitale d'un royaume imaginaire, du petit monde qui, pendant quelque temps fut, à mes yeux, le monde tout entier. Or ce monument n'était que l'école supérieure de la ville. Si je mentionne ce fait, c'est qu'il caractérise bien cette institution, laquelle est sortie d'un long passé et vise un long avenir ; ainsi que l'influence qu'elle exerce dans des villes ou villages par milliers, où l'école supérieure groupe autour d'elle autant d'hommes, de femmes, de jeunes gens avides de s'instruire, que La Salle groupait de sauvages autour de son château solitaire du désert.

Voilà ce que sont devenus les nids d'aigle de la Nouvelle-France. J'ai visité des vingtaines de ces écoles, à Peoria, qui fut le fort Crève-cœur; à Joliet, où se trouve aujourd'hui une des écoles les mieux installées des États-Unis; à Marquette, au-dessus du lac Supérieur, et à Chicago, où j'ai fait un jour une conférence devant 4.000 élèves d'écoles supérieures, garçons et filles. Car beaucoup de ces écoles sont mixtes. La vallée possède une école supérieure pour quelques milles carrés, et là se réunissent, pour y recevoir les graves et nobles enseignements de la démocratie, ceux qui désirent se préparer à la servir le mieux possible.

La durée des études dans les écoles supérieures est au moins de quatre ans, et, bien que les programmes varient beaucoup, on enseigne dans tous ces établissements des éléments des mathématiques, de l'anglais et des langues étrangères, à quoi on ajoute, soit des études scientifiques, soit un enseignement manuel ou commercial.

Dans la vallée du Mississipi, toutefois, les États ne se sont pas contentés de ce résultat. Avec l'encouragement des dons nationaux, toujours empruntés au domaine de Louis XIV, ils ont établi des universités, avec des collèges où sont enseignés les arts libéraux et les sciences, sans compter des écoles d'agriculture, des écoles forestières, des écoles des mines, des écoles d'ingénieurs, des écoles de pharmacie, d'art vétérinaire, de commerce, de droit, de médecine et de philosophie. Il n'y a pas un État dans la vallée qui n'ait son université, au moins sur le papier, et le plus souvent en réalité. On y admet les hommes et les femmes. Personne ne paye de frais d'études, si

ce n'est parfois un impôt théorique pour les fonctionnaires de l'État. Tels sont les grands centres stratégiques, les forteresses de la nouvelle démocratie.

Un peu en arrière du fort Cadillac, sur la rivière Détroit, se trouve la plus ancienne université de la vallée, celle de Michigan, qui a été fondée en 1837 et compte 5.805 étudiants. Je me suis trouvé parler, une fois, dans cette université à 800 candidats aux grades de bachelier et de licencié et aux diplômes de droit, de médecine, de pharmacie, d'arts libéraux et de sciences.

A peu de distance du chemin de portage qui va du Fox au Wisconsin, se trouve une autre université, l'Université Wisconsin, avec 5 970 étudiants. Il y a quelques années je siégeais dans ce beau centre d'études avec des hommes venus de toutes les parties du monde pour lui offrir leurs félicitations à l'occasion de son jubilé. Et ces hommes portaient des robes de soie, moins ornées, toutefois, que celle de Nicolet quand il était venu pour traiter avec les Winnebagoes qu'il croyait être des mandarins chinois. J'ai vu là des jeunes gens recevoir leur diplôme pour des thèses se rapportant à la poésie d'un jeune poète grec sur le *pancréas d'un chat*. Un peu plus tard je passai un mois à travailler dans la bibliothèque de cette même université et la trouvai mieux montée en ce qui concerne le sujet dont je m'occupais que toutes les autres bibliothèques d'Amérique, y compris celle de l'Université Harvard qui, pourtant, possède toute la collection Parkman.

Dans aucun autre centre d'études des Etats-Unis on n'est plus profondément animé de l'idée d'ins-

truire le peuple directement qu'à l'Université Wisconsin. On y manque, il est vrai, comme dans la plupart des universités de l'Ouest, de l'influence exercée par les arts qui ont leur centre à Paris. On y manque sinon d'initiative, du moins de ce désintéressement absolu qui caractérise les hautes études françaises. Mais je n'ai rencontré nulle part en Amérique d'aussi belles promesses en ce qui concerne la démocratie de demain.

Derrière les chutes de Saint-Antoine sur le Mississippi, lesquelles ont été décrites et baptisées par le frère Hennepin, se trouve l'Université de Minnesota qui a 6.642 étudiants. Le principal dieu des Sioux était supposé vivre sous les chutes, et Hennepin raconte dans son journal qu'il entendit, du chemin de portage qui contournait les chutes, un Indien haranguer d'une voix haute et sur un ton de lamentation l'Esprit, à destination duquel il venait de suspendre aux branches d'un arbre un vêtement fait de peaux de castors. Le plan des bâtiments, soit déjà construits, soit encore à l'état de projet, qui occuperont cet emplacement, vous ferait comprendre mieux qu'une heure de description ce qu'un seul Etat a pu faire ou se propose de faire sur ce chemin de portage de Saint-Antoine de Padoue, sur ce même chemin où, en remontant de la durée d'une vie humaine, on trouverait des sauvages en train de sacrifier des peaux de castors au dieu du Mississippi. On voit aujourd'hui beaucoup de grands laboratoires et de bâtiments universitaires sur ce rivage élevé. Mais on se propose d'en construire encore une vingtaine d'autres. Et cette importante université démocratique, où l'on étudie les lettres, les sciences, le

droit, la médecine, logera dans les siècles futurs, non seulement le dieu apaisé du Mississipi mais des représentants de toutes les sciences que l'on cultive à Paris, où que l'on cultiva jadis à Padoue, dont le saint est honoré par les chutes du fleuve. Lorsque l'église de la Sorbonne fut construite sur l'ordre de Richelieu, les prêtres français étaient en train de frayer la route pour cette université du Nouveau-Monde sur les bords du lac Supérieur. Certaines terres de cette région ferrugineuse qu'ils exploraient ont été données à la nation pour doter l'université. On ne pensait pas alors que ces terres eussent beaucoup de valeur, puisqu'on avait commencé par vendre les forêts et les terres de culture. Il y a moins de quinze ans qu'un train chargé de minerai de fer est descendu de cette région à Allouez, ville située sur le lac et qui a reçu le nom du P. du Saint-Esprit. Et, aujourd'hui, les terres appartenant à l'université sont estimées de 30 à 50.000.000 de dollars ¹.

On peut suivre le fleuve Colbert d'un bout à l'autre, et remonter ses affluents jusqu'à leurs sources, sur la rive droite et sur la rive gauche, et, dans tous les Etats, on découvrira des forteresses semblables à celle dont je viens de parler. Dans l'Etat d'Iowa se trouve une université qui compte 2.255 étudiants. Dans l'Illinois il y a une université qui possède 4.330 étudiants ; et il en est ainsi jusqu'au Texas où La Salle a été assassiné, et où l'on est en train d'organiser une université qui sera un jour la plus grande et la plus riche de toutes. Ces universités, auxquelles il convient d'ajouter plusieurs vingtaines d'institu-

¹ *Forty Years at the University of Minnesota*, p. 243.

tions et fondations particulières gouvernées par ce même souci du bien public qui règne dans les universités d'Etat, font voir avec quelle sollicitude envers les générations futures, les descendants géographiques des Français remplissent aujourd'hui leur devoir, et cela à l'endroit même où, hier à peine, Allouez, Marquette, Hennepin, Du Luth, Radisson, Groseilliers et le sieur de La Salle ont enduré les plus dures souffrances et la mort.

Les chemins ouverts par les explorateurs se sont multipliés; ils sont devenus, non seulement des rues urbaines, de grandes routes et des chemins de fer, mais encore des chemins circulaires permettant de faire le tour de la sagesse humaine, des sciences qui nous arrivent de Paris, Oxford, Berlin, Bologne et Salamanque, de même que les étudiants des universités américaines sont composés d'une réunion de tous les peuples. Perrot a dit la vérité, bien plus qu'il ne se l'imaginait lorsqu'il a déclaré aux sauvages du Wisconsin : « Je ne suis que l'aurore du jour. » Et le chef indien qui, le premier des êtres humains, a reçu des Européens sur l'autre rive du Mississipi a prédit l'avenir lorsqu'il a dit que la terre était devenue plus belle, depuis que les Français étaient venus.

Ainsi, l'école élémentaire, dont la fréquentation est obligatoire pour tous les enfants; l'école supérieure, ouverte à tous, garçons et filles, sans distinction de race, de religion ni de fortune; et, pour couronnement, l'université, accessible à tout jeune homme et à toute jeune fille possédant l'ambition et la persévérance nécessaires pour faire leur chemin jusqu'aux frontières du monde intel-

lectuel, et pour triompher des difficultés de la route. Car je compare volontiers les universités aux terres libres qui bordaient la vallée du Mississipi, si ce n'est que les frontières du monde intellectuel sont de nature à reculer indéfiniment. Il y aura toujours, pour les nouveaux occupants, une frontière par delà la portée du télescope qui rend le monde plus petit et du microscope qui le rend plus grand; par delà la parole écrite et la parole articulée, les quantités inconnues et les philosophies de la vie. N' imaginez-vous pas des champs sans limites s'ouvrant au delà même de ces champs visibles de la fortune, où les hommes du creuset et de la cornue sont en train de guider les nouveaux fermiers?

Les savants et les littérateurs de l'Ouest ne se contentent guère plus que les pionniers d'autrefois d'habiter un monde restreint : leur science est cosmopolite. Et les immigrants de la première heure souhaitent également d'aller toujours de l'avant, quelques-uns vers les frontières les plus éloignées et les plus inexplorées du savoir, et tous, au moins, vers un champ situé plus loin que leur champ ancestral.

Je ne songe pas en ce moment à la contribution que toutes ces institutions scientifiques de l'Amérique pourront apporter au progrès de la science en général. Cette contribution sera certainement considérable, mais il est impossible de l'évaluer. Je ne songe pas non plus, principalement, aux avantages matériels que l'industrie pourra en tirer. Je crois bien que c'est une découverte bactériologique, connue sous le nom d'expérience de Babcock, et d'où résulteraient de grands progrès dans la fabrication du

beurre, qui valut à l'Université de Wisconsin le premier appui sympathique et pécuniaire du Gouvernement. Et la découverte faite par un professeur d'une université de l'Ouest d'un moyen d'inoculer un virus mortel à un insecte qui détruisait le blé et l'avoine, valut à ce professeur le titre de chancelier et procura m'a-t-on dit, à son université, des aménagements plus libéraux. Mais ces résultats et ces gloires, dont il ne convient pas de diminuer l'importance, je ne saurais les cataloguer ici. Je songe en ce moment à la portée sociale de ce grand système d'éducation publique, qui, constamment, se préoccupe du lendemain. Je songe, dans une certaine mesure, aux grands marchés cosmopolites de l'avenir, auxquels ces cours d'études conduisent, tout comme les bateaux et les chemins de fer ; je songe à la littérature future, peut-être, mais surtout au bonheur plus élevé dont on jouira dans la région dont nous nous occupons, et au triomphe de l'idéal démocratique. Je songe à l'homogénéité morale que ces institutions créées par le peuple lui-même sont en train d'établir, homogénéité au sein de laquelle les talents individuels et désintéressés pourront se développer mieux que partout ailleurs dans le monde.

Démocrite disait, il y a plus de deux mille ans : « L'éducation et la nature sont semblables. Car l'éducation transforme l'homme et, en le transformant, elle crée en lui une nouvelle nature. » L'Etat, avec ses trois institutions : 1° l'école élémentaire ; 2° l'école supérieure ; 3° le collège et l'université, conserve sous sa garde pendant quinze, seize ou dix-sept ans un grand nombre d'enfants qui reçoivent ses enseignements. Par ses enseignements il crée chez ces

enfants une nouvelle nature quels que soient l'origine de leurs parents et le lieu de leur naissance. On trouve, dans les noms de beaucoup d'enfants qui franchissent le seuil de l'école, des souvenirs des forges, des arbres, des champs de roses et des montagnes d'or de l'Europe, voire même des déserts de l'Asie. Des réminiscences de langues étrangères subsistent dans les muscles qui font mouvoir leur langue, et se font sentir dans la formation de leur organe de la parole. Comme les anciens Ephraïms sur les gués du Jourdain, ils ne peuvent pas articuler certains mots. Et des souvenirs de persécution et de servage se trahissent encore dans l'attitude physique et dans la mentalité de quelques-uns d'entre eux. Mais tous renaissent, avec une certaine généalogie impersonnelle, plus riche, féconde et sublime que ne le seraient des hérédités purement individuelles. Cette généalogie, comme celle des enfants de Deucalion, remonte à la création de la terre elle-même : elle commence avec le sol vierge.

J'ai bien souvent répété à quel point j'avais remarqué que toutes les différences artificielles disparaissent, lorsque, par exemple, Smith (Anglais), Schmidt (Allemand), Cohen (Hébreu), Coletti (Italien), d'Artagnan (Français), Mac Grégor (Ecossois), Olson (Scandinave), Mac Carthy (Irlandais), et Winslow (vieil Américain) voyagent de compagnie à travers les parasanges de l'Anabase, ou bien lorsqu'ils suivent ensemble César dans la Gaule, ou mesurent ensemble un cercle solaire, ou construisent un arc, ou font en commun une des mille choses qui n'ont aucun caractère national, aucun rapport à la question de races. Un assemblage d'enfants aussi disparate

peut être considéré comme un extrême, mais il n'est pas sans précédent, et l'Etat a le devoir d'y conformer son idéal.

Je n'ai rien dit encore et ne saurais songer à parler ici des méthodes d'enseignement et de cet enseignement en général : de son insuffisance, de ses lacunes sur bien des points ; de son manque d'égard pour la forme et la couleur et du besoin qu'il aurait, sous ce rapport, de subir l'influence française ; de ses tendances utilitaires et de sa rapidité vertigineuse. Tout ce que j'ai voulu démontrer, c'est que, dans la vallée du Mississippi, règne, non seulement un esprit plus démocratique, au point de vue moral et politique, que dans toute autre partie de l'Amérique, si l'on excepte l'étroite bande qui borde le Pacifique, mais qu'il y règne encore un souci plus constant de ce que sera la nation future.

J'ai parlé du lingot d'acier incandescent, répandu dans la vallée enfumée où s'élevait jadis le fort Duquesne, comme d'un symbole du nouveau métal humain, ce métal formé d'un mélange d'hommes appartenant à toutes les races, à toutes les traditions, à toutes les tendances idéales et religieuses, et qui représente le travail sur le Nouveau Continent. Mais, dans un ciel plus limpide, je vois briller un symbole plus encourageant encore : c'est la maison d'école, le lieu où se réunissent les esprits invisibles, l'endroit où, sur un fond blanc, se dessine l'avenir.

Les historiens ont rapporté les origines de ces institutions à la Nouvelle-Angleterre, à l'Angleterre, à l'Allemagne, à la Grèce. Mais ils ont oublié que c'est la France qui est venue la première et qui a

fécondé les champs scolaires. C'est pourquoi je souhaiterais que là-bas, dans cette vallée, une fois l'an, l'école et l'université pussent être ramenées en arrière et être invitées à considérer les hommes qui ont tout aventuré pour la plus grande gloire de Dieu et la majesté de la France, et qui ont découvert, par surcroît, ce territoire où la liberté et la fraternité humaines devaient atteindre leur apogée.

Ma pensée personnelle me reporte à l'endroit, où, près de la rivière Saint-Charles, Cartier dut abandonner et enterrer son bateau qu'il ne pouvait ramener en France parce qu'il avait perdu un trop grand nombre de ses hommes. C'est dans ce même endroit que Montcalm a rassemblé les restes de son armée après la défaite des plaines d'Abraham. Pour un temps s'est dressée là une construction faite de planches extraites de la forêt, que l'on avait cimentées avec de la boue et recouvertes de longues herbes de la prairie. C'était la résidence de Notre-Dame-des-Anges, la demeure d'ou partirent les premiers martyrs qui se dirigèrent vers l'Ouest. Ce fut, dit Parkman, le berceau de la grande mission de la Nouvelle-France. Je vois dans cette construction l'ancêtre de l'Université dans la vallée de la Nouvelle-Démocratie.

CHAPITRE XVII

LES « HOMMES DE TOUJOURS »

Quand on voyage le long du cours inférieur du Saint-Laurent, on voit les étroites bandes de terrain qui formaient jadis les grandes seigneuries alterner comme des rubans de différentes couleurs, verts, or ou bruns, et s'échelonner le long de l'ancien lit du fleuve de Cartier et de Champlain. On trouve sur chacune de ces bandes de terrain, un peu en retrait du fleuve, un cottage pittoresque et couvert, non d'un toit de cailloux comme ceux que décrit Longfellow en parlant de l'Acadie, mais d'un toit normal. Tout autour s'étalent les dépendances. Dans chaque bande de terrain, également, il y a une pièce de terre couverte de gazon pour le cheval, une autre labourée et réservée à la culture du blé, du maïs ou des légumes, exactement comme dans les petites fermes des paysans de Normandie sous le règne des rois de France, et une autre, enfin, boisée, pour fournir le bois de chauffage. Chaque bande, avec ses trois sections, forme une seigneurie en miniature. Tout y est bien en ordre. On sent que nul bouchon de foin n'est perdu, que chaque arbre est surveillé avec sollicitude, comme un enfant, et que, quoi qu'on enlève

au champ, on fait en sorte qu'il ne soit jamais appauvri. Quand un propriétaire meurt, il laisse son petit lopin de terre absolument tel qu'il l'avait trouvé. Ces gens ne se pressent pas : ils marchent du pas de leurs bœufs. Ils se contentent visiblement de ce qu'ils possèdent et le conservent à force d'économie. Ils ne dépensent qu'avec prudence aujourd'hui et épargnent pour demain ; non pour l'avenir de la nation, mais pour l'avenir de la famille. Ils sont ostensiblement individualistes, conservateurs et pères de familles avant tout : la nation, pour eux, ne vient qu'après.

A côté de ce portrait, j'en tracerai un autre. Plus loin, à l'autre extrémité de la vallée du Mississipi, on trouve tout l'opposé. Au cours des vingt-deux dernières années certains morceaux de terre ont été achetés aux Indiens par le gouvernement américain, et, qu'il me soit permis de le dire en passant, le gouvernement a tâché, dans ce marché, de traiter loyalement avec les Indiens. On a pu commettre certaines erreurs ; mais j'affirme que, contrairement à ce que j'ai entendu dire à Paris, la Nation, dans ses rapports récents avec les Indiens, les a peut-être appauvris mais ne les a point dépouillés. Tous ces terrains ont été livrés à la culture, le reste du domaine public immédiatement utilisable se trouvant déjà occupé. Lorsque en 1889, le premier de ces territoires, comprenant environ deux millions d'acres, fut approprié, vingt mille individus attendaient hors de ses limites, les uns sur des chevaux de selle, les autres dans des voitures, et d'autres enfin dans des wagons de chemin de fer. Dès que le signal fut donné, il y eut une course à travers les bornes du territoire, et

une lutte à qui s'emparerait le premier des fermes ; en même temps que s'élevait, lorsque le train eut atteint les emplacements destinés à priori à devenir des villes, une autre lutte entre ceux qui étaient venus en chemin de fer pour obtenir des lots de terrains à bâtir. A la fin de la première journée la capitale future de ce pays, qui depuis sept ans formait déjà un État, avait une population de plusieurs milliers d'habitants, logés provisoirement sous des tentes ; et, au bout de cent jours, cette population avait atteint le chiffre de quinze mille habitants, pour la plupart masculins. La ville possédait déjà tout un système d'électricité en plein fonctionnement, une entreprise de tramways, des rues, des avenues, des parcs, des boulevards, des magasins et des ponts, 4.000 maisons en construction, 5 banques, 15 hôtels, 50 épiceries, 6 ateliers d'imprimerie et 3 journaux quotidiens. Cette activité forme, n'est-il pas vrai, un contraste frappant et désagréable avec le calme de la vie paisible que l'on mène sur le Saint-Laurent. En fait, on peut dire que tout le terrain utilisable, à savoir environ 2.000.000 d'acres, avait été enlevé en l'espace de quelques jours.

Plus tard, lors de la répartition d'un autre lot de terrain, cent mille personnes prirent part à la course, cherchant à s'emparer d'une portion du dernier domaine public. Or de telles scènes font voir avec quelle âpreté on se dispute les champs dorés, les montagnes ferrugineuses et les puits de pétrole, avec quelle hâte on s'empresse de tirer de la terre tout ce qu'elle nous offre, pour le convertir immédiatement en richesse. C'est un peuple de rudes et impatients précurseurs, producteurs et poètes, qui se montrent

avides aujourd'hui, mais qui en arriveront volontiers à dépenser largement pour l'avenir en construisant des écoles et des universités ; en augmentant les fonds communs et en multipliant les fonctions publiques ; en répandant les institutions philanthropiques dans un pays où régnait naguère un individualisme, sinon absolument égoïste, du moins n'admettant d'autre solidarité entre les hommes que celle qui résulte du voisinage.

Mais l'habitant de l'autre extrémité de la vallée du Mississipi n'a d'égards ni pour lui-même ni pour la généreuse nature qui l'entoure. Il ne ménage rien. Il est prêt à dépenser tout ce qu'il possède et tout ce que la nature met à sa disposition, soit pour en jouir aujourd'hui, soit en vue de la jouissance de demain, et cela, dans une certaine mesure, d'une manière désintéressée. Ce qu'il ne veut pas faire, c'est économiser. Il vit imprudemment (*rangerously*, comme il dit), et prend à son compte tous les risques. Sa prévoyance pour l'avenir n'est ni celle d'un avare ni celle d'un père de famille. Il semble animé de zèle pour le bien d'autrui et pour le bien commun. Je crois que l'État d'Oklahoma, dont le territoire est le dernier qui ait été ajouté au domaine public et l'un des derniers inscrits sur les rôles des États, a montré, dans sa Constitution et ses lois, plus de générosité envers ses enfants qu'aucune autre division des États-Unis. Il a réservé, non seulement les sections 16 et 36, dans chaque district, pour les écoles publiques, mais encore deux sections de plus par district pour des usages de même nature. Son idée est toujours de travailler pour l'avenir, mais de ne rien économiser, de ne rien amasser.

Le père de famille conservateur des bords du Saint-Laurent, immobilisé dans son sillon, a pris l'habitude d'épargner, parce que s'il ne léguait à ses enfants et petits-enfants qu'un terrain épuisé ceux-ci se trouveraient dépouillés de leur héritage personnel et légitime : l'homme subitement enrichi de l'Oklahoma exploite et dépense avec prodigalité, par suite de sa confiance sublime dans les ressources infinies de la nature et dans la capacité des futures générations.

Les naturalistes, les forestiers, les physiographes, les géologistes, au cours des quelques dernières années, ont bien fait entendre des avertissements. Ils ont expliqué que les montagnes de la France, de l'Espagne et de la Chine ayant été en grande partie déboisées, la provision de bois à brûler de ces pays ne correspond plus à l'importance de leur population¹; qu'en Espagne et en Italie, bien qu'on soit dans des pays chauds, le peuple souffre plus du froid que le peuple américain, par suite du manque de chauffage²; que la moitié de la population du globe se couche avec la faim³, ou, en tout cas, est insuffisamment nourrie pour pouvoir affronter le travail du lendemain. Mais bien peu de personnes ont tenu compte de ces avertissements, si ce n'est dans les fermes isolées des collines et des petites vallées. La France, l'Italie, l'Espagne, la Chine semblaient des pays bien lointains. L'optimisme, entretenu par l'apport de nouveaux acres de terrain et par la découverte de

¹ C. R. Van Hise, *Conservation of Natural Resources in the United States*, p. 3.

² C. R. Van Hise, *Conservation of Natural Resources in the United States*, p. 2.

³ C. R. Van Hise, *Ibid.*, p. 3.

nouvelles mines, se refusait à tenir compte du danger. Des granges étaient démolies pour faire place à de plus grandes et l'on continuait à dépenser avec d'autant plus de prodigalité pour les besoins de l'heure et du jour.

Alors les savants pénétrèrent davantage au cœur du sujet dans leurs études et leurs statistiques. Voici quelques-uns des faits les plus inquiétants qui ressortent des observations faites dans les laboratoires et les stations d'expériences, et qui sont arrivés aux oreilles du peuple :

Les mines de charbon des États-Unis, situées presque exclusivement entre ou sur les limites du bassin du Mississipi, soit à l'Est, soit à l'Ouest, étaient considérées comme inépuisables, étant donné la quantité de charbon consommée il y a quarante ou cinquante ans. Mais la consommation par tête a été portée d'une tonne environ en 1870, jusqu'à cinq ou six tonnes en 1907¹. En 1908, 7.240.000.000 de tonnes² avaient déjà été enlevées à la mine et plus de 10.000.000 de tonnes avaient été gâchées pour l'extraction des 7 billions de tonnes utilisées. On peut se rappeler la prédiction que j'ai déjà citée plus haut, et selon laquelle, au cas où l'extraction du charbon et les pertes qu'elle entraîne continueraient à augmenter dans les proportions où elles l'ont fait durant les trente ou quarante dernières années, ces mines de charbon, soi-disant inépuisables, seraient détruites en cent cinquante ans, c'est-à-dire vers l'année 2050³.

¹ Van Hise, p. 23.

² Van Hise, p. 25.

³ Van Hise, p. 25.

Cette statistique est pareille à celle des gardiens des murs d'une ville qui, au lieu de se tenir sur les hauteurs et de regarder dans leurs télescopes, resteraient penchés sur leurs microscopes et sur des tables de chiffres. Cent cinquante ans, de loin, cela semble une longue période, mais il n'y a pas beaucoup plus longtemps que les explorateurs français ont vu des indices de gisements de charbon dans cette vallée, le long de l'Illinois ; et, ainsi que les savants l'ont indiqué, nous n'avons aucune raison de compter que du charbon qui a mis des milliers ou des millions d'années à se faire, doive, de même, mettre des milliers d'années à être consommé.

Les puits de pétrole et de gaz naturel de l'Amérique sont également situés dans le bassin ou sur les confins de la vallée du Mississipi. Je crois que cette huile jaillissant des rochers a été découverte pour la première fois au cours de l'expédition de Céloron, dans cette vallée étroite de la *Belle-Rivière* que le P. Bonnecamp trouvait si sombre⁴. Si nous suppo-

⁴ Le gaz naturel et les sources chaudes furent connues de bonne heure par les pionniers français et les Jésuites qui pénétrèrent dans les pays des Iroquois, ainsi que le montrent ces extraits :

« C'est durant cet intervalle que, pour tuer le temps, j'allai avec M. de La Salle, sous l'escorte de deux Indiens, à quatre lieues environ au sud du village où nous étions, pour voir une source très extraordinaire. Sortant d'un rocher de hauteur moyenne, elle forme un petit ruisseau. L'eau est claire mais a une mauvaise odeur comme celle des marais minéraux de Paris lorsque la boue du fond est remuée par les pieds. J'en approchai une torche et cette eau prit feu immédiatement, brûla comme de l'eau-de-vie et ne s'éteignit que lorsqu'il tomba de la pluie. Cette flamme est chez les Indiens un signe d'abondance ou de stérilité, selon qu'elle montre telle ou telle qualité. On n'y trouve ni soufre, ni salpêtre, ni

sons que toutes les mines de pétrole sont actuellement découvertes et que leur exploitation continuera à augmenter avec la même rapidité, la provision de pétrole sera épuisée dans vingt et un ans, c'est-à-dire en 1935 ; et, en admettant que l'exploitation n'augmente pas, on aurait encore du pétrole pour quatre-vingt-dix ans¹ et du gaz naturel pour ving-cinq ans².

Le fer, que les Indiens adoraient comme un esprit quand ils le virent pour la première fois dans les mains des Français, et qu'ils considéraient comme si précieux que le nom qu'ils lui donnaient signifiait :

aucune matière combustible. L'eau n'a même aucun goût, et je ne puis imaginer et proposer qu'une explication, à savoir qu'elle devient combustible en traversant des terres chargées d'aluminium. » *Journal de Galinée*, 1669. Dans *Marshal, Historical Writings*, p. 309.

« ... La flamme que l'on rencontre dans la direction de Sonnontouan n'est pas moins merveilleuse, car l'eau est de même nature que le sol environnant, lequel n'a besoin que d'être mouillé pour produire des flammes de soufre caractérisées lorsqu'on le frappe violemment et dégage du soufre si on le fait bouillir. Lorsqu'on arrive plus près du pays des *Chats*, on trouve de l'eau lourde et épaisse qui prend feu comme de l'alcool et qui brûle en formant des bulbes enflammées quand on y met le feu. Elle est, de plus, si oléagineuse que tous les sauvages s'en servent pour oindre leurs têtes et graisser leurs corps. » *Jesuit Relations*, 1657, 43, 201.

Pierre Boucher (Gouverneur des Trois Rivières en 1653-8 et 1662-7) mentionne en ces termes les produits minéraux du Canada dans son *Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle France* (Paris, 1664), chap. I.

« Des sources d'eau salée ont été découvertes d'où l'on peut extraire du sel excellent et il y en a d'autres qui dégagent des minéraux. Il y en a une dans le pays des Iroquois qui produit un liquide épais ressemblant à de l'huile et employé en guise d'huile pour beaucoup d'usages. » *Jesuit Relations*, vol. 8, p. 289.

¹ Van Hise, p. 48.

² Van Hise, p. 36.

« toute espèce de dieux », a également été enlevé à ses anciens gisements avec une hâte fiévreuse. Joliet et Marquette avaient vu des dépôts de ce minerai près de l'embouchure de l'Ohio en 1673, mais l'exploitation de cette denrée, qui gisait parmi les rochers depuis des milliers d'années, n'a commencé qu'un siècle et demi plus tard. Et, maintenant que ces champs ont été découverts et exploités, leur exploitation va tellement s'accéléralant que, si elle continue à se précipiter comme elle l'a fait depuis trente ans, dans l'espace de trente autres années tout le minerai disponible et de bonne qualité aura été transformé en fer en gueuse, en plaques d'acier, en ponts, en bateaux de guerre, en *gratte-ciel*, en locomotives et en toutes sortes d'autres objets¹.

Les forêts des États-Unis, ces forêts primitives auxquelles le poète Longfellow a emprunté le murmure de leurs pins et de leurs hautes herbes pour chanter la triste histoire des Acadiens, contenaient approximativement 1.000.000.000 d'acres de terrain². Cette région ne coïncidait pas exactement avec la vallée du Mississipi, mais elle était aussi étendue. De cette grande ombre bienfaisante qui se projetait sur le continent, tantôt y tempérant la chaleur, tantôt l'abritant contre le froid, tantôt retenant les eaux débordantes, il ne reste aujourd'hui que 65 p. 100 quant à la superficie, et qu'une moitié à peine en ce qui concerne le bois de commerce. Ainsi 500.000.000 d'acres de forêts ont été épuisés en un siècle et demi³.

¹ Van Hise, p. 68.

² Van Hise, p. 210.

³ Van Hise, p. 210.

Considérons maintenant le sol en lui-même, le sol symbolisé par la motte de terre que Saint-Lusson éleva vers le ciel à Sault-Sainte-Marie en ce jour de l'année 1671 où il prit possession de tout le pays qui sépare les mers du Nord, de l'Ouest et du Sud. Tout d'abord il perd par érosion 610.000.000 d'yards cubes chaque année¹. Cette perte, qui serait insignifiante pour une courte période, devient considérable pour une longue période et diminue sensiblement l'étendue de la terre nourricière. De plus, il y a une déperdition d'azote, de potasse, de phosphore, substances dont les fermiers ignoraient encore les noms il y a quelques années. La production moyenne des fermes n'a pas diminué en apparence dans les États-Unis pendant les quarante dernières années; mais on doit se rappeler qu'au cours de cette période, de nouvelles terres vierges ont été livrées à la culture et que leur abondante production a servi à maintenir la moyenne de la production générale. Un homme compétent assure que, si l'on considère le pays région par région et district par district, on est amené à conclure que, jusqu'ici, la fertilité du sol a diminué dans la moitié de notre pays². On voit par là que le peuple américain ne craint pas de savoir la vérité et s'efforce de remédier au mal.

En un sens, le domaine public s'est évanoui : ce qu'il y avait de mieux comme terrain a été pris ou occupé. Mais si ce terrain doit faire croître avec ses moissons un tel sens et un tel respect de la chose

¹ Van Hise, p. 307, cité par W. J. Spilmann, *Rapport à la Commission nationale de Conservation*, 3, 257-262.

² Van Hise, p. 299.

publique, nous pourrions dire que la France aura fait don à l'Amérique d'un trésor infiniment précieux, plus précieux même que ne l'étaient les territoires découverts par ses explorateurs.

Le castor, que les Français considéraient comme la principale richesse de la vallée, ne fournit plus qu'un synonyme du mot industrie. Un des Etats de l'Union est appelé l'*Etat du castor*, peut-être en souvenir de l'époque des castors, mais plutôt, sans doute, pour caractériser l'activité particulière de ses habitants, qui rappelle celle des castors. Les peaux de buffles, dont La Salle avait apporté un spécimen à Paris, sont aujourd'hui un objet rare, un objet de curiosité, dans la vallée du Mississipi, presque autant qu'ils l'étaient en France en 1680. Les bêtes sauvages se sont réfugiées sur le flanc des montagnes et, seuls, les animaux domestiques vivent près des demeures des hommes.

Quant aux cours d'eau qui ont porté les Français, un grand nombre d'entre eux se sont desséchés ; d'autres sont dans le désespoir et les larmes, à demi bancs de sable, à demi torrents : ils pleurent les forêts disparues, disent les savants ; ils pleurent les jours de l'occupation française, dirait un poète. Ainsi les rivières semblent dire : « Où sont les temps de Marquette, et du fleuve de l'Immaculée Conception ? », tandis que les prophètes de la science s'écrient, comme jadis s'écriaient les prophètes de l'inspiration : « O vallée aux cent mille cours d'eau, vallée dont les rochers, le fer, la terre, attendaient depuis des millions d'années ! O vallée qui ne connais l'homme que depuis un siècle ! Tes richesses accumulées pendant tant de siècles ont été dépensées

en un jour. Tes champs se sont dénudés comme autrefois Gaza. Tes arbres ont descendu le cours du fleuve. Ton fer s'est écoulé comme du sang, de tes montagnes. Le ciel s'est rempli de fumée ; la terre a été entraînée vers la mort. Le sol vierge a disparu. Il n'y a plus de mines pour satisfaire nos besoins. Le centre du pays est maintenant pareil à ses frontières ; et le nouveau est devenu semblable à l'ancien. »

Cette prédiction, toutefois, n'a rien de fatal : ce n'est pas une lamentation définitive et sans espoir. La manière dont on pourra remédier au mal nous apparaît clairement.

Si je ne voulais mentionner que ce qui a été fait jusqu'ici pour répondre à une telle menace, je n'aurais que peu de choses précises à dire. Mais, en donnant au lecteur la liste des avertissements et recommandations auxquels cette menace a donné lieu, je lui fournirai une indication de ce qui, vraisemblablement, sera fait dans l'avenir. Car les habitants de la vallée du Mississipi n'ont aucune envie de laisser leur sol devenir pierreux, même pour donner du pain aux enfants des autres, qui leur en réclament ; non plus qu'à faire de leurs cours d'eau le véhicule de toutes les maladies, pour le plaisir de fournir du poisson à ceux qui en désirent.

Voici quelques-uns des conseils qui ont été donnés en vue de la conservation des richesses du pays :

Charbon : Les déchets qui résultent de l'extraction du charbon, et qui représentent actuellement de 50 à 150 p. 100 de la quantité du minerai extrait, pourront être réduits à 25, 15 et 10 p. 100, si l'on prend soin de commencer par extraire les couches

supérieures et d'utiliser le poussier¹. Le gaspillage du charbon dans la fabrication du coke pourra être évité par l'emploi de fourneaux appropriés. On a calculé qu'une économie de 50.000.000 de dollars pourrait être réalisée grâce à cette substitution². La perte énorme (20 ou 30 p. 100 de la force motrice³ et 99 p. 100 du pouvoir éclairant⁴ du charbon) qui résulte d'une combustion imparfaite pourra être grandement réduite par l'emploi d'un tisonnier mécanique et par d'autres moyens. L'usage des machines à gaz au lieu de machines à vapeur⁵, l'emploi de la force hydraulique, le mélange de dioxyde de carbone à l'air pour adoucir le climat sont des moyens propres, également, à prolonger la vie du charbon. La vallée recèle encore 99 p. 100 de sa provision initiale : il n'est donc pas trop tard⁶.

Pétrole : La durée probable de la quantité de pétrole pourra aller au delà de 90 ans si l'on en limite l'usage au fonctionnement et au graissage des machines et à l'éclairage, et si l'on en interdit l'exportation⁷.

Gaz naturel : Sa flamme, sans doute, n'est pas inépuisable ; mais on pourra en prolonger la durée si l'on met fin à un prodigieux gaspillage. En 1907, 400 billions de pieds cubes furent consommés et une

¹ Van Hise. p. 26-27.

² *Id.*, p. 28.

³ *Id.*, p. 29-30.

⁴ *Id.*, p. 32.

⁵ *Id.*, p. 31.

⁶ Voir, *The Coal Resources of the World. International Geological Congress, 1913.*

⁷ Van Hise, p. 50-51.

quantité presque égale fut perdue, pour cause de défaut de surveillance des puits et de fuites dans les tuyaux¹.

Fer : (avis concernant également, dans une moindre mesure, l'or, l'argent et les autres métaux). Le fer, qui ne succombe pas à l'usure comme le charbon, l'huile minérale et le gaz naturel, mais qui perd de sa valeur à chaque transformation lorsqu'il change de destination, n'a besoin que d'être exploité et consommé avec économie². On devra, toutes les fois que la chose sera possible, le remplacer par des matières non métalliques et existant en quantité inépuisable, telles que la pierre, la terre glaise, le ciment³. Toute parcelle de fer devrait être conservée pieusement, proclament les théoriciens, ainsi que le faisaient les Indiens qui considéraient ce métal comme un trésor. Il est possible que nous n'utilisions pas nous-mêmes ces déchets ; mais les générations futures en auront besoin et les feront refondre pour leur usage : nous n'en sommes que les dépositaires⁴.

*Forêts*⁵ : On recommande de ménager le bois dans l'abatage des arbres (25 p. 100 des arbres ayant déjà été abattus), dans le sciage, le rabotage et l'ex-

¹ Van Hise, p. 58.

² Van Hise, p. 68.

³ J'ai étudié au jour le jour, pendant des semaines, la construction d'un grand édifice à Paris, et j'ai constaté qu'on y employait très peu de fer en comparaison de ce que l'on emploie à New-York. Nous en viendrons à faire comme on fait, en Europe.

⁴ *Iron ores. Resources of the World*. International Geographical Congress, 1910.

⁵ Van Hise, p. 223-262.

traction de la résine. Le gaspillage occasionné par cette dernière opération est très sensible et pourrait être complètement évité. On recommande également de limiter la demande de planches en établissant sur les arbres un droit protecteur ; on recommande d'utiliser tous les produits secondaires (la science, en cela, certainement, viendra à notre aide). On recommande des précautions contre les incendies et l'organisation nécessaire pour s'en rendre maître ; le reboisement ; le respect des forêts là où elles sont indispensables, par exemple sur le sommet et les pentes des montagnes, afin d'empêcher les inondations et l'érosion. La France, sous ce rapport, donne un magnifique exemple, car elle fait le projet de maîtriser 3.000 torrents des Alpes, des Pyrénées, des Ardennes et des Cévennes, en partie, au moins, grâce au reboisement. 700.000 francs ont déjà été votés à cet effet, sur 40.000.000 qui seraient nécessaires¹. L'Italie, par suite de la destruction toujours plus considérable opérée par le Pò, a commencé à reboiser les Apennins sur une étendue d'un million d'acres de terrain. La lutte contre les maladies des arbres, contre les insectes nuisibles, et la substitution d'autres matériaux au bois de construction sont également recommandées. Le dernier procédé a pour résultat, non seulement de ménager les arbres, mais d'éviter les pertes dues aux incendies.

*Terre*² : Pour éviter les pertes par érosion, on recommande de surveiller l'eau et d'opérer une cul-

¹ Van Hise, p. 247.

² Van Hise, p. 307, 352.

ture profonde et un labourage circulaire autour du terrain à protéger. On recommande en outre de rendre à la terre du salpêtre et du phosphore, par la rotation des grains, par des engrais et par l'électricité ; de détruire les insectes, les mammifères et les vers nuisibles ; d'amender les terres humides et d'importer de nouvelles variétés de graines.

Eau : On recommande d'utiliser l'eau davantage dans les endroits où les autres sources de force motrice sont épuisées par l'usage. On croit que sur la force de 25 millions de chevaux que fournit actuellement le charbon, on pourrait en emprunter 15 millions à l'eau, et cela en réalisant une double économie, car on épargnerait par cette substitution, non seulement 180.000.000 de dollars, mais 150.000.000 de tonnes de charbon, qui seraient réservées pour les générations futures¹. On recommande également le transport de cette force à longue distance, à partir, par exemple, des chutes du Niagara ; la captation des chutes, de manière à assurer la régularité de l'apport de l'eau² ; le creusement de canaux d'irrigation dans les régions arides³ et le drainage des régions humides ; l'utilisation plus générale du transport par eau, pour remplacer l'usage plus coûteux des chemins de fer⁴. Ainsi, on cherche à obliger le torrent impétueux et indiscipliné de Sisyphe à faire tourner le moulin des dieux.

C'est comme dans la vision d'un prophète de l'Écri-

¹ Van Hise, p. 147.

² Van Hise, p. 125-133.

³ Van Hise, p. 185-207.

⁴ Van Hise, p. 164.

ture sainte, qui vit paraître, pour opérer la restauration de la ville et de la campagne et l'assainissement des eaux, un homme au visage radieux tenant d'une main une corde de lin et de l'autre un mètre en roseau. Partout où l'homme enfonçait son roseau l'eau jaillissait, arrosant les endroits secs, et des rivières profondes se mettaient à couler dans les lits où précédemment on n'avait d'eau que jusqu'à la cheville. Le poisson foisonnait de nouveau dans les rivières ; la mer était débarrassée de ses impuretés ; le sel arrivait dans les endroits fangeux ; des arbres s'élevaient sur le sol, tout garnis d'un frais feuillage, et la chair devenait abondante.

De même, les prophètes modernes ont écrit leurs prédictions avec des visages qui exprimaient l'optimisme le plus radieux. Toutefois, la réalisation de leur prophétie ne peut pas venir des chiffres a priori de la statistique. Il faut, à certains arbres, cent ans pour atteindre leur plein développement ; et les digues ou les réservoirs destinés à rendre plus profond le lit des rivières ne se font pas en une nuit, comme par une brusque révolution de la nature, ou comme dans la vision d'Ézéchiël.

Néanmoins on est déjà très avancé dans la réalisation d'un programme, quand ce programme est nettement formulé. Et je trouve la preuve qu'on a senti la nécessité d'agir, dans une phrase, évidemment trop optimiste, écrite récemment par un des principaux apôtres du conservatisme : « Le besoin de ménager ses richesses, dit-il, s'est emparé de toute la Nation ».

Ce n'est pas le conservatisme du paysan des bords du Saint-Laurent, l'économie passive du père de

famille, qui ne vise que son intérêt personnel et celui de ses enfants lorsqu'il fume ses terres et les empêche d'être emportées par le courant. C'est un conservatisme actif et vraiment philanthropique, qui projette de grandes digues pour retenir les eaux, ainsi que des réservoirs pour les contenir, à raison de millions ou de billions de pieds cubes ; qui vise le reboisement de grandes étendues de terrain sur les pentes des montagnes ; et qui, lorsqu'il prend des mesures défensives, ne les prend pas uniquement dans son propre intérêt ou dans celui de sa famille. C'est, ainsi que nous l'avons déjà vu, un paternalisme à longue portée, qui ne travaille pas seulement pour la prochaine génération, mais encore pour les suivantes, où chacun épargne pour d'autres enfants que ceux de sa propre lignée ; où personne ne songe à exploiter autrui et où chaque individu met sa confiance dans tous les autres.

Chose remarquable, c'est dans la région où l'on avait construit le premier hôpital pour soigner les malades, et les premiers monuments pour honorer les morts, en même temps que les premières écoles destinées aux enfants d'aujourd'hui, qui seront la nation de demain, c'est dans cette même région qu'on a commencé à se préoccuper de l'avenir.

La première assemblée importante qui se réunit en vue de la conservation était principalement composée d'hommes exerçant déjà des fonctions publiques, à savoir : Le Président des États-Unis ; le vice-président ; des membres du Cabinet, des Cours de justice et de la Cour suprême ; des membres du Congrès ; les gouverneurs de trente-quatre États ; des représentants des autres États ; les gouverneurs

des territoires, et d'autres fonctionnaires, sans compter un certain nombre de représentants de la société et quelques individus isolés. Ces membres se réunirent le 13 mai 1908 pour délibérer sur les questions relatives à la conservation du pays. Jamais on n'avait vu dans l'histoire de la Nation siéger dans une même assemblée des hommes aussi bien faits pour la représenter. Cette réunion aboutit à la nomination par le Président d'une Commission nationale de conservation; mais le Congrès n'ayant point voté les fonds nécessaires pour subvenir aux frais des travaux, ce sont des entreprises et sociétés de prévoyance privées qui ont résolu de continuer le mouvement.

Un groupe considérable d'hommes et de femmes, de savants, de citoyens, tous animés du souci de l'intérêt public, venus de toutes les parties du pays, se sont réunis sous la présidence du Dr Charles W. Eliot, ancien président de l'Université Harvard, et ont commencé une campagne d'éducation nationale, en vue de faire entrer, avant qu'il soit trop tard, dans les lois et dans les plans concertés du peuple américain, ce souci de l'avenir éloigné.

J'ai raconté ici l'histoire d'Hennepin voyant un Indien offrir un sacrifice à l'esprit du Mississipi, qui était supposé habiter sous les chutes de Saint-Antoine. On se rappelle peut-être que j'ai décrit la grande université publique située tout près de cet endroit et qui représente le sacrifice offert par la génération actuelle pour les générations futures. Au lieu de cette peau de castor que le pauvre Peau-Rouge suspendait, en guise d'offrande, dans les branches d'un arbre, l'État a sacrifié 40 millions de dollars à seule

fin que ses fils et ses filles reçussent une instruction plus élevée. Mais on peut rapprocher du sacrifice primitif offert par l'Indien à sa divinité, une aspiration encore plus élevée que celle dont l'Université de Minnesota n'est qu'un symbole.

A quelques milles au-dessous des chutes Saint-Antoine s'est tenue une assemblée de plusieurs milliers d'hommes venus de toutes les parties de l'Union. Le Président des États-Unis et ses prédécesseurs étaient parmi eux. Or cette assemblée avait lieu sous les auspices du Congrès National pour la Conservation, et avait comme but avoué, non seulement de travailler pour les intérêts des individus qui la composaient ou de travailler pour les intérêts des propres enfants de ces individus, mais, avant tout, de travailler pour l'avenir de ceux qui n'étaient pas encore nés. On ne saurait tenir pour certain que tous les membres de l'Assemblée en question eussent des plans à aussi longue échéance. Mais la déclaration qui motivait les convocations n'était pas une simple déclaration de droits personnels : c'était bien plutôt une déclaration de devoirs, et de devoirs, non envers le passé, non pas même envers le présent, mais envers un long et lointain avenir.

Voici le texte de cette déclaration :

« En prenant les ressources naturelles du pays comme fondements de la propriété et de la faculté de s'enrichir, nous considérons les droits du peuple américain sur ces ressources comme des droits naturels et absolus, légitimement inaliénables et irrévocables ; et nous répétons avec insistance que ces ressources doivent être développées, utilisées et conservées d'une manière qui réponde à l'intérêt de

tous et qui assure la perpétuité du peuple des États-Unis. »

Qu'un sentiment semblable prenne, chez un peuple libre, la forme impérative d'un règlement de police, n'est-ce pas là une offrande encore, faite au pays, et la plus noble des offrandes ? Ce document mériterait d'être placé au-dessus même de la Déclaration de l'Indépendance, et il contient une interprétation de quelques mots de la Constitution : « Le peuple des États-Unis », à laquelle les auteurs de la Constitution eux-mêmes n'avaient pu s'élever.

Le mouvement qui a répondu à cette déclaration s'est borné jusqu'ici à un effort privé, ainsi que nous l'avons vu. Mais son influence commence pourtant à se faire sentir, et à combattre cet esprit individualiste qui a jusqu'ici si rapidement exploité et si généreusement répandu les trésors de la vallée, en vue d'un avenir immédiat. Déjà le rôle des pouvoirs officiels est devenu plus considérable. Ils ont favorisé autant que possible l'essor et la prévoyance des conservateurs, lesquels méritent bien d'être appelés maintenant : « Les Enfants de Toujours ».

Déjà des millions d'acres de gisements de charbon avaient vu leur accès interdit au public. Or l'on fait aujourd'hui des plans pour les rendre accessibles, ce qui prouve qu'on suppose le peuple assez raisonnable pour savoir les ménager de son propre mouvement.

Des mesures analogues ont été prises au sujet du pétrole, du gaz naturel et des mines de phosphate.

Une étendue d'environ deux millions d'acres de forêts a été réservée pour former un domaine national perpétuel, et, en outre, certains États ont aussi des forêts réservées équivalant à une superficie

totale de dix millions d'acres ¹. La législation des Etats concernant les forêts a atteint des proportions considérables. Elle règle le service des forêts et les études à faire sur les forêts, elle prend des mesures minutieuses contre les incendies, etc. Il existe même un projet de loi tendant à permettre au gouvernement d'exercer une surveillance plus étroite sur les forêts privées.

On cherche également à régler le régime des eaux. Nous avons déjà vu qu'on a émis les avis des plus sévères tendant à généraliser l'utilisation de la force hydraulique et de l'eau en tant que moyen de transport. Le canal Joliet est achevé; le canal Champlain vient enfin d'être terminé; et un Président des Etats-Unis a recommandé d'approfondir la rivière de La Salle. Ainsi, l'on en revient aux anciennes voies fluviales inaugurées par les Français. Toutes ces mesures, et d'autres encore, ne visent qu'indirectement la préservation des richesses du sol, mais elles indiquent au moins que l'on songe à l'avenir. On peut également trouver une preuve de cette préoccupation dans les crédits considérables qui ont été votés pour l'amélioration des terres arides ou à demi arides. Le gouvernement a dépensé 70.000.000 de dollars ² pour des entreprises de cette nature, s'arrangeant, conformément à notre dicton, de telle sorte qu'« une main lave l'autre » c'est-à-dire qu'une région bien arrosée fasse les frais de l'irrigation d'une région aride.

Et enfin, les Etats commencent à prendre des

¹ Van Hise, p. 216-217.

² Jusqu'au 1^{er} juin 1912.

mesures sérieuses, voire même radicales, pour encourager les fermiers à cultiver leurs terres de façon à les léguer non appauvries à leurs successeurs. La démocratie, dans sa prévoyance pour l'avenir, n'est peut-être pas bien éloignée de se montrer aussi paternelle que Louis XIV lorsqu'il fixait le nombre des chevaux des habitants des rives du Saint-Laurent.

Cette revue sommaire que nous venons de passer des richesses de la vallée du Mississipi et des forces qui sont en train de se combiner pour garder à la postérité l'héritage de terre, d'eau et d'air auquel elle a droit, n'indique que quelques-unes des mesures qui ont été prises en ce sens, et dont la liste complète remplirait certainement tout un volume. Puissent ces données, que j'ai puisées pour la plupart dans un livre du Docteur Charles Van Hise, Président de l'Université de Wisconsin, laisser au lecteur l'impression qu'elles m'ont donnée à moi-même, à savoir la conviction que, si l'esprit conservateur s'est ainsi développé dans ces régions, on le doit à la profonde influence qu'y avait imprimée la domination française.

S'il est vrai, ainsi que l'a dit Carlyle, que la vie humaine soit située au confluent de deux éternités, qui sont, l'une derrière, l'autre devant nous, il est permis d'admettre que l'évolution de la matière à travers les siècles a abouti à l'arrivée dans cette vallée des pionniers européens, et que de ceux-ci est sortie une civilisation qui, par les yeux de ses prophètes, regarde vers une autre éternité : celle de l'avenir. Le savant éminent que nous venons de citer plus haut suppose que quelques-uns des dépôts qui sont

déjà épuisés le doivent à des agents qui datent de millions d'années ! Et il ajoute, à propos de l'avenir : « Nous avons foi dans l'avenir, un avenir qui ne se chiffrera pas par des milliers, mais par des millions d'années. Par conséquent, en ce qui concerne notre propre responsabilité, il importe peu que la provision de charbon soit épuisée dans cent cinquante, dans quinze cents ou dans quinze mille ans. Ce que nous devons aux générations futures, c'est de réduire notre consommation à un minimum, afin de prolonger autant que possible l'existence du charbon »¹.

Le conservatisme qui s'exerce ainsi au profit d'un avenir long de tant de siècles ouvre une nouvelle perspective au tableau que nous avons fait de la vie de la vallée. Les Français n'ont donc pas été uniquement les pionniers d'un individualisme fougueux, épuisant en un jour, ou en l'espace d'un siècle ou deux², les richesses de la vallée ; ils n'ont pas été non plus, uniquement, les pionniers d'une démocratie qui voulait l'égalité de tous les hommes d'une seule génération : ils ont été les pionniers d'une civilisation forte et durable, qui se conservera pendant des milliers ou des millions d'années, chez un peuple auquel il nous est permis, par conséquent, d'appliquer cette définition : La multitude invisible des esprits ; la Nation d'hier et celle de demain.

Nous savons que le prêtre français, lorsqu'il s'agenouilla devant l'enfant mourant d'un Indien, apporté du fond de la forêt, et lorsqu'il mouilla le front de

¹ Van Hise, p. 18.

² Van Hise, p. 25.

cet enfant, avait en vue une immortalité différente de celle à laquelle nous songeons ici. Nous savons que l'empire que les explorateurs et aventuriers français avaient voulu fonder, en lui donnant pour capitale, Québec, Saint-Louis ou la Nouvelle-Orléans, ne s'est pas réalisé dans le sens de leurs rêves. Mais nous voyons, en même temps, que leur foi et leur bravoure se sont réincarnées dans la démocratie de la frontière, qu'elles ont rendu possible l'établissement de la république actuelle, et que les promesses qu'elles nous donnent nous permettent d'envisager un avenir de plusieurs millions d'années.

Les soldats de l'armée permanente furent envoyés là-bas dans le *far-west*, au cours d'un des derniers automnes, pour éteindre des incendies de forêts. Ce fait m'a semblé être un heureux présage des services que le monde où règne le conservatisme nouveau pourra réclamer aux soldats de l'avenir. Il attendra d'eux, non la protection des frontières, mais la protection des ressources qui font vivre l'homme, et celle de la vie humaine elle-même. Et l'idée m'est venue qu'aux classes d'hommes que nous avons déjà énumérées et qui composent les habitants de la vallée du Mississipi, il faudrait en ajouter une nouvelle. Nous avons déjà les précurseurs, les producteurs et les poètes, puis les professeurs de demain : nous aurons en outre les conservateurs d'après-demain.

Notre grand philosophe William James exprimait, dans une de ses dernières publications¹, cette idée

¹ Mémoires et Etudes, *The Moral Equivalent of War*, p. 267-296.

que tout homme, riche ou pauvre, devrait être appelé à servir son pays, exactement comme tout homme en France fait aujourd'hui son service militaire. Il aurait à remplir quelque devoir direct, réclamant la même obéissance, le même esprit de sacrifice, le même oubli de soi-même que l'on attend généralement des soldats. Et, payant ainsi le tribut de son sang, il deviendrait capable de conserver le sens de la solidarité qui l'unit à ses voisins et la faculté de sympathiser avec les autres hommes, en même temps qu'il aurait la joie de se dévouer à sa patrie.

Mais il me semble que, dans l'appel qui a été adressé au public en Amérique au nom de la responsabilité commune, et qui vise la conservation active des richesses du sol, se trouvent déjà les germes d'un patriotisme plus large que tous ceux que l'histoire a pu définir, d'un patriotisme qui réclame de l'individu le dévouement de toute sa vie à une tâche qui vise l'éternité.

CHAPITRE XVIII

LE CŒUR DE L'AMÉRIQUE

Dans la petite ville de Saint-Dié, à l'est de la France, fut imprimée en 1507 une *Cosmographia Introductio*, introduction à une nouvelle édition de Ptolémée, qui contient un récit des voyages d'un certain Americus Vespus (Amerigo Vespucci), auquel on attribue la découverte d'une nouvelle partie du monde ou quatrième continent. *Quarta orbis pars*, dit l'auteur, *quam quis Americus invenit, Amerigen quasi Americi terram sive Americam nuncupare licet.* « Une quatrième partie du monde, découverte par un certain Améric, et qui peut être appelée Amérique ou terre d'Améric. » C'est ainsi que le nom d'Amérique, auquel on a jugé bon de donner une forme féminine (*cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortitae sint nomina*) « de même que l'Europe et l'Asie ont reçu des noms de femme », fut probablement prononcé pour la première fois dans la ville de Saint-Dié, entourée d'un cercle de montagnes, où les érudits vosgiens, se trouvant éloignés de la mer, ne subissaient pas le prestige qu'exerçaient les Indes sur les habitants des côtes, et étaient mieux à même, dans leur isolement, de comprendre le sens des découvertes faites

à l'Ouest. Ils devinèrent donc, dans les rivages récemment explorés, non les limites de l'Asie, mais celles d'un nouveau continent.

Peut-être cette terre nouvelle eût-elle dû recevoir un autre nom. Mais il est aujourd'hui bien inutile de poser cette question. Depuis quatre cents ans elle s'appelle Amérique et elle continuera toujours, sans doute, à s'appeler ainsi. Or c'est un plaisir tout particulier pour quelqu'un qui aime beaucoup la France de constater que le nom de son propre pays, un nom dont le son est pour lui très doux et agréable à entendre, a été choisi, lors du baptême de ce pays, aux sources de la Meurthe, où la belle ville de Saint-Dié lui tint lieu de marraine ; et de penser que les sapins des Vosges ont été les premiers à murmurer ce nom et à le répandre dans le monde. Qui sait, même, si ces sapins n'ont pas fourni le bois des caractères qui devaient servir à imprimer le nom d'Amérique pour la première fois ? Aussi avons-nous lieu de retourner en arrière et d'inscrire ce petit fait insignifiant, mais non dénué d'intérêt, dans l'histoire des pionniers français en Amérique.

Je voudrais, d'ailleurs, avant de clore ce volume, passer en revue encore une fois la série des aventures épiques et des souffrances, qui montrent tout ce que la France, en dehors du nom qu'il porte, a donné au continent américain ; lequel venait à peine d'émerger hors des mers lorsque les érudits de Saint-Dié ont versé sur son front l'eau baptismale de leur science locale.

De nouveau la « vision sans limite s'offre à nos regards : un continent vierge, de vastes étendues de forêts verdoyantes, des montagnes silencieuses

plongées dans le sommeil primitif, une rivière, un lac et un étang aux eaux pâles, les océans déserts se confondant avec le ciel », non point cette Amérique imaginée par les montagnards de Saint-Dié, mais bien celle qu'avaient vue et où avaient véritablement souffert les marins de Dieppe et de Saint-Malo, de La Rochelle et de Rouen.

De nouveau nous voyons Jacques Cartier pénétrer seul sur cet âpre continent à un millier de milles du banc de Terre-Neuve et des îles du Démon ; de nouveau nous entendons retentir en Acadie les échos de l'enseignement de la Sorbonne et les strophes de la poésie de Lescarbot ; de nouveau nous voyons l'intrépide et « preux chevalier » Champlain, adossé au rocher gris de Québec, lutter avec la foi d'un croisé et la patiente endurance d'un Prométhée contre ses ennemis rouges et ses ennemis blancs, contre la famine et contre la maladie, afin de parvenir à prendre définitivement pied dans le désert. Nous voyons le zèle rigoureux mais étroit de Richelieu, en même temps qu'il faisait fleurir dans son pays natal l'érudition de la Sorbonne, se préparer dans le Nouveau-Monde, ainsi que l'a écrit Le Jeune : « une couronne éblouissante pour le Ciel », et construire à côté de la rivière Saint-Charles et de l'endroit où avait échoué la *Petite-Hermine* de Cartier, la maison de Notre-Dame-des-Anges, berceau de la grande mission de la Nouvelle-France. Et, de nouveau, des lucioles éclairent l'autel dressé par Maisonneuve dans la prairie durant la nuit qui a suivi la naissance de Montréal. Nous voyons les robes grises et les robes noires : Le Caron, Brébeuf, Jogues et Garnier entreprendre leur glorieuse mission et commencer à

gravir *ad majorem Dei gloriam* les rudes chemins de l'Ouest, avec leurs pieds nus ou chaussés de sandales, alors qu'ils n'avaient expérimenté jusque-là que les promenades paisibles dans leurs cloîtres de Brouage, de Reims ou de Paris. De nouveau, nous voyons les agiles coureurs-des-bois, ambassadeurs à demi sauvages de la forêt, suivre les traces des premiers ingénieurs : le buffle et le daim, et porter sur leur dos leurs canots le long des chemins de portage. De nouveau le *Griffon*, lion ailé des lacs, vole du Niagara à l'île de la Baie-Verte, se faisant ainsi le précurseur d'un commerce naval qui porte aujourd'hui des millions de tonnes aux mers septentrionales ; mais nous voyons, hélas ! le *Griffon* sombrer dans les eaux bleues du lac, engouffrant avec lui sa cargaison de toisons d'or. Enfin, nous revoyons le Père Marquette, fils de Laon, contempler avec une joie inexprimable la « Grande-Eau » mystérieuse ; et nous entendons La Salle crier des bords de la mer déserte sa proclamation retentissante.

Revoyant et réentendant toutes ces choses, nous assistons à l'essor qui a fait sortir de l'inconnu un pays aussi vaste que l'Europe tout entière, à l'appel des pionniers de la France, lesquels se sont trouvés tôt ou tard à Paris, sur un rayon de trois ou quatre kilomètres autour de la place même où j'écris ces lignes. Cartier a donné au monde le Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine. Champlain, les frères Récollets et les pères Jésuites, ainsi que les hérauts de la forêt, y ont ajouté les lacs supérieurs. Enfin Marquette, Joliet, La Salle, Tonty, Hennepin, Radisson, Groseilliers, Iberville, Bienville, Le Sueur, La Harpe, le père et les fils Verendrye, et des vingtaines

d'autres Français dont les noms sont en grande partie oubliés, ont découvert le fleuve aux cent mille bras, cette vallée qui s'étend de l'endroit où, à l'est, la Rivière Française commence, à quelques milles du lac Erié, à couler vers l'Ohio, aux sources mêmes du Missouri, dans les neiges des Montagnes Rocheuses : « Le séjour le plus magnifique que Dieu ait préparé pour servir de demeure à l'homme », a dit A. de Tocqueville de cette vallée, ainsi que nous le savons déjà. La vallée du Mississipi était, de plus, destinée à fournir à l'humanité un champ libre pour une nouvelle expérience démocratique, en même temps qu'à devenir le cœur de l'Amérique.

Je n'ai pas pu parler longuement dans cette étude de la partie de cette vaste région où le souvenir de la France est resté le plus vivace. Il se retrouve dans le langage, qui imite les sons chers aux oreilles françaises ; il se retrouve dans les voix elles-mêmes, qui ont gardé, sous le rude vent du nord, quelque chose du moelleux et de la douceur du Midi ; il se retrouve dans certaines appellations rappelant les beaux arbres, les champs parfumés, les coteaux de vignes, les choses de la mer, parmi lesquels avaient vécu les ancêtres des habitants actuels ; dans les noms des saints protecteurs de leurs foyers et de leurs terres ; dans les noms que s'obstinent à porter les rivières et les villes du pays qui continue à nommer Champlain son père, c'est-à-dire le Canada.

Le voyageur qui parcourt la vallée inférieure du Saint-Laurent pourrait se croire à l'est de l'Atlantique lorsqu'il entend le conducteur du train qui va de Montréal à Québec appeler les stations : Saint-Roch, Les Eboulements, Port-Neuf, Pont-Rouge,

Capucins, Mont-Louis, Pointe-aux-Chênes ; ou lorsqu'il écoute les conversations des passants en se promenant au pied du rocher gris de Québec, ou même, tout simplement, lorsqu'il lit les noms des rues de Montréal. Il trouve là, à chaque pas, des souvenirs de la France, voire même dans les maisons et les coutumes de leurs habitants. Pourtant, j'en ai peur, ces souvenirs commencent à s'effacer, par suite de l'attrait qu'exerce la « Terre de l'Espérance », située à l'ouest et au nord-ouest du Canada. La « Terre de l'Espérance », c'est-à-dire la nouvelle frontière de l'Amérique, cette contrée qui suscite tant d'intérêt dans la vallée du Mississipi, laquelle n'en était jadis séparée par aucune ligne de démarcation si ce n'est celle qui marque le partage des eaux. Encore cette dernière ligne était-elle si peu sensible que les deux bassins, parfois, échangeaient leurs eaux.

Mais, même si j'avais pu ajouter un chapitre à ce livre, j'aurais voulu consacrer ces pages supplémentaires à cette autre contrée, qui a conservé moins de souvenirs de la France que le Canada, et où les mots français qui subsistent sont souvent rendus méconnaissables par une nouvelle orthographe ou une prononciation différente. Sur la frontière naturelle dessinée par les eaux entre les deux pays se trouve une île appelée « Skilligallee ». Il m'a fallu bien longtemps pour découvrir que ce nom harmonieux mais dépourvu de sens était un reste de « l'île aux Galets. » C'est ainsi que des langues qui ne pouvaient pas facilement se les approprier ont peu à peu déformé et laissé se perdre les noms semés par les Français dans la plus lointaine vallée du Mississipi, là où les traces des pionniers se trouvent le plus effa-

cées, bien que nulle part peut-être le souvenir de la France ne mérite davantage d'être conservé d'une façon inaltérable.

L'énumération (ce livre n'a guère pu être autre chose qu'une énumération) des raisons pour lesquelles un tel souvenir s'impose a dû causer au lecteur français quelque satisfaction. D'un autre côté elle a pu aussi lui être pénible, car l'exposé de ces raisons ne sert qu'à accentuer l'oubli et à rendre la perte plus sensible.

Mais la France, en prenant plus complètement conscience de tout ce qui s'est développé dans cette vallée où elle a précédé l'Europe, ne peut-elle pas trouver une satisfaction plus noble que celle qu'elle tirerait de relations purement officielles de métropole à colonie ou de toute autre espèce de relations que nous imaginions ? Car, autrement, la prophétie de Turgot se serait peut-être réalisée, et nous aurions de l'amertume là où nous n'éprouvons que de la reconnaissance. Je ne puis découvrir dans l'histoire du Nouveau-Monde aucune série d'événements ayant eu une portée plus profonde et plus capitale, en même temps qu'étant de nature à inspirer à la France plus de fierté lorsque sa pensée se porte vers l'Amérique, que celle que nous avons relatée ici et que je me permets de vous remémorer une fois de plus.

La France ne s'est pas contentée de baptiser l'Amérique, de pénétrer la première à l'intérieur du continent septentrional et de fournir au monde des preuves de ses imposantes dimensions, elle a, en outre, donné à ce continent qu'elle avait baptisé, la plus riche vallée de la terre.

Cette vallée, elle l'a possédée de la façon la plus

légitime pendant plus d'un siècle, à dater du moment où ses explorateurs l'avaient aperçue des hauteurs qui la limitent du côté nord ; elle l'a possédée au prix d'héroïques souffrances dont le souvenir se serait conservé si ces souffrances avaient eu pour conséquence de maintenir sur ces bords lointains la langue qui seule eût été capable de les décrire et de les chanter.

Lorsque la France abandonna cette vallée, cédant à des forces extérieures, et non à une pression intérieure, car c'est à peine si la contrée avait entendu l'écho d'une bataille, ce fut pour la donner à une nation nouvelle. Elle l'avait partagée avec l'Américain primitif : elle la céda au nouvel Américain. Elle tenait son droit de possession des premiers habitants de la vallée, de ceux qui s'appelaient eux-mêmes, comme l'a dit Chateaubriand, les « enfants de toujours » : elle l'a transmis à ceux qui, aujourd'hui, commencent à comprendre que cette vallée ne leur appartient pas à eux-mêmes, mais bien aux futurs « enfants de toujours ».

Par son héroïque prise de possession elle a donné, aux colonies établies le long des bords de l'Atlantique, leur première leçon d'union. Elle leur a donné un chef formé à la discipline de la frontière : George Washington, qu'elle a ensuite encouragé de sa sympathie et à qui elle a fourni les moyens de conquérir leur indépendance.

De son côté, par un hasard singulier, Washington avait découvert pendant la guerre qu'il livrait à la vieille France sur les cols des monts Alleghanys, que ces passages, non seulement établissaient un lien indissoluble entre les eaux orientales et les eaux

occidentales, mais offraient, le moyen de développer une union plus parfaite au sein de la jeune nation appelée à recueillir le double héritage de l'Angleterre et de la France.

Aux territoires que possédaient les Etats-Unis à l'est du Mississippi, Napoléon ajouta 500 millions d'acres pris sur l'ancien domaine de Louis XIV et donna par suite à cette nation la possibilité de s'élever au rang de Puissance mondiale.

La moitié de la vallée du Mississippi, jusqu'aux montagnes qui en marquent les limites, a, grâce à l'influence qu'exerçait son sol vierge sur ceux qui le foulaient comme pionniers, nourri une démocratie naturelle fondée sur la liberté, l'égalité et la fraternité propres à la frontière; une démocratie si pleine de vitalité et de ressources qu'elle est devenue la force unificatrice dominante au sein d'une république qui s'étend sur toute la largeur du continent. C'est cet esprit démocratique qui, aidé par les moyens de communication qu'un individualisme exubérant avait mis à sa disposition, a assuré la cohésion de la république. Un tel esprit se manifeste excellemment dans l'âme d'un Lincoln, qui découvrit, en descendant le Mississippi à la suite de La Salle, quelle mission il aurait à remplir, dans le monde, ou encore dans le caractère énergique et entreprenant du général Grant.

Les anciens forts français sont devenus les cités du Nouveau-Monde; les chemins de portage des pionniers français sont aujourd'hui des rues et de grandes routes; les pistes des coureurs-des-bois se sont couvertes de voies ferrées, et le pays tout entier s'est transformé en villes bruyantes, flambantes et

fumeuses et en instruments d'une industrie et d'une exploitation si développées et intenses que jamais rien de semblable ne s'était vu dans aucune vallée du monde.

Une analyse quantitative m'a amené à donner une statistique des produits naturels et industriels de la vallée qui eût semblé pure vantardise, et qui eût été en effet inexcusable, si elle n'avait pas été destinée à rappeler aux Français, comme à mes propres compatriotes, que ce sont les descendants géographiques des pionniers français, leurs successeurs en Amérique, qui ont, grâce à la richesse de l'héritage que la France leur avait légué tel qu'elle-même l'avait reçu des glaciers et des Indiens, employé leur blé à réfuter la sombre prédiction de Malthus, et leur fer, leur huile, leurs moissonneuses, leurs wagons et leurs machines à coudre à faire de la terre un séjour plus confortable, voire même plus beau à certains égards, qu'elle ne l'était auparavant. Ils n'auraient lieu d'en rougir que si c'était là tout ce qu'ils ont donné.

Mais une analyse qualitative minutieuse nous fait découvrir dans la vie de cette vallée, qui doit sa réputation universelle presque uniquement à la quantité de ses produits, un certain idéalisme latent, qui disparaît généralement dans la fumée de l'activité individualiste.

Nous l'avons vu à l'œuvre, cet idéalisme pratique, dans le sombre ravin qui entoure l'ancien fort Duquesne, où, comme le titane qui augmente la tension de l'acier sans que personne sache comment, il promet de créer une démocratie plus forte et capable d'un plus grand essor.

Nous l'avons vu à l'œuvre dans les plans élaborés

pour l'avenir de la grande cité qui a poussé au milieu des champs d'oignons, au bord de la rivière de Chicago, au milieu de ces champs où l'âme de Marquette a habité un corps malade pendant tout un rude hiver.

Nous l'avons vu à l'œuvre dans la réserve faite par chaque commune d'acres laissés en blanc et mis à part pour l'éducation des enfants de l'avenir ; nous l'avons vu à l'œuvre dans les écoles secondaires possédées par des milliers de villes et de cités, d'un bout à l'autre de la vallée ; dans l'université que chaque Etat de la vallée entretient à ses frais, et notamment dans celle que nous avons vue fonctionner près des chutes où Hennepin rapporte qu'un Indien sacrifia une peau de castor à l'esprit du Mississipi.

Et enfin, nous avons vu les hommes actuels mériter la plus haute définition qui ait jamais été donnée d'un peuple : la multitude invisible des esprits, la nation d'aujourd'hui et celle de demain ; oublier leurs intérêts momentanés ; écouter des professeurs d'université leur parler du passé ; prendre la résolution de conserver pour le bien de l'humanité les ressources naturelles du pays telles qu'elles leur ont été léguées, et de se comporter, en un mot, comme de vrais « enfants de toujours ».

Voilà où ont conduit les voies frayées par les Français dans l'une des vastes régions dont ils ont été les pionniers en Amérique. Grâce à la bravoure et à la foi de ses enfants, la France a conquis la vallée du Mississipi sur un passé d'un million de siècles ; grâce à des héroïsmes ignorés elle l'a faite sienne et l'a gardée pendant un siècle sous sa domination, et bien que, nominalement, elle n'ait plus aucun droit

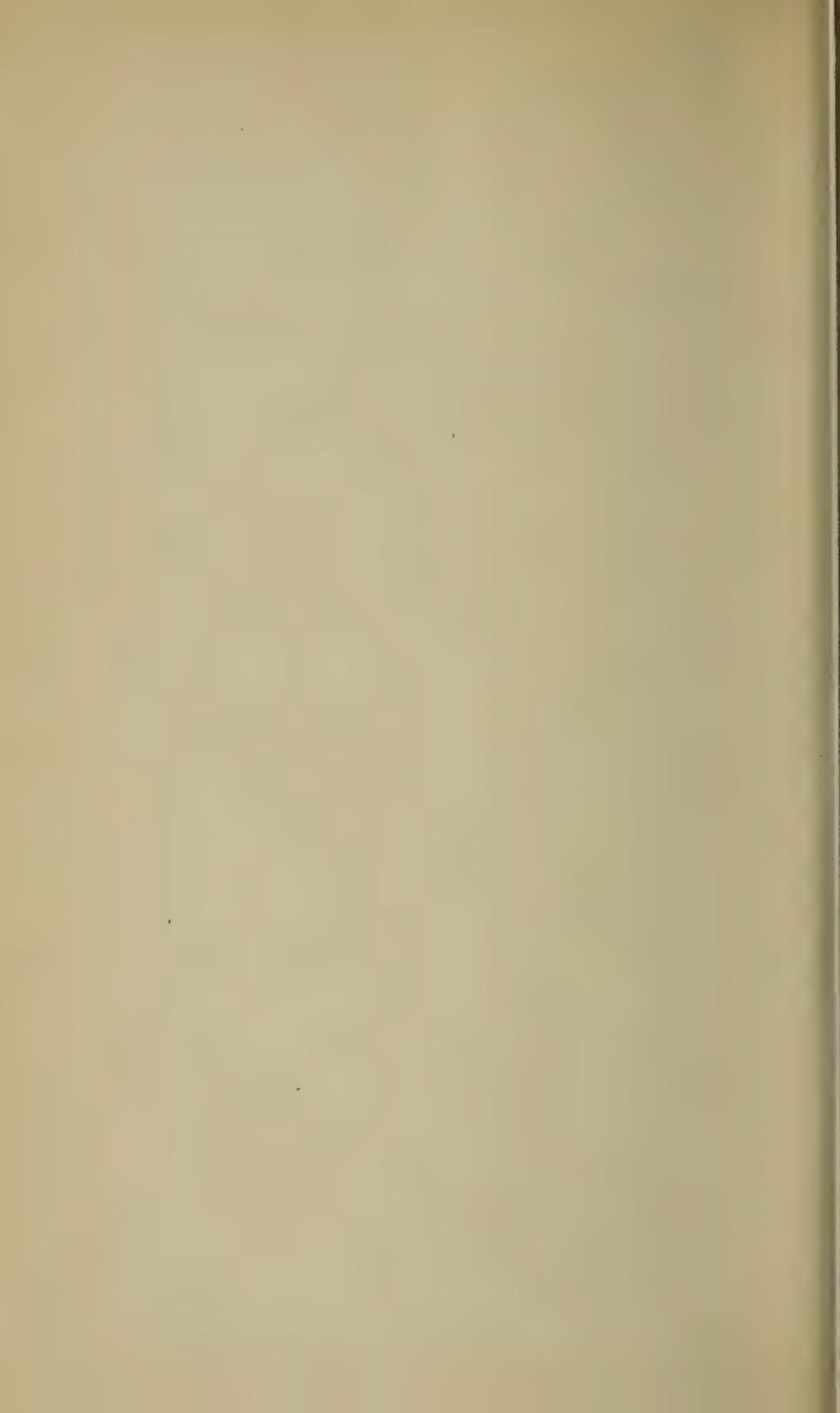
de propriétés sur son territoire, elle conserve du moins le droit de toucher encore une sorte d'arriéré de fermage, de partager les fruits des vertus humaines qu'elle y avait semées jadis. Ce droit-là, le temps, jamais ne pourra ni ne lui enlever ni l'obscurcir : il ne saurait qu'augmenter.

La vie sociale et industrielle qui s'est développée dans la vallée du Mississipi a, soit grâce à une simple coïncidence, soit grâce à une action directe, un caractère tout particulier qui la distingue des autres parties de l'Union. Elle a pour arrière-fond l'épopée française, et l'influence qu'exerce un tel passé commence à se faire sentir, même en dehors de la vallée. Car, bien que le présent semble n'en avoir rien conservé, ni dans ses traits ni dans son langage, j'ai toujours pensé que la consécration des routes et des rivières par les explorateurs et les prêtres français, lesquels étaient aussi désintéressés dans leurs recherches que le sont les savants français d'aujourd'hui, pouvait bien avoir, en vertu d'un mécanisme subtil, un pouvoir analogue à celui des substances catalytiques, qui opèrent des miracles dans la nature bien qu'elles demeurent hors de la portée du savant.

Un essayiste anglais a prétendu que nous, habitants des États-Unis, avons cessé d'être jeunes ; et il trouve la preuve que nous sommes vieux dans ce fait que nous avons produit de grands artistes. L'art de Whistler et la littérature de Henry James lui font l'effet du cri doux et saisissant qui caractérise un mourant. Mais cet essayiste ne saurait avoir connu les habitants de la vallée qui est le cœur même de la Nation en même temps que le centre du pays, qui est la source d'où jaillissent ses idées direc-

trices. Car cette vallée, dont on a si rapidement exploité les richesses, qu'elle s'est appauvrie comme au cours de plusieurs siècles, reste pourtant virile et jeune, dans ses défauts comme dans ses qualités. Elle n'a pas jusqu'ici de « belle futilité », et son cri n'est pas doux, bien qu'il puisse être saisissant. C'est le cri d'un jeune dieu, de Jason conduisant ses bœufs dans les champs de la Colchide. Lorsqu'un homme écoute à travers l'océan et les montagnes, son oreille peut facilement ne pas reconnaître un son qui lui arrive affaibli par la distance.

C'est, je crois, le même essayiste qui a dit que pour bien comprendre un peuple il fallait l'étudier avec la loyauté d'un enfant et la patience, non d'un savant, mais d'un poète. Je le remercie de cette dernière assertion et je l'excuse de s'être trompé sur des sons qui, d'Amérique, lui parviennent en Angleterre. Je lui concède en même temps que celui qu'il nous faudrait pour raconter l'histoire de la vallée du Mississippi, ce n'est, ni un statisticien de métier, ni un érudit, ni un critique ne sachant voir que la fumée de nos cheminées et ne visitant que nos abattoirs. Ce qu'il nous faudrait, c'est un poète, qui, d'abord, aurait la patience de consulter le statisticien et l'érudit, et qui traiterait ensuite son sujet avec la loyauté d'un enfant.



ÉPILOGUE

FRANCIS PARKMAN

HISTORIEN DE LA FRANCE EN AMÉRIQUE

Je compte consacrer l'épilogue de ce récit à Francis Parkman, sans qui, en un sens, il m'eût été impossible de l'entreprendre. Je lui suis redevable de ce tribut, d'abord parce que c'est lui qui, il y a très longtemps déjà, m'a inspiré l'amour de la Nouvelle-France, avec ses forêts primitives, ses prairies vierges, ses rivières étincelantes, ses Indiens sauvages, ses explorateurs, ses capuchons gris et noirs, ses coureurs-des-bois, et ses étoiles qui n'avaient jamais brillé auparavant sur aucun visage blanc ; ensuite à cause de la masse d'anecdotes et de peintures dont il a fait le fond du décor devant lequel se joue aujourd'hui la vie de la vallée, la vie à laquelle j'ai moi-même pris part.

Lorsque j'arrivai dans l'un des collèges de la région moyenne de la vallée du Mississippi, il y a près de trente ans, le premier devoir de quelque importance qui me fut donné en littérature anglaise, fut la lecture et la critique d'un livre de Parkman. Je crois bien que l'on me suggéra de choisir *The Oregon trail* « La piste de l'Orégon ». Je lus cependant

plusieurs autres volumes des œuvres de Parkman, et m'intéressai par-dessus tout à la lecture des « Pionniers français du Nouveau-Monde », *The Pioneers of France in the New World*, et des « Jésuites dans l'Amérique du Nord », *The Jesuits in North America*. Ce que j'écrivis dans mon devoir, je ne m'en souviens plus et ne désire pas le savoir ; mais l'emprise de ces histoires si colorées sur mon imagination fut telle, que, des années plus tard, lorsque j'abandonnai la présidence de ce même collège, je demandai l'autorisation d'emporter trois volumes de la Bibliothèque, en les remplaçant par des exemplaires tout neufs. Or ces livres étaient : 1° une *Bible* appartenant à la Chapelle, et dont j'avais entendu lire des passages par mon président et mes professeurs, puis dans laquelle à mon tour j'avais lu pour les jeunes générations d'étudiants ; 2° une édition de *Faerie Queene* de Spenser qu'avait lue d'un bout à l'autre le seul poète du collège, Eugène Field ; et 3° un volume de Parkman sur les pionniers français.

C'est pourquoi je saisis cette occasion de payer ma dette de reconnaissance à l'homme qui a autrefois placé ces personnages sur la frontière de mon imagination et qui m'a toujours empêché d'en parler avec calme et sans enthousiasme.

Lorsque Parkman quitta l'Amérique pour venir à Paris en 1868 afin de demander une consultation et de se soumettre à un examen médical, incertain sur le point de savoir s'il pourrait retourner chez lui et reprendre l'histoire inachevée de la forêt américaine, il confia aux mains d'un ami un paquet « à ne pas ouvrir de son vivant ». Ce paquet ne devait être ou-

vert que vingt-cinq ans plus tard, car Parkmann vécut assez longtemps pour revenir en Amérique, pour retourner encore plusieurs fois à Paris et pour pouvoir terminer, après cinquante ans de lutte contre la maladie et les infirmités, le dernier volume de son ouvrage, projeté en principe depuis un demi-siècle. Cet ouvrage, par une bizarre coïncidence, était intitulé *The Half Century of Conflict*. Or le paquet en question conservait pour les générations futures la remarquable autobiographie de Parkman.

Dans ses visites à Paris il avait noué de nombreuses relations. Ainsi qu'il l'écrivit lui-même à sa sœur, s'il avait été en état d'accepter les invitations, il aurait eu l'accès du faubourg Saint-Germain. Je me demande pourtant si beaucoup de Parisiens ont conservé de lui un souvenir personnel et même s'ils n'ont pas oublié que sa vie était faite de tortures anormales. Car il était de ceux, sans doute, qui ne laissent guère deviner leurs souffrances, même aux amis qu'ils connaissent le mieux.

Je vais donc rappeler ici quelques détails concernant les années qui ont précédé son apparition dans les rues de Paris. Il venait à Paris pour y chercher la santé et y rencontrait souvent, du moins, Margry, le conservateur charmant mais intraitable d'un important dépôt d'Archives concernant l'Histoire de France, lequel avait sous sa garde secrète des documents dont Parkman devait faire un précieux usage.

Ce n'est pas d'ailleurs une chronique amusante que cette autobiographie¹. C'est plutôt un traité de

¹ Imprimé dans les *Actes de la société historique de Massachusetts*, 1892-94, série 2, vol. 8, p. 349-360.

pathologie, aussi différent des livres de Parkman qu'on peut l'imaginer. Mais c'est un document essentiel.

Les premières pages ont été enlevées du paquet par Parkman lui-même. Le récit commence par une peinture des caractères généraux de son enfance. Il ne donne pas de détails, mais on peut en trouver ailleurs, dans les mémoires d'autres individus qui nous dépeignent la joie enfantine que lui causait la petite solitude aux joyeuses couleurs entourant l'école où on l'envoyait. C'était une petite réduction du grand désert dans lequel son corps d'abord, son imagination ensuite devait errer pendant tout son âge mûr et jusqu'à sa mort. Sa propre chronique a ignoré, ou voulu ignorer ces jours élyséens et il y manque, d'un bout à l'autre, la note gaie et les couleurs brillantes.

En voici le résumé : pendant son enfance, il n'était ni vigoureux ni bien remuant. Sa distraction favorite était de faire des expériences de chimie qui le condamnaient à mener une vie solitaire, confinée, malsaine, funeste pour le corps comme pour l'esprit. Quand il eut quinze ou seize ans, une révolution se produisit en lui. Il mit de côté ses cornues et son creuset et s'éprit de l'amour de la forêt. Cette passion en arriva bientôt à diriger le cours de ses études littéraires. C'est alors qu'il résolut de s'adonner exclusivement à l'histoire. A l'âge de dix-huit ans (il était né en 1823) il avait déjà conçu dans ses lignes essentielles le plan dont l'exécution devait absorber toute sa vie. Devant lui il voyait nettement son idéal, mais il était hanté par la crainte de ne pouvoir le réaliser comme il le souhaitait. Il comprit alors que l'accom-

plissement de sa tâche lui demanderait environ vingt ans. Le temps dont il disposait était suffisant, mais il commit une fatale erreur en commençant son pèlerinage avec l'impétuosité d'un homme qui part pour une course d'un mille. Il comptait moins, toutefois, sur l'apport des livres que sur une expérience personnelle si complète, qu'elle lui permettrait de s'identifier absolument avec son sujet.

Je dois dire que j'ai trouvé des traces du passage de Parkman dans tous les lieux que j'ai visités. Il avait été au fort Saint-Louis, sur tous les anciens chemins de portage et aux endroits où s'élevaient autrefois des ports français. Son penchant naturel le poussait à suivre la même direction que les premiers explorateurs ; sa pensée habitait constamment la forêt dont les traits sévères n'étaient jamais adoucis à ses yeux par des images plus riantes ; elle hantait ses rêves pendant la veille et durant son sommeil. Il aimait autant les fatigues qu'il était fier de les endurer, et professait un souverain mépris pour toute espèce de faiblesse ou de défectuosité physique. Trompé, de plus, par le développement rapide de sa charpente et de ses muscles, il s'imagina qu'avec une discipline suffisamment rude il pourrait s'endurcir et devenir un athlète. Il négligea toutes les précautions recommandées par la sagesse des hommes du métier, fatigua de vieux forestiers en leur faisant partager ses longues marches, ne se laissa arrêter ni par la pluie ni par la chaleur, et dormit sur le sol sans couverture. Il passa ses vacances d'été dans les forêts du Canada, lisant en même temps tous les livres susceptibles de l'aider dans l'accomplissement de sa tâche. Pendant qu'il était à l'École de Droit, il suivit sérieu-

sement deux autres cours, l'un sur l'histoire générale et l'autre sur l'histoire et l'ethnologie des Indiens. Il étudiait en même temps des modèles de style anglais. Il en arriva ainsi à un état de tension intellectuelle dans lequel il réussit à se maintenir plusieurs années ; mais les effets furent déplorables. Ayant à la fois l'esprit surexcité et le corps surmené, il brûlait la chandelle par les-deux bouts. Un organisme essentiellement irritable poussa l'écrivain aux excès. Le travail fut sa passion ; le repos lui devint intolérable. Il avait en même temps un goût très vif pour les distractions mondaines. Il se trouvait dans le cas d'un cavalier dont le cheval courrait à sa perte, le mors entre les dents ; ou encore dans le cas d'une locomotive faite de mauvais matériaux et soumise à une pression supérieure à sa force, qui sifflerait en laissant déjà s'échapper la vapeur par une vingtaine de fentes et se précipiterait vers l'inévitable chute avec une vitesse accélérée. Chez Parkman le mal se manifesta bientôt par un affaiblissement de la vue. En conséquence il se rendit dans les Montagnes Rocheuses afin de reposer sa vue fatiguée et d'observer la vie des Indiens de plus près. Il partit en chancelant sur sa selle, accompagné par un chasseur canadien. Ayant rejoint les Indiens Ogallala il suivit leur marche errante pendant plusieurs semaines. Avoir l'air malade eût été une imprudence, disait-il, car, en ce cas, un cheval, un fusil, une paire de pistolets et une chemise rouge auraient pu soumettre la vertu indigène à une trop forte tentation. C'est pourquoi il continua à chasser tant qu'il put se tenir debout. Aux maladies de la prairie succédèrent à son retour d'autres désordres. Il entra dans une période de

dépression nerveuse qui atteignit son apogée en dix-huit mois. Son désir de retourner dans la prairie était intense, mais exposer ses yeux à la lumière du soleil, c'eût été les détruire. Lorsque son état fut aussi mauvais que possible Parkman résolut d'entreprendre la composition de l'histoire de la conspiration de Pontiac, dont il avait réuni les matériaux depuis qu'il était au collège. Bien que sa vue fût d'une faiblesse extrême, que l'état de son cerveau l'empêchât de fixer son attention et qu'il souffrit de troubles nerveux, il se mit à l'œuvre, avec un cadre en bois traversé par des lignes parallèles en fil de fer pour guider son crayon. On lui lisait pendant une demi-heure de suite les documents et les livres, non sans y ajouter des fautes, et souvent il restait des journées entières sans pouvoir supporter qu'on lui fit la lecture. Or il écrivit au moins, à ce que je calcule, un million de lignes. Sa santé s'étant un peu améliorée il dicta, tout en se promenant dans un grenier obscur. Il aborda alors sa *France in the new world*. Les difficultés étaient incalculables. Alors qu'il ne pouvait faire usage de ses yeux, il se donnait pour tâche de découvrir, rassembler, classer, arranger et digérer une masse énorme de matériaux contradictoires, répandus des deux côtés de l'Atlantique. Il ne pouvait trouver de collaborateurs compétents et ne devait guère compter que sur ses propres recherches, bien que, dans certains cas, il eût été aidé de façon appréciable par des savants et autres personnes. Il se faisait habituellement lire le français par une jeune élève de l'école publique qui ignorait complètement cette langue et donnait sans doute à tous les mots la prononciation anglaise. Pourtant,

avec ce secours et celui des membres de sa famille il parvint à avancer son travail. Alors se produisit un nouveau désastre : un épanchement dans le genou, qui amena à son tour une forte perturbation du système nerveux, centralisée dans la tête. Cet état d'extrême désordre dura des années. Parkman dut suspendre son travail pendant un an, puis pendant quatre ans, et bien des fois pour de plus courtes interruptions. Plus tard, l'état de ses yeux s'améliora assez pour lui permettre de lire, mais pas plus de cinq minutes à la fois, en moyenne. Il parvint, grâce à cet usage judicieux et modéré de sa vue, à augmenter ce minimum. En lisant et se reposant alternativement pendant une minute il put prolonger cet exercice pendant plus d'une demi-heure et le renouveler trois ou quatre fois dans la journée. C'est en travaillant de cette manière qu'il arriva, en 1868, à pouvoir exposer ses progrès en ces termes : « La plupart des matériaux sont rassemblés et à ma portée ; un nouveau volume sur les Jésuites dans l'Amérique du Nord est au tiers achevé ; un autre, sur les explorateurs français des immensités de l'Ouest, est à moitié écrit ; un troisième volume, relatif à la carrière accidentée du comte de Frontenac est en partie prêt pour l'impression ». Pendant cette période, Parkman avait beaucoup voyagé dans les États-Unis et le Canada pour y chercher des documents et il était allé quatre fois en Europe. Il s'étonne des avantages qu'il trouve à marcher d'un pas de tortue, mais il ajoute que « si fâcheuses que soient les exigences d'une santé anormale, elles sont beaucoup moins gênantes que la nécessité qui en découle de vivre dans le passé, alors que le présent nous réclame si

impérieusement, et de tenir la plume d'une main qui brûle du désir de saisir l'épée ». Parkman avait été, en effet, très désappointé de ne pouvoir entrer dans l'armée pendant la guerre civile.

Si j'ai donné ici un résumé aussi étendu de la curieuse biographie de Parkman, et en grande partie en me servant des termes mêmes qu'avait employés l'auteur, ce n'est pas pour vous préparer à juger ses œuvres avec complaisance, mais pour vous montrer quelle était la volonté tenace de cet homme que les infirmités de ses genoux empêchèrent pendant presque toute sa vie de suivre les pistes des forêts vierges et les cours d'eau, et obligèrent à voyager sur un fauteuil roulant dans un jardin soigné, parmi des roses domestiquées ; de cet homme que la faiblesse de ses yeux empêcha de se faire une idée complète de la splendeur des bois et priva de l'intimité des livres ; de cet homme, enfin, qu'une maladie nerveuse maintenait dans un état de terreur, plus douloureux même que les tortures de Jogues et de Brébeuf. Oui, j'ai voulu démontrer avec quelle énergie indomptable Parkman a accompli le travail choisi par lui-même dès sa jeunesse ; et faire voir qu'il l'accomplit si bien, si brillamment, si complètement, que ce travail est absolument définitif : il n'y a pas à y revenir.

Un ami de Parkman, qui a écrit à son sujet, rappelle une observation faite par Sainte-Beuve dans son travail sur la *Littérature Anglaise* de Taine. Cette observation s'applique admirablement à l'œuvre accomplie par Parkman en dépit de sa paralysie, de sa cécité et de sa détresse mentale : « Tout compte fait, dit Sainte-Beuve, toute part faite aux éléments

généraux ou particuliers et aux circonstances, il reste encore assez de place et d'espace autour des hommes de talent pour qu'ils aient toute liberté de se mouvoir et de se retourner. Et, d'ailleurs, le cercle tracé autour de chacun fût-il très étroit, chaque talent, chaque génie, par cela même qu'il est à quelque degré un magicien et un enchanteur, a un secret qui n'est qu'à lui pour opérer des prodiges dans ce cercle et y faire éclore des merveilles¹. »

Cette autobiographie a fait voir combien était étroit le cercle où se mouvait Parkman. Les douze volumes qui forment son œuvre attestent, d'après la définition de Sainte-Beuve, quel pouvoir magique et enchanteur il possédait. Des hommes qui ont les genoux forts, de bons yeux et un cerveau solide, ne les empêchant pas de dormir pendant la nuit et de travailler pendant la journée, ont traversé les mêmes champs que lui ; mais, de la plupart des choses qu'ils y ont récoltées, il est permis de dire qu'elles ne sont pas devenues un lingot suffisamment précieux pour qu'une fois qu'il a été enfoui dans l'oubli, on ait eu envie de creuser de nouveau pour le déterrer. Je suis resté quatre jours dans la bibliothèque de l'Université Harvard, au milieu des livres que lui a légués Parkman, à savoir la majeure partie de sa bibliothèque de travail : livres d'histoire, de voyages, biographies ; livres concernant les Indiens et les pierres de silex ; sans compter des cartes de géographie et des guides, dont plusieurs guides à Paris ; en tout, vingt-cinq volumes, seulement. Mais ce n'est pas là qu'il puisait sa magie. Son travail n'était point de

¹ *Nouveaux Lundis*, vol. VIII, p. 70.

ceux qui réclament de la légèreté de main et une habile manipulation : c'était une création. Et il trouvait le lingot d'or dans les forêts, dans les prairies et dans tous les documents contemporains de ses héros.

Dans un cabinet, dont les boiseries sculptées contiennent des réminiscences de fleurs de lis et qui appartient aux salles de la Société historique de Massachusetts, j'ai trouvé une partie de ces précieux matériaux, qui ont été également légués par l'historien. La nature de ces matériaux est analysée dans la préface de *Montcalm and Wolfe* de Parkman. « Une très grande quantité de documents inédits, dit-il, ont été utilisés pour cette préparation. Ils consistent dans des copies d'Archives de France et d'Angleterre. Les copies faites en vue du présent ouvrage¹, en France seulement, dépassent six mille pages in-folio de manuscrit. Et là-dedans ne sont pas compris les « Documents de Paris » que je me suis procurés à New-York. Les copies faites en Angleterre forment dix volumes, sans compter de nombreux documents anglais consultés dans les manuscrits originaux. Un grand nombre d'autographes : lettres, journaux, mémoires et autres écrits, émanant de personnes qui ont prit part à la guerre, ont été également examinés de ce côté de l'Atlantique » (du côté américain).

Mais ces documents eux-mêmes étaient pareils aux os desséchés qu'Ezéchiël a vus dans la vallée, jusqu'au moment où Parkman frôla de l'aile de son génie ces débris épars.

¹ *Montcalm and Wolfe*.

Les procédés employés par le travailleur aveugle ont été analysés par Frothingham, un des amis de Parkman. « Les manuscrits étaient lus lentement devant lui, un par un. Il considérait d'abord les points principaux puis examinait attentivement et minutieusement tous les détails de l'histoire. Au cours de la lecture il prenait des notes, d'abord sur les choses essentielles, ensuite sur les choses secondaires. Après quoi il soudait le tout ensemble, s'assimilait complètement le récit, l'allumait de sa propre flamme, l'animait à l'aide de sa propre imagination et le transformait en chose vécue, si bien que tous ses livres avaient l'air de contenir des souvenirs personnels¹. »

Dans un volume de souvenirs variés de Parkman que je trouvai à la bibliothèque de l'Université Harvard, je découvris un jour quelques feuilles de papier donnant une idée de la première phase du travail. C'étaient des notes prises par l'auteur lui-même.

« Déserts couverts d'os de buffles et d'élans... Aucun signe du passage de l'homme entre le fort Union et le fort Mackensie... Terre blanche, cactus secs, cigales... Peupliers, roses sauvages... groseilles à maquereau, chiens de la prairie... chaleur, aridité... Montagnes crénelées d'une façon bizarre, murs de pierre, etc... Au-dessus de fort Union les *Pieds-Noirs* passent pour avoir tué, en 1832, 58 blancs et, trois ans auparavant, 80 blancs... Les *Pieds-Noirs* ne mangent pas de chiens... Association des *Pieds-Noirs*... Pièges à castors prêtés aux *Pieds-Noirs*...

¹ *Memoirs of Francis Parkman* dans les *Proceedings Massachusetts Historical Society*, 1892-94, séries 2, 8, 555.

Près du fort Clark, bois composés surtout de peupliers fossiles... terres mauvaises... Le maïs est cultivé par les Mandans... Prise d'un aigle guerrier... Les Mandans, etc., tribus agricoles... Description d'un repaire de loups... Froid exceptionnel au fort Clark... Des loups attaquent trois femmes... Chars en bois, sans fer... Montagnes dénudées... Petit vallon arrosé d'un cours d'eau... Groseilles à maquereau, fraises, groseilles rouges ; très peu d'arbres... Torrent furieux. »

Mais ces notes, et beaucoup d'autres semblables, écrites de la main de Parkman sur des chiffons de papier bleu, ne prennent leur véritable signification que lorsqu'elles sont traduites et comme transfusées dans quelqu'une de ses peintures merveilleuses, pleines de couleur et de détails. En les lisant j'avais l'intime conviction qu'un jour, dans l'un de ses ouvrages, je pourrais trouver ces peupliers qui poussent dans les plaines, et, non loin d'eux, les buissons de roses sauvages et de groseilliers ; qu'un jour j'arriverais aux montagnes dénudées et au petit vallon arrosé d'un cours d'eau ; ou bien que j'entendrais mugir le torrent fougueux ou assisterais à la capture de l'aigle guerrier. Quelques-unes de ces notes sont entrées, en réalité, d'après ce que j'ai découvert, dans la description du voyage sans escorte des frères Vérendrye. Ils traversèrent en effet ces terres mauvaises dont il est question dans les notes ; la terre y était blanche comme de la chaux ; et les crêtes nues, crénelées, déchiquetées par les orages en formes fantastiques, étaient bien là, qui dominaient le paysage.

« Pendant vingt jours les voyageurs ne rencon-

trèrent aucun être humain (voir la note ci-dessus), tant la population de ces plaines était rare. Le gibier, toutefois, était abondant. Les daims bondissaient hors des hauts roseaux qui couvraient le lit des rivières. Les buffles marchaient pesamment, en formant d'épaisses colonnes, ou bien marquaient des milliers de petites taches au milieu des ondulations de la prairie lointaine sur laquelle ils étaient en train de brouter. Les antilopes s'approchaient, avec la curiosité qui caractérise leur espèce, pour regarder passer les cavaliers, puis s'enfuyaient, rapides comme le vent. Et lorsque les voyageurs s'approchèrent des hauteurs, aux environs du Yellowstone, ils virent des troupes d'élans (ceux dont Parkman retrouva les os plus tard) et des troupeaux de moutons de montagne. Parfois pendant des milles de suite, la plaine desséchée était parsemée de petits remblais recouvrant les trous des curieuses marmottes, que l'on appelle chiens de la prairie à cause de leurs cris. Des loups blancs et gris hurlaient la nuit autour du camp ; et leur cousin, le coyote¹ s'asseyait dans l'ombre et se tenait le soir debout dans le gazon, le nez tourné vers le ciel, en saluant les voyageurs de glapissements si compliqués que l'on aurait dit une vingtaine de voix vibrantes s'échappant par le gosier d'une seule petite bête. ² »

Il est impossible de distinguer dans ce tableau quels sont les traits que Parkman a puisés dans ses propres voyages, car en suivant la piste de l'Orégon

¹ Ours des prairies ; très nombreux au Mexique et dans le Texas.

² Parkman, *Half Century of Conflict*, II, 23-24.

il avait côtoyé celle des frères Vérendrye, et quels sont les traits qu'il a tirés de différentes sources, alors qu'il était déjà aveugle. Mais cette question n'a aucune importance. Elle souligne seulement ce qu'il y avait de particulier dans son génie. D'un bout à l'autre de l'histoire, les frères Vérendrye se meuvent comme des hommes vivants; mais Parkman était capable de donner la vie à un document poussiéreux aussi bien qu'à une impression individuelle. « Pour lui, a dit M. Barrett Wendell avec sa connaissance intime de l'auteur et de l'œuvre, un document quelconque : un acte d'État, une *Relation* de Jésuites, le journal d'un soldat de province, le rapport d'une église yankee, n'était que le symbole d'un fait qui avait été jadis tout aussi réel que les fatigues qu'il avait lui-même endurées chez les Indiens de l'Ouest ou que les souffrances qui l'avaient accompagné pendant toute sa vie sans jamais parvenir à faire plier sa volonté¹. » Je n'ai jamais lu *The Oregon Trail* avec le même enthousiasme que m'inspiraient ses autres ouvrages. Je pense que la raison en est principalement dans ce fait que c'est simplement le récit d'aventures individuelles et non une composition d'éléments fondus dans son imagination. C'est comme une photographie au regard d'un tableau de maître.

Mais cette minutie dans les détails, cette faculté de faire revivre les morts : les Indiens, les chevaliers, les voyageurs et les soldats; cette peinture de la prairie, de la forêt et de la montagne n'étaient pas de nature à placer Parkman parmi les grands histo-

¹ *Proceedings American Academy of Arts and Sciences*, 1893-94, vol. 29, p. 439.

riens du monde. Et il existe, à la vérité, des critiques qui, tout en appréciant son habileté d'artiste, ont exprimé le regret qu'il n'ait point appliqué cette habileté à quelque grand sujet. C'est absolument comme s'il avait traité, diraient sans doute ces critiques, des travaux des missionnaires en Afrique, de l'Administration coloniale en Indo-Chine, ou des aventures de forêt le long de l'Amazone. J'ai trouvé à la Bibliothèque publique à Boston deux exemplaires de chacun de ses ouvrages dans la partie de la bibliothèque réservée aux jeunes garçons. Qu'il me suffise d'ajouter que je n'ai pas réussi un certain soir à obtenir dans cette bibliothèque un exemplaire de *Pontiac's War* : tous les volumes étaient en main et il fallut faire appel à la réserve. De plus, le fait que ces ouvrages se trouvent à la fois dans la salle des jeunes gens et dans celle des adultes et qu'ils intéressent les uns et les autres en montre le caractère génial : c'est comme toutes les grandes œuvres humaines, qui sont écrites pour l'humanité tout entière, et pour l'éternité.

Mais j'irai plus loin. Les ouvrages de Parkman ne constituent pas seulement une lecture amusante pour les élèves des classes élémentaires. L'auteur a saisi sur le vif et traité le thème par excellence, le plus fondamental, le plus riche, le plus compréhensif et le plus fécond qui puisse tenter un historien. Tout en marchant dans la forêt qu'il ne quittait qu'au moment de se mettre à écrire, il ne voyait pas exclusivement des Peaux-Rouges en train de scalper des blancs à la lueur des torches, des fonctionnaires rapaces, des maraudeurs pittoresques, des parades romantiques et autres spectacles du même genre. Il

ne se contentait même pas de composer avec toutes ces scènes le drame d'une lutte consciente entre deux races pour la possession d'un continent et la fondation d'une jeune nation. Ce qu'il voyait, ce n'était rien moins que le duel corps à corps que se livraient, hors des frontières du monde, deux modes d'organisation de la vie humaine. La peinture des forêts est si captivante, les incidents si émouvants par eux-mêmes que bon nombre des lecteurs, sans doute, laissent échapper le sens profond du thème qui préside à ces récits. Mais Parkman, lui, ne perdait point de vue son thème ; il en était comme possédé, et le lecteur sensible se laisse empoigner à son tour, ainsi qu'on l'est par une phrase musicale tragique, qui revient sans cesse dans un opéra, rempli d'ailleurs d'incidents anecdotiques et comiques.

Parkman avait une tendance à n'exprimer ses idées générales que dans ses préfaces ; mais il arrive que dans un opéra la mélodie fondamentale de l'ouverture soit rappelée dans quelque scène particulière, de manière que ceux qui arrivent en retard pour le spectacle puissent encore saisir la signification de l'ensemble. Pourtant, M. Wendell nous l'affirme, en rendant à Parkman un hommage aussi bref que complet, « cet auteur était peu prodigue d'idées générales ou de dissertations philosophiques ». Soit qu'il fût trop scrupuleux, soit que la maladie lui rendit pénible tout effort intellectuel prolongé, il s'arrangeait de manière à charger la suite des événements d'exprimer sa propre philosophie.

Plusieurs de ses splendides généralisations ont déjà trouvé place dans les chapitres de ce livre. Elles

montrent combien Parkman avait le sentiment de la grandeur de son sujet et quelle sympathie spontanée il ressentait pour ceux à l'héroïsme malheureux desquels il a rendu un si précieux hommage.

Il suffit d'opérer un rapprochement entre le plan nettement défini qu'il a nourri pendant un demi-siècle et la réalisation parfaite de ce plan à laquelle il est arrivé, pour comprendre avec saisissement que son œuvre n'est pas une victoire passagère, obtenue grâce à un assaut téméraire, mais bien le succès d'une campagne longuement et soigneusement méditée.

Parmi les papiers qui se trouvent dans le petit cabinet orné de fleurs de lis dont j'ai parlé plus haut, j'ai vu les premiers pronostics de l'œuvre de Parkman : d'abord deux cartes du lac George (Champlain) dressées par lui-même à l'intérieur de la couverture rouge d'un portefeuille, et datées de 1842, époque où il n'avait encore que dix-neuf ans. Puis un étrange cahier composé de pages blanches, sur lequel il avait commencé à prendre des notes relatives à la guerre de la vieille France. Voici quelques-unes de ces notes comme exemples : « Les droits de deux nations... Quand Marquette a-t-il fait ses découvertes ? Quand La Salle s'est-il établi ? Les Français n'avaient-ils pas un droit de priorité au double point de vue de la découverte et de l'établissement ? Les Anglais ne se sont jamais établis. Les lettres patentes relatives à la Louisiane sont embrouillées mais elles ne le sont pas plus que les revendications de l'Angleterre sur les côtes de la rive droite du Mississipi. Le premier sang versé le fut par Washington ; il semble que Jumonville ait été envoyé avec des intentions pa-

cifiques. Les ordres que reçut Washington le chargeaient d'attaquer les Français ».

Le titre est écrit d'une main ferme. Mais, avant d'avoir rempli la moitié du petit cahier, Parkman déclare qu'il abandonne l'histoire de la guerre avec la France pour s'occuper de la lutte avec Pontiac. C'est ainsi que la dernière partie du mince cahier de notes fut consacrée à : *The Conspiracy of Pontiac*. Ce volume à son tour devint la suite de toute une série d'ouvrages, dont il était en même temps la promesse, une série d'ouvrages si bien reliés entre eux que John Fiske en parle comme d'un seul et même ouvrage.

Le champ de ses investigations, il est vrai, était restreint. Il occupait deux déserts, mais c'était un siècle et demi trop tôt pour que le narrateur qui l'abordait fût dans l'impossibilité d'y suivre toutes les pistes. C'était comme s'il eût écrit l'histoire de l'homme à partir du dernier jour de la création et s'il eût accompagné, dans leur transmigration à travers les mers, quelques âmes qui devaient rester toujours dépendantes de leur existence antérieure. Il commence par le commencement, en faisant table rase de toute espèce de tradition, et en plaçant ses personnages dans un cadre beaucoup plus primitif que ne l'était celui de l'Odyssee, ou même celui de la Genèse. La route suivie par Cartier est connue par nous aussi exactement que la voie parcourue par le bateau à vapeur qui a traversé hier le *Golfe-Carré*, si toutefois la glace l'a permis. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que les événements des premiers jours que cet explorateur passa par delà le seuil du premier désert ont été racontés avec autant de dé-

tails que les événements de France l'ont été dans les journaux de ce matin, en Amérique. A l'époque où Parkman termine son récit il n'y avait pas autant d'habitants dans les deux grandes vallées réunies, celle du Saint-Laurent et celle du Mississipi, qu'il y en a actuellement dans une ville populeuse. Et pourtant, comme je l'ai dit, les forces qui agissaient chez ce petit nombre de représentants de la civilisation étaient vieilles de plusieurs siècles et devaient avoir une répercussion dans le monde entier. « Aucun historien n'a jamais traité de thème plus captivant et d'un caractère aussi épique, dit Fiske, à moins que ce ne soit Hérodote racontant l'histoire des Grecs et des Perses, ou encore Gibbon chantant l'épopée des armées romaines à travers dix siècles de changements. » Et Parkman a triomphé de ce que Lowell a appelé : « l'une des épreuves décisives où l'on juge l'homme de génie » quand il fit choix d'un tel sujet.

Lorsqu'aux cérémonies qui eurent lieu en l'honneur de Parkman à l'Université Harvard, Fiske a dit qu'il était un des plus grands historiens du monde, j'ai pensé que c'était une exagération due aux circonstances ou au grossissement qui résulte de la proximité. Mais une année plus tard le même Fiske écrivait dans une revue critique, à propos de l'œuvre de Parkman : « Solide, dans son originalité, et ne ressemblant à aucune autre, cette œuvre se range nettement, je crois, au nombre des chefs-d'œuvre de premier ordre, à côté de celles d'Hérodote, de Thucydide et de Gibbon¹. »

¹ *Atlantic Monthly*, 73, 674. *A Century of Science and other Essays*, p. 264.

On ne pourra jamais écrire de nouveau une histoire comme celle-là. Car la frontière faite de forêts et de prairies a disparu. Elle se trouve maintenant traverser de grandes villes où luttent les différentes civilisations au milieu de la fumée et du tumulte. Aussi devons-nous nous réjouir d'autant plus que cette histoire nous ait été racontée, et remercier le ciel de nous avoir envoyé un tel savant, un tel artiste, un tel génie avant qu'il fût trop tard, pour saisir la lueur mourante et la fixer comme une broderie sur un immortel canevas.

Parmi les pages qu'a écrites Francis Parkman il s'en trouve quelques-unes qui ont eu tout au plus une vingtaine de lecteurs, à ce que je suppose, et qui mériteraient d'être imprimées comme résumé de son œuvre, bien qu'elles n'aient trouvé place dans aucun de ses ouvrages. Elles sont comme des symboles de son œuvre. Ces cinq pages forment une toute petite brochure. C'est une simple réimpression d'un article écrit pour le Bulletin botanique de 1878 par Francis Parkman, ancien professeur d'horticulture à l'Institut Bussey. Cet article est intitulé : *The Hybridization of Lilies* « Le croisement des lis ». Dans ce court article est racontée la tentative faite par Parkman lui-même, et qu'il poursuivit pendant sept ans, pour combiner certaines variétés stables de lis, et spécialement deux superbes lis : le *Spesiosum* (lancifolium) et l'*Auratum*, le pollen du dernier étant porté aux fleurs à pistils du premier. Le soin patient, anxieux, exquis qu'il apporta à ces expériences fait pressentir les peines infinies qu'il devait s'imposer plus tard pour réunir, classer, examiner et peser les matériaux historiques. Le spesiosum et

l'auratum : deux lis de France ! Le résultat de ses expériences de botanique, la fleur merveilleusement belle qu'il obtint et qui est décrite dans un Magazine horticole de Londres comme la plus grande plante à fleurs introduite jusqu'ici dans nos jardins, est connue sous le nom de *Lilium Parkmanni*. Cette plante donne une idée de la perfection avec laquelle Parkman a décrit et défini la civilisation qui avait pour emblème la fleur de lis, fleurissant à l'état sauvage et avec des couleurs éclatantes dans les prairies et sur le bord des rivières de la Nouvelle-France, si bien que cette fleur est identifiée pour toujours avec le souvenir du nom français. Parkman a vécu parmi les roses qu'il avait cultivées pendant ses dernières années de maladie, aux environs de Boston. Il a même écrit un livre sur les roses. Mais son triomphe personnel, la fleur qui continue à orner nos jardins et à perpétuer sa mémoire, c'est un lis magnifique. Et, bien que sur le Nouveau Continent il ait vécu sur l'héritage des Anglais, il a, usant d'une intelligence loyale, subtile et ingénieuse, travaillé à conserver et à perpétuer notre autre héritage : la fleur hybride qui résulte du greffage de l'esprit français sur le sol américain, fleur qui se serait perdue sans les recherches qu'il a faites et éclairées à la lumière de son imagination. Grâce à lui, elle a pu revivre dans les pages de l'histoire.

TABLE DES CHAPITRES

| | |
|---|-----|
| PRÉFACE de M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. | 1 |
| INTRODUCTION | 4 |
| CHAPITRE I. Du Labrador aux grands lacs | 5 |
| — II. Voyages des Frères Gris et des « Robes Noires » | 29 |
| — III. Des grands lacs au golfe. | 57 |
| — IV. Le fleuve Colbert | 87 |
| — V. La disparition de la Nouvelle-France et le rêve de sa résurrection. | 123 |
| — VI. Le peuplement du désert | 155 |
| — VII. Le partage du territoire. | 185 |
| — VIII. Sur la piste des coureurs-des-bois . . . | 215 |
| — IX. Dans le sillage du <i>Griffon</i> | 243 |
| — X. Cités occidentales issues des forts fran- çais. | 267 |
| — XI. Cités occidentales issues des chemins de portage français. | 305 |
| — XII. De La Salle à Lincoln. | 335 |
| — XIII. La vallée de la nouvelle démocratie. . | 361 |
| — XIV. Washington trait d'union entre l'Est et l'Ouest | 385 |

| | | |
|--------------|---|-----|
| CHAPITRE XV. | Les Producteurs | 409 |
| — | XVI. Le souci de demain. | 435 |
| — | XVII. Les « hommes de toujours ». | 457 |
| — | XVIII. Le cœur de l'Amérique | 483 |
| ÉPILOGUE. | | 497 |

ÉTUDES ET ENQUÊTES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

ANCE

Le Président de la République : son rôle, ses droits, ses devoirs, par **Henry Leyret**. Un volume in-18, broché . 3 fr. 50

« Dans cet ouvrage, M. Leyret discute avec une indépendante clairvoyance son rôle, les droits, les devoirs du président. Il conclut fort judicieusement de ses sages et impartiales observations que le président de la République n'est point aussi irresponsable qu'on le dit et qu'on le croit, et il souhaite un président qui, ayant la crainte de se « conduire en parasite ou en paralysique » use de ses droits, et se « conduise en chef d'Etat ». Cette étude est écrite d'un style alerte et brillant et conduite avec une attrayante méthode. »
(*Le Temps*.)

Les Grands Ports de France : Leur rôle économique, par **Paul de Rousiers**. Un volume in-18, broché. 3 fr. 50

« Étude très précise, sans être extrêmement détaillée. Par là, elle intéresse non seulement les initiés, qui trouveront profit à voir comment un esprit informé et clairvoyant entre tous juge tel port, ses mérites, ses insuffisances, mais aussi tous les Français cultivés désireux de connaître l'exacte situation de notre commerce maritime, exagérément décrié. » (*Revue Bleue*.)
« L'enquête scientifique de M. de Rousiers doit être méditée par tous ceux qui sont soucieux de la prospérité de la France maritime. » (*Le Figaro*.)

Les Syndicats industriels de Producteurs en France et à l'Étranger : Trusts — Cartells — Comptoirs — Ententes internationales, par **Paul de Rousiers**. (NOUVELLE ÉDITION, refondue, mise à jour et considérablement augmentée.) Un volume in-18, broché 3 fr. 50

« Dans ce volume où sont mis en comparaison *trusts* américains, *cartells* allemands et *comptoirs* français, on se plaira à apprécier de nouveau la manière de M. de Rousiers, sa claire érudition et son expérience des affaires. En une succinte et complète exposition, l'auteur nous fait admirablement connaître les origines, les éléments et les effets des *trusts*, ces énormes engins dont l'Europe elle-même sentira la toute-puissance. » (*Revue de Paris*.)

Les Syndicats agricoles et leur œuvre, par le **Comte de Rocquigny** [*Bibliothèque du Musée social*]. (3^e ÉDITION augmentée d'une préface, exposant le mouvement syndical agricole de 1900 à 1908.) Un volume in-18, 1 carte hors texte, broché. 4 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

« Nul n'était mieux indiqué que M. de Rocquigny, l'un des directeurs du Musée social, pour écrire ce livre documenté et intéressant qui rectifiera bien des erreurs, et où le lecteur trouvera tous les renseignements désirables. »
(HENRI MAZEL. — *Mercur de France*.)

Syndicats ouvriers, Fédérations, Bourses du travail
par **Léon de Scithac**. Un volume in-18, broché 3 fr.

« Étude impartiale et très documentée du mouvement d'organisation ouvrier depuis un demi-siècle. Ouvrage fort utile à consulter pour les personnes qui n'ayant pas suivi au jour le jour la grande évolution de l'idée syndicale, veulent connaître les formes par lesquelles s'est manifestée l'énergie corporative, les résultats obtenus par les organisations ouvrières et les idées successives qui ont eu cours dans le monde du travail. » (*Revue de Synthèse historique.*)

Les Congrès ouvriers en France (1876-1897), par **Léon de Scithac** [*Bibliothèque du Musée social*]. Un volume in-8° écu, broché. 4 fr.

« Cet ouvrage est bien le mémento le plus substantiel et le plus commun qu'on puisse consulter sur l'histoire du socialisme en France. C'est avec raison que l'auteur a préféré laisser la parole aux rédacteurs officiels des congrès, au lieu d'en écrire, comme cela lui eût été facile, doctoralement l'histoire. Son livre forme ainsi le résumé des « protocoles » de ces congrès et c'est ce qui lui donne son intérêt documentaire. » (*Le Temps.*)

Les Traités ouvriers. Accords internationaux de Prévoyance et de Travail (Textes officiels, commentaire et historique), par **Albert Métin**, ministre du Travail et de la Prévoyance sociale. Un volume in-18, broché 3 fr.

« Ce livre, parfaitement documenté, nous donne les textes officiels de divers accords internationaux concernant les lois protectrices du travail. L'auteur y a joint un commentaire historique, des tableaux et statistique des notes comparatives, — bref, tout un répertoire clair et bien ordonné qui fait de cet ouvrage un guide et un instrument indispensable à tous ceux que les questions ouvrières préoccupent aujourd'hui. » (*La Revue.*)

Les Sociétés coopératives de consommation, par **Charles Gide**, professeur d'Economie sociale à la Faculté de droit de Paris. (DEUXIÈME ÉDITION *refondue et augmentée.*) Un volume in-18, 306 pages, broché. 3 fr. 50

La rédaction première de cet ouvrage, réduite au moindre nombre de pages, constituait un petit manuel destiné aux membres des sociétés coopératives et à leurs administrateurs. Cette *Deuxième Édition refondue et augmentée* contient plus du double des matières de la précédente. Elle s'adresse plus seulement aux seuls coopérateurs; elle s'adresse aussi aux personnes étrangères à la pratique de la coopération qui désirent cependant être renseignées sur l'importance et sur l'évolution du mouvement coopératif.

La Femme dans l'Industrie, par **R. Gonnard**, professeur à la Faculté de droit de Lyon. Un volume in-18, broché . . . 3 fr. 50

« Voici un livre à recommander qui se lit avec beaucoup d'agrément. Les choses y sont présentées sous une forme vive, pittoresque et émue, et avec une certaine grâce qui convient bien au sujet. Les citations sont aussi très heureusement choisies. Ajoutez à cela une bibliographie très soignée qui fournira à ceux qui veulent approfondir davantage le sujet, tous les moyens de le faire. » (*Revue Économique.*)

Dix années de Politique coloniale, par **J. Chailley-Bert**,
membre du Conseil supérieur des colonies. In-18, br. 2 fr.

« A mesure que l'on a acquis une notion exacte des difficultés de la mise en valeur de notre empire colonial, on a appris simultanément comment il convient de les résoudre. Il s'est ainsi fait un travail immense dans les esprits, et M. Chailley-Bert, qui y a pris une si grande part, en a tracé une esquisse brillante qui se distingue, comme tous ses écrits, par l'abondance des idées et par la sûreté de la documentation. »
(*Le Temps.*)

Le Recrutement des Administrateurs coloniaux, par
Émile Boutmy, membre de l'Institut, directeur de l'École libre
des Sciences politiques. In-18, broché 1 fr. 50

Notre Marine marchande, par **Charles-Roux**, ancien député.
Un volume in-18, broché. 4 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

« Bien que M. Charles-Roux s'en défende dans son « Avant-propos », son livre est un véritable traité sur la marine marchande. Ses études théoriques comme sa pratique des affaires et ses travaux au Parlement l'avaient admirablement préparé à cette tâche. L'ouvrage se recommande par son excellente méthode, sa clarté d'exposition et son généreux esprit. »
(*Le Siècle.*)

Marine française et Marines étrangères, par
Léonce Abeille, capitaine de frégate, sous-directeur de l'École
supérieure de Marine. Un volume in-18, broché. 3 fr. 50

« Nul mieux que le commandant Abeille ne pouvait entreprendre et mener à bien cette tâche si ardue d'exposer ce qu'est et ce que doit être la marine française en elle-même et par rapport aux marines étrangères. Admirablement préparé par sa situation et de nombreuses années d'études, il a pu rédiger un véritable cours, rempli de faits que ne pourront se dispenser de connaître ceux qui s'intéressent à ces questions. »
(*Le Polybiblion.*)

A consulter :

La Famille française et son évolution, par LOUIS DELZONS. 3 fr. 50

L'Orientation religieuse de la France actuelle, par PAUL SABATIER.
(voir page I).

L'Évolution de la France agricole, par MICHEL AUGÉ-LARIBÉ (v. p. II).

**Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième
République**, par ANDRÉ SIEGFRIED (voir page VI).

Questions politiques, par ÉMILE FAGUET (voir page VII).

Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui, par D. ZOLLA. 3 fr. 50

La Propriété rurale en France, par FLOUR DE SAINT-GENIS. . . 6 fr.

Les Régimes douaniers, par B. NOGARO et M. MOYE. . . . 3 fr. 50

Questions du Temps présent. Collection de broch. in-16 (voir p. VIII).

La Colonisation française dans l'Afrique du Nord, par V. PIQUET.
In-8 écu. X-538 pages, 4 cartes hors texte, broché. 6 fr.

L'Afrique du Nord, par HENRI LORIN. In-18, broché. 3 fr.

Les Musulmans français du Nord de l'Afrique, p. ISMAËL HAMET. 3 fr. 50

L'Indochine française, par H. RUSSIER et H. BRENIER. In-18, br. 4 fr.

BELGIQUE

La Belgique morale et politique (1830-1900), par **Maurice Wilmotte**, avec une préface de **ÉMILE FAGUET**, de l'Académie française. Un volume in-18, broché. 3 fr. 5

« Voici un des ouvrages les plus documentés et aussi les plus lumineux que je sache. M. Wilmotte est un historien, un critique, un psychologue et un sociologue. Il s'est tiré avec bonheur de la tâche considérable qu'il avait entreprise. Je ne crois pas qu'il y ait sur l'histoire de la Belgique rien de plus pénétrant, rien de plus avisé et rien de plus définitif. »

(ÉMILE FAGUET. — *Revue latine.*)

A consulter :

Les Régimes douaniers, par B. NOGARO et M. MOYE. In-18. 3 fr. 5
Les Traités ouvriers, par ALBERT MÉTIN (voir page II).

ESPAGNE

L'Espagne au XX^e siècle : Étude politique et économique par **Angel Marvaud**. Un volume in-18 Jésus, avec une carte hors texte en couleur, broché. 5 f.

« M. Angel Marvaud est certainement, au point de vue des questions économiques et politiques, notre meilleur hispanisant. Le livre qu'il nous donne sur l'Espagne est solide et définitif. A cette enquête impartiale et complète rien ne manque. Une préface historique définit le legs du passé. L'auteur passe ensuite en revue tous les problèmes politiques, l'administration, les partis, le clergé, l'armée; il étudie les questions économiques, financières, agricoles, douanières, industrielles. Il aborde enfin, après le problème social auquel il a déjà consacré un volume, les relations de l'Espagne moderne avec le Maroc et avec l'Amérique. Lumineux et complet, l'ouvrage de M. A. Marvaud vient à son heure. Il devra constituer le *vade-mecum* de tous ceux qui veulent travailler au rapprochement franco-espagnol. » (*L'Opinion.*)

A consulter :

Les Régimes douaniers, par B. NOGARO et M. MOYE. In-18. 3 fr. 5
L'Affaire Marocaine, par VICTOR BÉRARD (voir p. VIII).
Les Traités ouvriers, par ALBERT MÉTIN (voir p. II).

ITALIE

Notes sur l'Italie contemporaine, par **Paul Ghio**. Un volume in-18, broché. 3 fr.

« Ce livre, agréablement écrit, mérite de retenir l'attention à cause des documents qu'il nous apporte et par la manière pénétrante et sagace dont l'auteur a entendu son office de critique psychologique, politique et social de l'Italie contemporaine. Le changement de politique qui s'y est manifesté au cours de ces dernières années et le rôle du parti socialiste dans la vie de la nation sont particulièrement bien retracés. » (*Revue Historique.*)

La Prévoyance sociale en Italie, par **Léopold Mabilleau**, directeur du Musée social, avec la collaboration de MM. CH. RAYNERI et DE ROCQUIGNY (*Bibliothèque du Musée social*). Un volume in-18, broché 4 fr.

La transformation économique de l'Italie date d'hier ; et l'on peut se montrer surpris de la rapidité de l'évolution de ce pays. Par quel miracle d'ingéniosité et d'énergie, par quels procédés l'Italie est-elle parvenue à tirer parti des conditions défavorables qui lui étaient faites, c'est ce qu'ont étudié les auteurs de ce volume. Ils nous exposent le résultat de leurs enquêtes par le menu, après nous avoir donné une vue d'ensemble qui permet de dégager l'idée maîtresse de l'œuvre et de situer à leur place respective les éléments dont elle se compose.

A consulter :

- L'Émigration européenne (Italie, etc.)**, par R. GONNARD. In-18. 3 fr. 50
Les Régimes douaniers, par B. NOGARO et M. MOYE. In-18. 3 fr. 50
Les Traités ouvriers, par ALBERT MÉTIN (voir page II).
Marine française et Marines étrangères (Italie, etc.), par LÉONCE ABEILLE (voir page III).
Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie, par G. LOTH (voir page IX).

USSIE

L'Empire Russe et le Tsarisme, par **Victor Bérard**. In-18, 400 pages, 1 carte hors texte (2^e ÉDITION), broché. 4 fr.

« Le peuple russe, dit M. Victor Bérard, ignore tout de la France ; le public français n'a de la Russie qu'une idée rudimentaire ou même une imagination assez fantaisiste. » Et l'éminent écrivain étudie le problème russe avec tout le calme et toute la liberté d'esprit de l'historien. Il n'est pas de livre dont la lecture s'impose plus impérieusement au public tout entier. » (*Le Temps*.)

Le Développement économique de la Russie, par **J. Machat**. In-18, 4 cartes et 10 diagrammes, broché. . . 4 fr.

« On trouvera dans ce remarquable ouvrage les données les plus sûres et les plus complètes sur l'avenir prochain de la nation russe. La comparaison de tous les faits économiques étudiés avec les faits de même ordre chez les autres peuples contribue à en rendre la lecture singulièrement claire et attachante. » (*Le Temps*.)

Finlande et Finlandais, publié sous la direction de **Werner Söderhjelm**, professeur à l'Université d'Helsingfors. Un volume in-18, broché. 3 fr. 50

« Ce livre comble une importante lacune. Un groupe d'écrivains finlandais, sous la direction de M. Söderhjelm, vient de présenter au public français un ensemble de petites monographies tout à fait remarquables, qui dévoilent en quelque sorte à nos yeux le monde finlandais sous ses aspects les plus divers. La géographie et l'ethnographie, l'histoire, l'organisation parlementaire, la culture intellectuelle et l'instruction publique, les beaux-arts et la musique, le féminisme, les sports et l'hygiène, le développement industriel et agricole, sont tour à tour décrits sous une forme à la fois scientifique et attrayante par des spécialistes compétents. C'est un livre unique dans son genre : un tableau vivant du pays « aux mille lacs », du cadre physique et de l'âme nationale du peuple finlandais. »

(*Revue des Sciences politiques*.)

La Question de Finlande, *au point de vue juridique*, par **René Henry**, professeur à l'École libre des Sciences politiques
Une brochure in-18 1 fr

La Question Polonaise, par **R. Dmowski**. Traduction du polonais par V. GASZTOWTT, revue et approuvée par l'auteur. Préface de ANATOLE LEROY-BEAULIEU, de l'Institut. Un volume in-18, *une carte hors texte*, broché 4 fr.

« L'auteur de ce livre est certainement l'homme le mieux qualifié pour traiter le sujet qu'il présente aujourd'hui au public. Non seulement il le connaît à fond dans tous les détails, mais il a été aussi pendant ces dernières années la personnification des aspirations du peuple polonais, puisqu'il fut président du *Kolo* polonais à la deuxième et à la troisième Douma. Grâce à l'excellente traduction de M. Gasztowtt, cet ouvrage est d'une parfaite clarté. Il convaincra tout le monde. »
(*Journal des Débats.*)

A consulter :

L'Émigration européenne, par R. GONNARD. In-18. 3 fr. 50
Les Régimes douaniers, par B. NOGARO et M. MOYE. In-18. 3 fr. 50
Marine française et Marines étrangères, par le C^t ABEILLE (v. page III).
Révolutions de la Perse, par VICTOR BÉRARD (voir page X).
La Rivalité Anglo-Russe en Asie, par le D^r ROUIRE (voir page X).

SUISSE

La Suisse au XX^e siècle. Étude économique et sociale, par **Pierre Clerget**, professeur à l'École supérieure de commerce et près la Chambre de commerce de Lyon. (2^e ÉDITION, revue, mise à jour et augmentée, 1942.) Un volume in-18, broché. . . 3 fr. 50
Ouvrage couronné par la Société de Géographie commerciale de Paris.

« M. Pierre Clerget, qui a appartenu au corps enseignant suisse, étudie en ce livre bien documenté et fort intéressant, tous les problèmes que pose la Suisse contemporaine : population, organisation politique et fiscale, agriculture, industrie, commerce, situation internationale. Il montre à juste titre l'intérêt que présente pour nous l'étude de ce peuple chez qui tous les problèmes qui s'agitent dans notre pays sont résolus ou à la veille de l'être. »
(*La Revue.*)

TURQUIE

La Mort de Stamboul : *Considérations sur le Gouvernement des Jeunes-Turcs*, par **Victor Bérard**. Un volume in-18, broché. 4 fr.

« Dans cet ouvrage, M. Victor Bérard, qui s'est fait une spécialité de l'étude de la question d'Orient, expose les effets désastreux qu'a eu le gouvernement des Jeunes-Turcs. Il le fait avec une richesse de documentation et une minutie d'analyse merveilleuses. Aussi ce long réquisitoire contre un régime qui a perdu la Turquie doit être lu lentement et à tête reposée, tant les faits y sont accumulés et leurs conséquences examinées méticuleusement. »
(*Polybiblion.*)

La Ruine d'un Empire : Abd-ul-Hamid, ses Amis et ses Peuples,
par **Georges Gaulis**. Préface de VICTOR BÉRARD. Un volume in-18,
broché. 4 fr.

Comment la politique hamidienne a ruiné l'Empire ottoman, ce problème historique méritait d'être examiné d'ensemble par un esprit documenté, sagace, indépendant. Georges Gaulis l'avait étudié sous toutes ses faces avec sa parfaite connaissance des hommes et des choses de Turquie. Et c'est l'œuvre posthume de ce vaillant publiciste que des mains pieuses nous donnent aujourd'hui. Soit que nous pénétrions à Yildiz-Kiosque, soit que nous considérions la mainmise de l'Allemagne sur la Turquie, soit que nous écoutions battre le cœur des peuples macédoniens, serbes, bulgares, grecs, continuellement, sous nos yeux, s'organise la « ruine d'un Empire ».

La Révolution Turque, par **Victor Bérard**. Un volume in-18
de 358 pages, broché. 4 fr.

« Dans ce volume on trouvera, clairement et impartialement résumé, ce que la Porte et l'Europe ont tenté depuis un siècle et demi pour la réforme de la Turquie; ce que les Jeunes Turcs ont essayé, il y a trente ans, pour l'établissement du régime constitutionnel: ce qu'Abd-ul-Hamid et l'entente austro-russe ont fait pour le maintien du régime de massacres: comment enfin la crise est survenue. Est-il besoin de dire avec quelle aisance, quelle logique et quel art M. Victor Bérard sait rassembler un long passé et le braquer sur les faits contemporains pour les illuminer? »
(*Revue de Paris.*)

Questions extérieures (1901-1902), par **Victor Bérard**. Un
volume in-18, broché. 3 fr. 50

Créances et routes turques. — Panama. — La Tripolitaine. — L'Alliance anglo-japonaise. — La guerre Sud-Africaine. — La Royauté espagnole. — L'Angleterre et la Paix.

« Remarquable par la justesse et l'originalité des vues, ce livre est un véritable manuel nécessaire à tous ceux qu'intéressent les problèmes de la politique extérieure contemporaine. » (M. MARION. — *Revue Universitaire.*)

A consulter

Le Sultan, l'Islam et les Puissances, par V. BÉRARD (voir page X).

FRIQUE

La Colonisation française dans l'Afrique du Nord :
Algérie-Tunisie-Maroc, par **Victor Piquet**. Un volume in-8° écu,
x-538 pages (2^e ÉDITION), 4 cartes hors texte, broché. . . . 6 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

« L'œuvre colonisatrice de la France dans l'Afrique du Nord méritait une étude approfondie et un exposé d'ensemble, qui la fit connaître à tous les Français. M. Victor Piquet, qui a déjà consacré un volume aux *Civilisations de l'Afrique du Nord*, ne s'en tient pas à l'historique de notre action coloniale: administration, tribunaux, organisation du crédit, mise en valeur des richesses de tous genres, il aborde toutes les questions, et son livre nous présente vraiment le tableau de l'œuvre civilisatrice poursuivie par la France. »
(*Revue de Paris.*)

L'Affaire Marocaine, par **Victor Bérard**. Un volume in-11, 470 pages (2^e ÉDITION), broché 4 fr.

« On ne saurait trouver meilleure mise au point de la question marocaine. C'est avec son talent habituel que M. Bérard a développé cette idée, que la France est capable, sans attentat à la souveraineté du chérif, sans atteinte à la liberté du commerce mondial, d'amener les Marocains à prendre leur place parmi les serviteurs de la civilisation et de la paix. » (*Journal des Débats*)

L'Afrique du Nord (*Tunisie, Algérie, Maroc*), par **Henri Lorin**, ancien professeur au lycée Carnot de Tunis, professeur à l'Université de Bordeaux. Un volume in-18, 27 gravures, 3 cartes hors texte et un index, relié toile, 3 fr. 50; — broché 3 fr.

« L'ouvrage est divisé en quatre parties : esquisse géographique générale, géographie régionale, géographie économique et géographie politique. De nombreux croquis et gravures illustrent cet ouvrage que complètent des notes bibliographiques, un index et l'explication des termes arabes employés. Ce travail vient à son heure et il est appelé à rendre de nombreux services. » (*Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris.*)

Les Civilisations de l'Afrique du Nord (*Berbères, Arabes, Turcs*), par **Victor Piquet**. In-18, 4 cartes hors texte, br. 4 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

« Le gros travail de M. Victor Piquet se réfère au passé, long et parfois glorieux, du littoral méditerranéen du continent noir, mais il est propre à éclairer le présent obscur et complexe de la Berbérie. C'est une œuvre très consciencieuse, agrémentée d'abondantes citations de chroniqueurs arabes et qui comble une lacune, car aucun ouvrage ne groupait encore dans une étude d'ensemble les grandes civilisations historiques qui se sont succédées en Tunisie, Algérie, Maroc. » (*Revue Bleue.*)

Les Musulmans français du nord de l'Afrique, par **Ismaël Hamet**, officier interprète principal à l'État-Major de l'Armée. Un vol. in-18, 2 cartes hors texte, broché 3 fr. 50

« Étudier dans notre Afrique méditerranéenne la distribution de la population musulmane, les mélanges ou oppositions de races et la société qui en découle, l'évolution agricole, commerciale et intellectuelle de cette société et les résultats probables de son influence; essayer de déduire de cette étude quelques prévisions pour l'avenir : tel est le double but que l'auteur s'est assigné et qu'il a pleinement atteint. » (*La Revue de Paris.*)

La France en Afrique, par le L^{ieutenant}-Colonel **Ed. Ferry**. Un volume in-18, broché 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Montyon.

« Des renseignements précieux par leur précision, des aperçus exacts et des plus intéressants sur le monde musulman, telle est la caractéristique de cet ouvrage. » (*La Dépêche Coloniale.*)

« Le L^{ieutenant}-Colonel Ferry doit à ses longs séjours en Afrique une connaissance approfondie des hommes et des choses de l'Islam. Aussi ces pages, d'un style attrayant, méritent-elles de fixer l'attention. » (*Revue de Géographie.*)

Le Peuplement italien en Tunisie et en Algérie, par **Gaston Loth**, directeur du Collège Alaoui, à Tunis. In-8° raisin, 500 p., 36 gravures et cartes dont 10 planches hors texte, br. 10 fr.

« Il n'est pas d'aussi important problème dans l'Afrique française, il n'en est pas qui ait donné lieu à autant d'opinions divergentes dans le monde de la science et de la politique de colonisation. Avec ses observations pénétrantes, ses statistiques précises, ses vues ingénieuses, ce volume est indispensable à quiconque s'intéresse à notre domaine africain. » (*Revue Universitaire.*)

La Conquête du Sahara : Essai de Psychologie politique, par **E.-F. Gautier**. Un volume in-18, broché 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Marcelin-Guérin, et par la Société de Géographie commerciale de Paris.

« Cet essai de psychologie politique, écrit d'une plume alerte par un explorateur et un savant, constitue à la fois la plus instructive et la plus attrayante des lectures. Une première partie raconte d'une façon nette et précise la conquête du « Sahara touareg » et celle du « Sahara marocain ». Puis suivent d'excellentes et pittoresques études, dont l'une, particulièrement suggestive, sur la race et les mœurs des Touaregs. » (*Le Correspondant.*)

A consulter :

Les Sociétés primitives de l'Afrique équatoriale, par le D^r A. CUREAU. In-8 écu, 432 pages, 9 fig., 18 planches hors texte, br. . . 6 fr.

L'Or dans le Monde, par L. DE LAUNAY. In-18, broché. . . 3 fr. 50

L'Expansion allemande, par E. TONNELAT. In-18, broché. 3 fr. 50

Les Nouvelles Sociétés Anglo-saxonnes (Afrique du Sud, etc.), par P. LEROY-BEAULIEU. In-18, broché 4 fr.

Les Anglais aux Indes et en Égypte, par E. AUBIN. In-18, br. 3 fr. 50

ASIE

L'Indochine française, par **Henri Russier**, inspecteur des écoles en Cochinchine, et **Henri Brenier**, inspecteur conseil p. i. des services agricoles et commerciaux de l'Indochine. Un vol. in-18, 56 gravures dans le texte, 4 cartes en couleur hors texte, br. 4 fr.

Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris.

« Avec le grand nombre d'images qui l'illustrent, c'est un livre d'un très vif intérêt où sont étudiés en des pages précises, alertes, pittoresques à l'occasion, le pays, les habitants, la mise en valeur, l'organisation politique et administrative de l'Indochine. » (*Le Figaro.*)

« Les plus authentiques renseignements et les plus importants ouvrages ont été mis à profit pour établir ce manuel clairement présenté et habilement distribué. Le lecteur, même non initié, trouvera dans ces pages l'indispensable et le suffisant. » (*Le Correspondant.*)

La Perse d'aujourd'hui : Iran, Mésopotamie, par **Eugène Aubin**. In-18, 450 pages, carte en couleur hors texte, br. . 5 fr.

« On ne peut pas analyser ce livre; il faut le lire. Et beaucoup de ceux qui, chez nous, parlent de la Perse, de sa vie économique et sociale, de sa politique et de son passé, trouveront dans cet ouvrage de M. Eugène Aubin une documentation plus abondante et, à coup sûr, plus exacte. »

(*Bulletin de la Société d'Economie Politique.*)

Révolutions de la Perse : *les Provinces, les Peuples et le Gouvernement du Roi des Rois*, par **Victor Bérard**. Un volume in-18 une carte en couleur hors texte, broché 4 fr

« Des vingt-cinq siècles de l'histoire de Perse, M. Bérard a tiré la formule des révolutions persanes et c'est par la géographie du plateau de l'Ira et de sa ceinture de hautes montagnes, qu'il nous explique l'instabilité de dynasties qui, périodiquement, s'y fondèrent et s'y défirent. « L'Eternelle Perse » tel serait peut-être le titre le plus exact de ce livre qui, en ses descriptions et en ses déductions, nous peint, presque toujours d'ensemble, et avec le même éclat, la Perse des Achéménides, des Sassanides et des Kadjiars. »
(*La Revue de Paris.*)

Le Sultan, l'Islam et les Puissances, par **Victor Bérard**. Un volume in-18, 2 cartes hors texte, broché. 4 fr

« Tout ce livre, avec son parallèle entre Turcs et Arabes, son histoire du chemin de fer sacré, son importante relation de « la politique du massacre », est rempli de documents précieux, émouvants, de renseignements et d'enseignements utiles. C'est une œuvre à lire, à étudier et à méditer. » (*Le Figaro.*)

La Révolte de l'Asie, par **Victor Bérard**. Un volume in-18 440 pages (3^e ÉDITION), broché 4 fr

L'Asie et l'Europe. — Le Japon et l'Europe. — La descente russe. — L'Expansion japonaise. — Le rôle de l'Angleterre.

« M. Victor Bérard confronte tour à tour « l'Asie et l'Europe », « le Japon et l'Europe » ; il nous fait assister à « la Descente russe » et à « l'Expansion japonaise », et nous montre enfin avec une précision impressionnante « le Rôle de l'Angleterre ». Il faut lire ce livre qui présente un très vif intérêt et qui fera comprendre au public un certain nombre de questions brûlantes, dont tout le monde parle et que bien peu de gens connaissent. » (*Le Figaro.*)

L'Islam. Impressions et études, par le comte **Henry de Castries**. Un volume in-18 (5^e ÉDITION), broché 4 fr.

« Sous une forme attachante, littéraire et très personnelle, l'auteur aborde dans ce livre des questions de psychologie, d'histoire, de science religieuse et de philosophie, dont le développement et la solution sont de nature à transformer les notions le plus généralement répandues sur l'islamisme et sur son fondateur. »
(*Le Temps.*)

La Rivalité Anglo-Russe, au XIX^e siècle, en Asie (*Golfe Persique — Frontières de l'Inde*), par le **D^r Rouire**. Un volume in-18, 1 carte hors texte, broché 3 fr. 50

« M. le D^r Rouire expose dans cet ouvrage les données du problème extrême-oriental. Il fait un rapide et intéressant résumé de l'histoire moderne des puissances asiatiques, un récit plus complet des événements de leur histoire contemporaine depuis l'intervention active de l'Europe jusqu'à la fin de la guerre russo-japonaise. Son livre n'est pas seulement un historique pittoresque de la lutte séculaire entre l'Angleterre et la Russie; c'est un guide précieux pour tous ceux qu'intéresse l'avenir prochain de l'Asie occidentale. »
(*Le Courrier Européen.*)

Le Japon d'aujourd'hui. Études sociales, par **Georges Weulersse**. Un vol. in-18 (3^e ÉDITION), broché 4 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Montyon.

« Ce volume très substantiel en même temps que d'une lecture fort attrayante est le résumé d'observations rapportées par l'auteur d'un voyage d'études qu'il a accompli en Extrême-Orient : c'est donc vraiment sur le vif, qu'il a pu peindre la société japonaise. Il s'est attaché à mettre en lumière tout ce qui, dans cette civilisation toute faite de juxtapositions, peut fournir une matière d'études précises au sociologue. » (*Revue de Géographie.*)

Le Japon politique, économique et social, par **Henry Dumolard**, docteur en droit, ancien prof. de droit français à l'Université impériale de Tokyo. In-18 (4^e ÉDITION), broché. . . 4 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Fabien.

« Admirablement documenté, l'auteur dédaignant de nous dépeindre « le Japon classique des estampes et des bibelots artistiques », nous offre le tableau du Japon, puissant empire de 45 millions d'hommes, et nous montre ce que veut et ce que peut cette nation dont l'unique souci, depuis 35 ans, a été de se transformer et de s'aguerrir ». Son livre contient l'histoire de cette transformation matérielle, suivie d'un essai sur l'influence que pourra avoir une telle évolution sur la vie sociale. » (*Revue des Questions historiques.*)

Paix Japonaise, par **Louis Aubert**. In-18, broché . . . 3 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Marcelin-Guérin.

« C'est autour de cette « Paix japonaise », que s'ordonnent aujourd'hui et se développent toutes les ambitions du Japon. M. Louis Aubert s'efforce de lever quelques voiles et de faire mieux comprendre les questions qui s'agitent entre le Japon et la Chine, entre les Japonais et les Américains, nous montrant dans toute son ardeur la lutte qui se produit en ce moment pour le Pacifique. Rempli de documents et d'observations judicieuses, ce livre apporte une contribution précieuse à une étude dont l'urgence paraît chaque jour plus impérieuse pour tous les peuples de notre civilisation. » (*Le Figaro.*)

Américains et Japonais, par **Louis Aubert** Un volume in-18
1 carte hors texte, broché. 4 fr

Composé avec des documents de première main, le plus souvent inédits, ce livre, où les faits et les idées s'organisent vivement, clairement, fortement, est indispensable à quiconque veut connaître non seulement le conflit des diplomaties de Washington et de Tôkyô, mais encore les éléments permanents d'un durable conflit de races qui, pour la première fois, est l'objet d'un travail d'ensemble.

Chine ancienne et nouvelle. Impressions et réflexions, par **Georges Weulersse**. Un volume in-18 (2^e ÉDITION), broché. 4 fr.

« Ce n'est là, ni une œuvre d'érudition livresque, ni un simple recueil d'impressions. C'est une étude à la fois approfondie et vivante du contraste et de la lutte des « Deux Chines », dans lesquels l'auteur cherche l'explication du spectacle que nous présente l'Empire chinois à l'aube du XX^e siècle. » (*Journal des Débats.*)

« M. Weulersse décrit d'abord ce qu'il a vu ; puis il aborde l'étude économique et sociale de l'Empire Céleste et y consacre une série de chapitres très documentés et très suggestifs. On goûtera la dialectique serrée de ces réflexions autant que le charme des descriptions. » (*Revue de Géographie.*)

La Chine novatrice et guerrière, par le Commandant **d'Ollone**. Un volume in-18, broché. 3 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Fabien.

« Avec ses grandes divisions très précises consacrées tour à tour à la Chine guerrière, à la Chine novatrice, religieuse, administrative et sociale, puis la Chine actuelle et à sa transformation, le livre est d'une lecture attrayante et facile; renseignements, faits et documents y sont présentés d'une façon vivante, sans recherche et sans pédantisme; c'est tout à la fois une étude très savante et une œuvre excellente de vulgarisation. » *(Le Figaro.)*

L'Inde d'aujourd'hui. Étude sociale, par **Albert Métin**. Un volume in-18, broché. 3 fr.

« C'est là un bon livre, plein de conscience, appuyé sur de vastes connaissances antérieures. sur une documentation suffisamment large et très impartiale. Je ne puis guère en faire un plus bel éloge. J'ajoute encore que je n'aurais pas de mettre ce manuel entre les mains d'une personne qui n'aurait pas vu l'Inde; elle en aurait une idée exacte et juste. »

(J. CHAILLEY. — La Quinzaine coloniale.)

L'Inde Britannique (*Société indigène — Politique indigène les Idées directrices*), par **Joseph Chailley**. Un volume in-8° raisin, 520 pages, 2 cartes en couleur hors texte, br. . . . 10 fr.

« Tous ceux qui s'intéressent aux passionnantes questions commerciales sauront gré à M. J. Chailley d'avoir accumulé pour eux les renseignements, les exemples, les constatations. L'Inde est de plus en plus un des problèmes les plus ardues de l'Asie contemporaine. M. Chailley aura le mérite peu banal d'en avoir exposé les données: libre à chacun d'en prévoir la solution la plus probable. En tous cas, cet important ouvrage est désormais indispensable à tous ceux que cette solution préoccupe. »

(Le Correspondant.)

Java et ses habitants, par **J. Chailley-Bert**. Un volume in-18 (4^e ÉDITION, corrigée et augmentée), broché 4 fr.

« M. Chailley-Bert est allé à Java. Il y est demeuré plusieurs mois, et nous transmet dans ce volume les résultats de son voyage. D'une lecture facile voire même fort agréable, cet ouvrage contient des études étendues et pénétrantes sur la société indigène et la société européenne à Java; la concurrence économique entre Européens et Orientaux; la question chinoise; la concurrence politique entre Hollandais et Javanais; la question si complexe de l'éducation des indigènes. »

(Le Musée social.)

A consulter :

Questions extérieures (*Traité anglo-japonais, etc.*), par V. BÉRARD (voir page VII).

Marine française et Marines étrangères (*Japon, etc.*), par le Commandant L. ABEILLE (voir page III).

L'Expansion allemande (*Chantoung*), par E. TONNELAT. . 3 fr. 50

Les Anglais aux Indes et en Égypte, par EUGÈNE AUBIN. . 3 fr. 50

La Ruine d'un Empire, par GEORGES GAULIS (voir page VII).

MÉRIQUE

Les États-Unis d'Amérique, par **P. d'Estournelles de Constant**. Un fort volume in-18, ix-336 pages, broché. . . 5 fr.

« Solide et attrayant, le livre de M. d'Estournelles de Constant est bien celui qui convenait à la description d'un monde nouveau. Ce qui le distingue de tant d'autres, c'est à la fois son autorité et sa simplicité. Nous y voyons défiler les principales villes des États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique, du Canada à la frontière mexicaine, et mieux que les villes, les États, et, avec les États, les climats, la végétation, les populations toutes diverses les unes des autres. De la première page à la dernière, le lecteur se confie sans réserve à l'auteur dont on sent partout la compétence. Il est impossible d'avoir un guide plus entraînant et plus sûr. Écrit d'un style toujours vivant, alerte, coloré, souvent passionnant, son livre est à la fois une œuvre d'art, une leçon de vérité et d'énergie. »
(*La Revue.*)

« L'auteur, que quatre voyages en Amérique et des relations avec des personnalités les plus diverses du Nouveau Monde ont mis à même d'étudier un sujet qui le passionne, nous offre en ce fort volume une foule de documents utiles. C'est un livre à lire et à consulter. »

(*Le Correspondant.*)

Les États-Unis au XX^e siècle, par **Pierre Leroy-Beaulieu**. Un volume in-18, 480 pages (4^e ÉDITION), broché 4 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.

« M. Pierre Leroy-Beaulieu a vu de près toutes les choses dont il parle avec la compétence d'un économiste et le sens pénétrant d'un observateur très informé, qui sait mettre en relief le côté social aussi bien que le côté économique des questions qu'il aborde. Son ouvrage offre un tableau complet de l'activité du peuple américain, de toutes les productions du pays, de toutes ses forces et de toute son œuvre. »
(*Revue des Deux Mondes.*)

Les États-Unis, Puissance mondiale, par **Archibald Cary Coolidge**. Traduction de ROBERT L. CRU. Préface par ANATOLE LEROY-BEAULIEU, membre de l'Institut. In-18, broché . . . 4 fr.

« Ce livre nous présente une excellente histoire résumée des États-Unis dans leurs relations extérieures récentes, histoire écrite par quelqu'un qui l'a vraiment vécue, soit par ses lectures et ses conversations, soit par ses voyages. Le ton même de la leçon parlée ajoute à l'exposé fait par l'auteur une vivacité qui rend la lecture de son livre attrayante et facile. »

(*Revue Critique.*)

Éléments d'une Psychologie politique du Peuple américain, par **Émile Boutmy**. In-18 (3^e ÉDITION), broché. . 4 fr.

« M. Boutmy, plus que personne, était qualifié pour se livrer à des recherches aussi compliquées et en exposer avec une éblouissante clarté les résultats. Je crois que dans ce genre d'études où la psychologie se mêle nécessairement à l'érudition, où il faut que la psychologie soit aussi pénétrante que l'érudition se fait perspicace, ces *Éléments* sont un véritable chef-d'œuvre. C'est l'opinion unanime, incontestée. »

(J.-ERNEST CHARLES. — *Revue Bleue.*)

Aux États-Unis (*Les Champs. — Les Affaires. — Les Idées*), par le Vicomte **G. d'Avenel**. Un volume in-18, broché. 3 fr. 50

« Préparé comme il l'était par ses nombreux et si importants travaux d'histoire et d'économie sociale, M. le V^{te} G. d'Avenel devait profiter de son séjour chez un peuple enfiévré d'affaires, de progrès, pour faire œuvre originale et noter, durant son voyage de l'Atlantique au Pacifique, les évolutions des idées et des œuvres aux États-Unis, assez récentes pour n'avoir pas encore eu d'annalistes. »
(*Revue des Deux Mondes.*)

La Religion dans la Société aux États-Unis, par **Henry Burgy**. Un volume in-18, broché. 3 fr. 50

« Comment toutes les Églises des États-Unis, protestantes, catholiques, juives et indépendantes, ont quelque chose de commun; comment elles sont plus voisines entre elles que chacune d'elles ne l'est de son Église-mère en Europe; voilà ce que l'auteur nous expose en homme qui habite les États-Unis depuis plusieurs années. Ce qu'il a vu et compris en observateur pénétrant, il le présente avec méthode et clarté. »
(*Revue des Deux Mondes.*)

L'Idéal américain, par **Th. Roosevelt**, traduit par A. et E. DE ROUSIERS, avec une préface par PAUL DE ROUSIERS. Un volume in-18 (5^e ÉDITION), broché. 3 fr. 50

« Cet ouvrage constitue, dans la diversité des sujets qu'il embrasse, une synthèse de l'esprit américain de notre temps. Il est infiniment intéressant; il ne vaut pas seulement par les lumières qu'il nous donne sur l'Amérique, mais encore par les enseignements qu'il comporte au point de vue social, et dont nous pouvons faire tous notre profit.... Cette œuvre, d'une très noble et très utile inspiration, méritait de traverser les mers. »
(*Le Figaro.*)

Les Industries monopolisées (trusts) aux États-Unis, par **Paul de Rousiers** [*Bibliothèque du Musée social*]. Un volume in-18 (3^e ÉDITION), broché. 4 fr.

« M. de Rousiers est allé étudier sur place le fonctionnement et la composition des trusts, et dans une étude, dont on ne se lasse pas d'admirer la patiente sagacité, il nous en a donné une minutieuse et intelligente explication. Il est peu de livres plus utiles que celui-ci pour l'étude de l'organisation industrielle aux États-Unis et d'une compétence aussi sûre et aussi exacte. »
(*Revue historique.*)

La Concentration des forces ouvrières dans l'Amérique du Nord, par **Louis Vigouroux** [*Bibliothèque du Musée social*]. Un volume in-18, broché. 4 fr.

« Ouvrage intelligent et consciencieux.... Après avoir recherché les causes du mouvement qui, dans l'Amérique du Nord, a groupé les travailleurs et dans certains métiers les a réunis en grandes fédérations les portant à nouer des relations avec les syndicats ouvriers du monde entier, l'auteur a particulièrement étudié l'influence exercée sur le travail par la double concentration des employeurs d'une part, et de l'autre, des employés. »
(*Le Temps.*)

L'Anarchisme aux États-Unis, par **Paul Ghio**. Un volume in-18, broché. 2 fr. 50

L'auteur nous expose les « causes et formes de l'action révolutionnaire aux États-Unis »; puis il nous présente les anarchistes intellectuels, et les anarchistes insurrectionnels qui tiennent aujourd'hui une si grande place dans la vie américaine. En manière de conclusion, l'auteur met en lumière les raisons de croire au triomphe final en Amérique des doctrines d'individualisme écond et viril.

Le Canada, les deux races (Problèmes politiques contemporains), par **André Siegfried**. In-18, 420 pages (2^e ÉDITION), br. . . . 4 fr.

« Nous retrouvons dans cette étude sur le Canada les qualités d'observation précise et la variété d'informations qui avaient fait le succès du précédent volume de M. Siegfried, *la Démocratie en Nouvelle-Zélande*. L'auteur est allé sur place recueillir les éléments de son travail. Son livre, essentiel, s'impose à l'attention du public français, qui ne s'est jamais désintéressé du sort de nos frères d'Amérique restés attachés à leur ancienne patrie. »
(*La Quinzaine coloniale*.)

La Colombie britannique, Étude sur la colonisation au Canada, par **Albert Métin**, docteur ès lettres, professeur à l'École coloniale. Un volume in-8^o raisin, 20 cartes et cartons et 33 photographies hors texte, broché. 12 fr.

« Ce livre se présente dès l'abord au lecteur avec des références de premier ordre: il est l'utilisation intelligente, détaillée, synthétique de la collection considérable de publications officielles auxquelles le problème de la colonisation a donné lieu dans la Colombie britannique, comme dans les autres pays de civilisation anglo-saxonne; mais il est aussi le résultat des enquêtes personnelles d'un esprit qui a su voir vite et bien et qui sait nous communiquer l'impression de la réalité vivante... Un tel livre peut être donné comme modèle aux monographies futures de « pays neufs et de colonies anglo-saxonnes. »
(*Revue du Mois*.)

L'Argentine au XX^e siècle, par **Albert B. Martinez**, sous-secrétaire d'Etat au Ministère des Finances de la République Argentine, et **Maurice Lewandowski**, docteur en droit. Avec une Préface de **EMILE LEVASSEUR**, membre de l'Institut, et une Introduction par **CHARLES PELLEGRINI**, ancien Président de la République Argentine. (4^e ÉDITION revue et mise à jour, 1912.) Un volume in-18, LXII-456 pages, 2 cartes hors texte, broché. 5 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Fabien.

« Ce qui constitue la valeur de cette belle étude, c'est l'absence absolue de parti pris des auteurs. Ils ont dit ce qu'ils ont vu et constaté. C'est un mélange de critiques et d'éloges qui donne bien réellement le sentiment de la vérité. »
(*Le Temps*.)

« C'est l'édition revue et mise à jour d'un ouvrage qui décrit l'Argentine au quadruple point de vue économique, agricole, commercial, industriel et financier. Les auteurs ont fait ressortir la mise en valeur rapide des richesses de son sol et les débouchés nouveaux qu'il offre aux capitaux européens. »
(*Le Musée social*.)

« Quiconque désire savoir ce qu'est l'Argentine et ce qu'elle peut être, doit lire ce travail. »
(*American Geographical Society. New-York.*)

Le Brésil au XX^e siècle, par **Pierre Denis**. Un volume in-18
(4^e ÉDITION), broché 3 fr. 50

« On lira avec intérêt et profit ce que M. Denis dit du paysage brésilien, de la vie politique et des progrès de l'esprit fédéraliste, de la vie économique de ce pays. L'auteur possède, pour bien écrire, une sympathie dont il ne se défend pas à l'égard de cette vieille société agricole qui garde ses traditions, sa vie familiale, son folk-lore. »
(*Revue du Mois.*)

A consulter :

- Études de Droit constitutionnel, par É. BOUTMY. In-18, br. 3 fr. 50
 Les Régimes douaniers, par B. NOGARO et M. MOYE. In-18, br. 3 fr. 50
 L'Or dans le Monde, par L. DE LAUNAY. In-18, br. . . 3 fr. 50
 Les Syndicats industriels de Producteurs en France et à l'Étranger
 (*Trusts, Cartells, etc.*), par PAUL DE ROUSIERS (voir page I).
 Les Traités ouvriers, par ALBERT MÉTIN (voir page II).
 Marine française et Marines étrangères (*États-Unis, etc.*), par
 le C^t L. ABEILLE (voir page III).
 L'Expansion allemande, par E. TONNELAT. In-18, br. . . 3 fr. 50
 Américains et Japonais, par LOUIS AUBERT (voir page XI).
 Paix japonaise, par LOUIS AUBERT (voir page XI).

Océanie

La Démocratie en Nouvelle-Zélande, par **André Siegfried**.
 Un volume in-18, 1 carte en couleur hors texte, br. . . . 4 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie française, Prix Fabien.

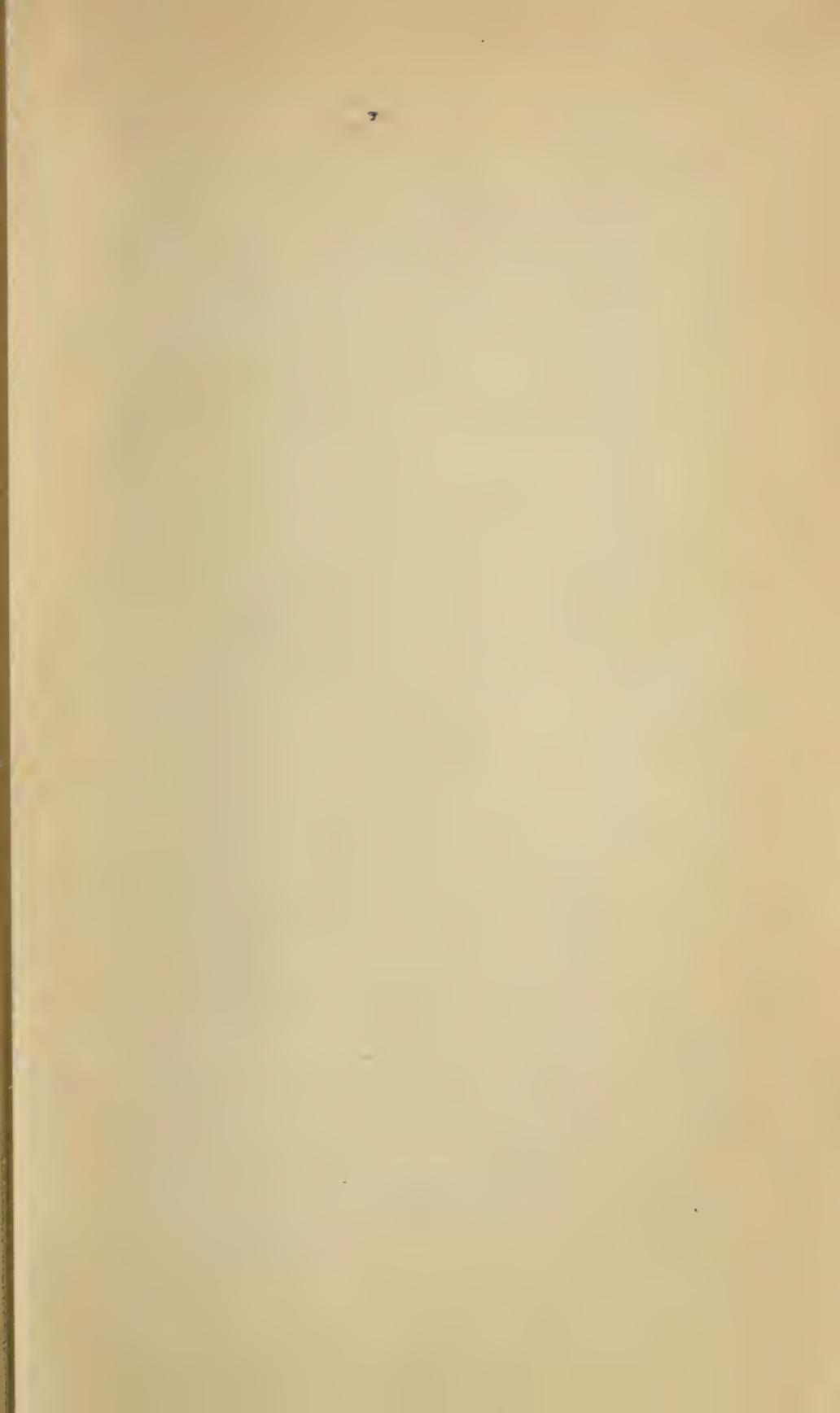
« De cette Nouvelle-Zélande que l'on a appelée le grand laboratoire et le champ d'essai des doctrines socialistes, M. Siegfried nous rapporte une étude documentée sur ces audacieuses innovations politiques : arbitrage obligatoire, vote politique des femmes, lois agraires, etc. Les illusions anglaises sur le loyalisme désintéressé et les véritables sentiments de cette communauté lointaine donnent une actualité piquante à ce livre curieux, sérieux, et pourtant très facile à lire. »
(*La Revue de Paris.*)

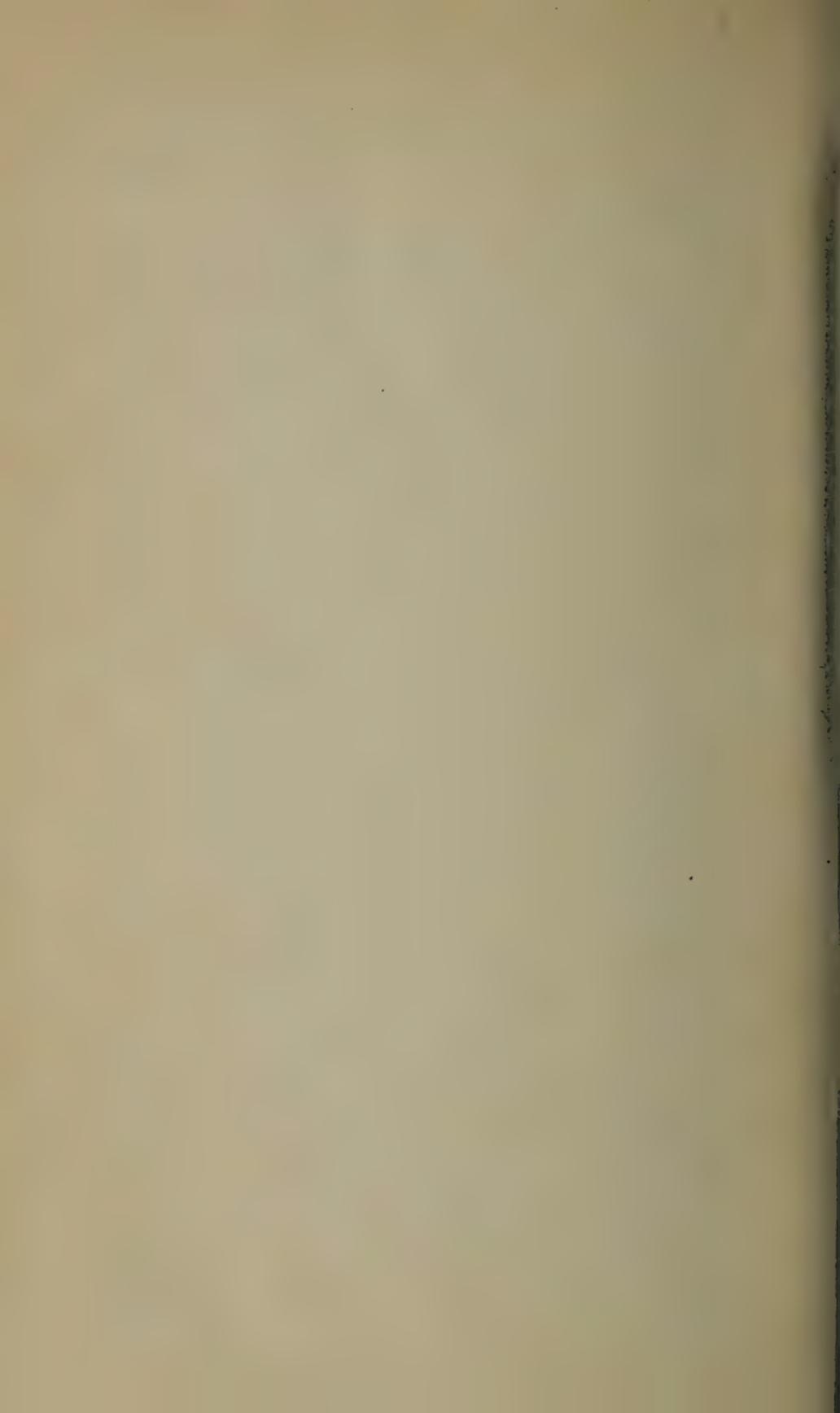
L'Évolution sociale en Australasie, par **Louis Vigouroux**.
 (*Bibliothèque du Musée social.*) Un volume in-18, br. . . 4 fr.

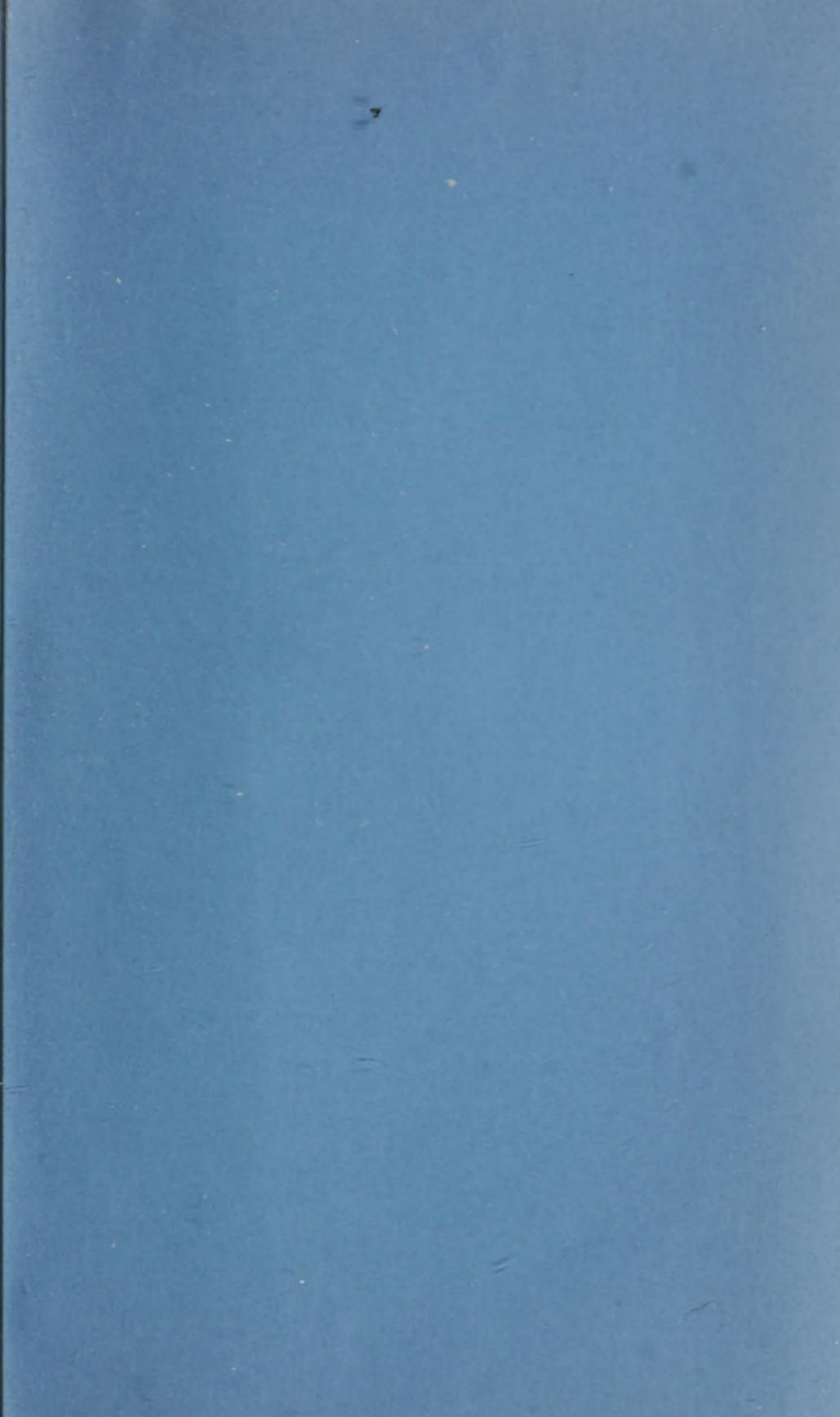
« On trouvera dans cet ouvrage des vues très curieuses sur les causes du prompt développement des villes australiennes, sur l'origine du mouvement démocratique et sur la législation ouvrière. Partout l'auteur s'est efforcé de rattacher les faits observés à leur cause et d'en démontrer les conséquences. Tous les traits relevés par lui gagnent à cela beaucoup d'intérêt, de vie et de valeur scientifique. »
(P. DE ROUSIERS. — *La Science sociale.*)

A consulter :

- L'Or dans le Monde (*Australie, etc.*), par L. DE LAUNAY. In-18. 3 fr. 50
 Les Nouvelles Sociétés Anglo-saxonnes (*Australie, Nouvelle-Zélande*), par PIERRE LEROY-BEAULIEU. In-18, br. 4 fr.







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date D

21 DEC. 1992

17 DEC. 1992

02 NOV. 1993

20 OCT. 1993

25 OCT. 1994

18 OCT. 1994

OCT 10 2000

12 OCT. 2000

C.

F CE
0351
.F514 1916

FINLEY, JOHN HUSTON
FRANCAIS AU COEUR DE L'AME

1473638

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |



a39003



004234729b

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
|--|--|--|--|

U D' / OF OTTAWA



| COLL | ROW | MODULE | SHELF | BOX | POS | C |
|------|-----|--------|-------|-----|-----|---|
| 333 | 04 | 01 | 07 | 20 | 10 | 7 |